

REVUE
de
L'ACADÉMIE DU VAR



2021

Revue de l'académie du Var

Année 2021

Nouvelle série

Tome XXII

La Revue de l'académie du Var paraît depuis 1833
grâce à une importante participation financière
du Conseil départemental du Var

Toulon, académie du Var, 2021

ACADÉMIE DU VAR
(association loi 1901 reconnue d'intérêt public)

416 passage de la Corderie
83000 Toulon - France
Téléphone 04 94 92 62 67
Site Internet : <http://www.academieduvar.fr>
Mél. : acadvar@free.fr
Permanence le lundi de 14 h 30 à 16 h 30
Gilbert BUTI, président
Antoine CARVALHO, secrétaire général
Patrick BUFFE, secrétaire des séances
Jean-Pierre AUBRY, trésorier

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
Rédacteur en chef : Gérard DELAFORGE

Comité de rédaction : Yves STALLONI (commission de littérature), Bernard SASSO (commission d'histoire et d'archéologie), Anne SOHIER-MEYRUEIS (commission des sciences), Monique BOURGUET (commission des beaux-arts), Michel HEGER (conservateur des beaux-arts), Ellen AYOUN, Bernard BRISOU, Jean-Paul MEYRUEIS, Jacques KERIGUY.

Imprimeur : Imprimerie SIRA - 960 route de Bandol - 83110 Sanary-sur-Mer

Parution : avril 2022
Dépôt légal : 2^e trimestre 2022
ISSN : 1148-7852

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

La loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique, article 41 alinéas 2 et 3, n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » ainsi que « les analyses et courtes citations ». L'article 40 alinéa 1^{er} de la même loi prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite ».

En une de couverture : Maurice Julien ÉMERIAU de BEAUVERGER
Né à Carhaix (Finistère) en 1762. Mort à Toulon (Var) en 1845 - Il est enterré au cimetière central de Toulon
Amiral et pair de France. Comte de l'Empire - Préfet maritime de Toulon de 1804 à 1811
Grand-croix de la Légion d'honneur - Grand-croix de l'Ordre de la Réunion
Chevalier de l'Ordre de la Couronne de Fer - Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis
Membre de l'Ordre de Cincinnatus
Président, de 1826 à 1832, de la société des sciences, belles-lettres et arts de Toulon, future académie du Var
Photo : Gérard DELAFORGE

© Académie du Var, 2022.

ISSN : 1148-7852

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2021

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

<i>Charles de Gaulle et l'Angleterre (1940-1969)</i> , Bernard SASSO	17
<i>Les Fêtes à bravade</i> , Philippe HAMEAU	29

LES HEURES DE L'ACADÉMIE DU VAR

<i>L'Âge d'or des écrivains diplomates</i> , Yves STALLONI	43
<i>Roméo et Juliette : l'amour, la haine ; l'amour, la mort</i> , Gérard GARCIA	53
<i>Apport des neurosciences sur la vision : œil et cerveau partenaires ? *</i> , Robert BENHAMOU	

SÉANCES MENSUELLES

COMMUNICATIONS

<i>Le Déroit de Magellan</i> , Gérard GACHOT	63
<i>Portraits de trois médecins toulonnais du XIX^e siècle : trois destins particuliers</i> , Jacques LE VOT.....	68
<i>Le Hasard et l'erreur dans la découverte scientifique</i> , Jean-Marc GINOUX	72
<i>Apport de l'hypnose médicale à la pratique quotidienne médicale ou chirurgicale</i> , Robert BENHAMOU.....	76
<i>Onze Américains tombés du ciel</i> , Yves ARTRU	80
<i>Santorin-Thera : une île sur un volcan</i> , Geneviève NIHOUL	84
<i>L'Orgueil du jugement</i> , Philippe GRANAROLO.....	89
<i>Georges Clemenceau : le discours de Salernes</i> , Christian PHILIPPON	93

ESPACE CRÉATIVITÉ

<i>La Dernière œuvre de Berthe Morisot</i> , Jean-Yves DUVAL.....	98
<i>Chaleur du monde</i> , Daniel GISSEROT	99

DEUXIÈME PARTIE

TRAVAUX DES COMMISSIONS SPÉCIALISÉES

COMMISSION DE LITTÉRATURE

(Néant)

COMMISSION D'HISTOIRE

LES PLANTAGENÊTS

<i>Introduction</i> , Bernard SASSO	103
<i>Les Plantagenêts : les débuts d'une dynastie et d'un empire</i> , Bernard ARGIOLAS	105
<i>Le Rôle de la marine pendant la guerre de Cent Ans</i> , Rémi MONAQUE	109
<i>Édouard I^{er} et la conquête du Pays de Galles : la « ceinture de fer » des châteaux édouardiens</i> , Bernard SASSO	114
<i>Le Rôle des Plantagenêts dans l'émergence du moyen anglais</i> , Sylvie VIGNON-BUTOR	119

COMMISSION DES SCIENCES

L'APOCALYPSE ?

<i>Introduction</i> , Anne SOHIER-MEYRUEIS	124
<i>Peut-on aujourd'hui avoir un dialogue apaisé sur les organismes génétiquement modifiés (OGM) ?</i> Jean-Claude AUTRAN	126
<i>Les Déchets plastiques, quels dangers ? Quelles perspectives ?</i> Guy HERROUIN	133
<i>Les Déchets nucléaires</i> , Claude CAVAILLER	140
<i>Terres rares, Terre verte ?</i> Benoit PERTHUISOT	144
<i>Conclusion</i> , Anne Sohier-MEYRUEIS	149

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

ROUGE : LA COULEUR À L'ŒUVRE

<i>Introduction</i> , Monique BOURGUET	151
<i>Actualité des expositions</i> , Rémy KERTÉNIAN	153
<i>Du Rouge animal pour les artistes, une histoire matérielle de la couleur</i> , Gilbert BUTI	156
<i>Quand les écoliers voient rouge</i> , Monique BROUSSAIS	163
<i>Le Rouge dans les recherches artistiques du XX^e siècle</i> , Lucette MAIGRE	168
<i>Lecture de citations des différents textes*</i> , par Yves BORRINI	

JOURNÉE DU PATRIMOINE À L'OPÉRA DE TOULON

(Néant)

COMPTE-RENDU DE LA CONFÉRENCE NATIONALE DES ACADÉMIES

(Néant)

HOMMAGES

(Néant)

COMMUNICATIONS PRÉSENTÉES DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE
EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE COVID-19

<i>Le Principe de précaution, avancée démocratique ou paralysie du progrès ?</i> Gabriel JAUFFRET.....	173
<i>Monsieur de Vauban et les « vers » de la vieille darse ou « comment s'en débarrasser ? »</i> , André BÉRUTTI.....	176
<i>La Bataille de l'Authion</i> , Gabriel JAUFFRET	183
<i>À un siècle de distance, d'une épidémie à l'autre. La grippe espagnole à Toulon, 1918-1919</i> , Jacques LE VOT	188
<i>Le Complot contre l'Amérique</i> , Gérard GARCIA.....	199
<i>Réflexion sur l'héroïsme : le cas de l'amiral Guépratte</i> , Rémi MONAQUE.....	212
<i>L'Hymne européen... En latin !</i> Dominique AMANN	218
<i>Femmes de mer</i> , Gérard GACHOT.....	221
<i>Alexandra David-Neel... Chanteuse légère</i> , Dominique AMANN.....	225
<i>Mission d'assistance aux pêches</i> , Gabriel JAUFFRET	235
<i>Guy de Maupassant : l'enfant et la famille</i> , Christian PHILIPPON	240
<i>Édouard Jauffret, Varois illustre, auteur de célèbres romans d'apprentissage de la lecture (Au Pays Bleu), aujourd'hui oublié</i> , Jean-Claude AUTRAN.....	244
<i>À la croisée des chemins : Jean Aicard, le Provençal, Théodore Botrel, le Breton</i> , Monique BROUSSAIS	253
<i>Deux sous-marins dans la tourmente : novembre 1936, complot découvert sur le sous-marin Le Tonnant à Toulon, septembre 1937, l'affaire du sous-marin espagnol en rade de Brest</i> , Gabriel JAUFFRET	258
<i>L'Habillage de Notre-Dame-du-Glaive (Cabasse)</i> , Philippe HAMEAU.....	263

ESPACE CRÉATIVITÉ PRÉSENTÉ DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE
EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE COVID-19

<i>L'Incroyable et brève histoire du vapeur Warrimoo</i> , Gérard Gachot	267
<i>La Machine d'Anticythère</i> , Gérard GACHOT	268
<i>La Guerre de la pistache</i> , Gabriel JAUFFRET	270
<i>Bruits d'eau</i> , Daniel GISSEROT	272
<i>Tour d'horizon du monde</i> , Daniel GISSEROT.....	272
<i>Locutions. Les mots en poésie</i> , Jean DUFER	273

Les présentations orales faites lors de conférences (Heures), lors de colloques, ou au cours des séances mensuelles et des séances de commissions spécialisées sont publiées dans la *Revue* à l'exception des titres suivis d'un astérisque.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2021

et documents annexes :

rapports moral, d'activité et financier

En raison des contraintes sanitaires imposées par la Covid-19, le conseil d'administration de l'académie du Var a décidé d'organiser l'assemblée générale 2021 par voie électronique, sous forme d'une consultation accompagnée des rapports moral, d'activité et financier requis par la règle administrative et les statuts de l'institution.

La consultation, réalisée auprès de l'ensemble des membres titulaires, associés et correspondants, s'est achevée le 30 septembre 2021 par une approbation générale sans modification de la composition du conseil d'administration.

Conformément à la procédure, le présent procès-verbal, accompagné des rapports précités, fera l'objet d'une transmission officielle à la Direction départementale de la Cohésion sociale de la Préfecture du Var.

Fait à Toulon, le 13 octobre 2021

Gilbert BUTI
Président

Antoine CARVALHO
Secrétaire général

CONSULTATION TENANT LIEU D'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

RAPPORT MORAL, 2021

La crise sanitaire actuelle, dont nous percevons peut-être enfin et avec prudence le reflux, a profondément affecté la vie de notre compagnie, ses travaux et ses jours. Aucun d'entre nous ne pensait vivre tant de bouleversements dans son quotidien, sa vie personnelle et sociale. Et pourtant... Nous les avons souvent commentés, déplorés avec lassitude sinon découragement.

En empruntant sans anachronisme la formule à Louis-Sébastien Mercier qui évoquait 1789, nous pourrions qualifier de « sans pareille » la très longue « année de dix-huit mois » que nous avons traversée. Pourtant, malgré cette épreuve, les liens ont été maintenus et de nouveaux contacts établis. Afin d'assurer la continuité du fonctionnement de l'académie dans ce contexte particulier, il a paru souhaitable, après consultation des présidents honoraires et des membres titulaires du conseil d'administration, de reconduire exceptionnellement l'équipe en place jusqu'à ce que la situation sanitaire autorise une reprise normale des activités, suivie d'un renouvellement en profondeur dudit conseil. Ce moment paraît proche qui permettra de mettre un terme à cette année définie « blanche » par le conseil d'administration.

L'impérative suspension des activités a néanmoins permis de souligner, si besoin était, l'attachement des académiciennes et des académiciens à leur compagnie. Les messages de soutien, les propositions faites pour éviter le délitement de notre assemblée et les manifestations de sympathie ont chassé les doutes instillés par d'aucuns. Car si nous avons dû interrompre nombre de nos actions, scientifiques ou événementielles, nous avons souhaité maintenir les relations en ouvrant le site de l'académie à des publications électroniques, en partie reprises ensuite dans la *Revue* qui, bien que plus réduite, a pu être préparée grâce à la détermination de son responsable. La diffusion de textes et les réactions suscitées par ceux-ci, ainsi que les interventions en visioconférence témoignent de la constante volonté de transmettre connaissances, réflexions et émotions en respectant les contraintes de ce mode de communication provisoire. L'académie a dû et su s'adapter à ce nouvel outil qui ne répond certes pas à sa naturelle convivialité. Le rapport d'activités de notre secrétaire général précisera quelques temps forts de ces réalisations.

Cette épreuve a permis de saisir la place occupée par notre compagnie, si bien nommée, dans nos vies. Si certains membres l'ont quittée pour diverses raisons, force est de reconnaître que sa vitalité reste intacte ainsi que le montre le nombre de candidatures reçues pour la rejoindre. Ces demandes sont d'autant plus encourageantes qu'elles sont accompagnées d'une volonté de participer activement à la vie de l'académie, d'en respecter ses usages mais en formulant d'intéressantes suggestions et des propositions de nouvelles orientations. En outre, ces nombreuses semaines et ces longs mois ont sans nul doute été propices à une réflexion sur les perspectives de reprise des activités de l'académie, sur ses missions d'hier et de demain. Le terme de mission pourra paraître excessif, ambitieux sinon déplacé, mais les temps que nous avons traversés m'invitent à le maintenir.

Source de lien social et de rencontres pluridisciplinaires, l'académie, qui n'est pas vraiment un lieu de fabrication du savoir, participe à la diffusion de celui-ci, à sa valorisation, à sa transmission grâce à la diversité et à la richesse de ses composantes. En cela elle est un espace de partage de sensibilités et de courtoises confrontations d'idées, anticipant parfois certains débats de société. Permettez-moi simplement de rappeler les éclairantes interventions de la commission des sciences dédiées, en mars 2019, aux vaccinations...

Mais, il est nécessaire d'accompagner certaines évolutions sociétales. Innovation pour notre compagnie ne signifie cependant ni renoncement, ni abandon de ses traditions, ni rupture avec les valeurs humanistes qu'elles portent. Le rayonnement de l'académie passe par le renforcement des liens avec d'autres compagnies, d'autres institutions et l'ouverture, certes mesurée, vers d'autres pôles de réflexion au risque, sinon, de basculer dans un entre-soi sclérosant. Une journée de rencontres (décembre 2021) en relation avec la commémoration du centenaire de la disparition de Jean Aicard et une étude en cours pour organiser un cycle de conférences

mensuelles (auditorium de la médiathèque Chalucet) s'inscrivent dans cette direction. L'assemblée générale plénière au début de l'année 2022 reviendra sur ces sujets qui seront pris en charge par un nouveau CA.

Grâce à vos suggestions et à votre fidélité, nous réussissons à conforter notre situation et à retrouver la sérénité. Aussi, permettez-moi, avec cette touche d'optimisme placée au terme d'un rapport moral établi dans des circonstances exceptionnelles, d'exprimer toute ma gratitude à toutes celles et à tous ceux qui m'ont épaulé durant cette éprouvante période en accordant la priorité au bien commun et à l'avenir de l'académie.

Bien confraternellement avec l'assurance de mon dévouement,

Gilbert BUTI
Président de l'académie du Var

RAPPORT D'ACTIVITÉ 2020-2021

Comme pour toutes les organisations et institutions, le coup d'arrêt de près de deux ans de nos activités fut brutal, causé par la progression inéluctable de la pandémie de la Covid-19 et les confinements, contraintes et gestes-barrières qu'elle nous a imposés.

Il nous a fallu mettre en place un système de communication pour maintenir le dialogue et le lien indispensable dans nos échanges entre membres et avec le public. C'est donc à travers notre site internet www.academieduvar.fr que nous avons pu garder le contact avec vous, notamment par la mise à jour d'informations importantes et la publication continue de conférences et communications en ligne.

Il nous faut remercier ici non seulement le gestionnaire de notre site internet mais également tous les confrères et consœurs qui ont fidèlement suivi plusieurs séances via la plateforme Zoom de notre conseil d'administration et alimenté notre programmation avec la publication en ligne de pas moins de vingt-six communications en 2021, treize en 2022 et quatre conférences audio-visuelles illustrées sur des thèmes aussi variés que :

- L'âge d'or des écrivains diplomates (Yves Stalloni).
- Roméo et Juliette, l'amour la haine, l'amour la mort (Gérard Garcia).
- L'habillage de Notre-Dame-du-Glaive (Philippe Hameau).
- Les femmes de mer... par amour (Gérard Gachot).
- Les mots, expressions scientifiques et personnages de la Covid (Jacques Le Vot).
- Apport des neurosciences sur la vision : œil et cerveau partenaires ? (Robert Benhamou).

Du point de vue statistique, une progression du nombre de visites est à signaler : 11 993 visites en 2020 ; déjà 9 289 sur les huit premiers mois de l'année 2021 (du 01/01/21 au 31/08/21). Si la tendance se confirme, on peut estimer une augmentation de fréquentation du site de l'ordre de 15% sur 2021. (À noter que si un visiteur ouvre le site plusieurs fois par jour avec le même ordinateur, une seule visite est décomptée).

Merci encore Benoît, Yves, Jacques, Gérard et tous les autres pour vos généreuses contributions. Rappelons à nos lecteurs et amis que toutes ces communications sont encore disponibles sur notre site. Nous pouvons donc dire que la pandémie et les contraintes sanitaires ne nous auront pas empêchés de garder contact avec vous, même de façon virtuelle.

Au chapitre des « activités futures », une nouveauté d'importance : nous mettons en place un projet de coopération avec le Centre culturel Chalucet qui nous permettra de contribuer librement aux activités culturelles de la ville tout bénéficiant d'une présence et d'un contact élargis avec le public de Toulon et sa région.

Dans ce cadre, nous aurons, en premier lieu, le vendredi 10 décembre, une « Journée Jean Aicard » pour accompagner l'exposition qui sera consacrée à cette figure importante de notre région. Notre confrère Yves Stalloni a bien voulu se charger de la réalisation de cet événement.

Viendra ensuite, à partir de janvier 2022, l'élément essentiel de cette coopération : le projet dit des « Rendez-vous de l'académie » qui consistera en l'organisation de conférences mensuelles sur des thèmes touchant essentiellement à Toulon et sa région. Ce programme sera mis en œuvre sous la houlette de notre président honoraire Jean-Paul Meyrueis.

Toutes ces activités publiques se dérouleront à l'auditorium et la chapelle de Chalucet qui deviendront ainsi un lieu supplémentaire de rencontres entre l'académie du Var et son public que nous espérons le plus large possible.

Dans la rubrique des activités régulières nous vous confirmons, bien entendu, la préparation de nos séances mensuelles, heures et discours de réception (Bernard Sasso le 21 octobre, Philippe Hameau le 18 novembre et Jean-Yves Duval le 2 décembre).

À quoi s'ajoute l'organisation de notre assemblée générale annuelle, dès que possible, en janvier ou février 2022 au plus tard.

Nous nous réjouissons à la veille d'une reprise de nos activités, que nous espérons « normalisée » même si certaines précautions doivent être maintenues : le pass sanitaire sera exigé à l'entrée de la salle Mozart et il n'est pas exclu que, selon l'évolution de la situation, ce contrôle soit doublé d'une obligation de jauge à respecter. En espérant, c'est notre vœu à tous, n'avoir bientôt plus besoin, lors de nos rencontres, de deviner les sourires amicaux sous les masques qui auront disparu.

Antoine CARVALHO
Secrétaire général

RAPPORT FINANCIER EXERCICE 2020

Jean-Pierre AUBRY, trésorier

Méthodes comptables

Depuis 2015, notre académie présente ses comptes sous la forme d'un plan comptable des associations. Ils sont établis et certifiés par le cabinet d'expertise comptable Sud Est Conseil qui procède à l'enregistrement des dépenses engagées et des créances acquises par le rapprochement avec les comptes bancaires.

1 - Comptes bancaires

Au 31 décembre 2018, l'académie du Var possédait quatre comptes ouverts auprès de la Caisse d'Épargne Côte d'Azur, les mêmes qu'en 2017 (valeurs disponibles au 31/12/2017 : 74 725 euros).

Les valeurs disponibles au 31 /12/2020 pour un total de 83 705 euros sont les suivantes :

- compte de dépôt n° 8001061770 :	19 831 €
- compte de dépôt n° 8004012924 pour les opérations CNA :	0 €
- livret A n° 00226217942 :	48 874 €
- placement Captio Croissance n° 9324176429 :	15 000 €

2 - Compte de résultat

Les produits et les charges sont désormais présentés selon la classification du plan comptable général.
Les produits appellent les observations suivantes :

a) Subventions :

- Ville de Toulon :	0 €
- Conseil départemental :	6 000 €
- TPM	0 €
Soit un total de :	6 000 €

b) Les ressources propres de l'académie (cotisations/ventes/honoraires de conférences/ produits financiers et exceptionnels) s'élèvent à **16 137 €**.

	Exercice 2020	Exercice 2019
Produits d'exploitation		
Vente de marchandises	3 017	4 359
Cotisations, droit de chancellerie	13 120	13 450
Conférences	0	900
Subventions	6 000	17 500
Participation CNA	0	0
Reprises sur amortissements et provisions	0	0
Autres produits	900	70
Intérêts et produits assimilés	814	797
Total des produits	23 851	37 076

c) Charges d'exploitation

	Exercice 2020	Exercice 2019
Frais de congrès CNA	0	0
Autres achats et charges externes	15 176	41 586
Dotation aux amortissements	1 786	2 058
Charges exceptionnelles sur opérations de gestion	0	0
Total des charges	16 964	43 645
Pertes	+ 6 888	- 7 365

3 - Compte de bilan

L'actif est essentiellement composé des comptes bancaires analysés ci-dessus. Le poste « immobilisation corporelle » retrace la valeur des matériels telle que les ordinateurs ou les mobiliers amortis sur 3 ans (ex : serrure 10 ans).

Actif immobilisé	Exercice 2020	Exercice 2019
Immobilisations	4 002	5 788
Total 1	4 002	5 788
Actif circulant		
Créances	580	1 835
Valeurs mobilières de placement	15 000	15 000
Disponibilités	70 593	52 634
Charges constatées d'avance	1 766	1 711
Total 2	87 939	72 192
Total de l'actif	91 940	77 980

Donc, comme annoncé, la baisse des activités a entraîné une baisse des dépenses, d'où l'excédent financier.

PREMIÈRE PARTIE

Discours de réception

Heures de l'académie du Var

Séances mensuelles

- Communications
- Espace créativité

CHARLES DE GAULLE ET L'ANGLETERRE (1940-1969)

Bernard SASSO

Le 21 octobre 2021



Charles de Gaulle, 1942.

Dans son ouvrage *Napoléon et l'Allemagne, le système continental et les débuts du royaume de Bavière* (1942), l'historien Marcel Dunan écrivait : « D'un bout à l'autre de la prodigieuse fortune qui commence au siège de Toulon et qui finit à Sainte-Hélène, Napoléon apparaît et se sent le soldat, puis le chef de la France révolutionnaire contre l'Angleterre et ses coalitions renouvelées jusqu'au triomphe des anciennes monarchies. Cette guerre qui l'a poussé à de vertigineux sommets de puissance avant de le prendre pour victime expiatoire, n'était d'ailleurs qu'une phase nouvelle, qu'un aspect nouveau d'une lutte dont il n'a vécu et dirigé que l'épisode final. Comme au Moyen Âge, sous les cinq premiers Valois, le duel franco-anglais des temps modernes a dépassé cent ans, et la République avait poursuivi avant l'Empereur la querelle des trois derniers Bourbons... Le temps de l'Empire a été essentiellement celui d'un duel à mort entre les puissances dont la passe d'armes séculaire allait finir par la victoire de nos adversaires ».

Il faut, bien sûr, voir dans cette affirmation de l'historien le climat d'une époque : celle de la « Révolution nationale » et de sa lutte contre l'ennemi héréditaire : l'Angleterre. Cette Angleterre qui, justement à cette date de 1942, résiste à l'hégémonie allemande et à Vichy. Cette Angleterre où, justement, s'est dressé un officier rebelle pour affirmer la permanence de la France combattante au-delà de la défaite de juin 1940 : Charles de Gaulle. Mais le général de brigade réfugié outre-Manche pour poursuivre la lutte est-il un ami de l'Angleterre ou, bien au-delà de la période de la seconde guerre mondiale, le continuateur, moins guerrier évidemment, (l'Entente cordiale de 1904 et la première guerre mondiale ayant fait disparaître beaucoup de vieux conflits) de la lutte franco-anglaise commencée au Moyen Âge comme l'évoque l'historien ? N'est-il pas l'héritier fin de siècle, d'une ancestrale défiance, lui qui, bien qu'il eût une grande faculté d'adaptation et un réel pragmatisme, ne cessait de placer son action dans une perspective historique, et de faire référence au passé ?

Les *Mémoires de Guerre* du Général de Gaulle s'ouvrent par une phrase bien connue : « Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France ». Il détaille ensuite le sens de la foi qui, depuis l'enfance, l'a convaincu que « la France ne peut être la France sans la grandeur ». Il souligne ce qui l'émerveillait dans « les symboles de nos gloires » mais aussi sa tristesse devant certains événements : « Rien ne m'attristait plus profondément que nos faiblesses et nos erreurs révélées à mon enfance par les visages et les propos : abandon de Fachoda, affaire Dreyfus, conflits sociaux, discours religieux ». Le jeune homme a hérité de sa famille un amour passionné de la patrie. Il s'est aussi nourri de philosophie bergsonienne et des enseignements de Maurice Barrès, Charles Maurras et Charles Péguy. Pour la génération de jeunes Français née vers la fin du XIX^e siècle, la France avait été humiliée à deux reprises. La première fois lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. La seconde fois à la fin du siècle avec « l'incident de Fachoda » évoqué dans les *Mémoires*. On se souvient peu aujourd'hui de cette crise diplomatique qui faillit entraîner un conflit entre les deux puissances. Elle fut le résultat des rivalités coloniales en Afrique. Le retrait du poste de Fachoda du colonel Marchand en décembre 1898 face à l'Anglais Kitchener fut vécu comme une humiliation par beaucoup de Français. Une puissante vague d'anglophobie se répandit en France. Elle renforça chez la plupart des Français l'image d'une « Perfide Albion », hautaine et de mauvaise foi, image que la littérature vint nourrir aussi. Dans son roman *La Guerre fatale*, publié en 1902, Émile Driant (capitaine Danrit) mettait ainsi en scène la « Perfide Albion » attaquant la France sans déclaration de guerre dans ses possessions nord-africaines. Dans la famille lettrée, monarchiste et patriote des de Gaulle, peu de doute que l'ouvrage fut attentivement lu. Dans ce livre violemment anti-anglais, le jeune Charles de Gaulle, y puisa aussi probablement le portrait des héros prédestinés « qui incarnent l'âme de la Patrie ».

La défaite de 1940 allait donner au Général le pouvoir d'incarnation patriotique. Mais ce destin, il avait été forgé dès son enfance. Toutes les premières cinquante années de sa vie furent une lente préparation à ce pouvoir

d'incarnation, à ces « luttes de l'avenir » évoquées par le capitaine Danrit. Pour illustrer cette conviction, cette anecdote citée par plusieurs des biographes du général. Au 33^e régiment d'infanterie où il est stationné, il est nommé caporal en avril 1910, alors qu'il pouvait prétendre au grade de sergent. Interrogé sur la raison pour laquelle ce galon ne lui a pas été accordé, le commandant de sa compagnie eut ce propos prémonitoire : « Que voulez-vous que je nomme sergent un garçon qui ne se sentirait à sa place que connétable ! ». « Connétable de France » c'est ainsi qu'après la guerre, Winston Churchill allait qualifier le Général.

La période de l'entre-deux guerres n'allait cesser de nourrir la méfiance de de Gaulle vis-à-vis des Anglo-Saxons et en particulier des Britanniques. La Grande-Bretagne a montré, au cours des crises qui se succèdent à cette période, qu'elle ne s'engagerait pas en Europe continentale tant que ses intérêts essentiels n'y seraient pas en cause. L'accord germano-soviétique de 1939 le conforte dans son pessimisme. Non seulement cet accord privait la France et la Grande-Bretagne d'un allié de revers essentiel, mais lui, le fervent partisan de la force mécanique (les chars), voyait les armées françaises s'enfoncer dans l'immobilité se croyant à l'abri derrière la ligne Maginot.

Le refus de la défaite (1940-1944)



Churchill, 1941.

Défaite, invasion, armistice se succèdent en ces mois de mai et juin 1940. En mai, l'envahissement rapide du Luxembourg, la capitulation des Pays-Bas puis de la Belgique entament la bataille de France. Le 10 juin, le gouvernement de Paul Reynaud se replie sur Tours, puis le 13 à Bordeaux. Plus tôt dans le mois (5 juin), de Gaulle (nommé général de brigade à titre temporaire après la bataille de Montcornet) a été nommé au secrétariat d'État à la Guerre et à la Défense nationale. Il est tout de suite en contact avec les responsables britanniques de haut niveau. Le *Times* de Londres le décrit comme un homme « aux convictions de droite assez agressives [...] C'est un homme d'action autant qu'un homme de rêves et d'idées abstraites ». Son entrée au gouvernement correspond à l'évacuation des soldats de Dunkerque vers l'Angleterre. L'opération suscite des tensions, le haut commandement français soupçonnant les Britanniques d'avoir choisi leurs troupes avant les Français. Quelques jours après sa nomination, le 9 juin, il part pour l'Angleterre. Sa mission est de demander aux Britanniques un renfort dans le

domaine aérien. Un refus catégorique lui est opposé par le Premier ministre, Winston Churchill. Au ministère de la Guerre, nouveau refus d'un transfert éventuel de 500 000 soldats français de la métropole vers l'Afrique du Nord, l'appui de la marine britannique étant indispensable. Tout aussi infructueuses sont les discussions avec le Premier Lord de l'Amirauté, le ministre de l'Air et le chef d'État-major impérial. De Gaulle en tira la conclusion que les Britanniques avaient déjà choisi de se concentrer sur la défense de l'île et que cette attitude allait renforcer le camp de ceux qui demandaient déjà l'armistice. Il allait aussi rencontrer pour la première fois Jean Monnet, « un homme qui, dès lors, ne va plus quitter sa route, le plus souvent pour s'opposer à lui », selon l'un des biographes du Général.

Deux jours plus tard, Churchill se rend à Briare au bord de la Loire, où s'est installé le gouvernement français suite à sa décision de déclarer Paris « ville ouverte ». La veille, l'Italie était entrée en guerre contre la France. La réunion donne lieu à plusieurs affrontements entre Pétain, soutenu par Weygand commandant en chef de l'armée française, et Churchill. Au repas, dans une atmosphère glaciale, Churchill se mit à évoquer des souvenirs des batailles de 1918 et les difficultés que les deux alliés avaient dû surmonter, difficultés que leurs deux pays surmonteraient encore, Pétain répliqua : « En 1918, je vous ai donné quarante divisions pour sauver l'armée britannique. Où sont les quarante divisions anglaises dont nous aurions besoin pour nous sauver aujourd'hui ? ». Lors de ce repas, de Gaulle crût discerner chez Churchill une espèce de fascination pour un conflit où la Grande-Bretagne se retrouverait seule contre tous, dressée contre le nazisme. Le Premier ministre lui parut ce soir-là comme il l'écrira plus tard : « Imperturbable, plein de ressort, mais se tenant vis-à-vis des Français aux abois sur une cordiale réserve, saisi déjà, et non peut-être sans une obscure fascination, par la perspective terrible et magnifique d'une Angleterre laissée seule dans son île et que lui-même aurait aimé conduire dans l'effort vers le salut ».

Churchill revient à Tours le 13. La situation s'est encore plus dégradée. Les Britanniques refusent catégoriquement d'engager la RAF dans la bataille et le principal souci de Churchill est la question capitale de l'avenir de la flotte française. Le 16, de Gaulle est de nouveau à Londres. Pour conforter Reynaud dans son projet de rejoindre Alger ? Jean Monnet et l'ambassadeur de France Charles Corbin mettent au point un projet qui n'a depuis cessé d'interpeller les historiens : celui de l'Union franco-britannique. Projet qui restera mort-né. La période ne se prête pas aux projets grandioses mais au pragmatisme et aux décisions. Le soir du

17 juin, de Gaulle dîne avec Jean Monnet. Lorsque la femme de celui-ci demande au Général de quelle nature est sa mission, ce dernier répond : « Je ne suis pas en mission, madame, je suis ici pour sauver l'honneur de la France ». Après cette soirée, Monnet sera convaincu que de Gaulle est un illuminé et un aventurier tentant de passer du domaine militaire au domaine politique. Comme l'a écrit un historien à propos de ces jours décisifs, Monnet allait se faire « un de ses adversaires les plus résolus dans la communauté française de Londres ». Il ne sera pas le seul.

Le même jour, le maréchal Pétain était devenu président du Conseil, succédant à Paul Reynaud. Le lendemain, Churchill promet de continuer la lutte : « Nous sommes désormais les seuls champions en armes pour défendre la cause du monde ». Dans la soirée, de Gaulle lance son fameux appel. Le Premier ministre lui a cependant imposé qu'il s'en tienne aux seuls aspects militaires et ne comporte aucune considération politique, en particulier des attaques contre Pétain. Pour l'occasion, Churchill aurait dit à de Gaulle : « Tant que je dirigerai ce pays, je ne laisserai personne, vous encore moins que quiconque, salir l'image de Pétain ». C'est que les Britanniques ne sont pas pressés de s'engager, et espèrent l'arrivée à Londres d'hommes politiques plus influents. Ils n'ont du reste aucune intention de froisser pour l'instant le maréchal Pétain. L'appel du 18 juin ne provoque dans l'immédiat que quelques ralliements individuels. Il y eut peu de recrues parmi les soldats qui s'étaient retrouvés en Angleterre après la défaite. Ainsi sur les quelques 1 600 soldats séjournant au White City Stadium jusqu'à la fin de l'été, seuls cent cinquante-deux rallièrent de Gaulle. Côté politique, aucun des hommes de premier rang de la III^e République, Édouard Herriot, Jules Jeanneney, Georges Mandel, Léon Blum, n'envisagèrent de rejoindre Londres.

Mers El-Kébir, début juillet, puis le fiasco de l'opération sur Dakar, quelques semaines plus tard (échec qui allait profondément affecter de Gaulle), ne contribuèrent pas au succès du Général, les soldats et marins français n'étant pas bien disposés envers un pays qui avait tué plus d'un millier des leurs. Écoutons ici un jeune officier embarqué sur le *Duguay-Trouin* puis plus tard sur le *Georges-Leygues* : « Le drame de Mers El-Kébir avait creusé un abîme entre nos anciens alliés et nous. C'est donc d'un élan unanime que nous nous mettions aux ordres du gouvernement que venait de créer le maréchal Pétain et auquel se ralliaient tous les grands chefs militaires que nous admirions alors » Le 8 juillet, de Gaulle s'exprima sur le drame d'Oran qu'il qualifia d'« odieuse tragédie ». Il poursuivait : « Du seul point de vue qui doit compter, c'est-à-dire du point de vue de la victoire et de la délivrance [...], le gouvernement qui, à Bordeaux, a consenti à livrer nos navires à la discrétion de l'ennemi... par principe et par nécessité, l'ennemi les aurait un jour employés, soit contre l'Angleterre, soit contre notre propre Empire. Eh bien, je dis sans ambages qu'il vaut mieux qu'ils aient été détruits. En tenant ce drame pour ce qu'il est, je veux dire pour déplorable et détestable [...], les Français dignes de ce nom ne peuvent méconnaître que la défaite anglaise scellerait pour toujours leur asservissement. Nos deux vieux peuples, nos deux grands peuples, demeureront liés l'un à l'autre. Ils succomberont tous les deux ou bien ils gagneront ensemble ». En privé, de Gaulle affirma qu'il comprenait parfaitement la décision britannique. Un récent biographe du Général a estimé : « Il garda toujours de nombreux griefs contre les Anglais, dont certains dataient de plusieurs siècles, mais Mers El-Kébir n'en faisait pas partie ».

La chance de de Gaulle pendant cette période est que les efforts britanniques pour rallier des gouverneurs de l'Empire, soit au Moyen-Orient soit surtout en Afrique du Nord, vont se révéler infructueux, en particulier le ralliement du résident général au Maroc, le général de corps d'armée Charles Noguès. Le 28 juin, Churchill accepte de reconnaître « le général de Gaulle comme chef de tous les Français libres où qu'ils se trouvent ». Il est libre d'organiser une « force de volontaires ». En ces premières semaines de juin et juillet, une première étape d'un long chemin est accomplie : remettre la France dans la guerre comme alliée indépendante de plein droit, et non comme force d'appoint jointe à toutes celles de l'Empire britannique. C'est sur ce terrain que le contrôle de l'Empire français allait devenir un enjeu stratégique majeur. C'est là aussi que les affrontements avec les Britanniques (mais aussi les Américains) allaient être les plus durs. Ces affrontements ont nom Syrie, Madagascar, Saint-Pierre-et-Miquelon (avec les Américains) puis Alger, après le débarquement en Afrique du Nord de novembre 1942.

La Syrie est le premier affrontement majeur. Le pays (comme le Liban) est, après la première guerre mondiale, passé sous mandat français. De Gaulle milite pour une opération des Français libres avec un appui britannique limité. Le général Dentz, haut-commissaire de l'État Français au Levant et commandant supérieur des troupes françaises au Levant, est resté fidèle à Vichy et s'oppose par la force aux Alliés, commandés par le général britannique Wilson (et comprenant les Français libres). Au début juin 1941, commence l'opération conjointe franco-anglaise au Liban et en Syrie. Les combats feront des centaines de morts. Pour l'occasion des Français tueront d'autres Français. La convention d'armistice, signée le 15 juillet 1941 par les seuls Britanniques, témoigne de la duplicité de ces derniers. Elle omettait toute référence aux Français libres et contenait un document secret, fait à l'insu du général Catroux, représentant de la France libre au Levant, interdisant aux Français libres d'entrer en contact avec les troupes fidèles à Vichy et qui se rendent. Dans tout cela, de Gaulle

ne vit qu'un seul objectif : les promesses faites par les Britanniques aux populations libanaises et syriennes d'une indépendance prochaine vont servir à s'emparer d'une partie de l'Empire français. La colère de de Gaulle va être terrible. Olivier Lyttelton, le secrétaire d'État au Moyen-Orient, écrira que le général était rentré dans son bureau au Caire « blanc de rage contenue ». L'ambassadeur britannique au Caire jugera encore plus sévèrement le comportement de de Gaulle : « On dirait presque qu'il est légèrement timbré ». Cela ne sera pas la dernière fois que les diplomates britanniques penseront que le Général est fou...

De ce premier accrochage d'importance, de Gaulle en tirera la conclusion suivante : « Avec les Anglais, il faut taper sur la table, ils s'aplatissent ». Cette méthode va cependant creuser un fossé entre lui et plusieurs de ses soutiens britanniques. À l'un de ces plus fidèles soutiens anglais, de Gaulle fera cette confidence : « Je pense que je ne m'entendrai jamais avec les Anglais. Vous êtes tous les mêmes, vous ne vous préoccupez que de vos intérêts et de vos affaires [...]. Vous pensez que je m'intéresse à la victoire de l'Angleterre ? C'est faux. La seule chose qui m'intéresse, c'est la victoire de la France ». À la mi-septembre, de Gaulle rencontre Churchill qui, face aux imprécations anti-anglaises du Général, avait donné instructions de le laisser « mariner dans son jus ». La rencontre a été relatée dans ses *Journaux* par le secrétaire privé de Churchill, John Colville. Churchill, qui aimait pratiquer son français bien qu'il le parlât comme un mauvais écolier, demanda cette fois à Colville de servir d'interprète : « Churchill se lève de son fauteuil, au milieu de la longue table de réunion du cabinet, incline légèrement la tête et désigne un fauteuil en face de lui. De Gaulle ne semble nullement intimidé. Il se dirige vers le fauteuil, s'assied, regarde le Premier ministre et reste silencieux. « *General de Gaulle, I have asked you to come here this afternoon* ». Churchill s'interrompt et me lance un regard impérieux. « Mon Général, dis-je, je vous ai invité de venir cet après-midi » – *I didn't say* “Mon Général” me coupe le Premier ministre, *and I didn't say I had invited him* ».

À partir de la fin de 1940, de Gaulle avait trouvé un soutien en la personne du nouveau ministre des Affaires Étrangères, Anthony Eden, qui avait remplacé au Foreign Office Lord Halifax, envoyé comme ambassadeur à Washington. Halifax était sur la même ligne que Roosevelt et l'administration américaine : hostile à de Gaulle, en qui ils voyaient un potentiel dictateur. Non pas que Eden ne doutât pas de la santé mentale de de Gaulle, écrivant à Churchill : « Il se pourrait que nous découvriions que de Gaulle est fou ; s'il en est ainsi, il faudra le traiter comme tel ». Eden était cependant convaincu du besoin d'une politique de fermeté vis-à-vis de Vichy et de l'Afrique du Nord, tout en admettant la nécessité de faire rentrer l'AFN dans la guerre aux côtés de la Grande-Bretagne. L'Empire français n'en allait pas moins continuer d'être une source de conflit entre les Britanniques et de Gaulle. Madagascar occupé temporairement par les Britanniques vint raviver les tensions.

Un autre conflit allait surgir, mais cette fois avec les Américains. Le Président Roosevelt était foncièrement hostile au Général. Pour lui et son administration, de Gaulle, qu'ils soupçonnaient d'être un potentiel dictateur, n'était pas un partenaire possible, la légalité demeurant, pour le moment, du côté de Vichy. D'où le maintien d'un ambassadeur auprès de l'État français. D'autre part, Roosevelt considérait de Gaulle comme la créature des Britanniques. L'occupation par les Français libres de Saint-Pierre-et-Miquelon, sous l'autorité de l'amiral Muselier, allait encore plus exaspérer les Américains.

Un fait demeure toutefois incontestable : à partir de 1942, la popularité de de Gaulle était devenue si grande que les Anglais ne pouvaient plus songer à le mettre de côté. En cette fin 1941 - début 1942, la France libre n'avait pas gagné seulement de vastes territoires de l'Afrique-Équatoriale, après les comptoirs de l'Inde et les îles françaises d'Océanie, puis la façade méditerranéenne (Syrie, Liban), elle y avait trouvé l'espace où son existence ne serait plus contestée. Pour de Gaulle, c'est un moyen au service de la fin qu'il poursuit : bâtir, en vue de poursuivre la guerre et de prendre part à la victoire, un État qui s'identifie à la France et dont le monde entier devra reconnaître l'existence. La longue série d'épreuves dans lesquelles il s'est engagé, et va s'engager encore, s'explique par une tactique délibérément choisie. Convaincu de sa propre faiblesse, et peut-être d'une part d'illégitimité dans sa démarche (que ne manqueront pas de souligner ses ennemis français, et beaucoup d'autres dans les cercles gouvernementaux anglais et américains), de Gaulle estimait n'avoir rien à concéder. Tout relâchement, selon lui, ouvrirait la brèche par laquelle s'engouffreraient les exigences des Alliés, y compris les plus dangereuses. En montrant trop de complaisance, il donnerait à ses puissants interlocuteurs l'habitude de demander et d'obtenir, voire d'exiger et d'imposer. C'est ce qu'il ne voulut absolument pas. Du reste, il était convaincu que sa tactique s'identifiait avec la stratégie dont il avait fait le choix en juin 1940 : fonder sa légitimité sur la revendication constante de la permanence et de l'intégrité de la France et de son Empire. Il doutait fort que les Alliés eussent un tel objectif. Il ne se trompait pas...

Dans la nuit de 7 au 8 novembre 1942, c'est le début de l'opération Torch en Afrique du Nord. De Gaulle avait été tenu à l'écart de l'opération. Quand il vint voir Churchill, ce dernier lui expliqua que les troupes anglaises étaient secondaires dans cette offensive, le commandement étant assuré par le général Dwight Eisenhower,

commandant en chef des forces américaines en Europe, responsable des opérations militaires tant en Europe qu'en Afrique. Les Américains avaient exigé que « les Français libres soient exclus de l'opération ». L'attitude britannique convainquit un peu plus de Gaulle de la perfidie anglaise. Il rédigea un mémorandum de quarante pages qu'il présenta aux Anglais, dénonçant leur politique et leurs ambitions supposées de démanteler l'Empire français. Les Américains (et dans une moindre mesure les Anglais) n'avaient du reste jamais perdu l'espoir, du moins dans les trois premières années de la guerre, de faire rentrer Vichy et Pétain (sinon ce dernier, des hommes comme Weygand) dans la guerre au côté des Alliés. À Alger, les Américains vont parier sur le général Giraud qui, après l'assassinat de l'amiral Darlan (24 décembre 1942) est devenu Haut-Commissaire exerçant son autorité sur l'Afrique du Nord et l'Afrique-Occidentale française. Contre Giraud et ses soutiens américains et britanniques, de Gaulle va démontrer ses qualités manœuvrières. Car, au contraire de Giraud, il n'est pas seulement un militaire, mais un militaire qui fait de la politique. Les obstacles sont nombreux quand il arrive à Alger. Churchill et lui sont au bord de la rupture. Les antigauillistes se déchaînent. Alexis Léger (Saint-John Perse) dit à Churchill que de Gaulle a « des tendances fascistes ». Jean Monnet déclare que de Gaulle « doit être détruit dans l'intérêt des Français, des Alliés ». Monnet n'arrive pas à savoir, selon le témoignage d'Harold Macmillan (présent à Alger), si de Gaulle est « un dangereux démagogue, un fou ou les deux à la fois ». De Gaulle, en retour, traitera Monnet de « petit financier à la solde de l'Angleterre ». Le Général saura écartier ces obstacles, permettant la formation à Alger d'un Comité français de Libération nationale, d'où il évincera peu à peu Giraud.

En janvier 1944, Churchill, qui se reposait à Marrakech, invita de Gaulle à venir lui rendre visite. Ce que ce dernier prit pour une insulte du fait que l'Anglais se permettait d'inviter le chef de la France libre sur le sol français. Quelques jours plus tard, Churchill, dans son style inimitable, racontera à quelques parlementaires ce qu'il avait dit de de Gaulle : « Écoutez-moi bien ! Je suis le dirigeant d'une grande nation invaincue. Cependant, chaque matin quand je me réveille, la première chose à laquelle je pense est : "Comment plaire au Président Roosevelt ?", la seconde, "Comment me concilier le maréchal Staline ?" Votre situation est très différente. Pourquoi donc, lorsque vous vous réveillez, la première chose à laquelle vous pensez, c'est que vous pouvez commander aux Britanniques et aux Américains d'un claquement de doigts ? ». De Gaulle n'épargne pas non plus Churchill. En mai, il dit à l'ambassadeur soviétique Alexandre Bogomolov, accrédité près du CFLN : « Nous n'avons pas confiance en l'Angleterre, même quand elle parle d'alliance avec la France [...] Churchill n'a rien compris à ma mission [...] Il n'a vu dans le gaullisme aucune France nouvelle. La France pour Churchill est un pays fini ».

Début juin, le gouvernement britannique invite de Gaulle à venir en Grande-Bretagne. Il y arrive le 4 juin, et rencontre Churchill non loin de Portsmouth où se prépare le débarquement. Les Français libres n'ont pas été autorisés à y prendre part. La discussion entre les deux hommes tourne à l'orage. C'est à cette occasion que Churchill explose et prononce les phrases bien connues : « Chaque fois qu'il nous faudra choisir entre l'Europe et le grand large, nous serons pour le grand large. Chaque fois qu'il me faudra choisir entre vous et Roosevelt, je choisirai toujours Roosevelt ». Des mots que le Général rappellera bien souvent. Le 6 juin, le Débarquement commençait...

Le refus de la supranationalité (1945-1958)

À la fin de la seconde guerre mondiale, la puissance française a été hypothéquée par la défaite de mai-juin 1940. Les trois Grands (États-Unis, URSS, Royaume-Uni), et en particulier le premier, ne sont nullement prêts à lui reconnaître la place à laquelle le Général prétend : prendre place parmi les vainqueurs, objectif depuis le 18 juin. Alors que le Général s'installe fin août à la tête du Gouvernement provisoire de la République française (GPRF), ce n'est que le 23 octobre que les Grands reconnaissent sa légitimité. La France est tenue à l'écart de deux grandes conférences : Yalta (4 – 11 février 1945) et Potsdam (17 juillet – 1^{er} août 1945). Seule l'insistance d'un Churchill soucieux de maintenir, maintenant que l'Allemagne a été vaincue, un équilibre européen face à l'URSS, permit à la France d'obtenir une zone d'occupation en Allemagne et un siège de membre permanent au Conseil de Sécurité.

Dans les années qui suivent, la préoccupation principale des gouvernants français, et au premier rang de Gaulle, sera la possibilité d'une résurgence, y compris dans le long terme, du danger allemand. Ils doutent, pour la plupart, d'un engagement durable des États-Unis sur le sol européen. De Gaulle doute aussi d'une entente avec la Grande-Bretagne, d'autant que subsistent de lourds désaccords avec Londres au Levant (Syrie, Liban). Il n'en reste pas moins que lors des entretiens franco-britanniques de novembre 1944, de Gaulle suggère à Churchill une entente des deux nations permettant de façonner la paix, plutôt que de la voir dictée par Washington et Moscou. Le Britannique n'est pas convaincu par l'idée gaullienne de « troisième voie ». Il préfère, selon la vieille tradition diplomatique anglaise, être un « honnête courtier », tradition qui perdurera

longtemps encore dans le siècle. De Gaulle en tira la conclusion que si Churchill avait aidé à hisser la France au rang des grandes puissances alliées, il n'était pas prêt à lier le jeu anglais à celui de la France parce que Londres, selon lui, se croyait en mesure de jouer le sien propre entre Washington et Moscou. À la suite de ces entretiens, la vision gaullienne se dessine : elle ne repose plus exclusivement sur une entente franco-britannique qui finalement ne s'est pas concrétisée, mais sur une entente entre les trois grandes nations européennes, excluant les États-Unis évidemment : la France, le Royaume-Uni, l'Union soviétique. Comme il l'avait cherché pendant la guerre, de Gaulle privilégie également une alliance de revers avec l'URSS (conclue le 9 décembre 1944). Il cherche aussi à établir un « groupement » de l'Europe occidentale associant la France comme chef de file, la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg, les territoires allemands situés à l'ouest du Rhin, permettant avec l'URSS de contrôler l'Allemagne. Cet ensemble ouest-européen serait un point d'équilibre entre la présence soviétique sur le continent, tout en maintenant la balance entre l'URSS et les Anglo-Saxons.

Quand de Gaulle quitte le pouvoir en janvier 1946, l'isolement de la France est total. Il tient au début de la guerre froide. Le face-à-face soviéto-américain s'accroît où même le Royaume-Uni, malgré son statut de vainqueur, se trouve de plus en plus marginalisé. Face à une approche maximaliste de la France (démembrement de l'Allemagne), les Américains, et derrière eux les Britanniques, s'engagent dans une politique de relèvement de la partie occidentale de l'Allemagne. Le départ de de Gaulle permet d'esquisser un rapprochement franco-britannique, d'autant que les élections générales de 1945 ont vu la défaite de Churchill et le succès des travaillistes de Clement Attlee. Les socialistes français, en particulier son chef Léon Blum, sont à la recherche d'un équilibre à la puissance de l'URSS par un contrepoids franco-britannique. Ce rapprochement aurait pu conduire par la suite à la construction d'une Europe franco-britannique. Il débouche sur la signature du traité de Dunkerque (4 mars 1947), dont l'objectif déclaré est de prévenir tout renouveau du danger allemand. L'alliance bilatérale vient parachever un triangle diplomatique Paris-Londres-Moscou consacrant la politique gaullienne de réassurance vis-à-vis de l'Allemagne tout en maintenant une équidistance entre les Anglo-Saxons et les Soviétiques. Ce triangle diplomatique fut renforcé par le traité de Bruxelles, de mars 1948, qui était une alliance uniquement défensive liant la France, le Royaume-Uni et les pays du Benelux. L'alliance bilatérale franco-britannique avait toutefois ses limites. Le Royaume-Uni considérait toujours que ses relations avec le Commonwealth et les États-Unis étaient primordiales et que, concernant la mise en place d'institutions européennes, celles-ci ne pouvaient être qu'intergouvernementales et n'inclure que des gouvernements souverains. Du reste, Winston Churchill, dans sa fameuse conférence de Zurich, en septembre 1946, s'il avait appelé de ses vœux à la création des États-Unis d'Europe, n'en avait pas moins indiqué que le Royaume-Uni, du fait de ses obligations géostratégiques, n'avait pas vocation à en faire partie.

Cette période vit les prémices de l'intégration européenne. Le 9 mai 1950, c'est la déclaration Schuman qui vise à mettre en place la Communauté européenne du charbon et de l'Acier (CECA). Le gouvernement britannique est invité à y prendre part, mais fait savoir qu'il ne peut participer aux discussions portant sur le partage des ressources en charbon et en acier et sur l'établissement d'une haute autorité. En clair : ni union douanière ni supranationalité. À cette période, a commencé pour le Général ce que l'on a souvent appelé la « traversée du désert ». Il s'est retiré dans sa propriété de Colombey-les-Deux-Églises, où il va s'atteler à la rédaction de ses *Mémoires de Guerre*. Deux crises majeures ponctuent cette période. C'est tout d'abord celle de la Communauté européenne de Défense. Dès l'origine, le Général est opposé au projet préparé par Jean Monnet à l'instigation des Américains. Pour de Gaulle, la CED doit être condamnée, car elle prévoit une armée européenne c'est-à-dire un biais pour l'Allemagne de recouvrer une partie de sa puissance, parce que les États-Unis sont associés à l'affaire, enfin parce que toute atteinte à la souveraineté des États doit être condamnée selon le principe que toute institution supranationale porte atteinte à la souveraineté française. Il l'écrit avec véhémence à l'un de ses correspondants : « Je ne cesserai pas de combattre – comme je le fais depuis douze ans – tous les faux-semblants qui donnent aux naïfs et aux faibles des prétextes pour leur paresse et détournent notre pays de faire la rude politique du salut public et européen. Aucune alliance en effet – fût-elle celle des États-Unis – ne saurait valoir pour la France et l'Europe que si elles sont réellement la France et l'Europe ». De Gaulle prend ainsi date pour l'avenir. Sa position éclaire sa constante détermination lorsque les Britanniques viendront frapper à la porte de l'Europe. Le 30 août 1954, le projet de CED est définitivement écarté sans débat de fond, car la question préalable a été adoptée par 319 voix contre 264. Parmi ces 319 voix, on comptabilise les députés communistes et gaullistes. C'est ensuite le séisme de Suez, en 1956, suite à la décision du président égyptien de nationaliser le canal. Le gouvernement français, (du socialiste Guy Mollet) allait jouer un rôle décisif face à des Britanniques plus réticents. Début novembre, les forces franco-britanniques débarquèrent. L'opération allait vite tourner à la débâcle et à l'humiliation pour les deux puissances face aux menaces soviétiques et aux manœuvres souterraines, et non moins efficaces, des Américains. Comme le rapporte un de ses confidents, de Gaulle ne manqua pas de se moquer de la déconfiture française : « Il faut être un socialiste pour croire aux vertus militaires des Anglais. Ah oui, il y a eu Waterloo, ils ont eu affaire à un Napoléon fatigué qui courait à travers l'Europe depuis quinze ans. D'ailleurs, s'il n'y avait pas eu les Prussiens... ».

Un double refus (1958-1966)

Après les événements du 13 mai 1958, le président Coty appelle le Général à la présidence du Conseil et le charge d'une réforme constitutionnelle soumise à référendum. Élu le 21 décembre président de la République, de Gaulle est bien décidé à mettre un terme à la guerre en Algérie. En juillet 1962, cette dernière devient indépendante. Le Général peut, enfin, s'atteler à sa grande œuvre, la « politique de grandeur », qui n'est en fait que l'adaptation à un ensemble géopolitique plus vaste de la politique multiséculaire poursuivie par la France : indépendance nationale, prépondérance au sein de l'Europe, rayonnement international. Cette « politique de grandeur » se déroule sur fond de crises majeures : tensions Est-Ouest, crises de Berlin et de Cuba, guerre du Vietnam, guerre au Proche-Orient. C'est dans ce contexte international tendu que se situent les relations franco-britanniques et le double veto (même si le premier est contesté par certains juristes) à l'entrée du Royaume-Uni dans le Marché commun.

À partir de 1955, après la crise de la CED, s'opère une relance européenne. Le traité de Rome, signé le 25 mars 1957, instituait la Communauté économique européenne. Le Marché commun doit entrer en vigueur le 1^{er} janvier 1959. Déclinant l'offre qui lui a été faite de s'associer aux efforts de construction européenne, la Grande-Bretagne privilégie une grande zone de libre-échange. Ce serait ainsi tout bénéfique pour elle : elle lui donnerait les mêmes avantages qu'aux partenaires du Marché commun, en particulier pour les produits industriels, sans en avoir à respecter les mêmes contraintes. Elle combinerait ainsi les deux systèmes : la préférence impériale et la préférence européenne. Si elle ne participait qu'à une union douanière européenne, elle ne pourrait conserver la préférence impériale, car le tarif commun alourdirait le coût de ses approvisionnements et compromettrait ses relations avec le Commonwealth. Car depuis 1945, la Grande-Bretagne inscrit sa politique étrangère dans trois cercles : le Commonwealth, la relation spéciale avec les États-Unis et l'Europe. Et Londres n'entend pas sacrifier le troisième cercle aux deux premiers.

L'arrivée au pouvoir du Général allait donner de l'espoir à Londres. Le Général ne s'était-il pas montré hostile au Marché commun, à l'intégration européenne et à la supranationalité ? Le chef de l'État français va rapidement faire savoir au Premier ministre britannique, Harold Macmillan, que, s'il n'est pas opposé à un élargissement de la coopération économique en Europe y compris à la Grande-Bretagne, celui-ci ne doit pas remettre en cause les accords de la CEE. Il précise que son ralliement au Marché commun s'était fait à deux conditions : le refus d'une grande zone de libre échange et le redressement de l'économie française. Vont ainsi s'affronter, dans les années suivantes, thèse française et thèse britannique. C'est l'opposition décidée du gouvernement français à la zone de libre-échange, bien que les partenaires européens soient prêts à l'accepter, qui va faire capoter les efforts britanniques. Il n'en reste pas moins qu'en respectant l'échéance du 1^{er} janvier 1959, le Général assumait pleinement les obligations de la France et, paradoxalement, s'était rallié à un projet qu'il avait combattu. C'est qu'il avait bien compris que dans son effort à redonner à la France sa place dans l'Europe et dans le monde, le Marché commun permettrait la modernisation rapide de l'économie française.

Un Macmillan dépité dira après cet échec au conseiller diplomatique du Général : « Vous vendez votre âme aux Allemands. Un jour, ils seront les plus puissants ». Pour contrecarrer le jeu français, la Grande-Bretagne va regrouper au sein de l'Association de libre-échange (AELE) les pays scandinaves, la Suisse, le Portugal et l'Autriche. N'empêche que, le 31 juillet 1961, le Premier ministre britannique annonce que son gouvernement va demander à négocier les conditions d'adhésion à la Communauté. L'analyse de Macmillan était à la fois politique et économique. Économique, car le succès du Marché commun se révélait incontestable. Politique, car si la Grande-Bretagne entrait dans le Marché commun, elle servirait de pont entre l'Europe et les États-Unis. Dans la mesure où ces derniers incitaient les Européens à former un vaste ensemble économique, Macmillan espérait que son pays pourrait jouer le rôle de courtier à l'échelle mondiale, conserver son influence dans le Commonwealth et dans l'Alliance atlantique et l'accroître en Europe. Plusieurs entretiens capitaux entre les deux pays ont lieu : les 24-25 novembre 1961 dans la maison de campagne de Macmillan dans le Sussex, au château de Champs les 2-3 juin 1962 et au château de Rambouillet, le 15 décembre 1962. À chaque rencontre, de Gaulle, sans fermer la porte, laisse peu d'espoir. À Birch Grove, comme il le rapportera au chancelier Adenauer, il a dit à Macmillan : « S'il s'agit d'admettre dans notre union la vieille Grande-Bretagne sans privilège, au même titre que nous, je suis d'accord. Mais s'il s'agit de la faire entrer avec toute sa suite, Canada, Australie, Inde, tout le caractère de notre union serait changé ». Au château de Champs, il réaffirme que l'entrée de la Grande-Bretagne changerait la nature du Marché commun. Macmillan lui rappelle alors l'engagement britannique au cours des deux guerres mondiales : « Après tout ce que nous avons fait, il est dur de s'entendre dire que l'on n'a pas besoin de nous ». À Rambouillet, en décembre 1962, le Général est encore plus direct. S'il reconnaît que la Grande-Bretagne a fait un long chemin depuis la guerre, lorsque Churchill déclarait préférer le « grand large » à l'Europe, il assène le fond de sa pensée : « Le poids de la France est considérable au sein

du Marché commun. Si la Grande-Bretagne y entrait, suivie par des Norvégiens, des Danois, des Irlandais, nul ne peut dire ce que deviendraient le Marché commun et l'Europe elle-même ».

Le 14 janvier 1963, après de nouvelles discussions, lors d'une fameuse conférence de presse, il porte le coup de grâce, confirmant que l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun aboutirait « à une communauté atlantique colossale sous dépendance et direction américaines ». Le 28, à Bruxelles, le gouvernement français imposait, contre l'avis des cinq autres membres de la Communauté, l'ajournement des négociations. Ultime humiliation pour les Britanniques : le 22, de Gaulle signait avec Adenauer, le traité de l'Élysée manifestant ainsi que l'axe Paris-Bonn était devenu essentiel pour la France. À un diplomate britannique, un ministre français aurait confié : « Ne vous faites aucune illusion sur l'attitude du Général. Pour le moment, le Marché commun est comme une basse-cour où il n'y a qu'un seul coq, la France [...] Si la Grande-Bretagne en fait partie, il y aura deux coqs sur le fumier [...] Et si un seul coq restait sur le fumier, ce ne serait pas la France ».

Si la question du Marché commun constitue pendant cette période l'essentiel des relations franco-britanniques, il ne faut pas négliger un autre aspect. Après la crise de Suez, alors que la France s'oriente vers une politique militaire nationale, la Grande-Bretagne renforce ses relations avec les États-Unis. Après des entretiens aux Bermudes (20-23 mars 1957), puis ceux de Washington (23-25 octobre 1957), elle a obtenu, fait capital, la révision de la loi Mac Mahon qui interdisait au gouvernement américain de transmettre matériaux et secrets atomiques à des pays étrangers, fussent-ils alliés. Au retour aux affaires du Général, le directoire de l'Alliance atlantique est donc bien anglo-américain. Lors des entretiens de Nassau (18-21 décembre 1962), Macmillan obtient de Kennedy la livraison des fusées Polaris et le droit de les utiliser de façon autonome. Ces Polaris devraient être intégrés dans une force multilatérale de l'OTAN. Les mêmes propositions vont être faites à la France, qui répond négativement. De Gaulle entend construire une indépendance réelle, non seulement quant à l'emploi, mais aussi de toute la chaîne de la force de frappe française, depuis sa conception jusqu'à sa mise en œuvre. Il faut cependant souligner que Nassau n'a pas convaincu le Général de refuser l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun, sa décision était prise avant cette rencontre.

Alors que le chef de l'État français mettait son veto, Jean Monnet, lui, entendait contrer la politique étrangère du Général dont les accents de grandeur nationale lui semblaient incompatibles avec l'esprit communautaire. Il entendait aussi combattre le soupçon gaullien sur la supposée dépendance de l'Europe intégrée à l'égard des États-Unis. Dès 1955 avait été créé le Comité d'action pour les États-Unis d'Europe, dit aussi « Comité Monnet », dont le but était la délégation par les États de certains de leurs pouvoirs à des institutions fédérales européennes. L'adhésion de la Grande-Bretagne à la CEE fut, dès le début, l'autre objectif prioritaire du Comité. En octobre 1964, les travaillistes revenaient au pouvoir, victoire confirmée, en 1966, par des législatives anticipées. Le nouveau Premier ministre, Harold Wilson, entreprit une tournée diplomatique sur le continent, en février 1967, pour explorer les chances d'une nouvelle candidature. En mai, suite à un vote massif aux Communes en faveur de l'adhésion, la Grande-Bretagne fait officiellement sa demande d'adhésion. Le 16 mai, le Général donne sa réponse. C'est ce qu'on a qualifié de « veto de velours », repoussant à plus tard cette adhésion. Face aux partenaires européens qui voulaient ouvrir les négociations d'adhésion, de Gaulle répondit avec véhémence lors de la conférence de fin novembre : « Faire entrer l'Angleterre, et par conséquent engager, dès maintenant, une négociation à cet effet, ce serait pour les Six [...] donner d'avance leur consentement à tous les artifices, délais et faux-semblants qui tendraient à dissimuler la destruction de l'édifice européen ». Dans ses *Mémoires*, Jean Monnet fustigera le refus gaullien : « Les circonstances, j'en étais maintenant persuadé, nous seraient contraires tant que de Gaulle gouvernerait la France et orienterait sa politique extérieure selon ses conceptions d'un autre âge. J'avais longtemps cru qu'il comprendrait que l'union européenne dont il parlait avec conviction nécessitait une délégation de souveraineté graduelle à une autorité commune. Ne verrait-il pas que l'accomplissement de ses ambitions pour son pays et sa passion même de l'indépendance n'étaient plus à la dimension de la France seule ? S'il voulait jouer le rôle historique auquel il se sentait appelé, l'Europe en serait la mesure, à condition qu'il fit ce qu'il fallait pour qu'elle existât. Mais il devenait évident que les années ne le changeaient pas et que la coopération entre les nations souveraines du passé restait le fondement de sa politique européenne »

Conclusion : retour vers la terre des ancêtres

Le 27 avril 1969, le référendum relatif à la réforme du Sénat et à la création des régions était repoussé par 52,41% du corps électoral. Peu après minuit, par un message bref, le Général annonçait sa démission de la Présidence. Le 10 mai, il s'envolait avec son épouse et son aide de camp pour l'Irlande. Un retour aux sources ancestrales, puisque par sa mère, de Gaulle descendrait des Mac Cartan, vieille lignée irlandaise, dont les origines remonteraient aux rois d'Ulster. Vers cette période, il avait confié à son fils qu'il était attaché à ses origines, « les Gaulois, et en particulier aux siennes les Celtes, ceux du Pays de Galles dont notre famille est issue, ceux d'Irlande,

dont j'ai du sang du côté maternel », rapporte Philippe de Gaulle. Il faut voir plus que des réminiscences dans le rappel de ces ascendances quand on se souvient que les marges celtiques du Royaume-Uni n'auront cessé de combattre les envahisseurs romains, puis Saxons et Angles, puis Normands et Plantagenêts. C'est dans ces luttes et ces résistances que se sont forgées les nations galloise, écossaise et irlandaise. Les plus anciennes références nationales et ethniques éclairent ainsi le choix du Général de Gaulle en juin 1940.

Lors de son voyage sur ces ancestrales terres celtiques, le Général échange beaucoup avec l'ambassadeur de France en Irlande, Emmanuel d'Harcourt. L'ambassadeur a rapporté l'essentiel des propos gaulliens. L'ancien chef d'État revient sur la construction européenne : « Le Marché commun a été possible avec un petit nombre de pays qui se ressemblent par leurs dimensions, par leur voisinage, par leurs problèmes, par leur situation sur le continent. L'Angleterre, ce n'est pas du tout cela. Elle s'approvisionne dans le monde entier, elle a des relations monétaires, elle a une économie dans l'état que l'on sait, elle a des rapports privilégiés avec les États-Unis. Tout cela la distingue des pays du Marché commun. Il est vrai que l'on peut faire autre chose avec l'Angleterre. D'abord le fait qu'elle n'appartienne pas au Marché commun n'empêche nullement les pays européens, à commencer par la France, d'avoir avec elle les meilleurs rapports et de se lancer dans d'importantes entreprises comme le Concorde ou le tunnel sous la Manche. On peut inventer une autre formule de zone de libre-échange qui sera inévitablement atlantique. Mais tout cela n'a rien à voir avec l'Europe ». Quelques jours plus tard dans son périple irlandais, il confie à l'ambassadeur que son grand dessein aurait été de rassembler, du Québec à la Wallonie, des Vaudois aux habitants des Îles anglo-normandes, tous ces francophones du monde entier contre les Anglo-saxons. Et il ajoutait : « Je n'ai jamais dit de choses désagréables sur les Anglais, mais ils se sont toujours mis sur notre chemin, parce que nous sommes continentaux et eux insulaires, intervenant où bon leur semble. Depuis Louis XIV, nous avons été en opposition avec eux ».

Avant de retourner en France, le 19 juin, le Général est reçu à déjeuner dans la vieille forteresse britannique du château de Dublin, par le Premier ministre, Jack Lynch. Il le mit en garde : « Le danger d'une zone de libre-échange est qu'elle évolue en une zone atlantique où l'Europe ne serait plus guère l'Europe. Cela dit, une politique européenne indépendante comblerait évidemment mes vœux, mais il manque le fondement même d'une telle politique par suite du désaccord entre les pays européens. La Grande-Bretagne travaille à l'encontre d'une action européenne ». En réponse au propos du Premier ministre irlandais, le Général porta un toast à « L'Irlande toute entière » faisant ainsi écho à son « Vive le Québec libre ». Le gouvernement irlandais craignant une vive réaction de Londres, fit retirer l'exclamation de l'enregistrement avant de la rétablir.

Le 15 juin Georges Pompidou était élu président de la République. Il était depuis longtemps favorable à l'adhésion de la Grande-Bretagne. Celle-ci n'était plus qu'une question de temps, puisque seule la France du général de Gaulle y mettait son veto. Le 1^{er} janvier 1973, elle rejoignit enfin la CEE. Le 23 juin 2016, par référendum, 51,89 % des électeurs britanniques se prononcèrent pour un retrait de leur pays de l'Union européenne. Cette sortie est devenue effective le 31 janvier 2020. Quarante-sept ans d'ambiguïtés étaient ainsi levés. Jean Monnet avait remporté la première manche. Le Général de Gaulle a-t-il remporté la seconde ?

Bibliographie

- ABRAMOVICI P. *Londres Vichy : Liaisons clandestines* 2019
GAULLE (Charles de) *Mémoires de guerre - L'Appel* 1954
GAULLE (Charles de) *Mémoires de guerre - L'Unité* 1956
GAULLE (Charles de) *Mémoires de guerre - Le Salut 1944 - 1946* 1959
GAULLE (Charles de) *Mémoires d'espoir - Le Renouveau 1958 - 1962* 1970
GAULLE (Charles de) *Lettres, notes et Carnets 1905 - 1941* 2010
GAULLE (Charles de) *Lettres, notes et Carnets 1942 - mai 1958* 2010
GAULLE (Charles de) *Lettres, notes et Carnets juin 1958 - novembre 1970* 2010
DE GAULLE Ph. *De Gaulle mon père (Entretiens avec Michel Tauriac)* 2003/2004
DE LA GORCE *De Gaulle* 1999
FONDATION CHARLES DE GAULLE / MUSÉE DE L'ARMÉE *Churchill De Gaulle* 2015
JACKSON *De Gaulle Une certaine idée de la France* 2019
JOLY M. *L'Europe de Jean Monnet* 2007/2017
KERSAUDY F. *De Gaulle et Churchill La mésentente cordiale* 2001
LACOUTURE J. *De Gaulle - Le Rebelle 1890 - 1944* 1984
LACOUTURE J. *De Gaulle - Le Politique 1944 - 1959* 1885
LACOUTURE J. *De Gaulle - Le souverain 1959 - 1970* 1986
MALYE F. *De Gaulle vu par les Anglais* 2015
MONNET P. *Mémoires* 1976
ROUSSEL E. *De Gaulle* 2002/2020
VAÏSSE M. *La Grandeur politique étrangère du Général de Gaulle* 1998/2013

Réponse de Gérard GARCIA au discours de réception de Bernard SASSO

Monsieur,

C'est avec grand plaisir que sur votre demande j'ai accepté d'apporter la réponse de l'académie à votre discours de réception. Piètre historien, je me garderai bien de commenter votre brillante prestation et me contenterai donc d'essayer de broser votre portrait à travers une rapide biographie dont vous m'avez fourni les éléments essentiels. Je dois reconnaître que si nous nous connaissons depuis quelque vingt-cinq années par le biais, entre autres, de l'association France-Grande-Bretagne, votre discrétion, votre pudeur naturelle vous ont empêché d'étaler sur la place publique certains faits de votre parcours, souvent heureux et prestigieux, mais parfois douloureux. Je vais donc aujourd'hui ouvrir le livre de votre vie et j'espère être dans cette tâche aussi fidèle et impartial que possible.

Vous m'avez déclaré un jour, je vous cite : « La mer a toujours été mon horizon, loin d'elle je me suis toujours senti dépossédé d'une grande partie de moi-même ». Rien d'étonnant à cela si l'on se réfère à vos racines lointaines, puisque vos ancêtres, peut-être des Juifs chassés d'Espagne après la Reconquista, s'étaient installés sur les îles Procida et Ischia dans le golfe de Naples ainsi qu'en Sicile. La tradition voulait que de nombreux pêcheurs allassent profiter à la saison clémente des eaux poissonneuses de l'Est algérien, en particulier dans le golfe de Stora.

Après la conquête de l'Algérie par la France, beaucoup s'y sont installés définitivement, parmi lesquels votre famille. Climat et paysages étaient très proches de ceux de la Campanie et Stora ne fut pas dépaysant pour vos ancêtres, ces hardis pêcheurs. Les hommes pêchaient donc, les femmes travaillaient dans les conserveries de sardines. Et c'est dans le village de Stora que vous êtes né. Donc la mer est votre élément naturel, la mer Méditerranée, pour l'instant en tout cas.

Ce joli petit village a été hélas rattrapé par les violences de la guerre, en particulier un an avant votre naissance, le massacre d'El Halia, tout près de Stora où, je vous cite encore « plusieurs milliers d'hommes armés d'armes blanches encadrés par des moudjahidin équipés d'armes à feu se lancèrent à l'assaut d'une quarantaine de villes et villages et assassinèrent à coups de haches et de pioches les Français et les musulmans supposés complices. À El Halia, 140 personnes (hommes, femmes, enfants) dont 70 des 130 Européens et environ 70 musulmans sont massacrés, parfois dans d'horribles souffrances. Des enfants, certains de moins de trois ans sont égorgés, ou fracassés contre les murs, les femmes sont violées ». Vous n'avez pas bien sûr vécu directement ces événements, mais ils font certainement partie des récits qui ont « bercé », si je puis m'exprimer ainsi, votre enfance. Expérience traumatisante à laquelle est venue s'ajouter la blessure du rapatriement le 9 juillet 1962. Vous n'aviez que six ans, mais vous n'avez pas oublié les banderoles accueillantes du style « Pieds-noirs rentrez chez vous » ou « Les pieds-noirs à la mer ». Sans parler des bagages pillés par les dockers du port de Marseille... Comment oublier tout cela ?

Votre famille trouve d'abord refuge à Palavas-les-Flots, (toujours la mer, n'est-ce pas ?) dans un cabanon en bois sans chauffage. Or, l'hiver 1962 fut l'un des plus froids du XX^e siècle !

Enfin, en 1964, la famille vient s'installer à La Seyne-sur-Mer où vous retrouvez de nombreux Storasiens ainsi que la légendaire statue de Notre-Dame de Stora. C'est au lycée Beaussier que vous faites vos études secondaires, ce qui nous amène tout naturellement à votre brillant parcours universitaire.

Déjà, lors des épreuves du bac, vous avez obtenu, outre la mention « bien », la note 20 sur 20 en... histoire et géographie, bien évidemment. Voilà qui augurait bien pour la suite. À l'université d'Aix-en-Provence, vous enchaînez licence et maîtrise d'histoire sous la direction du professeur Philippe Joutard, l'un des spécialistes internationalement reconnus de l'histoire orale qui est à cette époque l'un de vos sujets de prédilection. D'où le sujet de votre mémoire : *Quelques aspects de l'histoire orale de Stora (Algérie) : Contes, coutumes et légendaire historique*. À partir de témoignages oraux, vous étudiez comment une communauté villageoise composée essentiellement de pêcheurs italiens se construit une culture propre en marge des structures culturelles traditionnelles. Cette recherche va également déboucher sur la publication d'un opuscule *Contes et récits d'un village d'Algérie : Stora* qui sera traduit pour un éditeur napolitain sous le titre de : « I racconti di Stora Fiabe e leggende di una comunità di pescatori campani in Algeria ».

Par un malicieux clin d'œil du destin, vous effectuez votre service militaire aux Archives de la Marine, à Toulon, donc à deux pas du siège de l'académie, et vous y passerez, dites-vous, onze mois parmi les plus heureux de votre vie. Il faut dire que cette affectation vous a permis, outre un embarquement sur le porte-avion *Foch*, de travailler sur les archives concernant les préparatifs de la campagne d'Égypte de Bonaparte. Entre 12h30 et 14h la bibliothèque est votre domaine enchanteur. Vous y travaillez sur un projet qui vous tient à cœur depuis longtemps et sur lequel nous reviendrons.

En novembre 1980, à peine dégagé de vos obligations militaires, vous vous embarquez pour l'Angleterre. À la vue des blanches falaises des Sussex Downs, les Seven Sisters, vous vous dites : « J'arrive dans mon pays ». Et vous m'avez confié que vous reviennent alors en mémoire des bribes célèbres du Richard III de Shakespeare : « Cet autre Eden, ce demi-paradis [...] Cette pierre précieuse enchâssée dans une mer d'argent [...], Ce lieu béni, cette terre, cet empire, cette Angleterre ». Mais d'où venait ce sentiment chez un fils de l'Algérie, un Méditerranéen viscéral comme vous ? Il faut savoir que dès l'adolescence vous vous êtes pris de passion pour l'Angleterre, dévorant Jane Austen, Conan Doyle parmi d'autres auteurs britanniques dont les personnages légendaires vous accompagneront jusqu'à aujourd'hui, en particulier Sherlock Holmes qui ne cessera de vous fasciner. C'est d'ailleurs un adjectif anglais qui me vient à l'esprit pour vous qualifier : *versatile*, à savoir, « aux multiples talents », comme nous allons le voir au cours de cet exposé.

Les douze années passées au Royaume-Uni, basé à Brighton sur la côte du Sussex (encore et toujours la mer, mais ici plus de grisaille que d'azur, plus de galets que de sable !), ces douze années donc vont faire de vous un historien doublé d'un anglophone de qualité. Vous enseignez à l'Alliance française de Londres et dans des centres d'éducation pour adultes. Le soir vous travaillez dans le pub d'un ami, une expérience précieuse, non seulement pour parfaire votre expertise en matière de bières et whiskies, mais aussi pour mieux comprendre la mentalité du peuple anglais, tant épris de liberté. Le grand poète écossais Robert Burns ne s'y était pas trompé qui s'exclamait : « *Freedom and whisky gang thegither !* » Soit, pour les non-anglicistes « Liberté et whisky vont de pair ! ». Vous ne serez donc nullement surpris par les résultats du vote pour le Brexit. Vous serez un observateur privilégié des événements des années 80, période exceptionnelle de l'histoire sociale, politique et économique du Royaume-Uni. Margaret Thatcher, la guerre des Malouines, la grande grève des mineurs, le boom économique, puis la chute de la Dame de fer.

Mais revenons à votre parcours universitaire. En Angleterre, vous continuez vos travaux de recherche, vous vous inscrivez à un DEA en histoire des relations internationales que vous obtenez en 1982. Les examinateurs seront le professeur Jean-Baptiste Duroselle et Hélène Carrère d'Encausse. Puis vous reprenez un vieux projet, l'histoire du tunnel sous la Manche, avec comme directeur de thèse le professeur Maurice Vaïsse et vous obtenez votre doctorat en 1989 avec la mention « très bien ». Vous m'avez confié que votre plus grande satisfaction ne fut pas tellement l'obtention de ce doctorat que d'avoir fait franchir à vos parents à l'occasion de cette thèse, le portail de cette auguste institution qu'est la Sorbonne. On imagine facilement leur fierté ce jour-là...

Deux ans auparavant, vous aviez publié, en collaboration avec Lyne Cohen-Solal, l'ouvrage *Le Tunnel sous la Manche - Chronique d'une passion franco-anglaise* avec une introduction du professeur Théodore Zeldin et des préfaces de François Mitterrand et Margaret Thatcher... Excusez du peu !

Vous ne vous endormez pas sur vos lauriers, obtenez une bourse de recherches de trois ans au University College de Swansea, au départ pour un travail sur le parti conservateur britannique à l'époque victorienne, mais finalement vous avez choisi de rédiger une thèse sur Lord Lyons qui fut ambassadeur d'Angleterre à Paris de 1867 à 1887. Thèse présentée en 1991 qui vous vaudra un PhD, c'est-à-dire un doctorat britannique. Vous vous partagez entre Brighton et le Pays de Galles que vous aimerez passionnément, vous considérant toujours comme un « citoyen d'honneur » de ce pays. Vous en aimerez les paysages bordant la mer d'Irlande, vous en aimerez le peuple dont vous dites qu'il est le « peuple latin » du Royaume-Uni, vous en aimerez les longues journées de pluie venant de l'Atlantique. Vous passerez là les plus beaux moments de votre vie, m'avez-vous confié.

Pour des raisons familiales, en 1992, vous décidez de revenir en France. Ce retour ne sera pas facile. Vont commencer une vingtaine d'années malheureuses dans l'Éducation nationale. Elle ne vous épargnera pas et vous ferez la douloureuse expérience de l'injustice administrative, vous qui êtes justement si attaché à la notion de justice. Je peux personnellement en témoigner.

Pendant ces sombres années, vous avez heureusement trouvé ailleurs des satisfactions qui vous ont permis de surmonter ces moments difficiles et de vous faire des amis sincères.

Vous adhérez en 1995 à l'association France-Grande-Bretagne de Toulon dont vous animez l'atelier de littérature anglaise et dont vous serez élu président en 2008. À travers cette association, vous aurez pu rencontrer des gens de qualité et de fidélité dont le regretté Maurice Taxil qui vous parrainera à l'académie, mais aussi témoigner de votre attachement à ce Royaume-Uni qui aura constitué l'un des axes majeurs de votre vie. Vous êtes vice-président des Amis de La Seyne ancienne et moderne.

Depuis longtemps vous donnez des conférences pour ces différentes associations. Vos sujets sont divers depuis les relations internationales et en particulier celles entre la France et l'Angleterre jusqu'à la littérature anglaise à travers des auteurs et des créations iconiques : Jane Austen, Lewis Carroll, Conan Doyle, Oscar Wilde, Bram Stoker, les sœurs Brontë. Vous n'avez jamais abordé le grand drame algérien de 1954 - 1962 (mais peut-être avez-vous toujours cherché à l'occulter, m'avez-vous avoué). Vous avez préféré aborder ces écrivains français qui ont trouvé sur la terre algérienne d'inoubliables rencontres avec l'Autre, dans ses différences et ses richesses.

C'est André Gide et ses *Nourritures terrestres* inspiré par ses séjours algériens, c'est Isabelle Eberhardt, cette grande Irrégulière, morte à 27 ans, en errance en Algérie et qui au prix d'un exigeant parcours initiatique se convertira à l'islam. Vous avez cru qu'un « rêve de fraternité » a pu exister pendant ces cent-vingt ans de présence française. Ce que certains contestent de plus en plus bruyamment et violemment aujourd'hui. Vous ne croyez plus aujourd'hui que ce « rêve » puisse être renoué. Vous en avez fait le deuil.

Plus récente, mais non moins décisive, a été votre rencontre avec la Tunisie. Quand le car-ferry quitte le port de La Joliette pour cette traversée de 24h, et que Notre-Dame-de-la-Garde s'éloigne, il vous semble, dites-vous, « toujours renouveler, mais en sens inverse, le voyage initiatique de juillet 1962 et retourner ainsi vers votre berceau, vers votre terre africaine ».

Voilà, cher Bernard, esquissé à grands traits ce parcours sinueux, irrégulier, chaotique peut-être, avec ses hauts et ses bas que vous m'avez demandé de ne pas esquiver, un parcours, je vous cite : « rempli d'inébranlables fidélités à quelques chimères qui n'ont cessé de vous guider dans ce monde à vos yeux toujours étrange et mystérieux ». Membre associé de notre académie depuis 2014, responsable de la commission d'histoire, vous êtes déjà bien connu et apprécié de tous pour vos nombreuses et brillantes interventions et vos qualités humaines. Aussi, c'est avec grand plaisir qu'au nom de tous je vous souhaite la bienvenue officielle parmi nous. Cher Bernard, ton fauteuil te tend les bras !

LES FÊTES À BRAVADE

Philippe HAMEAU

Le 18 novembre 2021

Une fête à bravade est une fête patronale dont certains moments forts sont ponctués par des tirs de fusil : des tirs à blanc à la poudre noire. Ces tirs sont effectués par des groupes d'individus masculins appelés bravadiers ou bravadeurs selon les villages, *bravadaires* en provençal. Certaines salves scandent procession et liturgie tandis que d'autres ont un rôle plus laïque, ces deux dimensions du sacré et du profane s'imbriquant nécessairement et se diversifiant selon les communes et les époques. L'événement remémoré par les tirs est souvent un fait historique ancien, vrai ou supposé, censé avoir démontré la supériorité et/ou la cohésion du groupe. Toutefois, l'usage du fusil n'induit pas forcément une réminiscence guerrière et les salves peuvent signifier bien d'autres ritualités. Celles-ci sont donc réalisées par un corps d'hommes en armes, le plus souvent des jeunes gens. Ils assument ce rôle le temps de la fête mais il ne s'agit pas simplement d'amusements car, en dehors de la fête, cette fonction leur confère une place particulière dans le tissu social de leur communauté. On parle de « fêtes à bravade » pour souligner leur accompagnement par des tirs au fusil mais de nombreux auteurs parlent simplement de « bravades ». En fait, une « bravade » est à la fois la salve à blanc qui est tirée au cours de la manifestation et le groupement des hommes armés. Le terme désigne le groupe et son action, comme à la chasse, on appelle « battue » le groupe des chasseurs et leur traque du gros gibier.

Distribution des fêtes à bravade en Provence



Affiche concernant la Saint-Marcel de Barjols (© ASER du Centre-Var).

Aujourd'hui, les fêtes à bravade sont peu nombreuses en Provence. On magnifie souvent la « bravade de Saint-Tropez » en oubliant que dans le pays du Freinet, des fêtes à bravade existent aussi ou ont existé à Cogolin, Grimaud, Ramatuelle, Sainte-Maxime et La Garde-Freinet. La Saint-Marcel de Barjols, si connue pour sa danse des tripettes et son sacrifice du bœuf tous les quatre ans, est également une fête à bravade. La Saint-Éloi de Signes ou la Saint-Pierre de Fréjus sont des fêtes à bravade encore vivaces. Patrimonialisation oblige, certaines fêtes à bravade sont inventées ou réinventées. Ainsi, à Toulon, un corps de bravade a été mis en place en 2014. À Aix-en-Provence, la fête a été déplacée sur la période de Noël et les tirs agréés sont désormais des tirs de... serpentins. Plusieurs auteurs ont proposé des cartes de « zones bravadeuses » comme les qualifie Régis Bertrand (2018) et signalent Trets et ses environs, la moyenne Durance, les hautes vallées du Verdon et du Var, etc. En reprenant les archives communales ou en analysant le mobilier mis au jour sur certains sites, j'ai découvert l'existence ancienne de fêtes à bravade à Collobrières (pour la Saint-Pons), à Méounes (pour la Saint-Eutrope), à Camps-la-Source (pour la Saint-Quinis), à Cabasse (pour la Saint-Loup), à Brignoles (pour la Saint-Louis), à Bras (pour la Saint-Étienne) ou à Aups (pour la Saint-Pancrease), etc. En conséquence, à certains moments de leur histoire, ces communes ont eu un groupe de jeunes gens décidés à rehausser leur fête patronale par des tirs à la poudre noire mais à d'autres moments, ces mêmes jeunes gens ont trouvé moins contraignant de faire la fête sans

produire autant de bruit. La situation est même plus complexe car il n'est pas rare, aujourd'hui comme autrefois, que les bravadiers d'un village soient sollicités pour la fête patronale à bravade d'une autre agglomération.

Bien des fêtes à bravade pratiquées pendant un temps plus ou moins long ont dû être abandonnées. Elles l'ont été faute d'un groupe plus ou moins officiel pour s'en occuper, en raison de leur coût car la poudre est un produit onéreux¹ ou bien pour respecter l'interdit d'un évêque ayant estimé, pendant sa visite pastorale, que cette pratique était détournée de la religion officielle². Les interdits religieux sont récurrents mais souvent contournés. À Collobrières, en 1742, le curé termine l'office esseulé dans une église presque vide pour avoir interrompu le chant des vêpres en guise de protestation contre les salves de bravade (Roubin 1970). Les abus « contraires à la sûreté publique », comprenons l'usage détourné de la poudre, ont également contraint certaines communautés à interdire l'usage des armes pendant la fête. Enfin, « il arrive qu'une mauvaise récolte, ou une année de peste, supprime la subvention, l'achat des joyes et la bravade » (Roubin 1970 : 548). En conséquence, les « zones bravadeuses » sont extrêmement variables d'une époque à l'autre. Aux contextes historiques et politiques permettant, limitant ou interdisant le port et l'usage festif des armes, ont pu s'ajouter des contraintes sanitaires, économiques voire symboliques. Des effets de mode, des stratégies intercommunautaires d'imitation et de distinction ont également pu contribuer à l'augmentation ou à la diminution de l'ampleur sonore de la fête patronale.

Dans certaines zones aussi, l'aspect « à bravade » n'a pas été conçu comme une singularité par les érudits locaux. Ainsi, la Provence rhodanienne a été plus ou moins oubliée quoique des fêtes à bravade y aient existé. D'autres raisons encore peuvent expliquer que des fêtes à bravade aient arrêté ou bien aient repris le rituel des salves, raisons qui sont donc à rechercher soit dans des événements historiques généraux, soit dans des conjonctures plus spécifiques aux communautés. À Signes par exemple, l'actuel capitaine de Ville a entrepris des recherches dans les archives pour trouver trace de ses prédécesseurs et justifier une origine ancienne de la fête à bravade. Il remonte jusqu'en 1427 avec mention d'un certain Honoré Garnier. En fait, il ne dispose que de quinze noms, du XV^e siècle jusqu'à 1900. De très longues périodes restent non-documentées. Les archives peuvent être simplement muettes mais ces hiatus peuvent aussi révéler des décennies de Saint-Éloi autrement réalisées, c'est-à-dire sans groupes de jeunesse pour la diriger et/ou sans poudre, laquelle n'apparaît d'ailleurs qu'au XVII^e siècle. En fait, d'après les archives signoises, des groupes de jeunes gens organisent la Saint-Éloi depuis au moins le XV^e siècle mais il n'est pas sûr que des salves, qui pourraient très bien être des tirs d'arbalètes, aient existé dès cette époque. La difficulté est de pouvoir faire le lien entre les époques car il n'est pas obligatoire qu'une fête patronale ait été reproduite à l'identique pendant des siècles. Le contraire est même certainement vrai. De même, la symbolique du rituel des salves a pu évoluer dans le temps, en fonction des contextes sociaux, économiques et politiques de chaque époque.

Diversité des origines des fêtes à bravade

Si les acteurs ont tendance à rappeler une origine ancienne de leur bravade, liée à l'histoire de leur communauté, que faut-il croire de cette genèse ? On sait que de telles allégations participent du mythe fondateur : du récit renvoyé dans le passé et qui fonde la cohésion d'une communauté. Toutefois, entre l'origine supposée et la pratique censée la perpétuer, une distanciation s'instaure peu à peu. Nous signifions par-là que l'histoire des fêtes à bravade est complexe, diversifiée, et qu'elle doit être systématiquement contextualisée plutôt qu'abordée de façon générique.

À la fin du XIX^e siècle, Laurent J.-B. Bérenger-Féraud propose l'hypothèse selon laquelle les groupes de jeunes gens dit bravadiers sont issus des anciennes compagnies d'hommes de guerre (Bérenger-Féraud 1983). Les fêtes patronales leur seraient l'occasion de parader en armes, de se montrer bravaches pourrait-on dire. Il évoque aussi la mémoire des combats des populations locales contre les Sarrasins. Les bravadiers commémoreraient la délivrance de leur ville ou village assiégé par les Maures. Cette hypothèse trouverait son objet de comparaison dans les nombreuses fêtes qui, en Espagne, célèbrent la *reconquista*, ce soulèvement des chrétiens ibériques pour repousser les Maures. Toutefois, cette explication par trop folkloriste donne une explication univoque des bravades et n'y voit qu'une réminiscence guerrière relevant du passé commun des communautés. Maurice Agulhon prend un autre parti (Agulhon 1968, 1970). Il parle de groupes de jeunes gens en garde d'honneur « pseudo-militaire », ce qui permet d'imaginer que le port du fusil et les tirs n'ont pas nécessairement une filiation historique. Il note aussi que les explosions dans la fête sont également assurées par des pétards,

1 À Entrecasteaux, en 1793, une circulaire félicite les communes qui suppriment « les salves d'artillerie et les décharges de mousqueterie (*sic*) dans les différentes solennités », la poudre étant indispensable pour défendre la patrie (AC Entrecasteaux, H1, ans II et III).

2 B. Roumagnan (2018) rappelle que le préfet du Var, Jean-Antoine Fauchet, s'en fait l'écho dans un compte-rendu sur la situation du département pendant les premiers mois de l'an X : « Je me trouvai dernièrement à St-Tropez. C'était précisément le jour de la fête du saint du lieu. Il est d'un usage immémorial de célébrer ce jour-là d'une manière très bruyante [...]. Des compagnies d'hussards, de dragons, d'arquebusiers font un feu d'enfer accompagnant le saint dans ses promenades [...]. Je laisse à l'archevêque de deffrendre (*sic*) toutes ces mascarades très irrégulières pour rendre hommage à la religion. [...] » (1801-1802, A N, dossier F7 8495).

des feux d'artifice ou des tirs de boîtes : le bruit a donc une importance qui dépasse les hommes. Il voit dans ces décharges de mousqueterie des démonstrations d'enthousiasme, des rituels d'hospitalité, assurés par ou confiés à des jeunes gens placés entre confrérie de jeunesse et milice municipale. Maurice Agulhon accepterait tout au plus que ces bravades apparaissent au XVI^e siècle avec les guerres de religion mais il dénie tout rappel à des conflits avec les Maures qu'il conçoit comme une création du Romantisme au XIX^e siècle. Toute relation des fêtes à bravade du XIX^e siècle avec des formes militaires du passé ne serait que métaphorique. On voit que l'historien est attentif aux faits qui s'ancrent dans l'histoire locale et à la psychologie des communautés en place.

L'importance du fusil et de la poudre

Pour mieux saisir le ressort symbolique de la notion de bravade, il faut envisager la dimension structurante de l'objet qui opère le lien entre les hommes et la fête, c'est-à-dire le fusil. La possession et le maniement du fusil ne sont pas acceptés d'emblée par la communauté. Ils confèrent un privilège, un statut, à ceux qui en sont investis. On attend du bravadier qu'il soit habile à manier le fusil, qu'il sache faire le maximum de bruit en faisant le minimum de dégâts et qu'il sache tirer de concert avec son groupe et au bon moment. Les salves sont des éléments de communication sociale dont la dimension performative est assurée lorsqu'elles sont tirées au bon moment, par les bonnes personnes et pour le but attendu. Un tir est toujours un tir d'honneur pour rehausser l'instant présent, pour scander la ritualité de la manifestation et pour honorer le héros de la fête, c'est-à-dire le saint-patron. Il sert aussi à honorer les personnes qui, dans la communauté, permettent la fête. On célèbre donc les édiles locaux qui ont laissé momentanément la ville au pouvoir des bravadiers, un pouvoir tout à fait symbolique bien sûr, et on célèbre les « anciens » : les vieillards qui par leur présence démontrent la persistance de la fête. L'aubade est suivie de tirs à la poudre noire, un peu comme la sonnerie d'orgueil qui consiste à faire sonner les cloches pour célébrer une personnalité, un peu comme les coups de canon aujourd'hui encore pour l'investiture du président de la République. Fusil, cloche et canon sont trois éléments sonores pareillement utilisés pour révéler le statut de certains individus.



Les bravadiers de Signes en train de tirer (© ASER du Centre-Var).

Dans les villages, aujourd'hui, on joue beaucoup d'une relation entre bravade et chasse pour expliciter l'importance que revêt le fusil. On est loin d'une réminiscence du combat ancestral entre Maures et chrétiens même si celle-ci est souvent le prétexte folklorique de la fête. On s'inscrit plutôt dans les valeurs de la République qui autorise l'usage du fusil dans certaines conditions, notamment cynégétiques. La situation est récente car il n'y a pas officiellement de chasseurs dans le peuple avant la Révolution française. La chasse, celle au gros gibier, est, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, un droit régalien délégué aux seigneurs. Toutefois, le seigneur peut à son tour déléguer ce droit à certains individus relevant de son autorité, surtout lorsqu'il s'agit d'une seigneurie ecclésiastique. C'est le cas à Signes par exemple, où l'évêque autorise la chasse pour disposer lui-même de gibier à sa table. Pourtant, les achats de poudre pour la fête sont nombreux dès l'Ancien Régime. Ils sont

réalisés par le conseil de communauté sur sollicitation du capitaine de Ville ou d'un des abbés de la jeunesse, c'est-à-dire de la personne censée représenter le groupe des bravadiers. C'est grâce à ces achats de poudre, inscrits sur les registres de comptabilité des communes, que l'on peut savoir si une fête à bravade existait à telle ou telle époque. Ainsi, à Barjols, pour l'année 1846, la commune fait rentrer 90 kilogrammes de poudre entre le 14 et le 19 janvier pour la fête de Saint-Marcel, « afin que les Barjolais puissent chômer la fête »³. À Entrevaux, l'intendant de la province est obligé de fixer un plafond aux dépenses de poudre pour la Saint-Jean : 50 livres par an, en 1716, alors que les habitants l'estiment au triple. Comme l'intendant ne veut rien savoir, deux suppliques sont adressées directement au roi, en 1720 et 1728, pour obtenir une augmentation de la dépense en poudre. Les habitants arguent auprès de Sa Majesté que cet usage de la poudre « aiderait à former des jeunes gens aux faits d'armes », c'est-à-dire à défendre le royaume. Rien n'y fait et il leur est répondu « que si ceux à qui la poudre était distribuée n'en réservaient pas pour la chasse, il y en aurait assez pour "tirer" dans les rues de la petite ville » (Bernard 1889 : 52). Ce soupçon d'un usage cynégétique détourné de la poudre se répète pour de nombreux villages et alimente le lien qui transparait entre bravade et chasse comme le lien donné plus haut entre les acceptions des mots bravade et battue. Le conseil de communauté peut également être sollicité pour l'achat d'armes en plus de la poudre. Ainsi, en 1623, le conseil de Callian achète cinquante arquebuses pour la bravade du roumairage de Saint-Donat (février 1961).



La scène du « fusil miraculeux »
ex-voto à Riez (© ASER du Centre-Var).

Poudre, et arquebuse, mousquet ou fusil sont censés être correctement utilisés. Pourtant, des accidents sont relatés. À Méounes, le 26 mai 1744, un bravadier n'a semble-t-il pas tiré à blanc. « André Flotte dit le Rousson, habitant à Cuers, ayant été employé avec son tambourin à la bravade qu'on faisait ordinairement à la fête de St Eutrope y a reçu sur les neuf heures du soir un coup de fusil dont il est mort muni du sacrement de pénitence le lendemain 27 mai 1744 sur les cinq heures du matin et a été enseveli dans le cimetière le 28 dudit mois et an sur les onze heures du matin ensuite de l'ordonnance de Mr le juge dudit jour présents les témoins soussignés Barry curé »⁴. À Entrevaux, un bravadier a le bras déchiqueté par l'éclatement de son mousquet lors de la fête de la Saint-Jean, à la fin du XIX^e siècle. À Riez, un ex-voto peint sur toile en 1842 relate un événement similaire mais dont l'issue est plus heureuse grâce à l'intercession du saint-patron. Lors de la bravade à saint Maxime, les soldats donnent l'aubade chez Gasquet, devant la poste aux chevaux. À l'étage flotte le drapeau tricolore marqué SAINT-MAXIME. Quelques personnages trinquent et rient. Au rez-de-chaussée, un homme présente les armes aux musiciens et aux bravadiers (ou aux soldats). Il appuie malencontreusement sur la gâchette de son fusil. Celui-ci explose, mais ne tue personne. Au-dessus de la

scène, dans les nuées, saint Maxime bénit les personnes présentes. C'est le thème du « fusil miraculeux » (Ferrand 1985 : 5).

Les reconstitutions

Les événements « historiques »

Les fêtes à bravade se veulent souvent la réminiscence d'un fait historique belliqueux. Toutefois, il ne s'agit pas automatiquement d'un combat contre les Sarrasins. Dans bien des cas, les Sarrasins sont d'ailleurs l'ennemi en général, pillard et d'une autre religion. L'événement fondateur de la bravade est ainsi tout trouvé et accepté par tous parce que générique.

À La Cadière, la bravade jouait le débarquement des Maures que l'on attendait au bord de la plage et que l'on repoussait dans un simulacre de combat. À Riez⁵, un fortin de bois était dressé sur le champ de foire, à l'assaut

3 AD Var - 8U 64/1

4 Registre de catholicité de Méounes - 7E 81/2. Madame M. D. Germain m'a signalé ce document.

5 Le présent travail, dont de nombreux éléments sont extraits de l'ouvrage dirigé par Laurent Sébastien et moi-même, a débuté lorsque Alice Joisten, ethnologue, m'a confié le texte que Roger de Gaudemar avait écrit en 1869 concernant la fête à Saint-Maxime de Riez, texte qui était resté inédit.



Le tableau de la bravade de Riez
(© ASER du Centre-Var).

duquel se lançaient rituellement les troupes de la bravade à grand renfort de mousqueterie. À l'intérieur du fort, un groupe d'hommes avec cocardes et étendard verts (la couleur des infidèles et du Diable) était censé représenter les Maures. L'opération durait trois soirées consécutives et se terminait inexorablement par la victoire des assiégeants et par la fraternisation des vainqueurs et des vaincus dans les cafés de la ville. Un tableau exposé dans la chapelle Saint-Maxime de Riez relate cet épisode. Il est divisé dans le sens de la hauteur entre le monde céleste où apparaissent saint Maxime et la Vierge et le monde terrestre avec une scène en trois plans successifs. Au premier plan, on a reproduit, à droite, le début de la procession avec les musiciens et le porteur de « *joio* »⁶, et à gauche, quelques ruines et un calvaire pour rappeler le passé antique de Riez et son statut de ville épiscopale. Au second plan, des soldats très ressemblants à ceux de la garde napoléonienne, à cheval ou à pied, prennent d'assaut avec force charges de poudre un fortin surmonté d'une tour. Dans le fond, c'est le village de Riez avec son portique de quatre colonnes et sa colline sur laquelle a été fondée la chapelle Saint-Maxime. C'est une reconstitution paysagère qui concentre les éléments qui font symboles et permettent de localiser la scène à Riez. Deux des personnages du premier plan pourraient être le donateur de l'œuvre et son exécuteur

testamentaire. À noter aussi le garçonnet à droite dont l'habit vert et l'épée en font peut-être un petit Sarrasin. Dans le tableau, l'action (l'assaut, la bravade et la poudre) occupe le centre de la composition.

Paradoxalement, à La Garde-Freinet, le fameux *Fraxinetum* censé avoir servi de refuge aux Sarrasins lors de leurs razzias, la fête à bravade ne joue pas la métaphore mauresque. En parlant de l'autre religion, la bravade du Pétardier que l'on organise à Castellane célèbre la résistance de la ville face au siège des troupes protestantes en janvier 1586 (Bertrand 2018).

À Volx, au nord-est de Manosque, les bravadiers combattaient contre des « sauvages » recouverts de mousse, des sauvages qui se roulaient par terre, de douleur, en se lamentant, puis qui allaient brûler la cabane qui leur servait d'abri. Les sauvages se jetaient sur le cortège, en procession, et enlevaient le saint. Les bravadiers luttèrent alors pour récupérer celui-ci. Ces pratiques semblent être une relecture des conflits entre populations ligures et Grecs de Marseille tels qu'on les imaginait au XIX^e siècle.

À Signes, le corps de bravade prétend commémorer la victoire des Signois en 1707 sur les Austro-Sardes, lors de l'épisode de « la Provence dévastée » (Trucy 2018). Cette victoire symbolise la capacité de résistance de cette communauté signoise et dans le même temps, ce mot de résistance prend une dimension particulière à Signes, commune particulièrement marquée pendant la seconde guerre mondiale par des exécutions à la Limatte, au Siou Blanc et d'autres lieux encore dont le vallon dit « des martyrs ». Les morts ne sont pas tous signois bien sûr, encore moins bravadiers, mais lors de la Saint-Éloi et surtout devant le monument aux morts, la poudre parle en faveur des morts « à » Signes et non pas simplement « de » Signes. Elle y fait beaucoup de bruit puisque le corps de bravade fait intervenir un artificier pour l'éclatement d'une bombe devant le monument aux morts, en présence du maire, des prieurs de saint Éloi et de la population. À ce moment-là, l'importance « guerrière », intemporelle, du territoire de Signes est rappelée.

Les costumes

La dimension guerrière, à la fois souvenir et métaphore qui permet aux bravadiers de défiler et de tirer avec un fusil, est avancée pour expliquer la fête à bravade. C'est une fête : les acteurs peuvent donc s'y costumer. Chaque commune envisage son travestissement guerrier, souvent en lien avec une référence militaire mais rarement avec un grand souci d'exactitude. À Guillaumes comme à Riez, c'est l'uniforme des grognards de l'armée napoléonienne qui servait de modèle. À Cogolin, zouaves et mousquetaires se côtoient. Les mousquetaires sont d'ailleurs très présents dans les communes du pays du Freinet. À Signes, le chapeau gibus avec plumet bleu-blanc-rouge suffit à faire bravadier. Souvent, les bravadiers arborent un chapeau de feutre noir, une veste blanche, un gilet sans manches et une taillolle, plus ou moins empruntés au costume dit provençal. C'est le fusil qui compte après tout.

⁶ Les *joio*, francisées en « joyes » sont les objets offerts à titre de récompenses lors des épreuves physiques et sportives qui prennent place dans le déroulement de la fête et qui sont, selon les époques, des écharpes et des rubans, des épingles et des aiguillettes, des gants, des montres, des plats en étain, des couverts en argent, etc.

À Annot, la fête à bravade célèbre saint Fortunat le lundi de Pentecôte (Morice 2018). La bravade remonte à la fin du XIX^e siècle. Jusqu'en 1991, elle se caractérise par un total mélange des genres en matière de costume. Les chasseurs alpins côtoient les zouaves en chéchia, les hussards à pantalon bouffant, les soldats de 14-18 et même les troupes de l'armée d'Italie. Au début du XX^e siècle, les costumes sont ceux qu'on ressort des greniers ou qu'on copie sur les tenues des bravadiers de Guillaumes. De 1955 à 1991, les bravadiers annotins récupèrent les uniformes auprès d'un loueur de costumes de Marseille. Celui-ci cesse ses activités et la plupart des tenues militaires partent pour des studios de cinéma japonais. Les bravadiers d'Annot décident alors de s'en tenir à une seule époque : des costumes de reproduction quasiment fidèle à la marche des Cent-Jours, disent-ils, sans doute parce qu'Annot n'est pas loin de la route Napoléon. On joue le bleu impérial, les épauettes à franges d'or, les plumets et jusqu'aux insignes. On se documente, on propose des « patrons » et les couturières du village activent leurs machines à coudre. Les bravadiers qui commandent leur troupe prennent les noms des maréchaux d'empire : Ney, Bernadotte. La fête ressemble plus à une reconstitution, à des défilés de costumes. Les femmes sont admises et costumées. Il y a des vivandières, qui ne défilent pas puisqu'elles étaient à l'origine hors régiment, des cantinières et des cantinières-porte-bidon, celles qui donnent à boire à la troupe, habillées en hussardes. En 2015, cela représentait cinquante et un figurants au total. Les armes choisies sont des mousquetons « modèle 1777, corrigé an IX ». Deux canons sont utilisés. Le premier est une reproduction de la pièce de 8 de Gribeauval. On le charge de poudre noire pour la cérémonie du Monument aux morts et on le fait fonctionner après la minute de silence. L'autre est un canon à pétard qui envoie des boulets en mousse et des confettis.

En fait, nous connaissons surtout les costumes revêtus pendant l'époque moderne et contemporaine, à travers les supports iconographiques (photographies, cartes postales) pour ceux de la fin du XIX^e siècle. Pour les périodes antérieures, nous ignorons tout des uniformes et de ce qu'ils pouvaient suggérer concernant les rôles endossés par les bravadiers et l'événement historique qu'ils cherchaient à revivifier.

Les bravadiers

Leur statut

Traditionnellement, les bravadiers sont des jeunes gens ou des hommes encore jeunes, qui sont mariés ou ne le sont pas. Le statut de célibataire ou d'homme marié peut entraîner deux groupes de bravadiers. Autrefois, leur chef était appelé abbé. Ainsi, à Volx, on parle de trois jeunes gens du pays dénommés, l'un abbé de la jeunesse, l'autre abbé des mariés et le troisième abbé porte-enseigne, c'est-à-dire chargé de l'étendard au blason de la ville (Maurel 1986). Les communes cherchent le plus souvent à contrôler ces jeunes gens en les associant à la fête, le groupe des mariés devant implicitement surveiller celui des célibataires. Le porte-enseigne, lui, peut être un homme mûr. À Volx, les abbés sont élus chaque année à la majorité des voix des Volxiens réunis sur la place publique devant l'église. « Le seigneur reçoit ces ambassadeurs de la jeunesse et leur fait délivrer les armes et la poudre destinées aux bravadeurs dont les noms lui sont communiqués. » (Maurel 1986 : 218).

À Saint-Tropez, en 1561, le roi, Charles IX accorde aux Tropéziens le privilège d'élire chaque année un capitaine de ville pour « la conservation du lieu et le service de Sa Majesté ». Ce capitaine de Ville, ainsi que son lieutenant, son porte-enseigne et « l'abbat », reçoivent des gages comme paiement de leur participation à la fête (Romagnan 2018). À la Garde-Freinet, un capitaine de Ville est nommé pour la première fois en 1624. Il est réélu annuellement, lors de la fête des Rameaux, et doit proposer au conseil son successeur et un enseigne. À Saint-Tropez comme à La Garde-Freinet, le capitaine participe au conseil. À Cogolin et à Sainte-Maxime, il est indépendant mais toujours nommé par celui-ci (Romagnan 2018). À Riez, au milieu du XIX^e siècle, les chefs des bravadiers sont nommés par le conseil à l'issue de la Saint-Maxime qui se fête le mardi de la Pentecôte. Le groupe de bravade reprend du service le jour de l'Ascension de l'année d'après, à l'issue de la grand-messe : les armes et les drapeaux sont solennellement bénis. Ce soir-là, c'est la parade qui s'arrête devant la porte des membres du clergé, de l'autorité municipale et des prieurs du saint : comme un échauffement avant la fête elle-même, dix jours plus tard.

L'analyse de la Saint-Jean-Saint-Éloi de Signes⁷ montre que le processus de socialisation du garçon passe par différents statuts (Morice et Rosati-Marzetti 2018). Étant enfant, il est un petit saint Jean : un gamin portant une pelisse de mouton pour la procession. Quand il est adolescent, il peut être porteur du saint, de la croix ou d'une bannière. S'il le souhaite, il deviendra bravadier célibataire (jeune adulte) puis bravadier marié. Il pourra alors endosser le rôle d'artificier ou de capitaine de Ville et encore de prieur lorsqu'il sera âgé. Pour passer du

⁷ La première présentation, succincte, de cette fête à Signes est rédigée par Paul Mourou en 1906.

groupe des célibataires à celui des mariés, il lui faut, outre son nouveau statut matrimonial, avoir été enseigne. Le statut de prier de Saint-Éloi est un statut périphérique qui autorise ceux qui l'endossent à continuer la fête parmi les autres membres du groupe. Il faudrait donc avoir été enseigne et capitaine pour être un bravadier accompli. La règle veut qu'on intègre le corps de bravade si l'on est de sexe masculin, baptisé selon la religion catholique, majeur, acquis au maniement d'un fusil (avoir son permis de chasse) et qu'on s'implique vraiment dans la fête. Un homme, natif de Signes, accèdera plus facilement au corps de bravade si un membre de sa famille est ou a été bravadier mais des néo-résidents peuvent également devenir bravadiers. Dans les faits, l'évolution des uns et des autres est plus variable. Certains célibataires ne deviennent pas enseigne et ne passent jamais dans les rangs des mariés. D'autres passent directement dans le groupe des mariés sans être passés par celui des célibataires. Certains bravadiers quittent le groupe avant d'avoir été capitaine et certains ont été enseigne ou capitaine à deux reprises.

L'évolution des rôles tient beaucoup au fait de se marier. Si les hommes célibataires ne se marient pas, le corps de bravade tourne sur lui-même. Les formes d'alliance, comme le concubinage ou le PACS, ne sont pas admises. En revanche, s'ils divorcent, les mariés peuvent continuer d'être présents dans le corps de bravade, qu'ils restent célibataires ou se remarient. Des bravadiers célibataires ont trouvé une compagne à l'occasion des festivités. Certains profitent même de la fête pour demander, officiellement, leur future épouse en mariage. Lors d'un mariage de bravadier, le corps de bravade, présent à la cérémonie, forme une haie d'honneur à la sortie de l'église et les hommes procèdent à un tir groupé. La fête à bravade est donc l'occasion pour le garçon de passer d'un statut à l'autre : de « garçon » à « bon à marier », de « bon à marier » à « marié ». Les fêtes sont l'occasion pour certains membres du village de choisir un conjoint et pour les mariés de l'année de subir les épreuves qui les rendent aptes à rentrer dans le groupe des chefs de famille (Roubin 1970). Les bravadiers sont donc inscrits dans le réseau social et décisionnel de la communauté. Le jour de la fête, la direction de la ville peut même leur être symboliquement confiée : une sorte de passation des pouvoirs et des clefs de la ville pour un autre ordre social ou plutôt un désordre puisqu'il s'agit de diriger la fête.

Leur rôle dans la fête

Le paradoxe de la fête est en effet de créer officiellement du désordre, mais un désordre encadré, par le corps de bravade notamment. C'est un décor réglé par le bruit des déflagrations qui sont censées ne se faire qu'à des moments bien précis, plus pour honorer le saint ou des personnalités de la communauté que pour le simple plaisir de montrer son habileté au tir. Le premier motif de la fête reste tout de même les honneurs rendus au saint-patron : la fête est votive. Dans le même temps, les bravadiers sont incités à faire montre de personnalité, pour se marier, pour monter dans le corps de bravade jusqu'à accéder à la charge de capitaine de Ville. Cette charge peut même devenir un tremplin pour une entrée dans le conseil municipal. Au sein des bravadiers, les mariés surveillent plus ou moins les célibataires. Chacun observe et jauge aussi les pratiques rituelles du capitaine de Ville, pour savoir comment faire lorsqu'il en aura la charge. Dans le même temps, s'instaurent un esprit de corps au sein des bravadiers, un vocabulaire précis pour certaines ritualités, l'invention de certains rites, des règles particulières pour l'élection des nouveaux membres, etc.



*Passation de pouvoir entre le capitaine de Ville et une représentante du conseil municipal de Signes
(© Chloé Rosati-Marzetti).*



*Un bravadier de Signes met du désordre dans la ritualité des salves
(© Chloé Rosati-Marzetti).*

La fête est le désordre intervenant dans l'ordre social et les actions des bravadiers sont de l'ordre ritualisé dans le désordre de la fête. Toutefois, comme l'ordre ritualisé pourrait imposer une routine, chaque bravadier décide de mettre du désordre dans sa conduite. C'est social, c'est presque biologique comme l'exprime un bravadier de Signes qui « attendait la fête pour bouger ». Outre la vague réminiscence d'un fait historique, la fête à bravade est surtout l'occasion d'un défolement plus ou moins contenu et d'une inversion des rôles. À Annot, les bravadiers veulent surtout exprimer la délivrance des corps au sortir des guerres napoléoniennes, la joie d'en être revenus : « Tu reviens vivant : tu fais la fête », dit le colonel des bravadiers (Morice 2018). L'idée revient aussi que « bravade » signifie braver : braver l'autorité, la contester, faire acte de bravoure. C'est aussi le droit de chacun de dire ce qu'il pense des autres et de s'en moquer⁸. La contestation existe aussi. En 2005, les bravadiers d'Annot décident de

« braver » l'autorité du Premier ministre de l'époque, Jean-Pierre Raffarin, qui propose de supprimer le lundi de Pentecôte comme jour férié. Or, c'est justement le jour de leur fête à bravade. Ils réalisent alors des affichettes à l'effigie de Raffarin, les placent sur leurs dos et les promènent tout au long de ce lundi. Sous l'effigie de Raffarin est écrit : « Touche pas à notre lundi ». Le colonel conclut : « Triste sort pour son image qui a été jugée et fusillée en place publique, de manière symbolique, il en va de soi ! » (Morice 2018).

Les conflits au sein de la fête viennent également des rapports que le clergé local entretient avec les bravadiers. Le curé se pense intercesseur entre les fidèles et le sacré mais pour beaucoup de ses paroissiens, il ne l'est qu'entre les murs de son église. Les bravadiers se sentent détenteurs de l'organisation de la fête, tirant leurs droits des autorités civiles. Un curé qui refuse les salves pendant la fête patronale ou qui détourne la procession vers des rues moins sonores peut générer la colère populaire et notamment celle du corps de bravade. Certaines fêtes à bravade tournent carrément à l'émeute telle celle de la Saint-Clément à La Garde-Freinet en 1809 pendant laquelle le curé Gastinel est pris à parti par les hommes en armes parce qu'il ne voulait qu'une procession courte et sans salves. Finalement, la fête à bravade est parfois l'occasion d'affrontements et d'intimidations en raison de la possession d'armes par certains villageois (Giraud 1995).

Singularité de quelques fêtes à bravade

À Tarascon, existe une fête à bravade très spécifique où la contestation est plutôt rodomontade (Fournier 2018). Lors de la procession traditionnelle de la Tarasque, le monstre est désormais accompagné d'un personnage de fiction : Tartarin. Le héros d'Alphonse Daudet escorte la Tarasque accompagné d'une troupe de chasseurs qui tire rituellement des coups de fusil aux différentes étapes du cortège. Cette inclusion de ce personnage dans la fête locale date de la Libération. Pendant très longtemps en effet, Tartarin a déplu aux Tarasconnais parce qu'il était vaniteux, exubérant, comme on aimait penser les Méridionaux depuis Paris. D'ailleurs, magnifiait-on un individu qui hante les « sommets » de la Montagnette, qui tire sur des casquettes quand il n'a pas attrapé de gibier et qui tue un âne à la place d'un lion ? L'intégration de Tartarin dans l'imaginaire local a pris un peu de temps. Depuis 1990, une association appelée « L'amicale de la suite de Tartarin », entend maintenir la tradition tarasconnaise et promouvoir l'image du personnage. Pendant la fête, on se costume façon Second Empire ou 1900. L'arrivée de Tartarin est différente chaque année : en train, en calèche ou en barge sur le Rhône. Des salves sont le motif incontournable de la fête : à l'arrivée de Tartarin, quand le cortège passe devant certains bâtiments municipaux, ou encore pour ponctuer le discours officiel du maire. En quelque sorte, la présence de Tartarin met en scène, métaphoriquement, l'imaginaire du monstre, de la tarasque au lion, tous deux confondus, et dont on protège la population. Une autre fête à bravade existe à Tarascon : le pèlerinage à Notre-Dame-du-Château qui se déroule avant l'Ascension. Des bravadiers, habillés en civil, jouent le rôle de gardiens de la Vierge considérée comme une vierge noire. Les fusils sont là pour protéger Notre-Dame de peur que les Briançonnais ne viennent la reprendre. En effet, la légende veut que les habitants de Briançon soient venus à Tarascon pour y invoquer Sainte-Marthe en 1348, lors d'une épidémie de peste. Après l'événement, ils seraient revenus pour rendre grâce à Sainte-Marthe et auraient apporté la fameuse statue de Notre-Dame-du-Château.

⁸ Le désordre assigné à la fête vient surtout d'un rapprochement, abusif, de celle-ci avec les permissivités du Carnaval et le rôle du Caramantran dans celui-ci.

La notion de compétition entre deux communautés est donc le moteur de nombreuses fêtes à bravade. Cette rivalité existe dans d'autres contrées du monde. En Afrique du Nord, la compétition prend des formes diverses, souvent ludiques, où le fusil et les salves sont un élément incontournable de la fête. Les rituels de compétition renvoient au mythe de la régulation par le sacré, *via* les saints et les lignages religieux : toujours cette idée de chaos et de régulation dans l'action rituelle. Au sein des fêtes sahariennes, les rituels de concurrence comme la *fantasia* et la *feeza* jouent notamment avec la puissance des déflagrations du fusil. La *fantasia* s'appuie avant tout sur l'identité bédouine et les démonstrations à cheval de chaque tribu au cours desquelles on tire au fusil. La *feeza* est une parade de jeunes hommes en armes, qui ont revêtu leur habit d'apparat et dégrippé leurs fusils. L'exercice prend l'allure d'un entraînement militaire à caractère ludique pendant lequel diverses positions du corps sont imposées. À la fin, tous les hommes se lèvent pour tirer à l'unisson. L'espace rituel disparaît dans un nuage de fumée (Ben Hounet et al. 2018). En définitive, le conflit, le débordement, l'effervescence, les risques individuels et collectifs, sont exprimés dans ces manifestations mais toujours de manière contrôlée et toujours sous l'autorité du sacré. Les ingrédients de la bravade tels que présentés jusqu'ici pour la Provence y sont aussi les moteurs de certaines fêtes par-delà la Méditerranée et dans de nombreuses communautés exotiques. Enfin, le bruit qui structure la fête peut être obtenu par d'autres médias que le fusil, par le tournoiement des rhombes, par exemple.

Les femmes dans une festività masculine

La ritualité des bravades est essentiellement masculine. Certes, des vivandières et des cantinières évoluent dans le défilé de la bravade d'Annot par exemple, mais elles ne sont appelées que lors de la parade et en tant qu'auxiliaires des hommes. C'est pour la fête de Signes que nous sommes le mieux renseignés sur le rôle des acteurs féminins. Un film inédit relatant la Saint-Jean-Saint-Éloi en 1953 m'ayant été confié, j'avais proposé de le projeter aux habitants de Signes. Ce fut une belle expérience : une séance de cinéma rural où le film fut réclamé successivement une dizaine de fois. Le film, muet, est de Louis Trotobas, marchand de cycles, très présent pendant le film. La totalité de la fête est transcrite. Lors de la projection, les hommes, très nombreux dans la salle, n'ont presque pas commenté le film. Ce sont les femmes qui ont reconnu, patiemment, à haute voix, tous les acteurs, ceux du premier, du deuxième et du troisième plan. Noms, prénoms, surnoms, filiations ont été discutés. La connaissance des parentés et des parentèles est évidemment une affaire de femmes, et en milieu rural les « grands-mères » restent les spécialistes en généalogie (Zonabend 1999). Les quelques individus inclassables à première vue ont finalement été identifiés. Les litiges n'ont concerné que des jeunes filles tenant la bride d'un cheval monté par un bravadier au prétexte qu'une personne « comme il faut » ne se serait jamais mise ainsi en avant. Les différences dans la trame de la bravade entre 1953 et aujourd'hui ont été notées comme des éléments adventices. En revanche, la connaissance de ces femmes a consisté à nommer le bon acteur, masculin, parce que placé au bon endroit et réalisant la bonne action.

Lors de la fête elle-même, les femmes sont omniprésentes mais en contre-point des hommes. Ce sont elles qui habillent hommes et chevaux, elles qui réparent un accroc ou une tache sur les costumes. « Les hommes tachent leur linge et les femmes tâchent de le rendre blanc » dit un informateur (Morice et Rosati-Marzetti 2018). Les femmes contrôlent la présence des ustensiles de la fête. Elles photographient les hommes, ce qui explique leur absence sur les clichés et qu'on ne s'attendait pas à ce qu'elles posent près des chevaux dans le film de 1953. En conséquence, elles surveillent et même président au bon déroulement de la fête. Dans bien des cas, ce sont elles aussi qui fourrent les cartouches de poudre noire. On comprend donc qu'au terme de nombreuses années de présence silencieuse mais effective, ces femmes aient acquis une connaissance des faits, des gestes et des rapports sociaux qui unissent la communauté. Il n'est donc pas étonnant qu'elles puissent assurer la transmission de ces actions, de ces parentés et de ces filiations et que chacun, à commencer par les hommes du village, s'en remet à leurs savoir et savoir-faire.

Pourtant, en 2010, les femmes et compagnes des bravadiers ont décidé de se révolter. À l'instigation des petites amies des célibataires, elles ont mis en place ce qu'elles ont nommé leur « rébellion ». Le secret a duré un an. Elles ont décidé de constituer un corps de bravade au féminin avec gibus roses, faux cils roses, rouge à lèvres rose, le symbole du féminin affiché sur une joue, celui du masculin barré d'une croix sur l'autre joue. Des fusils à eau remplaçaient les fusils à poudre. Au moment du banquet des bravadiers, qui a lieu entre garçons à l'issue des festivités religieuses et surtout de la mise aux enchères de la bride de Saint-Éloi (Hameau 2019), elles se sont rassemblées sur la place centrale pour organiser « le banquet des femmes de Bravadiers ». Après leurs agapes, beaucoup moins arrosées que celles des hommes, elles ont mis en place une barricade afin de bloquer le retour de leurs maris ou compagnons, avant de les attaquer avec les fusils à eau. Après quelques échauffourées, tout est rentré dans l'ordre puisqu'elles avaient prévu d'offrir à boire aux hommes pour clore positivement l'incident. L'événement était inédit mais en reprenant les attributs des hommes et en imitant leurs gestes, les femmes sont restées dans le cadre traditionnel de la fête à bravade tout en rappelant leur présence effective

et incontournable. En un sens, les femmes ont, elles aussi, créé le désordre dans le déroulement ordonné des ritualités. Elles l'ont fait après que les bravadiers ont voté les rôles et statuts de chacun pour l'année à venir, à l'issue de leur banquet. Elles n'ont donc pas eu l'intention ni d'influencer le vote, ni de changer le rapport des genres dans la globalité de la fête à bravade.

Conclusion

Les fêtes à bravade sont donc d'abord des fêtes : des fêtes patronales et donc à dimension religieuse, des moments de communion sociale pour resserrer le groupe, des occasions pour que chacun endosse le statut que sa personnalité et sa situation au sein des parentés villageoises lui permettent de revendiquer. Le port du fusil par certains individus affine ce statut et constitue un élément d'ascension sociale. Les bravadiers ont ces droits mais aussi des devoirs comme de raviver l'événement historique censément fondateur de la cohésion sociale, d'organiser l'ordre dans le désordre de la fête et d'assurer la pérennité du groupe. L'objet fusil est symbole d'une transmission sociale : les garçons demandent à toucher le fusil du père ou de l'oncle ou à se faire photographier auprès des adultes en arme. L'observation de ces petites interactions aide à comprendre les chances d'une pérennisation de la cohésion sociale. En dit long aussi le rôle des femmes pendant ces journées où elles agissent dans l'ombre ou tout simplement ce qui se passe ou ne se passe pas pendant les temps morts de la fête. Parfois, le fusil sert aussi à contester les injonctions extérieures (suppression du lundi de Pentecôte à Annot) ou intérieures (occultation du rôle des femmes dans la fête à Signes). L'attention portée à ces petits incidents démontre surtout que la fête à bravade ne se reproduit jamais à l'identique, d'une année à l'autre, qu'elle n'est pas une simple répétition d'un fait historique mais qu'elle innove sans cesse pour être toujours en lien avec le contexte et la société. La tendance actuelle à la patrimonialisation de ce type de fête, singulière parce que sonore, nécessitera sans doute de revenir, dans quelques années, sur ce sujet.

Bibliographie

FOURNIER L.S. et HAMEAU Ph. (dir.) 2018 Les fêtes à bravade en Provence et ailleurs, Forcalquier, Ed. C'est-à-dire avec les contributions de :

FOURNIER L.S. et HAMEAU Ph. *Que sont les bravades, hier et aujourd'hui, en Provence et ailleurs ?*, pp.15-18.

FOURNIER L.S. et HAMEAU Ph. *La bravade de Riez : d'un « simple récit » à l'ethnologie d'une fête provençale*, pp.19-44.

DE GAUDEMAR R. (texte de) *La Saint-Maxime de Riez en 1869*, avec Philippe Hameau, Régis Bertrand, Michel Toscano et Gérard Wagner (coll.), pp.45-65.

ROMAGNAN B. *Les bravades du pays du Freinet (XVI^e-XX^e siècles) - Diversité et approche diachronique d'un phénomène complexe*, pp.67-90.

MORICE C. et ROSATI-MARZETTI C. *Mise en scène d'une identité dans l'espace rituel de la bravade à Signes (Var)*, pp. 91-121.

HAMEAU Ph. *Film muet et fête sonore à Signes (Var) en 1953*, pp.123-134.

FOURNIER L.S. *Des bravades à Tarascon*, pp.135-145.

MORICE G. (transcript.), *La bravade d'Annot entre histoire et folklore (1905-2017)*, pp.147-161.

BEN HOUNET Y., JAHIER A. et TABET M. *Bravades en Algérie : ethnographier les compétitions ritualisées en milieu saharien*, pp.163-176.

BERTRAND R. *Faire la fête avec un fusil*, pp.187-198.

AGULHON M. 1968 *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence : essai sur la sociabilité méridionale*, Paris, Éd. Fayard.

AGULHON M. 1970 *La République au village : les populations du Var de la Révolution à la Seconde République*, Paris, Éd. Plon.

BÉRENGER-FERAUD L. 1983 [1885] *Traditions de Provence*, Marseille, Jeanne Lafitte Reprints

BERNARD A. 1889 *Essai historique sur Entrevaux, Castellane*, Imp. Ici.

FERRAND G. 1985 Les ex-voto de la chapelle Saint-Maxime de Riez, *Bulletin d'information des Amis du Vieux Riez*, n°21, pp.3-6.

FÉVRIER P.A. 1961 Fêtes religieuses de l'ancien diocèse de Fréjus, *Provence Historique*, t.11, fasc. 44, pp.163-189.

GIRAUD A. 1995 Des bravades qui tournent mal... *Recherches Régionales*, Archives départementales, n°2, pp.111-118.

HAMEAU Ph. 2019 Espaces sonores, cloches et déplacements des hommes et des bêtes dans le Var, *Bulletin de l'Académie du Var*, pp.197-201.

MAUREL B. 1986 *Histoire de Volx dans la Provence*, 1126-1913, Nîmes, Imp. Bené.

MOUROU P. 1906 Mœurs et coutumes provençales, la Saint-Éloi à Signes (Var), *Bulletin de l'Académie du Var*, pp.55-66.

ROUBIN L. 1970 Espace masculin, espace féminin en communauté provençale. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 25^e année, n° 2, 1970. pp. 537-560.

TRUCY F. 2018 *1707 la Provence dévastée*, La Seyne-sur-mer, Éd. Livres en Seyne

ZONABEND F. 1999 *La mémoire longue, temps et histoires au village*, Paris, Éd. J.-M. Place.

Réponse de Jacques KERIGUY au discours de réception de Philippe HAMEAU

Monsieur,

C'était le 4 juin 2009, vous en souvenez-vous ? Vous prononciez le traditionnel remerciement devant vos collègues, au lendemain de votre admission en tant que membre nouvellement associé. Pour marquer la révérence que vous portiez à notre institution, vous avez, dites-vous, éprouvé la tentation de « trousser le madrigal » et de commencer en ces termes votre propos : « Madame l'Académie... ». Louable intention, qu'eût appréciée, j'en suis convaincu, celui auquel vous succédez, notre regretté confrère Roland Billault, et à laquelle, je le reconnais, je n'aurais pas été insensible. C'eût été incongru, du moins l'avez-vous pensé : retour sans doute opportun à la sagesse.

Vous avouerez-vous, de mon côté, inspiré par l'esprit des bravades que vous venez de faire souffler en ces lieux, j'ai un instant caressé une idée tout aussi déraisonnable : faire retentir une salve de tromblons afin de célébrer dignement votre entrée dans notre compagnie. Mais laissons ces rodomontades, ces fanfaronnades, ces *bravades*. Non, inspiré par votre réserve, j'ai renoncé à faire chanceler les traditions empreintes d'une grande discrétion qui imprègnent l'académie. De plus, élever au grade de capitaine de bravade notre président aurait, je le crains, bouleversé sa modestie. Les bravades sont occasions de désordre, certes, mais, vous nous l'avez rappelé, d'un désordre contenu et mesuré. Me conformant à votre exemple, j'ai donc décidé de concentrer mon propos sur ce qui vous est le plus familier, la recherche en sciences sociales.

Sage résolution, mais voilà : je suis étranger aux disciplines que vous fréquentez. Il me faut pourtant tenter d'exposer, et, dans la mesure de mes possibilités, d'expliquer votre itinéraire scientifique et votre parcours professionnel. Vos études ont été couronnées par un diplôme de maîtrise en protohistoire européenne et par un doctorat sur les peintures post-glaciaires en Provence soutenu en 1984 à l'université de Paris - Panthéon-Sorbonne. Les chemins que vous avez par la suite empruntés sont si foisonnants et singuliers que, pour les explorer, j'ai dû avoir recours à un fil conducteur. Il m'a été fourni par la Bibliothèque nationale de France. Je cite la notice qui vous représente : « Philippe Hameau, conservateur départemental des musées du Lot (en 1989). - Archéologue. - Maître de conférences en anthropologie culturelle, en poste à l'université Nice Sophia Antipolis (en 2003) et membre du LAPCOS, le Laboratoire d'anthropologie et de psychologie cliniques, cognitives et sociales », bel exemple de transdisciplinarité, puisqu'il est composé de psychologues, d'anthropologues et d'archéologues. Ailleurs, sur le site de l'université, on lit que vous est confiée la responsabilité du master mention Anthropologie, techniques et design. L'essentiel est dit : à l'université, vous avez une intense activité d'enseignant et de chercheur.

Pour qui la consulte, votre bibliographie brouille pourtant les catégories habituelles du monde universitaire. Vous êtes, Monsieur, un esprit curieux, insensible aux modes qui emportent notre temps, rétif à ses entraînements, et, partant, doté d'un appétit scientifique insatiable, confondant pour qui, ayant la volonté de vous enfermer dans une catégorie, ne sait vous qualifier. Archéologue ? ethnologue ? sociologue ? historien ?

Homme de terrain, vous explorez des sites et mettez au jour des objets ; homme de réflexion, vous avez pour souci de rendre intelligibles vos découvertes en les situant dans un contexte géographique et culturel plus vaste : le matériel ainsi métamorphosé en idées. Vos thèmes de recherche, illustrés par des articles publiés dans des revues départementales, nationales ou internationales, votre participation à des colloques ou conférences, si nombreux qu'il m'est impossible de les citer – combien en existe-t-il : deux cents ? davantage ? – s'articulent autour de trois axes : De l'art schématique au Néolithique dans le sud de la France à l'acte graphique en général est le premier de ces axes, celui autour duquel s'organisent les autres. Il vous permet de remonter les siècles et inclut les peintures et les gravures schématiques au Néolithique, les gravures schématiques linéaires d'époque historique, les peintures au bâton de colorant d'époque historique, les graffitis de prison et la pratique des tags et graffs. Le deuxième thème a trait aux sites préhistoriques et protohistoriques : dolmens et grottes sépulcrales au début du pastoralisme. Le troisième thème, enfin, concerne la culture matérielle, et, plus précisément, les distillations et carbonisations du bois : fours à cade et à poix et charbonnières.

En fait, votre parcours s'inscrit dans l'esprit de la loi du 17 janvier 2001, qui a organisé l'étude et la préservation du patrimoine national. Il traduit l'élargissement considérable des pratiques archéologiques qui, sans briser les liens tissés avec l'histoire et l'histoire de l'art, disciplines de référence, s'ouvrent largement en direction des sciences dites de la vie, de la climatologie, de l'architecture et, en fonction des besoins, à d'autres champs

disciplinaires encore. Vous abordez avec une égale attention les productions lithiques et céramiques, les vestiges architecturaux, les matières premières végétales, animales et minérales, ainsi que l'archéologie des paysages et des réseaux d'échanges sans oublier, préoccupation très actuelle, l'histoire des climats. Vos travaux s'inscrivent pleinement dans l'essor de ce que l'on est convenu d'appeler désormais la bioarchéologie et la géoarchéologie. À cette émancipation disciplinaire correspond un élargissement chronologique puisque, le sujet de votre conférence le démontre, votre intérêt et vos méthodes se déposent sur des périodes récentes et même contemporaines.

Et puis, il y a le reste, qui prolonge, illustre et nourrit votre mission universitaire. Le reste, vous le développez avec le soutien et la collaboration de votre épouse Ada Acovitsioti. Le reste, ce sont les missions qui vous ont été confiées par des musées, dans le Lot, d'abord, en 1989, et dans notre département du Var, de 1992 à 2003, par le Centre archéologique du Var. Le reste, c'est aussi la création et la présidence de l'Association pour la sauvegarde, l'étude et la recherche pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var (ASER), qui s'est fixé pour objectif de mener une étude diachronique et interdisciplinaire de l'environnement humanisé du Centre-Var. Pour mener à bien cette mission, l'association, dont le siège est situé au Val, organise des fouilles archéologiques, procède à des relevés et des enquêtes ethnologiques, se livre à des recherches en archives dans le domaine des sciences naturelles et de la terre, organise des stages pédagogiques. La restitution de ces travaux est permise par des conférences, des expositions et la publication d'une revue *Les Cahiers de l'ASER* ainsi que de monographies. Le reste, c'est encore la direction de la Maison de l'archéologie, au Val, qui est un dépôt de fouilles du ministère de la Culture.

C'est, je n'en doute pas, la diversité et la richesse de votre savoir qui a séduit notre président honoraire, Antoine Marmottans. Il était attaché au passé de notre région ; combien d'efforts a-t-il consacrés à maintenir dans la mémoire de nos contemporains ce qui est voué à une inéluctable usure du temps : il pensait, certes, que l'académie a pour fonction de retenir le souvenir des époques révolues, mais il assignait à sa démarche une fonction à ses yeux essentielle : démêler l'écheveau, ordonner la confusion, purger le passé et libérer les éléments qui contribueront à construire notre avenir. Ce faisant, notre institution, disait-il, respecte sa mission première, qui est de servir l'Homme. Antoine Marmottans avait été séduit par la diversité et la richesse de votre savoir. Il vous a invité à nous rejoindre. Fortifiée par plus de deux siècles d'existence, notre académie a en effet consacré beaucoup d'énergie à rassembler les témoignages archéologiques du département sur lequel elle étend son action depuis le pionnier que fut Casimir Bottin à la fin du XIX^e siècle et dans les premières années du siècle suivant. En témoigne l'activité de la commission d'histoire et d'archéologie animée par le souci de mieux comprendre et faire comprendre les événements qui ont façonné notre région et de mettre en valeur le mouvement de cette histoire.

Vous avez naturellement trouvé place en son sein en 2009. Douze années ont passé. Nous comprenons aujourd'hui combien l'intuition de notre président honoraire s'est révélée féconde. Vous avez destiné à l'académie un nombre important de communications soit à l'occasion de séances mensuelles, soit dans le cadre des Heures. Elles relèvent de toutes vos préoccupations scientifiques, depuis les gravures linéaires du Var aux peintures néolithiques jusqu'à la présente conférence sur les bravades, en passant par les pierres à cupules, la circulation des biens et des personnes au Néolithique ou, plus surprenant, les actes graphiques dans l'œuvre de Conan Doyle, et encore – c'est la dernière communication que vous nous avez proposée l'an dernier –, l'évocation du son des cloches et des espaces sonores qui ponctuaient les déplacements des hommes et des bêtes et contribuaient à l'identité de notre société rurale. Une façon de puiser dans un passé lointain de quoi éclairer les soubresauts de notre époque. Partageriez-vous la conception de la protohistoire transgressive qui poursuit cet objectif ?

Nous avons accueilli avec intérêt ces contributions. Nous sommes passionnés par l'exposé que vous nous présentez ce jour. Oui, je vous le confirme, tout comme Antoine Marmottans, tout comme Roland Billault, vous possédez cette rare faculté de partager le savoir. Votre exposé repose sur des enquêtes scientifiques menées avec une extrême précision : elles vous ont permis de nous relater avec clarté la nature, les origines, la localisation des bravades, leur évolution, leurs relations avec les institutions civiles et religieuses, leur proximité avec la chasse ou l'armée, et même les liens qu'elles entretiennent avec quelques manifestations semblables implantées à l'étranger.

Dans votre introduction, vous avez il y a quelques instants souligné ce long délai qui a retardé votre entrée parmi nous. Soyez rassuré : vous avez désormais franchi les deux premières étapes marquant les rites de passage tels que les a définis, en 1909, Arnold van Gennep, la séparation de l'individu d'avec son groupe d'origine et la liminarité, moment déterminant puisqu'il vise à offrir un statut à qui n'en possède pas encore. À l'issue de vos remerciements, cette période d'attente où, je vous cite, « le corps et l'esprit sont confrontés à des pratiques tout à fait exceptionnelles », devait prendre fin et laisser place à l'intégration, c'est-à-dire à l'acquisition d'un statut

nouveau au sein de notre compagnie. Vous franchissez aujourd'hui une étape supplémentaire et pénétrez plus avant dans les codes et traditions académiques. Beaucoup s'en offusqueraient, tant il est de bon ton de répudier ce qui paraît appartenir aux générations précédentes, même si c'est pour produire d'autres rites, aussi trompeurs que périssables. Vous ne partagez pas cet engouement, Monsieur. Votre attachement à la ritualité est total ; vous affirmez son importance pour l'Homme, avec un grand H, écrivez-vous. Participant à nos séances, vous avez remarqué la place explicite qu'elle occupe. Vous y découvrez un parfait exemple de groupe constitué, « d'ethnie », dans le langage des ethnologues, où le rite trouve une place déterminante. Promesse qui me comble d'aise : « En étudier les modalités et le sens fera peut-être partie de ma participation aux séances. » Ainsi terminiez-vous vos remerciements. Eh bien soit, nous vous prenons au mot : vous êtes désormais en position de regarder de l'intérieur notre académie. Voilà, parmi beaucoup d'autres, une des tâches que nous vous attribuons en vous confiant ce fauteuil numéro 34, naguère attribué à Roland Billault, dont j'ai loué la fantaisie. Lui aussi était épris d'un passé dont le littéraire qu'il était goûtait avec volupté les mots tout en s'engageant passionnément dans les audaces de notre temps. N'éprouvez aucune crainte, vous ne risquez pas de chagriner son ombre : un continuateur tel que vous a toutes les raisons de le réjouir.

C'est pour moi une raison de plus pour vous dire, Monsieur, cher Philippe : « Prenez-place parmi nous, vous êtes bienvenu. »

L'ÂGE D'OR DES ÉCRIVAINS DIPLOMATES

YVES STALLONI

Le 20 septembre 1975, à Giens, dans sa maison des Vigneaux, mourait Alexis Léger, connu en littérature sous le nom de Saint-John Perse qui, comme chacun sait, finit ses jours à Giens où il est enterré. Or, ce Hyérois d'adoption, natif des Antilles, doit sa célébrité à une double fonction, celle de diplomate, qu'il mena sous son véritable nom, occupant, entre autres, le poste important de secrétaire général du Quai d'Orsay, et celle de poète, internationalement connu et apprécié, comme l'atteste le prix Nobel de littérature qui récompensa son œuvre en 1960.

À partir du cas de notre diplomate-poète qui a pu mener simultanément ou successivement deux activités également réussies, l'occasion nous est offerte de nous intéresser à quelques personnalités qui, comme lui, ont pu s'illustrer dans une double direction, celle de la Carrière, avec un *C* majuscule, et celle de la littérature avec un petit *l*. Ce type de rencontre, nous en dirons un mot, peut remonter à loin, mais ses manifestations ont été particulièrement fréquentes au XX^e siècle, et plus précisément pendant la période de l'entre-deux-guerres. Est apparu alors ce qu'un commentateur appelle de façon heureuse un « glorieux quatuor »¹ où, à côté d'Alexis Léger, se retrouvent les noms prestigieux de Paul Claudel, Jean Giraudoux et Paul Morand. D'autres noms pourraient s'ajouter à ces plumes célèbres, surtout si l'on élargit à d'autres générations, ce qui nous permettrait d'intégrer Roger Peyrefitte, ou un autre grand écrivain, diplomate peu conformiste, Romain Gary et, plus près de nous, Daniel Rondeau ou Jean-Christophe Rufin.

Ce mariage entre deux activités, ces noces improbables entre le Quai d'Orsay et le quai de Conti (car beaucoup des écrivains concernés ont été académiciens français) peut susciter l'interrogation. La recherche, en ce domaine, était, jusqu'à un passé récent, assez pauvre, quand, il y a peu, du 12 au 14 mai 2011, s'est tenu sur le sujet, à La Courneuve et à Paris, un colloque sous le haut patronage du ministère des Affaires étrangères et européennes avec le parrainage de l'Académie des sciences morales et politiques. Par chance, les actes de ce colloque ont été publiés en 2012 sous le titre *Écrivains et diplomates*² et ont permis de nourrir la communication d'aujourd'hui qui, sans ces travaux, eût pu paraître désespérément indigente. Je souhaite donc reconnaître ma dette envers les chercheurs qui ont débroussaillé le terrain sur lequel je peux avancer avec plus de facilité.

Ce parcours se fera en deux temps : un premier qui réfléchira de manière générale à l'alliance des deux fonctions, celle de diplomate et celle d'écrivain, à travers la généalogie du phénomène et ses diverses problématiques. Le deuxième temps se recentrera sur les grandes figures représentatives du phénomène au XX^e siècle, dont fait partie Alexis Léger, alias Saint-John Perse. Je m'abstiendrai, pour ce développement, de présenter des monographies successives des personnalités concernées, préférant plutôt réunir ces écrivains diplomates dans une sorte de synthèse qui mettra en regard leurs « destins croisés ».

UNE CURIEUSE ALLIANCE

L'alliance entre le métier de diplomate et celui d'homme de lettres soulève un certain nombre de questions que je voudrais aborder dans une première partie. Dont celle, en premier, de la généalogie du phénomène.

Généalogie du phénomène

Il s'agit de nous attacher aux écrivains diplomates qui, comme Alexis Léger, ont vécu au siècle dernier et que nous pouvons presque considérer comme nos contemporains. Pourtant, il n'est pas inutile de dire un mot rapide de ceux qui les ont précédés dans cette voie. Théoriquement, le phénomène devrait être daté des

1 Renaud Meltz, « Âge d'or ou naissance d'une tradition ? Les écrivains diplomates de l'Entre-deux guerres », in *Écrivains et diplomates*, actes du colloque tenu en mai 2011, co-édition, Armand Colin, Institut de France, 2012, p. 70.

2 *Op. cit.*

lendemain de la Révolution française, puisqu'avant cette date le mot « diplomate » n'existe pas. Le terme apparaît en effet vers la fin du XVIII^e siècle et n'entre au *Dictionnaire de l'Académie* qu'en 1835. Au passage, rappelons l'étymologie à partir de la racine grecque *diplo* : « double », qui a donné « diplôme » papier plié en deux. Les diplomates sont des porteurs de lettres pliées (et secrètes), des actes officiels et des chartes. Parler des écrivains diplomates avant la date de 1835 serait donc un anachronisme, au moins lexical. Car l'absence de terme officiel n'empêche pas la fonction d'exister et de voir des personnalités littéraires assumer des missions à l'étranger, jouer les ambassadeurs ou les assister dans leur travail.

En Italie, où semble naître la fonction, trois noms peuvent être cités qui nous permettent de faire remonter l'activité à la fin du Moyen Âge : Dante qui, en 1301, fut envoyé à Rome comme ambassadeur par le pape Boniface VIII, et qui, vingt ans plus tard, fut chargé d'une mission diplomatique à Venise ; Francesco Guicciardini (en français, Guichardin) et Niccolò Machiavelli, dit Machiavel, tous trois Florentins et chargés de diverses missions. Le point commun entre les trois Toscans étant que leurs entreprises respectives n'ont guère connu le succès. Mais n'y insistons pas. Pour parler de la France, nous pourrions citer le chroniqueur Philippe de Commines qui servit successivement, vers la fin du Moyen Âge, Charles le Téméraire, et surtout son adversaire, Louis XI. On se souvient aussi que le cardinal Jean du Bellay se fit accompagner à Rome par son neveu, le poète Joachim qui, en fonction d'attaché d'ambassade, n'appréciera guère son séjour et en tirera le recueil *Les Regrets*. Rabelais, qui fut aussi du voyage en tant que médecin et secrétaire de diplomate, porte, lui, un regard plus positif sur la ville des papes. Il fera même partie de la suite de François I^{er} lorsque celui-ci rencontrera Charles Quint à Aigues-Mortes en 1538.

Après la Renaissance, les nobles lettrés du XVII^e siècle peuvent avoir leur rôle à jouer dans les relations avec les pays voisins ; mais peu d'écrivains importants méritent d'être cités, à l'exception de Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, pair de France qui, mesurant la difficulté de peser sur la politique de son pays, préféra exercer ce que Marc Fumaroli appellera la « diplomatie de l'esprit » en se consacrant à rédaction de ses *Mémoires*. Mentionnons également son contemporain, Gabriel-Joseph de Guilleragues, auteur longtemps caché des très belles *Lettres de la religieuse portugaise*, qui fut ambassadeur à Istanbul où il finit sa vie. D'autres sont plus obscurs, comme François de Callières, l'abbé de Polignac ou Philippe de Néricault. Le plus célèbre personnage de l'Ancien Régime à porter la double casquette d'écrivain et de diplomate serait encore Pierre-Auguste Caron, connu en littérature sous le nom de Beaumarchais, dont les missions, parfois secrètes et toujours troubles, furent nombreuses, comme quand il dut négocier avec le chevalier d'Éon à Londres, ou fournir des armes et des munitions aux *Insurgents* américains. Un de ses contemporains majeurs, Jean-Jacques Rousseau, ne fut pas vraiment intégré à la Carrière, mais accompagna à Venise un ambassadeur, ce qui lui permet, dans les *Confessions*, de dire tout le mal qu'il pense d'une telle activité.

La véritable rencontre entre l'écrivain et le diplomate en France a réellement lieu au XIX^e siècle avec quatre noms qui chacun mériterait une étude. Le plus important, et le premier chronologiquement, est évidemment Chateaubriand, que Bonaparte nomme en 1803 secrétaire d'ambassade à Rome où il doit seconder le cardinal Fesch. Plus tard, sous la Restauration, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* sera successivement en poste à Berlin, à Londres, à Vérone, pour le fameux Congrès, puis à nouveau à Rome. Ces fonctions sont perçues par l'écrivain comme un divertissement dont il ne saurait faire profession. Dans une lettre il formule ce jugement hautain : « Croit-on que j'aie besoin d'une ambassade pour être quelque chose ? »³ Sur les traces de Chateaubriand, le jeune aristocrate Lamartine, dès 1820, l'année même de la publication des *Méditations poétiques*, obtient un poste d'attaché d'ambassade à Naples. Après quoi il est chargé d'affaires à Florence et se verrait bien poursuivre dans le métier. La révolution de 1830 mettra un terme à ses ambitions. Le troisième écrivain important à s'illustrer dans les chancelleries est Stendhal qui ne fut que consul, exerçant cette charge à partir de mars 1831 à Civitavecchia, après avoir failli obtenir le poste de Trieste, qui lui fut finalement refusé en raison de ses opinions libérales. On sait que le fonctionnaire Henri Beyle, Stendhal en littérature, ne fut pas spécialement zélé à son poste, ce qu'on lui pardonnera, car c'est à son oisiveté que nous devons quelques chefs-d'œuvre dont *La Chartreuse de Parme*. Un peu moins célèbre est le quatrième écrivain qu'il convient de mentionner ici, Arthur de Gobineau, auteur un peu oublié du beau roman *Les Pléiades* et des *Nouvelles asiatiques* ; ce protégé de Tocqueville fut secrétaire de légation à Berne, à Hanovre, à Téhéran et au Brésil, avant d'être ministre plénipotentiaire en Suède. On pourrait leur ajouter l'historien Prosper de Barante qui fut ambassadeur à Turin et quelques autres noms qui ne sont guère restés dans les mémoires.

3 Cité par Yves Bruley, dans *Écrivains et diplomates*, op. cit., p. 45.

L'ordre des mots

Nous parlons depuis le début d'« écrivains diplomates », ce qui n'est pas innocent dans la mesure où l'ordre des mots a un sens et qu'on ne signifie pas tout à fait la même chose suivant que l'on dit « écrivains diplomates » ou « diplomates écrivains ».

La première catégorie, dont le représentant le plus illustre serait Chateaubriand, qui, nous l'avons vu, tenait en piètre estime la Carrière, s'applique à des hommes (les femmes sont totalement absentes du corpus) dont la vocation prioritaire est l'écriture et que le hasard, les circonstances ou la nécessité ont conduit à accepter une fonction diplomatique. C'est la notoriété obtenue par les lettres qui apporte, comme de surcroît, des missions de négociation ou de représentation internationale. La diplomatie est jugée une activité suffisamment prestigieuse et noble pour ne pas nuire à l'exercice gratuit de la littérature. « Certains y allaient, écrivent les responsables du colloque déjà cité, mus par une conception sacrée de la littérature, pour la désintéresser des exigences commerciales du champ littéraire.⁴ » Jean Giraudoux, Paul Morand ou Romain Gary pourraient se situer dans cette famille. On leur ajouterait, plus près de nous, Daniel Rondeau qui, dans une « table ronde », expliquait : « Je suis un écrivain, entré par hasard dans cette carrière qui n'était pas la mienne sur un coup de téléphone inattendu que je n'avais jamais imaginé ni espéré. » C'est Bernard Kouchner, alors ministre, qui est responsable de l'appel. Et le romancier ajoute : « J'ai accepté puisque j'étais entre deux livres, autrement je ne l'aurais pas fait. ⁵ » Je rappelle que Daniel Rondeau a été ambassadeur à Malte de 2008 à 2011. Puis, jusqu'à 2012, il fut ambassadeur de France à l'Unesco et il s'expliquait naguère dans une tribune du *Monde* intitulée « Une diplomatie littéraire⁶ », à laquelle je renvoie. Jean-Christophe Rufin médecin, écrivain, prix Goncourt en 2001 pour *Rouge-Brésil*, occupa divers postes en Amérique latine et en Afrique, est un autre exemple récent.

Face à cette catégorie, se rencontrent les « diplomates écrivains », c'est-à-dire des personnes dont la profession officielle est d'être ambassadeur, consul ou attaché culturel et qui mènent, en parallèle, une activité d'écrivains. Comme il y a des journalistes écrivains, des professeurs écrivains, des médecins écrivains, des officiers écrivains, etc. Stendhal pourrait être de ceux-là, ses principales œuvres étant écrites pendant le Consulat à Civitavecchia, Gobineau aussi. Théoriquement, les deux activités ne se croisent pas, même si l'une peut servir à l'autre – ce qui n'est pas le cas de Stendhal dont les publications lui ont fermé le poste, autrement plus important que celui qu'il occupa, de Trieste. Parmi les représentants du XX^e siècle, Claudel paraît être l'archétype du diplomate écrivain, même s'il est difficile d'établir un cloisonnement étanche entre ses deux vocations. Alexis Léger pourrait le rejoindre sur ce terrain, lui dont les deux carrières sont, théoriquement au moins, strictement séparées, puisque celui qui signe Saint-John Perse, s'interdit de publier des vers du temps où il exerce des responsabilités et ne reprendra sa liberté de plume qu'à la fin de son activité de haut fonctionnaire. La distance entre les deux fonctions est accentuée dans son cas par le changement de nom, ce qui revient à dire que pour les histoires de la littérature, Alexis Léger n'existe pas, alors que le nom de Saint-John Perse est inconnu de l'administration du Quai d'Orsay. La constatation peut également s'appliquer à Stendhal, de son vrai nom Henri Beyle.

Autre exemple, celui de Gobineau qui a fait également le choix de séparer les deux activités, vu qu'entre 1849, son entrée dans la Carrière, et 1872, le moment où il la quitte, il n'a pas publié de roman, se contentant de faire paraître des essais ou des témoignages. Ce qui fait dire à Yves Bruley « qu'il a essayé d'utiliser ses publications pour favoriser son avancement, menant une stratégie de double carrière, l'une et l'autre devant s'épauler jusqu'à lui apporter les plumes blanches de l'ambassadeur et les plumes noires de l'académicien.⁷ ». Le cas de Gobineau illustre la difficulté – que semble avoir en partie surmontée Léger – d'éviter qu'une fonction n'empiète sur l'autre. Claudel, modèle du diplomate écrivain, a nourri ses œuvres de ses séjours à l'étranger, notamment en Orient. Mais, oubliant le devoir de réserve qui interdit de mélanger les genres, il écrit de sa main une lettre à Alexis Léger datée du 31 janvier 1937 où il félicite son confrère en ces termes : « Ce n'est pas tous les jours qu'un gouvernement dispose pour le représenter à l'étranger d'un écrivain ayant une renommée éclatante et mondiale.⁸ » Et Jean-Christophe Rufin, reconnaissait que c'est parce que ses fonctions de conseiller culturel à Recife, au Brésil, lui laissaient beaucoup de temps libre, qu'il s'est lancé dans l'écriture d'un roman.

On est en droit de supposer que la professionnalisation du métier de diplomate va de plus en plus écarter de ses rangs des dilettantes talentueux à la recherche d'une sinécure. Ce qui n'empêche pas une alliance étroite entre les deux professions mais pour des raisons qu'il nous reste à examiner.

4 *Écrivains et diplomates*, op. cit., p. 47.

5 *Ibid.* p. 379.

6 *Le Monde*, 24 avril 2011.

7 *Écrivains et diplomates*, op. cit., p. 50

8 *Ibid.*, cité page 24.

Les raisons d'une alliance

Le rapprochement entre la profession d'écrivain et celle de diplomate peut s'expliquer de plusieurs manières. En premier lieu parce que les deux activités se situent à un niveau que j'aimerais qualifier d'« aristocratique ». Avant d'être un métier, le travail de l'homme de plume est un art, un plaisir et, si l'on se réfère à une conception romantique, un sacerdoce. Peu nombreux sont les écrivains qui, quelle que fût l'époque, ont pu tirer subsistance de leurs seules œuvres littéraires. Écrire reste un luxe gratuit, un plaisir d'esthète – que certains pratiquants ont payé de leur misère et parfois de leur vie, comme l'illustre l'exemple de Nerval ou du poète Chatterton que Vigny choisit comme héros de son drame éponyme. Le diplomate, lui, reçoit naturellement une rémunération pour son action mais, jusqu'au XIX^e siècle au moins, n'entre pas dans la Carrière par appât du gain. Les fils de famille optent pour cette voie car ils peuvent avoir le sentiment que cette activité noble et accessoirement lucrative leur permet de servir la patrie et surtout de gagner quelque argent sans avoir le sentiment de déroger. Chateaubriand et Lamartine en sont des exemples. Le premier point commun serait donc une forme de désintéressement grâce auquel la mission passe avant l'intérêt. Marcel Proust, appartenant à la grande bourgeoisie parisienne, songe, quand il lui faut prendre un état, au métier de diplomate. Sa santé fragile devra l'en détourner. Il n'exercera jamais d'autre métier.

Une deuxième cause, plus nette et plus actuelle, peut être retenue pour expliquer cette alliance. C'est que les deux activités se rencontrent sur le terrain de la pratique de l'écriture. Même s'il n'est pas écrivain, le diplomate est toujours, en jouant un peu sur les mots, un homme de lettres. Yves Bruley, que j'ai cité plusieurs fois, reproduit dans sa communication une partie du discours prononcé par Talleyrand en 1838 devant l'Académie des sciences morales et politiques pour faire l'éloge du comte Reinhard, diplomate de l'Empire. Voici quelques extraits : « Son principal, je ne dis pas son unique, titre de gloire, consiste dans une correspondance de quarante années [...]. La plume à la main, il rendait admirablement compte de ce qu'il avait vu, de ce qui lui avait été dit. Sa parole écrite était abondante, facile, spirituelle, piquante.⁹ » Ce qui autorise le commentateur à conclure : « Le diplomate professionnel du XIX^e siècle est un homme de lettres professionnel. » Car la vie quotidienne de l'ambassadeur est en partie consacrée à la rédaction de notes, de rapports, de lettres, de dépêches, de mémorandums, de télégrammes qu'il cherche à rédiger dans un style clair et, si possible, élevé. Sa formation est celle des humanités, sa discipline, l'application de la rhétorique classique et de ses règles formelles ; Giraudoux en est le parfait exemple. La France, attachée à une tradition de beau langage, s'enorgueillit de disposer d'un personnel d'ambassade qui en possède les clés et les usages. Le diplomate, héritier de « l'honnête homme » du Grand siècle, connaît naturellement l'art d'agencer les mots. Le secrétaire d'Alexis Léger nous rappelle que son chef possédait un vrai talent de rédaction, lié à son goût du langage, ce qui fait dire à Joëlle Gardes : « Le diplomate s'est nourri du poète ». On assure que Paul Morand aurait regretté que l'on installe le téléphone au Quai d'Orsay : « Avec le téléphone, disait-il, on parle plus, et on écrit moins. » Un exemple est souvent avancé en ce domaine, celui d'Édouard Thouvenel qui fut, sous Napoléon III, directeur du Quai d'Orsay, et que l'on cite en exemple pour l'habileté de ses argumentations, la clarté de ses raisonnements, l'élégance de sa prose, la richesse de son lexique. Ses multiples talents lui valurent une brillante carrière, puisqu'il deviendra ambassadeur puis ministre des Affaires étrangères. En revanche de Morand, dont il vient d'être question, et dont Michel Murat dit, pour les avoir étudiées, que « les dépêches sont bâclées et sans relief¹⁰ ». Il se réservait sans doute pour ses romans et ses nouvelles.

Certes, les qualités dont il est question ne suffisent pas à faire de ces bons artisans du langage que sont les hommes de chancellerie des écrivains à part entière. Il leur manque l'inspiration, le génie, la part de transgression, d'imagination ou d'innovation qui caractérise un grand créateur. Le diplomate écrivain sera parfaitement à l'aise, une fois la Carrière achevée, pour rédiger des livres de souvenirs, de mémoires, de réflexions ou d'analyses historiques inspirés de sa vie professionnelle. Mais rien ne fait de lui un vrai écrivain. Dans son étude sur les écrivains diplomates de l'entre-deux guerres, Renaud Meltz signale que près de la moitié des 157 diplomates en activité en 1938, (77), a publié au moins un ouvrage. Mais seulement 10% d'entre eux, précise-t-il, a signé un livre de fiction. L'écriture, on le sait, ne doit pas être confondue avec la littérature. Elle peut toutefois en être le préalable. De même que l'attachement aux choses de la culture, que nous pouvons considérer comme étant une autre cause de ce rapprochement entre écrivains et diplomates. Les deux professions, en effet, entretiennent une relation privilégiée avec la culture. S'il ne paraît pas utile de le démontrer pour l'écrivain, on peut s'arrêter en revanche sur la tradition française d'une « diplomatie culturelle ». Un bel exemple nous est fourni par la création, en 1920, du SOFE, le *Service des œuvres françaises à l'étranger*, émanation de structures plus anciennes qui ont cherché à développer des missions éducatives ou hospitalières dans l'ancien Empire colonial – et qui se superpose au travail de *l'Alliance française*, fondée en

9 *Ibid.*, p. 52.

10 Michel Murat, « Le style diplomatique », *Écrivains et diplomates*, op. cit., p. 149.

1883. Sans entrer dans le détail, nous rappellerons qu'Alexis Léger sera employé, en 1915-1916, à la Maison de la Presse, un organisme chargé d'assurer l'information et la propagande et qui prépare le SOFE. Jean Giraudoux, de son côté, entre au SOFE dès 1920 en tant que chef de la section universitaire, avant de prendre la direction du service qu'il quitte en 1924. Il aura près de lui, et sous son autorité, un autre écrivain, Paul Morand qui, entre 1921 et 1924, dirige la section littéraire et artistique. D'autres écrivains, comme Jean Mistler ou Roger Peyrefitte, passeront par le SOFE.

Paul Claudel, dont la double activité fait figure de référence, est, vers le milieu de sa carrière, envoyé au Japon pour contribuer au rayonnement de la langue française et subsidiairement aider à l'amélioration des relations franco-japonaises. Prenant très au sérieux sa mission, il impose la création, en 1925, de la Maison franco-japonaise de Tokyo dont il précise les objectifs dans une lettre adressée à sa hiérarchie : « C'est en somme une mission permanente que je voudrais créer auprès du Japon cultivé ». Et, plus loin, cette explication qu'il élargit à d'autres États européens : « Ce serait un moyen élégant, généreux et profitable d'exercer l'hégémonie intellectuelle qui doit être la conséquence de l'hégémonie politique que nous exerçons actuellement sur le continent européen. » Le rapprochement avec le Japon ou avec ceux qu'il appelle « des petits pays d'Europe » passe plus par la culture que par la négociation économique ou les accords politiques. Le SOFE ne survivra pas à la seconde guerre mondiale, mais sera remplacé par des structures qui reprennent l'objectif d'une diplomatie culturelle, notamment avec la création officielle des attachés culturels en 1945. Toutefois, ces fonctions cesseront d'être confiées à des écrivains professionnels, jugés parfois désinvoltes et peu efficaces. Des politiques sont mieux placés dans la mesure où ces missions ressembleront de plus en plus à des actes de compensation, on a même parlé de « mythe de compensation¹¹ », affectant à la culture le rôle de maintenir une présence nationale que l'histoire faisait progressivement reculer – notamment avec les décolonisations. Mais ce débat nous entraînerait trop loin.

Je voudrais ajouter, une dernière raison à ce pacte entre diplomatie et littérature, qui justifierait sa prédominance au XX^e siècle. Cette période est marquée par deux conflits mondiaux qui, soit qu'on veuille les éviter, soit s'y illustrer, ont pu susciter des vocations, moins militaires en l'occurrence que de négociateur. C'est là une façon de peser sur le siècle et d'épargner au monde, surtout aux lendemains de la Grande Guerre, une nouvelle catastrophe. J'ajoute que nombreux sont les écrivains de l'entre-deux-guerres qui, se ralliant à un courant vitaliste, veulent associer la pensée à l'action, les deux phénomènes me paraissant liés. Ce qu'on nommera « l'engagement littéraire », qui commence à prendre forme à cette époque, sera illustré par des écrivains aussi différents que Malraux, Saint-Exupéry, Aragon, Sartre, Camus et quelques autres qui ne se sont pas contentés d'écrire des livres mais ont pris position dans les problèmes de l'heure et, pour certains, sont « entrés dans la mêlée », pour reprendre une image du temps. La diplomatie, même si elle se limite aux salons feutrés des chancelleries, est une façon de rapprocher la littérature de l'action – ce que souhaitait déjà un Chateaubriand. Nous pourrions paraphraser et retourner l'aphorisme célèbre de Clausewitz : « La diplomatie serait la continuation de la guerre par d'autres moyens. » L'exemple de Romain Gary, aviateur, combattant, résistant qui, la guerre finie, entre dans la Carrière, va dans ce sens. Mais avant lui, Giraudoux, joueur de rugby, champion universitaire du 400 mètres, aime à célébrer les vertus du sport et Morand « homme pressé », attaché aux valeurs viriles, rêve d'aventure et aime conduire des bolides. Plus près de nous, Jean-François Deniau, ambassadeur en Mauritanie et en Espagne, écrivain prolifique, fut un marin accompli, Jean-Christophe Rufin se veut marcheur et randonneur.

Ce qui nous conduit à proposer en conclusion de cette première partie quelques réponses à la question ironique que posaient les surréalistes en 1925 à propos de Paul Claudel : « Comment peut-on être ambassadeur de France et poète ? ». Pour toutes les raisons que nous avons suggérées : peser sur le monde, défendre des valeurs culturelles, exploiter des facultés rédactionnelles, se dévouer à une cause désintéressée. Ainsi s'expliquerait ce mariage inattendu qui a connu son âge d'or au XX^e siècle à travers quelques personnalités remarquables que je me propose d'examiner de plus près.

LES ÉCRIVAINS DIPLOMATES DU XX^e SIÈCLE

Une question de génération

Notre corpus, d'abord, se fonde sur un critère générationnel. Trois éléments du « glorieux quatuor » appartiennent à la même décennie, puisque Giraudoux, Léger, et Morand naissent respectivement en 1882,

¹¹ Robert Frank, « La Machine diplomatique culturelle française après 1945 ». Cité dans *Écrivains et diplomates*, op. cit., p. 69

1887 et 1888. En l'espace de six années. Renaud Meltz, qui fait porter son étude sur 157 diplomates en activité à la veille de la seconde guerre mondiale, note l'importance de la décennie de naissance 1882-1892, ce qui conduit les intéressés à être concernés par les deux guerres mondiales, la première qui correspond à leurs débuts en littérature et/ou en diplomatie, la deuxième marquant le temps de l'épanouissement ou de la fin de la carrière. Ce chassé-croisé entre guerre et paix est évidemment propice à la volonté de peser sur le destin de la nation, même pour des intellectuels ou des poètes. Renaud Meltz, à qui je dois beaucoup, ajoute aux trois noms les plus célèbres que nous venons de citer, celui de douze autres auteurs de fiction, pour la plupart oubliés, mais qui confirment la richesse de la période. Il n'est pas inutile, pour leur rendre justice, de donner les noms de ces diplomates écrivains nés entre 1883 et 1909 : Xavier de Laforcade, Marcel Peyrouton, Armand Barois, Albert Bérard, Henri Hoppenot, Charles Rochat, Jacques de Maricourt, Louis de Monicault, Jean Chauvel, Claude de Boisanger, Louis Rocé, Gilbert de Chambrun. Nous pourrions leur ajouter le nom de Guy Georgy, dont a parlé notre confrère François Goudard, un peu plus jeune que cette cohorte, puisqu'il était né en 1918.

Par rapport à ce corpus, Claudel fait figure d'aîné et de précurseur puisqu'il est âgé de près de vingt ans de plus que les plus anciens, sa date de naissance étant 1868. Indiscutablement, il est celui qui, pour le XX^e siècle, prépare le terrain à une tradition, un équivalent de ce que fut Chateaubriand pour le siècle précédent. À l'autre bout du spectre, se situeraient deux écrivains plus jeunes, Roger Peyrefitte né en 1907 (et que ne mentionne pas Renaud Meltz) et Romain Gary qui vit le jour en Lituanie en 1914, c'est-à-dire à un moment où ceux qu'Albert Thibaudet appellera « le groupe à la valise » sont déjà en poste. Cette différence de génération expliquera en partie la différence de comportement entre les deux cadets, considérés parfois comme marginaux ou non conformistes par rapport à leurs prestigieux aînés.

Une unité très relative

Cette floraison remarquable doit être mise en relation avec ce moment littéraire privilégié que fut l'entre-deux-guerres. Si l'on compte alors un nombre élevé d'écrivains diplomates, c'est que la période a vu l'éclosion en France d'un nombre encore plus exceptionnel d'écrivains tout court. Pour me limiter à quelques noms, Giono, Aragon, Breton, Malraux, Saint-Exupéry sont tous nés dans la décennie qui a précédé l'avènement du XX^e siècle. Précisons que ceux que nous avons retenus pour illustrer la double vocation n'ont jamais formé une école, ni un groupe d'amis ; ils n'entretiennent entre eux aucune parenté d'inspiration ou de style et, le plus souvent, une affinité humaine limitée. Il nous faut pourtant prendre en compte la relation privilégiée entre Claudel et Léger, le premier aidant le second à entrer dans la Carrière, le deuxième prenant le premier comme modèle. Ou celle entre Giraudoux et Morand, le premier, de six ans plus âgé, ayant servi de répétiteur au second qui avait du mal à décrocher son baccalauréat. En revanche, Alexis Léger fut sans complaisance à l'égard de Morand dont il n'appréciait guère l'amateurisme. L'inverse n'étant pas vrai, Morand reconnaissant son admiration pour Léger dont il écrit ceci : « Ce créole est déjà un esprit complètement formé ; il parle de Gide ou de Claudel comme d'égaux ; j'admire sa pudeur, les longues perspectives de son esprit, sa pensée élevée et tendue, son imagination joueuse et sa sagesse de vieillard, son désintéressement, sa vie secrète, ses appartements sans meubles, avec ses malles, son enfance nomade¹². ». Ce qui ne fut pas le cas de Giraudoux, qui ne semble guère avoir apprécié Léger auquel il préférerait son prédécesseur au poste de secrétaire général du Quai, le très respecté Philippe Berthelot, le principal collaborateur d'Aristide Briand, surnommé le Seigneur-Chat. C'est sous ce titre qu'a été publiée une biographie par Jean-Luc Barré¹³. À propos de Berthelot, qui se piquait aussi d'être poète, je voudrais citer cette phrase de Morand dans son journal, car elle réunit le « glorieux quatuor » : « Giraudoux, Claudel, Léger et moi. Tous jaloux de l'amitié de Philippe Berthelot.¹⁴ » Le même Morand pouvant se montrer rosse avec un aîné comme le prouve cette phrase tirée de son *Journal d'un attaché d'ambassade* : « Quand Claudel parle, il est si brusque qu'on a l'impression qu'il vous gifle¹⁵. »

Le genre littéraire dans lequel s'illustrent nos auteurs ne permet pas non plus de les unir sous une unique bannière. Nous comptons deux poètes, Claudel et Saint-John Perse (mais Claudel est également auteur dramatique, et essayiste) ; un auteur de théâtre, Giraudoux, en même temps romancier et essayiste, et trois romanciers, Morand, Gary et Peyrefitte. Dans le corpus général, Renaud Meltz a cru discerner une surreprésentation du genre poétique pour laquelle il avance, assorties d'un point d'interrogation, quelques raisons que je reprends puisqu'elles s'appliquent à deux de nos auteurs les plus importants Claudel et Saint-John Perse : « Sensibilité au monde connu dans sa diversité, par le voyage ; lyrisme de compensation par

12 P. Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade*, Gallimard, 1996, p. 23.

13 Plon, 1988.

14 P. Morand, *Journal intime*, Tome 1, 20 avril 1969, p. 185. Cité par G. Ferragu, *op. cit.*, p. 102.

15 P. Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade*, Gallimard, 1996, p. 48.

rapport à la sécheresse administrative de leur mission ; hypertrophie égoïste du diplomate appelé à incarner par sa personne une nation tout entière ?¹⁶ »

L'origine sociale de nos écrivains diplomates de l'entre-deux guerres est assez homogène, tous appartenant à la bourgeoisie, la petite bourgeoisie pour Giraudoux, la bonne pour Claudel, Léger ou Morand. Certains de leurs collègues plus obscurs qui se sont illustrés en littérature pouvant être classés parmi les grands bourgeois (Hoppenot) ou parmi les aristocrates, une aristocratie parfois ancienne comme Chambrun. Un cas particulier se présentera avec Gary, décidément éloigné du modèle, puisqu'il est fils d'immigré, venu en France à quatorze ans et connaissant la gêne et la précarité durant son adolescence, avant son engagement militaire. Excepté Paul Morand, aucun de nos auteurs n'est natif de Paris : Villeneuve-sur-Fère dans l'Aisne pour Claudel, Bellac pour Giraudoux, Pointe-à-Pitre pour Léger, Castres pour Peyrefitte, Vilnius (alors appelé Wilno) pour Gary. À croire que la Carrière est un tremplin recherché par les provinciaux ambitieux.

La Carrière et la carrière

L'entrée en diplomatie se fait par la voie traditionnelle : le concours des Affaires étrangères. Claudel est reçu premier en 1890, il a vingt-deux ans. Au sortir de l'École des Sciences politiques, Paul Morand, introduit aux Affaires étrangères par son oncle Abel Combarieu, directeur de cabinet de la Présidence de la République, réussit au concours en 1913. Alexis Léger sera intégré en 1914, après un échec – ou une non-présentation – l'année précédente, bénéficiant de la recommandation de Claudel, sensible à ses talents de poète, auprès de Berthelot, le Secrétaire général du Quai. Une exception concerne le capitaine d'aviation Romain Gary, Compagnon de la Libération, chevalier de la Légion d'honneur, qui va rejoindre la voie diplomatique par le biais du « cadre complémentaire » grâce à l'appui de Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères et ceci à un moment, 1945, où l'on souhaite renouveler les membres d'une administration compromise avec Vichy. Étant donné ses faits d'armes et ses deux romans publiés, il est nommé secrétaire d'ambassade de deuxième classe. Cette nomination au cadre complémentaire provoque des ressentiments chez les diplomates issus du concours. Romain Gary en parle dans *La Nuit sera calme* : « Les “anciens” qui avaient le plus de mal à se faire à notre entrée dans le “Jockey Club” n'étaient pas les “princes” – les aristocrates ont l'habitude des révolutions – mais des bourgeois qui, en se donnant des airs de “spoliés” par notre invasion, se procuraient ainsi une confirmation psychologique de leur “aristocratie”.¹⁷ » Une commission est même nommée pour statuer sur la légitimité de ces recrutements, suite à un pourvoi en Conseil d'État. En 1955, le président du Conseil, Edgar Faure, régularisera la situation par un projet de loi. Mais la carrière des agents du cadre complémentaire ne sera jamais aussi linéaire ni rapide que celle de leurs collègues issus des concours. Gary sera successivement en poste à Sofia, à Berne, à New York et surtout, entre 1956 et 1960, consul général à Los Angeles.

L'exemple de Romain Gary nous a montré que, dans son cas, l'écriture et la publication ont précédé la diplomatie. Au moment de son recrutement, des nouvelles et surtout un premier roman sont parus en France et en Angleterre, *Forest of Anger*, en français, *Éducation européenne*. Cette relative notoriété littéraire (et le soutien de Henri Hoppenot) facilitera sa nomination. Ce qui est le cas de la plupart des écrivains diplomates de notre corpus. Claudel est encore un débutant quand il passe le concours, mais il a déjà écrit *Tête d'Or* et *La Ville* et il fréquente assidûment le cercle qui gravite autour de Stéphane Mallarmé. Jean Giraudoux, fraîchement issu la rue d'Ulm, commença la Grande Guerre comme sergent, puis, après sa blessure, accomplit des missions au Portugal et aux États-Unis, ce qui lui permettra de relater son expérience dans des souvenirs de guerre (*Lectures pour une ombre*, *Portugal*, *Amica America* et surtout *Adorable Clio*). Avant son entrée au Quai d'Orsay il a encore publié *Les Provinciales* dès 1909 – ces divers livres lui apportant l'amitié de Philippe Berthelot qui décidera de sa carrière. Quant à Saint-John Perse, au moment où il passe le concours des Affaires étrangères, il est déjà l'auteur remarqué de *Éloges*, paru en 1911. Même les moins célèbres, comme Henri Hoppenot et Louis Roché ont déjà publié des recueils de poésie. Paul Morand, en revanche, ne fait paraître son premier livre, un recueil de poèmes, qu'en 1919, et ses premières proses, les nouvelles réunies dans *Tendres blocks*, qu'en 1921. À cette date il est depuis longtemps fonctionnaire du Quai. Jean-François Deniau a publié son premier roman en 1955, à vingt-sept ans ; son premier poste diplomatique sera obtenu près de dix ans plus tard.

Si le prestige d'écrivain aide à l'entrée en diplomatie, est-il également un moteur efficace pour le déroulement de la carrière ? Pas systématiquement ; les supérieurs ou les confrères peuvent se trouver agacés par ces fonctionnaires aux prétentions littéraires. Alexis Léger, par exemple, très apprécié pour ses qualités administratives, l'est moins pour ses talents de poète comme en témoignent ces deux jugements. D'abord celui

16 Renaud Meltz, *Écrivains et diplomates*, op. cit. p. 88.

17 *La Nuit sera calme*, Gallimard, Folio, p. 193.

de Louis de Robien, directeur du personnel au Quai qui, pendant la guerre, fulmine contre « des fumisteries à la Claudel ou des canulars surréalistes comme *Anabase* que Léger signait au moins d'un pseudonyme.¹⁸ » Et plus tard, en 1960, quand il est question de la candidature de Saint-John Perse à l'Académie française, ce propos de André François-Poncet qui s'opposait à l'élection : « Nous sommes beaucoup [...] à ne rien comprendre à ce qu'il écrit et nous ne voterons pas pour lui. Ainsi moi, j'ai lu deux fois *Anabase*, *Amers*. La troisième, j'ai dit "Ah merde !" »¹⁹ Dans le meilleur des cas, le diplomate écrivain est jugé différent, étranger à la fonction, lui apportant une note nouvelle, voire exotique, comme le serait le même Alexis Léger vu par un de ses admirateurs et protégé, Henri Hoppenot : « S'il tranchait sur le milieu de la "Carrière", ce n'était ni par son exactitude au travail, le raffinement de ses manières, ni l'implacable courtoisie de ses rapports avec les grands comme avec les petits. Sa différence, qui déconcertait les uns, qui séduisait les autres, venait d'ailleurs. Il ne parlait pas exactement notre langue ; il nous arrivait d'une autre rive que les rives parisiennes ; le parfait conformisme des attitudes ne rendait que plus insolites ce que nous pressentions en lui de refusé.²⁰ » En l'occurrence, c'est moins le poète qui surprend, que le natif de Guadeloupe.

Dans sa préface au *Journal* de Paul Morand, Michel Collomb, note que vers la fin du XIX^e siècle « la moitié des agents [du Quai] portaient un nom à particule²¹ », ce qui est une manière de souligner le poids des usages et du protocole. Un élément, que l'on peut juger secondaire, marque la difficile compatibilité entre l'éthos du diplomate et celui de l'écrivain : c'est l'habillement. Les diplomates semblent obéir à un code de comportement dans lequel le paraître vestimentaire a son importance. Le film de Bertrand Tavernier, *Quai d'Orsay*, joue sur ce thème. Sous la Troisième République, le port du nœud papillon, par exemple, était presque obligatoire. Il est arboré quasi systématiquement par Alexis Léger. Romain Gary, qui aime à se considérer comme un trublion dans le milieu, explique qu'on a apprécié qu'il contribue à « modifier une certaine image de diplomate vieillot, vieux jeu, pantalon rayé, etc.²² » Plus récemment, Jean-Christophe Rufin raconte que ses collaborateurs à l'ambassade du Sénégal avaient entendu dire qu'il ne portait jamais de cravate, ce qui pour eux était un signe d'illégitimité. Évidemment l'écrivain démentira ces pronostics. La question de l'image nous renvoie à un diplomate fictif que Proust a voulu présenter comme une caricature, M. de Norpois, spécialiste du chiffre, dans *La Recherche*. Ses informations sur le monde de la diplomatie, Proust les tient de celui dont il fut l'intime, Paul Morand. Même dans la manière de parler et surtout d'écrire, il y aura ce que Thibaudet a appelé en 1927 un « style de la valise ».

La qualité d'écrivain n'est donc pas forcément perçue comme une tare, mais elle n'intervient guère dans le déroulement de la carrière. La règle serait plutôt l'indifférence, surtout dans la mesure où l'œuvre de fiction n'interfère pas avec l'action administrative ou politique. Les talents littéraires ne servent pas vraiment à l'avancement de la carrière. Théoriquement, l'écrivain diplomate est censé demander l'autorisation du Département pour publier ses livres, ce que fit toujours Gay. Mais qui est rarement le cas, ni pour Claudel, ni pour Giraudoux, ni pour Morand qui s'autorise de ces précédents célèbres pour transgresser la règle et qui, pour sa défense, assure, en 1939, que ses livres servaient l'entreprise diplomatique. Plus tard, dans *Ouvert la nuit*, il argumente : « Plein de déférence dans le service, envers mes anciens, j'éprouvais le vif besoin de me venger d'eux par l'imagination. J'ai écrit mes premières nouvelles pour frapper un coup, non pas en littérature, mais dans le siècle.²³ » Le même Morand assure que le Quai d'Orsay ne voit pas d'un bon œil ceux qui se partagent entre les lettres et la Carrière. Dans son *Journal inutile*, il note : « C'est comme les Affaires étrangères, qui n'ont jamais pardonné à Claudel, à Léger, à Giraudoux et à moi de les avoir illustrées et sorties de leur obscurité.²⁴ » Ce qui est un peu injuste. À l'inverse, la diplomatie peut servir la littérature en offrant, au moins dans certains cas, une sorte de situation avantageuse. « Le Quai d'Orsay est le mécène du poète » disait Joëlle Gardes à propos de Saint-John Perse. Et elle nous suggère que ce sont les relations que lui a apportées la diplomatie qui lui permettront d'obtenir le prix Nobel de littérature. On peut, dans les antichambres ou les bureaux, comme le faisait Stendhal, travailler à son œuvre ; on peut, dans les divers lieux du monde où s'exercent les fonctions de représentation, trouver la nourriture de futurs livres. Avec un peu de cynisme, Giraudoux se flatte « de concilier le minimum de travail avec le maximum de facilités pour satisfaire mon goût des voyages.²⁵ » Morand dénonce une « besogne de chiffre et de machine à écrire avec un salaire de

18 Cité par Renaud Meltz, *op. cit.* p. 91.

19 *Ib.* p. 81. Le propos est rapporté par Hélène Hoppenot dans son *Journal*.

20 H. Hoppenot, *D'Alexis Léger à Saint-John Perse*, 1950, cité par Gilles Ferragu, *Écrivains et diplomates*, *op. cit.*, p.97.

21 P. Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade*, *op. cit.* p., IV.

22 Cité par Kerwin Spire, « Romain Gary, écrivain diplomate », *Écrivains et diplomates*, *op. cit.*, p. 363.

23 Cité par Renaud Meltz, *op. cit.*, p. 83.

24 P. Morand, *Journal intime*, tome 1, *op. cit.*, p. 115.

25 Cité par Gilles Ferragu, *op. cit.*, p. 104.

cent vingt francs par mois.²⁶ » Romain Gary évoque dans *La Nuit sera calme* les « longues heures d'ennui » à l'ambassade de Berne qu'il met à profit pour rédiger *Couleur du jour*.

Le métier de diplomate peut également irriguer l'œuvre : le jeune vice-consul Paul Claudel est nommé aux États-Unis en 1893 et c'est là qu'il rédige *L'Échange* qui met en scène un financier de Wall Street. *Partage de Midi*, en 1901, s'inspire de l'expérience de la mission chinoise et prend pour décor une concession. Le même Claudel aurait-il écrit *Connaissance de l'Est* (publié dans la presse sous le titre *Images de Chine*) sans ses séjours prolongés dans l'Empire du milieu ? *Le Soulier de satin* fut rédigé pendant qu'il est en poste au Japon pour ce qu'il considéra comme « les cinq plus belles années de [s]a vie » et se nourrit de multiples expériences à l'étranger. Du Japon, il rapporte aussi le recueil *Cent phrases pour un éventail* (1941) dont les courts poèmes ressemblent à des haïkus. Le cosmopolitisme de Morand, servi par sa fonction, se retrouve dans son œuvre ; et Saint-John Perse, grâce à son passage par les concessions lointaines, notamment en Orient, peut élargir le champ poétique, comme pour *Amitié du Prince*. Le cas le plus net est celui de Roger Peyrefitte qui s'invente un double, Georges de Sarre, héros des *Ambassades* et de sa suite *La Fin des Ambassades*. Et l'auteur lui-même n'hésite pas à reconnaître que son œuvre est « une déformation de [s]a vie diplomatique²⁷ ». On sait par ailleurs que dans ses romans, Peyrefitte s'est permis de révéler certains « secrets » diplomatiques qui lui valurent des procès.

Pour faciliter la cohabitation, on peut, comme le fait Léger, recourir au pseudonyme – ce qui sera le cas de plusieurs autres écrivains diplomates. Le haut fonctionnaire est investi d'une mission officielle qui n'est pas toujours compatible avec les libertés ou les audaces de l'artiste. Pourtant les qualités de l'un peuvent rejaillir sur l'autre et Giraudoux conseillait à son cadet Morand de ne pas changer de nom, la notoriété littéraire pouvant servir de protection. Comme l'écrit Renaud Meltz, « la littérature peut venir au secours du diplomate ». Et il cite le cas de Léger (dont il fut le biographe) qui, « après guerre, flatte l'interprétation de ses poèmes de guerre, parus parfois à son insu, en zone sud ou à Alger, qui font de Saint-John Perse un poète résistant.²⁸ » Et ce n'est pas faire injure au prix Nobel de littérature que de rappeler que dans l'édition de la Pléiade dirigée par ses soins, il n'a pas hésité à s'attribuer un prophétisme politique qui s'accordait à sa qualité de voyant en poésie. Quant à la stratégie du double nom, elle n'abusa personne et fut considérée par certains comme une farce. On ne peut que souscrire à cette appréciation d'un de ses biographes : « Alexis Léger, diplomate et écrivain, se régalaient de l'honorabilité propre à chaque sphère, non sans soigner sa pureté en chacune.²⁹ » Propos confirmé par ce jugement de Michel Murat : « Léger a bâti la légende de l'homme double et l'a entretenue au faîte d'une rumeur tissée par les collègues éblouis ou jaloux, par les écrivains, les gens du monde, les femmes.³⁰ »

Pour échapper à la schizophrénie de la double fonction, certains peuvent être tentés de démissionner. Ce fut le cas, par exemple, de Paul Morand qui a toujours hésité entre ses deux vocations – il en avait même une troisième, sa passion pour les œuvres d'art, une quatrième, son goût pour les bolides et une cinquième, la collection de bonnes fortunes féminines. Dans un entretien, l'auteur de *Ouvert la nuit* déclarait : « Dès que j'ai gagné de l'argent, j'ai flanqué les Affaires étrangères et le bureau en l'air avec joie³¹. » À vrai dire, après avoir été mis à la retraite d'office en 1940, puis nommé ambassadeur à Bucarest en 1942 par Laval et en 1944 à Berne, il est révoqué à la Libération par le ministère des Affaires étrangères, sans pension ni indemnité. Même choix de démissionner de la part de Romain Gary qui, à quarante-six ans, décide de reprendre sa liberté : « J'ai quitté la Carrière pour être libre » écrit-il dans *La Nuit sera calme*³². Et plus loin il ajoute : « J'ai décidé de tout foutre en l'air, une sorte de révolution culturelle, à la chinoise, à titre personnel de remise en question³³. ». En fait l'administration du Quai n'a pas de poste à offrir à cet encombrant fonctionnaire et le pousse vers la sortie, avec avancement, comme il se doit. Quand, quelques temps après le prix Goncourt, Gary accomplit des démarches pour réintégrer son corps, on lui fait comprendre que désormais sa vie est plutôt du côté des hommes de plume. Quant à Roger Peyrefitte, il fut forcé de démissionner en 1940 pour une affaire de mœurs, réintégré en 1943 sur ordre des Allemands, puis définitivement révoqué en 1944 suite à des révélations compromettantes et des attaques personnelles à l'encontre de Georges Bidault. Mais cette révocation fut elle-même révoquée par le tribunal administratif pour vice de forme.

26 Ibid. p. 103.

27 *Propos secrets*, Albin Michel, 1977, p. 38.

28 R. Meltz, *op. cit.* p. 87.

29 Renaud Meltz, *Alexis Léger dit Saint-John Perse*, Flammarion, 2008, p. 155.

30 Michel Murat, « Le style diplomatique », *Écrivains et diplomates, op. cit.*, p. 151. À propos de pseudonymes rappelons que Roman Kacew a pris le nom de Romain Gary avant d'entrer dans la diplomatie et qu'il fera officialiser ce patronyme.

31 Cité par Gilles Ferragu. *Ibid.* p. 111.

32 *Op. cit.*, p. 207

33 *Ibid.*, p. 214.

J'aimerais conclure en tentant de répondre à une question que vous ne vous posez peut-être pas : pour lequel avoir le plus de considération quand les deux qualités sont réunies, le diplomate ou l'écrivain ? Je ne vous donnerai pas ma propre réponse, à vrai dire sans réel intérêt, mais je céderai la parole à celui qui sert de modèle à tous les écrivains diplomates, je veux parler de François-René de Chateaubriand, en vous citant un passage des *Mémoires d'outre-tombe* dans lequel il donne son avis sur ce sujet : « Je veux défendre les gens de lettres contre les gens de la diplomatie, de comptoir et de bureaux. Il ne faut pas que ceux-ci s'avisent de se croire au-dessus d'hommes dont le plus petit les surpasse de toute la tête ; quand on sait tant de choses, comme messieurs les positifs, on devrait au moins ne pas dire des âneries. Vous parlez de faits, reconnaissez donc les faits : la plupart des grands écrivains de l'Antiquité, du Moyen Âge, de l'Angleterre moderne, ont été de grands hommes d'État quand ils ont daigné descendre jusqu'aux affaires.³⁴ »

³⁴ *Mémoires d'outre-tombe*, chapitre 11.

ROMÉO ET JULIETTE : L'AMOUR, LA HAINE ; L'AMOUR, LA MORT

Gérard GARCIA



Que peut-on dire d'original sur cette pièce de Shakespeare qui a été tant jouée, analysée et commentée depuis sa publication en 1597 ? Pas grand-chose, en vérité ! Je n'ai pas l'ambition ni la prétention d'apporter quelque chose de nouveau ou de révolutionnaire dans la compréhension de cette pièce qui est, semble-t-il, la seconde la plus jouée en Grande-Bretagne, à égalité avec *Hamlet* et juste après *A Midsummer Night's Dream*, « Le Songe d'une nuit d'été ». En fait, je me contenterai de partager avec vous, si vous le voulez bien, quelques réflexions qui m'ont modestement été inspirées par la relecture de cette œuvre de jeunesse de William Shakespeare. Je vous invite donc à me suivre, à travers *Roméo et Juliette*, dans l'univers si riche et si complexe de cet auteur prolifique qui a si finement étudié l'âme humaine, connaissait bien son public et essayait de plaire à tous, d'intéresser les nobles érudits comme les gens du peuple, et pour ce faire, mélangeait tragédie et comédie. Et j'insisterai précisément sur l'art du dramaturge à jouer sur la notion d'opposition, de contraste, comme sous-entendu dans le titre que j'ai choisi : l'amour, la haine ; l'amour, la mort.

The Most Excellent and Lamentable Tragedy of Romeo and Juliet. Tel est le titre original de la pièce, et il faut reconnaître qu'il nous met tout de suite dans l'ambiance. Il ne s'agit pas ici d'une banale histoire d'amour à l'eau de rose, comme on en connaît tant. C'est une tragédie qu'annonce William Shakespeare, et d'ailleurs, même avant le début de la représentation proprement dite, il fait parler le chœur, un peu à la manière des dramaturges grecs de l'antiquité. Écoutons ce qu'il lui fait dire :

« Deux familles, égales en noblesse,
Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène,
Sont entraînées par d'anciennes rancunes à des rixes nouvelles
Où le sang des citoyens souille les mains des citoyens.
Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies
A pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux
Dont la ruine néfaste et lamentable
Doit ensevelir dans leur tombe l'animosité de leurs parents.
Les terribles péripéties de leur fatal amour
Et les effets obstinés de la rage de ces familles,
Que peut seule apaiser la mort de leurs enfants,
Vont en deux heures être exposés sur notre scène. Si vous daignez nous écouter patiemment,
Notre zèle s'efforcera de corriger notre insuffisance. »



Petite précision : je me suis servi ici de la traduction de François-Victor Hugo, l'un des fils de notre grand Victor Hugo. Malgré des insuffisances et des omissions, elle n'en demeure pas moins une version agréable à lire.

Ce prologue est en fait un excellent résumé de la pièce. Ainsi le spectateur sait tout dès le départ.

Nous pourrions nous croire dans un épisode de la série télévisée *Columbo*, dans lequel nous savons dès le départ qui est le coupable, mais dont l'intérêt réside dans la façon dont l'inspecteur Columbo va résoudre l'affaire. En outre, c'est une illustration remarquable de ce que les Anglais appellent *dramatic irony*, l'ironie dramatique, à savoir le principe selon lequel le spectateur connaît des éléments que les personnages sur scène ne connaissent pas, ce qui donne au spectateur un avantage par rapport aux personnages. Un avantage qui résulte en une souffrance pour le spectateur qui assiste, impuissant, aux vains efforts des personnages pour défier leur destin dont il connaît l'inexorabilité.

Quoiqu'il en soit, même si les spectateurs élisabéthains ne savaient pas très bien quelle était la différence entre un drame et une tragédie, ils étaient avertis dès l'annonce du titre original que l'histoire de nos deux tourtereaux n'allait pas bien se terminer pour eux.

L'argument de la pièce est bien connu. Aussi, plutôt que de m'attarder sur un résumé détaillé, j'ai pensé préférable de reprendre le prologue en l'explicitant en quelques mots.

Ainsi, Shakespeare mentionne « Deux familles, égales en noblesse ». Il s'agit bien sûr des Capulet et des Montaigu qui habitent, nous dit-il, « Dans la belle Vérone ». Voilà, le décor est planté. Une ville au passé chargé d'histoire, d'architecture et d'art et deux familles de haut rang. Elles « sont entraînées par d'anciennes rancunes à des rixes nouvelles où le sang des citoyens souille les mains des citoyens ». Allusion sans aucun doute aux conflits sanglants fratricides entre Guelfes et Gibelins du XII^e au XIV^e siècle, principalement en Toscane et Lombardie. Les Capulet seraient des Guelfes et les Montaigu des Gibelins. « Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies a pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux ». Les enfants de ces deux familles en conflit tombent amoureux l'un de l'autre et l'on y voit la main du destin : il était écrit que tous deux devaient se rencontrer et que leur amour serait contrarié par le destin. « Dont la ruine néfaste et lamentable doit ensevelir dans leur tombe l'animosité de leurs parents. Les terribles péripéties de leur fatal amour et les effets obstinés de la rage de ces familles, que peut seule apaiser la mort de leurs enfants, vont en deux heures être exposés sur notre scène ». Le spectateur comprend que ce dénouement, pour tragique qu'il soit, aura néanmoins une conséquence heureuse, à savoir la réconciliation des deux familles. « Si vous daignez nous écouter patiemment, notre zèle s'efforcera de corriger notre insuffisance ». Et ces deux derniers vers sont un bel exemple de fausse modestie de la part de l'auteur. Car Shakespeare n'était pas un obscur dramaturge débutant. On pense que la première représentation de *Roméo et Juliette* a été donnée aux alentours de 1595, ce qui signifie qu'il avait déjà écrit et fait jouer une bonne dizaine de pièces, dont plusieurs comédies, pièces historiques et tragédies, sans compter des poèmes narratifs. Et cela, depuis son arrivée à Londres en 1590, donc en l'espace de cinq années à peine ! Il n'est pas étonnant dans ces conditions que certains critiques et historiens aient suggéré que toutes ces œuvres n'étaient pas forcément de lui, d'autant plus qu'il y a beaucoup de points obscurs dans sa biographie et peu de preuves concrètes que Shakespeare seul en soit l'auteur.

Quoiqu'il en soit, *Roméo et Juliette* est certainement l'une des pièces les plus connues du grand public, certainement parce qu'elle a été vulgarisée par les différentes adaptations théâtrales et cinématographiques

qui en ont été faites, mais surtout parce qu'elle est devenue le symbole de l'histoire d'amour tragique par excellence. Pourtant, elle n'est certainement pas la première du genre. Si l'on fait un retour en arrière, on découvre rapidement nombre d'œuvres littéraires qui ont utilisé le même thème de l'amour contrarié avec plus ou moins de bonheur, et cela, dès l'Antiquité.

L'exemple le plus flagrant est peut-être l'histoire de *Pyrame et Thisbé* que l'on trouve dans les *Métamorphoses* d'Ovide, inspirée de la mythologie grecque, et dont Shakespeare s'est manifestement inspiré lui aussi. L'histoire en deux mots :

Pyrame est un jeune Babylonien qui tombe amoureux de sa voisine, Thisbé. Amour partagé, certes, mais leurs pères opposent leur interdiction. Les deux jeunes gens décident de passer outre et de se retrouver une nuit en dehors de la ville sous un mûrier blanc. Première sur les lieux, Thisbé croise le chemin d'une lionne qui vient de dévorer une proie. Effrayée, la jeune fille s'enfuit et perd son voile que la lionne prend dans sa gueule et imprègne du sang de sa proie. Pyrame arrivant voit le voile ensanglanté et les empreintes du fauve et croit que Thisbé a été dévorée. Fou de douleur, il se suicide. De retour, Thisbé découvre son corps sans vie et se donne la mort.

Ovide a également raconté la tragique histoire d'Orphée et Eurydice, et Sophocle celle d'Antigone et Hémon, et par la suite de nombreux auteurs se sont servis de ce thème que l'on peut qualifier d'éternel, l'amour passion jusqu'à la mort et parfois... au-delà de la mort !

Ils ont ainsi créé des couples célèbres de la littérature, pour ne citer, au Moyen Âge et à la Renaissance, que Lancelot et Guenièvre, Paolo et Francesca, Héloïse et Abélard, Tristan et Yseult. Puis, plus tard, Heathcliff et Catherine (*Wuthering Heights*, « Les hauts de Hurlevent »), Julien Sorel et Madame de Rênal (*Le Rouge et le Noir*), et tant d'autres. Sans oublier, bien entendu, les adaptations contemporaines de *Roméo et Juliette*, films, opéras, et ballets, la plus célèbre étant sans doute la comédie musicale *West Side Story*.

Pour en revenir à Shakespeare, certains esprits chagrins ne manqueront pas de faire remarquer qu'il avait fait preuve de peu d'imagination : il a visiblement copié sur l'histoire de Pyrame et Thisbé. Mais nous savons bien que du temps de Shakespeare, on ne demandait pas à un auteur d'être original, d'innover, et en fait la coutume voulait que l'on puise abondamment dans l'histoire, les légendes, les mythes, la tradition, pour y trouver des idées d'intrigues. C'était monnaie courante au Moyen Âge et à la Renaissance, et même au-delà. En réalité, Shakespeare n'a même pas eu à remonter à l'Antiquité, car, pour faire court, il s'est tout simplement inspiré d'une vieille légende italienne rapportée en 1530 par un certain comte Luigi da Porto et qui avait été traduite en anglais en 1562 par le poète Arthur Brooke. La plus grande partie de l'intrigue était déjà là, ainsi que les personnages principaux, mais Shakespeare a approfondi l'histoire, développé les personnages secondaires, introduit une alternance d'épisodes tragiques, violents, et de passages comiques, de scènes poétiques ou romantiques et d'autres banales, terre à terre.

Le résultat est une tension accrue pour le spectateur, procédé classique utilisant la montée vers un point culminant ou *climax*, suivi d'un relâchement de cette tension ou *anticlimax*. Dans *Roméo et Juliette* on trouve également des oppositions de types différents, en particulier entre l'amour et la haine ou la vengeance, l'amour romantique ou passion et l'amour raisonnable ou conventionnel, l'amour et la mort, le pur bonheur de l'amour et les affres de l'amour, la lumière et l'obscurité, la jeunesse et la vieillesse, et au niveau de la langue, un langage poétique opposé à une langue crue et vulgaire.

Tout commence en fait par une banale amourette, banale et contrariée tout simplement parce que Roméo est tombé éperdument amoureux de... Rosaline qui le repousse car elle a fait vœu de chasteté.

Il exprime sa frustration à son cousin Benvolio et on peut se demander si son amour est aussi sincère et profond qu'il veut bien le dire quand on examine les clichés simplistes et maladroits qu'il utilise. « Oh ! Que les heures tristes semblent longues ! », « L'amour, malgré le bandeau qui l'aveugle », « L'amour est une fumée de soupirs », « Dégagé, c'est une flamme qui étincelle aux yeux des amants ; comprimé, c'est une mer qu'alimentent leurs larmes ». En outre, pour illustrer son désarroi amoureux, il débite une série de termes opposés, des oxymores en somme, d'une banalité navrante. Par exemple, « Ô amoureuse haine ! Ô tout créé de rien ! Ô lourde légèreté ! Plume de plomb, feu glacé, santé malade », et j'en passe. Ce qui d'ailleurs déclenche l'hilarité de Benvolio. Shakespeare ne mentionne nulle part l'âge de Roméo, mais il est fort probable qu'il est encore adolescent, l'âge bête, dit-on, et Rosaline est peut-être son premier amour. D'où son manque d'expérience et de recul...



On ne peut s'empêcher de voir dans cette scène une réminiscence d'une notion encore sensible à l'époque de Shakespeare, à savoir l'amour courtois, vision de l'amour répandue au Moyen Âge, héritière elle-même d'une tradition antique représentée par Ovide, par exemple. On l'a vu, Roméo se lamentant de l'indifférence de Rosaline reprend le vocabulaire et les attitudes des troubadours qui chantaient l'amour impossible, l'absence ou l'inaccessibilité de l'être aimé, et se complaît dans un lyrisme élégiaque qui fait penser à Pétrarque et à l'amour courtois. Pétrarque que Shakespeare ne peut manquer d'avoir lu, tout comme Dante. Dante qui, coïncidence troublante, cite les familles

Capuletti et Montecchi dans *La divine Comédie* sans pour autant mentionner une quelconque histoire d'amour. Mais comme beaucoup d'auteurs du XVI^e siècle, Shakespeare utilise l'amour courtois aussi sur un ton ironique. Pensez à Mercutio quand il appelle Roméo qu'il a vu sauter par-dessus le mur du jardin des Capulet et se moque de son chagrin... pour l'amour de Rosaline, croit-il ! « Roméo ! caprice ! frénésie ! passion ! amour ! apparais-nous sous la forme d'un soupir ! Dis seulement un vers et je suis satisfait ! Crie seulement « hélas » ! accouple seulement « amour » avec « jour » ! Rien qu'un mot aimable pour ma commère Vénus ! » C'est là clairement une parodie du langage poétique et artificiel de Roméo, caractéristique de l'euphuisme, ainsi nommé d'après une œuvre de John Lyly, *Euphues, The Anatomy of Wyt*, publié en 1578. Dans les années 1590-1600, ce regain d'intérêt pour les conventions de l'amour courtois se retrouve dans les œuvres de la comtesse de Pembroke, par exemple dans *The Tragedie of Antonie*, de Spenser dans *The Faerie Queene*, ou encore de John Donne dans son *Elegy 19*, qu'il s'agisse d'ailleurs d'imiter le style ou au contraire de le parodier, de s'en moquer.

Dans la scène suivante apparaît Pâris, le gendre idéal dans une certaine mesure : il a une honorable réputation, appartient à une famille apparentée aux Capulet, et se déclare amoureux de Juliette d'une façon toute conventionnelle. C'est un autre visage de l'amour et du mariage, loin du grand amour romantique et passionné. Pâris symbolise le mariage de raison. Juliette, dont on nous dit qu'elle n'a pas encore quatorze ans, doit une totale obéissance à ses parents qui, comme c'était la coutume alors, choisissent son futur époux sans lui demander son avis. On a pu dire que Roméo et Juliette, comme nombre d'adolescents étaient en fait amoureux de l'amour, de l'idée, du concept, de l'amour, et je pense que c'est assez justement observé. Ils sont à un âge où l'on a envie de tomber amoureux, où l'on recherche l'amour. Les parents, appartenant à une autre génération, écoutent la raison plutôt que le cœur, ils voient d'abord l'intérêt de leurs enfants et... le leur. En prenant de l'âge, une fille célibataire devenait difficile à marier, ne rentrait pas dans les normes sociales, était parfois considérée comme une bouche de trop à nourrir. Alors qu'en la mariant tôt elle n'était plus à la charge de ses parents et parfois contribuait à l'élargissement des domaines familiaux, à l'enrichissement ou encore à l'ascension sociale de sa famille qui pouvait par exemple ainsi accéder à la noblesse. L'amour n'avait guère de place dans ces marchandages... Et de toute façon, l'obéissance aux parents était la norme. Quand sa mère et sa nourrice, au début de la pièce, entreprennent de lui vanter les mérites de Pâris, Juliette est prête à s'exécuter, bien que sans grand enthousiasme.

Mais c'est alors que Roméo, par un coup du destin, va s'inviter, malgré un funeste pressentiment, au bal masqué donné par les Capulet, incognito puisque masqué, soi-disant pour essayer d'apercevoir la belle et cruelle Rosaline, et ce coup du destin va se solder par un coup de foudre lorsqu'il aperçoit Juliette. Signalons au passage qu'en anglais « coup de foudre » se dit « *Love at first sight* », l'amour au premier coup d'œil, ce qui décrit parfaitement cette première rencontre. Et comme par magie, oubliée, l'indifférente Rosaline, oublié son grand chagrin d'amour soi-disant inconsolable ! Preuve que ses sentiments pour elle devaient être bien superficiels pour qu'ils s'évanouissent si facilement ! Il passe de Rosaline à Juliette en moins de vingt-quatre heures ! Quoi qu'il en soit la vue de Juliette est pour lui un éblouissement : « Elle apprend aux flambeaux à illuminer ! Sa beauté est suspendue à la face de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne ! », « Telle la colombe de neige dans une troupe de corneilles ». Lumière, éclat, blancheur la distinguent sur un fond sombre et triste. Il y a là quelque chose de magique, de religieux même quand Roméo saisit la main de Juliette qu'il compare à une « chasse sacrée », qu'il mentionne ses lèvres, ces « deux pèlerins rougissants », tandis que Juliette, lui abandonnant sa main et prête à recevoir un baiser trouve l'excuse que même les saintes ont des mains et des lèvres, et qui plus est, qu'elles exaucent les prières. Sur quoi Roméo en profite pour lui donner ses premiers baisers. Juliette, coquette, semble opposer timidement et sans grande conviction des arguments raisonnables à la hardiesse des avances de Roméo, mais en fait, elle ne fait que chercher à se faire désirer, l'inaccessibilité étant une source d'amour.

Je reviens deux secondes sur cette notion d'éblouissement par la blancheur, donc, la pureté, qui revient à plusieurs reprises dans la pièce. Juliette est la lumière qui libère Roméo de sa mélancolie perpétuelle. Lors de la scène du balcon, Roméo assimile Juliette au soleil « Voilà l'Orient, et Juliette est le soleil. », à la lumière du

jour, « Le seul éclat de ses joues ferait pâlir la clarté des astres, comme le grand jour, une lampe. » Et, quelques lignes plus loin, « Car tu rayannes dans cette nuit, au-dessus de ma tête, comme le messager ailé du ciel. » « Oh ! parle encore, ange resplendissant ! »



Après un court jeu de cache-cache, Roméo prend la main de Juliette par surprise. François-Victor Hugo traduit la scène comme suit :

Roméo : « Si j'ai profané avec mon indigne main cette châsse sacrée, je suis prêt à une douce pénitence : permettez à mes lèvres, comme à deux pèlerins rougissants, d'effacer ce grossier attouchement par un tendre baiser. »

Juliette : « Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main qui n'a fait preuve en ceci que d'une respectueuse dévotion. Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ; et cette étreinte est un pieux baiser. »

Roméo : « Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les pèlerins aussi ? »

Juliette : « Oui, pèlerin, des lèvres vouées à la prière. »

Roméo : « Oh ! alors, chère sainte, que tes lèvres fassent ce que font les mains. Elles te prient ; exauce-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir. »

Juliette : « Les saintes restent immobiles, tout en exauçant les prières. »

Roméo : « Restez donc immobiles, tandis que je recueillerai l'effet de ma prière. [*Il l'embrasse sur la bouche*] Vos lèvres ont effacé le péché des miennes. »

Cet échange de répliques peut paraître simpliste et puéril, mais il ne faut pas oublier l'âge des protagonistes, ni les conventions de l'amour courtois encore plus ou moins en vigueur à cette époque.

Les deux amoureux sont aux anges, en pleine félicité, et bien sûr Shakespeare, diabolique, choisit cet instant magique pour leur révéler ce que le spectateur savait déjà, (ironie dramatique...) à savoir qu'ils appartiennent à deux familles ennemies. Il nous plonge ainsi dans le deuxième thème de la pièce, la haine, tout aussi dominant si ce n'est plus, que l'amour.

La haine va jouer un rôle primordial dans cette histoire d'amour, car c'est elle qui mènera l'intrigue à sa fin tragique. Obstacle insurmontable, elle va en fait décupler leur passion parce qu'elle se met en travers de leur chemin, les force à faire preuve de ruse et d'ingéniosité et, probablement aussi, parce que tout ce qui est interdit, impossible, fascine, surtout quand on est adolescent. « Ma vie est due à mon ennemie ! » s'exclame Roméo, anéanti. Juliette de son côté se lamente : « Mon unique amour émane de mon unique haine ! Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je l'ai connu trop tard. Il m'est né un prodigieux amour, puisque je dois aimer un ennemi exécré ! » Mais aimer son ennemi est tellement plus romantique ! Juliette s'imagine peut-être être en train de vivre un conte de fées de la même veine que ceux que sa nourrice lui a certainement contés dans sa prime jeunesse...

C'est une adolescente immature, naïve et idéaliste qui n'a aucune notion de ce qu'est l'amour et encore moins de ce qu'est le mariage. Apparemment elle ne s'est encore jamais éprise d'un garçon, et n'a jamais éprouvé le désir. Elle prend donc son attirance pour Roméo pour de l'amour, un sentiment sans doute exacerbé par l'envie,

le besoin, même, de se rebeller contre ses parents, de gagner son indépendance, de prendre ses décisions elle-même, comme tout adolescent qui a hâte de devenir adulte. Et Roméo tombe à pic pour incarner tout cela.

Bien qu'un peu plus âgé, Roméo partage les mêmes pulsions que Juliette, son désir d'indépendance, son besoin viscéral de tomber amoureux, et bien sûr la stimulation de l'amour interdit pour une Capulet, que l'on peut assimiler au fruit défendu. À ce propos, on ne peut s'empêcher de noter que, malgré tout, les deux jeunes gens ne consommeront le mariage qu'après que celui-ci a été consacré par frère Laurence. La morale est sauvée. Et pourtant, le désir charnel, l'amour physique sont bien présents chez les deux adolescents, visibles ne serait-ce que dans leurs contacts physiques dès la première rencontre, les mains, les lèvres, leur impatience à se marier, si visibles que même frère Laurent, pourtant si compréhensif, refuse de les laisser seuls tant qu'ils n'auront pas été unis par la Sainte Église. Il est urgent de marier ces deux tourtereaux ! Frère Laurent craignait que ce grand amour, souvent qualifié dans le texte de *true love*, l'amour vrai, ne se transformât en fornication, l'un des sept péchés capitaux. Dans la même scène, il s'exclame : « Ces joies violentes ont des fins violentes, et meurent dans leur triomphe : flamme et poudre, elles se consomment en un baiser. » Voilà qui prépare le spectateur à la fin tragique de la pièce, puisque Juliette, découvrant le corps sans vie de Roméo, l'embrassera une dernière fois avant de se poignarder. La pièce abonde en allusions ou prémonitions de ce type, qui, ici, servent au dramaturge à montrer le désir incontrôlable de Roméo et Juliette et les dangers présentés par des émotions violentes et incontrôlables, même l'amour et le désir.

Bien avant la rencontre de Roméo et Juliette le spectateur est mis au courant de la vieille hostilité entre les deux familles, et cela grâce aux dialogues entre les valets des deux camps qui partagent les sentiments de leurs maîtres, et les neveux et autres parents des deux maisons ennemies, le plus virulent, semble-t-il, étant Tybalt, neveu de Lady Capulet, toujours prêt à tirer l'épée contre tout membre de la maison Montague. Quand il reconnaît Roméo lors du bal masqué, il se précipite pour l'embrocher et Capulet, le père de Juliette, plus sage, a du mal à le retenir et à calmer cette haine féroce qui le dévore et qui le poussera un peu plus tard à provoquer et tuer Mercutio, ami de Roméo.



Ce premier crime, conséquence d'une haine portée à l'excès, déclenchera une série de morts violentes qui conditionneront le parcours dramatique et la fin tragique de l'amour, lui aussi porté à l'excès, de nos deux héros. L'amour passion et la haine passion sont intimement liés et conduisent à la tragédie car tous deux sont déraisonnables au sens propre du terme. « L'amour est aveugle » fait dire Shakespeare à plusieurs de ses personnages. Mais la haine l'est tout autant comme le démontre la folie meurtrière de Tybalt. C'est d'ailleurs le meurtre de Mercutio qui fait franchement basculer la pièce dans le tragique, puisque Roméo, pour venger son ami et pour l'honneur des Montague, tue à son tour Tybalt.

Impulsion amoureuse et impulsion meurtrière semblent caractériser nos trois héros, victimes de leur manque de maturité, de lucidité. Ils sont encore une fois opposés à la sagesse de leurs aînés, leurs parents, le moine, et même Paris.

Déraison et aveuglement, certes, car la passion fait oublier le danger. Par exemple, lorsque Roméo escalade le mur du jardin des Capulet, il sait pertinemment qu'il risque sa vie, mais l'amour est une force irrésistible, violente, stimulante, qui lui donne le courage d'affronter le danger. Quand Juliette découvre la présence de Roméo sous son balcon, elle s'écrie : « Les murs du jardin sont hauts et difficiles à gravir. Considère qui tu es : ce lieu est ta mort, si quelqu'un de mes parents te trouve ici. »

Ce à quoi Roméo réplique : « J'ai escaladé les murs sur les ailes légères de l'amour : car les limites de pierre ne sauraient arrêter l'amour, et ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter ; voilà pourquoi tes parents ne sont pas un obstacle pour moi. » Le pouvoir de l'amour défie la raison, on vient de le dire. Il se rit des obstacles et défie hardiment et imprudemment le reste du monde et des valeurs telles que l'autorité paternelle. Bien que

ni Montaigu ni Capulet ne l'expriment explicitement dans la pièce, il est clair que les deux familles ennemies et leurs domestiques sont censés ne pas se fréquenter. Et non seulement Roméo et Juliette s'aiment et se marient secrètement, mais ils commettent une sorte de sacrilège en proposant de renoncer à leurs noms de famille afin d'effacer l'obstacle à leur amour que ces derniers représentent. Juliette, rêvant tout haut sur son balcon implore ainsi Roméo : « Ô Roméo ! Ô Roméo ! Pourquoi es-tu Roméo ? Renie ton père et abdique ton nom ; ou, si tu ne le veux pas, jure de m'aimer et je ne serai plus une Capulet. »

Voici un extrait de la scène mythique du balcon, toujours dans la traduction de François-Victor Hugo :

Roméo est donc sous le balcon et apparaît Juliette qui ignore sa présence. Mais au fait, l'ignore-t-elle vraiment, ou n'est-ce encore là qu'une ruse bien féminine de sa part ?...

Roméo à part : « Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main ! Oh ! que ne suis-je le gant de cette main ! Je toucherais sa joue ! »

Juliette : « Hélas ! »

Roméo à part : « Elle parle ! Oh ! parle encore, ange resplendissant ! Car tu rayannes dans cette nuit, au-dessus de ma tête, comme le messenger ailé du ciel, quand, aux yeux bouleversés des mortels qui se rejettent en arrière pour le contempler, il devance les nuées paresseuses et vogue sur le sein des airs ! »

Juliette : « Ô Roméo ! Roméo ! Pourquoi es-tu Roméo ? Renie ton père et abdique ton nom ; ou, si tu ne le veux pas, jure de m'aimer, et je ne serai plus une Capulet. »

Roméo, à part : « Dois-je l'écouter ou encore lui répondre ? »

Juliette : « Ton nom seul est mon ennemi. Tu n'es pas un Montague, tu es toi-même. Qu'est-ce qu'un Montague ? Ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui fasse partie d'un homme... Oh ! sois quelque autre nom ! Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose embaumerait autant sous un autre nom. Ainsi, quand Roméo ne s'appellerait plus Roméo, il conserverait encore les chères perfections qu'il possède... Roméo, renonce à ton nom ; et, à la place de ce nom qui ne fait pas partie de toi, prends-moi tout entière. »

Roméo tout haut : « Je te prends au mot ! Appelle-moi seulement ton amour, et je reçois un nouveau baptême : désormais je ne suis plus Roméo. »

Lui aussi est prêt à renoncer à son nom pour l'amour de sa belle.

C'est là certainement un passage de la pièce des plus cités. Quelques vers plus loin, après un échange de compliments et de protestations d'amour exprimées par des images très convenues, encore dans la veine de l'amour courtois, Juliette soudain s'exclame : « Mais adieu, les cérémonies ! M'aimes-tu ? Je sais que tu vas dire oui, et je te croirai sur parole. Ne le jure pas : tu pourrais trahir ton serment : les parjures des amoureux font, dit-on, rire Jupiter... Oh, gentil Roméo, si tu m'aimes, proclame-le loyalement. » Voilà une coupure nette avec les propos plutôt mièvres qui précèdent. Si Shakespeare change ainsi de ton et de vocabulaire, c'est sans doute pour nous montrer que Juliette, en définitive, est plus directe, plus réaliste et prosaïque que le gentil Roméo, loin de l'affectation « courtoise ». Elle est devenue plus mûre, plus déterminée.

Cette scène ne peut manquer de faire penser à d'autres balcons. Par exemple Robin des Bois-Errol Flynn, caché dans le lierre pour grimper vers la chambre de Lady Marianne, surprenant la confidence de celle-ci à sa dame de compagnie lui avouant son amour pour Robin. Ou encore, mais dans un tout autre registre et des circonstances différentes, Cyrano de Bergerac sous le balcon de Roxane. Mais ça n'est pas lui qui monte jusqu'à elle, c'est Christian :

« Pendant que je restais en bas, dans l'ombre noire,
D'autres montaient cueillir le baiser de la gloire ! »

Magnifique réplique !

Nous avons dit que la force de l'amour fait que Roméo et Juliette défient l'autorité paternelle. Mais Roméo va également jusqu'à défier l'autorité du prince qui l'a exilé à Mantoue après qu'il eut tué Tybalt. « Que Roméo se

hâte de partir ; l'heure où on le trouverait ici serait pour lui la dernière. » avait rajouté le prince après l'énoncé de la sentence. Roméo revient à Vérone pour revoir Juliette, mettant ainsi sa propre vie en péril.

L'amour, la mort... belle allitération en français en tout cas. Et belle antinomie, car l'amour, c'est la vie, même si au sens figuré on peut mourir d'amour pour quelqu'un. Mais ici la passion excessive qu'éprouvent les deux amants flirte constamment avec la mort. L'issue tragique de l'intrigue est constamment suggérée ou même ouvertement formulée. Quand Juliette apprend que son père a décidé qu'elle allait épouser Pâris, elle jure de mourir plutôt que d'obéir à son père. Lors de son entrevue avec frère Laurent, ne supportant pas l'idée d'être exilé et séparé de sa bien-aimée, Roméo tire son poignard et tente de mettre fin à ses jours. La très belle scène, une des plus belles, où Roméo a tant de mal à quitter Juliette au petit matin de leur unique nuit d'amour regorge d'allusions à la mort fantasmée de Roméo : le jour se lève, il doit partir en exil. « Je dois partir et vivre, ou rester et mourir. » Juliette, éplorée, le supplie de retarder son départ : « Reste donc, tu n'as pas besoin de partir encore. », ce à quoi il répond : « Soit ! Qu'on me prenne, qu'on me mette à mort ; je suis content si tu le veux ainsi. » et plus loin : « Vienne la mort, et elle sera bienvenue ! Ainsi le veut Juliette... » Et quand elle consent enfin à reconnaître que l'aube pointe et qu'il est urgent que Roméo parte, « Allons, fenêtre, laissez entrer le jour et sortir ma vie. » Le voilà dans le jardin et du haut du balcon, Juliette s'exclame : « Ô Dieu ! j'ai dans l'âme un présage fatal. Maintenant que tu es en bas, tu m'apparais comme un mort au fond d'une tombe. » Un peu plus tard, c'est Juliette, suppliant frère Laurent de trouver un moyen de lui éviter le mariage avec Pâris, qui sort son poignard dans un funeste dessein : « Dieu a joint mon cœur à celui de Roméo ; toi, tu as joint nos mains ; et, avant que cette main, engagée par toi à Roméo, scelle un autre contrat, avant que mon cœur loyal, devenu perfide et traître, se donne à un autre, ceci aura eu raison de tous deux. »

Cette attirance excessive pour la mort se retrouve dans toute la pièce pour finir par la tragédie inévitable de leur double suicide. Leur fin tragique est attribuée à leur amour excessif l'un pour l'autre, qui les oblige à choisir finalement la mort comme moyen ultime de préserver leur amour, un amour si fort, si profond qu'ils sont prêts à mourir pour le défendre. Le lien entre l'amour et la mort est de toute évidence la passion, l'excès, la démesure des sentiments qui les contraignent à une fuite en avant.

On a le sentiment que, quoiqu'ils fassent, leur destin est scellé dès le départ. Souvenez-vous : dans le prologue du premier acte, le chœur décrit Roméo et Juliette comme étant *star-crossed*, nés sous des étoiles contraires. Le mouvement des étoiles était alors souvent associé à la destinée des humains, et l'est encore de nos jours pour ceux qui croient à l'astrologie et lisent leur horoscope tous les matins au petit déjeuner... Et ici, non seulement le spectateur ressent cette inévitabilité des événements tragiques, mais les personnages eux-mêmes en sont conscients. On pourrait établir une longue liste de tous les présages, les signes du destin qu'ils voient quotidiennement. Juste avant d'assister au bal des Capulet, Roméo a une prémonition : « Mon âme pressent qu'une amère catastrophe, encore suspendue à mon étoile, aura pour date funeste cette nuit de fête, et terminera la méprisable existence contenue dans mon sein par le coup sinistre d'une mort prématurée. » Il tue Tybalt pour venger la mort de Mercutio et doit s'enfuir : « Oh ! je suis le bouffon de la fortune ! », c'est-à-dire du destin. Quand Roméo la quitte pour partir en exil, Juliette dit avoir dans l'âme un présage fatal. Les prédictions viennent même envahir leurs rêves : Roméo à Mantoue a rêvé que sa dame arrivait et le trouvait mort. Quand il découvre Juliette comme morte sous l'effet de la potion, il s'écrie « Astres, je vous défie ! », ce qui implique que leur amour, si pur et beau qu'il soit, va à l'encontre des décisions du destin. Mais ce défi lancé par Roméo fait en réalité le jeu du destin, car sa décision de retrouver Juliette pour l'éternité se traduit par leur mort à tous deux, donc la réalisation de leur destin. On sent bien la main du destin dans tous les événements qui entourent les deux amoureux, depuis le conflit entre leurs deux familles jusqu'au tragique manque de synchronisation de leurs deux suicides, en passant par la triste série d'incidents qui a fait échouer le plan, pourtant parti d'une bonne intention, de frère Laurent et de sa potion magique. Événements qui, loin d'être des coïncidences, sont des manifestations du destin qui contribuent à amener l'issue inévitable, la mort des deux jeunes héros.

Shakespeare s'est inspiré de ses prédécesseurs, dont Ovide, pour ce double suicide, mais aussi pour la potion de frère Laurent. « Dans un très grand nombre de cultures et jusqu'au XVIII^e siècle, la passion amoureuse était toujours provoquée », remarque le critique Tobie Nathan, et il ne manque pas d'exemples de philtres d'amour qui ont fait que deux personnes sont tombées irrésistiblement amoureuses l'une de l'autre, le plus connu étant peut-être celui de Tristan et Iseult. Mais ici, il s'agit plutôt d'un philtre de mort, même s'il n'a pour effet que de simuler la mort de Juliette. Certes, le procédé avait été utilisé dans le passé depuis Chrétien de Troyes dans *Cligès*, et des auteurs italiens de la Renaissance, mais d'ordinaire, l'héroïne se réveillait pour un dénouement heureux. Alors qu'ici, c'est bien à cause de cette apparence de mort que Roméo se suicide de désespoir, ce qui entraînera le suicide de Juliette, comme dans la *novella* de Luigi da Porto, modèle de Shakespeare. N'oublions pas que Juliette, au moment de boire le breuvage, est prise d'un doute : cette potion n'est-elle pas en vérité qu'un poison violent ? Ne risque-t-elle pas de se réveiller trop tôt dans le caveau sinistre au milieu de cadavres

et de fantômes, ou de mourir étouffée par manque d'air ? Mais l'amour est plus fort que la peur de la mort, et elle vide la fiole contenant la potion.

Sombre destin, en vérité, et sombre lieu que ce caveau témoin de la fin de cette belle histoire d'amour. Il faut remarquer que l'intrigue baigne dans la noirceur depuis déjà un certain temps, peut-être depuis la scène V de l'acte III quand Juliette, craignant pour Roméo banni, voit l'aube blanchir et le presse de partir : « Oh ! maintenant pars ! Le jour est de plus en plus clair » et Roméo : « De plus en plus clair ?... De plus en plus sombre est notre malheur. » On pourrait citer de nombreux autres exemples, sans oublier les presque derniers mots du prince, tout à la fin de la pièce, quand il commente la trop tardive réconciliation des deux familles avec ces mots : « Cette matinée apporte avec elle une paix sinistre, le soleil se voile la face de douleur ».

Quel contraste avec le début de la pièce où Roméo, sous l'effet de la passion amoureuse, assimile Juliette au soleil, à la lumière, à la blancheur ! Mais Juliette n'est pas en reste : surprise par la vitesse à laquelle leur histoire d'amour évolue, elle compare Roméo à un éclair qui vient rompre l'obscurité du ciel nocturne, tout comme leur amour est un éclair de lumière dans un monde par ailleurs sombre. Déjà lors de la scène du balcon, un peu honteuse d'avoir laissé échapper le secret de son amour pour Roméo, elle prie ce dernier de, selon ses propres termes, « ne pas imputer à une légèreté d'amour cette faiblesse que la nuit noire t'a permis de découvrir. » Oui, mais le traducteur n'a pas pu rendre ce qui est peut-être un jeu de mots de Shakespeare. En effet, le texte original dit : « *do not impute this yielding to light love* » qui peut effectivement signifier « amour léger, peu sérieux », donc « légèreté d'amour » selon Hugo, mais aussi « amour de la lumière ». Dans l'attente de la nuit, en fait, sa nuit de noces, Juliette s'exclame : « Viens, chère nuit au front noir, donne-moi mon Roméo, et, quand il sera mort, prends-le et coupe-le en petites étoiles, et il rendra la face du ciel si splendide que tout l'univers sera amoureux de la nuit et refusera son culte à l'aveuglant soleil. » Roméo dans l'immortalité éclipsera le soleil. Puis, impatiente d'avoir des nouvelles de Roméo de la bouche de la nourrice, elle trouve que, je la cite : « Les messagers de l'amour devraient être des pensées, plus promptes dix fois que les rayons du soleil, qui dissipent l'ombre au-dessus des collines nébuleuses. »

Lumière et obscurité, jour et nuit. Cette dualité permet à Shakespeare de faire mieux ressortir le contraste entre l'amour et la haine, la jeunesse et la vieillesse, le bonheur et la détresse, mais il faut cependant noter que le poète a parfois mêlé et même inversé les métaphores dans une sorte d'ironie dramatique. Par exemple, alors que leur amour brille comme un flambeau au milieu de la noirceur ambiante faite de haine et de méchanceté, leurs moments d'intimité et de bonheur se passent de nuit ou dans l'obscurité : en particulier la scène du balcon et leur nuit de noces. En revanche, les scènes de querelle et de combat se déroulent en plein jour. Ce paradoxe apparent fait ressortir la fragilité de leur amour qui doit se cacher pour se protéger de la guerre ouverte que se font leurs deux familles, et le dilemme auquel ils sont confrontés : être fidèles à leur amour ou rester fidèles à leurs familles.



Ce n'est qu'à la fin de la pièce, quand Capulet et Montaigu se réconcilient devant les corps de leurs malheureux enfants, que lumière et obscurité reprennent leur vraie place. Le prince remarque : « Cette matinée apporte avec elle une paix sinistre, le soleil se voile la face de douleur. » L'obscurité extérieure est le reflet de l'obscurité intérieure du conflit familial comme il se doit dans la tradition de la cosmogonie élisabéthaine. On pourrait aussi voir un élément christique dans cette fin, l'amour des jeunes amants étant sacrifié sur l'autel de l'intolérance humaine afin d'accomplir la réconciliation des deux familles ennemies...

Mais tout cela est bien sérieux et risquait fort d'ennuyer le public de l'époque. N'oublions pas que le théâtre était alors un divertissement populaire pour un public très varié et disparate et c'est là une des raisons pour lesquelles Shakespeare n'hésitait pas à mélanger tragédie et comédie, créant ainsi une alternance de *climax* et *anticlimax* comme nous l'avons déjà mentionné. Par exemple, aussitôt après le prologue annonçant la tragédie, la scène 1 introduit deux valets de Capulet, Samson et Grégoire qui font assaut de jeux de mots et plaisanteries de plus ou moins bon goût. La nourrice joue un rôle important dans cette alternance de scènes tragiques et comiques, et contribue à passer régulièrement d'un langage raffiné et poétique à une langue vernaculaire crue parsemée d'allusions sexuelles à peine voilées. Le grand amour que nous venons d'étudier et qui a amené nos deux amants jusqu'à des sommets d'extase et de lyrisme doit être replacé dans le contexte d'une famille noble, éduquée, d'où de belles envolées lyriques dans les échanges entre Roméo et Juliette, à l'intention d'un public raffiné qui venait se mêler au bas peuple le temps d'un spectacle théâtral.

Mais dans les scènes où apparaissent des gens du peuple, valets, nourrice et autres, ou bien lors de querelles et conflits, la vulgarité reprend ses droits avec souvent des allusions à un aspect beaucoup plus terre à terre de l'amour et du sexe, contraste saisissant avec les sentiments nobles et éthérés de nos deux héros. Nous pourrions en faire une longue liste qui serait bien fastidieuse et, qui plus est, nécessiterait bien des explications, car il s'agit souvent d'allusions, de doubles sens, de jeux de mots exprimés dans une langue populaire, argotique même, qui étaient destinés au public populaire venu au théâtre pour s'amuser ou s'esbaudir, comme on disait alors. Toutes choses, d'ailleurs, qui ont été très largement édulcorées par la suite et également dans la traduction de François Victor Hugo.

Voilà qui vient confirmer au plan de la structure et de la langue ce que nous avons déjà constaté tout au long de cet exposé, à savoir la notion, omniprésente dans cette pièce, de contraste, d'opposition. L'amour, la mort, l'amour, la haine, la lumière, l'obscurité, la jeunesse, la vieillesse, la passion, la raison...

En conclusion, *Roméo et Juliette* est une œuvre plus riche et complexe qu'il n'y paraît à première vue, faisant appel à plusieurs thèmes sous-jacents. Cela vous aura peut-être donné l'envie de vous replonger dans les pièces de celui qu'on a appelé le barde de Stratford-upon-Avon, mort à l'âge d'à peine 52 ans... ou d'aller faire un tour à Vérone pour vous mêler à la foule de touristes venus du monde entier pour photographier le balcon le plus célèbre au monde qui, il faut quand même le signaler, n'a été rajouté à la façade qu'il y a à peine un peu plus de quatre-vingts ans !

Bibliographie

SHAKESPEARE William, *The Complete Works*. London : Michael O'Mara Books Limited. 1988.
SHAKESPEARE William, *Roméo et Juliette*. Traduction François-Victor Hugo. Libro. 2015.
NOËL J.F., J.B. JEENER J.B. *Roméo et Juliette à Vérone*. Payot Lausanne. 1964.

SÉANCES MENSUELLES COMMUNICATIONS

SÉANCE MENSUELLE DU 12 OCTOBRE 2021

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Gérard GACHOT

Les détroits, dont notre planète océane est parsemée, occupent souvent depuis quelques décennies le devant de la scène médiatique, tels Ormuz, Bab el-Mandeb, Taïwan ou encore Malacca et bien d'autres. Mais il en est un qui, s'il ne figure plus aujourd'hui au premier plan des préoccupations des organismes d'information, a été l'un des grands médiatisés à l'échelle de notre monde, le détroit de Magellan. Et il nous a paru légitime de rappeler la place que ce passage mythique occupe dans l'histoire maritime de la planète Terre. D'autant que, si l'on excepte le cap Horn, ce détroit reste le passage naturel le plus important entre les océans Atlantique et Pacifique, en attendant sans doute que le ou les passages du nord se dégagent de manière durable et donc exploitable pour la navigation.

Le projet

Dans les dernières années du XV^e siècle, les navigateurs portugais avaient ouvert la première voie maritime en direction de l'Asie, par le sud du continent africain en franchissant le cap de Bonne-Espérance cap à l'est. La route ouest restait à investiguer, au-delà des découvertes de Christophe Colomb en mer des Caraïbes en 1492. L'existence d'un passage permettant de poursuivre cap à l'ouest restait à découvrir. L'explorateur portugais Fernand de Magellan pressent l'existence du passage et recherche du soutien pour monter une expédition. Après avoir échoué à la cour du Portugal, il obtient finalement gain de cause en 1518 auprès du roi d'Espagne Charles I^{er}, futur Charles Quint, qui va lui confier une flotte de cinq navires, baptisée la « Flotte des Moluques », car le but annoncé est d'atteindre cet archipel en Indonésie. L'expédition, d'une envergure exceptionnelle pour l'époque, quitte Séville en août 1519 pour se regrouper et avitailler à l'embouchure du Guadalquivir, à Sanlúcar de Barrameda, d'où elle appareille le 20 septembre. Les équipages rassemblent 237 marins de diverses nationalités, situation qui n'est guère favorable au maintien de la discipline à bord. Magellan commande la *Trinidad* de 110 tonneaux et la flotte, qui se compose des *Victoria*, *San Antonio*, *Concepción* et *Santiago*. Ces vaisseaux sont en majorité des carques, dont la plus importante est la *Victoria* de 120 tonneaux, placée sous le commandement de l'espagnol Luis de Mendoza.

Qui est Fernand de Magellan ?

Fernão de Magalhães naît au Portugal à Sabrosa¹ le 3 février 1480 dans une famille de petite noblesse. Grâce aux relations de son père, il rejoint la cour du roi du Portugal, Manuel I^{er}, comme page de la reine Léonor, puis il va s'orienter vers le métier des armes sans que beaucoup de détails de sa carrière soient parvenus jusqu'à nous. Il participe à une première expédition maritime en Inde avec Francisco Almeida en 1505, puis les années suivantes il navigue avec son remplaçant Alfonso de Albuquerque, avec lequel il participe comme capitaine à la prise de Malacca, en 1511. De retour au Portugal, en 1513, il est envoyé au Maroc où il est victorieux lors de la bataille d'Azemmour mais sera blessé. Accusé à tort de commerce illégal avec les Maures et estimant que ses mérites ne sont pas reconnus par le roi Manuel, il demande à être libéré de ses obligations. Il va

¹ Petite ville du nord du Portugal dans le district de Villa Real. Mais tous les historiens ne s'accordent pas sur ce lieu de naissance qui pourrait être, entre autres, Porto.

décider finalement de tenter sa chance auprès du souverain espagnol, auquel, avec l'aide du mathématicien et cartographe Rui Faleiro, il va soumettre son projet de recherche d'un passage par l'ouest vers les Moluques.



Fernand de Magellan.



Reconstitution de la Victoria (2005).

La traversée

Le but poursuivi par Magellan est bien de trouver un passage par l'ouest vers les épices de l'Indonésie. Il met donc cap au sud-ouest, fait escale aux Îles Canaries puis poursuit sa route le long de la côte est de l'Amérique du sud. La baie de Rio de Janeiro est atteinte le 13 décembre 1519. À la mi-janvier 1520, il parvient au large du Rio de la Plata dans le golfe de San Matias mais réalise rapidement que la baie n'offre aucune possibilité vers l'ouest et continue plein sud. Les conditions météorologiques deviennent de plus en plus défavorables et les équipages, qui veulent faire demi-tour, sont au bord de la mutinerie, laquelle va éclater quelques semaines plus tard. Magellan décide d'hiverner à l'abri dans une baie qu'il baptise Bahia de San Julian. La pause sera mise à profit pour reposer les hommes et réparer les navires qui ont souffert du mauvais temps. Magellan, en prévision d'un avenir incertain, fait alors diminuer les rations mais va provoquer ainsi le mécontentement des équipages, notamment à bord de trois de ses navires, le *San Antonio* (capitaine Juan de Cartagena), la *Victoria* (capitaine Luis de Mendoza) et la *Concepción* (capitaine Gaspar de Quesada). La mutinerie éclate début avril 1520, fomentée par les trois capitaines, mais elle va avorter, Mendoza est assassiné et la *Victoria* repasse sous le contrôle de Magellan, qui va bloquer la baie avec trois navires. Le *San Antonio* et la *Concepción* se rendent. Un procès suivra qui verra l'exécution de Quesada et l'exil de Cartagena, lequel sera abandonné sur la côte de Patagonie au départ de l'armada en août. Début mai, Magellan, profitant d'une accalmie, envoie le petit *Santiago*, une caravelle rapide et manœuvrante, en reconnaissance vers le sud. Son capitaine, João Serrão, découvre l'embouchure du Rio Santa Cruz et y séjourne une semaine avant de continuer sa progression vers le sud, mais pris dans une forte tempête il est drossé sur la côte et fait naufrage. Si les témoignages divergent sur cet événement, une chose est avérée, l'équipage, qui s'en sort indemne, parvient à établir le contact par la terre avec le reste de l'armada, une centaine de km au nord, et João Serrão sera désigné comme capitaine de la *Concepción* en remplacement du défunt Quesada. L'expédition va rencontrer, au cours de l'été, les Amérindiens qui peuplent la partie australe de l'Amérique du Sud et c'est Magellan qui va les baptiser « Patagons », en raison de leurs chaussures de peau qui leur faisaient de grands pieds. Magellan appareille le 18 octobre 1520 de la baie de Santa Cruz avec son armada désormais constituée de quatre navires et double le 21 un promontoire par 52° 50' de latitude sud qu'il baptise le cap des Vierges.

La découverte

Sitôt doublé le cap, Magellan et ses capitaines découvrent la vaste baie de La Posesión et entament une progression vers le sud-ouest dans un canal aux eaux agitées qu'ils baptisent le 1^{er} novembre le détroit de Tous les Saints (*Estreito de Todos los Santos*). La navigation est délicate et la traversée éprouvante entre des falaises menaçantes et des glaciers qui descendent jusqu'à la mer, des vents violents, de forts courants et au total des conditions météorologiques épouvantables.



Le 8 novembre, Magellan détache le *San Antonio*, commandé par son cousin Alvaro de Mesquita, pour reconnaître le canal Magdalena. Le pilote du navire, Esteban Gomez, profite de l'occasion pour mener la rébellion de l'équipage. Mesquita est mis aux fers et Gomez prend le commandement. Le navire déserte et fait demi-tour. Il arrivera à Séville, le 6 mai 1521, avec 55 hommes à bord. La partie sud du passage est plus délicate encore. Magellan va devoir trouver une voie navigable à travers un réseau confus de canaux, d'îlots et de fjords. Et trente-huit jours après avoir quitté la baie de la Possession, à la fin du mois de novembre 1520, les trois navires restants débouchent sur une vaste étendue maritime que Magellan, agréablement surpris par le calme qui y règne au moment où il y parvient, après les turbulences du détroit, baptise océan Pacifique.



Une fois franchi le dernier obstacle du cap Deseado (Désir, le bien nommé...), Magellan va poursuivre sa route et traverser le Pacifique cap à l'ouest vers l'archipel des Moluques et sa destinée. Mais ceci est une autre histoire, qui ne se terminera pas avec la mort de Magellan aux Philippines en 1521, mais avec le retour à Séville, en septembre 1522, à l'issue de cette toute première circumnavigation, du Basque espagnol Juan Sébastien Elcano à bord du seul vaisseau rescapé, la *Victoria*, et seulement 18 survivants des équipages qui avaient appareillé plus de trois années auparavant.

Et l'histoire du détroit continue

Le détroit mesure 330 milles marins (611 km), il est d'un franchissement difficile en raison de l'étroitesse de certains passages et d'une météorologie complexe, avec des courants de marée qui peuvent atteindre 8 nœuds et les caprices d'un vent catabatique². En 1578, l'Anglais Francis Drake, à la recherche d'une route vers ce qui se révélera être le continent antarctique, va choisir par sécurité d'accéder au Pacifique par le détroit de Magellan et il lui faudra 16 jours pour parcourir les 330 milles. La découverte, à l'extrémité sud du continent américain, du passage qui porte aujourd'hui son nom sera le fruit du hasard, un de ses navires, pris dans la tempête et par les courants, ayant dérivé très au sud à la sortie du détroit. L'explorateur et scientifique espagnol Pedro Sarmiento de Gamboa, parti du Pérou, sera le premier à franchir le détroit d'ouest en est, à la fin de l'année 1579. Il établira, en décembre 1584, la première colonie espagnole sur le côté atlantique du détroit, qu'il baptise Ciudad del Rey Don Felipe. Cette tentative de peuplement se soldera par un échec, en raison des conditions climatiques extrêmes qui règnent sur cette partie australe du continent, et restera dans les mémoires sous le nom de *Puerto del hambre* (« Port famine »). Il faudra enfin attendre le XIX^e siècle pour disposer d'une hydrographie sérieuse. Elle sera l'œuvre, à l'occasion de deux missions entre 1826 et 1836, des Britanniques Phillip Parker King à bord du HMS *Aid* et surtout de Robert FitzRoy, à bord du célèbre HMS *Beagle*. Dumont d'Urville et son expédition à bord de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* franchiront le détroit entre décembre 1837 et janvier 1838 avant de poursuivre vers le sud, mais ils ne prendront pied sur ce qui deviendra la Terre Adélie qu'en janvier 1840, à l'occasion d'un second voyage. Le 21 septembre 1843, le capitaine de frégate Juan Guillermo, à bord de la goélette *Ancud*, prend officiellement possession du détroit au nom du gouvernement chilien et construit le Fort Bulnes, à 50 km au sud de ce qui deviendra 5 ans plus tard la ville-port de Punta Arenas. Le peuplement en sera assuré par des marins et pêcheurs chiliens de la province de Chiloé.

Le détroit à partir du XIX^e siècle

Jusqu'à l'ouverture de Panama en août 1914, les navigateurs n'auront d'autres possibilités pour passer de l'Atlantique au Pacifique que le détroit de Magellan ou le cap Horn, ce dernier ayant souvent leur préférence malgré les conditions météorologiques souvent difficiles qu'on y rencontre et bien que le détroit offre une route en principe plus sûre. Avec l'ouverture du canal, le détroit va perdre progressivement de son importance, même si, à l'occasion des deux conflits mondiaux, il retrouvera une activité momentanée.

De nos jours le détroit n'a plus qu'un intérêt purement touristique. On peut désormais franchir en ferry ce passage mythique, entre les contreforts de la Cordillère des Andes et la Terre de Feu.

En guise de conclusion

Contrairement à la plupart des détroits connus à l'époque, celui de Magellan a fait passer d'un monde connu à un espace inconnu³ et il va prendre, avec la découverte du passage de Drake puis du cap Horn, une dimension géopolitique et stratégique inattendue. Les détroits antiques comme les colonnes d'Hercule (Gibraltar) ou l'Hellespont (le Bosphore), s'ils revêtaient aussi une importance géostratégique, étaient surtout des bornes de délimitation entre les parties connues du monde, Europe, Asie, Afrique. C'était également, dans le cas des Dardanelles et du Bosphore, détroits historiques par excellence, un point de croisement de grands courants commerciaux et ethniques, voire une clé stratégique essentielle, comme ce fut le cas pour les croisades. La découverte du passage de Magellan constitue une avancée majeure dans la connaissance de notre planète en même temps que le détroit va constituer un espace où vont s'affronter les grandes nations maritimes du moment, Portugal, Espagne, Angleterre et Hollande. Le détroit va jouer un rôle décisif dans la découverte du passage de Drake puis celle du cap Horn et plus tard dans l'exploration du monde austral. Cet espace de pouvoir, qui avait très vite attiré la convoitise des puissants, aurait pu devenir le champ de conflits armés en vue d'une occupation militaire. Mais il va au contraire, malgré quelques soubresauts politiques entre l'Espagne et le Portugal, devenir le contrefort incontournable de la *Terra Australis incognita* et en cela le détroit de Magellan reste une exception remarquable.

2 Catabatique, vient du grec *katabatikos* qui veut dire descendant. C'est un vent gravitationnel produit par le poids d'une masse d'air froid dévalant un relief, comme le mistral, la bora ou le vent de vallée en montagne. En Patagonie il est appelé le *williwaw* (ou *turbonada*) et se produit le plus souvent dans les baies encaissées. Il peut atteindre plus de 200 km/h.

3 Cet océan n'est en fait pas totalement inconnu, au moins dans sa partie équatoriale. Le conquistador espagnol Vasco Núñez de Balboa sera le premier, en septembre 1513, à atteindre le bord de ce qu'il va baptiser la mer du Sud, après avoir traversé la partie étroite de l'isthme de Panama et atteint la baie de San Miguel.



Carte établie en 1611 par le Flamand Jodocus Hondius l'Ancien.

NDR à propos de Magellan :

Antonio Pigafetta, marin et chroniqueur italien du XVI^e siècle, a participé à la première circumnavigation sous les ordres de Magellan puis de Juan Sebastián Elcano. Il en a laissé la chronique la plus complète sur laquelle se basent tous les travaux relatifs au voyage de Magellan. Il existe quatre manuscrits illustrés de son récit, tous des copies d'un original perdu. Trois sont en français, dont deux conservés à la BNF et un à la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale au Connecticut. Le quatrième exemplaire, en italien, daté de 1525, est le plus sûr et le plus complet. Il est conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan.

PORTRAITS DE TROIS MÉDECINS TOULONNAIS DU XIX^e SIÈCLE : TROIS DESTINS PARTICULIERS

Jacques LE VOT

Introduction

Les grands personnages médicaux de notre ville au XIX^e siècle ont fait l'objet de biographies très bien renseignées grâce aux travaux des historiens locaux et notamment ceux de l'académie. On lira à ce propos avec intérêt *L'Histoire de l'académie du Var* et le *Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la Marine* de notre président honoraire Bernard Brisou. La communication proposée s'intéresse à trois personnalités médicales du XIX^e siècle, moins connues mais dont les destins épousent des moments significatifs politiques, scientifiques, sociaux de l'histoire troublée de ce XIX^e siècle.

Joseph Claude Anthelme Récamier, chirurgien navigant puis professeur d'université

Le premier portrait est celui de Joseph Claude Anthelme Récamier, né en 1777 et décédé en 1852. Il était issu d'une famille bourgeoise de l'Ain et avait débuté l'étude de la médecine à Belley sous la direction de son oncle lorsqu'il fut atteint par la grande réquisition de 1793. Incorporé comme chirurgien auxiliaire de l'Armée des Alpes, il assista à la prise de Lyon insurgée et à la répression féroce qui suivit. Rendu à la vie civile, la nouvelle réquisition de 1794 lui fit choisir de servir dans la Marine. Il arrive alors à Toulon, devenue Port la Montagne où la situation sanitaire est lamentable, où règnent le typhus et la misère, où les hôpitaux sont encombrés. Nous avons, grâce à la correspondance de Récamier avec son père, une parfaite idée de la situation du port et de la ville à cette époque. Récamier subit devant le premier médecin du port, Cyprien Auban, l'examen de vérification des connaissances auquel sont soumis les chirurgiens navigants réquisitionnés. Celui-ci se rend compte aussitôt du haut niveau de cet aide-chirurgien et le propose pour le grade de chirurgien aide-major. Il rejoint comme aide-major le *Ça Ira*¹ de 80 canons. La Marine n'eut pas à regretter l'avancement du jeune Récamier car sa conduite lors du combat de son vaisseau contre la flotte anglaise le 13 mars 1795 au cap Noli fut exemplaire. Le bateau, qui avait perdu une partie de sa mâture, se battit quasiment seul contre les Anglais. Récamier, dans le « théâtre² » à la batterie basse, vit son chirurgien major, Guillaume Sanguillon, emporté par un boulet alors qu'il l'aidait à panser un blessé. Deux cent cinquante marins trouvèrent la mort dans ce combat et trois cents furent blessés, tous gravement selon le témoignage de Récamier. Le navire désarmé fut pris et Récamier conduit en captivité en Corse, alors sous domination anglaise. Il s'y dévoua à la population, quoiqu'à peine remis du typhus qui l'avait accablé. Après échange avec le médecin anglais du *Berwick*, précédemment capturé par les Français, le jeune homme fut de retour à Toulon où il vécut dans une indigence proche de la « misère noire », implorant son père dans de nombreux courriers parvenus jusqu'à nous, de lui faire parvenir des fonds en numéraire. En effet, l'intendance désargentée laissait alors les marins dans l'infortune ou les payait très irrégulièrement en assignats dépréciés et les nourrissait fort mal³. Heureusement, son père parvient à l'aider grâce à l'entremise de Cyprien Auban décrit comme « gros et chauve » mais bienveillant. Dans cette situation, il ne trouve de réconfort que dans l'assistance aux leçons du grand Larrey, qu'il admire et respecte, et ses démonstrations d'anatomie à l'hôpital militaire ! Lorsqu'au 1^{er} prairial de l'an IV⁴ Larrey quitte Toulon, Récamier ne voit plus d'intérêt à y rester. Muni de bons certificats délivrés d'ailleurs par Larrey lui-même, il quitte bientôt Toulon pour Lyon pour y occuper une place d'élève entretenu à l'Hôtel-Dieu de Lyon où il ne restera qu'une année, de 1796 à 1797. Il obtient alors sur concours une place à l'École de santé de Paris comme élève interne. Il est reçu docteur en médecine (1803) et débute une brillante carrière hospitalière et professorale à l'Hôtel-Dieu suivie de l'accession à la chaire du Collège de France où il succède à Laënnec.

1 Ancien *Couronne* de la Marine royale.

2 Théâtre : lieu d'accueil des blessés lors des combats. Situé à la batterie basse. À la fois accueil, salle d'opération, de pansements, d'hospitalisation.

3 D'où les courriers adressés par les officiers de santé du port à l'agent maritime pour réclamer des améliorations dont une ration de vin.

4 20 mai 1796.

Le docteur Taxil, un socialiste utopique : des hospices civils de Toulon à l'Icarie

Le docteur Taxil Louis Marie Victor, né à Auriol en 1798, fut chirurgien en chef des hospices civils de Toulon et professeur d'accouchements nommé en 1834. C'était un homme de grande culture médicale, docteur en médecine de la faculté de médecine de Paris. Il fut membre de l'académie du Var où il exerça les fonctions de secrétaire général au moins deux ans, en 1833 et 1834. De très nombreuses communications, de 1834 à 1843, nous fournissent de précieux renseignements sur l'activité de la Société des sciences, arts et belles lettres séant à Toulon pendant cette époque. Ces communications sont également un témoignage de son activité de chirurgien en chef aux hospices. On y trouve des bilans quantitatifs et qualitatifs des malades et blessés reçus, des enfants et nourrices présents à l'Entrepôt ou des filles vénériennes admises à la Succursale, sortes d'annexes spécialisées de l'hôpital pour ces deux types d'activité. Taxil est certainement un très bon professionnel capable de proposer des modes opératoires nouveaux, des solutions techniques inédites, l'utilisation de drogues antalgiques, la prise en charge des vénériens et des cholériques. À ce propos, il prendra la défense de ses collègues hospitaliers critiqués pour leur action au cours de l'épidémie de choléra de 1835⁵. Dans ses communications, on voit en filigrane apparaître des critiques envers l'institution hospitalière et des différends successifs avec les administrateurs pour sa tenue du cours d'accouchement ainsi que sa conversion progressive à l'homéopathie⁶. Taxil démissionna en octobre 1847. Taxil était pourtant un personnage dans la ville dont il avait été brièvement conseiller municipal. Son départ pour Marseille, en congé de son poste toulonnais, de 1845 à 1848, pour y exercer l'homéopathie est donc une première surprise⁷. Commence ensuite la part aventureuse de sa vie résultant d'une conversion aux idées socialistes de Cabet. Cabet était le promoteur d'un socialisme d'inspiration chrétienne qu'il souhaitait voir mis en pratique. L'essentiel de ses idées avait été exprimé dans un ouvrage intitulé *Voyage en Icarie*. Comment Taxil a-t-il été converti à ces idées ? On ne le sait pas vraiment. Toutefois en lisant ses dernières communications à l'académie on voit poindre cette conviction⁸. Taxil fera partie du second grand départ des disciples du socialiste utopique en *Icarie*, en novembre 1848. Il arrive à la Nouvelle-Orléans et rejoint Nauvoo (Illinois), lieu d'implantation d'*Icarie*, en 1849. On sait qu'en 1850 il abandonne de façon surprenante ses fonctions de médecin de la colonie et déserte avec deux de ses infirmiers et ne figure pas dans l'effectif de Nauvoo en 1853. On retrouve sa trace par la suite, en 1851, à la Nouvelle-Orléans où il anime les réunions de la petite communauté médicale et participe, en 1852, à la cérémonie de célébration de la mort de Mesmer, fondateur de l'hypnose. Il est probable qu'il se soit installé comme homéopathe dans cette ville puisqu'il y fonde une revue *L'Homoïen* en 1859. Mais les questions sur ce séjour américain demeurent très nombreuses : Taxil est-il parti seul aux États-Unis ? Pourquoi et comment a-t-il rompu avec Cabet ? Est-il revenu en France ? Et enfin où et quand est-il décédé ?

Antoine Campdoras, chirurgien navigant, républicain, insurgé et déserteur

Le jeune Antoine Campdoras (1825-1881), est né à Thuir. Son père était officier de santé dans la ville. Ses humanités sont soignées, d'abord au collège de Perpignan puis à la faculté de médecine de Montpellier. Il en sort docteur en médecine à vingt-trois ans. Pourquoi s'engage-t-il dans la Marine : nécessité financière, esprit d'aventure, patriotisme et idéalisme ? Vraisemblablement un mélange de toutes ces raisons. En 1848, il est chirurgien auxiliaire à l'hôpital maritime de Toulon. Il navigue ensuite et effectue de multiples missions dont certaines sur la corvette à vapeur *l'Infernale* et sur la *Provençale* qui fait le service du Sénégal. En 1851, on retrouve notre chirurgien sur le *Pingouin*⁹, aviso à vapeur, qui surveille les pêches dans le golfe de Saint-Tropez avec le rang de chirurgien major. Campdoras, républicain convaincu, organise des réunions à terre où il fait preuve de « positions exaltées » c'est-à-dire républicaines. Nul doute qu'il se lie aussi avec des personnalités républicaines du golfe, notamment Arrambide à Cogolin et le charron Ferrier de Grimaud. Arrive le coup d'État du 2 décembre 1851. De nombreuses oppositions se manifestent dans le pays. Le Var s'embrase. Des groupes armés se forment notamment à Saint-Tropez, La Garde-Freinet, Vidauban, le Luc et se regroupent. De Marseille, où l'insurrection vient d'échouer, arrive le journaliste Dutheil qui se proclame général de l'armée insurgée. Campdoras, seul militaire à désertier pour rejoindre « l'armée républicaine » du centre Var avec le contingent armé parti de Saint-Tropez, arrive le 6 décembre. Il est résolument pour l'action mais Dutheil temporise. On ne prend pas Brignoles et Draguignan. Finalement les troupes venues de Toulon mettent à mal cette armée

5 « Le Service de santé n'était pas en défaut dans nos hospices ainsi que certaines personnes mal instruites l'ont avancé ».

6 Notamment par sa communication figurant dans le *Bulletin des sciences, arts et belles lettres de Toulon* en 1840 : « De l'action des semblables dans les maladies aiguës ».

7 On ne trouve cependant pas trace de son nom dans la liste des médecins du nouvel *Indicateur marseillais* de 1845 à 1847.

8 Coup d'œil sur les plus remarquables de la Société 1841. Taxil y développe plusieurs considérations montrant un cheminement intellectuel vers une organisation sociale plus juste et plus égale.

9 Commandant lieutenant de vaisseau Pagel.

républicaine à Aups, le 10 décembre. Après ce combat perdu au cours duquel Campdoras a fait preuve d'une belle détermination, il faut s'enfuir. Campdoras émigre aux États-Unis après un bref passage dans le royaume sarde, à Villefranche et Nice. De Gênes il quitte l'Europe pour New York en faisant l'amer constat « de l'impossibilité d'un avenir républicain en France ». Il demeure deux ans dans la grande ville au sein d'une communauté de proscrits où d'ailleurs il rencontre Charles Sardou, proscrit varois pour les mêmes raisons que lui. Il rejoint ensuite la Louisiane et trouve à La Nouvelle-Orléans une communauté francophone. Il enseignera l'espagnol au *Louisiana State College* mais il est choqué par l'oppression raciale et l'esclavage. En 1855, participant à la conquête du continent américain, il s'établit dans le Kansas à Topeka, comté de Shawnee, non loin de Kansas City, à cette époque petite agglomération. Il participera au développement économique de Topeka, y pratiquera comme médecin, combatta dans les rangs républicains pendant la guerre de Sécession, sera représentant du comté dans l'état du Kansas, fermier et défenseur des droits de cette profession et marquera toujours un engagement anti-esclavagiste. Il y fondera aussi sa famille avec Eliza Reader. Ils auront trois enfants. Il ne reverra son pays natal qu'en 1880 pour un voyage destiné à consulter les meilleurs médecins français, car sa santé laissait à désirer. Il apprend alors qu'il avait été condamné à la destitution de son grade pour absence illégale et à la déportation à perpétuité en Guyane. Mais la République rétablie en France l'avait amnistié, comme beaucoup de condamnés de l'époque. Il retournera à Topeka rejoindre sa famille et il y finira sa vie en 1881.

Quelques éléments de discussion

Pour dépasser les limites de la simple biographie, on peut faire quelques observations sur ces trois destins. Ce qui les rapproche est en premier lieu la profession médicale et d'avoir exercé cette profession un temps de leur vie dans notre ville de Toulon. Tous ont quitté la cité pour n'y plus revenir. Mais on doit reconnaître qu'entre ces trois hommes, de nombreuses différences existent. Campdoras et Récamier sont à l'orée de leur vie professionnelle et n'auront qu'un séjour limité à Toulon, trois ans pour Récamier, cinq ans pour Campdoras. Taxil, plus âgé, est un praticien confirmé, installé dans la vie, personnalité connue dans la ville et les hospices dont le séjour à Toulon sera supérieur à quinze ans.

Attardons-nous un instant sur Récamier qui aura un destin national de professeur de médecine et d'universitaire, et qui laissera un nom qui n'est pas oublié dans la médecine d'aujourd'hui. Son séjour à Toulon ne résulte que des circonstances du temps de guerre et il n'en fera pas état par la suite. D'ailleurs, ce séjour ne lui laissera pas de bons souvenirs à l'exception de la bienveillance du 1^{er} médecin du Port-la-Montagne et de l'enseignement du grand Larrey. Mais sa détermination au cours des circonstances dramatiques du combat du *Ça Ira* et sa volonté constante de s'instruire préfigurent bien de la conduite ultérieure de ce grand médecin. Ainsi, il refusa de prêter serment au nouveau pouvoir après la Révolution de 1830. Il fut un grand clinicien et un grand chirurgien novateur notamment en gynécologie et obstétrique, introduisant des pratiques chirurgicales nouvelles dont l'hystérectomie par voie vaginale et des outils nouveaux dont le spéculum vaginal. Il s'écartait des doctrines de l'époque et se rapprochait indiscutablement d'une médecine plus scientifique. Un cercle « Récamier », créé par le professeur Daniel Dargent en 1960, réunit de nos jours les chirurgiens gynécologiques français dans le souvenir de celui qui fut l'initiateur de la discipline. De Toulon, il faut bien le reconnaître, Récamier dira qu'il y avait bien souffert, mais il y avait bien servi aussi et il était donc juste de lui rendre hommage.

À l'inverse de la relative linéarité de ce premier parcours, ceux de Taxil et Campdoras ouvrent une nécessaire discussion sur leur séjour américain et sur la double notion de proscrit et de migrant.

Taxil, chirurgien en chef des hospices civils de Toulon et professeur d'accouchements de ladite ville, titres auxquels il est attaché, se « convertit » doublement. Sur le plan philosophique, il adhère à une sorte de communisme chrétien représenté par le socialisme utopique de Cabet dont le contenu a été développé dans *Le Voyage en Icarie*. Au plan médical, ce chirurgien actif, inventif et rationnel se convertit à la théorie des semblables, c'est-à-dire à l'homéopathie. Conversion est le mot approprié car dans les deux orientations on retrouve un maître vénéré et des disciples groupés en chapelles obéissant à un règlement strict. On peut, par la lecture des communications de Taxil à la Société des sciences, arts et belles lettres de Toulon, suivre son cheminement intellectuel ou du moins le discerner. S'il quitte la France en 1848, avec les disciples de Cabet, c'est dans le cadre d'une démarche réfléchie et déterminée. Ne faut-il pas sacrifier tous ses biens qui deviennent ceux de la communauté, réunir un trousseau, payer son voyage, accepter un règlement draconien, quitter les siens ? Taxil est donc un authentique « migrant » en route vers un idéal qui ne peut se réaliser que dans des terres neuves et lointaines. On sait que cette expérience originale ne fut pas d'un succès durable pour les Icarieus d'ailleurs laissés à leur seule initiative après la mort du maître, en 1857. Pour Taxil, ce fut bien avant cette date que la rupture avec l'Icarie fut consommée puisque l'on sait qu'il abandonna son poste de médecin à Nauvoo en 1850 et qu'il fit partie des soixante-seize « anciens » qui s'opposèrent à Cabet en 1856. On le retrouve ensuite à la Nouvelle-Orléans où il apparaît comme le doyen des homéopathes et fonde d'ailleurs

une revue *L'Homion*, en 1859. La suite de sa vie nous est hélas inconnue. De nombreuses questions attendent réponse : est-il revenu en France, quel fut le sort de sa famille, où et quand est-il décédé ?

Campdoras est lui un authentique proscrit en fuite, condamné pour désertion dans son pays, et en recherche d'une terre d'accueil. Pourquoi a-t-il choisi les États-Unis ? Est-ce la possibilité de retrouver à New York et à la Nouvelle-Orléans des communautés francophones organisées dans le souvenir de la République de 1848 ? C'est ce qui se passe pour la majorité de ces proscrits d'après 1851, chassés par le coup d'État de Napoléon III. À New York, Campdoras est un militant républicain actif qui manifeste au *Metropolitan Hill* le 22 septembre 1853 comme membre dirigeant de la *Société de la République universelle* pour soutenir le capitaine Ingraham. Est-ce lui qui tient le drapeau rouge où sont frappées les mots *Liberté, Égalité, Fraternité* et qui déclenche un enthousiasme monstre ? Mais New York, peut-être à cause des dissensions dans le camp des émigrés, ne le satisfait pas et il porte ses pas vers La Nouvelle-Orléans, autre lieu de concentration des proscrits et émigrés français. Là encore, pourquoi après un séjour qui n'excède pas deux ans, monte-t-il vers Topeka ? Les chercheurs universitaires voient dans le départ pour cette bourgade alors insignifiante du Kansas, un désir de participer à l'aventure américaine et de rejeter tout lien avec la vieille Europe et le pays d'origine. Les premières lettres de Campdoras adressées à Noël Blache vont dans ce sens. Campdoras se fixe à Topeka, y fonde une famille et devient fermier. À Topeka, existe aussi une sorte de communauté icarienne fondée par Jules Leroux. Campdoras n'est pas un socialiste utopique et ne rejoindra jamais cette communauté. Tout au contraire il participe à l'essor du pays qui l'a accueilli, défend ses convictions républicaines et anti esclavagistes en servant dans l'armée de l'Union en tant que chirurgien. Il milite aussi pour l'éducation et l'enseignement des jeunes gens et jeunes filles et deviendra une sorte de délégué syndical des fermiers en adhérant au syndicat des Granges qui défend leurs intérêts contre l'avidité des compagnies ferroviaires, des banques, des agents immobiliers. Campdoras a donc choisi. Il ne reviendra en France brièvement qu'un an avant sa mort en 1880 pour consulter sur son état de santé. On manque totalement d'information sur cet ultime voyage mais on sait que Campdoras meurt à Topeka, en 1881.

Conclusion

Trois destins particuliers de médecins toulonnais de la fin des XVIII^e et XIX^e siècles sont présentés. Leur point commun a été d'être placés sous les sollicitations et contraintes d'événements hors du commun. Ce furent la Révolution et l'Empire pour Récamier, le socialisme utopique du milieu de siècle pour Taxil et la révolte pour le jeune chirurgien Campdoras qui combattit les armes à la main le coup d'État du 2 décembre 1851. Ces trois personnalités fortes et talentueuses ne firent en conséquence qu'un séjour temporaire dans notre ville et dans le Var. Récamier eut un destin scientifique national, les deux autres durent s'exiler vers les États-Unis et l'on demeure sans certitude sur la fin de vie de Victor Taxil.

Bibliographie

- ASSOCIATION 1851. *Pour la mémoire des résistances républicaines*. Site @
BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE DE L'ACADÉMIE DE POITIERS. Site @. *Colonie icarienne du Texas à Nauvoo. Plusieurs opuscules relatant notamment les incidents de 1856 et les registres d'arrivée et de départ entre 1853 et 1856*.
BLACHE N. Histoire de l'insurrection du Var de décembre 1851. Le Chevalier éditeur Paris, 1869.
BRISOU B., SARDET M. *Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la Marine*. Service historique de la Défense. 2010.
BRISOU B. *Histoire de l'académie du Var. Des origines à 1835*. Livres en Seyne. 2019. La Seyne-sur-mer.
CARON P. *Cabet et l'Icarie à la fin de 1847*. Revue d'histoire moderne et contemporaine. 1906. 8-8, 569-585.
CORDILLOT M. *Le Maître*. Dictionnaire biographique du mouvement social américain aux USA. Site @
CLERC C. *Les républicains modérés de langue française en exil aux États Unis sous le second Empire : le cas de deux journaux new yorkais*. Revue française d'études américaines 1998, 78, 84-111.
FAURE O. *Les premiers disciples français d'Hahnemann dans les années 1830 entre le scientifique et le religieux*. Chrétiens et sociétés. 19, 2012, 87-116.
HACQUIN F. *Joseph Claude Anthelme Récamier, de la Marine à la gynécologie (1774-1852)*. Société française d'histoire de la médecine. Communication du 23 mai 1987.
MARMOTTANS A. *L'hôpital du Saint-Esprit à Toulon. Du XIV^e au XIX^e siècle*. Bulletin de l'Académie du Var. Nouvelle série. Tome V. 2004. 91-103.
MERLE R. *Campdoras. De l'espérance républicaine brisée au destin américain. De l'insurrection de 1851 à la guerre de Sécession*. Bulletin de l'association 1851, 2001, 23.
TAXIL L.M.V. *Séries de communications de 1833 à 1843*. Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres de Toulon.
TINKER E.L. *Les Écrits de langue française en Louisiane au XIX^e siècle*. Slatkine reprints. Genève 1975.
TRIAIRE P. *Joseph Récamier et ses contemporains. Études d'histoire de la médecine au XVIII^e et au XIX^e siècle*. 1899. JB Baillière éditeur. Consultable sur ebboks Gallica.BnF
SAUVE L. *Le docteur Récamier (1774-1852), sa famille et ses amis*. Editions Spes. Paris 1938.
SOCIÉTÉ DES SCIENCES ARTS ET BELLES LETTRES SÉANT À TOULON. *Bulletins de 1834 à 1845*. Consultables sur le site de l'académie. Nombreuses communications du docteur Taxil.

LE HASARD ET L'ERREUR DANS LA DÉCOUVERTE SCIENTIFIQUE

Jean-Marc GINOUX

L'histoire des sciences nous montre que si la logique et le raisonnement sont pour beaucoup dans les grandes découvertes scientifiques, le hasard et l'erreur ont une part non négligeable, voire parfois essentielle, dans les circonstances de leur réalisation. Si leur rôle et leur importance ont déjà été soulignés par le passé, ils se sont peu à peu effacés pour une rationalité à laquelle la tendance actuelle voudrait accorder exagérément tous les mérites. Aussi, il ne paraît pas inutile de revenir sur ces hasards et erreurs qui ont donnés lieu à tant de découvertes si importantes.

Parallèlement, bon nombre de célèbres découvertes scientifiques ont été retardées ou n'ont pu avoir lieu à cause d'un hasard ou d'une erreur. À côté des exemples les plus connus d'heureux *hasards* ou de malencontreuses *erreurs*, comme par exemple celui qui permit à Archimède d'énoncer son célèbre principe ou celle qui amena Henri Poincaré à la découverte du chaos déterministe, il en est un particulièrement intéressant et assez méconnu : celui d'Albert Einstein et la courbure de la lumière. Cet exemple, très riche d'enseignement, met en scène un *hasard* qui compense une *erreur* pour donner lieu à la confirmation d'une des plus grandes théories du XX^e siècle : la Relativité générale.

Alea jacta est - Errare humanum est...

Au IV^e siècle avant notre ère, le célèbre philosophe grec Aristote écrivait dans le livre II de son ouvrage intitulé *La Physique* : « Ainsi, les causes qui produisent les effets du hasard sont nécessairement indéterminées ; et cela donne à croire que le hasard est dans le domaine de l'indéterminé, et qu'il reste profondément obscur pour l'homme. » En d'autres termes, le hasard serait finalement ce qui arrive par un effet purement accidentel mais que l'on aurait cependant pu souhaiter ou vouloir. Du point de vue étymologique, le mot hasard aurait été formé au Moyen Âge à partir de l'arabe *az-zahr* qui signifie « le dé à jouer », *alea* en latin selon la célèbre formule : *alea jacta est*, les dés sont jetés, prononcée par Jules César avant de franchir le fleuve Rubicon séparant l'Italie romaine de la Gaule cisalpine. Il aurait ensuite été transcrit vers 1283 par l'intermédiaire de l'espagnol sous la forme *azar*, c'est-à-dire, un « coup défavorable au jeu de dés ou une sorte de jeu de dés » avant de devenir *hasard*, « événement fortuit », au début du XVI^e siècle et finalement *hasard*, « cause attribuée aux faits dont on ignore la cause réelle » en 1573. Le physicien, mathématicien et ingénieur français Henri Poincaré (1854-1912) écrivait ainsi à ce propos en 1907 : « Le hasard n'est que la mesure de notre ignorance. Les phénomènes fortuits sont, par définition, ceux dont nous ignorons les lois. »

L'adjectif fortuit vient du latin *fortuitus* et signifie « qui se produit par hasard, accidentel ». Cependant, *fortuitus* est dérivé du latin *fors*, la fortune, en un mot la chance qui en fait ainsi l'un des principaux synonymes de hasard. En ce qui concerne le mot erreur, il provient du latin *error*, *erroris* qui signifie « erreur, illusion, méprise, faute » et suffit à en donner une définition très complète. D'après le physicien allemand Albert Einstein (1879-1955) : « La pratique de la science dans son ensemble trouve des vérités et conduit à une compréhension correcte de l'univers, mais la science dans la pratique réelle est criblée d'erreurs et de résidus de fragilités humaines. »

Au cours des premières décennies du XX^e siècle, l'élaboration de la théorie de la Relativité générale conduit Albert Einstein à considérer, d'une part, que la lumière, censée se propager toujours en ligne droite, est déviée au voisinage d'un corps massif et à fournir, d'autre part, la valeur de l'angle de déviation de la lumière. Malheureusement, Einstein commit une erreur de calcul et il fallut l'intervention d'un heureux hasard pour qu'elle ne soit pas découverte avant qu'il ne l'eût rectifiée.

Einstein et la courbure de la lumière

En 1907, deux ans après la publication de son article sur la relativité restreinte, Albert Einstein entreprit de généraliser cette théorie. Il rédigea un article intitulé « Sur le Principe de Relativité et ses conséquences¹ » dans lequel il présenta pour la première fois l'une des conséquences de sa théorie de la relativité générale. Au paragraphe V dédié au Principe de Relativité et à la Gravitation, il écrit : « Il en résulte que les faisceaux lumineux sont courbés par le champ gravitationnel. » À cette époque, Einstein pensait que l'effet de la gravitation sur les rayons de lumière était trop faible pour être détecté comme en témoigne sa conclusion : « Malheureusement, l'effet du champ gravitationnel terrestre est si petit selon notre théorie qu'il n'existe pas de moyen permettant de comparer les résultats de la théorie avec l'expérience. »

Au cours de l'automne 1910, une chaire de physique théorique se libéra à l'université allemande de Prague. Einstein obtint le poste et habita plus d'une année au numéro 7 de la rue Leniska avec sa première femme Mileva Maric et leurs deux enfants Hans Albert et Eduard. C'est là qu'il rédigea un second article considéré comme le point de départ de sa théorie de la relativité générale : « Sur l'influence de la gravitation sur la propagation de la lumière² », dans lequel il fournit une première valeur de la déviation de la lumière au voisinage du Soleil. Dans la conclusion de son article au (§ 4) intitulée « Courbure des rayons lumineux dans le champ gravitationnel », il explique : « Un rayon lumineux passant près du Soleil devrait en conséquence subir une déviation équivalente à 0,83 seconde d'arc. La distance angulaire de l'étoile depuis le centre du Soleil se trouve être augmentée de cette valeur. Comme les étoiles fixes voisines du Soleil sont visibles lors des éclipses solaires totales, cette conséquence de la théorie pourra être comparée avec des valeurs expérimentales. » « Il serait hautement souhaitable que les astronomes s'attaquent à la question que nous venons de soulever, bien que les considérations exposées ici puissent sembler sans fondement véritable, voire bizarres. Car, sans parler de théorie, la question est de savoir s'il est possible grâce aux appareils disponibles aujourd'hui de détecter une influence des champs gravitationnels sur la propagation de la lumière. ».

En 1914, il rejoint Berlin et devient directeur du Kaiser-Wilhelm Institute de Physique, professeur à l'université et membre de l'Académie des sciences prussienne devant laquelle il présente ses résultats en novembre 1915. Ils seront publiés l'année suivante dans les *Annalen der Physik* sous la forme d'un article intitulé : « Les fondements de la théorie générale de la relativité³ » considéré comme la version finale et complète de sa théorie de la relativité générale. Dans le dernier paragraphe, il exposa les trois conséquences physiques observables de sa théorie et notamment la courbure des rayons lumineux et expliqua que cette dernière conséquence pourrait être vérifiée par des expériences astronomiques exactes : « De là, il s'ensuit que les raies spectrales de la lumière qui parviennent jusqu'à nous depuis la surface d'étoiles massives apparaissent comme décalées vers la zone rouge du spectre*.

*Selon E. Freundlich, les observations spectroscopiques d'étoiles fixes de certains types démontrent l'existence d'un effet de ce genre, mais aucun test déterminant pour cette conséquence n'a été effectué. »

Il fournit ensuite une seconde valeur de la déflexion de la lumière au voisinage d'un corps massif : « Selon ce résultat, un faisceau lumineux passant près du soleil doit subir une déflexion de 1,7" ... » Il est très troublant de constater que cette seconde valeur de l'angle de déviation de la lumière fournie par Einstein est égale au double de la première. On apprendra, quelques années plus tard, que la première valeur fournie par Einstein en 1911 était en réalité inexacte.

La pluie providentielle et les aléas de la guerre

D'après l'ami et biographe d'Einstein, Abraham Pais : « Une expédition argentine sur l'éclipse solaire de 1912, partie au Brésil avec à son programme la déviation de la lumière, fut annulée pour cause de pluies. En été 1914, une expédition allemande conduite par Erwin Freundlich et financée par Gustav Krupp, pour une fois bienfaiteur de l'humanité, se rendit en Crimée pour observer l'éclipse du 21 août. Lorsque la guerre éclata, on conseilla suffisamment tôt à tous les membres de l'équipe de rentrer, ce que firent certains. Ceux

1 Albert Einstein, "Relativitätsprinzip und die aus demselben gezogenen Folgerungen" (« Sur le Principe de Relativité et ses conséquences ») *Jahrbuch der Radioaktivität*, 4, 411–462, 1907.

2 Albert Einstein, "Einfluss der Schwerkraft auf die Ausbreitung des Lichtes" (« Sur l'influence de la gravitation sur la propagation de la lumière »), *Annalen der Physik*, 4(35), 898–908, 1911.

3 Albert Einstein, "Die Grundlage der allgemeinen Relativitätstheorie" (« Les fondements de la théorie générale de la relativité »), *Annalen der Physik*, 4(49), 769–822, 1916.

qui hésitèrent furent arrêtés et finirent par rentrer chez eux, mais bien sûr sans résultats. En 1916, la guerre empêcha d'observer une éclipse solaire visible au Venezuela. Les efforts américains pour mesurer la courbure de la lumière au cours de l'éclipse de juin 1918 ne donnèrent jamais de résultats concluants⁴. »

À la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, on monta deux expéditions, l'une pour Sobral, au Brésil, dirigée par Andrew Crommelin, de l'Observatoire de Greenwich, et l'autre pour l'île de Principe, dans le golfe de Guinée, dirigée par Sir Arthur Eddington. Einstein se trouvait alors à Berlin lorsqu'il reçut un télégramme du physicien néerlandais Hendrik Lorentz, prix Nobel de physique en 1902 qui lui annonçait : « Eddington a trouvé un déplacement stellaire près du bord solaire, valeur provisoire entre neuf-dixième de seconde et deux fois plus. » Ainsi, il y a cent deux ans, l'après-midi du 6 novembre 1919, à Burlington House, sur Piccadilly, l'astronome royal Sir Frank Dyson présenta les résultats des expéditions. « Les résultats des expéditions de Sobral et de Principe laissent peu de doutes concernant la déflexion de la lumière qui a lieu dans le voisinage du Soleil et sa valeur correspond à celle prédite par la théorie de la relativité générale d'Einstein. »

Du jour au lendemain, Einstein devint le scientifique le plus célèbre au monde. Les journaux les plus célèbres comme le *New York Times* lui consacrèrent leur Une. Le physicien Ludwik Silberstein, qui assista à la conférence, aborda Eddington et lui dit que les gens prétendaient que seulement trois scientifiques au monde pouvaient comprendre la relativité générale, et qu'Eddington était l'un d'entre eux. Eddington, gêné, ne répondit pas. « Ne soyez pas si modeste, Eddington ! », dit Silberstein. Et Eddington de répondre : « Au contraire, je me demande seulement quelle est la troisième personne. »

Ainsi, les observations astronomiques avaient démontré la « courbure de l'espace » et Einstein devint célèbre quasiment du jour au lendemain. En réalité, cette notoriété extraordinaire et soudaine, Einstein la devait essentiellement à son travail mais aussi, à une suite de « caprices de l'histoire » et notamment à une pluie providentielle, comme on va le voir maintenant. En 1912, Erwin Freundlich contacta l'astronome américain Charles Dillon Perrine (1867-1951) pour lui demander de réaliser une observation de la déviation de la lumière au voisinage du Soleil. Ce dernier accepta d'ajouter ce test à son expédition prévue à Cristina, au Brésil, au cours de laquelle il devait observer l'éclipse solaire totale du 10 octobre 1912. Hélas, une pluie régulière obscurcit le ciel et rendit impossible les observations. Perrine résuma ainsi l'échec de cette première tentative : « Nous avons subi une éclipse totale au lieu d'en observer une. »

En 1914, Freundlich essaya de lever des fonds pour financer la prochaine éclipse qui allait avoir lieu le 21 août 1914 en Russie, mais il rencontra quelques difficultés avec l'Académie des sciences de Prusse, à laquelle appartenait pourtant Einstein. Finalement, l'Académie approuva l'achat de matériel scientifique et de plaques photographiques à hauteur de 2 000 marks en faveur d'Einstein. Freundlich reçut également une somme de 3 000 marks d'un financement privé pour son expédition. Le généreux mécène n'était autre que l'industriel allemand et fabriquant d'armes bien connu Gustav Krupp dont les tristement célèbres canons la « Grosse Bertha » et le « Pariser Kanonen » feraient bientôt s'abattre sur Paris une pluie d'obus causant la mort de centaines d'innocents. Charles Perrine tenta de rejoindre Freundlich en Crimée, mais celui-ci et ses collègues, réservistes allemands, avaient été faits prisonniers car la guerre entre l'Allemagne et la Russie venait d'être déclarée. Freundlich fut finalement libéré en échange de prisonniers. L'astronome américain William Campbell, dut laisser son matériel et ses résultats sur place confisqués par les Russes. Perrine put néanmoins réaliser une photographie de l'éclipse solaire totale du 21 août 1914 et ce cliché constitue la toute première tentative pour mesurer la déviation de la lumière des étoiles près du Soleil. Malheureusement, la pluie était de nouveau présente et de minces nuages obscurcissaient l'éclipse juste assez pour empêcher une mesure précise de la position des étoiles. Ainsi, si les deux premières vaines tentatives de Perrine au Brésil en 1912 puis en Russie en 1914 avaient donné des résultats concluants, elles auraient donné tort à Einstein car à cette époque il avait prédit une déviation de la lumière de 0,83 seconde d'arc et non de 1,74 seconde d'arc comme il l'établira plus tard en 1915.

Aussi, sans cette pluie providentielle, Perrine aurait démontré par ses observations astronomiques que la déviation que subit la lumière d'une étoile lorsqu'elle « passe » tout près du Soleil n'est absolument pas celle prédite par la théorie de la relativité générale d'Einstein de 1911.

4 Abraham Pais, *Albert Einstein : La Vie et l'œuvre*, InterEditions, 1993, p. 299. Réédité par Dunod, 2005.

Bibliographie

- PAIS A. *Albert Einstein : La vie et l'œuvre*, InterEditions, 1993, p. 299. Réédité par Dunod, 2005.
- EINSTEIN A., "Relativitätsprinzip und die aus demselben gezogenen Folgerungen" ("On the Principle of Relativity and the Conclusions Drawn from it") *Jahrbuch der Radioaktivität*, 4, 411–462, 1907.
- EINSTEIN A. "Einfluss der Schwerkraft auf die Ausbreitung des Lichtes" ("On the influence of Gravitation on the Propagation of Light"), *Annalen der Physik*, 4(35), 898–908, 1911.
- EINSTEIN A. "Erklärung der Perihelbewegung des Merkur aus der allgemeinen Relativitätstheorie" ("Explanation of the Perihelion Motion of Mercury from the General Theory of Relativity"), *Preussische Akademie der Wissenschaften, Sitzungsberichte*, 831–839, 1915.
- EINSTEIN A. "Die Grundlage der allgemeinen Relativitätstheorie" ("The Foundations of the General Theory of Relativity"), *Annalen der Physik*, 4(49), 769–822, 1916.
- EINSTEIN A. *Relativity : The Special and General Theory*, London, Methuen & Co Ltd, 1920.
- FUCHS H. "Zur Geschichte der Ideen über die Wirkung der Schwerkraft auf das Licht," *Orion*, Vol. 33 (151), (December 1975), p. 183-193.
- GINOUX J.M. *Albert Einstein : une biographie à travers le temps*, Paris, Hermann, 2016.
- GINOUX J.M. *Albert Einstein : a biography through the time(s)*, Paris, Hermann, 2016.
- GINOUX J.M. *Pour en finir avec le mythe d'Albert Einstein*, Paris, Hermann, 2019.
- GINOUX J.M. *Albert Einstein : demystified*, Paris, Hermann, 2020.
- GINOUX J.M. « Albert Einstein et le doublement de la déflexion de la lumière, » *Quadrature*, Oct.-Nov.-Déc. 2020, n° 118, pp. 10-21.
- GINOUX J.M. "Albert Einstein and the Doubling of the Deflection of Light" *Foundations of Science* (2021). <https://doi.org/10.1007/s10699-021-09783-4>
- GINOUX J.M. *Le hasard et l'erreur dans la découverte scientifique*, Paris, Ellipses, 2022.
- RENN J. The Genesis of Relativity, Vol. 1-4, Boston Studies in the Philosophy and History of Science, Vol. 250, Springer Netherlands, Dordrecht, D. Reidel, 2007.

APPORT DE L'HYPNOSE MÉDICALE À LA PRATIQUE QUOTIDIENNE MÉDICALE OU CHIRURGICALE

Robert BENHAMOU

Le terme d'hypnose est souvent réduit à la notion d'hypnose de scène et à ce titre assimilé à la prise de contrôle d'un hypnotiseur sur un ou des individus. Parfois, au contraire, ramenée à la méditation, l'hypnose est perçue comme une introspection narcissique de son moi profond. Les techniques d'hypnose médicale qui ont été définies par le Dr Erickson pour traiter les patients traumatisés par la guerre de Corée sont précises et scientifiques. Elles permettent d'amener le patient là où lui souhaite aller pour résoudre le problème posé.

L'hypnose : un abord différent du patient

En 2011, mon intérêt s'est porté sur cette technique pour diminuer le stress de mes patients opérés le plus souvent sous anesthésie par collyre. Au fur et à mesure de l'enseignement dispensé par le Dr Benhaiem au sein du D.U, dans le lieu historique de l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, j'ai découvert une partie de la médecine non enseignée. Tout être humain présente une partie apparente, dite consciente et raisonnée, plus ou moins directement accessible. Mais aussi une partie immergée bien plus importante qui conditionne cette face apparente et consciente. L'apprentissage de l'hypnose médicale permet de comprendre ce fonctionnement de chacun de nous. Tout au long de la formation, ont été exposées les techniques et les résultats de l'hypnose dans différents registres : les addictions, la douleur, ou les syndromes post traumatiques. Sur la chaire se sont succédés des psychiatres, des anesthésistes travaillant dans des centres de grands brûlés ou de réanimations, des chercheurs en neurosciences venant de France, mais aussi du Québec ou de Suisse. Il a fallu ensuite s'approprier et mettre en pratique ces techniques au début bien étranges. Car réaliser une séance d'hypnose au bloc opératoire devant son équipe paraît au début bien ridicule. Ce n'est qu'après plusieurs patients traités que l'équipe mesure les effets bénéfiques, non seulement pour le patient mais aussi pour tout le bloc qui change d'ambiance, devient plus calme et serein.

Science, hypnose et douleurs

Les études par IRM fonctionnelles montrent l'importance de trois zones : le thalamus, l'aire cingulaire antérieure et l'aire frontale antérieure dans la modulation de la perception douloureuse. Or, ces zones sont les réservoirs de tout le vécu émotionnel, sensoriel, et perceptuel de notre vie. La transmission de l'information « douleur » par la zone réceptrice existe de la même manière. L'activation de ces trois zones entraîne une réduction de la signification douloureuse du message : les membres amputés entraînent souvent des douleurs telles que seule la morphine les soulage. Ramachambran, grâce à un jeu de miroirs, donne la perception d'un membre toujours présent et mobile. Les douleurs s'estompent et disparaissent. C'est dire la puissance de ces zones dans le rendu de la douleur. Il est possible, en donnant une structure physique à la douleur comme un étau, un marteau, en donnant une couleur ou une forme à cette douleur, de la réduire, de la déplacer ou l'accepter et donc la supporter. Par exemple inviter le patient à tourner la manivelle de l'étau qui serre sa tête afin qu'il constate que cette douleur noire devient plus bleue. Énoncer ces exemples semble pour chacun de nous abscons, nous qui avons été éduqués dans le mépris de l'effet placebo. Et pourtant :

- Les IRM fonctionnelles nous apportent des preuves irréfutables.
- Les mesures des paramètres vitaux tels que tension artérielle ou oxymétrie ou doses d'anesthésiants lors d'une chirurgie sous hypnose versus sans sont autant de preuves scientifiques.

C'est le recours à ces zones que l'hypnose médicale nous enseigne. C'est par ce chemin que le patient trouve la clef pour diminuer ses sensations douloureuses tout autant que pour résoudre des conflits traumatiques.

Exercice confusionnel



Le but de cet exercice est de percevoir vos propres perceptions. Si vous le souhaitez, concentrez-vous visuellement sur cette image à la fois fixe et fluctuante. Installés (es) confortablement dans votre fauteuil ou votre chaise,

Ressentez ce confort au niveau de vos mains, épaules, bas du dos.

Percevez lors de votre inspiration ou votre expiration l'air qui transite dans vos poumons, bronches et narines.

Écoutez les bruits qui vous entourent.

Peut-être même pouvez-vous sentir des odeurs agréables.

Puis revenez doucement à votre lecture.

L'hypnose Ericksonienne passe toujours par cette étape de focalisation sur les perceptions et bien souvent cela suffit à apporter un confort au patient.

Mais cette focalisation peut aussi être le premier temps d'une dissociation plus profonde entre l'être physique qui souffre ou se fait soigner et l'être perception qui va voyager dans un lieu de confort rassurant.

L'hypnose, le stress et la douleur

Comme décrit dans le paragraphe précédent, le but de l'hypnose, dans un cadre pressenti de douleurs, est ainsi de faire sortir le patient de ce lieu pour l'amener dans un ailleurs plus réconfortant et familier au travers de sensations.



Cela peut être une vallée dans le désert mais aussi la plage ou une table familiale dans l'enfance. En effet le patient confronté dans un contexte de maladie, donc de dépendance à des soins chirurgicaux, est en situation de stress et de défense. Il la gère de façon variable, mais souvent par une focalisation sur la situation, une tunnelisation et

une sidération, comme tous ceux qui ont combattu le comprennent. Le patient se focalise sur sa douleur ou celle à venir et la combat frontalement en se focalisant sur cette scène. Ceci amène à une spirale anxiogène.

L'hypnose : une technique bien codifiée

Toute hypnose médicale repose sur trois étapes :

Un préalable de réassociation :

Il faut sortir le patient de son autohypnose anxiogène : nous le réalisons grâce à la présence et l'accordage.

La présence, c'est être là, et uniquement là pour le patient :

Se présenter ainsi que son équipe.

Impliquer le patient à toutes les étapes par des mots sécurisants : prendre soin, détendre...

C'est éviter de parler de son week-end ou de répondre au téléphone...

L'accordage, c'est se mettre en phase avec le patient :

Accepter son stress et non le mépriser : « non vous verrez cela ne sera rien... », et donc le rejoindre là où il est,

Utiliser ses propres mots pour qu'il sache que nous l'avons entendu,

Ou si possible copier les postures ou se caler sur sa respiration...

Une fois cette étape réalisée, nous pouvons envisager la suite.

Focalisation de l'attention :

Le « yes set » : Il faut obtenir l'accord du patient au travers de trois questions dont la réponse est obligatoirement oui : « Êtes-vous bien installé ? Sentez-vous bien vos mains ? Respirez-vous bien ? ».

Focaliser l'attention :

Le VAKOG : On focalise l'attention sur sa perception privilégiée : « La musique du bloc vous convient-elle ? Est-ce que les doigts de la main droite picotent ? Les couleurs que vous percevez sont-elles bleues ? Dites-moi lorsqu'elles changent ? Sentez-vous l'air que vous inspirez ? ». Ainsi le patient va sélectionner son canal de communication privilégié : auditif, visuel, kinesthésique.

Le choix des mots et le non verbal : cette notion de canal se retrouve dans les propos du patient : certains vont vous dire « je vois bien » là où d'autres vont vous dire « j'entends bien » ou « je sens bien » pour dire qu'ils ont compris. Au-delà du canal de communication, il est des mots à bannir comme couteau, piqûre... Et cela demande une éducation de son équipe qui n'est pas toujours facile.

Dissociation et confusion :

Au fur et à mesure, le patient va être dissocié entre la situation physique dans laquelle il se trouve et les perceptions sensorielles dans lesquelles il est. La confusion est ensuite induite par des affirmations parfois illogiques, telles que : « Vous voyez les couleurs changer », alors qu'elles ne changent pas. Il est aisé à ce moment, si cela est nécessaire, d'amener avec les propres mots du patient celui-ci dans un endroit où un souvenir familier dans lequel il se sentira heureux et bien : le patient qui aime la mer sera amené à la chaleur du soleil, l'eau de la mer ou le bleu du ciel... Telle patiente, 91 ans, décrit ensuite le bien être à se baigner au milieu des rochers, à Bandol avec sa sœur. On aura parfois la surprise de proposer un scénario réconfortant au patient qui décidera d'aller ailleurs : ainsi ce patient très stressé que je voulais amener sur la mer et qui part dans un lieu de danse, de concours et de musiques. Parfois un bruit dans le bloc devra être intégré à notre lieu physique. Parfois une douleur ressentie nous amènera à la faire décrire par le patient ; ainsi acceptée, nous constaterons que cette douleur est mieux tolérée voire oubliée.

À la fin des soins, lorsque le patient sera réassocié, c'est-à-dire pleinement dans le lieu de la chirurgie, c'est ce bien-être dont il se souviendra et non de la difficulté ou de la douleur du soin. Ainsi cette technique bien codifiée apparaît toujours peu employée et nous avons tous dans notre mémoire le souvenir d'avoir été patient objet ou patient sujet. Nous avons tous, parfois, ressenti cette frustration d'une douleur balayée par un « c'est dans votre tête »... alors qu'un simple « dites-moi ce que vous ressentez, nous allons vous aider » aurait été d'un grand réconfort.

En conclusion

Le but de cette présentation était de démystifier l'hypnose encombrée des images de Messmer ou de Charcot. Il faut se souvenir que cet outil ancien permettait, sous Louis XIV, de réaliser des thyroïdectomies. Ce sont des techniques employées de façon diverses dans le monde entier, de la Russie aux États-Unis.

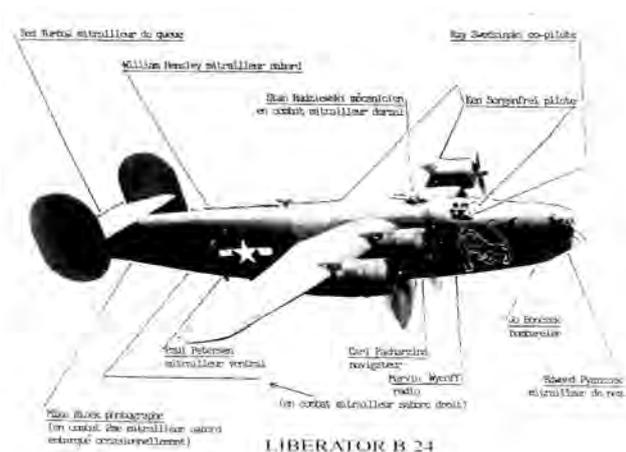
Cet outil repose sur des éléments humanistes que certains diraient empathiques tels qu'être là, concentré sur son patient, en essayant de le comprendre. Des mots qui, rassurants ou calmants, ne sont pas méprisants du stress ou de l'angoisse du patient devant son épreuve. Cet outil nécessite dans son usage une technique qui ramène le patient vers lui-même dans ses perceptions préférées, ou dans un souvenir dans lequel il pourra retrouver ses perceptions rassurantes.

Ceci permet aujourd'hui d'opérer sous collyre, sans prémédication, sans sédation complémentaire. Donc sans leurs effets secondaires pour le patient. Au-delà, cela permet de mieux comprendre les patients et parfois notre entourage dans leurs propos ou leurs attitudes. Le but étant d'avoir des patients qui souffrent aussi peu que possible dans cette épreuve qu'est la maladie ou le soin.

ONZE AMÉRICAINS TOMBÉS DU CIEL

YVES ARTRU

La chute d'un bombardier américain le 19 juillet près de Gap



C'est l'époque des bombardements massifs sur les usines d'armement allemandes. La veille, trente-et-une superfortresses américaines ont décollé de Spinazzola dans le sud de l'Italie, avec pour objectif le nœud ferroviaire de Munich ; sept ne rentreront pas à leur base ce jour-là. À bord de l'un de ces avions, onze jeunes gens pleins d'espoir : c'est leur quarante-quatrième et dernière mission avant de partir aux États-Unis pour une permission dans les familles. À la hauteur de Venise un moteur flanche, mais le chef de bord, Ken Sorgenfrei, décide de continuer avec les trois autres. À l'arrivée sur Munich, une intense DCA martèle d'éclats la carlingue, détruit un deuxième moteur, les appareils de navigation ne fonctionnent plus. Au retour, l'un des deux moteurs restants donne

des signes de faiblesse, pendant le survol des Alpes, l'avion perd de l'altitude ; Sorgenfrei, donne l'ordre de sauter en parachute, ce qu'aucun des membres d'équipage n'avait jamais fait. Lui-même saute en dernier. Notons que son nom d'origine germanique signifie « sans souci ». Miraculeusement tous les membres de l'équipage se retrouvent à peu près indemnes. Ils ne sont pas tombés en Suisse, comme ils l'espéraient, mais en France, dans les environs de Gap. L'avion s'écrase dans un fracas épouvantable, répercuté par les montagnes, qui s'entend dans toute la région, et que la garnison allemande de Gap, à environ 35 km, doit forcément avoir entendu.

Voyant les parachutes, les paysans des environs abandonnent leurs champs, les bergers leurs troupeaux, les femmes leurs tâches ménagères pour se précipiter au secours. L'un des Américains est tombé au bord d'une falaise ; on lui lance une corde, on attelle un cheval et il est sauvé ! Personne ne parle le moindre mot d'anglais, sauf une gamine de quatorze ans qui veut les rassurer, mais elle ne sait que dire « *I love you* ». Comme on redoute l'arrivée des Allemands, on cache les parachutes, on regroupe les Américains et on les monte plus haut pour les remettre aux hommes du maquis. Nos Américains sont décontenancés par ces maquisards hirsutes, mal rasés, à l'armement hétéroclite. Heureusement arrivent des paysans qui parlent leur langue, ayant séjourné comme bergers plusieurs années au Nevada, avant-guerre.

La situation dans les Alpes du Dauphiné fin juillet 1944

De nombreux groupements de résistance étaient apparus en Savoie et en Dauphiné à partir de 1942. Leurs effectifs étaient nourris par les événements : l'occupation de la zone libre, la dissolution des forces militaires que nous avait laissées l'armistice, la dispersion des Chantiers de Jeunesse, le refus de nombreux jeunes d'aller travailler en Allemagne comme les y obligeait le Service du travail obligatoire. Mais les tentatives de créer des zones ou des territoires entièrement libres ont été ou vont être écrasées : après les Glières, le Vercors va tomber.

Il ne reste qu'une zone fortement tenue par le maquis : l'Oisans, c'est-à-dire le bassin de la Romanche, affluent de l'Isère, en amont de Vizille ; entièrement aux mains de la Résistance, l'accès en est défendu en aval par les gorges de la Romanche, en amont par une série de cols : col du Pas de la Coche, assurant la liaison avec la vallée de l'Isère, col du Glandon ouvrant sur celle de la Maurienne, col du Lautaret permettant de rejoindre Briançon et la vallée de la Durance, col d'Ornon assurant la liaison avec la vallée du Drac. En résumé un territoire qui est, fin juillet, encore libre, mais bientôt assiégé par les Allemands qui tiennent les vallées de l'Isère et de l'Arc, celle du Drac et celle de la Durance.

24 juillet

Ken rassemble ses hommes et fait approuver sa décision : « Nos consignes sont claires, nous devons gagner la Suisse ». Respectant cette décision, mais incapables d'aider concrètement, les maquisards transportent les onze Américains à Pont-du-Fossé, en Champsaur. C'est un tout petit chemin dans la bonne direction ! Mais là, ils sont abandonnés à eux-mêmes et se mettent en marche, sans être guidés, avec seulement une carte Michelin ; ils sont à jeun, et passent la nuit dans une grange abandonnée, le moral n'est pas très haut...

25 juillet

Au matin, ils arrivent au bourg de Saint-Bonnet, chef-lieu du Champsaur. Et là, ils sont bien accueillis par les membres de la Résistance locale et toute la population, et passent une nuit confortable dans l'unique hôtel. On se demande encore par quel miracle leur présence n'est pas arrivée aux oreilles des Allemands. Il n'est pourtant pas question de rester plus longtemps. Le départ s'impose. Mais où aller ? La réponse est évidente : pour ne pas tomber aux mains des Allemands, il faut rejoindre l'Oisans, le seul secteur libre des Alpes, par la montagne. Les résistants passent la main au centre « Jeunesse et Montagne » de Saint-Bonnet. C'est un mouvement créé dès le mois d'août 1940 par le général d'Harcourt, secrétaire général à la Famille et à l'Air. Il a chargé un officier de chasseurs alpins, le capitaine Faure, de monter une organisation pour « redonner aux jeunes le sens de la vie, le goût de l'effort [...] leur redonner la fierté d'eux-mêmes, en faire des combattants. » Ces objectifs seront remplis et, après l'occupation de la zone libre, la plupart des centres J.M. seront des écoles de la Résistance.

26 juillet



Le col de Gioberney.

Jeunesse et Montagne prend donc en charge les Américains ; l'objectif est de les conduire en Oisans pour leur éviter de tomber aux mains des Allemands. Mais pour gagner cet espace de liberté le seul passage est un col de haute montagne, le col du Gioberney à 3 233 m, seul itinéraire encore libre puisque tous les itinéraires routiers sont surveillés ; deux montagnards très entraînés, Artru et Massot, sont désignés pour les guider ; nos Américains sont transportés en camion, par les petites routes pour éviter les mauvaises rencontres sur la route nationale, jusqu'à La Chapelle en Valgaudemar, à 1 100 m ; il faut s'arrêter souvent pour recharger le charbon de bois du gazogène ; arrivés à destination, ils sont logés pour la nuit à l'auberge du lieu.

27 juillet : de La Chapelle au refuge de la Pilatte

Tous sont réveillés à deux heures du matin : la journée sera très longue et extrêmement pénible pour ces aviateurs, sans doute jeunes et sportifs, mais sans aucun entraînement à la marche en montagne. Or ils vont affronter une dénivelée de plus de 2 100 m.

Le chemin est facile jusqu'au refuge du Gioberney à 1 622 m ; le temps est superbe ; mais ensuite la pente se redresse, le soleil est implacable, l'itinéraire de plus en plus difficile ; avant même d'approcher le col, la fatigue se fait sentir, et les passages de neige glacée obligent les guides à tailler des marches ; les Américains mettent toute leur énergie à continuer ; la caravane atteint enfin le col en fin de journée ; il est encore inondé de soleil et pendant la pause les deux guides décrivent le magnifique panorama ; mais il faut encore descendre sur le glacier, avec d'infinies précautions car seuls les deux guides ont des crampons, vers le refuge de la Pilatte, à 2 500 m. Les Américains y arrivent à dix heures du soir après plus de 20 heures de marche et s'écroulent dans le dortoir...

28 juillet : de la Pilatte à Bourg d'Oisans

Les onze Américains et leurs deux guides dorment à poings fermés lorsqu'ils sont réveillés par une patrouille FFI ! Aussitôt, l'un de ses membres descend annoncer à la Résistance l'incroyable nouvelle. À La Bélarde, hameau minuscule à l'époque, aujourd'hui haut-lieu de l'alpinisme, ils sont accueillis chaleureusement ; on

les descend à Bourg-d'Oisans, chef-lieu de la vallée de la Romanche, où le capitaine Lanvin, commandant le maquis de l'Oisans, et toute la population, leur font fête.

29 juillet

Il n'est pas question d'enrôler les Américains dans une unité combattante. On les affecte à l'hôpital installé par la Résistance à l'Alpe d'Huez à 1 850 m. Le médecin-chef est le docteur Tisserand, chirurgien à Grenoble ; il est secondé par son épouse, anesthésiste, enceinte de huit mois, un médecin réfugié et une infirmière. Une salle d'opérations a été bricolée : le scialytique est confectionné avec un phare de voiture, les instruments opératoires ont été achetés à un chirurgien de l'armée italienne, qui les bradait au moment où elle quittait précipitamment Grenoble l'année précédente... Des stocks de médicaments ont été constitués et mis en sécurité à l'hôpital militaire de Grenoble avant l'envahissement de la zone sud. Enfin, il faut bien le dire, la population est contrainte d'assurer une partie du ravitaillement.

Mais l'espace de liberté que constitue l'Oisans pour la Résistance ne va pas durer. Les Allemands, pressentent le débarquement prochain des Alliés en Méditerranée ; après avoir nettoyé le Vercors, anéanti après d'héroïques combats, faisant plus de 750 morts français, le général Pflaum, commandant la 157^e division alpine bavaroise retourne ses troupes contre le maquis de l'Oisans, qui menace ses communications avec l'Italie. Leur entrée dans la vallée de la Romanche est imminente.

30 juillet

Le capitaine Lanvin donne son ordre du jour :

« Officiers, sous-officiers et soldats du Maquis

Nous allons être prochainement attaqués en force par la Wehrmacht
Le Vercors [...] est tombé. Nous vengerons le Vercors [...]. Le débarquement dans le sud est proche.
L'Oisans libre restera libre
Haut les cœurs et vive la France ! »

Il fait en même temps parvenir au général Pflaum un message offrant de respecter les lois de la guerre. La réponse est claire :

« Tous les groupements de résistance qui se trouvent dans la vallée de la Romanche sont des groupements de francs-tireurs [...], les prisonniers doivent être fusillés. »

Le 10 août



*Le transport des blessés graves (amputés)
lors du repli vers les chalets de l'Alpette.*

Les Allemands entreprennent l'occupation de tous les cols, occupent Vizille, mais ils ne progressent que lentement, harcelés de toutes parts dans la vallée de la Romanche. Pressentant le danger, le docteur Tisserand envoie trois Américains reconnaître les itinéraires de repli et stocker des vivres ; ils sont guidés par le jeune Pierre Montaz, qui aura une vie extraordinaire, créant la deuxième entreprise de construction de remontées mécaniques de France ; il a écrit un livre qui relate l'odyssée des onze Américains ; ami de ma famille, il m'a très amicalement autorisé à l'utiliser pour cette communication.¹ Il vient de mourir, je salue avec émotion sa mémoire.

¹ *Onze Américains tombés du ciel*. 1994.

12 août

Premier repli : apprenant l'approche des Allemands qui, remontant la vallée de la Romanche aux prix d'innombrables accrochages, sont arrivés à Rochetaillée, à 5 km de Bourg d'Oisans, le docteur décide de transporter « l'hôpital » vers les chalets de l'Alpette à 2 000 m d'altitude ; une quarantaine de personnes se mettent en marche ; matériels et vivres sont chargés sur huit mulets ; deux blessés graves sont chargés dans un tombereau, tiré par un âne et poussé par les Américains. Deux autres groupes partent, l'un vers l'Auris, l'autre vers Villars-Reculas.

14 août

Deuxième repli : le docteur Tisserand décide d'évacuer les blessés vers le refuge de La Fare, situé sur un plateau 300 m plus haut. L'accès en est très difficile pour les blessés, pour qui c'est un véritable calvaire : les Américains se multiplient. Deux blessés intransportables sont dissimulés à l'écart, derrière des murs de roches, veillés et défendus par deux combattants.

Il était temps : les Allemands, arrivent au plateau de l'Alpette ; mais il faut coûte que coûte leur interdire de monter plus haut. Un combat de plusieurs heures s'engage : soixante-quinze maquisards contre une centaine de chasseurs alpins bavarois ; finalement les Allemands hésitent, puis reculent, d'abord en souplesse, et ensuite se jettent dans la descente, abandonnant de nombreux morts.

15 août

Troisième repli : craignant le retour offensif des Allemands, le docteur Tisserand décide de monter encore plus haut, vers « l'abri du Père Rajon », à 2 640 m. Les Américains, fourbus, chargés, aident les plus handicapés, que madame Tisserand, malgré son état, encourage par son sourire. Il ne reste plus de vivres, chacun n'a droit qu'à trois sucres et deux biscuits par jour ! Mais il y a des moutons partout, qui ont fui les combats vers le haut. Alors on les capture, on les dépèce, et on les mange presque crus... C'est la survie... Les blessés sont mis dans l'abri, tous les autres passent les nuits suivantes à la belle étoile. Mais on ne craint plus le retour des Allemands.

Isolés en haute montagne, sans communication avec la vallée, le groupe n'apprend le débarquement des Alliés, le 15 août en Provence, qu'avec deux jours de retard, mais apprend aussi que les Allemands sont redescendus sur l'Alpe d'Huez, puis évacuent Bourg d'Oisans. Le moral remonte tout de suite et le groupe peut descendre le 21 août sur Le Rivier d'Allemont, dans le haut de la vallée de l'Eau d'Olle, qui n'a jamais été occupé. La population lui fait fête. Un officier américain parachuté dans le Grésivaudan, c'est-à-dire la vallée de l'Isère en amont de Grenoble, venu par le Pas de La Coche, se présente, et prend les onze Américains sous sa responsabilité. Ils vont encore accompagner la colonne, aidant à nouveau les blessés, vers la vallée de l'Isère par le Pas de La Coche, car les combats font encore rage à l'entrée de la vallée de la Romanche.

25 août

Ils rejoindront enfin Grenoble, deux jours après la libération de la ville. Madame Tisserand accouchera d'une petite fille, dès sa descente à Bourg d'Oisans ...

Le retour des Américains

En juillet 1985, neuf membres de l'équipage reviennent en pèlerinage sur les lieux de cette épopée ; ils sont accompagnés de leurs familles ; Ken Sorgenfrei, est fait chevalier de la Légion d'honneur.

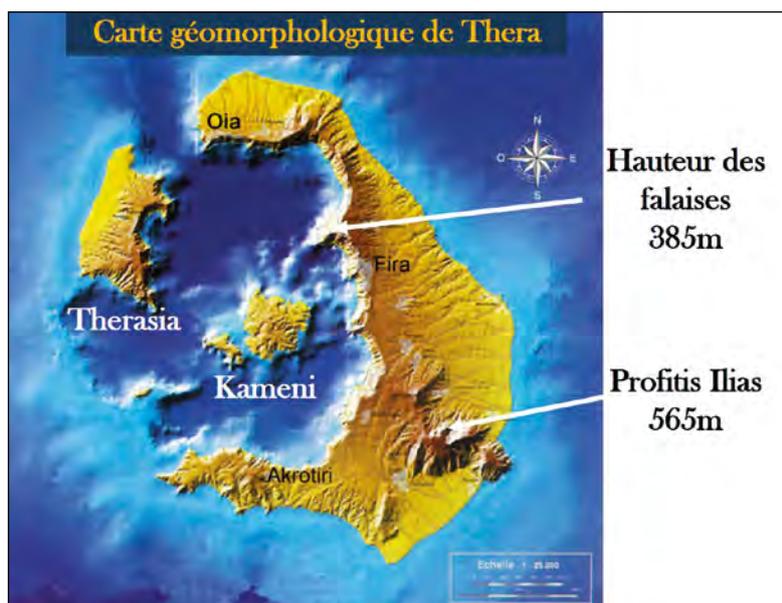
Au Musée de l'aviation de Palm Springs en Californie, où toute cette aventure est racontée, il y a un drapeau français avec cette légende : « Maquis de l'Oisans, section américaine, à la vie à la mort ».

SANTORIN-THERA : UNE ÎLE SUR UN VOLCAN

Geneviève NIHOUL



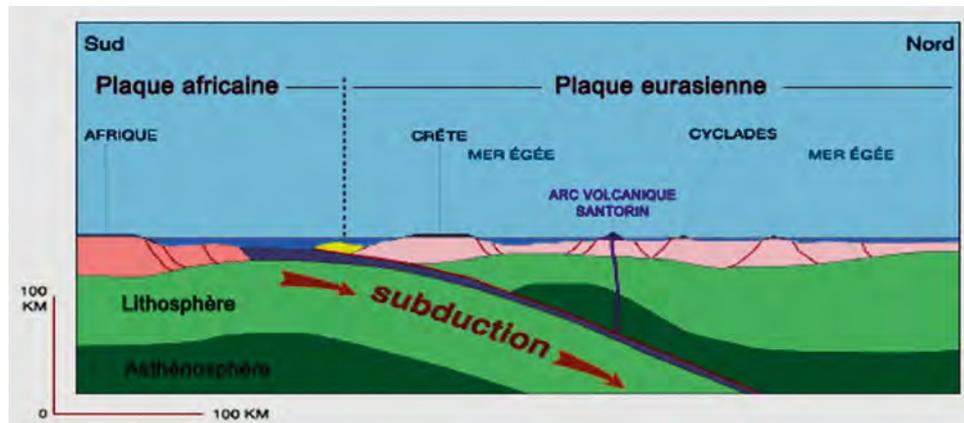
Je voudrais vous parler d'une île de la Méditerranée orientale où le visiteur est accueilli par des falaises abruptes et multicolorées. Cette île est située au sud de l'archipel des Cyclades et a deux noms : son nom grec Thera et son nom occidental Santorin. Cette image géomorphologique de Thera permet de voir sa topographie : vous remarquez tout d'abord que l'île a la forme d'un cercle dont certaines sections auraient disparu. Sur l'intérieur du cercle il y a des falaises extrêmement hautes. Elles peuvent culminer à 385 m ; mais l'île elle-même n'est pas très élevée puisque son sommet, dédié au prophète Élie, ne culmine qu'à 565 m. Au centre du lagon se trouvent des îles noires qu'on appelle les Kameni, les « Brûlées », et nous verrons qu'elles sont beaucoup plus récentes que l'île de Thera. On voit aussi que, si l'île tombe par des falaises dans la mer intérieure, elle descend doucement vers l'extérieur et on voit que cette pente douce se prolonge dans la mer extérieure. Enfin, la mer à l'intérieur est très profonde.



Cette étrange configuration correspond à un volcan qui a explosé il y a un certain nombre d'années, créant ce qu'on appelle une caldera à la place du cratère. La profondeur de la caldera atteint les 400 m et les nombreux gros bateaux de croisière qui visitent l'île ne peuvent pas mouiller.

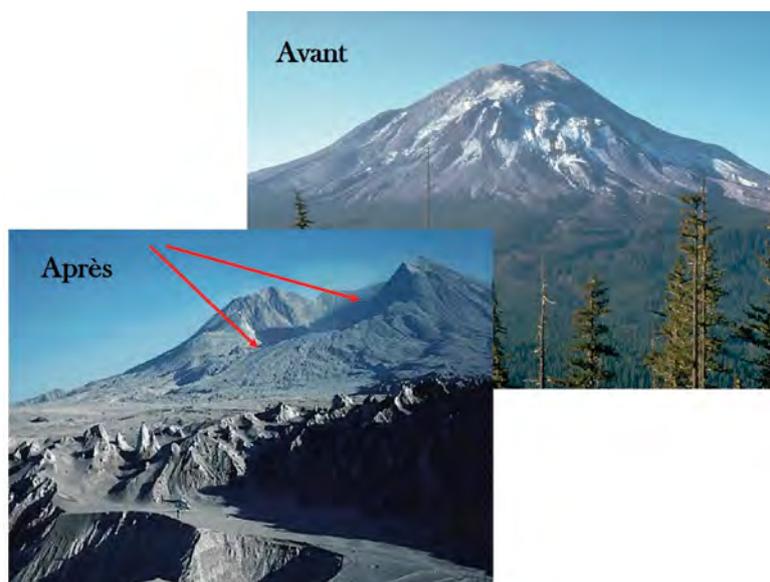


Pour essayer de comprendre pourquoi on trouve un volcan en cet endroit, il faut se pencher sur la théorie de la dérive des continents et faire intervenir les plaques tectoniques : il y a 200 millions d'années, toutes les terres émergées étaient réunies en un seul continent qu'on a appelé la Pangée. Sous l'effet des courants de convection dans le manteau de la Terre, cette Pangée a commencé à se disloquer en différentes plaques et les continents se sont séparés. Il y a 90 millions d'années, l'Afrique amorçe sa remontée vers l'Eurasie : l'océan Thetys, qui les sépare encore, va peu à peu disparaître et ce phénomène de fermeture va donner la mer Méditerranée. Ces mouvements des plaques sur lesquelles sont les continents sont provoqués par des courants de convection à l'intérieur du manteau terrestre : dans notre région, c'est-à-dire la Méditerranée, se rejoignent peu à peu la plaque Afrique et la plaque Eurasie, comme on le voit sur cette carte. Signalons que ce déplacement relatif entre la plaque Afrique et la plaque Eurasie peut atteindre une vitesse d'environ quatre cm par an ce qui est tout de même considérable. On peut déjà dire que dans quelques millions d'années la Crète sera venue s'échouer comme une baleine sur la côte de l'Afrique et que la mer d'Albaran, entre l'Espagne et le Maroc, se sera fermée.



Que se passe-t-il quand deux plaques viennent au contact ? On voit sur la figure ci-dessus comment se fait la rencontre : la plaque Afrique, à gauche, plonge sous la plaque Eurasie, à droite. C'est ce qu'on appelle une subduction. En général, cette rencontre ne se passe pas en douceur : il s'agit tout de même de deux plaques quasiment solides qui se rencontrent et nous savons que faire frotter deux plaques solides l'une sur l'autre donne en général lieu à des problèmes, car les deux plaques sont rugueuses. Par conséquent, de temps en temps, le mouvement est bloqué : comme la plaque Afrique continue à avancer, la Terre se déforme au niveau de la subduction en accumulant progressivement de l'énergie sous forme de déformation plastique. Lorsque la tension dans la zone de subduction devient trop grande, le blocage lâche d'un seul coup et la plaque se déplace brutalement : la subduction se fait donc par à-coups. Évidemment, quand ce déplacement brutal se produit, il y a un certain nombre de répercussions dans les deux plaques solides : c'est ce que nous appelons un tremblement de terre. De plus ces tremblements de terre créent des fissures à l'intérieur des plaques, fissures par lesquelles le magma, échauffé par les frottements entre les deux plaques, peut remonter et créer ce que nous appelons un volcan. On peut donc conclure que toute zone de subduction va être le siège de tremblements de terre et de phénomènes volcaniques : ce qui se révèle exact sur toute la Terre. En Méditerranée orientale, durant les quarante dernières années, il y a eu de nombreux séismes supérieurs à sept, c'est-à-dire des phénomènes violents. De plus, il existe une sorte de chaîne de volcans qui s'est créée en avant de la plaque de subduction.

Intéressons-nous à ces volcans qu'on appelle pliniens et dont l'exemple le plus proche de nous est le Vésuve : ils s'appellent ainsi en souvenir de l'écrivain latin Pline qui a décrit l'éruption du Vésuve en 79. Les laves qui remontent sont extrêmement visqueuses et par conséquent elles auront tendance à se bloquer dans la cheminée et à créer un bouchon. La tension monte alors dans la chambre magmatique et à l'intérieur de la cheminée : lorsque cette pression devient trop forte elle fait sauter le bouchon par une explosion qui va projeter dans le ciel de grandes quantités de matière : on a donc en général formation d'un énorme panache composé de matériaux solides très chauds dans des gaz et des liquides, panache accompagné d'une pluie de cendres et de pierres ponces sur les régions avoisinantes. En montant dans l'atmosphère, ce panache va se refroidir : les matériaux redevenus solides vont retomber brutalement vers la terre. Mélangés à des gaz et des liquides, ils forment des coulées qu'on appelle des coulées pyroclastiques ou encore, plus couramment, des nuées ardentes. C'est ce qui s'est passé pour l'éruption du Vésuve durant laquelle Pompéi a été détruite principalement par ces nuées ardentes. Ajoutons que ces coulées ont des vitesses entre 200 et 500 km/h lorsqu'elles se forment et une température moyenne de 300°C et on comprendra facilement l'horreur de cette éruption. Rappelons l'éruption de la montagne Pelée en 1902 : ces coulées pyroclastiques détruisirent complètement Saint-Pierre en faisant 30 000 morts.



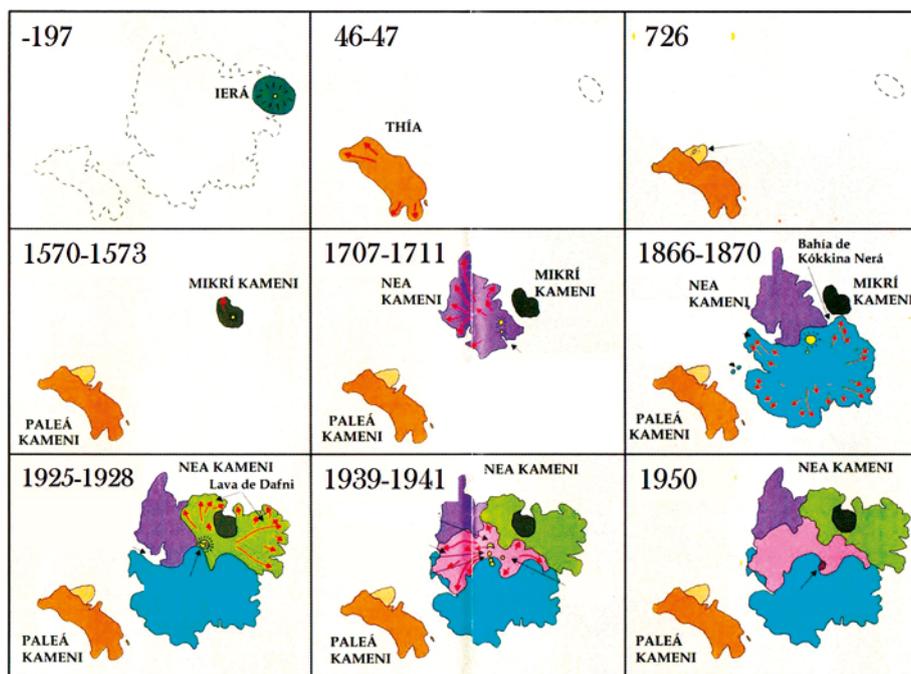
Mais aux explosions et aux nuées ardentes peut s'ajouter un dernier phénomène. L'explosion brutale du bouchon de la cheminée va vider la chambre magmatique d'un seul coup et créer un vide à l'intérieur du volcan : on aura alors un phénomène d'implosion brutale pour combler ce vide et toute une partie du volcan va disparaître engendrant un creux important qu'on appelle une caldera. Un exemple récent, qui donc a été parfaitement étudié, la figure ci-dessus nous est montré par le mont Saint-Helens dans l'État de Washington, c'est-à-dire dans la partie nord-ouest des États-Unis. C'est une zone de subduction très importante où la plaque pacifique plonge sous la plaque Amérique et où on trouve donc, sans surprise, des volcans. Nous voyons le mont Saint-Helens en avril 1980 : il a la forme caractéristique d'un volcan. En mai 1980, après une activité volcanique importante, il y eut une énorme explosion suivie de l'implosion du cratère et on voit sur la seconde illustration le cratère tel qu'il est actuellement. On distingue parfaitement les hautes falaises formées à la suite de l'écroulement du cratère à l'intérieur du volcan, ainsi que l'existence d'ouvertures dans la caldera. Imaginez le même phénomène au niveau de la mer et vous comprenez comment Santorin a été formée.

Sur Thera, on a vite observé qu'il y avait en fait deux calderas de profondeur un peu différente qui correspondent à deux implosions séparées par environ 18 000 ans.

L'histoire géologique de Thera a été difficile à reconstituer mais on connaît actuellement bien le déroulement de la formation de cette île. Au début, il y avait la mer avec quelques îlots ; puis peu à peu, tandis que la plaque Afrique se rapprochait ainsi que la zone de subduction, surgit un premier volcan environ 700 000 ans avant notre ère, qui forme une première île. Ensuite quelques 400 000 années s'écoulèrent, l'érosion fit son travail et ce volcan diminua de taille. Mais la chambre magmatique se remplissait peu à peu. En - 300 000 le volcan redevient actif : d'où l'apparition d'une seconde île. Le phénomène va se répéter moins de 100 000 ans après : une nouvelle éruption crée une île qui va relier les deux cratères précédents. En -30 000 avant notre ère, un nouveau cratère apparaît contribuant à élever l'altitude de l'île. Vers -20 000 eut lieu la première explosion énorme suivie d'une implosion avec création d'une caldera. Comme cela se passe au bord de la mer, l'eau est

entrée dans la caldera et a changé la forme de l'île. La caldera constitue une sorte de cylindre vertical, avec une ouverture : la profondeur de la mer à l'intérieur est grande. À l'extérieur de l'île, nous retrouvons la structure d'un volcan qui descend en pente douce vers la mer sous laquelle il se prolonge, toujours en pente douce. C'est un endroit idéal pour des navigateurs et l'île va être habitée dès les années -4500 : le volcan est complètement calmé et les nouveaux habitants semblent ne pas s'être doutés qu'ils habitaient dans un lieu redoutable. Il va se créer peu à peu une civilisation extrêmement riche et raffinée dont le port était situé sur la partie sud de l'île, à l'abri du violent vent du nord et face à la Crète, avec qui Thera commerce beaucoup à l'époque. On a retrouvé, près de ce port, un certain nombre de fresques qui datent du début du deuxième millénaire avant notre ère et qui nous donnent une idée de la beauté de cette civilisation : toutes ces fresques sont extraordinairement vivantes et nous montrent une civilisation maritime, plutôt heureuse et insouciant.

Malheureusement à une date située vers 1600 avant notre ère, le volcan, reposé par quelques 18 000 ans de calme, reprit de plus belle : après quelques tremblements de terre, une phase d'éruption de quelques mois eut lieu. Puis les explosions ont commencé avec, en plus des cendres et des pierres ponce, probablement irruption d'eau dans la chambre magmatique : on a retrouvé des blocs de 5 m de diamètre à plusieurs kilomètres des cratères. Pour finir, selon un schéma que vous commencez à connaître, l'explosion finale s'est produite, suivie d'une implosion gigantesque créant la seconde caldera, alors que les écoulements de lave donnaient à l'île sa forme actuelle. Le tout dura probablement un ou deux jours. Des coulées pyroclastiques recouvrirent tous les sites de cette civilisation... mais nous les conservèrent, comme à Pompéi et à Herculaneum, quelques 1700 années plus tard. Contrairement à ce qui s'est produit à Pompéi, les habitants avaient eu le temps de fuir car on n'a retrouvé aucun cadavre dans les ruines. Toute la région fut recouverte de cendres : on en a identifié jusqu'en Turquie, en Syrie et en Égypte et le tsunami qui accompagna cette gigantesque manifestation volcanique ravagea toute la mer Egée. Pour avoir une idée de la violence de l'éruption, on peut la comparer à celle du Krakatoa en 1883 : les deux phénomènes sont identiques mais le volume de la caldera de Krakatoa, qui donne un ordre de grandeur très approximatif de l'ampleur de l'explosion, est cinq fois plus petit que celui de la caldera. Or l'explosion du Krakatoa fit plus de 36 000 morts et ravagea toutes les îles voisines.



L'île fut bien évidemment abandonnée pendant un certain temps ; puis les hommes oublièrent qu'elle était dangereuse et elle fut réoccupée vers 900 avant notre ère. Depuis l'activité volcanique a repris mais, pour le moment, moins violente : on peut supposer qu'il faut du temps pour que la chambre magmatique se remplisse à nouveau. La figure ci-dessus montre toutes les éruptions successives connues : la première répertoriée date de -197 durant laquelle le volcan atteint la surface de la mer. Une petite île apparaît au milieu de la caldera et sera vite érodée. Puis les éruptions volcaniques se succèdent faisant apparaître des îles de plus en plus importantes qu'on nommera bientôt les Kameni, les « Brûlées » en grec. Signalons en particulier celle de 1886 qui dura trois ans : elle fut la première à être observée par un certain nombre de scientifiques qui eurent le temps d'arriver sur place. Mais cette éruption attira aussi un certain nombre de touristes : un de ceux-ci, venu de France, s'appelait Jules Verne : son roman *L'Île mystérieuse* a été écrit quelques années après cette

éruption et il est probable qu'il s'est beaucoup inspiré de ce qu'il avait noté pendant son séjour à Santorin. Les deux dernières éruptions ont eu lieu en 1939 et en 1950 et ont été abondamment photographiées et étudiées. Le nouveau volcan que constituent les îles Kameni s'est bien étendu en 2000 ans. Il y a maintenant deux îles : Palea Kameni qui s'est formée à partir de 46 et Nea Kameni qui est apparue en 1573.

Enfin l'île de Santorin est sujette à de nombreux tremblements de terre : nous ne parlerons que des plus importants. En 1570 un séisme provoqua l'effondrement d'un pan entier du mont du Prophète Elie. En 1650, un tremblement de terre fut bien décrit par un père jésuite qui y vit la main de Dieu punissant les hérétiques, orthodoxes. Ces séismes provoquèrent des tsunamis dont l'un est décrit comme ayant 16 m de haut sur l'île voisine d'Ios, et un autre qui détruisit la flotte turque assiégeant Candie au XVII^e siècle. Le dernier tremblement de terre, en 1956, eut une magnitude de 7,8 et ébranla l'archipel de Santorin, tuant 48 personnes, en blessant 200 et détruisant 2 000 maisons. Le raz de marée qui suivit faisait 20 m de haut. Actuellement, entre 1985 et 1988, on a compté 109 tremblements de terre sur l'île, heureusement petits. Et n'oublions pas que plus récemment, en janvier 2012, un séisme sous-marin de magnitude 5,2 secoua une zone comprise entre la Crète et Santorin.

Thera ou Santorin apparaît donc maintenant comme une magnifique île au bord d'une caldera splendide où les touristes affluent nombreux soit sur des énormes bateaux de croisière soit dans des hôtels ou dans les innombrables maisons que louent les Athéniens pour toute la saison. Les très noires Kameni sont pourtant là pour rappeler que le volcan est encore tout à fait vivant. C'est, avec la petite île de Nisyros plus proche de la Turquie, le seul volcan actif de la Grèce et sa dernière éruption date de 1950. Les tremblements de terre sont encore nombreux. Ce volcan est bien sûr sous haute surveillance et les dernières méthodes de mesure sont devenues très précises, en particulier par GPS : on peut actuellement mesurer les mouvements même faibles de Thera. Mais les dernières mesures ne sont pas vraiment rassurantes : il semble que depuis une cinquantaine d'années la chambre magmatique, qui est en dessous de l'île et constitue le réservoir du volcan, ait considérablement enflé. Beaucoup de scientifiques considèrent qu'il n'est pas impossible qu'il y ait dans les années qui viennent une éruption majeure suivie d'une explosion. Mais la surveillance continue dont Santorin est l'objet devrait permettre de prévoir la catastrophe : un tel événement ne survient pas sans signes avant-coureurs. Après tout, en -1600, les habitants avaient eu le temps de fuir l'île ! Aussi que cet aspect un peu inquiétant de Santorin ne vous empêche pas d'aller visiter cette île magnifique.

L'ORGUEIL DU JUGEMENT

Philippe GRANAROLO

Parler de « faute » nous amène à formuler des interrogations morales et/ou juridiques complexes. Et si l'on substitue à l'idée de « faute » la notion de « péché », on accroît cette complexité en faisant référence à des interrogations théologiques majeures. Bref, évoquer la faute ou le péché semble exiger de nous qu'on se situe à un niveau élevé de réflexion philosophique.

Il existe pourtant une autre approche, une approche qui s'enracine dans notre vie quotidienne et dans nos expressions de tous les jours. C'est ainsi qu'a procédé au XVIII^e siècle le philosophe Emmanuel Kant, quand il a abordé le champ moral : quels sont les présupposés des expressions que nous employons sans cesse, telles que « j'aurais dû » ou « je n'aurais pas dû » (qui peuvent bien entendu se décliner aux autres personnes, « tu », « il », nous », « vous » ou « ils »). C'est à cette recherche des présupposés que Kant se livre dans son ouvrage *Les fondements de la métaphysique des mœurs* (1784), démarche qui me servira ici de modèle.

Mais il me sera impossible de suivre Kant jusqu'au bout, dans la mesure où le philosophe croit en la faute. Kant n'a pas su (ou n'a pas voulu) mettre à distance ses convictions religieuses, ce dont avait été capable Baruch Spinoza. Spinoza, élevé dans la tradition juive, a su, un siècle avant Kant, prendre une remarquable distance par rapport aux croyances religieuses de sa communauté et de ses contemporains.

Mais avant de retrouver Spinoza, interrogeons, à la manière de Kant, nos petits jugements quotidiens.

Partons d'un exemple simple. Imaginons que ce matin au réveil, après avoir subi l'agressivité de mon épouse, je me sois adressé à elle en ces termes : « Tu n'aurais pas dû me parler sur ce ton, je m'étais réveillé de bonne humeur, tu as gâché toute ma journée avec ton agressivité ».

Sans doute n'y a-t-il à rien de dramatique (on ne va pas divorcer pour si peu...). Mais ne peut-on pas suivre Friedrich Nietzsche quand il nous fait remarquer que nos vies sont davantage gâchées par ces petites rancunes quotidiennes que par les grands drames (heureusement fort rares) de nos existences. Le philosophe s'exprime ainsi dans *Aurore* : « Le nombre de ces petits rancuniers et surtout de leurs petits actes de vengeance est énorme ; l'air tout entier vibre sans cesse du sifflement des flèches et fléchettes décochées par leur méchanceté, si bien que le soleil et le ciel de la vie en sont obscurcis. » (*Aurore*, § 23)

Ces petits mots prononcés chaque jour n'ont l'air de rien. Mais si nous remontons une à une les conditions qui leur donnent sens, nous découvrirons l'étendue des croyances métaphysiques qu'ils véhiculent à leur insu.

« Tu n'aurais pas dû » suppose « Tu aurais pu ne pas... » : quelles que soient les conditions antérieures, la mauvaise nuit que mon épouse a passée, son mal de tête, ses soucis, etc., un autre comportement était possible, et elle aurait dû l'adopter.

« Tu n'aurais pas dû » suppose qu'une autre séquence événementielle aurait pu exister, un autre scénario dans lequel ce matin mon épouse m'aurait gratifié d'un magnifique sourire. En formulant ainsi mon hypothèse, je m'éloigne de Kant pour me rapprocher de Spinoza.

« Tu n'aurais pas dû » suppose que je **compare** ce scénario virtuel avec la séquence que je viens de vivre, la seule que j'ai effectivement vécue et expérimentée.

Or ce scénario virtuel est ma création mentale, il n'existe nulle part ailleurs que dans mes pensées, ou si l'on préfère un langage plus « matérialiste », dans mon cerveau, quelque part au sein de mon agitation neuronale.

Ainsi juger, c'est donc toujours **comparer** la réalité vécue et éprouvée avec une fiction, avec un monde imaginaire dépourvu d'existence.

Mais juger, c'est surtout déclarer **meilleur, préférable**, ce scénario imaginaire, c'est affirmer qu'il est qualitativement supérieur à la séquence réelle.

Autorisons-nous, pour la clarté de l'analyse, un langage religieux, le langage de la croyance (ce qui est parfaitement possible, même si nous sommes agnostiques).

Juger, n'est-ce pas en définitive se mettre à la place de Dieu, se substituer au Créateur, n'est-ce pas supposer que le monde que j'imagine (celui dans lequel mon épouse m'aurait souri ce matin au réveil) est meilleur que le monde créé par Dieu, qu'il est supérieur au monde voulu par le Créateur ?

N'y a-t-il pas là, si l'on y réfléchit, un orgueil incommensurable ? Une mégalomanie pathologique ?

Ce petit exercice intellectuel auquel je viens de me livrer à propos d'une minuscule parole de la vie quotidienne, Spinoza l'entreprend par rapport à une question théologique majeure : la question du péché originel. Comme je viens de le faire, il met à jour tous les présupposés contenus dans la notion de péché : que voulons-nous dire quand nous affirmons qu'Adam a accompli une faute, et même une faute majeure, une faute à ce point considérable que le sort de toute sa descendance en a été affecté ?

Plutôt que de me référer aux démonstrations complexes du grand livre de Spinoza, *L'Éthique*, je m'appuierai sur deux lettres superbes du philosophe, la lettre XIX et la lettre XXI, lettres que j'ai toujours considérées comme faisant partie des plus grands textes philosophiques jamais écrits.

Commençons par la lettre XXI :

« La privation n'est pas l'acte de priver, mais purement et simplement l'absence ou le manque d'une certaine chose, autrement dit elle n'est rien par elle-même ; ce n'est qu'un être de raison que nous formons quand nous comparons les choses entre elles. Nous disons, par exemple, qu'un aveugle est privé de la vue parce que nous l'imaginons facilement clairvoyant, soit que nous comparions l'état présent de cet homme avec son état passé, du temps qu'il voyait. Quand donc nous considérons cet homme de la sorte, comparant sa nature avec celle d'autres individus ou avec sa nature antérieure, nous affirmons que la vision appartient à sa nature et, pour cette raison, nous disons qu'il en est privé. Mais, si l'on a égard au décret de Dieu et à la nature de ce décret, l'on ne peut pas plus dire que cet aveugle est privé de la vue qu'on ne peut le dire d'une pierre, car, à ce moment-là, il serait aussi contradictoire que la vision lui appartînt qu'il le serait qu'elle appartînt à la pierre, **puisque rien n'appartient à cet homme et ne peut être dit sien que ce que l'entendement et la volonté de Dieu lui a accordé** »

Permettez-moi de reformuler la démonstration effectuée par Spinoza. J'affirme l'existence de « privations » au sein de la réalité, nous dit le philosophe : ainsi je considère que cet aveugle (ou mieux encore ce « non-voyant » comme on le dit aujourd'hui) est privé de la faculté de voir dont il devrait jouir. Il est privé de la vue comme Adam est privé de la vertu d'obéissance qui lui aurait permis de ne pas transgresser l'interdit divin.

Quelles opérations mentales permettent un tel jugement ?

1° Je **compare** le monde créé et voulu par Dieu, celui dans lequel Adam a goûté au fruit défendu, à un monde imaginaire dans lequel Adam ne désobéit pas.

2° Je décrète **meilleur** le monde que j'imagine, je déclare ce monde imaginaire supérieur à la création divine.

« Dieu, tu as raté ton coup. À ta place j'aurais créé un Adam obéissant ! ».

Et si c'était là le véritable « péché » ? Le vrai péché n'est-il pas d'avoir inventé la fiction du péché, invention résultant de l'orgueil qui m'amène à croire que les produits de mon imagination sont supérieurs à la réalité ?

De plus, on notera que je suis particulièrement inconséquent et irresponsable dans ce jugement : je dois mon existence à la « faute d'Adam », puisque je ne serais jamais venu au monde sans le « péché » d'Adam qui a entraîné la sortie de l'Eden et toute la descendance adamique qui s'en est suivie. Je déclare donc meilleur un monde dans lequel je n'existe pas, et en conséquence je me montre totalement dépourvu de l'« amour de soi » que Rousseau considère comme une vertu naturelle et fondamentale des êtres vivants. Préférer une séquence imaginaire dans laquelle je ne suis pas venu au monde au monde réel qui a permis ma naissance, n'est-ce pas l'effet d'une pulsion suicidaire ?

Poursuivons avec la lettre XIX :

« Je ne puis accorder que le mal ou le péché soit rien de positif [...] J'affirme que l'on parle improprement et d'une façon tout humaine quand on dit que nous péchons envers Dieu ou que les hommes peuvent offenser Dieu [...] Nous ne pouvons concevoir dans aucun objet aucune imperfection, sinon quand nous le comparons à quelque autre ayant plus de réalité. Par suite nous ne pouvons trouver aucune imperfection dans la décision prise par Adam aussi longtemps que nous la considérons en elle-même sans la comparer à d'autres décisions plus parfaites et témoignant d'un état plus parfait. On peut même comparer Adam à une infinité d'autres objets tels que des pierres ou des troncs d'arbres qui seraient beaucoup plus parfaits eu égard à cette décision [...] Cela étant, il suit clairement que le péché, n'ayant en lui que des marques d'imperfection, ne peut exprimer aucune réalité et tel est le cas pour la décision prise par Adam et sa mise à exécution [...] Admettre que quelque chose puisse arriver contre la volonté de Dieu [...] outre que ce serait attribuer à Dieu une grande imperfection, cela est en contradiction absolue avec la nature de la volonté divine »

Dieu étant omniscient et omnipotent (qualités que lui accordent tous les théologiens), parler de péché revient à rendre Dieu responsable d'une insuffisance de la réalité.

Les actes que nous commettons sont fonction de notre « essence », mot technique signifiant simplement que nous venons au monde avec des caractéristiques uniques qui font de nous des individus tous différents les uns des autres. « Essence et perfection, c'est tout un », résume Spinoza dans une formule étonnamment lapidaire. Dire qu'Adam a péché, c'est donc reprocher à Dieu de l'avoir doté des caractéristiques en fonction desquelles il a accompli son acte.

« Nous ne pouvons concevoir dans aucun objet aucune imperfection, sinon quand nous le comparons à quelque autre ayant plus de réalité ». Ce jugement, ainsi que nous l'avons montré précédemment, ne peut donc procéder que d'une **comparaison**.

Parler de péché, c'est donc reprocher à Dieu d'avoir créé l'Adam qu'il a créé, au lieu d'avoir créé un autre Adam, un Adam non-pécheur : or cet Adam non-pécheur est un Adam que j'imagine en me mettant à la place du créateur, et là encore en supposant meilleure ma propre création que la création divine. « Je suis meilleur que Dieu », puisque j'oppose à la création déficiente voulue par Dieu une création meilleure dans laquelle la « faute » ne se produit pas.

En réalité, la plupart du temps, nous ne comparons pas seulement un être réel avec un « X » imaginaire, nous comparons un être réel avec une généralité.

« Il est certain qu'une privation n'est rien de positif [...] Cette appellation a pour origine l'habitude où nous sommes de joindre ensemble tous les individus du même genre, par exemple tous ceux qui ont la forme extérieure de l'homme, de donner de ce genre une définition que nous croyons convenir à tous et de juger ensuite que tous sont également aptes à la perfection la plus haute que nous puissions déduire de cette définition [...] Mais Dieu ne connaît pas les choses abstraitement, il ne forme pas d'elles des définitions générales et n'exige pas d'elles plus de réalité que l'entendement et la puissance divine ne leur en a réellement accordé ; d'où cette conséquence manifeste que la privation dont nous parlions tout à l'heure n'existe que pour notre entendement et non au regard de Dieu »

Le mode de fonctionnement de nos comparaisons passe inévitablement par les « idées générales », par « l'habitude où nous sommes de joindre ensemble tous les individus du même genre » : quand nous croyons percevoir un manque, une privation, c'est que nous **comparons** un individu réel à une idée, c'est-à-dire en réalité à un « mot ». Les mots sont bien entendu nécessaires pour nous orienter au sein de la réalité, mais ils sont aussi des pièges intellectuels redoutables qui pervertissent notre perception. Seuls les individus existent, et les idées générales ne sont rien d'autre que des abstractions commodes (et intellectuellement nécessaires) dont nous ne devons jamais perdre de vue l'irréalité.

Pour conclure, revenons à notre point de départ.

Ce matin, en disant à ma femme qu'elle « n'aurait pas dû me parler sur ce ton », j'ai pris la place de Dieu, j'ai reproché à Dieu d'avoir créé mon épouse, cette femme dont il a conçu l'essence (l'ensemble des propriétés) et dont il a voulu l'existence. En éprouvant de la rancune à son égard, rancune qui découle uniquement de la croyance selon laquelle elle aurait pu se comporter différemment, j'ajoute à un ressenti désagréable un surcroît inutile de souffrance.

Il n'y a ni péché, ni faute, ni imperfection : il n'y a qu'un monde, celui auquel j'appartiens, celui dont je suis partie prenante, et auquel je dois sans cesse me **relier** par toutes les fibres de mon corps et de mon intelligence mais aussi, ce qui est sans doute plus difficile, par toutes les fibres de ma sensibilité. Œuvrer de tout notre être à cette « liaison » est le programme ambitieux que Spinoza et Nietzsche ont placé au cœur de leurs philosophies. Je vous invite à les suivre.

GEORGES CLEMENCEAU : LE DISCOURS DE SALERNES

Christian PHILIPPON

Georges Clemenceau, un des principaux hommes d'État, un des grands Français du vingtième siècle, mena une carrière politique longue et féconde (1870-1920). Républicain et radical, homme de gauche et réformiste, ce Vendéen monté à Paris connut la prison du Second Empire pour ses vingt ans, puis devint maire d'arrondissement pendant la Commune, fugace président du conseil municipal, puis encore député de Paris, du Var, journaliste et dreyfusard, sénateur du Var, ministre de l'Intérieur et enfin président du Conseil deux fois. Surnommé successivement *le Tombeur de ministères*, puis *le Tigre*, il fut enfin *le Père la Victoire* et *le Vieux* pour les poilus et son nom reste attaché à la Grande Guerre. Son parcours exceptionnel fut porté par un idéal républicain, reposant sur l'amour de la liberté, de la démocratie, de la justice sociale et par une foi inébranlable dans la République et la France. Des doutes, il en connut néanmoins, vite écartés, en même temps que des échecs.

Le discours de Salernes, discours électoral, nous montre un Clemenceau, âgé de 52 ans, se justifiant, se défendant de toutes ses forces contre les accusations infâmantes de corruption qu'il subissait depuis des mois. Malgré sa qualité, son propos ne put empêcher la défaite, défaite cinglante, qui l'amena à se retirer pour un temps de l'arène politique. L'intérêt de ce cri poignant est multiple : il montre la calomnie et sa puissance sans limites, il présente une analyse politique nationale brillante et il offre des passages d'une haute tenue lorsqu'est évoquée la Patrie. Nous allons avant de présenter ce discours, considéré comme un de ses plus beaux, rappeler le cadre général.

Le contexte

Ce 8 août 1893, une poignée de fidèles, dont Paul Cotte, l'ancien député, attend Georges Clemenceau à la gare des Arcs. Il doit se rendre le soir à Salernes, petite ville de moins de 3 000 habitants, ville à laquelle l'activité des tomettes donne une note industrielle et ouvrière. La cité, un des principaux foyers de la révolte de 1851 reste, quarante ans après, un bastion républicain de ce Var rouge et lui est favorable. Devant des centaines de personnes, il doit y participer à une réunion contradictoire dans la cour du café Sigaud. Clemenceau commence là la campagne pour sa réélection à la députation et le premier tour est fixé au 20 août. Il occupe le siège de l'arrondissement de Draguignan depuis 1885 et il a découvert, en qualité de politique et de médecin, le département en 1884 à l'occasion de l'épidémie de choléra qui a durement frappé Toulon. Il a noué avec le haut pays un lien qui ne se démentira jamais. Localement ses soutiens l'ont averti d'une vaste campagne de dénigrement public à son endroit, en parallèle aux attaques qu'il reçoit depuis plus de six mois à Paris.

Une Ligue anti-clemenciste s'est constituée, amalgame disparate issu de tous les courants politiques, qui lui reproche son implication dans les affaires mais aussi son parisianisme, son éloignement, « le Var aux Varois », en somme. Le département subit dans le même temps une crise agricole, viticole, perd des habitants et le gel du printemps n'a rien arrangé. Au plan politique, au niveau local et national, une usure apparaît pendant que dans une instabilité permanente une recomposition se dessine avec le ralliement à la république des catholiques, initié par le pape, avec l'émergence à gauche d'un courant socialiste fort et à droite d'un parti nationaliste antisémite. Dans le même temps, s'organise un mouvement syndical puissant. Alors qu'éclatent les bombes anarchistes, on assiste à un changement de personnel politique du fait de l'âge et surtout des coupes franches entraînées par les scandales. En 1887, celui des décorations a forcé le président Grévy à démissionner. L'autre affaire est celle de Panama, à laquelle le nom de Clemenceau a été rattaché. Le projet, porté par Ferdinand de Lesseps depuis 1879, devint vite un gouffre financier et il fut décidé, les différentes émissions obligataires n'ayant pas suffi, de recourir à un emprunt public à lots en 1885, destiné à attirer les petits porteurs. Dans ce but, il fallut changer la loi ; ce qui fut obtenu en 1888, mais qui n'empêcha pas le dépôt de bilan et la ruine de 85 000 épargnants. L'affaire commença vraiment quand Drumont, en 1892, dans son journal *La Libre Parole*, accusa nombre de membres du gouvernement et de députés, « les chéquarts », d'avoir été achetés quant à leur vote. Dès lors, de révélations en coups de théâtre, de commissions parlementaires en déclarations du liquidateur, sans oublier la justice et les différents procès, il apparut que les financiers conseils de la société,

le baron de Reinach et Cornelius Herz, tous deux juifs, avaient soudoyé les politiques et les journaux pour voter utile et mener une propagande présentant l'entreprise comme saine et le projet viable. Mais de ceci, peu de preuves. Le 20 novembre, de Reinach fut retrouvé mort, Herz s'enfuit en Angleterre. La presse alors se déchaîna. Le 20 décembre, Déroulède à la tribune de la chambre mit nommément en cause Clemenceau et l'accusa d'avoir été acheté par M. Herz et d'être un agent de l'étranger. Le duel qui suivit les laissa en vie mais Déroulède et ses amis boulangistes, antisémites et nationalistes, tous antiparlementaristes et leurs journaux, *Le Petit journal* au premier plan, s'acharnèrent contre lui. En juin, Clemenceau fut encore accusé d'être vendu à l'Angleterre, sur la foi de faux grossiers. Le procès, dit Norton, début août, l'innocenta, comme les recherches officielles d'ailleurs à propos de toutes les mises en cause. Quels sont ses torts réels ? À l'examen historique, trois éléments : Herz, alors proche de lui, est devenu actionnaire de *La Justice*, son journal, de 1883 à 1885, parts qu'il racheta en 1886. Ensuite, Clemenceau a voté pour la loi permettant l'émission d'obligations à lots. Enfin, en tant que témoin ; il a accompagné Rouvier auprès du baron de Reinach, la veille de sa mort. Bien mince, mais suffisante promiscuité pour ses calomniateurs et ses ennemis si nombreux, qui virent là un moyen de se venger.

Le discours

Selon certains témoins, 1 500 personnes, acquises à sa cause, vinrent le voir, vinrent écouter le chef de file de l'extrême gauche, l'animal politique au verbe saccadé et nerveux, à l'éloquence brillante qui, mise au service de textes aux qualités littéraires certaines, rehaussait d'autant la pertinence de ses analyses et leur caractère visionnaire. Il s'exprima le premier, réduisant à quia les prestations de ses adversaires, en un très long discours qu'il commença ainsi :

- « Mes chers concitoyens. Après une longue épreuve, je me présente devant vous. C'est le sort des hommes politiques — je parle des hommes de combat — d'être exposés à toutes les surprises, à tous les attentats. Autrefois, on les assassinait, c'était l'âge d'or. Aujourd'hui, contre eux l'entreprise réputée infâme paraît légitime ; contre eux, le mensonge est vrai ; la calomnie, louange ; la trahison, loyauté [...]
- J'ai lu que c'était un honneur d'être le point de mire de telles attaques [...]
- Attaqué de tous les côtés à la fois, insulté, vilipendé, lâché, renié ; sous les accusations les plus infâmantes, je n'ai pas faibli ; et me voici debout, devant vous pour qui j'ai subi ces outrages, prêt à vous rendre des comptes. »

Clemenceau est donc venu se défendre et se justifier.

Il fit alors quelque chose de rarissime pour l'époque : parler de soi, démarche bien coûteuse pour un être épris de liberté, une confession en somme, qui résume sa carrière. Écoutons-le :

- « Je ne vous ai jusqu'ici jamais parlé de moi. Après plus de six mois d'attaques quotidiennes, qu'il me soit permis, pour cette fois, de me mettre en cause. Depuis plus de trente ans, je suis un républicain de bataille [...]

Il rappelle alors son parcours et poursuit :

- « Depuis lors, fidèle à mon parti, je suis resté dans la mêlée sans repos, sans trêve, m'efforçant de régler l'ardeur des uns, pressant, encourageant les autres, toujours montrant l'ennemi et criant en avant !
- Contre les monarchistes, les cléricaux, les réactionnaires [...] j'ai combattu [...]
- Vigoureusement secondé par mes amis, [...] j'ai dû livrer plus d'un combat à des républicains [...] »

En effet, le camp républicain était fait de deux blocs opposés et complémentaires, les radicaux, dont Clemenceau faisait partie, et les opportunistes qui étaient aux affaires, de tendance modérée, souvent très proches d'opposants à la république et qui tardaient trop, selon lui, à appliquer le programme républicain. Et sur sa lancée, Clemenceau, en homme libre, précise sa morale politique :

- « C'est que, étranger à la politique d'insultes et de haine, j'ai combattu les idées non les personnes [...]
- J'aurai l'orgueil d'ajouter que je n'ai rien demandé à mon parti [...]
- Républicains... qui, pour eux-mêmes et pour les leurs, ont largement, immodérément profité de la République [...] »

Là, on touche aux mœurs du temps, qui avaient peu évolué depuis l'Empire, car le personnel politique se recrutait toujours parmi le million de rentiers, de favorisés qui tenaient tous les leviers des pouvoirs de ce système libéral. Puis, il poursuivit en évoquant les chutes de ministères, l'épisode Boulanger auquel il se heurta dès qu'il sortit de son rôle de soldat républicain, la nécessaire cuisine électorale, ses oppositions au camp des opportunistes et dit :

- « Ces rencontres de partis opposés sont toute l'histoire du régime parlementaire [...] »
- Ces accusations seraient ineptes [...] car c'est précisément pour avoir froissé, sacrifié trop d'intérêts personnels [...] que j'ai récolté chemin faisant un bouquet de sentiments fort éloignés de la bienveillance.
- Il est vrai, j'ai renversé des ministères [...] »

Faisant ainsi allusion à son attachement au régime des partis, à la république parlementaire et à la chute des ministères Ferry en lien avec la question coloniale.

Notre tribun, à ce moment de sa démonstration, fidèle à lui-même, entier, inébranlable, « d'un seul bloc » s'attacha alors à démonter toutes les accusations qui l'accablaient.

Il rappela que M. Herz, citoyen américain, avait été en relation avec l'ensemble du personnel politique, qu'il avait été fait commandeur de la Légion d'honneur pour son action pendant la guerre et que l'argent prêté pour *La Justice* avait été rendu. Ensuite, il exposa le scandale de Panama, produisant des chiffres exacts et livrant une analyse pointue de l'affaire, éreintant au passage son ancien adversaire de duel Déroulède. Ceci fait, il s'en prit à la presse, accusée d'avoir menti, de s'être vendue, d'avoir mené une intense et infondée propagande en faveur d'une entreprise en grand danger, en particulier *Le Petit journal*, nous montrant ainsi tout son talent littéraire. Je cite :

- « *Le Petit journal* a fatigué le dégoût [...] »
- Des directeurs de journaux les plus en vogue qui s'arrogent naturellement la part du lion – pour eux-mêmes – non pour leurs journaux. La tourbe des professeurs de vertu, les cyniques calomnieurs qui détiennent les journaux les mieux pensants, ont reçu de ce chef des sommes considérables [...]
- Et ce sont les mêmes feuilles, ces mêmes hommes gorgés de l'argent du Panama [...] qui vont crier au voleur et mener un vacarme d'enfer. »

La suite du discours est très émouvante, car le député sortant montre chiffres à l'appui son train de vie, avec des dettes, des emprunts et quasiment aucun luxe, une vie banale en somme, l'opposé d'un vendu. Il dit :

- « Je suis devant vous pour vous rendre des comptes [...] »
- La meute a donné toute entière d'une rage inouïe. Ce fut une belle chasse, longue et pourtant endiablée, où nul ne s'épargna, ni les valets, ni les chiens. Il n'y manque que l'hallali trop tôt sonné.
- J'ai réglé mes dettes de jeunesse par un emprunt [...] Où sont les millions ?
- J'ai marié ma fille sans dot. Où sont les millions ?
- Voici à quels aveux on réduit les serviteurs désintéressés de la République. Que la honte de cette humiliation soit sur ceux qui ont rendu cette confession nécessaire. C'est ainsi qu'on décourage les bons, les fidèles serviteurs pour faire place aux pires. »

Et de souligner la grande timidité de beaucoup de ses amis républicains qui sont restés bien silencieux. Clemenceau par son caractère, ses coups politiques, ses formules assassines, son refus de tout favoritisme, son courage physique s'était imposé comme un véritable contre-pouvoir à lui seul et s'était créé un vivier important d'ennemis qui se démasquèrent pendant ces mois terribles.

Et de rappeler le jugement du procès Norton qui le lavait de toute accusation d'espionnage au profit de l'Angleterre, sans doute le coup le plus dur porté à son honneur, à sa réputation.

À ce moment de son exposé, il va revenir à la politique et présenter une analyse générale dont l'histoire permet d'évaluer la grande pertinence et souligner la nouvelle donne et les forces neuves qui émergent. Il se livre à ses habituelles attaques d'anticlérical acharné et reste attaché au vieux programme républicain, concernant entre autres l'impôt sur le revenu, la nécessaire séparation de l'Église et de l'État, promouvant une plus grande justice, sociale en particulier, et permettant le droit syndical. Il énonce ceci, insistant sur la nécessaire opposition, essence de la démocratie :

- « Le pays tout entier veut garder la République [...] Que ces deux tendances, le désir de conserver et le besoin de changer se partagent le parti républicain. »

Et de réclamer les lois laïques, les lois ouvrières. Et de demander une accélération des réformes.

- « Car le parti républicain demeure l'aboutissant de toute l'histoire de France [...] Il plonge ses racines dans l'inépuisable réservoir des forces populaires. »

Suivent alors un long plaidoyer pour la liberté de conscience et un plaidoyer pour un État qui devienne un défenseur du faible. Universaliste, non marxiste, il était en effet très proche du peuple, du petit peuple surtout, très attaché à la liberté individuelle, mais opposé à l'individualisme comme au collectivisme ou à l'internationalisme. Et enfin de prononcer le mot socialisme :

- « L'homme abusera de l'homme jusqu'à extraire de lui tout le suc de la vie, et l'État serein dira : "Laissez passer la liberté, oui la liberté de l'oppression, de l'écrasement du plus faible par le plus fort, la liberté de l'organisation du meurtre". Tout l'effort du socialisme est de mettre au contraire la force de tous au service de tous, non plus de quelques-uns. La voix des misérables crie des profondeurs. Entendons-la. »

Il évoque ensuite le nécessaire rapprochement des villes et des campagnes et prononce :

- « Qu'ils s'unissent donc. Que les mains qui se cherchent se rencontrent. Qu'ils soient des hommes et qu'ils fassent leur destinée. »

Il conclut de la sorte :

- « Luttons donc puisque la lutte est fatale. Mais ne nous rapetissons pas aux incidents de la bataille. Défenseurs de l'idée, ses victimes, élevons-nous jusqu'à elle. Et s'il nous est donné de réunir pendant une heure nos bras ennemis dans un effort victorieux pour la Patrie, c'est que nous aurons été les favoris de la destinée. Que cette fortune nous soit ou non donnée, appliquons-nous à la mériter, en mettant au-dessus de tout la sauvegarde du sol de la Patrie ; en développant, en accroissant sans cesse, dans le cœur de nos concitoyens, ce qui fait le fonds commun de la Patrie morale : l'esprit inquiet et rayonnant de la France, en quête d'un idéal toujours plus haut. »

L'issue

Le 19 août, veille de l'élection, *Le Petit journal* inonda l'arrondissement d'exemplaires montrant Clemenceau en caricature, jonglant avec des sacs de livres sterling et dansant sur une scène d'opéra, sous l'œil d'un souffleur aux traits voulus sémites, censé représenter M. Herz, et ce malgré le jugement de début du mois. Ce fut la conclusion d'une terrible campagne, violente et âpre, où Clemenceau, traité de commandité, d'agent de l'étranger, de candidat exotique, fut accueilli souvent par des insultes, des pierres et par le cri de ralliement de ses adversaires : « Aoh yes » censé symboliser son indignité et sa trahison en cette formule anglaise d'acquiescement. En face de lui, on trouvait des lassés, des déçus à l'image de Vincent, le maire socialiste de Flayosc, des ulcérés comme Maurel, l'ancien député, et enfin Jourdan, l'opportuniste, soutenu par deux ministres, son principal adversaire. Malgré l'appui de Jaurès et des mineurs de Carmaux, la défaite fut au rendez-vous du deuxième tour. La meute eut le dessus et il quitta Draguignan sous les quolibets et les menaces et s'écarta du combat politique, fit plus ample connaissance avec la littérature et le journalisme avant de rencontrer l'affaire Dreyfus et l'antisémitisme. Il donna le fameux titre d'un célèbre article de Zola : « J'accuse », affaire qui le ramena dans l'arène. Au plan national, le danger boulangiste écarté, les scandales s'éloignant, la république se vit installée définitivement, mais elle se referma vite, conduite par de nouveaux visages, suivant une politique résolument modérée, voire conservatrice, jusqu'à l'affaire Dreyfus. Et c'est bien sur cette ligne de bascule de 1893 que Clemenceau devint gibier et bouc-émissaire. En 1902, en tant que sénateur, il retrouva le Var, qu'il représenta pendant vingt ans. Sa dernière visite au département, en 1920, acmé d'un lien passionnel, fut une tournée triomphale.

Au total, venu se justifier, rendre des comptes, Georges Clemenceau dans ce discours de Salernes combattit ses accusateurs, leurs accusations, se présenta en homme banal et sans fortune. Il sortit alors de lui-même pour livrer une analyse politique nationale et pour s'élever enfin au plus niveau de réflexion quant à cette Patrie qu'il loua sa vie durant et servit jusqu'à la limite de ses forces. L'homme en effet voyait le claquement de son pistolet répondre au claquement du fouet de ses formules assassines, mais par-dessus tout, vibrait au claquement de ce drapeau républicain, livré au vent de l'histoire. À l'opposé, ce combattant opiniâtre et féroce, cet homme d'honneur étant d'une grande sensibilité, étant écrivain, érudit, esthète, ami de Claude Monet, fidèle en amitié, papa-poule, il nous faut imaginer vers quels abîmes de souffrance ces accusations

infondées ont dû l'entraîner. Malgré la vigueur de ce texte, qui eut une portée nationale, Clemenceau perdit la partie, partie que le mensonge, l'absence de preuves emportèrent et de nos jours son épreuve, son calvaire sonnent, résonnent en écho lointain mais si contemporain de nos affaires de réseaux sociaux et nous renvoient aux mises à mort médiatiques de notre temps. Voilà un plaidoyer politique toujours pertinent et un drame personnel au retentissement actuel, éternel par son mécanisme reposant sur la calomnie, enfant de la haine, qui, à toutes les époques, peut tout, mais avant tout détruire comme un poison sans remède. Heureusement, Clemenceau, lui qui amalgama si bien la liberté et la vertu, rebondit et un quart de siècle plus tard, il incarna le sursaut dans l'adversité et entra dans l'histoire.

SÉANCES MENSUELLES : ESPACE CRÉATIVITÉ

La dernière œuvre de Berthe Morisot

À Paris, au début de l'année 1895, des températures sibériennes sévissent pendant plusieurs semaines. Favorisée par ce froid intense, l'épidémie hivernale de grippe prend des proportions inquiétantes. Quotidiennement, la presse annonce la disparition brutale de personnalités. Le service de la statistique municipale, dans son bulletin hebdomadaire, souligne le nombre croissant de décès dus à des affections respiratoires¹.

Rue Weber, où Berthe Morisot s'est installée après le décès de son époux, sa fille, Julie Manet, surnommée Bibi, est alitée, grippée elle aussi². C'est probablement en la soignant que Berthe Morisot contracte le virus influenza. Le 27 février, elle écrit à Stéphane Mallarmé, ami de longue date et confident, de ne pas venir la voir car il lui est « impossible de parler »³. Souffrant affreusement au niveau de la gorge au point de ne plus pouvoir avaler⁴, s'affaiblissant de plus en plus, Berthe Morisot décède le 2 mars 1895, emportée à l'âge de 54 ans.

Quinze jours auparavant, dans son atelier installé à l'étage des chambres de bonne, celle qui fut une pionnière parmi les impressionnistes prenait sa palette une dernière fois pour travailler au portrait de *La petite Marcelle*⁵. Cette dernière œuvre représente une petite fille qui se tient contre un fauteuil de style Empire, un bras posé sur l'accoudoir. Sa robe blanche est serrée à la taille par une ceinture claire, fermée légèrement sur le côté par un joli nœud aux larges coques. Son visage, encadré par des cheveux châtain, est figé et reflète une grande tristesse. Le fond, représentant des portières japonaises roses⁶, est esquissé par des touches allongées.

Berthe Morisot a toujours célébré la jeunesse. Elle choisissait ses modèles parmi les personnes de son entourage comme sa sœur Edma, veillant sur le sommeil de sa fille Blanche ou Julie, née quatre ans plus tard. L'identité de « la petite Marcelle » ne semble pas connue. On peut supposer qu'elle est la fille d'une personne vivant dans le même immeuble, peut-être attachée au service de la famille.

La facture du tableau montre des touches rapides et dissociées laissant transparaître la toile nue par endroits. Berthe Morisot avait pour ambition de « fixer quelque chose de ce qui se passe »⁷. Son impatience et d'énergiques coups de pinceau contribuaient ainsi au « rendu de l'instant »⁸.

Cette trace du geste de la « belle peintre » qui donne à ses tableaux, l'impression d'une esquisse, apparaît plus particulièrement dans celui *Enfants à la vasque*, peint dix ans auparavant. Cette peinture représente deux petites filles, jouant autour d'une vasque en céramique bleue, offerte par Édouard Manet à Berthe Morisot et son époux. L'attention des enfants est concentrée sur un poisson rouge révélé par une simple tache colorée. Le fond est à peine ébauché. « Une multitude de touches en coup de sabre »⁹ restitue l'acuité de leur jeu.

Dans sa dernière œuvre, la trace du geste de Berthe Morisot semble avoir perdu de sa vivacité. La petite fille n'a pas l'aspect enjoué et espiègle de Nini et Bibi, penchées sur la vasque. Son visage est empreint de tristesse et ses grands yeux noirs fixent l'artiste, reflétant la pensée qui l'obsède : celle de la mort à venir.

1 Journal *Le Figaro* du 22 février 1895.

2 MALLARMÉ S., MORISOT B., *Correspondance 1876 - 1895* (Lettre de Berthe Morisot du 10 janvier 1895), Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 2018, p. 131.

3 *Ibid.*, p. 131.

4 MANET J., *Journal (1893-1899)*, s.l., Mercure de France, 2017, p. 95.

5 *Ibid.*, p. 167.

6 *Ibid.*, p. 167.

7 *Carnets de Berthe Morisot*, cité par HAZIOT D., *Le roman des Rouart*, s.l., Librairie Fayard/Pluriel, 2020, p. 97.

8 HAZIOT D., *Ibid.*, p. 101.

9 HAZIOT-SCHREIBER J., *La trace du geste en peinture à la lumière des sciences cognitives*, Interface, 40, 2018, p. 173 - 193.

Ce tableau a inspiré un sizain¹⁰, très probablement composé par Stéphane Mallarmé :

Oh triste petite Marcelle,
Tes yeux noirs regardent la mort.
Et tu restes la gloire de celle
Qui entourée de clarté, dort
Laissant comme exemple une si belle
Œuvre ; belle jusqu'à sa mort !

Jean-Yves DUVAL

Chaleur du monde

Une chaleur qui a une difficulté à trouver un destin

Vous vous montrez,
Nues pleines aux courbes d'oiseaux,
Teintes légères appesanties d'effluves
Heures larges attrapées de lumière,
Lignes d'eau bleuisant dans la mer.

Vous vous offrez de même,
Fleurs d'arbres natifs d'autres monts,
Frissons de vents arpenteurs de vos sables,
Yeux nouveaux maquillés de soleil,
Jours chauds comme vient une route.

Sur ce printemps d'été aux odeurs
De Noël, la saison chante
Le jour long de ses cris d'hirondelles
Et la foi de l'homme
Assoiffé de durer.

Faces autres, vous souriez aussi
Sur le rivage incandescent,
Sans voir celles abîmées de revivre
Et l'étonnant passant
Indigné de la tête.

Par la nuit fauve, vous avez marché
Sous l'odeur violée de vos villes de palmes,
À l'acmé des hautes houles de mer,
Mais, chaleur du monde,
Vous donnerez-vous à tous ?

Daniel GISSEROT

¹⁰ MANET J., *Ibid*, p. 167.

DEUXIÈME PARTIE

Travaux des commissions spécialisées

COMMISSION D'HISTOIRE

Responsable : Bernard SASSO

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 2021

LES PLANTAGENÊTS

INTRODUCTION LES PLANTAGENÊTS : UNE DYNASTIE FRANCO-ANGLAISE

Bernard SASSO



Pendant plus de trois siècles cette dynastie d'origine angevine a dirigé l'Angleterre, contrôlant à son apogée un vaste empire s'étendant sur les deux rives de la Manche et jusqu'aux Pyrénées. Aujourd'hui encore, elle fascine en particulier en Angleterre où les études, romans historiques, biographies sur la dynastie sont innombrables. Des noms immortels égrènent cette dynastie : Aliénor d'Aquitaine, Richard I^{er} dit Cœur de Lion, Isabelle de France, Édouard III, Henri V, Marguerite d'Anjou, Richard III. Le barde de Stratford-upon-Avon, aujourd'hui encore, sur tous les théâtres de l'Occident les fait revivre. Sur les huit drames répartis en dix pièces connues de Shakespeare, sept sont consacrées à autant de souverains Plantagenêts. Cette lignée de souverains descendant de Geoffroy comte d'Anjou peut être divisée en trois :

- de 1154 à 1399 : une lignée directe qui voit sept monarques se succéder, d'Henri II Plantagenêt à Édouard III,
- de 1399 à 1461 : c'est la lignée des Plantagenêts de la famille de Lancastre. Trois rois se succèdent,
- enfin de 1461 à 1485 : c'est la lignée des Plantagenêts de la famille d'York, avec aussi trois rois.

De leur ancêtre angevin, les Plantagenêts ont conservé des caractéristiques communes : une mentalité irascible et colérique. Ils sont impitoyables et féroces, sanguinaires et violents. Toujours ambitieux, ils trahissent et complotent sans état d'âme contre père, frères, mère, cousins, oncles. Ils n'hésitent pas à assassiner leurs proches parentèles et leurs ennemis. Frère de Richard dit Cœur de Lion, le roi Jean (dit sans Terre) symbolise

le versant le plus ténébreux de la lignée : impitoyable, cruel, sournois et sans scrupule. Il est vrai que la dynastie est née dans le sang ; conflit et guerre civile caractérisent le règne du petit-fils de Guillaume le Conquérant, Étienne de Blois. Ce dernier est en lutte avec Henri Plantagenêt, le fils de Mathilde l'Emperesse et Geoffroy le comte d'Anjou. Henry montera sur le trône anglais sous le nom d'Henri II. Cette période a été nommée l'Anarchie par les historiens. La fin de la dynastie est toute aussi sanglante. Le 22 août 1485, à la bataille de Bosworth, Richard III est tué. Selon la légende, sa couronne est trouvée dans un buisson et posée sur le champ de bataille sur la tête du nouveau roi, le Gallois Henri Tudor, devenu Henri VII. Une nouvelle dynastie naît qui va, intelligemment, unir les deux roses : la rose rouge des Lancastre et la rose blanche des York mettant ainsi fin à une guerre civile que l'on nomme, après Walter Scott, « la guerre des Deux-Roses ».



Jean Sans Terre.

Ces luttes fratricides qui ont donné aux scénaristes de séries britanniques et américaines un inépuisable motif, ne doit pas nous faire oublier l'essentiel qu'a bien résumé Dan Jones dans son ouvrage sur les Plantagenêts : « Les rois de la lignée des Plantagenêts n'ont pas simplement inventé l'Angleterre en tant qu'entité politique, administrative et militaire. Ils ont aussi contribué à inventer l'idée d'Angleterre, une idée qui revêt tout autant d'importance aujourd'hui que par le passé ». C'est qu'à côté de ce versant obscur, la lignée a toujours fait preuve de courage et d'impétuosité, d'esprit chevaleresque et conquérant. L'exemple le plus illustre en est Richard I^{er} dit Cœur de Lion. Presque tous, surtout dans la lignée directe, ont un sens élevé de l'État qu'ils vont contribuer à édifier et qui survivra longtemps après le déclin de la dynastie. Ils savent aussi être pragmatiques quand la situation l'exige. Ainsi, face aux barons rebelles le roi Jean (sans Terre) concède la *Magna Carta* ou Grande Charte (15 juin 1215). Pendant cette période dynastique la monarchie féodale anglaise commence sa mue vers un État moderne. La justice et l'armée sont remaniées. Le système financier est transformé. On assiste à une véritable

innovation : la levée d'une taxe proportionnelle sur les revenus et biens meublés. Est ainsi « inventé », en quelque sorte, l'impôt type de l'État moderne. Une autre institution naît : le Parlement. Apparue en 1265, la structure « classique » du Parlement devient la norme à partir de 1295.

Pendant le règne de cette dynastie, va se dérouler l'un des grands drames de l'histoire européenne : la guerre de Cent Ans. Parmi ses causes, les prétentions dynastiques d'Édouard III, suite à la mort de Charles IV le Bel, dernier Capétien de la branche directe. Par sa mère, Isabelle de France épouse d'Édouard II, Édouard III est le neveu direct du roi défunt. Quand il se rend à Gand, en février 1340, peu après le déclenchement de la guerre, les armoiries royales ne sont plus les mêmes que par le passé. Depuis la fin du règne de Richard Cœur de Lion, les rois Plantagenêts représentaient leur souveraineté sur l'Angleterre par un blason de gueules à trois léopards d'or. Les armes royales à Gand différaient grandement : au lieu de s'étaler sur toute la largeur de l'écu, les léopards se trouvaient désormais écartelés en deux quartiers de gueules et deux quartiers d'azur semés de fleurs de lys d'or, armoiries séculaires des Capétiens. De plus, la fleur de lys française occupait la place d'honneur, en premier et quatrième quartiers. La défaite anglaise va avoir des conséquences considérables dans toute l'histoire mondiale : de puissance continentale, l'Angleterre va se tourner vers « le grand large ».

Nous ne pouvons terminer cette présentation sans rappeler que le lignage des Plantagenêts se perpétue aujourd'hui encore par les ducs de Beaufort. Ils descendent, en ligne directe, de Jean de Gand, duc de Lancastre. C'est grâce à l'ADN prélevé sur des membres de la famille que les scientifiques ont affirmé récemment qu'il existe un bâtard (inconnu) dans la lignée Plantagenêts. Quant au monarque actuel, la reine Élisabeth, elle descend du lignage féminin par Élisabeth d'York, épouse d'Henri VII Tudor. Rappelons aussi que les monarques britanniques tirent leurs revenus privés de l'héritage Plantagenêts via les domaines royaux hérités de Jean de Gand, troisième fils d'Édouard III et de l'héritière Blanche de Lancastre. Ce domaine remonte à 1399 et couvre aujourd'hui encore près de 20 000 hectares. Le chancelier du duché de Lancastre siège, par tradition, au sein du cabinet britannique.

LES PLANTAGENÊTS : LES DÉBUTS D'UNE DYNASTIE ET D'UN EMPIRE (1128 : Geoffroy devient comte d'Anjou 1189 : mort du roi d'Angleterre Henri II)

Bernard ARGIOLAS



Les Grandes fêtes d'Angers, en 1973, commémoraient l'amitié anglo-angevine à travers les ancêtres communs : les Plantagenêts. Le huitième centenaire de la fondation, en 1173, par Henri II, de l'Hôpital Saint-Jean l'Évangéliste à Angers était ainsi rappelé à travers ces cérémonies. On peut déjà retenir que les Plantagenêts font partie de ces seigneurs plus habiles et plus chanceux que d'autres rivaux, qui ont su, par héritage, mariage ou conquête, regrouper des terres voisines, jusqu'à créer un territoire devenant une province, par la suite un royaume, voire un empire... Le hasard et les circonstances tiennent largement leur place dans cette histoire qui n'obéit à aucune programmation politique. Comme le dit Jean Favier : « C'est en mesurant le poids des héritages que l'on comprend le rôle des individus et l'opportunité de leurs réactions à ces circonstances et à ce hasard ».

Un homme seulement a porté ce surnom de Plantagenêt, qui pouvait être lié à son goût pour la chasse dans les landes de genêt. Il s'agit de Geoffroy V le Bel (1113-1151), comte d'Anjou et du Maine, beau garçon colérique, au caractère batailleur, fier et ombrageux, à la chevelure de feu et aux traits fins, qui avait, dit-on, l'habitude de planter sur son chapeau un brin de genêt. Il ne mit jamais les pieds en Angleterre, et ne s'intéressa que de très loin aux affaires de ce royaume, mais ce nom de Plantagenêt n'en est pas moins évocateur pour les Anglais, puisque les descendants de Geoffroy allaient présider pendant plus de deux siècles aux destinées de l'Angleterre. Cette présence débute avec Henri II, fils de Geoffroy, roi d'Angleterre à partir de 1154, et se termine en 1399 avec la destitution de Richard II. Si l'appellation « empire » peut paraître abusive lorsqu'on évoque l'ensemble des territoires contrôlés par les Plantagenêts, on l'utilisait pourtant déjà au XII^e siècle. Et nul n'a trouvé par quel nom le remplacer pour qualifier cet ensemble de principautés unies par la seule personne du souverain. Les premiers protagonistes qui vont nous intéresser sont Geoffroy V le Bel et Mathilde dite « l'Emperesse ».

Mais évoquons d'abord la date du 25 novembre 1120... Ce jour-là, près de deux cents jeunes membres des familles de l'élite d'Angleterre et de Normandie font la fête sur un magnifique vaisseau blanc dans le port de Barfleur. Parmi eux, Guillaume Adelin, seul fils légitime d'Henri I^{er} Beauclerc, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Fils adoré et trop gâté, le voici comme le décrit un chroniqueur normand « vêtu de soie brodée d'or, entouré d'une foule de servants et de gardes, brillant d'une gloire presque céleste ».

Mais tous ces convives sont ivres, ainsi que l'équipage ! Et certains se demandent si la traversée est bien raisonnable. Et pourtant, vers minuit, c'est le départ vers l'Angleterre. Mais la « blanche nef » n'ira pas loin

et se fracassera sur les récifs ! Parmi les victimes, Guillaume... C'était une tragédie personnelle pour Henri I^{er}, mais aussi un désastre politique pour la dynastie normande. Avec la mort de ce fils unique, et le roi ne réussissant pas à avoir d'autres garçons, Henri I^{er} se décida en désespoir de cause à faire de sa fille son héritière légitime. Il s'agissait de Mathilde, dite « l'Emperesse », car elle était l'épouse de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Henri V. Quand celui-ci meurt en 1125, Mathilde n'ayant pas eu d'enfant, rend ses terres et retourne auprès de son père en Angleterre. Mais elle est encore un beau parti, et elle va épouser en 1128 Geoffroy Plantagenêt. Elle a vingt-six ans et lui quinze. C'est le roi Henri qui adoube Geoffroy et lui remet son écu frappé de six lions d'or. Quant à Foulque V, père de Geoffroy, il confie immédiatement le comté d'Anjou à son fils, et part pour la Terre sainte, où il devient roi de Jérusalem par son mariage avec Mélisande, fille du feu roi. Le couple Geoffroy-Mathilde a désormais toutes les ressources du comté angevin pour donner corps à leurs ambitions. Malgré des hauts et des bas, ils ont un premier enfant, en 1133, qui plus est un fils, prénommé Henri, et promis à des héritages multiples. En effet, la mort du roi d'Angleterre Henri I^{er}, en 1135, ouvre une crise de presque vingt ans, période d'anarchie, que nous allons survoler rapidement.

Henri, nous l'avons dit, avait désigné sa fille Mathilde pour lui succéder. À trois reprises, les barons anglais lui avaient juré fidélité. Mais ils revinrent très vite sur leur promesse. Le principal opposant est le cousin de Mathilde, Étienne de Blois. Dès la mort de son oncle, il se fait proclamer roi, et il obtient très vite le soutien des grands seigneurs anglo-normands. En effet, l'idée d'être gouverné par une femme ne plaisait pas à grand monde. Elle avait épousé un continental et cela importunait. De plus, Mathilde n'était pas en mesure d'intervenir immédiatement, et Geoffroy, en tant qu'Angevin, suscitait une grande méfiance en Normandie et en Angleterre. Pour sa part, Étienne était riche, puissant, charmant et courtois, et son épouse, Mathilde de Bretagne, avait beaucoup d'importance pour le commerce anglais de la laine. Et pourtant, il ne parvenait pas à s'imposer face aux barons qui résistaient à son autorité. Son pouvoir était donc très ébranlé. Il provoqua des dissensions, couvrit de largesses ses amis, sapant ainsi le gouvernement efficace qu'avait instauré son prédécesseur. C'était le chaos pour l'usurpateur... Aussi, en 1139, Mathilde débarqua en Angleterre, et y installa son propre gouvernement à Bristol. Une véritable guerre civile commençait. La guerre allait traîner en longueur, chacun affirmant être le souverain légitime, tout en étant incapable de s'imposer dans tout le royaume. L'Angleterre n'était plus qu'une mosaïque de fiefs concurrents, se disputant l'autorité et le pouvoir. Spoliations, violences, mercenaires étaient le lot quotidien de ces temps lugubres.

Quant à Geoffroy, il n'avait jamais été intéressé par l'aventure anglaise de sa femme. Il était beaucoup plus attiré par la Normandie, dont il avait entrepris la conquête dès la mort d'Henri I^{er}. Il se contenta de soutenir les droits de son épouse en envoyant en Angleterre le petit Henri, âgé de neuf ans, avec trois cents chevaliers, et de son côté, il poursuivit méthodiquement sa conquête normande. Ce fut long et difficile, et il fallait surmonter la vieille hostilité entre la Normandie et l'Anjou. Onze ans d'efforts lui permirent cependant de prendre le titre de duc de Normandie, en 1144. Finalement, devant cette situation dramatique et bloquée, Mathilde quitta l'Angleterre pour la Normandie en 1148. C'était à Henri désormais de conquérir son héritage. Pour l'instant, son père lui concède la Normandie dès 1150, territoire pour lequel il prête hommage au roi de France, Louis VII, à Paris, en 1151. Et la même année, il hérite de l'Anjou, du Maine et de la Touraine à la mort de Geoffroy. Celui-ci est enterré dans la cathédrale du Mans, avec une superbe plaque tombale d'émail champlevé, ciselée peu avant 1160. Elle est de nos jours au musée Tessé. Sur son casque, trois lionceaux dressés, qu'Henri reprendra pour l'Angleterre, en les faisant basculer et en les appelants désormais léopards... Découvrons maintenant Henri II (1133-1189).

Henri a dix-huit ans, et il est devant un chemin très long à parcourir s'il veut réaliser les ambitions de ses parents. C'est un jeune homme curieux, capable de passer très vite d'une bonne humeur débonnaire à une colère noire. Il a hérité de son père son inépuisable énergie, et de sa mère un caractère excessivement dominant et un flair imparable. Aux côtés de son père, il avait passé en Normandie des heures à chevaucher. Cavalier au regard vif, il a beaucoup de prestance et un dynamisme qui ne cache pas ses ambitions. Il avait appris aussi que la survie politique était un jeu où il fallait se prémunir des basculements de pouvoir, et savoir faire appel aux bons alliés au bon moment pour atteindre ses objectifs territoriaux. Un événement considérable allait très vite se produire dans sa vie : la rencontre puis le mariage avec Aliénor d'Aquitaine. Cette union était exceptionnelle, Aliénor apportant fortune, puissance et vastes possessions. Attardons-nous un peu sur ce personnage fascinant avec un petit retour en arrière.

Aliénor hérite à treize ans du riche et puissant duché d'Aquitaine, au rayonnement culturel considérable. Mais c'est un territoire difficile à gouverner, formé de seigneuries hétéroclites farouchement indépendantes, et indisciplinées. La loyauté à leur suzerain n'était souvent que de façade. D'où le mariage rapide d'Aliénor, en juillet 1137, avec le fils du roi de France, Louis le Jeune : il a seize ans, elle en a quinze. L'Aquitaine entrait ainsi dans le giron capétien. Mais la mort brutale de Louis VI le Gros, en août de la même année 1137, propulse le jeune couple sur le trône de France. Le caractère du nouveau roi, dévot, ascétique, naïf, maladroit et mou dans

ses décisions, s'accorde mal avec celui d'Aliénor, fort et sensuel. Aliénor montre vite son goût prononcé pour les splendeurs de la royauté. Elle fascine et inquiète son mari à la simplicité monastique et à la piété rigoriste. Elle choque souvent, et en tirera une réputation sulfureuse. Elle était celle par qui arrivaient les scandales. Réputation fâcheuse, mais qui ne correspond sans doute pas à la réalité du personnage. C'est en tout cas ce que pense Régine Pernoud, qui voit en elle, je cite, « une personnalité féminine hors pair, ayant dominé son siècle, jouant un rôle éminent dans la politique comme dans les lettres, étendant même son influence jusqu'au domaine économique et social ». Cependant les dix premières années de la vie du couple se passent sans réelle mésentente. Ils ont un premier enfant, une fille, Marie (1145). Mais c'est la participation à la deuxième croisade, de juin 1147 à 1149, imposée à Aliénor par Louis VII, qui marque vraiment leur désunion. Passons sur les détails, les accusations d'adultère... Les tensions sont très fortes, malgré la naissance d'une deuxième fille, Alix, en 1150. Louis VII est décidé à se séparer d'Aliénor, convaincu que par son attitude elle lui fait perdre la face. Le mariage sera finalement annulé, en mars 1152, au motif d'un cousinage lointain entre les époux. Le fait qu'ils n'aient eu que des filles a sans doute aussi joué un rôle. Ironie de l'histoire : Aliénor aura encore avec Henri II son futur mari, huit enfants dont cinq fils ! Aliénor, désormais libre, se sent cependant vulnérable. Aussi, c'est très vite, deux mois après l'annulation, qu'elle épouse Henri Plantagenêt, le 18 mai 1152. Ils s'étaient rencontrés l'année précédente. Avait-elle vu dans ce garçon énergique un homme promis à un bel avenir ? Avait-il vu, comme l'écrit Jean Favier, « dans cette fascinante dame d'alléchantes perspectives ? ». Nul ne le sait...

Louis VII était en tout cas le grand perdant, et ce mariage, ajoute Favier, fut sans doute « la cause et l'origine d'une profonde haine et d'une discordance durable entre le roi de France et le duc de Normandie ».

En effet, deux ans plus tard, en 1154, le Plantagenêt devenait le roi Henri II d'Angleterre. Il se retrouvait à la tête d'un empire d'extrême Occident, de l'Écosse aux Pyrénées. L'Anjou en était, grâce à la géographie, la base historique. Bien sûr, c'était une construction fragile, avec des populations très diverses, et avec des distances trop grandes pour l'époque. Sans oublier qu'Henri était le vassal du roi de France pour ses possessions continentales. Mais c'était un coup terrible pour Louis VII, puisque celui qui n'était autrefois que comte d'Anjou se trouvait désormais à la tête d'un ensemble territorial plus vaste et plus riche que le domaine royal capétien. À propos du terme « empire » pour les territoires contrôlés par Henri II, il y a bien une gouvernance unique qui s'attache à une personne, celle du roi. C'est pour cela qu'on trouve des historiens français qui parlent d'empire personnel, pour bien poser des restrictions sur le terme « d'empire Plantagenêt ». C'est avant toute chose, un condominium, un assemblage, un agrégat de terres, de droits, de revendications qui convergent vers un seul homme, sur un territoire qui s'étend des confins de l'Écosse jusqu'au piémont des Pyrénées. L'accession d'Henri II au trône d'Angleterre n'est pas aisée : il faut refermer une période de guerre civile qui a été houleuse, meurtrière, et qui a duré de 1135 à 1153. Il faut aussi un faire-valoir, car Henri II n'est que duc et comte en France. Par rapport au lignage capétien avec des ancêtres prestigieux, il y a un déficit du côté d'Henri II. Et puis il faut bien voir qu'à l'échelle de l'Angleterre même, l'histoire tumultueuse de l'île a fait vivre sur le même territoire des peuples qui, au départ, sont très différents les uns des autres. Il s'agit de continuer à produire de la synthèse en Angleterre. C'est un empire qui est le résultat à la fois de constructions matrimoniales sur plusieurs générations et de conquêtes territoriales, ce qui en fait un espace très composite. C'est donc un empire aux frontières très mobiles, globalement dominé par une élite anglo-normande.

Pour contrôler un ensemble aussi disparate, les souverains n'ont pas arrêté de circuler dans tout l'espace de leur empire. L'itinérance était un véritable mode de gouvernement, c'est-à-dire qu'ils ont affirmé leur pouvoir en se donnant les moyens d'être visibles et présents un peu partout. On a noté ainsi la présence d'Henri II au cours de son règne dans plus de cent vingt villes de l'empire, et il aura tenu sa cour de Noël dans vingt-quatre châteaux différents ! Pour pallier les absences, ils ont développé des institutions qui leur permettaient de gouverner administrativement, c'est-à-dire par l'intermédiaire de représentants. C'est surtout vrai en Angleterre. Ils ont également cherché à prendre le contrôle des châteaux féodaux, pour ancrer plus fermement leur pouvoir dans l'espace et s'assurer de la loyauté de leurs vassaux. Les châteaux leur permettaient également d'être visible dans le paysage, d'y avoir une présence matérielle. Ainsi, le message était clair : toute seigneurie dépendait du roi, et tous devaient leurs positions et leurs biens à la couronne. Ce fut partout une volonté de réconciliation, chacun aspirant à la fin de l'anarchie. Si l'Angleterre est rapidement sécurisée, le règne d'Henri II allait cependant être marqué par bien d'autres problèmes. D'abord, des tensions fréquentes avec le roi de France, Louis VII. La coexistence entre les deux souverains sera constamment jalonnée de périodes de trêves plus ou moins respectées. Le roi de France encouragera systématiquement la dissension chez les sujets les plus rétifs du Plantagenêt. Autre sujet encore plus problématique : les relations avec l'Église. Si Henri II a eu son appui pour remettre de l'ordre dans le royaume, il veut désormais contrôler le clergé anglais, revenir sur les privilèges accordés par son prédécesseur, et diminuer le pouvoir et l'influence du pape. Il compte s'appuyer pour cela sur un de ses amis proche, Thomas Becket, chancelier du royaume. Il veut en faire le

garant de la docilité de l'Église dans le cadre de ses réformes. Grave erreur ! Devenu archevêque de Canterbury par la volonté du roi, Thomas défend désormais farouchement les privilèges de l'Église ! Il aurait dit au roi : « Vous vous arrosez dans les affaires de l'Église une autorité que je n'accepte pas. Il faut que l'archevêque offense Dieu ou le roi ! » La tension et les menaces sont telles que Thomas s'exile en France pendant cinq ans. Mais à son retour, rien n'est réglé. Et Henri II laissera même échapper une phrase menaçante, qui sera prise au pied de la lettre par quatre chevaliers, qui assassineront l'archevêque, le 29 décembre 1170. C'était un crime et une faute, Henri était marqué par l'affliction et le remords, et les conséquences politiques étaient désastreuses. Le roi réussit alors un spectaculaire redressement en dénonçant le crime, en implorant le pardon, et en faisant amende honorable à Avranches où il est flagellé, le 21 mai 1172. L'année suivante, Thomas Becket était canonisé. Il devenait le héros d'une Église d'Angleterre indépendante du pouvoir royal.

Mais les problèmes d'Henri II n'étaient pas terminés pour autant. Pour un souverain de l'époque, avoir un héritier mâle était une bénédiction, et on redoutait constamment qu'il ne vienne à mourir avant d'avoir pu succéder à son père. Avoir quatre fils pouvait donc apparaître comme un élément très favorable. En réalité, ce fut pour Henri II une faiblesse et un désastre, car il dut affronter les ambitions contradictoires de ses fils, et l'action de sa femme Aliénor dans ces conflits. Ainsi, dès 1173, les trois fils aînés d'Henri et leur mère prirent les armes contre lui. Ils rejoignirent Paris, auprès de l'ennemi de leur père, Louis VII, tandis qu'Aliénor était capturée et emprisonnée par Henri au château de Chinon, puis dans différents châteaux du sud de l'Angleterre, jusqu'à la mort du roi. Ce fut désormais « La Grande Révolte ». La paix signée l'année suivante ne régla rien : Henri accorda à ses fils châteaux et revenus, mais pas le pouvoir qu'ils désiraient tant obtenir. Il refusait obstinément de diviser ses possessions avant sa mort. Cependant, la signature d'un pacte de non-agression avec le roi de France, en 1177, semblait confirmer le triomphe d'Henri. Il apparaissait comme le plus grand dirigeant d'Europe. Il renforçait son pouvoir en Angleterre, lançait des travaux ambitieux, ainsi que de grandes réformes juridiques. La justice du roi avait désormais la préséance, et les shérifs royaux devenaient l'autorité principale. Le pouvoir de la Couronne était solidement et profondément enraciné dans la société. Mais la fin du règne allait être catastrophique. Henri se sent usé. Les querelles avec ses fils avaient repris, attisées par le nouveau roi de France, Philippe Auguste. Et c'est désormais la guerre entre Henri II et son fils Richard. Finalement, le traité d'Azay-le-Rideau, signé le 4 juillet 1189, consacre la défaite d'Henri qui meurt deux jours après à Chinon. Il sera enterré à Fontevraud par Aliénor, tout juste libérée...

Il n'avait rien réglé quant à sa succession, même s'il avait compris à la fin de son règne que son empire souffrait d'une faiblesse structurelle, et que les particularismes locaux étaient forts. Il était conscient de la fragilité d'un édifice politique ne reposant en tout point que sur la seule personne du roi, et de la difficulté à faire participer les élites continentales au gouvernement de l'empire. Le roi avait renforcé son pouvoir par la construction d'un droit public, qui affaiblissait le pouvoir de ces aristocraties et les menaient à la révolte. L'une des raisons pour lesquelles les seigneurs aquitains décidèrent de se tourner vers les Capétiens à la fin du XII^e siècle, contre les Plantagenêts, c'est qu'ils considéraient le roi de France comme un seigneur lointain qui n'exercerait qu'une faible domination, contrairement aux Plantagenêts qui ne cessaient de vouloir les soumettre à des relations féodo-vassaliques plus pesantes, venant détruire leurs châteaux lorsqu'ils ne s'y résignaient pas.

La croisade, la captivité de Richard, les trêves armées, le règne de Jean et la fin de vie d'Aliénor ne font plus partie de notre sujet. Mais, pour conclure, on peut constater, avec Jean Favier, que désormais sur le sol français, coexistaient deux entités irréconciliables : d'une part, un Capétien qui ne pouvait accepter que la moitié de son royaume prétende à l'indépendance, et d'autre part, un Plantagenêt qui n'acceptait pas plus que sur la moitié de son empire son autorité ne soit pas souveraine. Situation qui ne pourrait se dénouer que par la défaite définitive de l'une d'elles.

LE RÔLE DE LA MARINE PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS

Rémi MONAQUE

Introduction

L'historiographie est très discrète sur ce sujet. Les historiens se contentent en général de signaler qu'au tout début du conflit la bataille de l'Écluse, remportée en Flandre par les Anglais le 24 juin 1340, leur donne la maîtrise de la mer et laissent entendre que cette maîtrise ne sera plus contestée. Cette approche par trop sommaire occulte le fait que la maîtrise de la mer est essentielle pour les souverains Plantagenêts. Sans elle, ils ne peuvent ni garantir leur sanctuaire insulaire, ni mener sur le continent les expéditions offensives qui faillirent leur permettre d'atteindre leurs objectifs : recouvrement des provinces autrefois détenues par leur famille et mieux encore conquête de la couronne de France.

Lorsqu'ils traitent du règne réparateur de Charles V, les historiens français font la plus large part au rôle joué par Duguesclin et minimisent l'action sans doute plus déterminante encore de l'amiral Jean de Vienne. De même, les causes maritimes des déboires puis des succès du règne de Charles VII ne sont pratiquement jamais évoquées.

Avant de tenter d'apporter un éclairage maritime espéré un peu novateur sur la guerre de Cent Ans, évoquons brièvement quelles avaient été jusque-là sur mer les confrontations entre Plantagenêts et Capétiens.

Les premiers affrontements maritimes franco-anglais

Philippe Auguste est le premier Capétien à avoir ressenti le besoin d'une marine de guerre. Ses prédécesseurs, en effet, n'avaient le contrôle direct d'aucune province maritime. Avec la conquête de la Normandie sur Jean sans Terre au tout début du XIII^e siècle tout devient différent. Le roi de France dispose maintenant d'un large accès à la mer sur un riche territoire à forte tradition maritime. Il va devoir défendre sur mer cette nouvelle province et pouvoir en faire une base de départ pour mettre à la raison ses vassaux turbulents et rétifs du comté de Flandres, ou s'en prendre directement au territoire insulaire de son adversaire anglais. Philippe Auguste n'a nullement l'intention de constituer une marine de guerre permanente, institution qui n'existe d'ailleurs nulle part dans l'Europe du XIII^e siècle. Il n'existe pas alors, sauf en Méditerranée, de navires spécialisés pour la guerre. Les souverains achètent ou louent des navires marchands pour les seuls besoins des campagnes envisagées et les transforment sommairement pour en faire des bâtiments de combat. En Manche et mer du Nord le *capital ship* de l'époque est la cogue, navire spacieux et robuste, mû par des voiles carrées portées par un puis deux mâts et muni de châteaux d'abord uniquement sur l'arrière et plus tard sur les deux gaillards. À partir de 1240, ces navires seront équipés de gouvernails d'étambot. Point encore d'artillerie mais des garnisons d'archers ou d'arbalétriers et de solides équipes d'abordage. Il semble bien qu'en ces temps reculés, en France comme en Angleterre, les souverains recrutent pour leur marines intermittentes les équipages en même temps que les navires et se contentent de mettre à bord des détachements armés. Ils peuvent aussi faire appel à des spécialistes de la guerre sur mer, simples pirates dans le Ponant, mais véritables entrepreneurs, ou condottieres de la mer en Méditerranée où se louent au plus offrant, notamment à Gênes et à Venise, des escadres de galères. Notons à ce propos que, contrairement à la cogue, la galère est, pour l'essentiel, depuis l'Antiquité, un navire de combat peu adapté au trafic commercial.

Dans la confrontation navale entre Capétiens et Plantagenêts, ces derniers bénéficient dès le début d'un avantage sensible grâce à une convention passée avec cinq ports du sud-est de l'Angleterre. La charte signée en 1155 précise que ces villes côtières, dont Hastings et Douvres, doivent fournir annuellement au roi cinquante-sept navires pour une durée de quinze jours. En contrepartie de ce service, le souverain accorde aux cinq ports divers privilèges, exonérations d'impôts pour l'essentiel. Sous le règne d'Édouard I^{er} (1272-1307) les services en temps de guerre (fournitures de navires et d'équipages) sont étendus en échange de la faculté d'importer des marchandises étrangères sans payer de droits. Autre avantage des Plantagenêts, ils possèdent, beaucoup plus que les rois de France, une expérience personnelle de la mer et de la navigation avec les multiples traversées qu'ils doivent faire entre les parties insulaires et continentales de leur domaine.

En 1213, après la désastreuse bataille de Damme, sur la côte flamande, qui met fin à son espoir d'envahir l'Angleterre, Philippe Auguste, grand vainqueur de Jean sans Terre sur le continent aurait déclaré : « les Français connaissent mal les voies de la mer ». Dans cette triste affaire, l'immense flotte d'invasion – on parle de 1 700 voiles – sortie de la baie de Seine avait été laissée au mouillage dans l'estuaire de la Zwin. Elle est surprise par le raid d'une escadre anglaise, alors qu'une grande partie des équipages et des garnisons ont quitté les navires pour se livrer au pillage. Philippe Auguste, prévenu de l'attaque, lève aussitôt le siège de Gand et vient au secours de sa flotte. Il parvient à refouler les Anglais, mais, constatant que l'adversaire a réussi à détruire ou capturer la moitié de ses navires, il ordonne de mettre le feu aux unités rescapées après en avoir retiré les munitions et les agrès¹. Curieuse décision, prise sans doute par crainte de voir l'autre moitié de sa flotte d'invasion capturée par l'ennemi. Premier exemple de sabordage dans notre histoire maritime ! La suite n'est guère plus brillante malgré l'appel fait à Eustache le Moine, pirate boulonnais qui avait servi l'Angleterre jusqu'en 1212. Grâce à cet excellent marin, les Français parviennent à faire passer en Angleterre, au mois de juin 1216, le prince Louis, fils de Philippe, à qui les barons anglais révoltés contre Jean sans Terre avaient fait appel. Mais lorsque Philippe Auguste tente, au mois d'août 1217, un second débarquement sur les côtes anglaises pour soutenir son fils aîné, c'est un échec. La flotte commandée par Eustache le Moine est détruite devant Calais après un féroce combat qui se termine par la décapitation du pirate.

Un siècle plus tard, sous le règne de Philippe IV le Bel (1285-1314), les Français font bien meilleure figure sur mer. Le roi de France a construit à Rouen, dès 1294, un arsenal militaire, le Clos des galées, où des charpentiers génois construisent des galères sur le modèle méditerranéen. C'est avec une flotte mixte composée de lourdes nefes du type cogue et de galères que Montmorency et d'Harcourt, les amiraux du roi, font en 1296 une descente sur les côtes anglaises au cours de laquelle la ville de Douvres est pillée et incendiée. En 1340, une flotte française commandée par Rainier I^{er} Grimaldi, membre d'une puissante famille génoise et ancêtre de la famille princière de Monaco, remporte dans les bouches de l'Escaut, à Zierikzee, une brillante victoire sur les Flamands alliés des Anglais. Cette victoire, bien oubliée, aura d'ailleurs des conséquences néfastes sur les idées tactiques des Français. Ce succès, obtenu contre une force adverse plus nombreuse, l'a été par une flotte au mouillage dont les navires amarrés les uns aux autres formaient une sorte de rempart hérissé de tours. Les Flamands, malchanceux, virent revenir sur eux, par suite d'une saute de vent, les brûlots qu'ils avaient lancés fort judicieusement contre un ennemi immobilisé.

Les débuts catastrophiques de la guerre de Cent Ans

La guerre de Cent Ans débute en 1337, soit dans la onzième année du règne de Philippe VI, le premier des rois Valois. À la mort de Charles IV, le dernier des trois fils de Philippe le Bel à monter sur le trône, Philippe VI, avait été choisi pour lui succéder. Son plus redoutable concurrent, Édouard III d'Angleterre qui, par sa mère Isabelle de France était le petit-fils de Philippe le Bel alors que les Valois ne descendaient que d'un frère de ce dernier, avait fini par accepter cette décision en prêtant hommage à Philippe pour son duché de Guyenne, le 6 juin 1329. Mais cette soumission apparente ne résista pas aux très vives tensions qui divisaient les deux royaumes. La querelle récurrente pour la possession de la Guyenne, le soutien apporté par la France aux Écossais révoltés, ainsi que la décision d'interdire l'importation en Flandres des laines anglaises conduisirent Édouard à renier son hommage et à revendiquer la couronne de France. Philippe VI riposta par la confiscation du duché de Guyenne pour fait de félonie. Les hostilités allaient se poursuivre, non sans quelques trêves, jusqu'en 1452.

À la mort de Philippe le Bel, la petite marine qu'il avait créée, et qui coûtait très cher aux finances encore mal assurées de la monarchie, périclita très vite et disparut, ses successeurs ne jugeant pas utile d'accorder les crédits nécessaires à sa survie. Faute de trouver dans son royaume une flotte permanente, Philippe VI eut recours aux expédients habituels : réquisitions de navires marchands et location des services de la marine génoise. Ces solutions de fortune donnèrent d'abord toute satisfaction. L'année 1339 fut marquée par une multitude d'actions contre les ports anglais de la Manche, où furent pris ou brûlés de nombreux navires. Les villes de Plymouth, Hastings, Douvres, Sandwich, Winchelsea et Rye furent ravagées. Southampton, qui était alors au premier rang des ports anglais, fut particulièrement maltraité : ses installations portuaires furent pillées et la ville réduite en cendres. Deux grosses nefes, l'*Édouarde* et la *Christophe*, qui appartenaient au roi d'Angleterre, furent prises après de durs combats et emmenées triomphalement en France². La réaction d'Édouard III ne tarda pas. Ce jeune roi allait se révéler non seulement excellent chef de guerre, mais aussi

1 GUÉRIN (Léon), *Histoire maritime de France*, tome 1, p. 189, Paris, 1857.

2 GUÉRIN (Léon), *op. cit.*, pp. 242-243.

très bon marin. Au mois de juin 1340, il prend lui-même le commandement d'une imposante flotte de deux cents cinquante navires pour porter secours à ses alliés flamands insurgés contre leur comte et son suzerain le roi de France. De son côté, Philippe VI rassemble en Flandre zélandaise toute la flotte française disponible pour s'opposer au renforcement des insurgés flamands. C'est, une fois de plus, un assemblage bien hétéroclite qu'ont pu réunir les Français. Ils disposent d'une vingtaine de grandes cogues, lourds navires marchands à un seul mât, garnis de châteaux à l'avant et à l'arrière, et pouvant embarquer deux cents hommes d'armes. Environ cent trente navires plus petits complètent cette flotte de haut bord, armée par des marins d'origine diverses, Bretons, Normands et Picards et commandée par l'amiral Hughes Quiéret et Nicolas Béhuchet, trésorier de France. Ces deux hommes ne semblent pas avoir bénéficié d'une quelconque formation maritime. Comme au temps de Philippe le Bel, le roi de France a loué les services d'une escadre³ de galères génoises placées sous le commandement d'Egidio Boccanegra, véritable marin quant à lui et capitaine renommé qui proposait, en habile condottiere de la mer, ses services mercenaires au plus offrant.

La flotte française, nefes et galères, est rassemblée dans l'estuaire du Zwin, bras de mer aujourd'hui ensablé qui conduisait à Bruges. Au matin du 24 juin, l'escadre anglaise se présente à l'embouchure, dos au soleil levant, poussée par un vent portant et par la marée montante. Les Français, se souvenant sans doute de leur victoire de Zieriksee, adoptent, contre l'avis de Boccanegra qui préconisait l'appareillage, la tactique qui leur avait alors réussie. Leurs nefes, rangées sur trois ou quatre lignes - les témoignages divergent - sont solidement amarrées entre elles et forment autant de masses compactes incapables du moindre mouvement et de la moindre entraide. Les Anglais, comme le raconte Froissart, prennent des dispositions qui semblent plus judicieuses : « Fit le roi ordonner tous ses vaisseaux et mettre les plus forts devant, et fit frontière à tous côtés de ses archers ; et entre deux nefes d'archers y en avait une de gens d'armes ; et encore fit une bataille surcôtière, toute pure d'archers, pour reconforter si mestier estait (si cela s'avérait utile), les plus lassés⁴ ». Il est certes malaisé d'interpréter un texte aussi ancien alors que l'on connaît fort mal les tactiques navales pratiquées au XIV^e siècle et la connaissance qu'en pouvait avoir l'auteur du récit. Nous pouvons pourtant proposer quelques observations. Tous les navires anglais reçoivent un poste précis. Il ne s'agit donc pas d'une ruée aveugle vers l'ennemi, mais d'un plan de bataille élaboré. Il y a une spécialisation dans le rôle attribué aux différentes nefes. Certaines, portant des archers, assurent la puissance de feu de l'escadre ; d'autres, chargées d'hommes d'armes, semblent destinées à la conquête après abordage des vaisseaux ennemis. Édouard III, tout comme Nelson à Trafalgar, place ses plus forts vaisseaux aux avant-postes avec sans doute l'idée de briser la ligne adverse par de forts coups de boutoir. Enfin, une sorte de division de réserve est créée, prête à intervenir sur les points menacés.

Le combat, longtemps indécis, est d'une rare intensité. Les archers anglais, armés du fameux arc gallois, semblent avoir dominé les arbalétriers français, dont les tirs, sûrement plus précis, étaient moins rapides et moins puissants. Au cours de combats acharnés au corps à corps, des nefes sont prises et reprises. Le roi d'Angleterre lui-même est blessé à la cuisse. Mais en fin de journée, un changement dans la direction du vent permet à une flotte flamande d'intervenir et d'assurer une victoire totale aux Anglais. Les vainqueurs, qui se souviennent du sac de Southampton et de la prise, l'année précédente, de leurs deux plus belles nefes, se comportent avec une férocité impitoyable. Faits prisonniers, les chefs français sont immédiatement exécutés, l'amiral Quiéret décapité et le trésorier Béhuchet pendu. Les prisonniers sont massacrés. Les trois quarts des 20 000 Français qui ont combattu ont perdu la vie. Quelques nefes et la plupart des galères génoises échappent au désastre.

Les conséquences de cette cuisante défaite, connue sous le nom de bataille de l'Écluse, sont particulièrement lourdes. Les Anglais, désormais libres de leurs mouvements, vont pouvoir impunément faire passer la Manche à leurs armées, débarquer en France aux points choisis, y faire de sanglantes chevauchées, soutenir en Bretagne le parti hostile au roi de France et se constituer à Calais une tête de pont permanente (1347). Partout, les Anglais obtiennent des succès ; Crécy (1346), et Poitiers (1356) sont les plus éclatants. Le traité de Brétigny (1360) livre aux Anglais tout le Sud-Ouest de la France mais aussi Calais et le Ponthieu qui leur assurent une entrée facile sur le continent.

Le règne réparateur de Charles V va permettre de rétablir une situation très compromise. Le roi commence par réformer les finances du royaume, en obtenant des États généraux l'autorisation de lever des impôts permanents, qui vont permettre, entre autres mesures, de solder régulièrement une petite armée de terre et de reconstruire une marine de guerre. Grâce à une intense activité diplomatique, il parvient à isoler peu à peu l'Angleterre en nouant ou renouant des alliances avec le Saint-Empire, le royaume de Castille, les Écossais

3 Le nombre des galères dont disposait Boccanegra varie de trois à quarante selon les sources consultées !

4 Texte cité par Léon Guérin, *op cit.* p. 464.

et les Gallois. En Bretagne, Charles V pratique une politique d'apaisement vis-à-vis de Jean IV de Montfort, le duc pro-anglais, et s'assure l'amitié de la noblesse bretonne. Sur mer, l'alliance avec la Castille s'avère précieuse. Une flotte castillane, commandée par Ambroise Boccanegra, le propre fils d'Egidio, remporte sur les Anglais une grande victoire au mois de juin 1372 devant La Rochelle. Les vingt-deux galères espagnoles, ayant à leur bord, semble-t-il, des soldats français, prennent le dessus sur une flotte anglaise de trente-six nefes de haut bord et de quatorze navires de transport, qui « portaient à l'armée d'Aquitaine solde, munitions et rafraîchissements⁵ ». Une cinquantaine de navires sont coulés ou capturés ; l'amiral anglais, le comte de Pembroke, 400 chevaliers et 8 000 soldats sont faits prisonniers. Il semble que l'habile Génois ait manœuvré avec finesse, profitant du moindre tirant d'eau de ses galères pour attaquer l'ennemi échoué à marée basse et utilisant de petits brûlots guidés par des nageurs jusqu'au contact des coques de l'adversaire⁶.

C'est encore à l'action de Charles V que l'on doit la résurrection d'une marine qui avait sombré quarante ans plus tôt dans l'estuaire du Zwin. Le roi a parfaitement compris que l'isolement diplomatique dans lequel il s'efforce d'enfermer son adversaire anglais serait insuffisant s'il n'était pas accompagné d'un isolement matériel obtenu en s'attaquant aux liaisons maritimes entre l'Angleterre et le continent. Pour obtenir ce résultat, le recours aux mercenaires génois et aux entreprises corsaires des armateurs de la Manche ne suffisent pas. Il faut une marine royale, entièrement soumise au pouvoir politique et disposant des moyens nécessaires à une action permanente et de longue durée. Charles V met toute son intelligence et son obstination dans cette création. Pour convaincre les États généraux de lui accorder les crédits nécessaires, il n'hésite pas à accompagner lui-même les personnages influents de cette assemblée qu'il invite à visiter les navires et les établissements de la marine. Avec une stricte économie des moyens, il parvient à faire du Clos des galées l'un des plus beaux arsenaux de l'Europe et construit à Harfleur, à l'embouchure de la Seine, un avant-port capable d'abriter et de ravitailler les escadres du roi. Il a enfin le mérite de distinguer en Jean de Vienne l'homme capable d'organiser et de commander la marine renaissante⁷.

L'année 1373 constitue un de ces moments rares de l'Histoire où se rencontrent la volonté d'un souverain, l'arrivée à maturité d'un chef de guerre et une situation politique et militaire qui permet au premier de se lancer dans de grands desseins et au second d'y déployer tous ses talents. Jean de Vienne (1341-1396), nommé amiral de France en 1373, est sans doute le premier très grand marin que la France ait connu. Né dans une famille de la haute noblesse bourguignonne, il combat d'abord à terre, mais connaît dès 1366 une première expérience maritime en participant sur les galères génoises à la croisade menée par le comte de Savoie Amédée VI pour soutenir l'empereur de Constantinople menacé par les Turcs. Gouverneur de Honfleur et lieutenant du roi en basse Normandie en 1370, il a pris conscience de la nécessité d'agir sur mer pour contrer la menace anglaise. C'est un commandement particulièrement large que Charles V lui confie. Ses fonctions d'amiral de France, qui vont être définies avec précision dans une ordonnance royale du 7 décembre 1373, lui font cumuler ce qui deviendra plus tard les attributions d'un ministre de la Marine, d'un délégué général à l'armement, d'un chef d'état-major général et d'un commandant en chef des forces de haute mer. Selon l'heureuse formule de Joannès Tramond, le roi en fait « un véritable fondé de pouvoir universel de la royauté pour le fait de mer ». Non seulement l'amiral est chargé de la construction des navires, de leur entretien, de la constitution des équipages, du commandement des flottes à la mer, mais aussi de la police de la navigation et de la justice pour toutes les causes maritimes.

L'amiral s'acquitte avec un rare bonheur de ces tâches écrasantes. Il profite de deux années de trêve sollicitées par les Anglais pour construire au Clos des galées une puissante escadre prête à appareiller en mai 1377. C'est avec trente-cinq navires royaux et l'appoint de treize galères espagnoles commandées par Fernando Sanchez, l'amiral de Castille, qu'il lance alors une campagne fulgurante contre le littoral ennemi. En quelques semaines, les ports et villes de Rye, Lewes, Portsmouth, Dartmouth, Yarmouth, Hasting sont pillés, incendiés, rançonnés. Les années suivantes confortent ces premiers succès. En juin 1378, les Anglais essuient une défaite cuisante en rade de Cherbourg. La flotte envoyée pour renforcer la garnison de la ville subit de lourdes pertes et ne peut que partiellement remplir sa mission. En 1380, c'est une flotte combinée franco-espagnole qui pénètre jusque dans la Tamise et vient incendier Gravesend. Les Anglais, maintenant dominés sur mer, n'osent plus se risquer en Manche et n'utilisent plus que la ville de Calais pour leurs liaisons avec le continent. La mort de Charles V en septembre 1380 vient interrompre une œuvre de restauration qui est encore loin d'être achevée. Les Anglais, même s'ils ont dû abandonner la plupart des territoires acquis lors du traité de Brétigny, possèdent encore en France une forte implantation et occupent notamment les ports majeurs de Calais, Cherbourg, Brest, Bordeaux

5 PIREY SAINT-ALBY (Bruno), *Le Du Guesclin de la mer, l'amiral Jean de Vienne (1341-1396)*, Paris, 1934, p. 50.

6 Selon Léon Guérin (*op. cit.*, p. 269), 13 grosses nefes anglaises auraient été ainsi incendiées.

7 Voir à ce sujet les excellentes pages consacrées à Charles V et Jean de Vienne par Joannès Tramond (*op. cit.*, pp. 34 à 37).

et Bayonne. Sur le plan maritime, le règne de Charles V apparaît comme une parenthèse bienfaisante, mais trop courte, entre les règnes calamiteux de son père Jean le Bon et de son fils Charles VI.

La marine de Charles V ne put longtemps survivre à celui qui l'avait créée. Les oncles du nouveau roi, en charge de la régence, s'empressèrent d'abolir les impôts permanents qui assuraient notamment la pérennité de la flotte. Les constructions en cours furent arrêtées, le personnel dispersé et les approvisionnements gaspillés. Jean de Vienne fut encore en mesure, en 1385, de débarquer des troupes en Écosse et d'y conduire une campagne de quatre mois, mais dut battre en retraite faute de recevoir un soutien local suffisant⁸. Une grande expédition, qui prévoyait une invasion massive de l'Angleterre, fut prévue pour l'année suivante. Elle avorta par la faute, semble-t-il, des oncles du roi, qui ne trouvaient pas leur intérêt dans cette entreprise⁹. Ce fut la fin de toute politique navale cohérente. Jean de Vienne, toujours amiral de France, mais privé de moyens d'action, s'en alla se faire tuer à la bataille de Nicopolis (1396) livrée contre les Ottomans.

Les dernières phases de la guerre de Cent Ans voient une France privée de marine lutter contre une Angleterre qui, grâce au roi Henri V, en a retrouvé une. Les Anglais ont à nouveau la maîtrise de la mer et vont en user. Il est significatif qu'Henri V ait choisi, en 1415, de débarquer à l'embouchure de la Seine, dans la région même où s'exerçait naguère la puissance navale française, comme s'il voulait définitivement conjurer cette menace. Cette campagne, on s'en souvient, fut suivie par le désastre d'Azincourt où la chevalerie française commit les mêmes erreurs qu'à Crécy et Poitiers. Les Anglais, qui bénéficient des querelles internes de la famille royale française et de l'alliance bourguignonne, semblent en mesure de remporter un succès total jusqu'à ce que Charles VII revendique la couronne et avec l'aide de Jeanne d'Arc « bote » l'ennemi hors de France. Dans cette guerre, les marines ne jouent aucun rôle. Les Français n'en ont plus depuis longtemps et les Anglais ont vendu leur flotte de guerre en 1423, n'en voyant plus l'utilité. Cet abandon eut d'ailleurs l'heureuse conséquence de permettre aux renforts castillans et écossais de parvenir en France par La Rochelle, seul port que possédait encore Charles VII et qu'il eut été facile de prendre ou de bloquer. Curieusement, Jeanne d'Arc, qui n'eut pourtant aucun contact avec la mer et les marins, a toujours été honorée dans la marine française. Les trois derniers navires écoles, deux croiseurs et un porte-hélicoptères, ont porté son nom. La *Jeanne*, comme disent familièrement les marins, parle au cœur de tous. Cette ferveur s'explique sûrement par la force et la pureté de cette héroïne, fidèle à sa mission jusqu'à la mort ; mais le fait qu'elle ait combattu victorieusement les Anglais n'est sans doute pas indifférent à sa popularité dans la marine...

8 TAILLEMITE (Étienne), *Dictionnaire des marins français*, Tallandier, 2002, p. 529.

9 TRAMOND (Joannès), *op. cit.*, p. 38.

ÉDOUARD I^{er} ET LA CONQUÊTE DU PAYS DE GALLES : LA « CEINTURE DE FER » DES CHÂTEAUX ÉDOUARDIENS

Bernard SASSO



Roi controversé, Édouard I^{er} n'en reste pas moins l'un des grands monarques de la lignée directe des Plantagenêts. Sous son règne, des évolutions majeures dans l'histoire britannique vont prendre forme :

- Sous l'effet de crises multiples, la monarchie féodale anglaise se transforme en État moderne. Le moteur de cette évolution est la guerre liée à la perte de la plus grande partie des domaines continentaux de la dynastie. La monarchie anglo-angevine va donc transférer ses ambitions impériales sur ses voisins britanniques, dans ses marges celtiques, le pays de Galles et l'Écosse en particulier.
- Le règne d'Édouard marque un infléchissement par rapport à celui de ses prédécesseurs, des Français régnant sur le royaume d'Angleterre. Édouard est un roi anglais qui possède des fiefs de l'autre côté de la Manche.
- La conquête du pays de Galles n'est plus une conquête féodale mais une conquête d'État car la rapide transformation de l'État anglais change le rapport de force entre l'Angleterre et ses voisins. L'Angleterre prend une place nouvelle dans l'espace britannique. Au lieu de liens féodaux, le roi d'Angleterre impose sa souveraineté au pays de Galles et tente de l'imposer à l'Écosse.

Édouard : roi conquérant

Édouard naît le 17 juin 1239, premier enfant d'Henri III (qui régna plus de soixante ans, de 1216 à 1272) et d'Éléonore de Provence. C'est la première naissance d'un héritier Plantagenêt en trente ans. Son prénom peut étonner. La tradition angevine allait plutôt vers des prénoms comme Henri, Jean, Richard ou Guillaume. C'est le père qui décida que ce premier fils serait baptisé Édouard. Pour le choisir, il s'était tourné vers l'histoire de l'Angleterre, et le trouva dans la vie de l'un de ses ancêtres, le dernier roi des Anglo-Saxons, Édouard le Confesseur, canonisé en 1161. Henri III vouait un culte au Confesseur car pour lui la conquête angevine était

liée à la sainteté des anciens rois. Le prénom incarnait l'antique passé de l'Angleterre mais donnait aussi une identité nouvelle et distincte à la lignée Plantagenêts.

Édouard est un homme de belle stature. Quand sa tombe sera ouverte quelques siècles plus tard, l'on mesurera la taille du squelette : 1,88 m. D'où ses surnoms : Longues Jambes ou le Sec. Il est un pur Plantagenêt : agressif et martial, cruel et impitoyable. On le disait si féroce que la chronique raconte qu'il fit mourir de terreur l'un de ses sujets. Il aime la chasse et les tournois car il est doué d'une grande force physique dans le maniement de l'épée. L'un de ses biographes relève : « Il était le plus heureux à cheval, avec un chien à ses côtés et un faucon à son poignet ».

Marié à Éléonore de Castille, il a de cette première épouse seize enfants dont six parviendront à l'âge adulte. Le mariage fut heureux, selon tous les chroniqueurs. Éléonore étant morte en 1290 près de Lincoln (Nord de l'Angleterre), Édouard fit planter douze croix à chacune des haltes du convoi funèbre jusqu'à l'abbaye de Westminster. « En vie je l'aimais tendrement, morte, je ne puis cesser de l'aimer » dira-t-il. Il épousera en secondes nocces, Marguerite, fille du roi de France Philippe III le Hardi.

Avant d'accéder au trône, en 1272 (il ne sera couronné que deux ans plus tard), il bénéficie aux côtés de son père d'une solide expérience. Il est gouverneur de Guyenne. Là, il se rend compte de l'importance stratégique de Bordeaux dans l'implantation anglo-angevine en France, qu'il entend conserver. Il n'est pas en Angleterre lorsque son père meurt car il a rejoint Louis IX à Aigues-Mortes pour participer à la neuvième croisade (1271 - 1272). Malgré la mort de Louis à Tunis, il continue jusqu'en Orient. De cette expédition lointaine, il retirera le prestige qui s'attache à celui qui s'est croisé.

C'est sur le front intérieur qu'il allait se révéler un roi guerrier, affrontant les dissidences. Alors qu'il n'est que Lord Édouard (qu'il conservera jusqu'à son accession au trône), il joue un rôle essentiel dans la guerre des barons dont Simon de Montfort (comte de Leicester) a pris la tête. Il entame aussi une longue guerre contre les Écossais ce qui lui vaudra le surnom « Marteau des Écossais », inscrit en latin sur sa tombe. Il meurt à l'âge de 68 ans (7 juillet 1307) alors qu'il se rendait en Écosse pour une dernière expédition contre les rebelles écossais.

La conquête du pays de Galles

La topographie du pays de Galles a forgé son histoire. L'Atlantique le borde au nord, à l'ouest et au sud. À l'est une chaîne de montagnes l'isole du reste de l'île. Ses vallées sont d'accès difficiles, les rivières sont multiples, les forêts et les tourbières nombreuses. Depuis les temps les plus reculés, le pays a servi de refuge aux autres populations celtiques de l'île tandis que déferlaient les envahisseurs. Les Romains sont arrivés en l'an 48 aux confins nord-est de la péninsule, rencontrant une résistance farouche des tribus locales. La conquête fut féroce : 6 000 druides et leurs familles sont exterminés pour empêcher la résurgence d'une classe dirigeante autochtone. Après le départ des Romains, des chefs locaux se taillent des principautés à leur mesure. Les deux plus puissantes sont le Gwynedd au nord-ouest et le Powys au centre-est. Elles subissent à partir du V^e siècle les attaques des Anglo-Saxons qui déferlent sur l'île. Ce sont ces derniers qui vont dénommer *welches* (étrangers) ceux qui étaient jusqu'à alors désignés comme *Britannii* (Bretons). C'est à cette période que prennent forme deux grands mythes gallois qui vont fonder l'identité nationale : le mythe d'Arthur et celui de Merlin. Rappelons ici que le drapeau officiel du pays de Galles, le dragon rouge sur fond blanc et vert, rappelle la fameuse légende du combat entre les deux dragons : le blanc (symbole des Anglo-Saxons), le rouge (symbole du pays de Galles) dont sort vainqueur ce dernier. Le fond blanc et vert étant emprunté aux couleurs d'Henri VII Tudor.

À partir du X^e siècle, le pays de Galles allait subir les raids des Vikings, puis le siècle suivant celui des Normands. L'objectif de Guillaume le Conquérant n'était cependant pas de conquérir le pays mais plutôt de montrer sa puissance. Il préfère donc installer des comtes (*earls*) qui avec leurs vassaux vont construire une série de châteaux. Huit des quarante-neuf châteaux normands construits à partir de 1086 le sont sur la frontière galloise, sans compter cinq cents mottes. Les basses terres du Sud et de l'Est du pays vont être ainsi entre les mains de puissants *Marcher Lords* (« Les barons des Marches »). D'origine normande, ils introduisent au pays de Galles le fief de chevalier et le manoir. Ils sont des sujets du roi, doivent lui prêter serment et soutenir toutes ses initiatives au pays de Galles. Ce dernier est ainsi divisé en deux ensembles imbriqués. Dans les régions dominées par les Gallois, en particulier les hautes terres du Nord, il garde ses coutumes et droits intacts. Les structures politiques et sociales galloises sont conservées. Celles que les Normands dominant forment la Marche. Elle occupe les côtes et les basses terres où les structures anglo-normandes se développent (manoirs, villes, culture céréalière). La Marche a son propre droit et ne fait pas partie du royaume d'Angleterre, ce qui fait des féodaux normands des personnages de premier plan dans les crises politiques qu'allait connaître l'Angleterre médiévale.

Les Plantagenêts, et Édouard au premier chef, allaient bouleverser tout cela. Depuis l'invasion normande, tous les rois d'Angleterre avaient rencontré des difficultés à contrôler et pacifier le pays face aux tribus rebelles, aux guerres civiles permanentes entre elles et aux guerres contre les envahisseurs. Pendant la première moitié du règne d'Henri III (le père d'Édouard), Llewelyn dit le Grand avait été le seul prince de Galles à dominer la province du Gwynedd dans le nord-ouest. Par le traité de Montgomery (1267), Llewelyn ap Gruffydd, petit-fils de Llewelyn le Grand, avait consolidé les gains gallois en temps de paix. Non seulement en tant que prince de Galles, il contrôlait le Gwynedd mais il devenait le suzerain de presque tous les seigneurs du pays de Galles. En contrepartie il devait prêter hommage et serment de fidélité au roi anglais. Édouard avait beaucoup de raisons pour tenter de reconquérir le pays, en particulier celle d'avoir cédé, par le traité de Montgomery, des terres qu'il possédait en propre. Une autre raison, qui ne tenait pas à des querelles territoriales ou financières, motivait Édouard. Dès l'enfance, ce dernier fut fasciné par le culte arthurien. La légende était connue dès le IX^e siècle et se répandit dans toute l'Europe du XIII^e siècle, à la suite de la publication dans les années 1130 de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth. Dans ce texte, Arthur était à l'origine un Gallois qui viendrait un jour délivrer son peuple de la tyrannie anglaise. Édouard, très habilement, renversa le mythe. D'autant que celui-ci avait d'autres avantages. Il exaltait à la fois l'image du roi conquérant et guerrier, mais aussi fédérateur et pacificateur, porteur de l'idéal chevaleresque. S'accaparant cette filiation et cet imaginaire, le Plantagenêt faisait du monarque la clé de voûte de l'ordre social. L'appropriation du mythe arthurien avait aussi valeur pour la lignée Plantagenêts contre leurs ennemis : les Capétiens. Fondant leur légitimité sur la légende d'Arthur, les Plantagenêts allaient ainsi réussir à hisser une dynastie ancrée dans la terre de France au rang d'une monarchie enracinée dans la culture de la Bretagne insulaire, lui offrant ainsi une légitimité aussi solide que celle des Capétiens. Obligé même ces derniers, durant la guerre de Cent Ans, à réactiver le mythe des origines troyennes de la monarchie capétienne.

À la mi-novembre 1276, les Anglais engagent les hostilités contre le prince de Galles Llewelyn ap Gruffydd et à l'été 1277, une armée de 15 000 hommes avance à partir de Chester dans le pays de Galles. L'armée d'Édouard compte 9 000 mercenaires gallois (soldats professionnels mais indisciplinés et n'obéissant qu'à des chefs ayant leur origine ethnique). Pour avancer dans le pays, l'armée d'invasion fait construire de larges routes. Les bois qui encadraient les chemins traditionnels menant vers Snowdonia (refuge traditionnel des insurgés) sont abattus sur des centaines de mètres. Cela a pour conséquence de réduire à néant la tactique habituelle des Gallois : fondre depuis les sous-bois pour attaquer l'ennemi pris au dépourvu et disparaître ensuite. Tout au long du mois d'août, l'armée d'Édouard avance, coupant les lignes d'approvisionnement et de communications des Gallois, les encerclant et les affamant. À chaque halte, les Anglais commençaient à creuser des sites sur lesquels seraient ensuite construits des châteaux. Abandonné par quelques princes gallois, puis à la suite de l'occupation de l'île d'Anglesey à l'extrême nord, Llewelyn est obligé de se rendre (9 novembre). Le traité d'Aberconwy (novembre 1277) lui permet de conserver la partie occidentale du Gwynedd et le titre de prince de Galles, mais il doit reconnaître la suprématie du roi anglais, acceptant de lui rendre hommage non seulement au pays de Galles mais aussi à Westminster.

Le conflit reprend en 1282. La cause en est le frère de Llewelyn, Dafydd. Ce dernier avait été lors de la première guerre un allié du roi anglais, mais six ans plus tard il a changé de camp. C'est lui et ses compagnons qui s'emparent du château d'Hawarden, tout près de Chester. En peu de jours, tout le pays de Galles se soulève à nouveau et les châteaux possédés dans le pays par les Anglais sont attaqués. Derrière Dafydd, l'instigateur principal était son frère. Les deux frères reprochaient à Édouard la redistribution des terres après le premier conflit. Ils dénonçaient aussi la volonté supposée d'Édouard de vouloir supplanter les lois et coutumes galloises et ainsi de chercher à briser l'identité galloise. Pour une large part, le plan de campagne du Plantagenêt fut celui de 1277, mobilisant en particulier des centaines d'hommes venant d'Irlande et de Gascogne. Llewelyn fut assiégé dans son repaire de Snowdonia et pris dans une embuscade, il fut massacré dans la mêlée à la bataille d'Orewin Bridge (11 décembre 1282). Son frère Dafydd ne fut pris qu'au printemps 1283. Trahi et capturé par des Gallois, il fut livré aux Anglais. Édouard allait infliger à celui qui avait trahi son hospitalité, sa confiance et sa suzeraineté le châtement infligé en pareil cas aux traîtres. Dafydd fut traîné jusqu'à l'échafaud et pendu. Avant sa mort, on lui ouvrit le ventre et avec une lame de boucher on le vida de ses intestins. Puis on les brûla sous ses yeux. Son corps fut découpé en quartiers et envoyé dans les villes d'Angleterre. Sa tête fut expédiée à Londres et fichée sur une pique à la Tour de Londres. Cette fois-ci, Édouard était décidé à imposer aux Gallois une paix de conquérant :

- Le statut de Galles de 1284 primait désormais sur l'essentiel des systèmes légaux et administratifs gallois traditionnels.
- Le droit pénal anglais prit le pas sur la coutume et les procédures juridiques galloises.
- Les familles des princes gallois furent détruites et dépossédées de leurs terres au profit de fidèles partisans d'Édouard.



Caernarfon.

La « ceinture de fer » des châteaux édouardiens

En 1986, inscrivant au patrimoine mondial de l'humanité les châteaux et villes fortifiées du nord du pays de Galles, l'Unesco écrivait : « Les quatre châteaux de Beaumaris, Conwy, Caernarfon et Harlech et les villes fortifiées de Conwy et Caernarfon sont les plus beaux exemples d'architecture militaire de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle en Europe, comme le prouvent leur parfait état de conservation, leur témoignage d'un espace domestique organisé et l'extraordinaire répertoire de leurs formes architecturales médiévales ». Avant d'être des attractions touristiques majeures du pays de Galles, ces châteaux du Gwynedd (comme d'autres châteaux) ont servi de « ceinture de fer » pour contenir et abattre les rébellions du peuple gallois. Ces forteresses refléteraient ainsi à jamais la domination anglaise. En les construisant dans le cœur même du comté historique du Gwynedd, haut-lieu de la résistance aux envahisseurs, les Gallois ne seraient plus en mesure de chasser les Anglais. Édouard n'hésita pas à y faire venir des Anglais ou à chasser les habitants pour ces constructions. Ainsi à Conwy, cent familles de colons anglais furent installées. Ainsi, à Llanfaes, sur l'île d'Anglesey, où fut édifié le château de Beaumaris, l'ensemble de la population fut expulsé et prié d'aller vivre à une vingtaine de kilomètres dans un village installé à cet effet.

Comme maître d'œuvre, Édouard s'assura les services du Savoyard Jacques de Saint-Georges. C'est lui qui sera l'éminent responsable du programme de construction des châteaux édouardiens. Des liens familiaux et politiques existaient alors avec la Savoie. Cela explique que des Savoyards eurent d'importantes responsabilités, en particulier lors des guerres galloises. Au retour de la croisade, Édouard s'arrêta chez son grand-oncle, le comte Philippe, ce qui lui permit d'admirer le programme de construction de châteaux exécuté par sa famille. Il n'est donc pas surprenant de remarquer de nombreux points communs dans l'architecture des châteaux construits au pays de Galles et en Savoie à la fin du XIII^e siècle.

Quelles sont quelques-unes des caractéristiques des forteresses édouardiennes ? Le château et la ville fortifiée de Conwy furent bâtis ensemble à partir de 1283. Le site du nouveau château était stratégiquement placé, s'élevant sur la rive ouest du fleuve Conwy, à la lisière des montagnes de Snowdonia, au cœur-même du Gwynedd. Avant l'arrivée d'Édouard, la nouvelle ville abritait une abbaye cistercienne où étaient enterrés les princes de Gwynedd. Le roi occupa d'abord l'abbaye en y établissant un camp militaire, puis il déplaça les moines treize kilomètres plus loin pour constituer une nouvelle ville et un château surplombant le fleuve. La construction du château et des fortifications fut rapide : elle s'acheva en moins de quatre ans. Entourant une superficie de neuf hectares et comprenant vingt-et-une tours et trois loges, les fortifications en pierre de Conwy constituent un circuit presque complet, le château se trouvant à leur angle sud-est surveillant le détroit.

Perché sur un gros rocher surplombant une baie et encadré par les montagnes de Snowdonia au nord, le château d'Harlech a été construit sur le formidable potentiel défensif du rocher lui-même. Avec Caernarfon

et Conwy, Harlech est le troisième bastion qui encercle l'ancien lieu de pouvoir de Llywelyn. Sa construction fut entamée dès le printemps 1283 et achevée en 1289. Le plan de la forteresse se caractérise par des lignes de défense concentriques avec des rangées de murs construites les unes à l'intérieur des autres.

Le château de Caernarfon a été reconnu dès ses débuts comme château royal de première importance. C'est une forteresse marquée de symboles. Il est situé à l'embouchure de la rivière Seiont, site occupé par les Romains au premier siècle de notre ère. Le lieu était directement lié à l'imaginaire populaire gallois grâce au récit de Macsen Wledig intégré à la collection de fables galloises, le *Mabinogion*. Cette histoire raconte le rêve de Macsen dans lequel ce dernier voit un grand château, le plus beau jamais conçu qui abrite une jeune fille dont il tombe immédiatement amoureux. Une fois réveillé, il envoie des messagers dans le monde entier pour retrouver la jeune fille. Elle est finalement localisée à Caernarfon (Segontium) et Macsen en fait son épouse, avec laquelle il bâtit sur ces lieux un nouveau château. Comme toutes les légendes, cette histoire a un fond historique. Macsen exista réellement. Il s'agissait d'un général romain d'origine espagnole, Magnus Maximus, proclamé empereur par ses légions en 383 de notre ère. Selon les légendes galloises, il aurait eu une descendance dans la Bretagne post-romaine. Le roi Édouard croyait que, du fait de ses conquêtes, il était l'héritier légitime de ce passé impérial romain, et le château de Caernarfon fut l'outil de l'affichage de cette symbolique impériale. À la différence des autres châteaux d'Édouard en Galles du Nord, les tours et les murs de Caernarfon sont de forme polygonale et la maçonnerie intègre des bandes de couleurs différentes. Ces caractéristiques peuvent être observées dans de nombreuses structures romaines allant des murs de Constantinople au pharos romain polygonal du château de Douvres. Ce thème impérial est aussi décliné sur les murs de la tour sous la forme d'un aigle de pierre.

Le choix du site de Beaumaris (Beau Marais) était significatif. La ville, important centre de commerce, abritait un prieuré fondé par Llewelyn le Grand. Son épouse y était enterrée. C'était l'occasion idéale pour Édouard d'affirmer ainsi son autorité sur les terres et les habitants jadis sujet d'un prince gallois indépendant. Beaumaris est le parfait exemple de château concentrique en Grande-Bretagne. Il possède quatre lignes de défense. La première est une douve remplie d'eau. Dans cette ligne s'élèvent le mur d'enceinte extérieur avec ses huit côtés crénelés, douze tours crénelées et un corps de garde à tours jumelles. Cette enceinte encercle à son tour la basse-cour comprise entre le mur d'enceinte extérieur et le mur d'enceinte intérieur. Ce dernier représentait un obstacle considérable, dominant l'ensemble de la forteresse. De là les défenseurs pouvaient tirer dans la basse-cour et bien au-delà, par-dessus les têtes des soldats postés sur le mur d'enceinte extérieur. De cette façon, les deux murs d'enceinte pouvaient être défendus comme une seule ligne de défense.

Toutes ces constructions de formidables forteresses ne vont pas empêcher de nouvelles insurrections galloises voulant défendre leur identité nationale : 1287, 1294, 1315 et surtout celle de 1400- 1409 conduite par le grand héros national gallois Owen Glyndwr, dernier Gallois à se faire appeler « prince de Galles ». En 1284 naissait au château de Caernarfon, Édouard (futur Édouard II). Il est investi en 1301 prince de Galles et devient ainsi le premier prince de Galles d'origine anglaise. Le pays était ainsi intégré dans la suzeraineté du roi d'Angleterre, devenant l'héritage territorial du fils aîné du monarque. Il l'est encore aujourd'hui. En 1536, par l'Acte d'union promulgué sous les Tudors, le pays de Galles était définitivement annexé à l'Angleterre.

LE RÔLE DES PLANTAGENÊT DANS L'ÉMERGENCE DU MOYEN ANGLAIS

Sylvie VIGNON-BUTOR

Comment parler de l'influence des Plantagenêts sur l'émergence du moyen anglais sans préciser en premier lieu quelle langue était parlée avant leur arrivée sur le sol anglais ? Était-ce le latin ? Le celte ?

On estime que la présence des Celtes dans l'actuel Royaume-Uni remonte à environ 1500 avant notre ère. Les langues celtiques se divisent en deux branches : le gaélique parlé en Irlande, en Écosse et sur l'île de Man et le brittonique parlé au pays de Galles, en Cornouailles et en Bretagne (Armorique). Il s'agissait bien sûr d'une culture essentiellement orale même si un alphabet primitif, l'*ogham*, existait en Irlande.

À l'époque de l'invasion romaine qui s'étala de 55 avant Jésus-Christ à 407 de notre ère, l'occupation ne dépassa jamais vraiment le nord de l'Angleterre avec la construction en l'an 128 du mur d'Hadrien au niveau de la ville actuelle de Durham. En Angleterre, la latinisation de la langue celte se limita tout d'abord aux élites locales et aux villes où le latin vulgaire était utilisé dans les échanges commerciaux mais le celte continua d'être la langue parlée dans les campagnes. En effet, pour les Romains, l'Angleterre constitua une terre d'occupation plutôt qu'une terre d'implantation.

Il y aura cependant plus tard une deuxième vague de latinisation qui se fera vers l'an 600 avec la mission grégorienne, organisée par le pape Grégoire, pour évangéliser les Anglo-Saxons. Le latin devient alors la langue de l'érudition, une langue écrite et transcrite par des moines.

Implantation des tribus germaniques venues du continent

Qui étaient donc ces Anglo-Saxons qu'il s'agissait d'évangéliser ? En fait dès le V^e siècle, des guerriers germaniques furent appelés pour consolider les ruines de l'empire romain. Ils furent bientôt suivis de paysans désireux de s'établir sur ces terres fertiles. On distingue trois peuplades différentes qui se partagèrent l'Angleterre à cette époque : les Jutes en provenance du Danemark (Jutland) qui s'installèrent dans le Kent au sud-est, les Saxons en provenance d'Allemagne (Schleswig-Holstein) qui s'installèrent dans le sud-ouest (Wessex), le sud (Sussex) et le sud-est (Essex) et enfin les Angles en provenance des Pays-Bas qui s'installèrent dans de vastes territoires allant du nord de la Tamise au mur d'Hadrien (Mercie et Northumbrie).

Ces peuples parlaient des dialectes différents et il y a fort à parier qu'ils ne se comprenaient pas d'une région à l'autre mais leur nombre important, des dizaines de milliers, imposa leurs langues qui donnèrent naissance au vieil anglais. Les spécialistes ne sont pas tout à fait d'accord sur la date d'émergence du vieil anglais, autour de 450-500, mais s'accordent en revanche pour établir sa fin en 1150, date charnière de l'émergence du moyen anglais.



Les îles britanniques à l'époque de l'invasion danoise

Ces invasions furent suivies au VIII^e siècle par celle des Vikings, guerriers venus du Danemark et de Norvège qui envahirent également la Normandie un siècle plus tard. Ils imposèrent très vite leur loi en Angleterre, *the Danelaw* ou loi danoise, et étendirent leur domination sur de vastes territoires allant de Londres à Chester.

Le mélange de l'anglo-saxon et du vieux norrois (*Old Norse*), la langue des Vikings, enrichit le vieil anglais tandis que le celte ne survit qu'au pays de Galles, en Cornouailles, en Écosse et en Irlande. Apparaissent alors les premiers textes écrits en vieil anglais : la chronique anglo-saxonne. Il s'agit de sortes d'annales dont le but était d'une part de déterminer le calendrier des fêtes à venir et d'autre part de relater les événements majeurs survenus

dans l'année. Leur écriture se poursuivit jusqu'en 1154. Ce passage d'une langue orale, vernaculaire, à une langue écrite, véhiculaire, se fait grâce au passage de l'alphabet runique initialement composé de traits droits ou obliques faits pour être gravés dans la pierre à l'alphabet latin, gage d'érudition.

Ce vieil anglais qui est encore une langue flexionnelle, à l'image du latin ou de l'allemand, va considérablement se simplifier en supprimant les déclinaisons pour les remplacer par un « s » comme marque du pluriel ou un « 's » comme marque du possessif : par exemple le mot *stan*, pluriel *stanas*, génitif *stanes*, datif *stane* va devenir *stone(s)* qui signifie pierre.

Quelques traces de ces désinences subsistent cependant par exemple avec les pronoms relatifs *who / whom / whose* ou avec les pronoms personnels *they / them / theirs* dans lesquels on retrouve les déclinaisons avec la marque du nominatif, de l'accusatif et du génitif.

Une autre simplification concerne les verbes forts ou irréguliers qui tendent à disparaître au profit de formes régulières (terminaison du verbe en *ed* pour le prétérit ou le participe passé). Un certain nombre de verbes irréguliers ont résisté toutefois à cette simplification.

Guillaume le Conquérant

C'est à la suite d'une guerre de succession compliquée entre descendants de la maison de Wessex du côté anglo-saxon et de la maison du Danemark du côté viking que Guillaume le Bâtard, qui était cousin du roi Édouard le Confesseur, décédé sans descendance, et qui avait de surcroît le soutien du pape pour prétendre au trône d'Angleterre, envahit le pays en 1066 avec une armée de 6 000 hommes et, grâce à sa victoire à la bataille de Hastings avec la mort du roi Harold, devint Guillaume le Conquérant.

Sa première entreprise consista à recenser toutes les terres qu'il avait conquises dont il établit l'inventaire dans le *Domesday Book*, « le Livre du Jugement dernier », terres qu'il s'empressa de confisquer à l'aristocratie anglo-saxonne pour les redistribuer à ses barons normands, dont aucun ne parlait anglais. Il remplaça également les prélats par des ecclésiastiques normands, tout ceci contribuant à créer une élite normande sur place.

Il faut rappeler qu'à l'époque de Guillaume le Conquérant il ne devait pas y avoir plus d'un million et demi d'habitants en Angleterre qui parlaient différents dialectes anglo-saxons mêlés à des mots de vieux norrois, mélange que l'on a appelé le vieil anglais. C'est donc par l'apport de mots franco-normands que ce vieil anglais va commencer à évoluer, s'enrichir et se transformer. Ce franco-normand se caractérise par la présence de mots hérités du vieux norrois, la langue des Vikings qui avaient également envahi la Normandie. Quelques illustrations de ce vocabulaire normand : le jardin (jardin) évolue en *garden*, la guerre (guerre) donne *war*, la caboche (chou) se transforme en *cabbage*, le mousseron (champignon) devient *mushroom*, le bouteleur (bouteiller) donne *butler*, le joel (joyau) devient *jewel* ou encore waster (gâter, gaspiller) qui devient *waste*.

En fait, le roi Harold II fut le dernier roi à prêter serment en anglais en 1066, juste avant l'arrivée de Guillaume le Conquérant, et cela durera jusqu'au couronnement de Henry IV de Lancastre en 1399. Guillaume et ses fils apportent donc leur langue, le franco-normand ou normand-francien, même s'ils gouvernent depuis leur Normandie natale et s'il faut attendre les Plantagenêts pour que le roi réside en Angleterre.

Parmi les quelques 60 000 immigrants qui s'établirent en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant, seuls les lettrés parlaient français ou francien, et écrivaient le latin. C'est cette même élite de magistrats, de copistes ou d'ecclésiastiques qui importa plus tard le français du roi de France, langue plus prestigieuse que le franco-normand et qui finit par s'imposer à la cour avec l'arrivée des Plantagenêts. Thomas Becket, le célèbre archevêque de Cantorbéry que Henry II finit par faire assassiner, était né à Londres de parents normands originaires de Mondeville et avait étudié à Paris puis à Auxerre pour devenir clerc.

Henry II, premier roi Plantagenêt

Lorsque Henry II, premier roi de la dynastie des Plantagenêts et arrière-petit-fils de Guillaume arriva sur le trône d'Angleterre, il apportait un « empire » gigantesque qui comprenait l'Aquitaine, l'Anjou, Le Maine, le Poitou, la Touraine et la Normandie. Fils du duc d'Anjou, il parlait francien ou français d'Île-de-France ; il était né au Mans mais avait été élevé en partie en Angleterre. Cependant on estime qu'au cours de ses trente-quatre années de règne il ne passa pas plus d'une quinzaine d'années sur le sol anglais. Henry ne parlait pas anglais mais français et latin qui devinrent les langues de la cour ainsi que du gouvernement et des élites.



Son épouse Aliénor amena à sa suite des troubadours et introduisit à la cour la notion de chevalerie (*chivalry*). Le poète normand Wace rédigea vers 1155, en hommage à Aliénor, son *Roman de Brut*, poème épique écrit en anglo-normand qui reprend la légende du roi Arthur et de ses chevaliers pour renforcer la légitimité des Plantagenêts. Autre exemple, celui de Marie de France qui vivait à la cour de Henry II et d'Aliénor. Elle y écrivit ses célèbres lais, poèmes lyriques composés en 1170 qui célèbrent l'amour courtois.

Une différence essentielle entre le franco-normand et le francien est que le franco-normand n'a pas suivi la palatalisation de la langue, c'est-à-dire la transformation du son [k] latin en son [ch] francien. Cette différence s'est répercutée sur le moyen anglais qui commence à émerger de ces diverses influences : pour ne citer que quelques exemples, le mot normand caodroun devient *cauldron* en anglais mais chaudron en français, le mot normand ecapaer devient *escape* en anglais mais échapper en français, le mot normand candeile devient *candle* en anglais mais chandelle en français, le mot kenil en normand devient chenil en français mais demeure *kennel* en anglais

L'orthographe française a également modifié des mots de vieil anglais comme *cwen* (la reine) devenu *queen* ou le mot *kirk* (l'église) qui perdura dans le nord, mais évolua en *church* dans le sud (orthographe que l'on retrouve dans le nom de la ville de Dunkerque, *Dunkirk* en anglais, qui signifie l'église dans la dune).

À la mort de Henry II lui succéda son fils aîné Richard Cœur de Lion qui monta sur le trône d'Angleterre en 1189 mais la situation linguistique ne changea guère car, bien que né à Oxford et couronné à Westminster, Richard parlait français et passa le plus clair de son temps en Aquitaine puis en croisade.

C'est son successeur, son frère Jean sans Terre, qui fut le premier de sa dynastie à parler anglais et à défendre ses possessions sur le territoire anglais contre les barons qui se révoltèrent et qui finirent par lui faire signer la fameuse *Magna carta*, la Grande charte, gage de protection contre l'arbitraire des décisions de la couronne.

À cette époque, un grand nombre de mariages ayant été célébrés entre Anglais et Normands on constate que bon nombre d'enfants de la noblesse parlaient l'anglais comme langue maternelle et faisaient l'apprentissage du français à l'école. C'est ainsi que le franco-normand perdit de sa notoriété au profit du francien, langue plus prestigieuse parlée à la cour de France.

En fait trois langues cohabitent alors en Angleterre : le vieil anglais parlé par les *laboratores*, c'est-à-dire les travailleurs, le latin parlé par les *oratores*, ou membres du clergé et le français parlé par les *bellatores*, c'est à dire les chevaliers.

Emprunts du moyen anglais au français

Le francien, cette langue française qui dominait à la cour envahit alors la langue anglaise avec plus de 10 000 mots dans des domaines aussi variés que

- l'architecture : *cathedral, abbey, farm, manor*,
- la religion : *vicar, prayer, creator, mass*,
- la loi et le gouvernement : *bailif* (bailli), *chancellor, parliament, sovereign* (souverain),
- la guerre : *battle*= bataille, *conquest, victory* ,
- la nourriture : *grapes* (grappes de raisin), *vinegar* (vin aigre), *spice* (épice), *mustard* (moutarde),
- les titres de noblesse : *duke, count, prince*,
- la géographie : *mountain, valley, peak* (pic),
- la vie quotidienne : *bucket* (baquet), *cellar* (cellier/cave) *chimney* (cheminée), *pearl* (perle), *cushion* (coussin) pour ne citer que quelques exemples.

Des doublons subsistent cependant entre le mot du vieil anglais et le mot français, concernant par exemple les noms d'animaux pour lesquels le mot d'origine anglo-saxonne décrit l'animal sur pied, alors que mot français décrit la viande, c'est-à-dire l'animal dans l'assiette, consommé à la cour. Il s'agit de *ox* et *beef* pour le bœuf, *sheep* et *mutton* pour le mouton et *swine* et *pork* pour le porc.

Il y en a beaucoup d'autres comme *dale* et *valley* (la vallée) ou *house* et *mansion* (la maison).

Pendant tout ce temps qu'en était-il de l'influence des femmes à la cour ?

On compte pas moins de dix princesses de France qui régnèrent à la cour d'Angleterre pendant près de trois siècles ; elles y apportèrent leur langue, leur éducation, leurs us et coutumes, leur culture artistique et contribuèrent ainsi au rayonnement de la langue française en Angleterre : il s'agit tout d'abord d'Aliénor d'Aquitaine qui épousa Henry II en secondes noces en 1152, d'Isabelle d'Angoulême qui épousa Jean sans Terre en 1199 ou encore de Marguerite de France qui épousa Édouard I^{er}, en 1272. On sait par exemple qu'Éléonore de Provence, épouse de Henry III, rédigeait sa correspondance en français ce qui laisse à supposer que ceux qui en étaient destinataires le comprenaient.

Cependant, lorsque vers 1200 le roi de France Philippe Auguste parvint à reprendre aux fils d'Henry II la plupart des terres qu'il avait apportées, de la Touraine à l'Aquitaine, la noblesse anglaise se trouva brusquement coupée du continent, ce qui contribua à isoler le français insulaire ou français d'Angleterre, qui dès lors n'évolua plus au même rythme que le francien, la langue française parlée en France

Survivance de l'ancien français en moyen anglais

On s'aperçoit d'ailleurs que certains mots de l'ancien français aujourd'hui tombés en désuétude ou inusités ont survécu en anglais moderne comme *escorner* (faire affront) devenu *to scorn* (mépriser) en anglais, *cortine* (rideau de lit) devenu *curtain* (rideau) ou *paneterie* (endroit où on conservait le pain) devenu *pantry* (garde-manger) en anglais ou encore *prud* (preux) devenu *proud* (fier).

C'est également le cas pour les mots d'ancien français qui ont perdu leur « s » devant une consonne en français moderne pour le remplacer par un accent circonflexe comme *hôtel*, *château*, *conquête*, *vêpres* alors que les mots anglais équivalents ont conservé ce « s » : *hostel*, *castle*, *conquest*, *vesper*.

Par la suite c'est la guerre de Cent Ans, lorsqu'elle éclata en 1337, qui représenta un tournant majeur : en effet le français autrefois prestigieuse langue d'élite et de cour devint ainsi la langue de l'ennemi.

C'est dans ce contexte qu'en 1362, Henry III restaura la présence de l'anglais à la cour en écrivant sa proclamation dans les deux langues, française et anglaise et reconnut l'anglais comme langue des tribunaux, même si l'usage du français se poursuivit bien au-delà et continua d'être utilisé en même temps que l'anglais au Parlement jusqu'en 1430. C'est vers cette époque également que l'enseignement à Oxford commença à se faire en anglais au lieu du français et du latin.

Henry IV de Lancastre qui régna de 1399 à 1413 fut, quant à lui, le premier roi à parler anglais comme langue maternelle.

Depuis 1066 et jusqu'en 1400 environ tous les documents officiels continuèrent d'être écrits en français. C'est Henry V qui brisa cette tradition en rédigeant ses dépêches en anglais.



Il n'en demeure pas moins que le français avait à cette époque déjà suffisamment imprégné la langue anglaise pour y subsister de manière durable comme en témoigne la création en 1348 par Édouard III du « Très Noble Ordre de la Jarretière » (*The Most Noble Order of the Garter*) qui avait pour devise « Honni soit qui mal y pense », aujourd'hui encore en français sur la bannière. Autre témoignage non négligeable : la devise imposée par Henry V au début du XV^e siècle « Dieu et mon droit » qui figure toujours sur les armoiries de la reine d'Angleterre.

Il faudra également attendre la fin du XIV^e siècle et Chaucer pour que la poésie s'écrive en anglais. En effet, Chaucer qui maîtrisait parfaitement le latin et le français, décida d'écrire ses *Contes de Canterbury* en anglais. Mais comme en témoigne cet extrait le moyen anglais comprenait alors environ vingt-cinq pour cent de mots issus du français.

« *He knew the **cause** of everich **maladye**
Were it of hoot or cold or **moyste** or drye*

*And where they **engendred** and of what **humour***

*He was a verray **parfit praktisour** »*

Il connaissait la **cause** de toutes les **maladies**
Qu'elles soient dues au chaud, au froid, à la **moîteur**
ou au temps sec

Il savait où elles se développaient et quelle
humeur les **engendrait**

C'était un **praticien** vraiment **parfait**

On estime que le tournant entre le moyen anglais et l'anglais moderne se situe autour de 1500. Cependant cette charnière est bien sûr floue et progressive, si bien que l'influence du français ne s'arrête pas de façon brutale en 1500, même si l'introduction de l'imprimerie par Caxton en 1476 va asseoir davantage la domination de la langue anglaise écrite.

Si des différences dialectales (et de prononciation) subsistent aujourd'hui encore, c'est l'anglais du sud (Kent) qui est devenu la langue de référence, le *Standard English*, au détriment de celle du nord.

Bibliographie

KNOWLES G. *A cultural history of the English Language*, Arnold, 1979.

HALLIDAY F.E. *England a concise history*, Thames and Hudson, 1989.

CRYSTAL D. *The English language, a guided tour of the language*, Penguin, 2002.

BRAGG M. *The adventure of English, the biography of a language*, Sceptre, 2003.

WALTER H. *Hon(n)i soit qui mal y pense, l'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Robert Laffont, 2001.

Histoire de la langue anglaise [axl.cefan.ulaval.ca] 2015.

LUCKEN C. *The beautiful French of England. Otherness of Anglo-Norman and invention of the "bon usage"*, Open Edition Journals n°68, 2015.

SUGGETT H. *The use of French in England in the late Middle Ages*, Transactions of the Royal Historical Society volume 38, 1946.

COMMISSION DES SCIENCES

Responsable : Anne SOHIER-MEYRUEIS

SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 2021

L'APOCALYPSE ?

INTRODUCTION

Anne SOHIER-MEYRUEIS

Grand maître de la collapsologie française, Yves Cochet, député des Verts et ancien ministre, s'est retiré dans sa ferme où il vit en autarcie en attendant le grand crash. Il est formel : « Le monde, tel que nous le connaissons, se sera effondré d'ici à 2030, entraînant la mort brutale de la moitié de la population ».

La peur est normale ; c'est un système d'alarme indispensable face aux dangers réels, mais les hommes ont toujours aimé se faire peur. La fin du monde occupe une place de choix parmi les thèmes les plus angoissants et l'Apocalypse de Jean en est le plus illustre récit. Dans un univers peuplé de créatures monstrueuses, de dragons, de sauterelles à tête d'homme et queue de scorpion, de chevaux à tête de lion et queue de serpent (chap. VII), les humains sont emportés dans un tourbillon de catastrophes parmi lesquelles on reconnaît aisément les cataclysmes naturels. « Il se fit un grand tremblement de terre et le soleil devint noir [...] et la lune devint comme du sang [...] et les étoiles tombèrent du ciel » (chap. V). « Une grande montagne toute en feu fut jetée dans la mer » (chap. VIII). En Occident, les plus grandes peurs eschatologiques ne se situent pas, comme on serait tenté de le croire, au Moyen Âge, mais en pleine Renaissance lors des épidémies de peste noire.

Les hommes ont éliminé la plupart des croyances magiques qui alimentaient leurs fantasmes ; ils ont fait la part des catastrophes naturelles sur lesquels ils savent n'avoir aucune influence. Un syndrome nouveau, l'éco-anxiété, l'angoisse écologique, a pris le relais des craintes oubliées. « Les dangers visibles nous causent moins d'effroi que les dangers imaginaires » (Shakespeare). Face à une population tétanisée par le changement climatique, la pollution ou la perte de la biodiversité, les collapsologues prédisent un ensemble de crises systémiques majeures et interconnectées qui doivent aboutir à l'effondrement de la civilisation et à la sixième extinction de masse, à l'horizon de quelques décennies.

L'écosystème environnemental correspond à la définition du « système complexe » : « ensemble constitué d'un grand nombre d'entités en interaction dont l'intégration permet d'achever une mission commune ». La liste des facteurs participant à l'environnement est longue ; le système est d'une très grande complexité. Mais oubliant les phénomènes naturels, les collapsologues ne prennent en compte que les causes d'origine anthropique. Ils semblent également ignorer l'existence des nombreuses rétroactions négatives qui se produisent à l'intérieur même du système. Leur analyse hâtive aboutit donc à une conclusion très simple : l'homme est, de façon irréversible, la cause d'une prochaine extinction de masse.

S'il est exact que la collapsologie s'est construite, avec parfois quelques approximations, sur une collection de consensus scientifiques, cela ne fait pas d'elle une science : elle n'établit pas de faits exacts et n'admet pas la contestation. Or le concept de réfutabilité, introduit par Karl Popper, définit la démarche scientifique et constitue la frontière entre une théorie scientifique et celle qui ne l'est pas. Toute hypothèse doit être vérifiée puis confirmée (ou infirmée) par l'observation et/ou l'expérimentation reproductible et indépendante. Le plus souvent, elle sera contestée ; le consensus intervient secondairement. La science a toujours avancé à grand coups de controverses et de discussions qui passent normalement par les publications et le huis clos

des congrès de spécialistes. Mises sur la place publique, ces controverses provoquent l'incompréhension et l'inquiétude des foules.

La science comporte une part d'incertitude intrinsèque et nos contemporains qui ont besoin de certitudes immédiates cultivent de nouvelles peurs basées sur les sciences. Susan Fiske et Shelley Taylor, deux psychologues américaines, ont inventé « l'avarice cognitive ». C'est une expression élégante pour qualifier la paresse intellectuelle naturelle de l'être humain qui économise ses ressources mentales, préférant l'information qui confirme ses préjugés à l'analyse laborieuse du corpus de connaissances disponibles. Il faut reconnaître qu'il y a une telle inflation et une telle spécialisation du savoir qu'il est difficile de l'appréhender. Et comme par leur culture, les scientifiques ne sont pas enclins à faire l'effort de communiquer, comprendre est devenu mission impossible pour le profane qui préfère se réfugier dans ses peurs largement entretenues par les réseaux sociaux et les médias.

PEUT-ON AUJOURD'HUI AVOIR UN DIALOGUE APAISÉ SUR LES ORGANISMES GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉS (OGM) ?

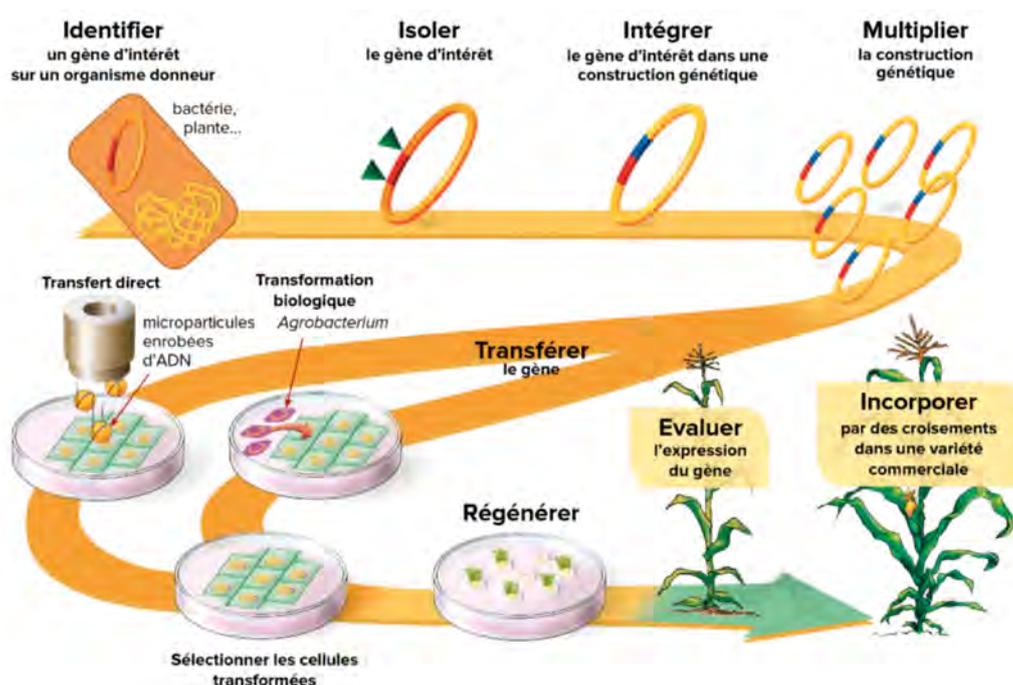
Jean-Claude AUTRAN

Au cours de la période 1996-2008, les organismes génétiquement modifiés ont fait l'objet en Europe, et surtout en France, d'échanges qui ne furent ni sereins, ni courtois, mais par ailleurs très médiatisés, au cours desquels les injures, l'intimidation et le terrorisme intellectuel servirent parfois d'arguments. Voici un extrait d'un ouvrage de Pierre Feillet, directeur de recherches honoraire de l'INRA : « Les uns disent : "S'opposer aux OGM, c'est s'opposer au progrès", "Vous n'êtes qu'un obscurantiste qui ne comprend rien aux avancées de la science", "Vous serez responsables de la famine qui va sévir dans le monde". Les autres répondent : "Comment vous prendre au sérieux, vous qui êtes subventionnés par une multinationale de l'agrochimie et des semences ?", "OGM égale incontestablement danger !", "Vous voulez empoisonner les gens !", "Tous ignares, tous pourris". Les arguments volent bas ».

Pourquoi un débat aussi passionnel et véhément sur ce sujet particulier des OGM ? La situation a-t-elle changé depuis ? Qu'en sera-t-il dans les décennies à venir ? C'est ce à quoi nous allons essayer de répondre.

Qu'est qu'un OGM ?

Un organisme génétiquement modifié (OGM) est une plante, un animal, un microorganisme, dans lequel il a été ajouté en laboratoire, un ou plusieurs gènes issus d'un autre organisme en vue de conférer à l'individu modifié une propriété nouvelle. Est-ce une innovation de rupture ? Pas au niveau des techniques utilisées, sur lesquelles on a beaucoup de recul. Depuis plus de cinquante ans, les généticiens ont développé le « génie génétique » ou « ingénierie moléculaire » et savent travailler sur l'ADN grâce à des outils éprouvés : des enzymes, comparables au bistouri d'un chirurgien, capables de couper l'ADN, et divers procédés qui permettent d'introduire le nouveau gène dans une cellule pour régénérer un organisme dit « transgénique ».



Les étapes de la transgénèse.

Rappelons que, dès 1972, une bactérie avait été modifiée par « transgénèse » pour produire de l'insuline humaine, qu'en 1981, une souris OGM avait été créée et qu'en 1983, c'est un tabac OGM résistant à un insecte qui avait été obtenu. L'innovation vient avant tout du franchissement de la barrière des espèces – on peut par exemple introduire un gène de haricot dans un tournesol – et le réservoir de gènes dans lequel puisent les généticiens devient donc beaucoup plus important que dans la sélection végétale traditionnelle. La nouveauté est donc de pouvoir introduire dans une plante un caractère, par exemple, un pouvoir insecticide, qui n'existe chez aucune autre plante de la même espèce.

Pourquoi avoir créé des OGM ?

Des OGM ont été créés en vue d'utilisations dans les domaines de la recherche, de la santé, de la production agricole, et de l'industrie.

- En recherche fondamentale, l'obtention d'OGM permet de trouver des réponses à de nombreuses problématiques : fonctionnement d'une cellule vivante, développement d'un embryon, connaissance du génome humain...
- Dans le domaine médical, les premiers OGM ont permis la production de l'insuline, de l'hormone de croissance humaine (au lieu de prélever des hypophyses de cadavres), du vaccin contre l'hépatite B, etc. Dans le futur, la « thérapie génique », pour corriger l'absence ou la déficience d'un ou de plusieurs gènes.
- Dans l'industrie, la création d'arbres OGM permet de produire des matières premières facilitant la fabrication de pâte à papier. On peut citer aussi des bactéries OGM qui permettraient de dépolluer des sols contaminés ou encore d'extraire des matériaux rares.
- Mais c'est surtout le domaine des végétaux utilisés dans l'agro-alimentaire que nous allons aborder, avec les recherches visant à résoudre des problèmes agronomiques et nutritionnels.

Les végétaux OGM dans l'agro-alimentaire

Depuis l'origine de l'agriculture, les généticiens ont utilisé toute la panoplie des instruments dont ils disposaient pour améliorer le rendement et/ou la qualité de leurs productions. La création de plantes OGM n'est que le prolongement de cette démarche d'amélioration des productions. Cette démarche est indispensable face à une demande croissante et un environnement changeant. Les rendements moyens d'une plante comme le blé sont passés d'une tonne et demie par hectare en 1950 à près de huit tonnes aujourd'hui, avec une qualité d'utilisation qui a simultanément augmenté de façon très significative. Si un pays ne poursuivait pas cet effort constant d'amélioration, ses agriculteurs devraient se fournir en semences à l'étranger pour rester compétitifs. Jusqu'ici, la sélection de variétés nouvelles passait par des hybridations manuelles, et des étapes de sélection pouvant prendre dix à douze ans avant d'arriver à une variété commerciale homologuée. Avec une technologie OGM – l'introduction d'un gène parfaitement identifié – l'opération donne un résultat, sinon immédiat, du moins permet une économie de plusieurs années. Elle est aussi plus rigoureuse et moins agressive puisque les modifications sont faites gène par gène, sans que le génome entier ne soit bouleversé.

Principales plantes concernées

Des variétés génétiquement modifiées ont été créées pour les principales plantes cultivées (maïs, riz, coton, colza, betterave, pomme de terre, soja), dans le but de rendre ces plantes, soit tolérantes à un herbicide, soit capables de sécréter un insecticide. Dans ce dernier cas, les plantes résistent aux principaux insectes qui leur sont nuisibles, notamment la pyrale du maïs. Ainsi, ces maïs OGM, qui sont moins agressés par l'insecte, se trouvent aussi moins contaminés par les mycotoxines – que l'on sait à l'origine de risques neurotoxiques ou cancérogènes (alors que les céréales issues de l'agriculture biologique sont généralement les plus contaminées de toutes par les mycotoxines). Il faut savoir que les produits issus d'OGM sont soumis à des contrôles toxicologiques extrêmement sévères, plus sévères que ceux des produits issus des agricultures classique ou biologique. Il serait cocasse de rappeler que la pomme de terre, qui contient dans ses parties vertes ou ses tubercules immatures de la solanine, un alcaloïde très toxique – si on la soumettait aux mêmes tests, cette pomme de terre serait aujourd'hui recalée par une commission de génie biomoléculaire...

Pour le moyen terme, la recherche s'oriente vers la production de plantes génétiquement modifiées pour augmenter leur qualité nutritive (provitamine A chez le « riz doré »), leur capacité d'adaptation à des

environnements stressants (sécheresse, salinité). À plus long terme, il est envisagé d'introduire chez les céréales des gènes de légumineuses qui leur permettraient de fixer l'azote de l'air et donc de se passer d'engrais azotés.

Violentes oppositions depuis 1996

Le potentiel de cette technologie OGM est donc incommensurable. Et pourtant, la démarche a suscité de violentes oppositions depuis 1996. Les opposants ont dénoncé, par exemple :

- un risque de plus grande dépendance des agriculteurs à des semenciers qui cherchent « à s'approprier le vivant »,
- la méconnaissance des effets à long terme,
- des risques environnementaux et sanitaires comme la dissémination d'OGM dans l'environnement,
- le risque qu'un gène étranger provoque des allergies en réveillant des « gènes dormants »,
- la toxicité des aliments issus de plantes OGM, ou d'animaux ayant consommé des OGM,
- divers problèmes juridiques ou conflits d'intérêts.

Des débats sont nécessaires

Certes, des zones d'ombre existent, notamment sur les précautions à prendre en matière de dissémination des gènes de certaines espèces d'OGM et sur le risque de domination par des multinationales de l'agriculture paysanne des pays pauvres... Il convient d'être vigilant, de rester modestes devant la complexité du vivant et des débats sont naturellement nécessaires, mais ils doivent avoir lieu dans le calme. Ces sujets se doivent d'être analysés par des scientifiques ayant une bonne connaissance des dossiers et leurs résultats validés par leurs pairs au travers de publications dans des revues à comité de lecture.

Mission d'un chercheur scientifique

D'ailleurs, quelle est la mission d'un chercheur scientifique d'un institut public lorsqu'il est face à toute nouvelle technologie – qu'elle soit industrielle, agricole ou génétique ? Il se doit d'acquérir de solides informations sur les avantages et les inconvénients de cette technologie. Il doit mettre ces informations – rapport bénéfice/risque – à la disposition des politiques, des parlementaires qui, seuls, sont habilités à décider si « on fait », ou « on ne fait pas ». Force est de constater que, s'agissant des OGM, cette mission s'est révélée impossible parce que des groupes de pression, des collectifs « anti-OGM », ont *a priori*, souvent sans connaissance scientifique suffisante et validée, sans analyses réellement argumentées, posé le problème en termes de « risque », de « danger », de « nuisances », de « méfaits » et même de « poison » et qu'il fallait donc interdire et même empêcher d'acquérir toute information scientifique sur les OGM.



Destruction d'un champ de maïs OGM.

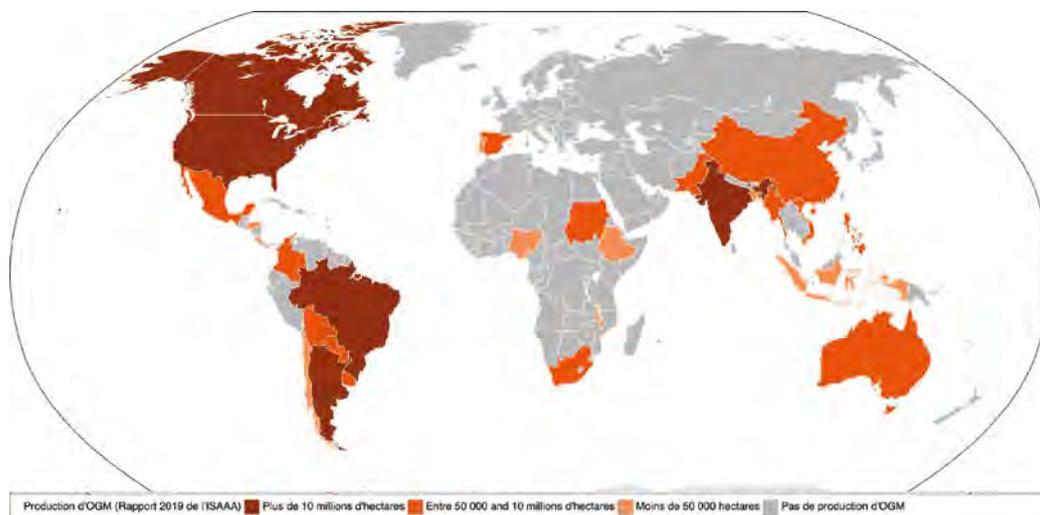
Pire encore, les actes de vandalisme perpétrés par des « faucheurs volontaires » contre les expérimentations d'OGM, notamment au CIRAD, près de Montpellier, avec la destruction d'une serre où était conduite une recherche, sur fonds publics, sur un riz génétiquement modifié conçu pour les agriculteurs du tiers-monde.

Les détracteurs des techniques OGM

Pour mieux effrayer le consommateur, les détracteurs des techniques OGM utilisent un langage simpliste, alarmiste, qui est adapté à la médiatisation. Ils vont parler plutôt de « manipulation » génétique, de « boucherie moléculaire », de plantes « infectées », de champs « contaminés », tout cela du fait « d'apprentis sorciers », qui auraient ouvert « la boîte de Pandore ». Venant après les drames de l'amiante, du sang contaminé, de la vache folle et dans la mouvance des anti-nucléaires, et même anti-science, l'opinion publique, qui subit la désinformation de certaines ONG, s'est trouvée ainsi conditionnée pour se méfier de toute nouvelle technologie et pour spécialement s'opposer aux OGM, d'autant que nos concitoyens n'en ont pas perçu pas les bénéfices pour eux-mêmes.

Décisions des pouvoirs politiques

Dans ce contexte délétère, contrairement à d'autres grands pays, et sous la pression des anti-OGM, les instances publiques françaises et européennes ont décidé d'appliquer, début 2008, un principe de précaution, interdisant la mise en culture des plantes OGM. Ce moratoire a été dénoncé comme un déni de science et un abus, car le principe de précaution est « légitime face à un risque avéré » et n'aurait jamais dû être appliqué face à un risque seulement imaginé et non démontré. Car, après un recul de vingt ans, peut-on citer un exemple d'OGM autorisé à la consommation dont l'expérience a démontré la dangerosité pour les hommes et les animaux. La réponse est « non ». Le débat, de scientifique est devenu politique, car venant peu après le Grenelle de l'environnement (fin 2007) où chacun devait faire des concessions, nos pouvoirs publics n'ont-ils pas troqué la poursuite du nucléaire contre l'abandon des OGM ? Ainsi, depuis 2008, interdiction est faite en France et en Europe (à l'exception de l'Espagne et du Portugal), de mettre en culture des plantes OGM. Leur commerce reste possible, sous réserve d'un étiquetage approprié des produits.



Productions d'OGM dans le monde.

Dans le reste du monde, les plantes OGM continuent d'être produites (190 millions d'hectares répartis dans vingt-quatre pays) et consommées. Mais surtout, des équipes étrangères, chinoises, australiennes, américaines poursuivent leurs recherches et préparent les plantes de demain, des plantes pouvant être cultivées avec moins d'eau, sur des sols arides ou salés, auto-résistantes aux insectes ou aux maladies. La France, pays des Nobel Monod, Jacob et Lwoff qui ont décrypté le code génétique, la France qui avait en 1990 les meilleures équipes d'Europe en matière de biotechnologie, voit aujourd'hui sa recherche sinistrée dans ce domaine et ses chances compromises pour l'avenir. Les pressions anti-OGM qui se sont exercées ces dernières années ont considérablement affaibli sa compétitivité et les futurs OGM – et les brevets qui seront exploités – ne seront probablement pas français.

Parler des OGM en bien est devenu politiquement incorrect en France

S'agissant d'un sujet particulièrement complexe, une bonne connaissance des dossiers est nécessaire pour forger son opinion. Une connaissance qui fait cruellement défaut. Le scientifique, qui se doit de raisonner avec prudence, peine à expliquer des nuances devant les médias. L'auditeur ne veut pas de « peut-être », il veut de plus en plus, faute de connaissances scientifiques, une réponse par oui ou par non. Or, à la question « les OGM sont-ils dangereux ? », il est impossible de répondre objectivement si on ne les considère pas au cas par cas. Pas plus qu'il est impossible de répondre par oui ou par non à la question : « les champignons sont-ils dangereux ? »

En 2017, un article du *Plant Biotechnology Journal* a fait le bilan des études citées comme apportant des preuves d'effets néfastes de la nourriture OGM. Il a été trouvé « que ces études ne représentent qu'environ 5 % des publications, qu'elles proviennent de peu de laboratoires, qu'elles paraissent dans des journaux mineurs, et qu'elles présentent toutes des erreurs de méthode qui invalident leurs conclusions ». Et pourtant, ce sont ces études que les médias retiennent. On a remplacé les revues à comité de lecture par l'audimat. Car les médias ne traitent presque jamais la question des OGM de manière équitable, nombre d'émissions s'appuyant sur des contre-vérités, sans le moindre esprit critique.

Les journaux, télévisions, ONG ou responsables politiques qui ont assuré à leurs publics, lecteurs et électeurs qu'il avait été « prouvé » que les OGM sont des « poisons mortels », ou que les faucheurs volontaires ont « répondu à un état de nécessité résultant d'une situation de danger », vont-ils consacrer autant d'efforts à annoncer que ce n'étaient que des « fake-news » ? Certainement pas. Ce type d'information normale, « ne fait pas vendre ». Une plante transgénique qui aurait tué quelqu'un, ce serait une information ; si elle se contente de nourrir l'humanité, ce n'en est pas une.

Revenir à un débat fondé sur la raison

En regard des intoxications alimentaires (autour de 200 morts par an en France), des 60 000 morts qu'on attribue au tabagisme, à peu près autant à la consommation abusive d'alcool, à la pollution, aux fines particules... combien de décès sont liés à la consommation d'OGM ? La réponse, c'est qu'on ne connaît personne qui ait été empoisonné ou même incommodé par un aliment OGM. Il serait temps de lever le sceau d'infamie dont ces trois lettres sont frappées et de revenir à un débat fondé sur la raison. Car la plupart des arguments développés par les anti-OGM et amplifiés par les médias ne sont pas scientifiquement recevables. Voici quelques exemples, parmi beaucoup d'autres, d'études très médiatisées qui ne sont pas scientifiquement validées :

- On a montré dans un élevage allemand des vaches mourantes après avoir consommé des OGM ! C'est ce qu'on appelle aujourd'hui une « infox », une supercherie, des images truquées.
- On a affirmé que les produits issus d'animaux nourris avec des OGM devaient être considérés comme OGM ! Absurdité scientifique (l'ADN et les gènes sont métabolisés dans le tube digestif) et arrêt de mort de l'élevage en France.
- Ils disent : « L'introduction d'un gène étranger va entraîner de nouvelles allergies ». Pas plus que dans une hybridation classique dans laquelle tous les gènes se remélangent. D'ailleurs aucun effet allergène n'a jamais été mis en évidence et de plus, la technologie OGM est peut-être la seule qui soit en mesure de supprimer les allergènes de certains végétaux.
- Selon le professeur Séralini, « La consommation du maïs MON 863 est toxique pour le rat ». Les agences française et européenne de sécurité alimentaire, après avoir reproduit les expériences avec davantage de rigueur, et dépensé quinze millions d'euros, ont toutes deux réfuté ces conclusions. Au lieu du silence médiatique auquel on pouvait s'attendre, bien au contraire *Le Nouvel Observateur* titre : « Oui, les OGM sont des poisons ! », montrant d'effarantes photos de rats, atrocement déformés par des tumeurs. Et *Var Matin* en rajoute même avec le titre « Le plus grand scandale sanitaire des temps modernes » !
- Les abeilles auraient été tuées en raison de la « contamination » du pollen par la toxine insecticide *Bt* d'un maïs OGM. Or, l'épandage de cette même toxine, qui est autorisé en agriculture biologique, n'a jamais donné lieu à des plaintes d'apiculteurs.



Le Nouvel Obs, septembre 2012.

- « Le papillon emblématique *Monarque* aurait été décimé en Amérique du Nord après que ses larves ont consommé du pollen de maïs OGM ». C'est une autre *fake new*, très médiatisée, car après des analyses plus sérieuses, l'impact de la culture du maïs en question sur le *Monarque* a été trouvé négligeable.

Conclusions

D'une façon générale, la question des OGM est extrêmement complexe. On ne peut pas lui apporter de réponse universelle et péremptoire. Elle doit être étudiée au cas par cas, pays par pays.

Une région riche comme l'Europe peut se payer le luxe de renchérir les prix de sa production agricole en refusant les OGM et en développant même une agriculture biologique. Mais la perspective de neuf milliards d'habitants en 2050 et les inévitables émeutes de la faim pourraient nous amener à revoir les politiques agricoles sans *a priori*. Même si les OGM ne sont pas l'arme absolue, si elles ne sont qu'une composante parmi d'autres, elles constituent peut-être le meilleur outil et le plus puissant pour aider les pays en voie de développement à lutter contre la faim, à diminuer l'utilisation de produits chimiques et à réduire les coûts de production.

Les OGM, qui sont l'une des technologies les plus sûres que nous ayons jamais eue, pourraient bien être incontournables dans une, deux ou trois décennies lorsqu'elles auront exprimé tout leur potentiel. Alors, les « faucheurs volontaires » des années 1990 apparaîtront bien dérisoires.

Dans notre pays, si l'on sort enfin de l'ambiance actuelle, où l'irrationnel et le catastrophisme dominant, si l'on se fonde sur les seuls résultats scientifiquement validés en écartant les postures idéologiques et les travaux souvent biaisés, les contre-vérités venant de pseudo-scientifiques se disant « indépendants » et amplifiés par les médias, il n'y a pas de raison, demain, de ne pas parvenir à un dialogue apaisé, serein, sous l'égide de la raison. Il faut espérer, s'il en est encore temps, que la France retrouve alors sa place dans la recherche sur les biotechnologies.

Citons, pour terminer, une réflexion de l'éditorialiste Nicolas Baverez : « La passivité propre au principe de précaution doit céder la place à une gestion active du risque à travers le principe de résilience ».

Bibliographie

- AUTRAN J.-C. *et al.* 2003. Composition and technological value of genetically modified and conventional maize (*Zea mays* L.) grains. *Science des Aliments*, 23, 223-247.
- BERTHIER S. et PEAN V. 2011. *Les OGM à l'épreuve des arguments*. Éditions Quae, 218 p.
- DATTÉE Y. et PELLETIER G. 2014. *Pourrons-nous vivre sans OGM ?* Éditions Quae, 144 p.
- DIMA O. *et al.* 2020. Genome editing for crop improvement. *All European Academies Symposium Report*, october.
- JOUDRIER P. 2010. *OGM : pas de quoi avoir peur !* Le Publieur, 138 p.
- FEILLET P. 2009. *OGM, le nouveau Graal ? Dialogue à quatre voix*. Éditions Belin, 190 p.
- FEILLET P. 2018. *Tout savoir sur notre alimentation. Démêler le vrai du faux !* EDP Sciences, 227 p.
- FOUCART S. 2021. La nouvelle bataille des OGM. *Le Monde*, 21-22 octobre.
- HUET S. 2018. OGM-poisons ? La vraie fin de l'affaire Séralini. *Le Monde*, 11 décembre.
- JAUFFRET G. 2021. Le principe de précaution : avancée démocratique ou paralysie du progrès ? *Site internet de l'Académie du Var*.
- MAINA J. 2021. GMO crops reduce greenhouse gas emissions, Canadian study finds. *Alliance for Science*, november 22.
- SÉRALINI G.-E. *et al.* 2012. Long term toxicity of a Roundup herbicide and a Roundup-tolerant genetically modified maize. *Food Chem. Toxicol.*, 50, 4221-4231. — Article retiré de la revue en septembre 2013.

LES DÉCHETS PLASTIQUES, QUELS DANGERS ? QUELLES PERSPECTIVES ?

Guy HERROUIN

Introduction

Les déchets plastiques sont omniprésents. Ils le sont au sens propre dans notre vie de tous les jours et dans les mers et océans, ils le sont aussi dans les médias et chez les politiques. La pression médiatique engendre la peur des populations. Il ne faut pas sous-estimer, comme on le verra, les conséquences sur l'environnement qui sont désastreuses mais des solutions sont en cours. Cette orientation des médias en matière d'environnement est d'ailleurs constante : ceux-ci ne s'intéressent à l'environnement que si celui-ci est mauvais, dégradé, catastrophique ! Il est impossible de communiquer des informations positives bien qu'évidemment il y en ait !

On dressera un tableau factuel sans toutefois pouvoir tout approfondir à la fois parce que le temps est limité et que par ailleurs il y a de nombreuses innovations. Le plan :

- Les qualités et les usages des plastiques,
- Leur production,
- Les caractéristiques des différents types de plastiques,
- Les déchets, la pollution en mer,
- L'impact sur la santé,
- Les perspectives : quelles solutions ?

Principaux plastiques et leurs usages

- Polyéthylène : caisses, bouteilles, film d'emballage, ...
- Polypropylène : emballages, coques de valises, ...
- PVC (polychlorure de vinyle) : meubles, tuyaux, gazon artificiel, ...
- Polystyrène : isolants, ...
- Polyuréthane : sièges, matelas, ...
- Polyamide (nylon), habillement, ...
- Polytéréphtalate (PET) : bouteilles, électroménager, ...
- Polycarbonate : DVD, verres de lunettes, casques, ...
- Etc.

Ces nombreux usages expliquent la croissance exponentielle des produits plastiques

On en produit actuellement environ 350 millions de tonnes par an et depuis les années 50 on en a produit plus de huit milliards de tonnes. 40% sont dédiés à la production d'emballages. Ce sont d'ailleurs ces emballages qui impactent le plus l'environnement. Actuellement, 4 à 8 % du pétrole mondial sert à la production de plastique.

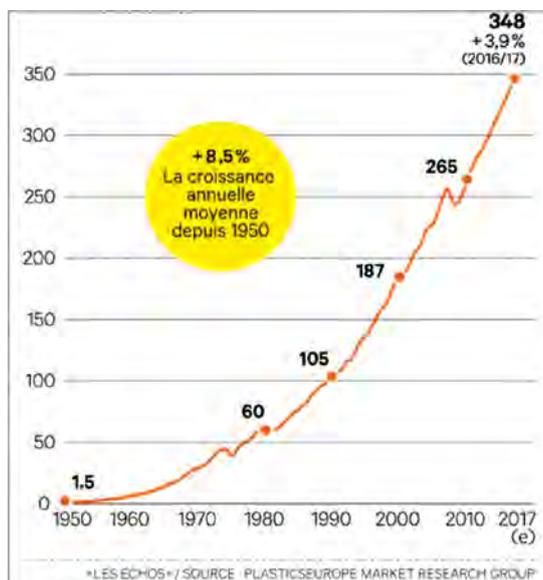
Avant l'invention du plastique, donc pendant des millénaires, on utilisait le bois, le métal, le verre, la céramique et le cuir. Maintenant les plastiques sont partout dans notre vie de tous les jours car ils offrent de nombreux avantages pratiques et économiques.

Ces matériaux sont dotés de propriétés spécifiques, souvent plus performantes que d'autres matériaux : légèreté, résistance à la dégradation (hélas pour les déchets !), souplesse, isolation, etc. De plus ils sont très peu chers, car issus des hydrocarbures, matières premières bon marché.

Par exemple, dans l'industrie automobile, le recours au plastique, plus léger que le métal, permet une diminution de poids donc réduit la consommation d'essence. De plus, sa souplesse lui confère des propriétés antichocs. Dans une voiture il y a en moyenne 200 kg de plastique. Dans le médical, le plastique est également choisi par

rapport à d'autres matériaux du fait de ses caractéristiques fonctionnelles adaptées : biocompatibilité, usage unique, innocuité.

Dans de nombreux cas, le plastique présente donc les meilleures propriétés... Il est ainsi illusoire de croire au « zéro plastique » à moins de changer complètement de mode de vie.



Croissance de la production de plastiques.

La production

Avant d'examiner le problème des déchets il est important de présenter, brièvement, la production des matières plastiques. Les matériaux de base sont des polymères.

D'abord un rapide historique. Au début du XX^e siècle, on utilise des polymères naturels, cellulose et caséine notamment. Les plastiques issus de la pétrochimie sont découverts dans les années 30 dont les polychlorures de vinyle, en particulier le nylon. Les besoins militaires de la seconde guerre mondiale entraînent un développement industriel et technologique de cette chimie de synthèse. C'est au début des années cinquante que les matériaux plastiques se développent dans les usages grand public. Les polymères synthétiques sont produits à partir de pétrole ou de gaz. Lors de la distillation du pétrole on produit de l'éthylène ou du polypropylène qui sont les molécules de base. À partir du gaz naturel, on extrait de l'éthane qui est ensuite transformé en éthylène. La Chine en produit par ailleurs à partir du charbon qui est une ressource abondante et peu chère. À partir des polymères, on ajoute des adjuvants divers pour donner des caractéristiques fonctionnelles aux plastiques.

Ces productions entraînent des émissions de CO₂. Par tonne de polymère produit, le processus émet environ 1,5 t de CO₂ à partir de la pétrochimie et 4 t à partir du charbon. Actuellement les émissions de gaz à effet de serre des plastiques atteignent environ 4% des émissions mondiales de ces gaz soit près de deux fois les émissions du transport aérien.

Quelques précisions sur les notions de produits biosourcés, biodégradables, recyclables et compostables.

On confond souvent ces qualités qui sont très différentes ainsi que leurs impacts sur l'environnement.

Les plastiques biosourcés

Depuis quelques années on commence à produire des plastiques à partir de matières premières renouvelables issues de la biomasse essentiellement à partir de végétaux, ils font donc partie des produits « biosourcés ». Ce sont des biopolymères. L'objectif principal est la réduction de l'empreinte carbone.

Les défis sont difficiles. Il faut éviter l'utilisation des matières vivrières, comme le maïs ou le blé. En revanche on peut utiliser des sous-produits du lait, du bois, de déchets organiques, des algues, etc. Il faut que ces produits biosourcés s'insèrent dans la filière des produits recyclables. Enfin, ils doivent avoir les qualités équivalentes aux produits des issus des hydrocarbures. Les sources ont évolué dans le temps : d'abord à partir des substances alimentaires, puis du bois, jusqu'aux algues et déchets.

Citons quelques exemples illustratifs. La jeune entreprise Eranova, qui a un démonstrateur à Fos-sur-Mer, a breveté une technologie de transformation des algues vertes, échouées sur les plages, en plastique. Elle produit notamment des sacs poubelles recyclables. Au Canada, des chercheurs de l'université McGill, mettent au point l'élaboration du plastique biodégradable à partir de la chitine des carapaces de crustacés.



De l'algue au produit fini



De l'algue au produit plastique fini.

En 2020, le marché des bioplastiques ne représente encore que 1% du marché total.

Les plastiques biodégradables

un produit biodégradable émet des molécules, comme de l'eau, du dioxyde de carbone, ou du méthane. Il y a une notion de temps à intégrer pour qu'un produit puisse être « biodégradable ». D'après une norme récente, il doit se décomposer en moins de six mois. Par exemple, des feuilles d'arbres se dégradent en quelques semaines et sont donc biodégradables. Une bouteille en plastique mettra environ 400 ans à se dégrader. Elle ne l'est donc pas.

Contrairement à une opinion répandue les polymères biosourcés ne sont pas tous dégradables. Certains, par exemple des plastiques produits à partir de la caséine du lait, sont biodégradables. Ils sont donc intéressants et mais il est impossible d'envisager une très grosse production à partir d'une telle source.

Biodégradabilité en mer

La dégradation des plastiques en milieu marin est différente de celle en milieux terrestres, essentiellement car les rayons UV ne pénètrent pas dans la mer. Les actions physiques et chimiques à la surface de la mer vont d'abord réduire les déchets en petits fragments. Ensuite il y a quatre étapes :

- La bio-détérioration par l'action mécanique du biofilm bactérien qui se forme à la surface du plastique et qui va agrandir les fissures déjà présentes.
- La bio-fragmentation par des enzymes bactériens.
- L'assimilation consiste au transfert des molécules plastiques dans les cellules bactériennes.
- Enfin la minéralisation, c'est-à-dire la dégradation complète en molécules oxydées : eau, CO₂, etc.

Cette dégradation en mer est un processus très long, de l'ordre du siècle, et conduit donc à l'accumulation des produits dans les océans.

Les produits recyclables et compostables

Un produit est recyclable lorsqu'il peut avoir une seconde vie, en occupant sa fonction initiale, ou bien en servant à autre chose, l'objectif est de ne pas puiser dans les ressources naturelles. Pour qu'un produit soit compostable, il faut que 90% de sa masse sèche initiale puisse se dégrader en moins de trois mois.

Pour les plastiques, même biodégradables, leur incorporation dans les composts n'est pas toujours possible car la durée nécessaire pour que les plastiques soient transformés est souvent plus longue que celle des matières organiques avec lesquelles ils sont mélangés.

Les déchets, les impacts sur l'environnement marin

La pollution plastique du milieu marin est un enjeu mondial. On estime que depuis les années 50, plus de 200 millions de tonnes de plastique ont été déversées dans les océans, dont actuellement 11 millions de tonnes chaque année. Les conséquences de cette pollution sont différentes selon la taille des déchets.

Les macrodéchets, c'est-à-dire les sacs, les bouteilles, qui flottent à la surface ou entre deux eaux, sont ingérés par des animaux tels que les cétacés, les tortues, les oiseaux marins, etc. Ceux-ci en meurent par étouffement comme on l'a tous vu sur de nombreuses horribles photos.



Impacts sur les espèces.

Comme cité ci-dessus ces macrodéchets se fragmentent en petites particules.

Les plastiques sont concentrés dans des zones océaniques entraînés dans des tourbillons, des gyres en terme scientifique. Ceux-ci sont bien connus dans les océans Atlantique et Pacifique. En Méditerranée il y a aussi une accumulation dans certaines zones. Certains nomment ces tourbillons « 7^e continent ». Ce n'est pas un terme approprié car ce sont plutôt des soupes très claires ! Les concentrations les plus élevées se trouvent dans les gyres mais celles-ci sont de l'ordre d'une microparticule par m³.

Nous allons maintenant présenter les impacts des microplastiques.

La plupart sont engendrés par suite de la fragmentation des macrodéchets. Cependant il y a aussi d'autres origines moins connues comme les fibres provenant du lavage de nos habits en textile synthétique, les particules laissées par les pneus sur les routes, et... des microbilles dans les cosmétiques ! Par exemple pour le gommage de la peau.

Selon une étude publiée en septembre 2021, il y aurait 25 milliards de milliards de particules de microplastiques, d'une taille comprise entre un et cinq millimètres, en suspension dans les mers du globe.

Ces microparticules ont plusieurs impacts, par exemple :

- Les études scientifiques montrent que le zooplancton ingère des quantités toujours plus importantes de microplastiques, à la place du phytoplancton, ce qui diminue la capacité de l'océan à absorber le carbone donc affecte son rôle dans la limitation du changement climatique.
- Des recherches ont été menées en laboratoire sur les huîtres en mélangeant des microbilles de plastiques à leur nourriture classique c'est-à-dire des phytoplanctons. Les huîtres filtrent l'ensemble et l'on a constaté des conséquences négatives sur leur reproduction. L'analyse a montré l'expression de certains gènes en présence des microbilles.

Les microplastiques se trouvent dans tous les océans, même en Polynésie, dans les lagons des Tuamotu où l'on cultive les huîtres perlières. Les analyses ont révélé un impact important de ces microparticules sur le métabolisme énergétique de ces huîtres qui affecte la qualité des perles.

Qu'en est-il de l'impact sur la santé ?

Il est fréquent d'entendre que les microplastiques entrent dans la chaîne alimentaire. Le sujet est complexe et les recherches sont encore en cours.

En premier, les polymères synthétiques ne sont pas métabolisés par les animaux ni par les hommes. Ils les rejettent comme ils rejetteraient du chewing-gum ! Ainsi, des microplastiques ont été détectés dans de nombreuses espèces de poissons et de crustacés, cependant ceux-ci ont été détectés dans le tractus gastro-intestinal, donc seront rejetés.

En revanche, les mollusques filtreurs conservent des particules comme on vient de le voir pour les huîtres.

Ensuite, les additifs incorporés dans les plastiques, pour leur donner certaines propriétés, par exemple la souplesse, sont des contaminants.

Les particules véhiculent des polluants, des larves d'insectes, des micro-organismes, or ces derniers sont quelquefois pathogènes.

Il y a, par ailleurs, le sujet des nano-particules. Les données sur ce sujet sont parfois contradictoires et ne permettent pas d'exclure formellement tout risque.

Après ce panorama des impacts sur l'environnement quelles sont les solutions en cours ou envisagées ?

Passons en revue ces solutions à partir de la source :

- D'abord réduire la consommation de plastiques : utiliser le moins possible de plastique, même « bio ». Utiliser des objets réutilisables plutôt que jetables par exemple les bouteilles consignées. Pourquoi ne pas préférer boire l'eau du robinet plutôt que les eaux en bouteille de plastique ? La France a interdit progressivement l'utilisation des produits en plastique jetable, dits à usage unique, en application de la directive européenne adoptée en juin 2019 :
 - Le 1^{er} janvier 2020, la vaisselle jetable a été interdite.
 - Le 1^{er} janvier 2021, de nombreux objets ont été interdits par exemple : pailles, boîtes en polystyrène expansé, emballages en plastiques pour les fruits et légumes.
- La substitution par d'autres matériaux ou d'autres procédés : bien sûr le papier, le carton, etc. Mais il y a des limites, ainsi les fruits et légumes non emballés se dégradent rapidement surtout les plus fragiles, comme les fraises. Citons l'exemple du remplacement des films plastiques des fruits et légumes par un enrobage à base de protéine de lait afin de leur donner une plus longue durée de conservation. Cet enrobage alimentaire est comestible ou bien peut être enlevé par lavage.
- Le recyclage : aujourd'hui en Europe il existe 2 à 3 millions de tonnes de capacités de recyclage, l'objectif européen est de recycler 10 millions de tonnes d'ici 2030, donc de multiplier par quatre la capacité de

recyclage. Plus un emballage est complexe, moins il est recyclable, en particulier les films multicouches pour avoir des propriétés techniques spécifiques (barrières, antibactérien, etc.). Par exemple, les pots de yaourt sont constitués de cinq couches et sont donc difficilement recyclables, de même les petites gourdes de compote. Des études sont en cours pour diminuer le nombre de couches.

De nombreuses innovations sont en cours sur les procédés de recyclage. Parmi toutes les technologies de recyclage recensées, les méthodes chimique et biologique ont généré le plus de brevets pour transformer et réemployer les déchets plastiques en de nouveaux produits.

On est maintenant tous convaincus que le futur des polymères tient à la capacité de gérer le problème de leur fin de vie. Personne dans la chaîne de valeur (producteurs, transformateurs, donneurs d'ordres, recycleurs) ne détient suffisamment d'emprise sur le sujet pour régler le problème seul.

Pour rassembler l'ensemble de la chaîne de valeur, une alliance internationale a été créée : l'*Alliance to End Plastic Waste*. On y retrouve des grandes industries pétrochimiques et également Veolia, Procter et Gamble, Unilever. Ils se sont engagés dans les cinq ans à venir, à financer, à hauteur d'un milliard de dollars, des projets de recyclage, des projets d'amélioration de l'utilisation des polymères.

- Enfin, évidemment, il faut retenir les déchets malheureusement jetés dans la nature avant que ceux-ci n'arrivent dans les rivières et en mer. Collecter les déchets en mer est illusoire : c'est comme vouloir vider les océans avec une cuiller ! C'est affligeant de voir de nombreux projets coûteux de bateaux et de robots de collecte de déchets en mer !

Il faut mettre au point des solutions spécifiques à chacune des sources. Pour les eaux de ruissellement plusieurs projets sont en cours, dont des filets de retenue à la sortie des réseaux pluviaux. Pour les fibres synthétiques des pilotes de traitement sont en test dans les stations d'épuration des eaux usées par Suez et Veolia dans l'attente d'une réglementation.



Filets de retenue à la sortie des réseaux pluviaux.

Conclusion

Le monde, ces dernières années, a pris conscience avec effarement des pollutions dues aux plastiques dans les océans. L'on a montré, à la fois, les conséquences sur l'environnement mais aussi les solutions envisageables qui ne sont pas toujours celles mises en avant dans les médias.

Sur la scène internationale, l'Europe, comme toujours en matière d'environnement, est en avance. De nombreuses actions ont été lancées pour supprimer les impacts des plastiques sur l'environnement. De nombreux laboratoires sont impliqués dans la recherche de solutions. Des entreprises sont très engagées, notamment celles du secteur des déchets, dans lequel la France a des acteurs leaders. Dans le cadre du plan France Relance, pour la transition écologique de fin 2020, plus de 200 millions d'euros, sont dédiés à la filière plastique pour accompagner les entreprises et les collectivités pour le réemploi, la réutilisation et le recyclage.

On peut penser, dans ce domaine comme dans tant d'autres, que l'innovation permettra de résoudre ce problème, à l'inverse du défaitisme propagé par de nombreux militants adeptes de l'effondrement et relayés par les médias.

LES DÉCHETS NUCLÉAIRES

Claude CAVAILLER

La radioactivité

Quand le déséquilibre en neutrons ou protons devient trop important, on dit que l'atome est instable. L'atome va chercher à se stabiliser en expulsant des particules en excès et émet un rayonnement : c'est la radioactivité. Un noyau radioactif change de nature à mesure que ses atomes se désintègrent. On appelle période le temps nécessaire pour que la moitié des atomes se désintègre naturellement : cette durée peut varier considérablement de 13 h pour l'iode 123, à 4,5 milliards d'années pour l'uranium 238.

Quand il se désintègre l'atome émet différentes particules, c'est-à-dire de l'énergie et des rayons. On dit que certains de ces rayonnements sont ionisants parce que leur énergie a la force d'arracher des électrons aux atomes de matière qu'ils traversent. Les effets de ces rayonnements ont des conséquences très différentes selon l'exposition.

Exposition des Français aux radiations

Les effets de ces rayonnements sur la santé peuvent être différents selon la nature de l'atome radioactif qui se désintègre, selon la nature des tissus atteints, et selon la dose à laquelle le sujet est exposé, à la fois en puissance et en durée.

Le becquerel (Bq) mesure l'activité d'un produit radioactif ; c'est le nombre de désintégrations de noyaux atomiques par seconde au sein d'un bloc de matière. Le corps humain a une activité de 8 000 Bq.

Le sievert (Sv) retranscrit les doses biologiques ; cette unité tient compte des effets spécifiques de chaque type de rayonnement sur l'être humain, du mode d'exposition (externe ou interne) et du type de tissu touché.

La radioactivité est un phénomène naturel qui existe depuis la création de l'univers. Elle a deux origines : la Terre et le cosmos. Les atomes instables présents sur la Terre depuis sa création changent de nature à mesure qu'ils se désintègrent et se transforment en noyaux stables. Des concentrations naturelles d'éléments radioactifs tels que l'uranium (3 g d'uranium par tonne de terre en moyenne) sont enfouis dans l'écorce terrestre depuis des milliards d'années. L'élément radioactif le plus connu est le radon, un gaz issu de la désintégration de l'uranium et du radium présents dans la croûte terrestre et principale source d'exposition de la population à la radioactivité (32% en moyenne).

La Terre est aussi bombardée par des particules de haute énergie provenant de l'espace. Les divers composants de l'atmosphère constituent un bouclier très efficace mais pas étanche à 100%. La protection diminue avec l'altitude. Ces rayonnements cosmiques représentent 7 % de la radioactivité reçue par habitant en France.

L'exposition peut donc varier en fonction du lieu d'habitation, mais chaque Français reçoit en moyenne 4,5 millisievert (mSv) de radioactivité par an. Les sources les plus importantes sont d'origine naturelle (2,9 mSv) : ce sont les rayonnements telluriques, cosmiques, ainsi que la radioactivité apportée par les aliments (via le potassium, l'uranium qui y sont présents) et par l'air que l'on respire. La seconde source vient des examens médicaux (en moyenne 1,6 mSv/an hors radiothérapie). L'exposition des Français à la radioactivité artificielle liée aux centrales nucléaires est en comparaison très faible : 0,02 mSv par an.

Les médecins appellent « faibles doses » des expositions inférieures à une centaine de mSv, et « très faibles doses » celles que l'on rencontre dans la nature (2,9 mSv). Aucun effet immédiat sur la santé n'a été observé pour des doses inférieures à 200 mSv chez l'adulte. Mais l'absence d'observation ne signifie pas l'absence d'effets à long terme ; c'est la raison pour laquelle la dose annuelle maximale retenue pour les travailleurs du nucléaire a été fixée à 20 mSv.

Le parc nucléaire français

Le parc nucléaire, en exploitation aujourd'hui, compte 56 réacteurs répartis en 19 centrales ; mis en service entre 1977 et 2000, ils appartiennent tous à la même filière technologique des réacteurs à eau ordinaire sous pression (REP) ; le bâtiment réacteur renferme le cœur où se fait la réaction nucléaire. La chaleur dégagée par les réactions en chaîne de fission dans le cœur est absorbée par l'eau du circuit primaire qui cède sa chaleur à celle du circuit secondaire. Cette dernière est vaporisée et fait tourner les turbines entraînant l'alternateur qui produit le courant électrique. Le panache de fumées qui s'échappe des centrales est totalement inoffensif : c'est de la vapeur d'eau qui se condense dans l'air.

Près de 4 500 tonnes (T) de combustibles sont en cours d'utilisation dans les réacteurs ; le total de la consommation annuelle des 58 réacteurs est de l'ordre de 1 000 T. Après trois ou quatre ans passés dans le cœur, les combustibles sont déchargés dans des piscines où ils séjournent environ trois ans, pour faire baisser leur radioactivité et favoriser le dégagement résiduel de la chaleur, avant transfert vers le centre de La Hague. Ceux-ci y séjournent encore cinq ans en piscine pour encore faire décroître leur radioactivité. Ensuite ils sont traités chimiquement à l'acide nitrique par le procédé « Purex » pour séparer l'uranium (924,5 T), le plutonium (10,5 T) et les déchets ultimes (40T) constitués des produits de fissions (PF) avec les actinides mineurs (AM).

Une part de l'uranium déjà retraitée (324,5 T) n'est pas recyclée ; le stock de La Hague sera de 26 000T, fin 2030 ; l'autre partie (600 T) est enrichie pour être réutilisée. Les 10,5 T de plutonium sont mélangées avec de l'uranium enrichi pour former 120 T de combustible Mox utilisé, pour partie, dans 22 de nos réacteurs. Les produits de fission (PF) qui proviennent des fissions des noyaux d'U235 et Pu239 dans les réacteurs sont majoritaires dans les déchets ultimes (98%) ; bien que leur radioactivité soit divisée par 50 en six mois, elle reste très importante et nécessite un conditionnement et un stockage adaptés. D'autres noyaux absorbent les neutrons sans fissionner et forment des noyaux encore plus gros (transuraniens) et très radioactifs (Américium, Neptunium, Curium).

Les déchets nucléaires

La presse a coutume d'expliquer que nos déchets rempliraient 650 piscines olympiques. L'établissement public ANDRA en réalise chaque année un inventaire : début 2018, il recensait 1,62 million de m³ de déchets. Les origines de ces déchets sont diverses : 60% proviennent de l'industrie nucléaire, 17% de la Défense, 17% de la recherche, 6% du secteur médical.

Les déchets sont classés selon deux critères : la durée de vie et le niveau de radioactivité.

Les déchets à vie très courte (VTC) sont ceux dont la période est inférieure à 100 jours (ils proviennent des applications médicales et sont stockés sur place, le temps que leur radioactivité disparaisse. Les déchets à vie courte ont une période inférieure à 31 ans (ils sont stockés en surface et auront perdu toute radioactivité en 300 ans). Les déchets à vie longue ont une période radioactive supérieure à 31 ans (les plus dangereux auront retrouvé une radioactivité comparable à la radioactivité naturelle au bout de 100 000 ans !).

Ces déchets ont quatre niveaux d'activité ou de radioactivité : très faible activité (TFA), faible (FA), moyenne (MA) et haute (HA). En croisant les deux critères on aboutit à six catégories de déchets : les déchets VTC, les déchets TFA, FA et MA vie courte (FMA-VC), FA vie longue (FA-VL), MA vie longue (MA-VL) et haute activité (HA).

Les déchets TFA (31%) sont, pour le moment, au cœur des débats car ce sont ceux qui menacent de saturer, à court terme, les centres de stockage actuels. Ils sont issus du fonctionnement, de la maintenance et du démantèlement des centrales ; ce sont des gravats des morceaux de ferraille ; leur activité est proche de la radioactivité naturelle. C'est pour cela que l'on se contente de les stocker dans des sacs dans deux centres : celui de la Manche, plein depuis 1994, et celui de Morvilliers dans l'Aube. Les agents qui travaillent dans ces centres sont exposés en moyenne à une dose annuelle de 0,022 mSv, 900 fois inférieure au seuil autorisé.

Les déchets de faible à moyenne activité à vie courte (FMA-VC) sont issus majoritairement des équipements contaminés pendant les maintenances et l'exploitation des sites (effluents gazeux ou liquides). Ils représentent 60% du volume total des déchets, mais seulement 0,03% de leur radioactivité. Ils sont stockés au centre CSA de l'Aube dans des hangars immenses en béton. Ce centre dispose de suffisamment de place pour recevoir l'ensemble des déchets FMA-VC d'ici la fin du démantèlement de tout le parc français. La dose annuelle reçue par l'agent le plus exposé de ce centre n'était que de 1,64 mSv en 2015.

Les déchets de moyenne activité à vie longue (MA-VL) représentent peu en volume (2,9 % du volume total) mais ils concentrent 4,9% de la radioactivité de l'ensemble des déchets : leur niveau de radioactivité se situe entre un million et un milliard de becquerel par gramme. Ils sont en majorité composés des pièces métalliques qui entouraient les combustibles usés. Parce qu'ils resteront radioactifs pendant des centaines de milliers d'années, ils doivent être stockés de façon définitive. Ils sont, pour le moment, compactés et enfermés dans des conteneurs en béton (850 conteneurs de 180 l par an, soit 160 m³), et entreposés sur leurs sites de production, dans l'attente d'une solution de stockage définitive.

Les déchets à haute activité, vie longue (HA-VL) : ce sont ces déchets qui angoissent les autorités et le public bien qu'ils ne représentent que 0,2 % du volume total des déchets ; leur volume atteignait 3 700 m³ fin 2007, mais ils concentrent 94,9 % de la radioactivité, leur niveau atteignant plusieurs dizaines de milliards de becquerels par gramme. Ils proviennent du retraitement des combustibles usés et contiennent des radionucléides qui peuvent avoir des durées de vie très longues, comme l'iode 129 (16 millions d'années). Ces déchets dégagent de la chaleur et doivent être entreposés dans des cuves, avant d'être calcinés sous forme de poudre, puis incorporés dans une pâte de verre en fusion qui piège les radioéléments. Ces colis vitrifiés sont ensuite coulés dans des conteneurs en acier inoxydable (600 conteneurs de 180 l par an, soit 120 m³). Du fait de la chaleur qu'ils dégagent encore, ils auront besoin d'être refroidis pendant une cinquantaine d'années. Ils sont aujourd'hui entreposés à La Hague, où la place est assurée pour encore dix ans. La création d'un nouveau centre d'entreposage est actuellement à l'étude, afin de pouvoir assurer la transition, en attendant la solution définitive de stockage.

Les solutions de stockage des déchets à vie longue

Il n'existe pas aujourd'hui de bonne solution pour disposer ces déchets de moyenne ou haute activité à vie longue. Les envoyer brûler dans le Soleil pourrait être tentant, mais les risques d'explosion d'une fusée au décollage ne sont pas négligeables. Les entreposer en surface ou à faible profondeur sur une très longue durée n'est pas, non plus, concevable : comment indiquer aux générations futures, dont on ignore le niveau de connaissance ou la langue dans 10 000 ou 100 000 ans, la dangerosité des matières ainsi déposées ?

Des recherches sont actuellement menées en Belgique sur la transmutation de ces déchets à l'aide d'un réacteur nucléaire, unique en son genre, au centre nucléaire de Mol (projet Myrrha). Le principe de la transmutation est simple : prenons l'exemple du technétium (99Tc); sa demi-vie est de 211 000 ans ! C'est-à-dire que si l'on dispose d'un kg de ce matériau radioactif, il faudra attendre 2 000 siècles pour qu'il n'en reste plus que 500 g ; le reste sera transformé en ruthénium, un métal dur non radioactif, donc stable. Mais si l'on arrive à rajouter un neutron à son noyau, on forme alors un autre isotope, le 100 Tc qui a une demi-vie de 16 secondes seulement !

La transmutation permettrait ainsi de venir à bout très rapidement des déchets radioactifs à vie longue. Il faut se garder d'envisager la mise en œuvre de cette solution à court terme. Les autorités de sûreté estiment qu'au stade actuel des connaissances, il n'est pas réaliste de fixer une quelconque échéance pour cette nouvelle approche.

Le projet Cigéo

L'article 6 de la loi du 28 juin 2006 précise désormais que sont destinés au stockage profond : « les déchets radioactifs ultimes ne pouvant pour des raisons de sûreté nucléaire ou de radioprotection être stockés en surface ou à faible profondeur ». Cette loi impose dans son article 12 : « que le stockage profond soit réversible pendant 100 ans », période qui correspond à la durée d'exploitation du futur centre de stockage profond. Cette décision permettra ainsi aux générations futures de pouvoir faire marche arrière et de décider d'un autre mode de gestion de ces déchets.

La zone proposée par l'ANDRA pour le projet d'implantation du centre de stockage profond Cigéo est située à Bure, dans l'est de la France. La couche géologique retenue pour le stockage est une couche argileuse, vieille d'environ 160 millions d'années, située entre 420 et 450 m de profondeur. Les argilites (mélange d'argile et de quartz) de cette couche possèdent les propriétés requises pour limiter la migration des radionucléides. La couche d'argile, de plus de 130 m d'épaisseur, présente pour les experts de l'ANDRA de nombreux avantages :

- la zone n'est pas exposée à la tectonique des plaques ; l'emplacement est stable depuis plus de 100 millions d'années ;
- sa profondeur la protège de détériorations géologiques : même si la glace ou l'eau devaient un jour la recouvrir, l'érosion ne pourrait pas l'atteindre ;
- la couche d'argile est peu perméable, et sera donc capable de retenir les radioéléments qui s'échapperont un jour de leurs conditionnements, quand le temps aura fini de les user.

Le site de Bure teste donc, depuis le début des années 2000, ce concept d'enfouissement profond des déchets ultimes.

L'installation est composée de bâtiments en surface pour accueillir les déchets, servir de support aux travaux de creusement et de construction des ouvrages souterrains. Les conteneurs de déchets et les ouvrages souterrains de stockage ont été construits de manière à être résistants pendant toute la durée d'exploitation du site et permettre un accès facile aux colis déjà installés. Des dispositifs automatisés sont chargés de descendre ou de remonter les conteneurs de déchets, de les mettre en place ou de pouvoir les ressortir des alvéoles de stockage.

Entré en phase préindustrielle en 2011, le projet pourrait accueillir les premiers déchets à partir de 2025 (phase pilote), après une série d'étapes et un calendrier définis par la loi. L'installation souterraine sera construite progressivement, au fur et à mesure des besoins. Son étendue sera d'environ 15 km² au bout d'une centaine d'années. Le projet permettra d'accueillir 85 000 m³ de déchets radioactifs : 10 000 m³ de déchets hautement radioactifs (HA) et 75 000 m³ de déchets moyenne activité à vie longue (MA-VL). Le coût total du projet est compris entre 25 et 30 milliards d'euros sur toute la durée du projet : 100 à 150 ans (financement à 90% par EDF qui avait déjà provisionné 6,3 milliards d'euros en 2010). L'option prise par les acteurs du projet est de faire financer le laboratoire, la construction, l'exploitation, et la fermeture de Cigéo par les générations actuelles, puisqu'elles seules ont fait le choix de ce mode de stockage.

Les garanties sont-elles suffisantes ? Les opposants au projet ne le pensent pas. Pour eux, les travaux de forage des 300 km de galeries vont déstabiliser la couche d'argile, qui pourrait ne plus résister aux secousses sismiques. Ils dénoncent le risque incendie à 400 m sous terre, compte tenu de la présence d'hydrogène dans les alvéoles. Ils craignent des infiltrations d'eau et doutent que la promesse d'un enfouissement réversible soit tenue. Ils s'inquiètent des conditions du chantier de creusement : un camion benne toutes les 80 minutes pendant un siècle, ainsi que des conditions de transport des colis vers le site : deux trains de déchets radioactifs pendant 130 ans. Les ONG recommandent un entreposage à sec, juste sous la surface, en attendant que la science découvre une meilleure solution. Est-ce vraiment une bonne solution ?

Les partisans de l'enfouissement s'appuient, quant à eux, sur le retour d'expérience du stockage naturel d'éléments radioactifs. Au Canada, le gisement de Cigar lake, dans la province de l'Athabasca, est resté confiné sous 400 m de sédiments pendant plus d'un milliard d'années avant sa découverte. Dans les années 1970, la découverte, au Gabon à Oklo, qu'un gisement d'uranium avait fonctionné comme un réacteur nucléaire il y a deux milliards d'années avait stupéfié la communauté scientifique. À une époque aussi lointaine, la teneur en isotope fissile 235 de l'uranium était de l'ordre de 3,6%, beaucoup plus que celle d'aujourd'hui (0,7%). Par conséquent, cet isotope a pu déclencher naturellement une réaction nucléaire. C'est ce qui s'est produit à Oklo, où plusieurs réacteurs naturels ont fonctionné pendant plusieurs milliers d'années. Ils ont brûlé de l'uranium pendant des milliers d'années en produisant plusieurs tonnes de déchets radioactifs. Il n'y a pas eu de dispersion de ces déchets dans le milieu naturel, puisque l'on retrouve sur place les éléments ultimes de la désintégration des radioéléments issus des réacteurs naturels qui ne sont plus dangereux. On a ainsi pris conscience que la nature a su confiner des déchets nucléaires pendant plus d'un milliard d'années.

Conclusion

Qu'allons-nous léguer aux générations futures alors que certaines de ces matières radioactives seront nocives pendant des centaines de milliers d'années ? Pour beaucoup ces déchets menacent notre présent et l'avenir de l'humanité. Nous venons de voir que seuls les déchets HA-VL, qui représentent 0,2 % du volume total, sont les plus dangereux sur une très longue échelle de temps. Un long processus, à la fois scientifique et politique d'une recherche de solution, touche à son terme et penche vers un stockage profond réversible pendant 100 ans. Les États-Unis, la Finlande, la Suède, la Suisse, la Belgique, l'Allemagne et le Japon ont aussi choisi cette solution qui est d'un coût raisonnable que nous pouvons assumer financièrement. Cette décision permettra aux générations futures de continuer dans cette voie ou de pouvoir faire marche arrière et décider d'un autre mode de gestion de ces déchets, par exemple en les transmutant ou en les envoyant sur le Soleil.

Bibliographie

REUSS P. « Parlons nucléaire » La Documentation française, 2012.
WOESSNER G. « Faut-il sortir du nucléaire ? » FIRST, 2018.

TERRES RARES, TERRE VERTE ?

Benoit PERTHUISOT

Si vous vous promenez du côté d'Artigues ou d'Ollières, vos yeux se porteront inmanquablement sur les éoliennes tout récemment implantées dans les deux parcs prévus pour délivrer une puissance totale de 66 MW. À l'intérieur de la nacelle de chacune de ces vingt-deux éoliennes, petits bijoux de technologie et sujets de tant de débats passionnés, les aimants permanents des générateurs de courant sont constitués d'un alliage de métaux ferreux et de plusieurs autres composants qui donnent leurs hautes performances magnétiques et thermiques à ces aimants. Ces composants portent des noms plutôt exotiques et peu communs : néodyme, praséodyme, dysprosium. Avec quelques autres, ils appartiennent à la famille des terres rares.

Les terres rares et leurs spécificités

La famille des terres rares comprend seize éléments : lanthane ; les quatorze lanthanides : cérium, praséodyme, néodyme, samarium, europium, prométhium qui n'a pas d'isotope stable et n'existe donc pas dans la nature, gadolinium, terbium, dysprosium, holmium, erbium, thulium, ytterbium et lutétium ; et enfin yttrium.

Le lanthane et les lanthanides possèdent une structure électronique particulière. L'orbitale extérieure « 6s » étant saturée à deux électrons, les lanthanides vont se construire en remplissant les couches « 4f » et « 5d » un peu plus internes, suivant un processus qui fait exception aux règles de la chimie quantique. C'est ainsi que lanthane, cérium et gadolinium vont disposer d'un électron isolé sur la couche « 5d » alors que la couche « 4f » n'est pas encore saturée à quatorze électrons. Le remplissage des couches « 4f » et « 5d » va faire légèrement croître la masse atomique de l'élément et augmenter son rayon ionique, sans pour autant modifier son cortège électronique externe.

En conséquence :

- les terres rares vont présenter des propriétés chimiques remarquablement homogènes ; on pourra donc utiliser des mélanges ou substituer certaines d'entre elles si l'on ne souhaite les utiliser que pour leurs propriétés chimiques ;
- il faut séparer les terres rares si l'on souhaite utiliser les propriétés spectrales ou magnétiques remarquables de certaines d'entre elles qui permettent de réaliser des applications uniques ;
- avec des caractéristiques physiques très proches, les terres rares ont tendance à l'état naturel à se mélanger ; cependant les structures cristallines des minerais qui les accueillent contiennent généralement des mélanges de terres rares soit plutôt légères soit plutôt lourdes.

Des métaux tels que le fer ou le titane et des éléments radioactifs tels que le thorium ou l'uranium sont souvent présents dans les gisements.

Les éléments dénommés « terres rares » sont des métaux, de couleur gris-acier, excepté europium et ytterbium à la couleur jaune pâle. Ces métaux représentent l'étape ultime de la transformation des oxydes, silicates, fluorures ou phosphates, ces dérivés métalliques que l'on trouve à l'état naturel dans les gisements, généralement sous la forme de mélanges. Une fois sortis de leur coque minérale, ces dérivés métalliques, séparés ou en mélanges, et plus ou moins concentrés, se présentent sous la forme de poudres aux teintes diverses.

La découverte des terres rares

En 1794, le Finlandais Gadolin isole la première terre rare d'un minéral noir découvert près du village suédois d'Ytterby. Il lui donnera le nom d'*ytterbia* puis d'*yttria*. En 1803, les Suédois Berzelius et Hisinger en isolent une deuxième qu'ils nomment *céria*, en référence à l'astéroïde Cérés découvert deux ans auparavant. Dans les

années 1840, le Suédois Mosander découvre que *céria* et *yttria* sont en fait des mélanges. Il s'agit plutôt de mélanges de mélanges d'éléments aux caractéristiques physiques très proches. Il faudra ainsi attendre 1907 pour isoler le dernier élément stable qu'est lutétium. Le prométhium ne sera découvert qu'en 1945 dans les produits de fission de l'uranium par des scientifiques du projet *Manhattan*.

Pourquoi « terres » et pourquoi « rares » ?

Lors de leur découverte à la fin du XVIII^e siècle, *yttria* et *céria* ont été ajoutées aux cinq oxydes présents dans la croûte terrestre dont il était impossible de déterminer la composition du fait de l'indigence des techniques et des matériels dont disposaient les chimistes à l'époque. Ces cinq oxydes (chaux, magnésie, baryte, alumine et silice) avaient été nommés « terres » par le grand Lavoisier. L'étiquette de « terre » a été conservée tout au long de l'aventure de l'identification des éléments issus d'*yttria* et de *céria* puis est restée dans les usages. « Rares », parce que leurs minerais paraissaient à l'époque peu abondants, assez dispersés et que les métaux étaient difficiles à séparer. En fait on sait que les seize terres rares identifiées sont relativement abondantes dans l'écorce terrestre, plus en tout cas que l'or ou l'argent et autant que le nickel ou le cuivre.

Minerais et gisements

Cérium, lanthane, néodyme et praséodyme sont généralement présents dans les gisements de monazite (Australie), de loparite (Russie) ou de bastnaésite (Chine, Californie, Australie). Yttrium, gadolinium, terbium et dysprosium seront plutôt présents dans les gisements de xénolite ou de gadolinite. D'autres minéraux enfin, tels que certaines argiles, renferment des quantités plus ou moins appréciables de certaines terres rares à des teneurs très variables.

Les gisements sont disséminés sur tous les continents. Les teneurs des minerais étant toujours très faibles, les gisements commercialement rentables et réellement exploités sont en fait peu nombreux et se situent principalement en Russie, en Chine, en Californie et en Australie. Des réserves conséquentes ont été identifiées au Canada, au Kenya, au Malawi, en Tanzanie et en Afrique du Sud. Le Groenland dispose d'un gisement très riche. Le Japon a annoncé avoir découvert des sites prometteurs, pour l'instant inaccessibles, à plus de 5 000 mètres sous les eaux du Pacifique. La France a recensé quelques sites en Bretagne, Guyane et Polynésie, mais aucun n'est actuellement exploité.

Production minière et réserves

La production minière est passée de 40 000 tonnes, au début des années 1980, à 80 000 tonnes en 1995 et à 170 000 tonnes en 2018. Elle a été de 213 000 tonnes en 2019. La Chine domine largement la production (62 %), suivie des États-Unis (12 %). Le Myanmar et le Burundi sont récemment entrés sur le marché. Malgré des réserves non négligeables, le Canada, le Vietnam, le Kenya ou encore le Brésil ne participent que marginalement à la production mondiale.

La production est largement dominée par des groupes chinois qui exploitent les gisements implantés sur le sol national ou qui détiennent des parts plus ou moins conséquentes de sociétés qui exploitent des gisements à l'étranger, comme en Californie, ou se préparaient à investir au Groenland.

En 2018, les réserves mondiales continentales de terres rares étaient estimées à 120 millions de tonnes d'oxydes, dont un tiers sur le sol chinois. Les réserves d'yttrium couvriraient environ 70 ans de consommation.

Propriétés et usages

Le tout premier usage des terres rares a été limité au ferrocérium des pierres à briquet, les très fines particules de cérium arrachées par abrasion s'enflammant spontanément à l'air. Depuis les années 1950, les utilisations se sont largement diversifiées.

Néodyme, praséodyme, dysprosium, terbium, gadolinium et samarium sont dotés de propriétés magnétiques remarquables qui en font des composants majeurs des aimants permanents de haute performance. L'automobile, l'informatique, l'aéronautique, l'acoustique en sont de gros consommateurs : générateurs de courant de certaines voitures hybrides, disques durs de nos PC, disques magnéto-optiques, tabliers de

protection contre les rayons X, condensateurs céramiques, microphones ; en radiothérapie, samarium soulage les douleurs liées aux métastases osseuses.

Les aimants frittés au néodyme-fer-bore, dopés au dysprosium, constituent le cœur des éoliennes offshore de plus de 5 MW. Chaque MW de puissance nécessite environ 600 kg d'aimants, à raison de 155 kg de néodyme, 27 kg de praséodyme et 2 à 20 kg de dysprosium.

Les aimants permanents consomment plus de 50 000 tonnes de terres rares, soit près de 30% de la production mondiale et de 73% en valeur.

Les propriétés spectrales remarquables de certaines terres rares sont largement utilisées dans la confection des lasers et des luminophores, notamment les ampoules fluo-compactes et les LED. C'est ainsi qu'erbium, thulium et holmium sont utilisés dans les lasers chirurgicaux mais également dans les amplificateurs optiques des réseaux de communications à longue distance, certains aimants, les céramiques magnétiques des fours micro-ondes et les sources de chaleur des batteries nucléaires qui utilisent la désintégration radioactive comme source d'énergie. Porcelaines, verres ou plastiques sont colorés en violet par néodyme, en orange par cérium, en rose par holmium ou erbium. Néodyme et praséodyme en conjonction teintent les verres des lunettes de protection. Dans les téléviseurs LCD et plasma, le bleu et le rouge sont obtenus grâce à l'euporium et le vert grâce au terbium ou au gadolinium. La fluorescence verte du terbium sert notamment en éclairage et protège, avec euporium et thulium, contre la falsification des billets d'euros. Cette même association transforme le rayonnement X en rayonnement vert ou bleu : les émulsions photographiques étant plus sensibles à ces couleurs, on peut ainsi réduire les puissances émises et donc les doses d'irradiation. Injecté par voie intraveineuse, gadolinium est utilisé comme agent de contraste en imagerie par résonance magnétique.

Lanthane sert au craquage des pétroles lourds. Associé à cérium, néodyme et praséodyme sous forme d'alliage, il constitue l'électrode négative des batteries nickel-hydrure métallique (ou Ni-MH), à raison d'environ un gramme dans une batterie AAA, de soixante grammes dans une batterie d'outil professionnel et de dix à quinze kilogrammes pour un véhicule hybride.

Cérium est utilisé pour le polissage du verre, dans la protection contre les rayonnements ionisants, en catalyse automobile ou dans le revêtement des fours autonettoyants. Il entre dans la composition de certaines crèmes ou de pansements appliqués sur les brûlures graves.

Yttrium est principalement employé en métallurgie des aciers, dans les céramiques à haute résistance et les diélectriques. Euporium sert en optique et en géochimie et ytterbium en métallurgie, dans les horloges atomiques et les cristaux laser. Lutétium n'a que des applications très limitées en chimie et médecine nucléaire. L'instable prométhium est envisagé en aérospatiale comme source de chaleur et d'électricité.

Les terres rares sont donc présentes dans de nombreux produits issus de nos industries dont elles dopent les performances : industries de pointe et technologies bas carbone, mais également produits de consommation courante. On les surnomme « les vitamines de l'ère moderne ».

Le volet environnemental

L'industrie utilise les terres rares sous leur forme de métal ou de dérivés métalliques, en mélanges plus ou moins concentrés ou en éléments séparés. Des procédés complexes sont mis en œuvre pour les obtenir, sur le site minier ou dans des raffineries : concassage, broyage, flottation, lixiviation acide, calcination, cristallisation fractionnée, extraction par solvant ou par échange d'ions utilisent de nombreux produits chimiques toxiques, solvants, résines, acides et bases et sont particulièrement gourmands en eau. Ces procédés sont d'autant plus complexes et génèrent d'autant plus de résidus que l'on recherche des degrés de pureté élevés ou que les minerais sont associés à du thorium ou de l'uranium. Des normes internationales ont été très tôt éditées afin de limiter l'impact environnemental de la production. Mais les coûts importants générés par leur strict respect ont rapidement entamé la rentabilité de certains gisements, tel celui de Mountain Pass en Californie. C'est ainsi que les États-Unis et l'Australie, pourtant pionniers dans le domaine, ont été dépassés par la Chine dès 1988 et ont même cessé de produire, de la fin des années 1990 au début des années 2010.

Intéressons-nous à la manière dont quatre pays ont traité le volet environnemental de la production de terres rares.

La Chine ne peut dissimuler un impact environnemental désastreux dans le domaine. La production d'une tonne de terres rares à Baotou générerait en effet 75 000 litres d'eaux usées acides et une tonne de résidus faiblement radioactifs. En 2006, 150 millions de tonnes de ces résidus étaient déjà accumulés sur une surface de plus de 10 km². Dans d'autres régions, cette pollution aurait rendu impropres à la consommation les réserves d'eau, stériles les terres agricoles et augmenté l'occurrence de cancers. La population chinoise, déjà sensibilisée par la pollution de l'air de ses grandes métropoles, va-t-elle encore longtemps accepter le désastre environnemental et sanitaire d'une production irraisonnée des terres rares sur son sol ?

Les États-Unis ont pris le problème environnemental à bras le corps et ont investi beaucoup d'argent afin de devenir « le meilleur de la classe ». Le groupe américain MP Materials, dont 8% du capital est chinois, a racheté en 2017 le site de Mountain Pass. La première phase de reconversion du site consiste à produire, selon des processus vertueux suivis dans le traitement des effluents et des résidus, un concentré de terres rares (lanthane, cérium, néodyme et praséodyme) qui sont mises en œuvre dans les technologies de pointe et en forte expansion, comme celle des aimants. Ce concentré est ensuite exporté en Asie... pour y subir des processus complexes et très polluants de séparation des diverses terres rares. La phase suivante consistera à doter le site, à l'horizon de 2022, d'une unité propre de séparation et de production de produits finaux directement utilisables par l'industrie américaine et ainsi tenter de dégager les États-Unis du monopole chinois.

Jusque dans les années 1990, le site Rhône-Poulenc de La Rochelle a dû assurer la gestion des déchets radioactifs issus du prétraitement de la monazite importée d'Australie. L'émoi causé dans la presse et les populations locales par la recherche de nouveaux sites d'épandage de ces déchets a décidé Rhône-Poulenc à importer, séparer et purifier des produits minéraux extraits du minerai de bastnaésite et préalablement traités en Chine et aux États-Unis. L'usine de La Rochelle, qui appartient aujourd'hui au groupe belge Solvay, produit environ 10 000 tonnes par an de produits de formulation à base de terres rares destinés aux marchés de la catalyse, de la dépollution automobile, du polissage et de l'électronique.

C'est la perspective de rejets toxiques dans une nature encore épargnée et source primordiale d'alimentation qui a décidé une majorité de Groenlandais à élire Muté Egede comme Premier ministre. Chef du parti de la gauche écologiste et avocat de la cause indépendantiste, celui-ci a ainsi décidé de rejeter le projet porté par la société australienne Greenland Minerals, ... dont le premier actionnaire est chinois, qui était d'extraire terres, métaux rares et uranium, dans le sud du territoire. Et pourtant, les retombées en termes d'emploi local et les redevances substantielles s'annonçaient particulièrement alléchantes pour ce territoire en quête de développement. La résistance ainsi proclamée peut-elle être durable dans la perspective souhaitée par le dirigeant Muté Egede d'une coupure totale du lien avec Copenhague ?

La consommation de terres rares est en forte progression. La révolution numérique, l'électrification des véhicules, et aussi, ou hélas, l'addiction de nos sociétés envers des produits de hautes technologies destinés à satisfaire certains besoins parfois assez futiles, participent à cette consommation.

Mais c'est le développement de l'éolien qui règlera la dynamique et décidera de la durabilité des ressources naturelles en terres rares et de la nécessité, ou pas, d'exploiter les gisements en dormance du Brésil, d'Inde, d'Afrique du Sud ou du Groenland. Se posera alors la question de savoir quelles technologies employer pour produire les terres rares. La généralisation de procédés de production propres et peu coûteux est certainement la réponse, ou tout au moins un préalable incontournable, à une réflexion plus saine sur le sujet.

Pour l'instant, les ressources minières sont assurées et il semble que le développement de l'éolien soit encore freiné par la réticence de certaines populations, le coût du recyclage des machines et la volonté de quelques états majeurs de maintenir, voire d'accroître leur parc nucléaire, ou de consommer jusqu'à la dernière calorie leurs gisements de produits naturels carbonés, le charbon australien en est un exemple récent.

Cette situation d'attente doit nous donner l'opportunité de rechercher à imposer une certaine sobriété dans la consommation des équipements contenant des terres rares, à améliorer les procédés, à minimiser les rebuts et les chutes de matériaux lors des fabrications. Il s'agit également de promouvoir la recherche d'éléments de substitution aux terres rares qui a déjà enregistré des résultats encourageants.

Une autre voie, le recyclage des montagnes de déchets technologiques produits par nos sociétés de consommation, notamment les aimants permanents, les batteries et les luminophores. Mais le système de collecte devra être particulièrement performant et les investissements initiaux considérables si l'on veut garantir la viabilité du procédé. En 2016, Recylum et Solvay ont abandonné le recyclage des ampoules basse consommation malgré la récupération annuelle de cinquante millions de lampes et la production de plus d'une

dizaine de tonnes de terres rares. Les groupes Umicore et Solvay se sont récemment associés pour recycler les batteries Ni-MH. Souhaitons leur bonne chance.

Nous disposons donc aujourd'hui les moyens de rendre plus vertueuse la production et la mise en œuvre des terres rares et de contribuer ainsi à lutter contre le réchauffement climatique de notre bonne vieille Terre. Alors : Terres rares, Terre verte ? La réponse peut être : oui. Reste à savoir si ce vert sera pâle et timide, ou bien affirmé et plus foncé.

CONCLUSION

Anne SOHIER-MEYRUEIS

Merci aux intervenants d'avoir traité leurs quatre sujets sur des bases strictement scientifiques, sans aucun *a priori* idéologique. Nul ne peut nier les problèmes. Ils sont là. Des solutions existent, d'autres restent à trouver.

Actuellement 75 % de nos jeunes voient le futur « effrayant ». Greta Thunberg, la jeune icône des écologistes qui est invitée à parler dans toutes les instances internationales, dénonce des évidences. Elle ne propose rien. Refusant de voir tout ce qui, depuis plus d'un siècle, a pu améliorer la vie, elle dresse les jeunes contre les adultes en des termes d'une violence extrême : « Vous nous laissez tomber. Mais les jeunes commencent à voir votre trahison ». Son désormais célèbre « Comment osez-vous ? » n'est pas sans rappeler un non moins célèbre « J'accuse » qui avait une autre dimension. Mais la peur et la haine sont tétanisantes et improductives. Il serait plus opportun de militer pour une véritable réflexion, une possible sobriété et avoir confiance.

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

Responsable : Monique BOURGUET

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 2021

ROUGE : LA COULEUR À L'ŒUVRE

INTRODUCTION

Monique BOURGUET

Merci à Rémy Kerténian pour son exposé et pour le commentaire du tableau de la jeune femme au « turban rouge », introduisant ainsi le thème de notre propos.

On ne peut pas aborder la couleur sans mettre en avant l'historien spécialiste de la couleur qu'est Michel Pastoureau, auteur en 2016 de *Rouge, histoire d'une couleur*, quatrième livre de la série, après *Bleu* en 2000, *Noir* en 2008, *Vert* en 2013 et plus récemment *Jaune*. Il écrit : « Le rouge reste la couleur la plus forte, la plus remarquable, la plus riche d'horizons poétiques, oniriques ou symboliques ». Pour cet historien, la couleur se définit d'abord comme un fait de société et non comme une matière, ni comme un composant de la lumière, encore moins comme une sensation.

Nous commencerons par cet aspect historique pour mettre en avant la primauté du rouge dans les sociétés antiques, notamment dans la civilisation romaine où le rouge est dominant dans la polychromie de la vie quotidienne, et dans les arts. Nous nous contenterons de citer deux exemples, pris sous l'Empire romain, à savoir le port de la tenue rouge, constituée d'étoffe pourpre, réservé aux seuls empereurs, et le port de la toge bordée de rouge, réservée aux sénateurs.

Au Moyen Âge, on retrouve le choix du rouge pour la croix ornant la bannière blanche des croisés. À partir du milieu du XIII^e siècle, les cardinaux, personnages ecclésiastiques possédant le privilège d'élire le pape, deviennent de véritables acteurs habillés en rouge, couleur réservée d'abord à leurs chapeaux, puis successivement, à leur robe, et à leur manteau. Il en est de même dans le Saint-Empire romain germanique où le manteau rouge constitue un insigne impérial au même titre que le globe, l'épée, le sceptre et la couronne. « Revêtir la pourpre » symbolise le rang, le pouvoir, comme ce fut le cas dans l'Antiquité.

On comprend ainsi l'importance de la matière qui donne les couleurs rouges, notamment les plus somptueuses. Cette matière sera un élément essentiel dans les échanges entre l'Occident et l'Orient, entre l'Ancien et le Nouveau Monde, à partir du XVI^e siècle.

Gilbert Buti, qui a travaillé depuis de nombreuses années sur ces notions de matière, nous en présentera les plus recherchées dans son exposé intitulé « Du rouge animal pour les artistes : une histoire matérielle de la couleur ».

À l'époque moderne, au XVI^e siècle, si le rouge garde tout son attrait, il devient une couleur contestée par la Réforme. Luther et surtout Calvin déclarent la guerre aux couleurs, en particulier au rouge qui emblématise le luxe de l'Église catholique, provoquant un chromoclisme qui va de pair avec l'iconoclisme des réformés, destructeurs des images, peintures et vitraux. Une hostilité semblable se manifeste dans les vêtements qui doivent rester sobres. En peinture, la palette protestante diffère de la palette catholique : au XVII^e siècle, Rembrandt, peintre calviniste, en est l'exemple parfait, auteur de *La Ronde de nuit*, peinte en 1642, que l'on

peut opposer au génie antérieur de Rubens, un peintre coloriste, fervent catholique, et adepte de toutes les nuances du rouge.

La force symbolique du rouge est particulièrement à l'œuvre dans la littérature orale, dans les contes, tel *Le Petit chaperon rouge*, de Charles Perrault en 1697 ou des frères Grimm en 1812. Monique Broussais nous en donnera la signification dans sa prestation intitulée « Quand les écoliers voient rouges ».

Mais, la couleur rouge ne symbolise pas seulement le pouvoir ou le bonheur, son image bénéfique peut aussi être maléfique, et devenir une image du danger. Cette ambiguïté se manifeste particulièrement, à la fin du XVIII^e siècle, au moment charnière de la Révolution française, inaugurant un rouge « politique » qui perdure de nos jours.

Du rouge des talons, signe de haute lignée dans le Versailles de la monarchie absolue, il devient le rouge des bonnets des sans-culottes, moteurs de la révolution sanglante, pour terminer par le rouge du drapeau ensanglanté des révoltés du 17 juillet 1791, exigeant la destitution du roi.

Ce drapeau rouge est brandi, durant les trois révolutions françaises du XIX^e, les Trois Glorieuses de 1830, les Journées de février 1848 face à Lamartine sauveur du drapeau tricolore ; enfin, après la chute de Napoléon III au moment de la Commune de Paris, face au régime nouveau d'une République hésitante. Il incarnera l'emblème de tous les révolutionnaires européens du XIX^e, et il devient, après la Révolution russe de 1917, le drapeau officiel de l'URSS. Plus tard, avec Mao, le rouge éclate sur son petit livre, symbole de la Révolution communiste chinoise.

Revenons à l'art, une étude du rouge en architecture reste à faire, alors qu'en peinture, l'étude programmée de la peinture pariétale en Italie étrusque et pompéienne, prévue initialement pour cette séance, est reportée. Cette quête du rouge se retrouve dans le travail de Lucette Maigre, intitulé « Le Rouge dans les recherches artistiques du XX^e siècle », intervention programmée à la fin de notre séance au cours de laquelle Yves Borrini se chargera de toutes les citations.

ACTUALITÉ DES EXPOSITIONS

Rémy KERTÉNIAN

Actuellement se tient à Paris, au musée Jacquemart-André (propriété de l'Institut de France) jusqu'au 24 janvier prochain, l'exposition *Botticelli, artiste et designer*. Le titre peut surprendre au premier abord. Il met cependant l'accent sur un pan peu étudié chez ce grand artiste de la Renaissance florentine : l'importance de son atelier dans la diffusion des modèles du maître et l'implication de ce dernier dans le domaine des arts décoratifs. Une quarantaine d'œuvres, prêtées par les plus grands musées, sont ainsi rassemblées pour mieux montrer l'alternance entre créations uniques et production en série.

Alessandro di Mariano di Vanni Filipepi, dit Sandro Botticelli, est né à Florence en 1445 et s'éteint dans la même ville, à 65 ans, en 1510. Il est issu d'une famille d'artisans tanneurs. De santé fragile, ses parents le laissent étudier. Il apprend rapidement le latin et montre très tôt des talents pour le dessin dans l'atelier de son frère orfèvre. Son véritable apprentissage s'effectue à partir de 1464, au sein de l'atelier d'un des grands peintres de la cité aux lys, Filippo Lippi (1406-1469). À la mort de son maître, en créant lui-même son propre atelier, dans la demeure de son père, Sandro prendra sous son aile le fils de Filippo, Filippino Lippi Lippi (1457-1504), perpétuant la tradition de cette *bottega*. La première section de l'exposition est donc consacrée à l'atelier Lippi dans lequel Sandro crée ses premières œuvres, essentiellement sur le thème de la « Vierge à l'Enfant », destinées à la dévotion privée. La mise en regard d'une œuvre de Lippi et de sa copie par son jeune élève surdoué, montre à la fois l'héritage et la naissance d'un style propre qui va s'affermir progressivement comme en témoigne la *Madone au livre* des années 1480.



*Sandro Botticelli, Madone au livre,
vers 1482, Tempera sur bois, 58 x 39,6 cm.
Museo Poldi Pezzoli, Milan © Museo Poldi Pezzoli - fotodarte*

La section suivante de l'exposition insiste sur le travail de l'atelier et ses réalisations pour l'élite marchande cultivée de Florence. Les commandes de tableaux insérées dans les lambris ou ceux destinés à la confection de *cassone* (coffres de mariage) affluent rapidement. Botticelli en concevait la composition selon le thème choisi et délègue ensuite l'application des couches picturales, voire même le report du dessin préparatoire, par ses assistants les plus doués. C'est le cas par exemple pour le panneau de Cincinnati, représentant *Le Retour de Judith*, réalisé avec Filippino Lippi, son premier collaborateur. L'atelier peut aussi pratiquer plusieurs copies pour la vente et par cette stratégie commerciale diffuser les modèles et le goût du maître. Ce dernier intervient sur certains panneaux, comme pour les personnages délicats du panneau de *cassone* représentant *Le Jugement de Pâris*. On l'aura compris, la notion d'original chère à notre époque, est à remettre en question,

au vu des pratiques de l'époque. Botticelli excelle dans la reproduction des modèles et des thèmes sans jamais lasser. Dans ce sens, il exécute également des dessins pour la marqueterie, la broderie ou la tapisserie dont lui-même et ses assistants supervisent l'exécution. La somptueuse *Minerve pacifique*, thème cher aux Médicis, témoigne de cette activité souvent méconnue du grand public.



D'après Botticelli, *Minerve pacifique*,
vers 1495/1500, Tapisserie laine et soie, manufacture française,
257 x 156 cm. Collection particulière © Studio Sébert, Paris



Sandro Botticelli, figure allégorique
ou La Belle Simonetta,
vers 1485. Tempera et huile sur bois,
81,8 x 54 cm.
Städel Museum, Francfort

On le sait, Botticelli va rapidement obtenir la faveur de la plus puissante famille de Florence, les Médicis. Il sera l'un des artistes favoris de Laurent le Magnifique, qui gouverne entre 1469 et 1492. Le Médicis permet à Botticelli de fréquenter la célèbre académie néoplatonicienne de Careggi, fondée par son grand-père Cosme l'Ancien, autour du célèbre humaniste Marsile Ficin. Là, se croisent les esprits les plus brillants de l'époque, tels Pic de la Mirandole ou Ange Politien, qui devient rapidement l'un des meilleurs amis du peintre. Entre philosophies antiques, alchimie, kabbale chrétienne et poésie, tous les savoirs sont convoqués dans un réjouissant syncrétisme. Cette auguste protection permettra à Botticelli d'être chaleureusement recommandé pour la réalisation des fresques de la chapelle Sixtine (1481-1482). Au-delà des grandes compositions mythologiques, Botticelli se fait aussi portraitiste de la grande famille de mécènes et de son entourage. On pense au portrait de *Julien de Médicis*, frère adoré de Laurent assassiné en 1478, lors de la conjuration des Pazzi. Nous pouvons également évoquer les portraits idéalisés de *Simonetta Vespucci*, jeune Génoise à la beauté éclatante, mariée à un notable florentin. Disparue très jeune, Simonetta a su électriser Julien et les plus grands artistes de son temps, qui en firent le modèle de la beauté par excellence. Chez Botticelli, la sobriété des portraits et le cadrage très serré, imposent une présence quasi magnétique des modèles.

C'est au cœur de cette cour médicéenne raffinée que Botticelli crée ses plus grands chefs-d'œuvre entre 1470 et 1490. Comment ne pas se souvenir du *Printemps* ou de la *Naissance de Vénus* conservés au musée des Offices. Ces toiles furent tellement admirées que le maître va s'employer à faire reproduire pour d'autres clients sa célèbre vision de la *Vénus Pudica*, dont les canons antiquisants redonnent force et vigueur au nu féminin dans l'art. Totalement inspiré des thématiques platoniciennes que l'on retrouve dans *Le Banquet* (traduit en latin par Ficin), cette Vénus, incarnation du Beau, devient aussi celle de la vérité, la vérité forcément nue, celle qui ne cache rien, celle, qui associée à la révélation, permet de faire se rejoindre pour les érudits humanistes de Careggi, culture antique et christianisme.

L'exposition parisienne fait également le point sur la production d'œuvres religieuses au sein de l'atelier de Botticelli. Entre tableaux de dévotion privée et grands retables, ces nombreuses commandes contribuent à la prospérité économique de l'entreprise. *Le Couronnement de la Vierge avec saint Juste de Volterra*, *Le bienheureux Jacopo Guidi de Certaldo*, *saint Romuald*, *saint Clément et un moine camaldule*, vers 1490 pour l'église de Volterra et le « tondo » de *La Vierge au Magnificat*, dont il existe plusieurs copies du temps d'après le panneau conservé aux Offices, viennent illustrer l'activité foisonnante de l'atelier. C'est dans ce sens que les commissaires de l'exposition emploient le terme anachronique de *designer* : une invention toujours renouvelée et copiée.

Après la mort de Laurent Médicis, en 1492, et l'avènement de la République théocratique de Savonarole (1452-1498), Botticelli va progressivement s'éloigner des courants humanistes de l'académie de Careggi. Au départ réticent, face aux excès du moine dominicain, notre artiste va progressivement se laisser imprégner par ses visions tourmentées. C'est curieusement après l'exécution du moine, commandée par le pape Alexandre VI Borgia, et un retour relatif au calme au sein la République de Florence, que Botticelli se fait sensible à cette doctrine plus sévère. Les nus disparaissent, un certain archaïsme quasi médiéval s'insinue dans les compositions religieuses. Cependant, la douce mélancolie si caractéristique des madones du peintre reste omniprésente. L'atelier se substitue de plus en plus au maître qui, malade et inquiet pour son salut, s'éteint dans sa ville natale en 1510. Bientôt oublié de tous, il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir son œuvre à nouveau considérée.



Sandro Botticelli, Venus pudica,
vers 1485/90. Huile sur toile, 158 x 68,5 cm.
Staatliche Museen zu Berlin © BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais / Jörg P. Anders

DU ROUGE ANIMAL POUR LES ARTISTES, UNE HISTOIRE MATÉRIELLE DE LA COULEUR

Gilbert BUTI

Porteuses de codes, de préjugés et de tabous, les couleurs ne sont pas insignifiantes¹. Ainsi en est-il tout particulièrement du rouge dont la charge symbolique renvoie au sang, à la vie, à l'amour, à la richesse, à la gloire, à la puissance et à la violence². Le pavillon des premiers pirates, le *jolly roger*, n'était-il pas rouge³ ? En quittant ce registre symbolique, des historiens de l'art proposent aujourd'hui une approche renouvelée de l'étude des couleurs et accordent une attention particulière aux matières premières qui permettent de les obtenir⁴. C'est en réponse à cette problématique que j'ai centré mon propos sur les usages du « rouge animal » pour les artistes, en considérant le murex, les cochenilles et le corail.

Le murex

Le murex est un coquillage dont les propriétés colorantes auraient été, selon divers récits mythologiques, découvertes à Tyr, chez les Phéniciens, par Héraclès.



La Découverte de la pourpre, Peter Paul Rubens (vers 1636).

Le mollusque a été exploité par les Puniqs ou Carthaginois, en Afrique du Nord et, à leur suite, par les Romains pour obtenir la pourpre dans des teintureries impériales. L'une d'elles a été en activité à Telo Martius ou Toulon, en relation avec les proches littoraux pourvus de murex. Le port de la pourpre distinguait les hauts magistrats romains, les sénateurs mais surtout l'empereur, à Rome comme à Byzance. Néron et Théodose édictèrent des lois pour se réserver le port de certaines étoffes de pourpre sous peine de mort et, en 40 de notre ère, Caligula fit assassiner Ptolémée, le roi de Maurétanie, « simplement parce qu'il s'aperçut qu'en

1 PASTOUREAU, Michel et SIMONNET, Dominique. *Le petit livre des couleurs*, Paris, éditions du Panama, 2005.

2 PASTOUREAU, Michel. *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, éditions du Seuil, 2016.

3 BUTI, Gilbert et HRODĚJ, Philippe (dir). *Dictionnaire des corsaires et des pirates*, Paris, CNRS éditions, 2013 et 2021.

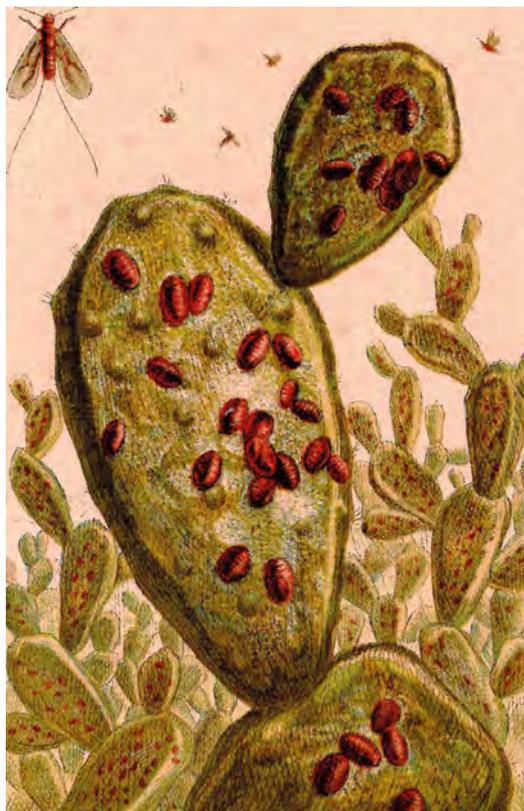
4 DELAMARE, François, et GUINEAU, Bernard. *Les matériaux de la couleur*, Paris, Gallimard, 1999.

entrant dans l'amphithéâtre, où lui-même donnait un spectacle, il avait attiré tous les regards par l'éclat de son manteau de pourpre » (Suétone, *De Vita Caesarum*).

Le produit nécessaire à la confection de ces étoffes luxueuses était très cher. En effectuant, avec prudence, les conversions on peut estimer à environ 12 000 euros le prix du colorant pour teindre 500 grammes de laine. La production de pourpre, qui donne une gamme de couleurs variant du violet-rouge au bleu-violet, exigeait l'utilisation d'un nombre considérable de coquillages, environ 9 à 10 000 pour obtenir un gramme de couleur. Les « collines de murex » mises au jour par les archéologues à Sidon (Liban) ou sur l'île de Djerba (Tunisie) témoignent de ces quantités considérables de mollusques à pourpre de plusieurs espèces⁵. Toutefois, de récentes données fournies par l'archéologie, l'ethnologie, la chimie et la biologie montrent la dimension mondiale de l'usage de ces coquillages : les côtes européennes de l'Atlantique et d'Amérique centrale, voire de l'océan Indien portent la trace de l'utilisation de « l'escargot à pourpre », ainsi que l'observe, près de Batavia à la fin du XVII^e siècle, un représentant de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Des textes et l'analyse de tissus ont également montré l'usage de la pourpre dans plusieurs civilisations anciennes d'Asie, notamment au Japon (île de Kyushu)⁶.

Si la teinture en violet-rouge n'a pas été un phénomène culturel spécifique aux civilisations méditerranéennes, la surexploitation de la ressource a conduit à sa quasi-disparition dans cet espace. La pourpre du murex y a alors cédé la place à un autre colorant obtenu grâce à des insectes de la famille des cochenilles.

Les cochenilles



Cochenille sur nopal
(coll. personnelle, G. Buti).

Il existe des centaines de cochenilles. Si nombre d'entre elles parasitent nos jardins, quelques-unes sont recherchées pour leur pouvoir tinctorial. Ainsi en est-il des cochenilles de Pologne et d'Arménie. Mais la cochenille qui a remplacé avantageusement le murex est le « kermès » qui colonise le chêne éponyme. Cet insecte ramassé dans les forêts méditerranéennes fournissait un rouge vif ou vermillon. Au XIV^e siècle, sur les pentes du mont Faron, des *vermelheras* ou *vermeillères* étaient protégées par de sévères règlements interdisant le passage des troupeaux⁷. Les récoltes de kermès étaient, comme en Languedoc, une source de revenus non négligeable pour les propriétaires de ces espaces forestiers.

Le kermès colorait les vêtements d'apparat des gens de pouvoir et des hauts dignitaires ecclésiastiques. Le pape Léon X, représenté par Raphaël, a rappelé cette exigence. Et, pour approcher au mieux la couleur, l'artiste l'a introduite, secrètement, sur sa palette. On passe ainsi « du teindre au peindre » (Georges Roque). Cependant, en 1519, alors que Raphaël termine cette toile, l'Europe découvre une autre cochenille à la suite de la conquête du Mexique par les Espagnols à savoir la *grana misteca*⁸. Avant l'arrivée des Européens cette cochenille était élevée, ou plutôt « éduquée » pour reprendre le terme des observateurs espagnols, par les Amérindiens. Ils utilisaient le colorant, que seule la femelle fournit, pour des peintures murales, des usages corporels et des teintures d'étoffes. Cet insecte parasitait un cactus : le nopal.

5 CARDON Dominique. *Le Monde des teintures naturelles*, Paris, Belin, 2014.

6 *Idem*, p. 530.

7 FORGET, Mireille, dans AGULHON, Maurice, (dir.). *Histoire de Toulon*, Toulouse, Privat, 1980, p. 75-76.

8 BUTI, Gilbert et TRICHAUD-BUTI, Danielle. *Rouge cochenille. Histoire d'un insecte qui colora le monde, XVI^e-XXI^e s.*, Paris, CNRS éditions, 2021.

Ramassée délicatement à l'aide de pinceaux ou de queues d'écureuil, ainsi que le mentionnent certains voyageurs, la *grana* était séchée dans des fours ou au soleil. Elle ressemble alors à une graine, à un grain de poivre, d'où le nom générique de *grana* qui a d'ailleurs contribué à troubler la connaissance de la nature exacte du produit tinctorial.



La grana fina (coll. personnelle, G. Buti).

Graine ou insecte ? Les Espagnols ont entretenu la confusion pour garder le monopole de son exploitation et entraver sa sortie de la Nouvelle-Espagne, et plus particulièrement des plateaux de la région d'Oaxaca où se trouvaient les plus grandes plantations de nopals ou nopaleraies. Finalement au XVIII^e siècle, après diverses controverses, la nature animale est reconnue par des savants européens comme Réaumur. La *grana* était exportée essentiellement vers l'Europe par les flottes et galions espagnols. Toutefois, deux galions reliaient également Acapulco à Manille et faisaient passer de la cochenille en Asie où elle concurrençait celle qui fournissait une gomme-laque. La cochenille mexicaine était un produit dont la valeur se situait, dans les flottes et galions, après celle des métaux précieux. Ce prix élevé explique la commercialisation des débris ou « grabeaux », mais aussi de la poussière et de la *grana* dite « avariée » à la suite d'un accidentel séjour dans l'eau de mer après le naufrage du navire la transportant. Il rend également compte des tentatives de fraudes, de contrebandes et des attaques de convois par des corsaires ou flibustiers entre l'espace caraïbe et le continent européen.

Sa haute valeur résultait de son haut pouvoir tinctorial et de la solidité des couleurs obtenues avec des quantités moindres que celles exigées par le kermès : il fallait quinze fois moins de *grana* que de kermès et cinquante fois moins que de cochenille polonaise pour obtenir des couleurs plus éclatantes. Ainsi que le note Réaumur : « C'est à la cochenille qu'est due la facilité que nous avons aujourd'hui de faire les plus belles teintures rouges de toutes les nuances d'écarlate et de pourpre. On l'a employée pendant longtemps sans la connaître, sans savoir ce qu'elle était [...] ». » Et le botaniste Nicolas-Joseph Thiéry de Menonville, très influencé par Réaumur, rappelle dans sa dédicace au roi Louis XV de son *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille* : « C'est d'elle que l'on tire la plus superbe des couleurs, c'est une des matières colorantes la plus précieuse de la peinture [...]; c'est elle qui donne cette multitude de riches nuances, depuis le cramoisi jusqu'à la couleur de feu ; c'est elle qui dédommage les arts de la perte du murex des Anciens¹⁰. »

La gamme de couleurs est en effet très étendue, allant du jaune d'or au violet foncé, en passant par le cramoisi et l'écarlate. Les teinturiers européens, d'Amsterdam, Venise, Florence, Paris (Gobelins) comme du Languedoc, gardaient jalousement leurs « recettes », les dosages et les mordants (alun, alumine, sels d'étain...) associés à leurs techniques. La cochenille était essentiellement employée sur des supports d'origine animale, à savoir la

9 RÉAUMUR, René-Antoine. *Mémoire pour servir à l'histoire des insectes*, Paris, 1738.

10 THIÉRY DE MENONVILLE, Nicolas-Joseph. *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique*, Le Cap français, chez la Veuve Herbault, 1787.

soie, les laines fines, les cuirs fins, les plumes, ce qui renforçait son prestige et sa valeur. Sans faire disparaître l'usage du kermès, la *grana* mexicaine marque la fin de la suprématie de l'insecte méditerranéen.

Dans le sillage des teinturiers, des artistes peintres ont saisi les qualités du nouveau produit. Le Tintoret, fils d'un teinturier de Venise, en a récupéré sur des étoffes pour fabriquer ses couleurs. On retrouvera plus tard cette « économie de la récupération » en Amérique du Nord quand des Indiens utilisèrent des tuniques des officiers de l'armée britannique pour en extraire de la teinture en délaissant les uniformes des simples soldats teints à la garance. Le pigment était employé par les artistes pour approcher au plus près la couleur des modèles, pour retrouver sur la toile l'éclat ou les nuances des pièces teintes, comme le font Gherraert en représentant Devereux, corsaire anglais auteur d'une grosse prise de cochenille, mais aussi Rembrandt et Van Dyck.

Au XIX^e siècle, des marchands de couleurs, comme Sennelier à Paris, fournissaient cette matière première tinctoriale à des artistes tels Auguste Renoir (portrait de *Madame Léon Clapisson*), Vincent Van Gogh (*Chambre à coucher*), Paul Cézanne et, plus tard, Nicolas de Staël. Hors d'Europe, des auteurs d'estampes japonaises, Hiroshige (*Cent vues d'Edo*) ou Yōshū Chikanobu (*L'Empereur Meiji Mustsuhito et l'impératrice*) ont également utilisé la cochenille mexicaine ainsi que l'attestent des résultats d'analyses spectrométriques et chromatographiques. Au Mexique, les peintures murales de Raúl Anguiano (*Historia de los colorantes en Mexico*) rappellent cette ressource naturelle patrimoniale. L'État encourage aujourd'hui sa production un temps abandonnée à cause de la concurrence de colorants de synthèse dérivés de la houille. On perçoit cet effort et ce savoir-faire retrouvé dans le domaine de l'artisanat, en partie lié au développement du tourisme. Mais c'est le Pérou qui est actuellement le plus gros producteur et exportateur mondial de cochenilles.



Textile de l'artisanat mexicain (coll. personnelle, G. Buti).

Outre le murex et les cochenilles, un autre « rouge animal » est à classer parmi les matières premières pour artistes, mais non pour le pigment car il s'agit de l'« or rouge de la Méditerranée » à savoir le corail.

Le corail

La présence du corail rouge en Méditerranée est associée à un mythe ancien. Elle résulterait du sang versé par la Gorgone, monstre marin, décapitée par Persée parti délivrer Andromède. Dans les *Métamorphoses*, Ovide présente : « Les jeunes pousses nées sous la mer [...] qui absorbent alors le pouvoir du monstre : elles durcissent au contact de la mer et deviennent soudain rigides, sur les feuilles et les branches. » « Feuilles », « branches », « pousses », cette description du corail rouge, confondu avec un végétal, persiste à travers les siècles. Si Michelet le qualifie de « fleur de sang » (*La Mer*), il connaît les résultats des travaux de Jean-André Peyssonnel qui ont démontré la nature réelle du corail. À la suite de minutieuses observations, effectuées

notamment lors d'une mission en Afrique du Nord, ce médecin-botaniste marseillais, correspondant des académies, écrivait en 1725 :

« Ce que l'on pense être la fleur de cette soi-disant plante n'est rien d'autre qu'un petit insecte ressemblant à une petite ortie ou à un poulpe. Cet insecte se déplie dans l'eau et se ferme dans l'air. J'ai eu le plaisir de voir les jambes ou pieds de cette ortie bouger [...] Il déploie ses pieds et forme ce que nous avons pris pour de petites fleurs. En fait le calice de cette soi-disant fleur est le corps de l'animal sortant de son trou. »

Brut ou dégrossi, le corail rouge faisait parfois fonction d'amulette contre le mauvais œil. On raconte que le roi de Naples Ferdinand I^{er} en avait toujours une branchette dans une de ses poches afin d'éloigner les coups du sort. Il figurait dans des pharmacopées pour lutter contre les troubles circulatoires et parfois contre la peste. Réduit en poudre on le disait aphrodisiaque, ou destiné à favoriser la montée du lait chez les nourrices, ou encore à aider au percement des gencives des nourrissons. La recherche de protection se perçoit dans de multiples représentations comme sur celle de *La Vierge de la Victoire*, d'Andrea Mantegna, qui commémore le succès du marquis de Gonzague de Mantoue sur les Milanais (1495). Dans ce tableau, une énorme branche de corail est suspendue à l'aplomb de la Vierge et du corail se trouve également dans les guirlandes pour la protéger, ainsi que l'Enfant Jésus, souvent représenté par ailleurs avec colliers et rosaires ou *patenôtres* de corail. Car le corail rouge était surtout une matière première pour les bijoutiers-joailliers dans la création de bagues, bracelets, broches, médaillons, colliers, rivières, pendentifs, boucles d'oreille¹¹. Le corail était également associé à des objets prestigieux, à l'instar de l'épée de gala de Napoléon I^{er} avec incrustation sur le pommeau, et à de précieux matériaux comme l'or, l'argent, la calcédoine ou le marbre fin. Des objets de corail rouge étaient quelques fois déposés par les pêcheurs dans les chapelles dédiées à saint Pierre.



Nativité de corail (musée du Vieux Marseille).

Le corail rouge est surtout présent dans le bassin occidental de la Méditerranée, de Gibraltar à la mer Égée. Il est plus discret dans le bassin oriental, avec quelques échantillons ou « colonies » en mer Adriatique, en mer Ionienne et près des rivages turcs. Les cités italiennes ont très tôt exploité cette richesse sous-marine ainsi que le souligne la représentation, par Andrea Semino, du doge Simone Spinola issu d'un puissant lignage génois à la fortune liée au monde maritime : le chapelet de grains de corail indique à la fois le sentiment religieux du doge et l'intérêt commercial pour ce produit, tandis que son ample manteau écarlate, teint à la cochenille, constitue un autre marqueur de son opulence.

¹¹ KERTÉNIAN, Rémy et D'HÉROUVILLE, Éric. *Le Bijou provençal. Parures du quotidien et bijoux de fête*, Genève, Aubanel-Minerva, 2003.



Le Doge Simone Spinola par Andrea Semino (1567-1569).

La Sérénissime n'ignore pas le corail. Giambattista Tiepolo ne l'a pas oublié parmi les richesses tombant de la corne d'abondance qui symbolise le don de la mer fait par Neptune à Venise.

Le corail vit en général à moins de 50 mètres de profondeur et sa « cueillette », pour conserver la métaphore végétale, s'effectuait dans des lieux gardés secrets et selon diverses modalités. D'aucuns opéraient en plongée (apnée), d'autres à partir de la surface de la mer en utilisant des engins spéciaux maniés par un petit équipage monté sur une barque dite « coralline » en utilisant des « râteaux » pour racler les rochers ou une « croix de Saint-André » munie de petits filets pour récupérer le corail détaché de la roche. Viendront ensuite, aux XIX^e et XX^e siècles, les scaphandres, « pieds lourds » ou « scaphandres autonomes ».



Coralline et croix de Saint-André. Muséum national d'histoire naturelle (Paris), Ms 432. Salvador Juan, Réponse aux mémoires qu'on a envoyé à Barcelone à Jean Salvador apoticaire et correspondant de l'Académie royale des Sciences de Paris, sur les pêches qui se font aux côtes de Catalogne, XVIII^e s. Cliché G. Buti.

On arrachait le corail, on raclait les parois, ce qui est préjudiciable à la reproduction de la ressource, d'autant plus que la croissance du corail est lente : deux à sept millimètres par an, pour une durée de vie d'une vingtaine d'années environ, mais pouvant aller bien au-delà.

Sa transformation s'effectuait dans de petits ateliers en Provence (Cassis), en Corse, en Catalogne, en Ligurie (Savone, Gênes), en Toscane (Livourne) et dans quelques grandes fabriques. Dès le XVI^e siècle, Marseille a été un important centre de transformation de corail prélevé sur les rives provençales, italiennes et « barbaresques » (Afrique du Nord). Une manufacture royale y était établie à la fin du XVIII^e siècle sous la raison sociale Miraillet, Rémuzat et Cie (1781-1792). Elle employait près de 400 personnes (pêcheurs exclus), dont une majorité de femmes pour procéder au lavage, au tri et au polissage avant de les confier à des orfèvres, véritables artistes, pour utiliser au mieux les branches et les fragments. À partir du milieu du XIX^e siècle, Torre del Greco, près de Naples, est devenu et demeure la capitale mondiale du corail, aussi bien pour sa transformation que pour sa commercialisation.

Le corail rouge méditerranéen a été diffusé très tôt sur de vastes espaces. Des analyses permettent d'établir sa dispersion, de tracer, depuis le Néolithique, les routes empruntées qui vont, en sens inverse de celles de la soie, de la Méditerranée à l'Extrême-Orient. Sa présence est attestée en Mésopotamie dans des tombes royales du deuxième millénaire avant notre ère. Des fragments ont été retrouvés sur une barque massaliote du VI^e siècle avant notre ère et sur des armes dans des sépultures néolithiques du centre Var. Selon Pline « les Gaulois en ornaient leurs glaives, leurs boucliers et leurs casques. » Alexandre le Grand l'aurait diffusé jusqu'aux portes de l'Inde et Marco Polo, un millénaire après lui, jusqu'au Pays des Merveilles.

Ces circuits ont ensuite été contrôlés par les négociants des grandes places de commerce de Méditerranée occidentale : Gênes, Venise, Livourne, Marseille et Naples. Marseille redistribuait le corail rouge brut ou « ouvré » importé d'Afrique du Nord, de Corse, de Sicile et de Sardaigne. Des caisses étaient expédiées en Bretagne, vers Saint-Malo, mais surtout Lorient où étaient basés les navires de la Compagnie des Indes orientales. Une partie du précieux produit dirigée vers l'Afrique avait une fonction oubliée ou ignorée que rappellent les lectures de journaux de bord, de correspondances marchandes et de récits de voyageurs. Ainsi que l'écrivait l'abbé Poiret à la fin du XVIII^e siècle : « C'est en partie avec ces colifichets [olivettes, pendants et colliers embarqués] que nous achetons des esclaves en Afrique¹². » Un autre voyageur, Louis de Grandpré, a noté à propos d'Africains rencontrés : « Ils sont excessivement avides de corail rouge ; c'est le comble du luxe, et ils le recherchent avec ardeur pour leur parure¹³. » L'observation avait été faite, dès la fin du XVII^e siècle, par le voyageur hollandais Dapper : « Parmi les marchandises que les Nègres recherchent avec le plus d'empressement et que les Hollandais ont l'habitude d'apporter, figure le corail en roche [...] C'est avec ce produit, ainsi que les dentelles, l'eau-de-vie et le cristal que les étrangers font au Sénégal le plus de profit¹⁴. »

Outre cet usage en Afrique noire, le corail rouge était exporté en Asie par voie maritime et pistes caravanières. Il était utilisé en Inde (Pondichéry, Madras, Calcutta) pour décorer des objets de valeur (instruments de musique, mobilier, parures) et au Tibet comme moyen de paiement, y compris, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, pour le versement du tribut dû à la Chine. Les Européens apportaient aussi directement des caisses de corail brut ou travaillé à Hong Kong et surtout à Canton.

Conclusion

Murex, cochenilles et corail rouge : ce sont assurément trois matières premières de nature différente pour une même couleur, avec diverses nuances mais pour un égal prestige, qui appellent à de nécessaires recherches complémentaires. Répondre aux invitations d'historiens de l'art, comme Georges Roque, en ne privilégiant pas le seul angle esthétique, en ne retenant pas le seul champ symbolique mais dans la perspective d'une histoire matérielle de la couleur, exige des études aux multiples ramifications¹⁵. La valeur esthétique doit être corrélée à la valeur économique et à la valeur socio-politique. Car la rareté, donc la cherté du produit, participe au prestige de la couleur recherchée par une élite. Là se situe l'intérêt, mais aussi toute la complexité de cette démarche plurielle, de travaux pluridisciplinaires qui contribuent à proposer un autre regard sur la couleur, sans en détruire la dimension poétique qui lui est associée.

12 POIRET, abbé. *Voyage en Barbarie ou lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785 & 1786*, Paris, chez J.B.F. Née de La Rochelle, 1789, t. II, p. 317.

13 GRANDPRÉ, Louis de. *Voyage à la côte occidentale d'Afrique fait dans les années 1786-1787*, Paris, Dentu, 1801, p. 71.

14 DAPPER, Olfert. *Description de l'Afrique*, Amsterdam, chez Wolfgang, Waesberge, Boom et van Someren, 1686, p. 236.

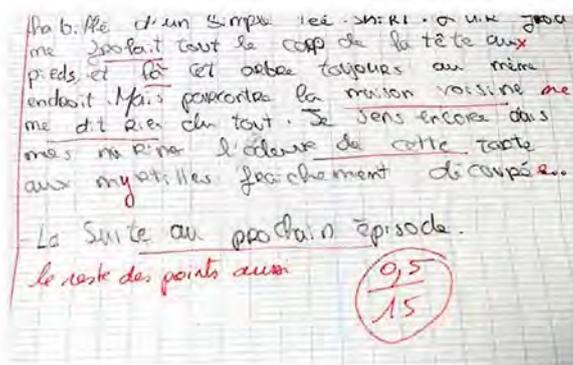
15 ROQUE, Georges. *La cochenille, de la teinture à la peinture. Une histoire matérielle de la couleur*, Paris, Gallimard, 2021.

QUAND LES ÉCOLIERS VOIENT ROUGE

Monique BROUSSAIS

Le rouge de nos souvenirs d'écoliers

Qui n'a pas été traumatisé par les appréciations écrites en rouge dans la marge de nos cahiers ou par les ratures infligées par nos instituteurs ou professeurs sur nos copies ? Cette fameuse encre rouge contrastant avec l'encre violette de l'écolier était utilisée pour que les annotations apparaissent immédiatement.



Déjà au Moyen Âge les moines copistes écrivaient à l'encre rouge pour mettre en valeur les titres ou certains passages de leurs manuscrits. Cette encre se fabriquait parfois avec du carmin, matière colorante préparée avec la cochenille mais aussi avec du bois de Brésil macéré dans de l'alcool ou infusé dans le vinaigre auquel on ajoutait une dissolution de gomme arabique.

À l'heure actuelle, les enseignants font usage du stylo rouge bien accepté si l'élève reçoit des bonnes notes. Par contre, en cas de mauvaises notes accumulées, ces alertes rouges peuvent être assez déprimantes pour un élève, qui reçoit une image négative de lui-même remettant en question ses capacités. D'autre part, le blâme retombe sur le professeur qui se trouve moins apprécié.

Afin de mettre fin à ces problèmes, certaines écoles optent pour les corrections en vert ou le bleu, couleurs moins agressives. Nous ne pensons pas que cela va révolutionner le monde de l'éducation.

Un autre souvenir reste en mémoire : le fameux livre de prix à couverture rouge.

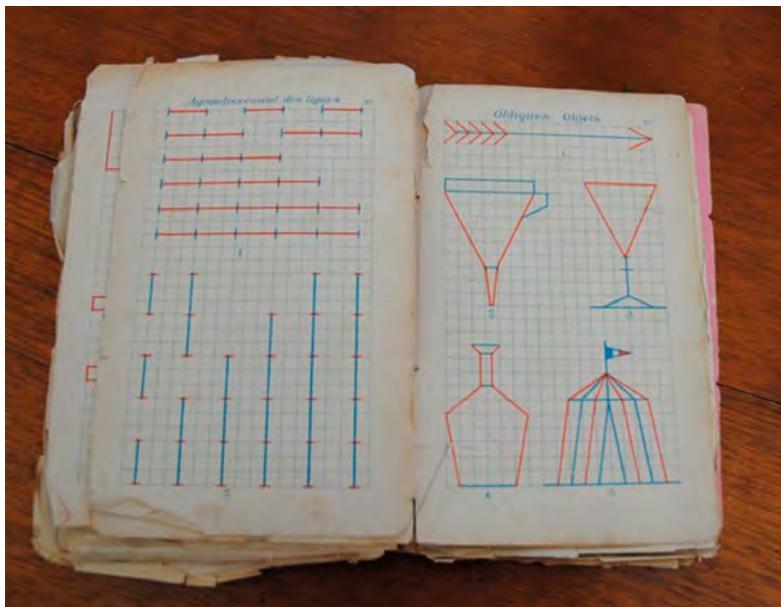
Fénelon dans son *Traité de l'éducation des filles* publié en 1667, propose déjà que les enfants méritants puissent « recevoir un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés ».

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les livres de prix offerts aux plus méritants étaient destinés à perfectionner les élèves et non pas à les distraire. Le rôle particulier de récompense était indiqué par l'aspect extérieur du livre qui, habillé d'une couverture en pleine peau souvent rouge, portait généralement les emblèmes ou les armoiries de l'établissement scolaire.

Au XIX^e, on s'oriente vers des ouvrages de littérature classique puis vers des auteurs moins connus. Des livres aux couvertures rouges sont enrichis de décors romantiques, volutes et arabesques florales, frappés d'or récompenseront les meilleurs élèves. Les deux célèbres maisons d'édition Mame et Hetzel ont concouru à faire du livre de prix un monument destiné à impressionner durablement les enfants et leur famille.

Remarquons que le bel état de conservation de certains de ces livres laisse supposer qu'ils n'ont pas toujours été lus en proportion du nombre d'enfants qui les ont eus en main.

Après la dernière guerre mondiale, en 1947, la Bibliothèque Rouge et Or met sur le marché une collection plutôt luxueuse décernée comme livres de prix. Ces premiers volumes sont recouverts de toile rouge. Puis dans les années 50, la toile rouge est abandonnée pour un cartonnage de couleur crème décoré de losanges surlignés de rose contenant des dorures. C'est la fin des beaux livres de prix aux couvertures rouges, véritables symboles de fierté récompensant le travail bien fait, que ceux qui en possèdent encore, conservent avec respect dans leur bibliothèque.



La couleur rouge et les écoliers

À l'école maternelle, au royaume de l'imaginaire, le rouge est roi. Nous avons tous pu constater que les enfants, dès leur plus jeune âge sont attirés par la couleur rouge. Proposez-leur un ensemble de petites voitures. La majorité d'entre eux choisira la voiture de course rouge pour animer leur circuit ou le camion de pompier matérialisé en taille différente et pris d'assaut sur les manèges. Mais pour un jeune enfant, le personnage qui le fait le plus rêver et alimente son imaginaire est bien sûr le père Noël.

Au Moyen Âge, saint Nicolas, protecteur des enfants, des veuves et des gens faibles, était déjà représenté vêtu d'une cape carmin et arborant une longue barbe blanche. Une couleur qui a subsisté lorsque les colons hollandais ont emporté avec eux sa légende aux États-Unis, dans le courant du XIX^e siècle. Puis dans les années 1930, Coca-Cola lance une grande campagne de publicité. Un artiste américain dessine un vieillard sympathique, bedonnant, vêtu de rouge et blanc. Ainsi est né le père Noël que l'on connaît aujourd'hui.

En 1939, un chant puis un livre de conte sont créés à partir d'un récit populaire américain. Le père Noël doit affronter des conditions météorologiques si mauvaises qu'il risque d'être en retard dans sa livraison de cadeaux. Dans cette histoire, il réussit à les distribuer grâce au nez lumineux de son neuvième renne prénommé Rodolphe qui est en tête du traîneau.

Curieusement ce petit renne a intrigué deux chercheurs norvégien et hollandais qui se sont lancés dans une étude très sérieuse pour savoir pourquoi le bout du museau de l'animal pouvait être rouge !

Ils ont fait courir des rennes sur un tapis roulant et ont repéré des zones d'une couleur rouge vif au niveau du museau, trahissant une zone d'échanges thermiques avec l'extérieur, par l'intermédiaire de la respiration. L'oxygène transporté par les globules rouges donne sa couleur au sang et... au nez de Rodolphe. Heureusement que les enfants qui entendent ou lisent ce conte ne se posent pas toutes ces questions.

Ils ne s'en posent pas non plus, lorsqu'ils réclament, écoutent, lisent et relisent *Le Petit chaperon rouge*.

Michel Pastoureau, historien médiévisse français, spécialiste de la symbolique des couleurs, réfute les explications habituelles évoquant le danger encouru par la petite fille habillée de rouge : la cruauté sanguinaire du loup qui incarne le Diable et plus précisément l'analyse psychanalytique qui veut que le rouge soit symbole

de sexualité puisque la petite fille veut partager le lit de l'animal. L'historien opte plutôt pour l'hypothèse suivante : au Moyen Âge, habiller les enfants de rouge, en particulier les filles, était une pratique courante surtout en milieu paysan. Dans les versions les plus anciennes de ce conte il est écrit que la fillette est née le jour de la Pentecôte et aurait été vouée à la couleur rouge, couleur de l'Esprit Saint. Que ce conte né aux environs de l'an mille sous le titre *La Petite robe rouge* se termine bien ou mal selon les adaptations de divers auteurs, souvent les petites filles souhaitent être déguisées en chaperon rouge alors que leurs homologues masculins préfèrent un habit de pompier.

À l'heure actuelle, les enfants scolarisés en maternelle fréquentent très tôt et régulièrement les médiathèques créées dans les communes. Dans ces lieux agréables et bien fournis, nous avons relevé que les auteurs et les éditeurs font preuve d'ingéniosité et que le livre ayant pour thème le rouge figure à profusion. Les couvertures lumineuses attirent le regard et provoquent obligatoirement des émotions.

Quelques-uns de ces ouvrages où émotions et sentiments comme la peur, la colère, la timidité, la fierté sont évoqués uniquement par la couleur rouge, ont retenu notre attention :

Le Livre en colère de Ramadier et Bourgeau :

Ce livre est tellement en colère qu'il est tout rouge. L'enfant va devoir le calmer en y trouvant des outils et des solutions qu'il pourra appliquer afin de dominer ses propres colères. Petit à petit le livre se détend et prend une couleur rose apaisante.

Le Point rouge de Carter :

Un point rouge se promène parmi d'étonnantes créations de papier cachées entre les pages du livre. Cette proposition ludique développe l'observation attentive. Il faut bien regarder et ne pas hésiter à tourner le livre dans tous les sens pour admirer ces sculptures et, au cœur de chacune d'elles, trouver... le point rouge !

Rouge de Marc Pouget :

Une photo de l'objet rouge et une présentation artistique permet aux enfants de découvrir formes et trésors naturels.

La Pomme rouge de Kazuo Iwamura :

Cet album, aux dessins crayonnés en noir et blanc est plein de poésie. Une histoire de partage, de gourmandise, de générosité dans laquelle les illustrations de traits ronds estompées mettent en valeur la tache rouge de la pomme et donnent une impression de douceur.

La Petite tache rouge de Marta Pahringer et Eric Battut :

L'album raconte le voyage d'une petite tache rouge qui, curieuse, part à la découverte d'autres paysages. Elle arrive ainsi dans le pays vert, au pays du froid tout blanc, dans la contrée des fleurs rouges. Elle traverse le désert, plonge dans l'eau bleue, pour finalement revenir chez elle pleine de rêves. Cette petite tache rouge qui fait preuve d'énergie, qui se dépense représente la confiance que chacun peut avoir en soi.

Les Aventures de la petite boule rouge de Valérie Latore et Chevalier :

Les auteurs font vivre une bulle rouge de chewing-gum qui s'envole et devient ballon, fleur, pomme, papillon. Une jolie aventure où la bulle rouge navigue au milieu d'un graphisme noir et blanc, source d'histoires à inventer au fil des pages.

Aujourd'hui... Je suis de Mies Van Hout :

À l'aide de pastels et de craies, l'auteur a dessiné des poissons avec ironie et humour. Les enfants peuvent se reconnaître dans toutes ces émotions et ces humeurs dans les 22 pages de l'ouvrage.

Passons maintenant sur de nombreux titres qui ont attiré notre attention : *Le Petit poisson rouge*, *Le Petit dragon aux yeux rouges*, *La Petite poule rouge*, *Rouge matou*, *La Libellule rouge*.

Et quittons l'école maternelle non sans avoir chanté : *Pomme de rainette et pomme d'Api, d'api, d'api rouge* qui dans la logique enfantine devient : « Tapis, tapis rouge ou Petit tapis rouge !! »

À l'école élémentaire, les écoliers trouvent un sens à la couleur rouge

L'Arc en ciel, une poésie d'auteur anonyme fait s'exprimer chaque couleur et le rouge en dernier. Voici l'extrait :

À ce moment n'y tenant plus, le Rouge s'écrie :
Je suis le chef au-dessus de vous tous ! Je suis le sang de la vie, la couleur du danger et du courage. Je suis le feu, mais aussi la couleur de la passion et de l'amour, des roses et des coquelicots. Sans moi la terre serait aussi morne que la lune.

À partir de ce texte, nous avons demandé à un groupe d'élèves de cours moyen (9 à 11 ans) ce que représente pour eux cette couleur. Nous avons constaté que le rouge attire, fait peur, enchante, interdit, souligne, réchauffe.

C'est du sang, c'est le feu, il fait chaud, il y a un danger
Il n'y a pas un rouge mais des dizaines, des centaines de rouges.
On peut voir rouge, devenir tout rouge, être rouge de colère, de honte, rouge comme une tomate, un coq, un coquelicot.
On boit du rouge, on a un nez rouge, on va dans le rouge.
Les pompiers et leurs camions sont rouges, il y a des feux rouges et la Croix-Rouge
Les sens interdits sont rouges.
On déroule le tapis rouge pour les stars, on agite les drapeaux rouges pour montrer qu'on fait la guerre... dans les manifs !

Dans notre commune, les élèves de l'école bénéficient de l'aide d'une animatrice très compétente qui les accueille chaque semaine dans la médiathèque Marcel-Marlier dont elle a la responsabilité. Travaillant sur les sentiments et les émotions, elle a fait étudier le tableau *Métropolis* de Georges Grosz. Après une observation attentive, les enfants ont écrit ce poème collectif dans lequel toute la symbolique de la couleur rouge est mise en valeur :

La ville toute en rouge
Où les personnes dans tous les sens bougent
Une armée de créatures effrayées
S'agite devant les cafés fermés
Leurs visages tristes et apeurés
Cachent leurs cœurs broyés.
Les engins affolés
Parcourent la ville étoilée
Les lampadaires éclairent les individus à la peur débordante
Cette agitation, telle une fourmilière grouillante
Entraîne la foule dans une valse tournoyante.

Après cette étude, un atelier de travaux manuels a suivi.

La Ville des émotions a pris naissance à partir de boîtes de cartons peintes en rouge : la caserne des nerfs à vif, l'école des élèves énervés, l'hôtel de l'agacement, la salle spectacle des hurlements, le magasin bricolage casse-tout ont été placés le long de la ruelle de la hargne, du rond point de la fureur et de l'avenue de la rage.

Après avoir vécu et exposé cette expérience, je terminerai mon propos par la couleur rouge dans les manuels scolaires. Le terme manuel scolaire est utilisé lorsque l'ouvrage comportera des textes accompagnés d'exercices et de consignes pédagogiques. Ce support au contenu éducatif, évoluera constamment avec les méthodes d'enseignement et avec les progrès techniques du livre, sa commercialisation et sa distribution.

En 1454, l'invention de la presse à imprimer permettra la publication du premier manuel scolaire 30 ans plus tard. Ce recueil en latin : *Les Lettres de Gasparin de Bergamo* est imprimé à Paris.

En 1782, la maison Belin est la première maison d'édition à publier des ouvrages dits « de connaissance » destinés aux écoles et aux universités.

En 1792, les Révolutionnaires, notamment Lakanal et Condorcet, envisagent l'édition de manuels financée par la Nation et en 1833 le ministre Guizot passe des commandes massives à des éditeurs tels qu'Hachette.

En feuilletant les manuels édités à partir de la III^e République, nous trouvons bien sûr de nombreux ouvrages exclusivement en noir et blanc, qui proposent des dessins et parfois des photos permettant de retenir l'attention des élèves.

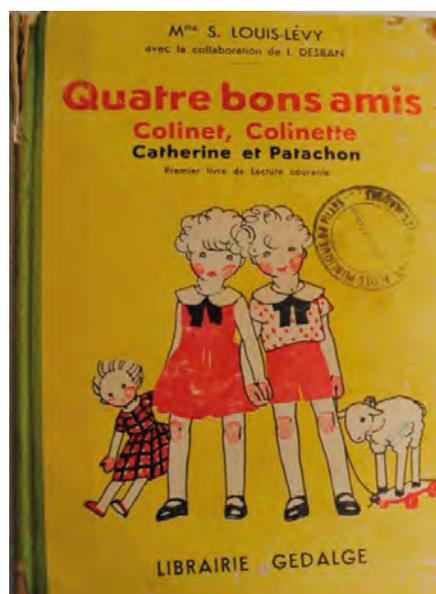
Par contre, un guide du maître du pédagogue Eugène Cazes, édité au moment de la création de l'école publique comporte des dessins de couleur rouge et bleue illustrant le chapitre consacré à cette discipline. En 1924, Hachette publie deux célèbres livres de lecture de Kleber Seguin, inspecteur de l'Instruction publique. *Line et Pierrot*, *Jeannot Jeannette* sont exclusivement en noir et blanc seule la tranche de ces livres est rouge ce qui permet aux écoliers de les repérer plus facilement.

Après la première guerre mondiale, le matériel typographique s'améliore et la couleur commence à faire son apparition dans les manuels scolaires. De très nombreux éditeurs optent pour la couleur rouge afin de rompre avec la monotonie du noir et blanc et surtout de retenir l'attention des élèves habitués à cette couleur utilisée par le maître pour souligner, préciser, corriger.

Dans des livres de lecture, d'histoire de France, les personnages principaux ont des tenues rouges. Le pays, la région sont mis en valeur, cernés de rouge dans les livres de géographie. Les manuels de Leçons de choses, et de calcul surlignent en rouge les leçons à retenir.

Il nous faut cependant émettre une remarque : les couleurs rouge et quelquefois verte sont utilisées. Dans *Le Voyage de Macoco*, livre de lecture du cours préparatoire, écrit en 1960 par madame François, directrice d'école au Mourillon et madame Caron, inspectrice toulonnaise, les couleurs utilisées ne répondent plus aux normes actuelles qui recommandent de faire attention aux élèves daltoniens.

Pour conclure il faut reconnaître que les éditeurs actuels qui inondent le marché de manuels très colorés répondent à l'objectif souhaité par les enseignants : « Un manuel scolaire c'est un monde... il faut qu'il y ait de la vie ! »



LE ROUGE DANS LES RECHERCHES ARTISTIQUES DU XX^e SIÈCLE

Lucette MAIGRE

Si la couleur rouge apparaît fréquemment dans les ouvrages pour enfants, si elle a toujours fourni, de nombreux motifs à la littérature pour adultes, il semble qu'il y ait actuellement un engouement accru pour le rouge comme en témoignent de nombreux titres de romans français ou étrangers : *Rouge Brésil*, *Le Collier rouge*, *L'Herbe rouge*, *Mon nom est Rouge*, *La fin de l'homme rouge*, *L'Homme en rouge*... Le cinéma s'est emparé aussi de cette mode. Citons le film récent de Bentoumi : *Rouge*. Le théâtre semblait être resté à l'écart de cette frénésie de rouge. Pourtant, en 2019 à Paris au théâtre Montparnasse, une pièce a remporté un grand succès. Jean-Marie Besset a adapté une œuvre théâtrale américaine de John Logan qui avait triomphé à Broadway en 2009. Son titre est simple et explicite : *Rouge*. Au lieu d'indiquer, selon la tradition, le nom du héros ou le thème de la pièce, ce titre propulse au rang de personnage principal une couleur éclatante. Mais évoquer une couleur au théâtre semble risqué. Peut-on capter l'attention d'un public en mettant en scène une couleur ? Le grand succès de la pièce nous conduit à étudier son mécanisme et les significations de cette couleur rouge.

Une intrigue très simple



La pièce met en scène le célèbre peintre américain Rothko et son jeune assistant Ken.

Qui est Rothko ?

Marcus Rothkowitz naît en 1903 dans l'empire russe, émigre avec sa famille en 1913 aux États-Unis, prend la nationalité américaine, anglicise son nom et devient Mark Rothko. Il aime la musique, la littérature, il lit et relit Nietzsche. Peintre talentueux, professeur d'université, il donne des cours sur l'art moderne et sur la couleur. Il étudie l'art européen, anime des conférences et dirige des colloques sur l'art contemporain international. En 1950, il voyage longuement en Europe, se passionne pour les fresques de Pompéi et fréquente assidûment les musées. Il rompt alors avec le style figuratif et se met à peindre d'immenses toiles en à-plat, parfois monochromes, parfois faites de bandes colorées. Il devient une star dans le milieu artistique. À New York à la fin des années 1950, l'héritière d'une dynastie des alcools Seagram fit édifier sur Park Avenue un building de prestige et lui commanda des panneaux muraux pour décorer le luxueux restaurant de l'immeuble. Rothko signa un contrat de deux millions de dollars pour trente grands panneaux. Prenant conscience que son art allait devenir une pure opération commerciale, il finit par se rétracter. Sa palette s'assombrit peu à peu. En 1970, il se suicida. Il avait soixante-sept ans.

L'action est réduite

La pièce *Rouge* est fidèle au parcours et à l'esprit de la peinture de cet artiste. Le dramaturge représente un moment restreint de la vie du célèbre peintre. Rothko vient d'engager le jeune Ken, pour l'aider à préparer les panneaux muraux rouges qui vont décorer le restaurant. Un seul lieu scénique : l'atelier du peintre et son décor : des tables, des pots de peinture, de vieilles casseroles pour touiller la peinture, un électrophone et des disques ; aux murs des panneaux rouges ; au sol des taches rouges. Peu d'action : tout en peignant, les deux personnages débattent de l'art, du processus de la création et de la couleur rouge. Peu de mouvements sur scène, Ken mélange les pigments, touille et fait chauffer les mixtures pour les enduits de base. Puis les deux hommes peignent rapidement des bandes horizontales rouges sur un grand panneau blanc. Le rouge envahit progressivement l'espace. Peu de grandes tirades, des répliques brèves, du silence et de la musique. Nous sommes dans un huis clos. L'action progresse uniquement selon les mouvements d'humeur du peintre.

Les relations entre les deux personnages sont difficiles

Le peintre, misanthrope, dominateur, malmène son assistant, lui reproche son manque de culture. Il le charge de préparer la couleur rouge en mélangeant des pigments : « Donne-moi le noir n° 4 et le premier marron », « une pincée de noir et deux fois plus de marron ». Ken déclare naïvement qu'il faut du rouge dans la mixture. Rothko en colère le met au défi de dire ce qu'est le rouge : « Ça signifie quoi, pour moi, du rouge ? Tu veux dire écarlate ? Tu veux dire cramoisi ? Tu veux dire prune, vermeil, magenta, bordeaux, saumon, carmin, corail, aubergine, lie de vin ? Tout sauf rouge en fait. C'est quoi "du rouge" ? » Question fondamentale en effet. Deux conceptions s'affrontent. Pour Ken, le rouge est partout dans la vie courante. Le rouge, c'est « le vin, le rouge à lèvres, les betteraves, les tomates, les feux, le père Noël. Le rouge est la couleur de la joie, de la fête, de la séduction ». Mais pour Rothko, le rouge c'est « le sang, le soleil de Rousseau, le drapeau de Delacroix, la robe d'El Greco, le drapeau russe, le drapeau nazi, le drapeau chinois, la lave, la flamme, les fauvistes morts... le sang dans le lavabo... », « Satan... donc... du rouge ». Le rouge renvoie au passé, au pouvoir, à la révolte, au crime et à la mort. C'est une couleur chargée de symboles contradictoires et riches de variations.

Le peintre et la tradition picturale européenne

Les fauvistes

Pour capter cette couleur si puissante, Rothko reconnaît avoir étudié les peintres européens. Dans la pièce, il déclare que le rouge, c'est pour lui « les fauvistes morts » et le grand maître Matisse. L'expression « les fauvistes morts » semble désigner la dizaine de jeunes peintres, tels Derain, Vlaminck ou Marquet, qui, de 1904 à 1908, firent flamber les paysages, qui utilisaient la couleur pure sans respecter la réalité, qui simplifiaient les formes, abolissaient les perspectives et supprimaient les ombres. À Paris, au Salon d'Automne de 1905, la galerie qui exposait leurs tableaux fit scandale. Parlant d'un buste d'enfant du sculpteur Marquet exposé au milieu de la salle, un critique s'écria : « C'est Donatello chez les fauves » Ce mot employé péjorativement donna son nom à cette avant-garde. Le public était outré par les audaces chromatiques. Le rouge agressif flamboyait partout. Les couleurs devenaient, selon Derain, « des cartouches de dynamite, elles devaient décharger la lumière ». Ce salon fut un choc qui ébranla l'art et le fit basculer dans la modernité.

Matisse



Matisse fut le représentant le plus célèbre du fauvisme. Dans ses *Écrits et propos sur l'art*, Matisse célébra la couleur pure : « Le fauvisme est venu du fait que nous nous placions tout à fait loin des couleurs d'imitation et qu'avec des couleurs pures, nous obtenions des réactions plus fortes... La couleur surtout et peut-être plus encore que le dessin est une libération », « Je sens par la couleur, c'est donc par elle qu'une toile sera toujours organisée. » Le fauvisme, bien qu'éphémère, eut une grande influence en Europe et en Amérique. Matisse fut exposé très tôt aux États-Unis. Le peintre réel Rothko était fasciné par la puissance du rouge qui domine dans les tableaux de Matisse inspirés par la lumière du Sud et par un séjour à Collioure. Dans la pièce, Rothko célèbre longuement la magie du rouge de Matisse.

« Matisse. L'atelier rouge. C'est un tableau de son propre atelier. Les murs sont rouge brillant, le sol et les meubles, tout est rouge, comme si la couleur avait débordé hors de lui et avait tout englouti. Quand le Moma a exposé ce tableau pour la première fois, je suis resté des heures devant. Tous les jours, j'y allais... On peut même dire que tout ce que je fais aujourd'hui, c'est traçable jusqu'à ce tableau, à toutes ces heures passées devant, à laisser le tableau opérer, à le laisser bouger... Plus je le regardais, plus il m'absorbait, plus il respirait, j'étais totalement saturé, englouti... C'était des vastes plaines de rouge, des masses énergiques de couleur, c'était une telle émotion. [...] Et le pompon, c'est que l'atelier de Matisse n'était pas rouge du tout. Les murs étaient blancs. » Ce tableau n'est pas exceptionnel dans l'œuvre de Matisse. En 1906, il peignit *Les Tapis rouges* où s'exprime sa passion pour les étoffes et l'influence de l'art islamique ; en 1908, *La Chambre rouge*. L'étendue rouge, sans démarcation entre les murs et la table, met en valeur la servante et les arabesques bleues. Le tableau avait d'abord été vert puis bleu. En 1909, Matisse le repeignit en rouge pour mieux faire ressortir le contraste avec le paysage visible à travers la fenêtre. Pour Rothko, Matisse était le grand maître qui, par la couleur pure suscitait une émotion à son paroxysme. Matisse cherchait à créer une harmonie chromatique pour célébrer l'univers : « J'ai choisi de garder par devers moi tourments et inquiétudes pour ne transcrire que la beauté du monde et la joie de vivre ». Mais Rothko est un grand tourmenté pour qui le rouge éveille d'autres émotions.

Les tourments du peintre aux prises avec le rouge

Un rouge ambivalent

Rothko ne cesse de travailler avec une méticulosité artisanale à cette couleur rouge, pour faire pulser des grands pans de rouge, pour produire des vibrations, des rythmes, des symboles : « Regarde la tension entre les blocs de couleurs », « Ils se repoussent et se retirent dans une joute tranquille... Plus on les regarde, plus ils bougent... ils pulsent ». Avec sa peinture abstraite, il recherche les chocs émotifs, il veut faire irradier la couleur, faire surgir une lumière intérieure et créer une symphonie chromatique. Mais le rouge lui échappe. Pourtant, à la scène 3, Ken est saisi par une forte émotion. La couleur rouge lui rappelle une scène tragique : le sang séché de ses parents assassinés. « À la fenêtre, toute cette neige... et puis le sang. Le lit est maculé de sang. Et le mur. Ils sont dans le lit. Des coups de couteau... Des cambrioleurs... La poignée de la porte, avec le sang, est... rouge ». Le peintre est également troublé : « Quand j'étais gosse, en Russie, j'ai vu des Cosaques massacrer des gens et les jeter dans des puits ». Les deux personnages trop émus changent pudiquement de sujet. Le rouge leur rappelle le sang et la mort, des images personnelles insupportables car mortifères.

Une vision pessimiste du monde

Le peintre est conscient que sa recherche d'une couleur absolue est vouée à l'échec : « On cherche à capturer le fugace, le miraculeux, à arrêter le temps... On est fou, en fait... On s'obstine à vouloir rendre le rouge noir ». Cette vision pessimiste est liée en partie au contexte international. La grande dépression avait sapé la confiance des Américains dans le système libéral et capitaliste. La seconde guerre mondiale eut des répercussions importantes. Beaucoup d'artistes, d'écrivains, de musiciens, de dramaturges avaient dû fuir le nazisme qui pourchassait « l'art dégénéré ». L'occupation en France avait accéléré l'émigration. Alors que Paris, au début du XX^e siècle, était le grand centre artistique international, New York devint le lieu de l'avant-garde. Les artistes cherchaient un nouveau langage conforme aux bouleversements de l'époque. Par des couleurs saturées, en supprimant les références au monde réel, ils exprimaient leur sentiment tragique du monde. Dès 1947, Rothko devint un peintre abstrait. Ses recherches picturales se concentrèrent sur la lumière, la couleur, les virtualités du rouge. Il ne donna plus que des numéros à ses tableaux, sauf pour *L'Hommage à Matisse*, tableau abstrait de 1954 dans lequel interagissent les couleurs franches, bleu, jaune et vert. Rothko ne cessa pas d'admirer le peintre figuratif alors que lui-même avait choisi l'abstraction. À cette époque de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest, la CIA incitait les peintres à surpasser l'art figuratif de l'URSS qui exaltait les grandes figures du communisme. Elle les finançait généreusement et encourageait la peinture abstraite pour affirmer la supériorité de l'Ouest et la liberté de l'artiste.

La défaite finale : un rouge qui devient noir.

Rothko perd peu à peu de son assurance. Il pensait être le meilleur, se félicitait d'avoir « écrabouillé » Picasso. Mais on assiste à un revirement. Rothko rentre furieux d'une exposition de jeunes artistes qui, dit-il, essaient de l'assassiner. Il s'insurge violemment contre « les peintres de maintenant qui ne peignent que... des œuvres de circonstances, des œuvres jetables comme des kleenex ». Ken lui tient tête, l'accuse d'être un tyran égoïste, hypocrite et capable de compromissions, lui déclare que son art est démodé. Le Pop Art et Andy

Warhol triomphant. Rothko n'est plus que « le dernier souffle d'une génération qui meurt ». Rothko essaie pathétiquement de défendre ses tableaux rouges, de se persuader que le restaurant sera un lieu spécialement créé pour eux, « un lieu sacré » qui assurera leur pérennité. Ken se moque cruellement de lui : « Le Grand prêtre de L'Art moderne peint les murs du Temple de la consommation ! »

Dans la dernière scène, Rothko rentre déprimé de sa visite au restaurant qu'il doit décorer. Les didascalies indiquent qu'il est accablé, les mains et les avant-bras dégoulinants de rouge. C'est de la peinture, mais on dirait du sang. Ken et les spectateurs pensent qu'il s'est tailladé les poignets. Rothko, dans une tirade pathétique, exprime son dégoût pour le lieu et son cérémonial chic. « Tu es perdu, tu touches le fond, les voix... c'est un caquetage de singes et des aboiements de chacals. C'est pas humain ». Sa prise de conscience douloureuse le conduit à annuler son contrat par un bref coup de téléphone. Et il vire brutalement son assistant. Pour la dernière fois, Rothko lui pose la question du début de la pièce « Qu'est-ce que tu vois ? » Réponse de Ken : « Du rouge » et il s'en va. Le peintre resté seul regarde son tableau fixement et dit « Du rouge... Du noir... Noir... », couleur symbolisant la mort que se donnera le peintre réel dix ans plus tard. La pièce s'achève sur une note tragique.

Conclusion

Cette pièce sur l'art et la création révèle donc toute la richesse et l'ambivalence du rouge. Elle est certes une satire du marché de l'art contemporain qui accorde du prix surtout à la signature de l'artiste. À la même date, 2009, Yasmina Reza dans la pièce *Art* a mis en scène trois amis qui se chamaillent devant une grande toile blanche, achetée très cher par l'un d'eux qui s'en glorifie. Mais *Rouge* montre surtout les tourments d'un peintre abstrait qui recherche la perfection, pour qui de grands panneaux muraux doivent être comme une fresque de Michel-Ange et qui s'évertue à capter les virtualités d'une couleur absolue. Il doit s'avouer vaincu, comme au XIX^e siècle, Claude Lantier, le héros de *L'Œuvre*, roman de Zola. Dans la pièce, la couleur rouge, éclatante, puissante, comporte une dimension tragique. Le rouge est à la fois pulsation de vie et pulsion de mort. Le noir finit par engloutir le rouge. À la même époque que Rothko, Nicolas de Staël a peint un beau tableau rouge, *Le Concert*, avant de se suicider en 1955. La couleur rouge si fastueuse et si puissante peut devenir mortifère.

COMMUNICATIONS PRÉSENTÉES DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE COVID-19

LE PRINCIPE DE PRÉCAUTION, AVANCÉE DÉMOCRATIQUE OU PARALYSIE DU PROGRÈS ?

Gabriel JAUFFRET

Nous ne sommes ni philosophe ni scientifique, et encore moins médecin ou juriste. Mais, journaliste, nous avons toujours regretté d'avoir dû répondre à l'instantanéité. Notre compagnie nous offre le temps de la réflexion et de l'analyse, et c'est en citoyen que nous aborderons le principe de précaution qui s'inscrit dans un contexte arbitraire à l'encontre de l'image positiviste de la science et du rationalisme, fondements de notre société. Mais qu'en est-il de ce fameux principe de précaution aujourd'hui inscrit dans notre constitution et dans lequel certains reconnaissent une avancée de la démocratie participative, alors que d'autres le récuse en alléguant qu'il échappe à toute analyse cartésienne.

Plusieurs étapes ont marqué la reconnaissance du principe de précaution et sa consécration. Dans les années 1960, la globalisation du monde, la perception de notre Terre planète unique et fragile étaient des notions encore peu répandues. En 1968, le club dit de Rome, groupe transdisciplinaire, s'interrogeait sur les bouleversements connus par notre planète, mais ses conclusions et ses propositions auront un impact limité. C'est au courant des années 1970 que se dessine en Allemagne le principe de précaution. Il est popularisé par le philosophe allemand Hans Jonas¹ installé aux États-Unis. Hans Jonas entendait apporter une réponse aux problèmes environnementaux et aux questions relevant du génie génétique. Il conférait à l'homme une nouvelle responsabilité, celle de refuser d'entreprendre toute action pouvant mettre en danger l'existence des générations futures, en appelait à l'humilité et recommandait d'accorder la préférence aux prévisions les plus pessimistes. Le principe de précaution plus ou moins bien explicité, existait bien dans nombre de pays sous formes de lois, de chartes, de conventions, mais il faudra attendre véritablement sa validation en 1992, après bien des turpitudes, par une conférence des Nations unies qui se tint à Rio de Janeiro. La conférence adoptait une déclaration comportant vingt-sept principes dont le principe quinze stipulait qu'en cas de risques de dommages graves ou irréversibles, l'absence de certitudes scientifiques absolues ne devait pas servir de prétexte pour remettre à plus tard l'adoption de mesures effectives visant à prévenir la dégradation de l'environnement. Le 7 février 1992, le traité de Maastricht ratifié en 1993 par référendum par la France, comportait un article fondé sur le principe de précaution. En 1995, la loi dite loi Barnier intégrait le 2 février le principe de précaution dans le code de l'environnement et le droit français. Cette loi jugée timide par ses détracteurs reconnaissait le principe de précaution. L'absence de certitudes scientifiques ou techniques ne pourra plus désormais retarder des mesures préventives visant à protéger l'environnement. Le 1^{er} mars 2005, le congrès réuni à Versailles adoptait le principe de l'intégration de la charte du principe de précaution dans la constitution. Le projet fut adopté par 531 voix pour et 23 contre. Mais 400 parlementaires n'avaient pas pris part au vote. La consécration du principe de précaution viendra du Conseil constitutionnel qui, en 2008, déclarait qu'il lui appartenait désormais de vérifier que le législateur ne transgressait pas le principe de précaution.

Initialement prévu pour les questions concernant les risques environnementaux et la santé, le principe de précaution régit aujourd'hui quasiment la totalité de nos secteurs d'activités et va jusqu'à affecter le droit. Ses

¹ Hans Jonas, 1903-1993, historien du gnosticisme. *Le Principe de responsabilité*. Paris : Éd. du Cerf, 1990.

partisans voient en lui une avancée de la démocratie participative, la naissance d'une nouvelle citoyenneté tournée vers l'avenir, répondant à une audace nouvelle en marquant une défiance affichée envers les politiques, les scientifiques et les experts. Une nouvelle citoyenneté qui mettrait un terme aux individualismes, aux lobbies, aux ambitions des hommes politiques, à l'instauration d'un développement durable. Le philosophe Bruno Latour² assure que le principe de précaution n'a rien à voir avec l'inaction, avec l'action précautionneuse. Il l'érige en principe philosophique qui conduit à une véritable réorganisation de la vie publique où l'action ne serait plus tributaire des incertitudes scientifiques. En fait, ce sont deux conceptions qui opposent les adversaires et les partisans du principe de précaution. Celle qui a fait de l'audace parfois aventureuse le moteur de notre société et du progrès, l'autre plus timorée qui fuit les responsabilités, s'enferme dans la culpabilité et dont l'action n'est que le prolongement du présent, la recherche d'un paradis perdu.

Selon un récent sondage, la majorité des Français adhèreraient au principe de précaution et 60% des jeunes, traumatisés par le scandale du sang contaminé, estimerait que toute avancée scientifique ou médicale devrait être soumise à référendum avant de connaître une application. En fait, le principe de précaution bat en brèche le rationalisme à la française qui fut le fondement de notre société, et qui, bien qu'ébréché, continue à la maintenir à flot. Il va à l'encontre de l'image de la science positiviste qui a longtemps prévalu dans notre société. Au fil du temps, nous avons connu les stades de la prévoyance et de la prévention qui s'effacent aujourd'hui devant le principe de précaution, qui rompt avec les liens traditionnels de l'expertise et de l'action. L'Académie des sciences, en dépit de sa vigoureuse opposition au principe de précaution et à son inscription dans notre constitution ne fut pas entendue, et la communauté scientifique s'est déchirée sur son opportunité. Les partisans d'une démocratie participative triomphaient et annonçaient une nouvelle culture, celle de l'anticipation basée sur des fondements empiriques et oubliaient que le principe de précaution est un principe philosophique qui fait fi des avancées de la science, même si sous la pression de l'opinion publique il a reçu un vernis juridique.

Des conséquences redoutables

Aujourd'hui, le principe de précaution conditionne notre quotidien. Le risque peut être évalué par tout le monde au point de compromettre toute innovation. La vérité scientifique est mise en débat et Bruno Latour va jusqu'à souhaiter que l'État s'émancipe de la science. La pression de l'opinion publique conduit à de véritables aberrations. Le quotidien *Le Monde* du 6 mai 2004 rapportait que Ségolène Royal avait fait adopter une délibération contre tout essai public et privé d'espèces transgéniques en plein champ et contre leur culture sur le sol national. La délibération adoptée excluant dans son préambule toute expérimentation scientifique visant à évaluer les risques pouvant être liés aux organismes génétiquement modifiés.

Alors qu'initialement le principe de précaution s'appliquait uniquement à l'environnement et la santé, il s'applique désormais quasiment à tous les secteurs de l'activité humaine : domaine sanitaire, aux vaccinations, à l'urbanisme, au génie génétique, aux agrocarburants, au clonage, au nucléaire, à l'économie, aux transports, aux nanotechnologies, aux innovations technologiques, à l'urbanisme, à l'agriculture, aux ondes électromagnétiques, au droit, et bien d'autres encore. Voici revenu le temps des gourous. Le principe de précaution est porté par ce grand courant délétère qui secoue notre société avec son cortège d'imprécations contre les politiques, la presse, les scientifiques accusés d'avoir fait régresser la science, si ce n'est de l'avoir corrompue. Un courant populiste qui se reconnaît dans la presse audiovisuelle, se croyant chargée d'une mission messianique, qui, sous prétexte d'organiser des débats ne fait qu'alimenter les polémiques, tranche et condamne sans appel. Un courant porté par les réseaux sociaux, la prolifération des *fake news*, un petit écran qui fait du téléspectateur un procureur. Un courant trop souvent alimenté par des politiques à des fins électorales. Vous vous souvenez sans doute de cette apostrophe digne du café du commerce qui dénonçait les chercheurs qui cherchent pour ne pas trouver. Dans cet étonnant contexte, le principe de précaution est devenu un risque, en alimentant une sorte de stratégie quasiment institutionnelle qui permet à l'État de différer des grands projets et de ménager l'opinion publique si souvent inquiète. Il alimente l'heuristique de la peur, favorise les discours apocalyptiques qui, avec complaisance, évoquent les menaces pesant sur l'espèce humaine. On assiste à la progression des sectes et des médecines parallèles, la fin de l'audace et le goût du risque maîtrisé qui ont toujours accompagné la progression de la condition humaine. Le principe de précaution entraîne le blocage, la fossilisation de notre société et le législateur n'a fait que nourrir de nouvelles angoisses et multiplier les recours judiciaires. Singulière connivence que celle qui s'est établie entre les tribunaux et les écologistes alors que magistrats et Verts n'ont pour la plupart aucune connaissance scientifique. Comment ne

² Bruno Latour, sociologue et philosophe, thuriféraire du principe de précaution. *Savoirs théoriques et savoirs d'action*. Sous la direction de Jean-Marie Barbier. PUF, 2011.

pas s'étonner de cette décision du tribunal correctionnel d'Orléans, en décembre 2005, qui relaxa les faucheurs d'un champ de maïs transgénique au prétexte qu'ils avaient répondu à un état de nécessité résultant d'une situation de danger. Lors du sommet sur la Terre de Rio de Janeiro, des voix timides avaient bien avancé qu'il n'était pas raisonnable ni prudent de prendre des décisions qui soient basées sur des présomptions qui devaient certes être examinées, voire prises en compte, mais qui n'étaient en l'état actuel de nos connaissances que des hypothèses. Elles ne furent pas entendues.

Nombreux sont les essayistes et les scientifiques qui ont dénoncé les effets jugés pervers du principe de précaution. C'est aux témoignages de Jean de Kervasdoué³ et de Mathieu Laine⁴ que nous faisons appel pour synthétiser sa condamnation. Voici ce que dit Jean de Kervasdoué, grand pourfendeur des adeptes de l'apocalypse qui jouent sur les peurs environnementales, des médias qui véhiculent la désinformation et de bon nombre d'écologistes : « Être prudent, analyser les risques constituent de sages conseils, mais le fait d'avoir fait de la précaution un principe est un drame. Il ne s'agit pas de tenter d'analyser des évolutions vraisemblables compte tenu des informations mais d'imaginer l'irréel, l'impensable, sous prétexte que les dommages pourraient être importants. » Mathieu Laine voit dans le principe de précaution le risque de décourager le progrès : « L'histoire de l'humanité a depuis toujours été fondée par cette logique de l'essai, de la tentative ou de l'erreur sans cesse corrigée pour parvenir à la vérité. Le principe de précaution annihile cette dynamique et paralyse le progrès. »

C'est à Nietzsche que nous ferons appel pour mettre un terme à ce débat ravivé par la pandémie qui nous affecte et dont nous ignorons le terme. Nietzsche qui notait dans son essai *Humain trop humain* : « Les convictions sont des ennemis de la vérité, plus dangereux que les mensonges. »

3 Jean Kervasdoué, *Ils ont perdu la raison*. Paris : Robert Laffont, 2014.

4 Mathieu Laine, *Infantilisation*. Paris : Presse de la Cité, 2021.

MONSIEUR DE VAUBAN ET LES « VERS » DE LA VIEILLE DARSE OU « COMMENT S'EN DÉBARRASSER ? »

André BÉRUTTI

Curieux titre que celui de la présentation proposée aujourd'hui qui va s'intéresser à un aspect peu connu du grand Vauban et à un épisode de l'histoire de Toulon et de la « Marine en bois » !

**« Le plus savant homme dans l'art des sièges et des fortifications
et le plus habile ménager de la vie des hommes. » Saint-Simon.**

Chacun d'entre nous connaît monsieur Sébastien Le Prestre de Vauban, l'homme des fortifications, celles qu'il construisait, celles qu'il assiégeait et prenait. Cela fit de lui à la fois le maître des forteresses et celui de la poliorcétique¹ : en cinquante années, il a conduit victorieusement cinquante-trois sièges, fait construire ou restaurer cent dix-huit fortifications et fait surgir de terre trente-trois villes fortifiées créées *ex nihilo*, ajoutant aux talents cités plus haut, celui d'urbaniste.

À Toulon, Vauban a exercé ses talents de bâtisseur de fortifications et d'urbaniste en étendant la ville qui explosait dans le carcan de son enceinte Henri IV, en créant un arsenal digne de la marine royale et une nouvelle darse capable d'accueillir les vaisseaux, et en tentant de concilier l'amélioration des conditions d'hygiène des Toulonnais et les impératifs de protection des vaisseaux.

**Vauban à Toulon : l'extension de la ville, la création d'un arsenal
et d'une darse neuve**



Des travaux gigantesques transforment l'enceinte Henri IV qui est ouverte et étendue vers l'ouest, et permettent à la ville de gagner onze hectares et une place d'armes à l'emplacement du bastion Notre-Dame. La marine dispose d'un arsenal de quarante-six hectares et d'une nouvelle darse calquée sur l'ancienne et réservée aux vaisseaux de guerre, la darse Henri IV étant désormais réservée aux navires de commerce et de pêche.

¹ Poliorcétique : l'art d'assiéger les villes.

La chronologie des travaux est dictée par deux impératifs : séparer le futur arsenal de la nouvelle ville, et ne pas dégarnir les défenses de la ville pendant la durée du chantier.



Quelques dates permettent de résumer les six années qui ont permis la réalisation de ce programme.

1680 : construction à l'ouest des bastions du roi et de l'arsenal délimitant la future ville (1).

1681 : construction entre le bastion de l'arsenal et l'enceinte Henri IV du mur de la corderie destiné à séparer de l'arsenal la future extension de la ville (2).

1682 : construction de la porte royale entre le bastion du roi et celui de l'arsenal (3).

1683 : l'enceinte Henri IV est démolie du côté ouest depuis le bastion Saint-Roch jusqu'à la mer, emportant le bastion Notre-Dame (4).

De 1683 à 1685 : la reconstruction selon un angle plus ouvert du versant ouest du bastion Saint-Roch devenu bastion de la fonderie, la construction du bastion du Marais achèvent de fermer la ville côté terre (5). Construction de la darse neuve (6).

Le devenir de la vieille darse

Dès que fut prise la décision d'agrandir la ville et l'arsenal, l'état et l'avenir de la vieille darse furent soulignés par tous ceux qui ont travaillé sur le projet.

En 1669, le chevalier de Clerville écrivait à Colbert, dans un rapport du 18 octobre :

« Vous avez par vos soins procuré la netteté de la ville de Paris pour le bien du peuple. Vous pourriez, s'il vous plaît, la procurer à celle de Toulon, n'y ayant pas dans le royaume de plus remplie de fumiers, de marcs de vendanges et d'autres semblables immondices dont on ne le nettoie jamais et il ne faut pas s'étonner si ce qui s'en écoule avec les pluies comble éternellement le port et la rade. »

En 1670, un rapport de Louis Matharel, intendant de la marine et des fortifications, pointait les risques et préjudices qui la menaçaient :

« Il y a nécessité de pourvoir à la conservation de la petite rade qui reçoit un grand préjudice des ordures, graviers et sables qu'y apportent journellement les rivières de l'Égoutier et du Las, l'une située du côté du ponant qui tombe derrière la plateforme dehors, et l'autre du côté du levant, qui entre dans la rade, lesquelles rivières, aux occasions des grandes eaux, apportent avec elles des grandes quantités de vase qui forment des

bancs en divers endroits dont les vaisseaux du Roi reçoivent de grandes incommodités, soit à l'entrée, soit à la sortie de la rade. »

Vauban détournera les deux « méchantes rivières » en 1769. Mais ceci est une autre histoire !

Dans son rapport, Matharel évoque d'autres causes plus directes à l'envasement de la darse : la présence des savonneries, et le déversement des immondices dans le port.

Le savon de Toulon

« Au surplus, il y a un grand nombre des savonneries qui y jettent toutes leurs cendres et les premières pluies avalent tout cela dans le port et l'ont comblé si visiblement que les moindres vaisseaux y échouent partout sans être chargés. »

En effet, dès le milieu du XV^e siècle, une longue tradition de savonnerie s'installe à Toulon avec l'arrivée d'un nommé Palmier venant de Grasse, qui s'installe dans le borc (faubourg) du Portalet à l'ouest de l'enceinte Henri IV. Au fur et à mesure de leur croissance et de leur nombre, les savonneries s'installent de plus en plus. La ville compte en 1650 vingt fabriques de savon, en 1749 sept et en 1776 quatre. C'est qu'entre-temps la concurrence de Marseille s'est installée, et les Toulonnais sont obligés d'acheter du savon de Marseille. Il reste la rue des Savonnières qui, prolongée par la rue de la Consigne, aboutit à l'extrémité ouest de la vieille darse.

Non loin de là, il est possible de voir, dans un passage situé entre la rue du Mûrier et la rue des Riaux, les « chapelles » d'un pressoir à olives, peut-être le fournisseur en huile des savonneries d'antan toutes proches ! En tout cas la rue des Riaux rappelle que l'écoulement des eaux usées se faisait par un petit ruisseau central (le *Rialet*) qui se jetait dans la vieille darse. À la fin du XVII^e siècle la rue en question fut la première à bénéficier de deux ruisseaux latéraux, des réaux, devenus *riaux*.

Les immondices de la ville

Louis Matharel poursuit dans son rapport :

« Les immondices de la ville sont inévitables, mais pour empêcher qu'elles ne gâtent le port, il faudrait revêtir et couvrir les rigoles qui traversent le quai, à chacune desquelles une rue aboutit et y fait un ruisseau, avec des grilles qui ne laisseraient passer que l'eau. Les ordures seraient fort recherchées pour porter aux jardins, et ainsi on les tiendrait nettes facilement et sans dépense. » Solution peu ragoûtante qui a cependant perduré jusqu'au début du XX^e siècle puisque le contenu des « torpilleurs » recueillant celui des tinettes et des pignates était vendu aux maraîchers des environs de Toulon.

Il est donc déjà question d'éviter que les immondices de la ville retenues par des grilles ne soient plus déversées dans la darse. Vauban s'inspirera de cette idée et la mettra en application sans obtenir les résultats escomptés, comme nous le verrons !

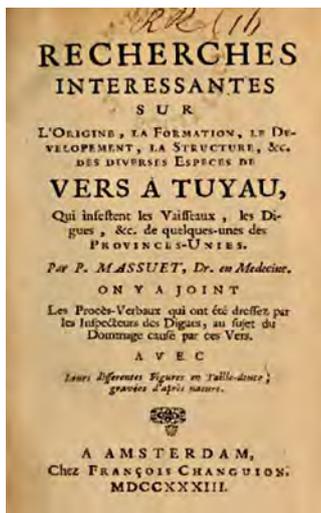
Où il est question des « vers »

Le 13 octobre 1673, Arnoul père vantait la qualité de deux projets de son fils Pierre et égratignait ceux de Matharel qui « voulait bâtir à l'endroit où il y a le plus de vers sur l'un des côtés du port de Toulon », c'est-à-dire à l'ouest.

Le 8 novembre 1676, Pierre Arnoul écrivait dans un rapport adressé à Colbert :

« Les immondices et les eaux de la ville, venant toutes dans ce port, y engendrent des vers et de la pourriture qui portent un grand préjudice aux vaisseaux et cela se remarque chaque fois qu'on leur donne carène. Les bordages sont pourris tout le long et piqués de vers. »

Nous y voilà ! La présence des « vers » dans la darse devient un argument pour choisir le côté vers lequel vont se faire l'extension de la ville et la construction de l'arsenal ! Il est donc temps d'éclairer le lecteur sur cet animal mangeur des bois immergés dans l'eau salée, ceux dont on fait les infrastructures portuaires et les vaisseaux de la marine en bois. Contrairement à ce qui vient d'être écrit jusqu'ici, il ne s'agit pas d'un ver, mais d'un mollusque bivalve au corps allongé revêtant l'allure d'un ver. Son nom scientifique, *Teredo navalis* en a fait le « taret », appellation sous laquelle l'animal est communément connu.



En 1733, le docteur Pierre Massuet publia à Amsterdam un ouvrage de plus de deux cent pages traitant des « vers à tuyaux » et des dégâts entraînés sur les digues protégeant les polders, et sur les coques des bateaux.

Un historien belge, Michaël-Washington Serruys, précise que les protestants hollandais désignaient les homosexuels comme responsables de la rupture des digues protégeant leurs polders : une centaine de boucs émissaires fut condamnée à mort par étranglement ou noyade par immersion dans un tonneau !

Un journaliste a écrit récemment : « Imaginez de petits aliens qui, parce qu'ils dévorent le bois immergé, ont causé des inondations catastrophiques dans l'Europe du nord au XVIII^e siècle, provoqué un massacre, ou encore, joué un rôle déterminant dans de célèbres batailles, telles que Trafalgar... »

Comment un animal en apparence aussi anodin peut-il être responsable d'aussi grandes catastrophes ? Et par quel mécanisme ?

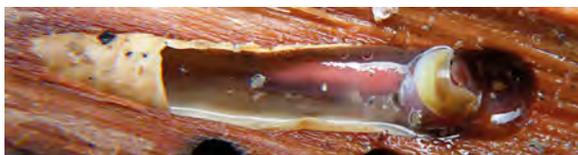
Nous devons la description de l'animal à Anne Sohier-Meyrueis, responsable de la commission des sciences, que nous remercions :

« Le taret, nom latin *Teredo navalis*, est un mollusque appartenant à la classe des lamellibranches dont l'espèce type est la moule. Comme chez la moule la masse viscérale, qui ici est réduite, est située dans une petite coquille calcaire formée de deux valves, hérissées de dentelures, striées et à bords tranchants servant à creuser le bois immergé. Les stries sont armées de minuscules dents (de 4 000 à 10 000) chez *Teredo navalis*.



Les instruments de forage.

L'animal est souvent confondu avec un ver annélide tubicole car la plus grande partie de son corps est constituée par deux siphons accolés enfermés dans le tube calcaire qui est secrété par l'animal et qui tapisse la galerie creusée dans le bois, ce qui légitime bien l'appellation de « ver à tuyaux » qui lui a été donnée au XVIII^e siècle.



Le « ver à tuyaux ».

Le taret est xylophage. La sciure produite au cours du forage est ingérée, au moins partiellement, par le taret, mais sa nourriture essentielle est, comme pour la plupart des bivalves, le plancton, aspiré avec l'eau dans l'intérieur du plus long siphon. Par l'autre siphon sont évacués dans l'eau, la sciure provenant du forage, les déchets alimentaires et les produits sexuels.

Les tarets se plaisent dans les eaux claires, chaudes et très salées. Les bois placés dans des eaux boueuses ou dans des eaux contaminées par des déchets organiques ou industriels sont moins attaqués que dans une eau pure et claire. Vis-à-vis de la salinité des eaux, le comportement des espèces est variable. Certaines (*Teredo navalis*) ne peuvent tolérer une eau saumâtre. Par contre des espèces, observées dans les régions tropicales, paraissent susceptibles de vivre dans des eaux douces.

Dans le forage du bois par les tarets, il n'y a pas d'action chimique, mais une action mécanique : c'est en imprimant aux deux valves de leur coquille un mouvement de rotation que les animaux creusent, grâce aux fines denticulations de la coquille, les longues galeries qu'ils habitent dans le bois. Au fur et à mesure qu'ils avancent, les tarets tapissent les parois de leurs galeries d'une sécrétion calcaire tubulaire, plus épaisse dans les bois tendres et poreux que dans ceux qui sont durs et compacts. En général, le forage ne s'effectue que pendant une partie de la vie de l'animal qui peut continuer à vivre, se nourrir et se reproduire après avoir cessé d'agir mécaniquement.

Les dimensions courantes, pour une galerie de *Teredo navalis*, sont en général voisines de douze centimètres de long et de cinq millimètres de diamètre.

Les tarets, sont susceptibles d'attaquer tous les bois immergés quelle que soit leur qualité. La dureté des bois en particulier ne suffit pas à assurer leur résistance. Si certaines essences paraissent bénéficier d'une immunité, qui est généralement plus ou moins temporaire, cela tient, semble-t-il, à la présence dans leurs tissus de certains produits toxiques, huiles ou alcaloïdes, ou à l'incrustation de ces tissus par la silice.

Rappelons que, dans les arsenaux de la marine, quand on conserve les bois de construction immergés dans des fosses, on les protège des dégâts du taret en mettant à profit l'impossibilité pour cette espèce de vivre dans des eaux peu salées et en faisant arriver une certaine quantité d'eau douce dans les fosses. »

Il est encore possible de voir au niveau du rond-point Bazeilles les vestiges d'une vanne commandant l'admission des eaux douces de l'Égoutier détourné, dans un canal les conduisant jusqu'aux fosses à bois de l'arsenal du Mourillon alimentées en eau de mer.



Teredo navalis et les digues des polders ravagées. In Massuet. 1733.

Les projets et les travaux d'assainissement de M. de Vauban

Le souci de M. de Vauban était essentiellement de préserver la vieille darse et de maintenir ses fonds à un niveau suffisant pour accueillir les vaisseaux du roi avant que la nouvelle darse ne soit accessible : « La mauvaise disposition de l'assiette de Thoulon et de ses rues qui charrient toutes les immondices de la ville dans la darse à la moindre pluie, l'ont remplie à moitié malgré le travail de trois machines qui sont occupées à la nettoyer et qui doivent enlever plus de trois mille toises de vase par an. »

Vauban proposait des moyens pour empêcher que la darse continue de s'envaser et pour lui conserver une profondeur de vingt-deux pieds (6,60 m environ) lui permettant de recevoir les plus grands vaisseaux. Ces moyens, écrivait-il « sont de deux sortes, les premiers accessoires à un plus grand. »

Les moyens accessoires consistaient à établir une fosse à l'extrémité débouchant sur le quai, destinée à recevoir toutes les immondices charriées par les riaux. « Ces fosses devront être grillées avec des grandes plaques de fer percées de quantité de petits trous gros à passer le doigt et non plus ; moyennant quoy, toutes les grandes immondices demeureront au-dessus des trous qu'il faudra avoir le soin de nettoyer de temps en temps, et pour empêcher que les allans et les venans ne soyent incommodés de ces fosses, il faudra les griller près à près par-dessus. » Il s'agissait d'un système de collecteurs d'égout avant la lettre.

Le « grand moyen » décrit par Vauban était la création d'un égout collecteur général, dans lequel devaient aboutir tous les ruisseaux de la ville, établi sur toute la longueur de la rue Bourbon (notre avenue de la République actuelle). Cet égout devait traverser la courtine des Minimes pour déboucher dans un réservoir creusé dans le fossé dont l'évacuation serait assurée par une pompe élévatoire.

Une fois l'évacuation des immondices solides assurée pour préserver la profondeur de la darse, il fallait assurer l'évacuation de la partie liquide (eaux usées des particuliers, « eaux-mères » des savonneries). Cela devait se faire par un moyen qualifié « d'accessoire » par Vauban.

Gustave Lambert écrit : « Pour répondre à une préoccupation qui était de tous les marins et habitants, laquelle était que les eaux-mères des nombreuses fabriques de savon mélangées aux eaux de la darse préservaient la carène des vaisseaux des vers qui les taraudaient, Vauban proposait de faire un deuxième canal de deux pieds seulement de profondeur, parallèlement au premier, mais passant sur le quai, destiné à recevoir les parties liquides du grand égout au moyen de canaux de communication, pour les laisser s'écouler dans la darse. »



Les deux canaux de Vauban. Grand collecteur : 
Pompe : 
Second canal (accessoire) : 

Vauban écrivait : « Ces deux canaux recevraient toutes les eaux de la ville, par conséquent toutes les ordures qui, de cette façon, seraient conduites dans le fossé sans tomber dans le port ; sur quoi il est à remarquer que celui d'en bas ou du quai, ne recevra d'eau que par le débordement de l'autre et, de cette façon, peu d'immondices, de sorte que leur communication pourrait servir à laisser aller les eaux dans la darse, à laquelle on dit qu'elles sont nécessaires pour faire mourir les vers qui percent le bois des vaisseaux. »

De nouveau apparaît cette préoccupation de la préservation des vaisseaux contre l'attaque des « vers ». La question peut se poser en ces termes : est-il possible de concilier la protection des vaisseaux contre les vers et la conservation d'une profondeur suffisante pour les admettre dans la darse ?

Ou encore : peut-on assurer la salubrité de la ville tout en préservant les eaux de la darse et les vaisseaux du roi ?

Dans un *Abrégé estimatif des ouvrages que l'on peut faire à Toulon en 1679*, apparaît la rubrique suivante : « On y peut faire cette année-ci l'un des deux canaux proposés pour le détour des immondices qui tombent dans le havre. » Le projet est présenté au conseil de ville qui, tout en constatant l'utilité, en ajourna l'exécution faute de fonds. Mais un ordre du roi prescrivant le début immédiat des travaux, l'affaire est rondement menée et les travaux sont terminés le 16 juin 1680. Trois mois plus tard, il n'existait plus ! Ordre avait été donné le 20 août pour qu'il fût comblé !

Bien entendu le « canal accessoire », complétant le dispositif préconisé par Vauban, n'a jamais été creusé. Seules les rigoles prolongeant les riaux sur le quai ont été établies.

Que s'est-il passé pour que cette idée de Vauban mise rapidement à exécution soit battue en brèche dans des délais aussi courts ? Un vaisseau en radoub dans la darse était resté couché pendant les mois de juillet et d'août, les plus chauds de l'année. Lorsqu'on l'avait relevé, on avait constaté que la partie immergée était « entièrement chironnée par les vers ». Les autorités émues de cette constatation attribuent la prolifération des vers à la suppression du déversement dans la darse des eaux fortement alcalines des savonneries. Voici de nouveau évoqué l'effet bénéfique des savonneries, idée qui perdurera, puisqu'en 1760 les Toulonnais adressent au roi un long mémoire traitant de l'action bénéfique des égouts de la ville et des eaux de lessive qui se déversent dans la rade et détruisent les vers infestant les coques de navire : plutôt que de dépenser des sommes considérables à réparer les vaisseaux, ne vaudrait-il pas mieux augmenter le nombre des savonneries ? En 1789, cette demande est également exposée dans les cahiers de doléances mis à la disposition des Toulonnais. Le développement des tarets a bénéficié lors de cette courte expérience involontaire (moins de trois mois) de conditions idéales : chaleur des mois d'été (le taret se développe dans les mers chaudes), suppression des déchets organiques (le taret aime les eaux claires), suppression des eaux douces de la ville (le taret aime l'eau salée et n'aime pas l'eau saumâtre), suppression de l'apport des eaux alcalines des savonneries. Monsieur de Vauban aurait-il involontairement créé les conditions d'une expérience visant à démontrer la nécessité d'un juste équilibre entre les êtres vivants et le milieu qui les accueille ? M. de Vauban écologiste avant l'heure ?

Ultime pied de nez des tarets à l'histoire de Toulon : le 1^{er} août 1707 (Vauban est mort le 30 mars de la même année), durant le siège de la ville par les troupes austro-savoyardes et la flotte anglo-batave, M. de Langeron, commandant de la marine, et M. de Vauvray, intendant du port, font immerger une trentaine de vaisseaux de crainte qu'ils ne tombent aux mains des ennemis (le premier sabordage dans le port de Toulon !) et affirment pouvoir les récupérer après le départ des assaillants. Aucun des navires ne fut récupérable : les tarets avaient fait des dégâts considérables ! C'était aussi en plein été et le grand collecteur de M. de Vauban avait été comblé trois mois après sa création, en 1679 ! Son fonctionnement n'avait finalement aucune influence sur le développement des « vers », et aurait pu améliorer la salubrité de la ville en attendant la création de l'émissaire commun et d'Amphitria !

Approche bibliographique

- LAMBERT G. *Histoire de Toulon*. Toulon : Imprimerie du Var. 1899.
MARMOTTANS T. *Toulon au cœur*. Gémenos. Autres Temps. 2006.
MARY L. *Vauban le maître des forteresses*. Paris : L'Archipel. 2007.
MEYRUEIS J.-P. (DIR.). *Toulon ville forte. Sept siècles de fortifications*. Gémenos : Autres Temps. 2007.
MONGIN L. *Toulon ancien et ses rues*. Draguignan : imprimerie Olivier-Joulian. 1901.
PETER J. *Vauban et Toulon*. Paris : Economica. 1994.
VERGÉ-FRANCESCHI M. *Toulon port royal. 1481-1789*. Paris : Tallandier. 2002.

LA BATAILLE DE L'AUTHION

Gabriel JAUFFRET

La bataille de l'Authion demeure un des épisodes les moins connus de la libération de la France. En avril 1945, alors que l'issue de la guerre ne fait plus de doute, à quelques dizaines de kilomètres de Nice, à portée de canons des croiseurs alliés qui patrouillent en Méditerranée, les villages des vallées de la Roya, de la Tinée et de la Vésubie étaient toujours occupés par les troupes allemandes. Tende et La Brigue dont les populations n'avaient toujours pas oublié leur volonté de rattachement à la France gémissaient sous le joug de l'ennemi. Le Comité français de libération nationale ne reconnaissait pas l'armistice franco-italien de 1940, pas plus qu'il ne reconnaissait les armistices conclus entre les Alliés et le gouvernement Badoglio auxquels il n'avait pas été associé, accusé d'être entre les mains de fascistes mal repentis. La France ne peut oublier l'agression de 1940, elle a des comptes à régler et des réparations à exiger. Au début de 1945, alors que la Commission consultative européenne commence à discuter des futurs traités de paix, le général de Gaulle entreprend de constituer une armée chargée d'envahir le Piémont : le Détachement d'armée des Alpes, créé le 1^{er} mars. Il s'agit pour lui de trancher une fois pour toutes au profit de la France la vieille querelle franco-italienne, de rectifier la frontière franco-italienne, de répondre favorablement aux aspirations des communes des Alpes-Maritimes qui réclament leurs terres démembrées par la frontière de 1860, d'annexer Tende et La Brigue ainsi que la basse vallée de la Roya. Le 9 avril 1945, à Nice, le général de Gaulle annonçait l'engagement imminent des forces françaises dans le massif de l'Authion. Position stratégique de premier plan avec ses forts de l'Authion, de la Forca, de Mille fourches, de plan Caval et de la redoute des Trois communes, il contrôle la route du col de Tende, seule voie de passage vers le Piémont. Le secteur est tenu par 5 800 allemands relevant de la 34^e division d'infanterie qui dispose de moyens d'artillerie importants. Il s'agit d'une solide unité qui a eu tout à loisir de fortifier ses positions aux cours des mois précédents et de 4 000 soldats de la division fasciste Littorio, dont un bataillon d'Alpini rompus au combat en montagne.

Les grimaces de l'histoire

La bataille de l'Authion devait mettre un terme à un contentieux franco-italien né des grimaces de l'histoire, contentieux quasiment oublié aujourd'hui par les Français. Au fil des siècles, Tende et La Brigue avaient connu de nombreux changements de souveraineté en appartenant successivement aux comtes de Vintimille, à Gênes, au comte de Provence, à la puissante maison des Lascaris et enfin au duché de Savoie en 1581. Lors de la Révolution française, le royaume de Savoie cédait à la France, après consultation par plébiscite des populations, le comté de Nice et les cantons de Tende, de Saorge et de La Brigue. En 1796, un traité devait ratifier officiellement ce transfert de souveraineté, mais après les défaites de l'Empire en 1815, le comté de Nice était rendu à la maison de Savoie, sans consultation de la population. En 1858, Cavour, premier ministre du gouvernement piémonto-sarde rencontrait secrètement Napoléon III à Plombières. L'Empereur lui confirmait son intention de s'engager aux côtés de l'Italie contre l'Autriche moyennant le retour de Nice et de la Savoie à la France. La guerre d'Autriche terminée, le traité de Turin du 24 mars 1860 consacrait le transfert du comté de Nice, de la Savoie, de Tende, de La Brigue, de Fontan et de Saorge à la France. Le traité était conforté par un plébiscite organisé les 15 et 16 avril 1860 qui donnait une écrasante majorité de la population en faveur du transfert de souveraineté à la France. L'Italie devait bien vite se raviser et réclamait un nouveau tracé des frontières afin que le roi Emmanuel II puisse conserver ses territoires de chasse. En fait, il s'agissait d'un subterfuge, le roi ne pouvant se résoudre à céder à la France les cols alpins jugés indispensables à la défense de son royaume. Il fallut attendre le 7 mars 1861 pour qu'après d'âpres discussions le nouveau tracé de la frontière entre la France et le Piémont soit définitivement arrêté. Les concessions françaises furent importantes. La nouvelle frontière devenait une limite de souveraineté et non de propriété, puisque sept communes françaises se voyaient amputées de leurs pâturages naturels dont elles conservaient la propriété. Le roi Victor Emmanuel II conservait quelques territoires en Tinée et en Vésubie mais surtout en Roya, où les communes de Tende et de La Brigue lui assuraient le contrôle du col de Tende. Le 23 juin 1861, les troupes piémontaises réoccupaient la haute Roya et se heurtaient aux violentes manifestations des populations francophiles qui, le 24 mars, par un plébiscite triomphal de 25 435 oui contre 260 non, avaient opté pour la France. La haute Roya aux mains des Piémontais, le massif de l'Authion devenait pour l'armée française une zone stratégique de première importance. Les relations entre la France et l'Italie s'améliorant, l'état-major français en était venu à estimer que la chaîne des Alpes constituait une protection suffisante contre une éventuelle agression italienne. Cette

situation ne devait pas durer et se dégradait très rapidement. Après la chute du Second Empire, l'Italie adoptait une attitude suspicieuse envers la France. Le 12 octobre 1872, un décret royal instituait la création d'un corps de troupe spécialisé dans le combat en montagne, les Alpini, dont en 1878, 96 compagnies étaient pour la plupart prépositionnées à la frontière franco-italienne. Dès lors, l'armée française prenait en considération cette situation nouvelle et estimait que le point le plus sensible de la frontière franco-italienne se situait entre la haute Tinée et Menton. À partir de 1887, les relations de la France et de l'Italie devenaient exécrables et l'armée française entreprenait des travaux considérables pour interdire toute tentative de percée italienne. En 1898, la défense du massif de l'Authion était achevée. Au cours de la première guerre mondiale, l'Italie se rangeant aux côtés de la France, de bonnes relations s'établissaient entre les deux pays. Mais à partir de 1927, les revendications de l'Italie fasciste sur la Savoie, Nice et la Corse inquiétaient l'État-major français. Le parlement français adoptait un nouveau programme de fortifications. Entre 1927 et 1939, les populations francophiles de la haute Roya connaissaient une situation de plus en plus difficile. L'Italie multipliait les expropriations, les franchises découlant du traité de 1861 étaient abolies, la gestion municipale était confiée à des partisans du régime de Mussolini, les vexations policières et douanières devenaient quotidiennes. La population était réquisitionnée par l'armée italienne pour la construction de pistes, de casemates, de tranchées. Durant toute cette période, l'armée italienne redoublait d'activité, et l'armée française confortait ses positions. Les ouvrages du massif de l'Authion et ceux de la ligne Maginot alpine remplirent parfaitement leur office lors de l'offensive italienne, en 1940. L'armée italienne était refoulée après avoir connu de très lourdes pertes, plus de 800 morts. En septembre 1943, après l'armistice signé par le maréchal Badoglio, les troupes d'occupation italiennes se retiraient du sud de la France, les troupes allemandes occupaient la totalité de l'Italie et prenaient position sur les forts de l'Authion.

L'offensive

Le 25 février 1945, la 1^{re} DFL était retirée du corps de bataille de la 1^{re} Armée française pour être affectée au front des Alpes commandé par le général Doyen. Cette décision fut pour le moins mal comprise par les cadres de la 1^{re} DFL. Notre confrère René Guillemin, qui fit une carrière remarquable au *Dauphiné Libéré* et fut notre ami, alors capitaine de corvette de réserve, second de l'escadron Savary au 1^{er} régiment de fusiliers marins, nous a souvent dit son dépit et celui de ses camarades d'être engagés sur un front secondaire alors qu'ils espéraient être les premiers à franchir le Rhin et entrer dans Berlin. Certains officiers de la 1^{re} DFL allèrent jusqu'à estimer que cette décision ne faisait que traduire le peu de sympathie portée par le général de Lattre de Tassigny aux Français libres. Et de conforter leur mauvaise humeur en déplorant l'envoi de blindés de la 2^e DB sur la côte Atlantique pour la réduction de la poche de Royan. Une opération qualifiée de mascarade par le général Leclerc. On peut en effet s'étonner de l'ordre du général de Gaulle d'attaquer les derniers bastions tenus par des Allemands sur la terre française au prix attendu de lourdes pertes alors que les Russes sont aux portes de Berlin et que le III^e Reich est à la veille de s'effondrer. En fait, il entendait que les derniers arpents de terres françaises qui gémissaient encore sous le joug de l'Allemagne nazie soient libérés par des unités de la France libre. Une opération à laquelle le général de Gaulle voulait donner une dimension historique avant la capitulation imminente de l'Allemagne. C'est ainsi qu'il prévoyait de mettre devant le fait accompli nos alliés anglo-saxons, les prendre de vitesse et instaurer une administration française à Tende, à La Brigue, à Vintimille et dans le val d'Aoste. Dans ses *Mémoires de Guerre, Le salut : 1944-1946*, le général de Gaulle écrivait : « Là aussi, je tiens beaucoup à ce que les hostilités ne finissent pas sur une cote mal taillée. Nous devons avant que le feu ne cesse, laver sur ce terrain les outrages naguère subis, reprendre en combattant les lambeaux de notre territoire que l'ennemi tient encore, conquérir les enclaves qui appartiennent à l'Italie, aux cols du Petit-Saint-Bernard, de l'Iseran au mont Cenis, du Montgenèvre, ainsi que les cantons de Tende et de La Brigue artificiellement détachés de la Savoie en 1860. »

L'opération Canard

La 1^{re} DFL engagée sur le front d'Alsace fait mouvement sur les Alpes-Maritimes, et à partir du 15 mars multiplie les patrouilles afin d'établir de façon précise les positions tenues par les Allemands dans le massif de l'Authion. Le 8 avril 1945, sensible au mouvement d'humeur qui affecte la 1^{re} DFL, le général de Gaulle se rend à Menton où il a fait réunir les chefs de corps de la division. Il leur rappelle l'importance de leur mission à l'heure prochaine où les négociations vont s'engager avec l'ennemi et leur laisse entrevoir de continuer la guerre dans le Tyrol. Le 9 avril 1945, le général de Gaulle se rend à Nice et lance à la foule place Masséna : « Le vent de la victoire souffle maintenant sur les Alpes, sur nos Alpes, sur vos Alpes et va les dépasser. » La veille, le général Garbay, commandant la 1^{re} DFL, avait exposé la situation au chef de la France libre. En août 1944, après le débarquement de Provence, la lente progression des troupes américaines en direction des Alpes-Maritimes avait permis aux Allemands de se replier en bon ordre sur le massif de l'Authion, d'y conforter leurs positions

afin de protéger le flanc droit de l'armée allemande en Italie. Les Américains, estimant que le franchissement des régions montagneuses des Alpes-Maritimes ne pouvait que mobiliser des forces importantes au détriment du front nord-est de la France, n'avaient pas dépassé Tende après avoir libéré la ville. La 1^{re} DFL va devoir affronter des positions redoutables, en particulier quatre forts dont deux sont protégés par plusieurs mètres de terre, des grilles, des fossés, des réseaux de tranchées et de fils barbelés, de champs de mines.

L'attaque de l'Authion, baptisée opération Canard, fixée au 9 avril, fut reportée au 10 avril en raison de conditions météorologiques exécrables. La capture, la veille, d'un soldat et d'un aspirant français dans une embuscade tendue par les chasseurs bavarois n'entraîna pas le report de l'opération. Les corps des deux malheureux, fusillés par les Chemises noires, furent retrouvés par des partisans italiens. L'attaque frontale de l'Authion fut menée par le bataillon d'infanterie de Marine et du Pacifique renforcé par les chars du 1^{er} Régiments de fusiliers marins. Des actions de débordement étaient conduites au nord et au sud du massif par les bataillons de marche 21 et 11, des éléments du 4^e, et des opérations ponctuelles dans la vallée de la Gordolasque, en direction du Mangiabo. Après une attaque de l'aviation et le pilonnage par l'artillerie des positions allemandes, l'assaut est donné. Les troupes françaises se heurtent à une résistance acharnée et au soir du 10 avril le système défensif allemand est quasiment intact. Il faudra attendre le 12 avril pour que les forts du massif de l'Authion tombent. Le 13 avril, l'offensive reprenait sur l'ensemble du front tenu par les Allemands et ce jusqu'au 24 avril, date à laquelle la retraite générale des troupes allemandes se confirmait. Les combats se poursuivaient. La 34^e division d'infanterie allemande qui s'opposait à la progression de la 1^{re} DFL battait en retraite. Le 25 avril, Vintimille était occupé par le bataillon de marche numéro 5 et la 1^{re} DFL contrôlait un vaste secteur qui s'étirait de la Roya à la mer. Le bilan de l'opération fut très lourd pour la 1^{re} DFL qui déplorait 273 tués, dont plus d'une centaine lors de la prise des forts du massif de l'Authion et 645 blessés la plupart grièvement atteints. Les pertes allemandes furent très élevées, sans aucun doute de l'ordre de 800 tués. L'opération Canard s'achevait mais la 1^{re} DFL n'était pas au bout de ses peines, le général de Gaulle entendant poursuivre les troupes allemandes jusque dans le Piémont. Le 24 avril 1945, il adressait au général commandant le détachement d'armée des Alpes une note dans laquelle il précisait ses ordres : la région des six communes jusqu'au col de Tende, y compris Vintimille, doit être annexée à la France. Ces régions, une fois enlevées à l'ennemi, seront placées jusqu'à nouvel ordre sous l'autorité du général commandant le détachement d'armée des Alpes qui en assurera l'administration. Il utilisera dans ce but les moyens et les personnels administratifs qui ont été préparés par le préfet des Alpes-Maritimes avec qui il se tiendra en liaison étroite à ce sujet. Le 26 avril, une instruction personnelle et secrète était diffusée aux commandants de secteurs. Elle annonçait le déclenchement de l'opération Pingouin, étant entendu que les corps de troupes entrant en Italie devraient s'y présenter en amis venus pour délivrer les Italiens de l'occupation allemande. Par voie de conséquence, il était recommandé d'éviter les destructions liées aux tirs d'artillerie, de prendre contact avec les maquis italiens partout où ils seraient identifiés et de se mettre en liaison avec eux, d'observer les mesures réglementaires pour l'installation des cantonnements. Ces recommandations étaient assorties d'un ordre comminatoire : les commandants de secteur intéressés ne devront pas perdre de vue que les ordres de progression envisagés sont impératifs et que si des éléments quels qu'ils soient veulent entraver leur exécution, toute résistance qui se présenterait serait à briser par la force.

L'opération Pingouin suppose d'atteindre Turin dans les plus brefs délais mais les itinéraires habituels sont impraticables du fait des destructions opérées par les Allemands. Une seule voie de passage est possible, celle qui relie Isola en Tinée à Vinadio, en passant par le col de Larche. Il s'agit d'une piste enneigée en très mauvais état qui, après de nombreux aménagements, permettra le passage du matériel lourd de la division. Le 1^{er} bataillon de la Légion étrangère et le bataillon de marche n° 11 franchissaient le col de Larche, le 28 avril. Le bataillon de marche n° 2 qui a atteint Borgo San Dalmazzo se prépare à foncer sur Turin. Mais le 29 avril, le commandement allié stoppait la progression des troupes françaises et leur interdisait de dépasser Coni et Borgo San Dalmazzo. Le général de Gaulle fut contraint de s'incliner devant ce qui fut un véritable ukase puisqu'il lui fut signifié que si cet ordre était transgressé, les troupes françaises seraient privées de carburant et de munitions. Un ultimatum qui s'accompagna de la relève des troupes françaises par des unités américaines. Le général de Gaulle en fut réduit à ronger son frein car il n'avait pas oublié les revendications de Mussolini et l'agression de l'Italie fasciste de 1940.

Des populations dans la tourmente

Durant la durée des combats, d'août 1944 à avril 1945, les populations des vallées de la Bévéra et de la Roya connaissaient des heures difficiles, des épreuves tragiques qui s'ajoutaient à celles connues depuis le 3 septembre 1943, date à laquelle les troupes italiennes s'étaient retirées faisant place aux troupes allemandes. Dès leur arrivée, les Allemands engageaient des opérations contre les Juifs qui y avaient trouvé refuge. Les réfractaire au Service du travail obligatoire, les maquisards de la haute Roya qui, à partir de juin 1944, multipliaient

les coups de main en liaison avec les armées alliées furent traqués. Affamées par les troupes allemandes qui avaient multiplié les réquisitions de vivres et s'étaient emparées de la totalité du cheptel ovine et bovine, les populations des vallées de la Roya allaient vivre des heures tragiques alors que quasiment la totalité du territoire national était libérée. Les hommes âgés de plus de seize ans de Sospel, de Fontan, de Saorge et de La Brigue furent accablés de corvées, les troupes allemandes les réquisitionnant pour la protection d'ouvrages militaires, la réparation des routes et des ponts. À partir d'octobre 1944, elles faisaient peser un véritable climat de terreur sur les populations qui faisaient corps avec les maquisards. Le seul canton de Sospel perdra 94 de ses fils, tués à l'ennemi. En octobre 1944, l'offensive américaine fut précédée de bombardements, intenses sur Sospel. Les troupes allemandes firent évacuer les villages de Moulinet, de Breil, de Fontan et de Saorge. Au total, ce sont plus de 4 000 personnes qui seront déportées dans des conditions pitoyables à Turin où la population italienne se mobilisait pour leur porter secours. Ce n'est que le 17 juin 1945 que les habitants de Breil, de Fontan et de Saorge furent autorisés à rejoindre leurs communes. Le 26 août 1945, onze mois après avoir été chassés de leur terres et de leurs maisons, les Moulinois retrouvent leur village qu'ils découvrent pillé, saccagé, incendié. Le village compte ses morts : douze bergers fusillés à l'Authion, deux maquisards fusillés à Turin par les SS. Au total, plus de cinquante personnes victimes des bombardements et des tirs d'artillerie, et de très nombreux blessés marqués à vie dans leur chair. Le général Goudot, président de l'Entraide française, dans une lettre adressée au préfet des Alpes-Maritimes datée du 19 mars 1945, lui rendait compte de sa visite à Sospel libéré au terme de furieux combats, 78 parachutistes américains, 162 grenadiers allemands, 56 habitants tués. En voici quelques phrases significatives : « L'ensemble de la commune donne l'aspect d'une désolation profonde, les rues et les ruelles sont encore encombrées de papier, de fourrage et de débris de toute nature. Un cheval dont il ne reste que le squelette est resté sur place. Les fenêtres les portes sont enfoncées souvent à la hache, les meubles, les armoires, les buffets, les commodes sont souvent éventrées, les souvenirs de famille, le linge jonchent le sol. J'ai visité un certain nombre de maisons et dans toutes, le spectacle est navrant. » Et le général Goudot poursuivra sa description des habitations aux toits crevés et soulignera la détermination des habitants de Sospel qui entendent au plus tôt relever de ses ruines leur village doublement pillé par les Allemands et les premières troupes américaines.

L'épilogue

Le 29 avril 1945, un comité encouragé par les autorités françaises, piloté par la Résistance se constituait pour le rattachement de Tende et de La Brigue à la France et organisait un plébiscite qui donnait à Tende 70% de oui en faveur du rattachement à la France et 90% à La Brigue. Les Alliés se refusaient à entériner ce plébiscite et ordonnaient le 1^{er} juillet la restitution aux autorités italiennes de Tende et de La Brigue. Ce retrait de la France s'effectua dans un climat d'extrême tension, les manifestations francophiles furent sévèrement réprimées par la police italienne et il faudra attendre mai 1946 pour qu'une commission interalliée composée des quatre pays vainqueurs vienne s'assurer des véritables intentions des populations de Tende et de La Brigue. Alors que la presse italienne se déchaîne contre la France, le retour à la France de Tende et de La Brigue est décidé. Mais il faudra attendre la signature officielle du traité de Paris entre la France et l'Italie pour que les deux pays s'accordent sur un nouveau tracé des frontières. La France prendra officiellement possession de Tende et de La Brigue le 16 septembre. Le 12 octobre, un plébiscite est organisé sous le contrôle d'observateurs étrangers. 95% des habitants de Tende et de La Brigue y participeront. On dénombre 2 063 oui pour le rattachement à la France et 124 blancs ou nuls.

Le sacrifice des vainqueurs de la bataille de l'Authion n'était pas vain et le général de Gaulle écrira dans ses *Mémoires de guerre, le Salut : 1944-1946* : « L'offensive finale menée dans les Alpes par les troupes du général Doyen avait atteint ses objectifs. Les enclaves, le Val d'Aoste, les cantons de la Roya se trouvaient entre nos mains le 2 mai, jour où les forces allemandes et fascistes opérant en Italie hissaient le drapeau blanc. Au point de vue administratif Tende, La Brigue et Vintimille étaient aussitôt rattachés au département des Alpes-Maritimes, tandis qu'à Aoste nous laissons faire les comités locaux. » La bataille de l'Authion mettait un terme à une situation absurde mais au prix de combien de souffrances et de destructions ? Aujourd'hui, après tant de promesses, d'espoirs, de désillusions, de luttes fratricides, la paix règne sur la haute vallée de la Roya. Les pistes tracées par les armées italiennes et françaises sont devenues des chemins de grande randonnée et, désormais, redoutes et forts qui jalonnent la frontière ne sont plus que les témoins d'une histoire bien oubliée.

Bibliographie

Cahiers de la Méditerranée, juin 1996. Relations Franco-Italiennes, Université de Nice.

Revue de géographie alpine 1945. Latouche. Deux communes sacrifiées en 1860.

Tende et la Brigue.

La défense du comté de Nice à l'époque moderne.

Jean Louis Richioli. Mémoire de maîtrise. Université de Nice 1975.

De Gaulle et la Nation face aux problèmes de défense.

Institut Charles de Gaulle. Éditions Plon 1983.

Mémoires de Guerre. Le salut, 1944-1946. Charles de Gaulle.

Institut Charles de Gaulle.

Archives municipales de Moulinet.

L'Authion, Turini, Moulinet - Témoignages.

Benoit Gaziello ancien résistant 1939-1945.

Castellar. 1992. Diffusé par l'auteur.

Entretiens de l'auteur avec les maires de Tende et du Moulinet.

Témoignage du Capitaine de Corvette René Guillemin. Commandant en second d'un escadron du 1^{er} régiment de Fusiliers marins.

À UN SIÈCLE DE DISTANCE, D'UNE ÉPIDÉMIE À L'AUTRE. LA GRIPPE ESPAGNOLE À TOULON, 1918-1919

Jacques LE VOT

Les Toulonnais ont une longue habitude des épidémies et des désastres matériels et humains qui les accompagnent. Ce fut le cas lors de la grande peste de 1720, puis plus près de nous, lors des épidémies successives de choléra au XIX^e siècle. On pourrait rajouter aussi celles qui ravageaient les escadres et la ville jadis : typhus, variole, typhoïdes. La grippe dite « espagnole » de 1918-1919 fut une singularité, inattendue et incongrue dans son apparition, imprévisible dans son déroulement, tragique par son ampleur et ses victimes, offense au monde scientifique et médical de l'époque. Est-il possible, à cent années de distance, de faire le récit de cette épidémie à Toulon, alors ville de garnison et importante base navale, d'en chiffrer les dégâts humains, de porter un jugement sur sa prise en charge par les autorités civiles et militaires de l'époque et d'en rechercher les traces mémorielles ? Pour cette tâche, on dispose d'une documentation d'ensemble particulièrement riche qui éclaire le sujet à l'échelle du pays et du monde. Cependant, pour ce travail qui ne concerne que la ville de Toulon, le recours aux ressources des archives locales s'imposait. Par-delà ce récit d'un épisode vieux d'un siècle n'est-il pas tentant d'esquisser une comparaison, sans aucun jugement de valeur, entre ce « modèle » épidémiologique du passé avec la pandémie qui sévit actuellement.

LA GRIPPE ESPAGNOLE. DONNÉES GÉNÉRALES

C'est dans un contexte de fin de guerre mondiale que survient l'épidémie de grippe dite « espagnole ». Par le passé, on connaissait bien évidemment la grippe sous la forme de courtes épidémies hivernales ou parfois d'épidémies plus importantes comme en 1889-1890, mais à partir de mai 1918, il s'agit d'une épidémie d'une ampleur et d'une gravité exceptionnelles qui atteint le pays. Elle débute en avril-mai dans les unités militaires, les camps d'entraînement mais aussi parmi les travailleurs d'origine « annamite », d'où le nom de « pneumonie des annamites » qui lui a été attribuée tout d'abord. En milieu civil, quelques foyers sont signalés. Cette épidémie s'atténue à l'approche de l'été, puis survient une seconde vague de fin août à fin octobre 1918 qui s'étend au monde entier. La pandémie s'éteint en début d'année 1919 pour reprendre de février au printemps 1919 en une troisième réplique, elle aussi mondiale. Par la suite, la grippe reprendra sa saisonnalité hivernale avec des poussées épidémiques locales et contenues.

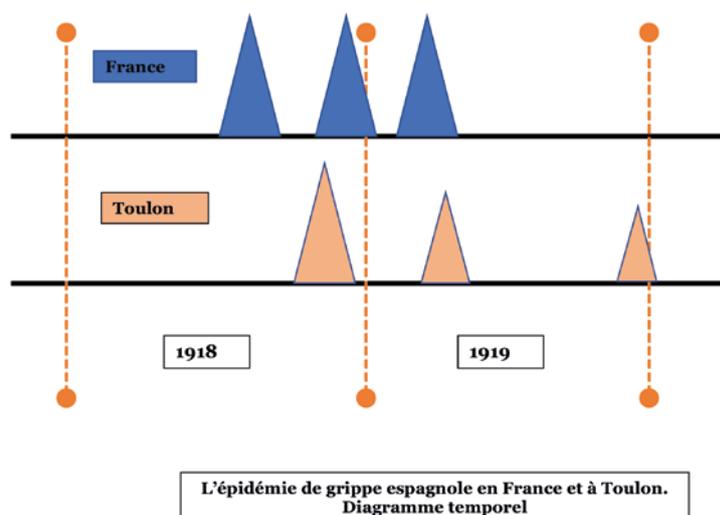


Diagramme temporel de la grippe espagnole en France et à Toulon.

Globalement, et bien que les chiffres varient grandement selon les sources, l'épidémie aurait fait entre 15 et 20 millions de morts dans le monde pour 1 milliard de personnes atteintes. En France, on compte selon les sources entre 210 000 et 300 000 morts civils¹ et de 30 000 aux armées². On sait que le responsable de cette pandémie est un virus apparenté H1N1. Cette connaissance résulte d'investigations scientifiques récentes³. Quant au nom de grippe espagnole qui laisserait à penser que le foyer d'origine serait ibérique, il résulte vraisemblablement du fait que l'Espagne, pays neutre, ne censurait pas ses informations sanitaires. Ainsi la situation épidémique de l'Espagne a été connue très tôt⁴ et les pays belligérants ont adopté cette dénomination qui exonérait leurs responsabilités dans cette pandémie.

TOULON À LA FIN DU PREMIER CONFLIT MONDIAL

La situation géographique de la ville l'a mise au cours des quatre années de la guerre à distance de la zone des armées. Mais Toulon n'échappe cependant pas au conflit. En effet, la ville (104 582 habitants en 1911) est une importante base navale, une ville de garnison⁵, un centre industriel travaillant pour la Marine et la Guerre. La cité accueille des troupes en transit, reçoit des soldats et marins dans ses hôpitaux et soutient l'Armée d'Orient dont les blessés et malades sont rapatriés par les navires hôpitaux. Un brassage perpétuel de population civile et militaire se produit dans l'enceinte du camp retranché qu'est devenu Toulon, favorable à la propagation des épidémies de toutes sortes comme l'histoire récente de la ville l'atteste⁶. Cependant, et malgré les efforts des municipalités⁷, l'assainissement de Toulon, son alimentation en eau potable n'ont pu être menés à bien. La ville est toujours enserrée dans un périmètre étroit malgré l'agrandissement de la cité réalisé sous Napoléon III. Le camp retranché⁸, soumis à l'état de siège, impose des contraintes importantes aux Toulonnais dont un couvre-feu de minuit à quatre heures du matin avec fermeture des portes de la ville.

La ville dispose de plusieurs hôpitaux permanents dont l'Hôtel-Dieu, hôpital de la ville situé près de la gare, l'hôpital maritime Sainte-Anne sur les hauteurs de la ville, l'hôpital maritime de Saint-Mandrier sur le versant sud de la rade, et de nombreux hôpitaux complémentaires, auxiliaires ou bénévoles dont certains sont en cours de fermeture ou l'ont déjà été⁹. Le corps médical civil est d'effectif réduit suite à la mobilisation et les médecins de la Marine et de la garnison assurent le service médical des hôpitaux, des navires et de la place.

LA GRIPPE ESPAGNOLE À TOULON

Une cinétique de propagation différente de celle du pays

Lorsque l'on examine les statistiques épidémiologiques à Toulon, celles de la Marine ou du bureau d'hygiène de la ville, on s'aperçoit que la ville a été épargnée par l'épidémie du printemps. La grippe n'apparaît sur les registres que le 17 août 1918 par la mention du décès du matelot David François, 18 ans, à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier. Ce décès inaugure pour Toulon la première vague épidémique qui va se poursuivre de septembre 1918 à décembre de la même année et qui reprendra de février à mars 1919. La troisième vague très atténuée n'apparaîtra qu'en fin d'année 1919, dans les dépôts, écoles et casernements de la Marine. Le nombre de cas traités dans les infirmeries à terre ou sur les bâtiments augmentera considérablement, mais les hospitalisations et la mortalité resteront faibles. En octobre, novembre, décembre 1919, on comptera plusieurs centaines de cas et en janvier 1920, 125 cas. Le nombre de décès dus à la grippe reste faible comme si la maladie avait perdu sa virulence.

1 Les chiffres sont indicatifs. Par exemple, la mortalité globale dans le pays serait de 240 000 victimes en 1918 selon Murard, Zylberman. Aux armées, Lahaie cite le chiffre de 91 465 morts dus à la grippe en 1918.

2 De nombreuses personnalités en ont été victimes : le poète soldat Apollinaire, Edmond Rostand, madame Caillaux, le préfet de police de Paris...

3 Découverte de fragments d'ADN viraux dans les uniformes conservés à l'Armed Forces Institute of pathology de Washington. *Revue Science* 1997.

4 Notamment la gravité de l'épidémie à Madrid et l'atteinte du roi Alphonse XIII.

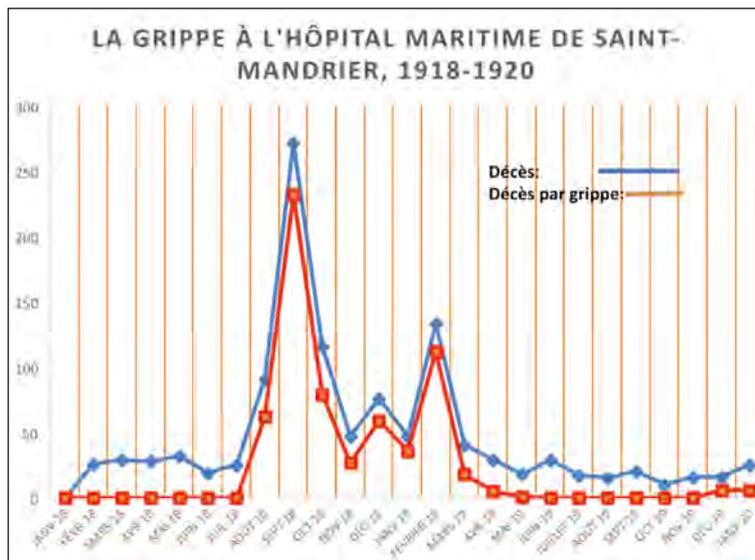
5 5 régiments d'active au début de la guerre.

6 Choléra, typhoïdes et para-typhoïdes. Voir pour le choléra B. Brisou. « Le Choléra à Toulon en 1884. Une affaire d'État ». *Revue de l'académie du Var* 2015. Page 216.

7 Notamment de la municipalité Dutasta élu en 1884.

8 L'aire de ce camp retranché couvre à peu près le territoire de la métropole actuelle et va de Bandol à Hyères.

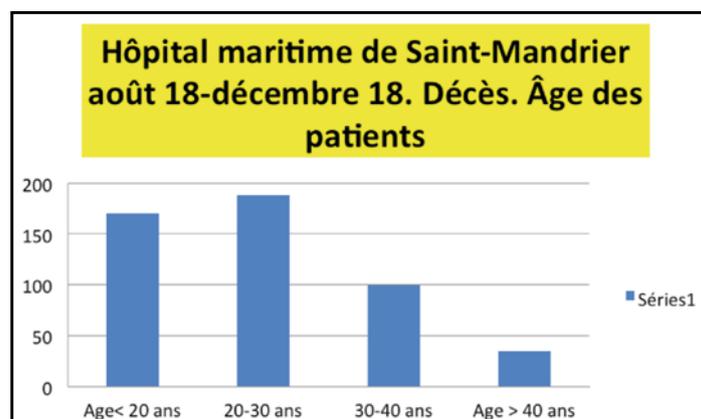
9 Notamment certains hôpitaux bénévoles et l'hôpital maritimes annexe B notamment. Au début du conflit le camp retranché comptait 14 hôpitaux, sans compter les établissements de l'assistance aux convalescents militaires (ACM)



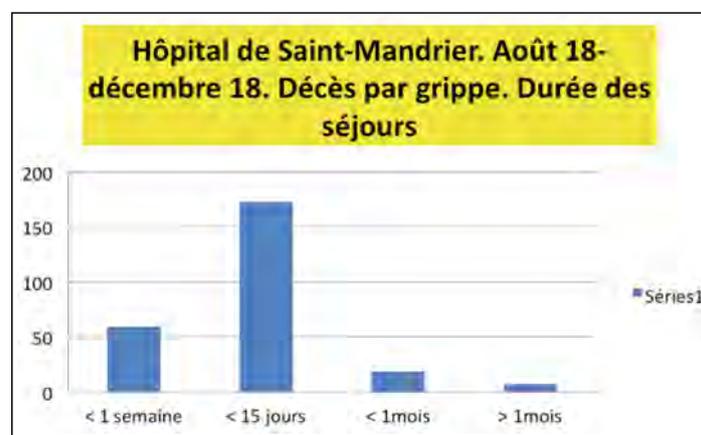
La grippe à Toulon. Statistiques des décès à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier en 1918-1919. Les deux pics de l'été et automne 1918, celui de février mars 1919 et la réplique atténuée de fin 1919.

Des caractéristiques cliniques conformes au reste du pays

On ne sera pas surpris, dans ce contexte épidémique, de retrouver une écrasante prépondérance de malades jeunes, de sexe masculin. On remarquera aussi l'extrême brièveté des séjours hospitaliers avant décès, pour la plupart inférieur à 15 jours, ce qui souligne la gravité et la brutalité de l'affection.

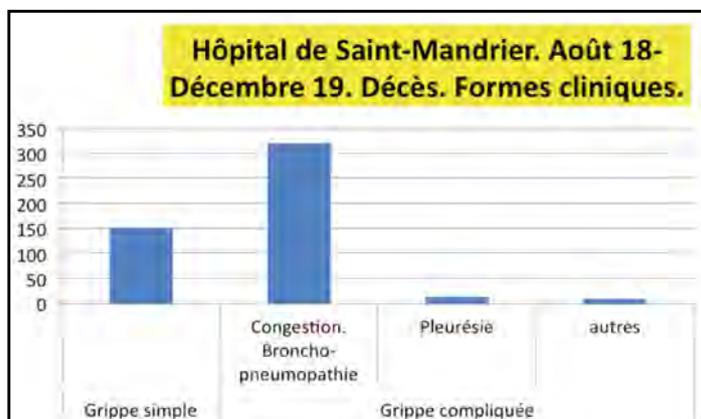


Âge des patients décédés de grippe à l'hôpital maritime Saint-Mandrier d'août à décembre 1918.



Hôpital maritime de Saint Mandrier. Durée des séjours hospitaliers avant décès.

Quant aux symptômes cliniques, ils ne diffèrent pas des observations qui se multiplient dans l'ensemble du pays. Les médecins soulignent la brièveté voire l'absence de prodromes avant l'apparition des symptômes. Une fièvre qui se hausse à 40° immédiatement, des courbatures et des frissons intenses en sont les manifestations classiques. La guérison, dans les bons cas, se paie d'une asthénie intense et durable. Mais le danger vient des formes compliquées d'atteintes pulmonaires telles que les broncho- pneumopathies¹⁰, les congestions pulmonaires, les pleurésies, les défaillances cardiaques, qui sont suivies de mort rapide.



Hôpital maritime de Saint-Mandrier. Décès par grippe d'août 1918 à décembre 1919. Répartition des formes cliniques ayant abouti au décès.

On peut ajouter à ce tableau peu encourageant les formes nerveuses, urémiques, neurologiques. C'est pourquoi les bulletins de décès portent souvent les mentions « grippe », « grippe simple » ou « grippe compliquée » avec parfois la mention de la complication. En ville de Toulon, la maladie affecte également les sujets jeunes. On peut en trouver un exemple anecdotique dans l'annonce dans les colonnes du *Petit Var* du décès du neveu du sous-préfet de Toulon dû « à une épidémie qui fait des ravages actuellement à Toulon¹¹ ».

Morbidité et mortalité de la grippe espagnole à Toulon

La contagiosité de la grippe espagnole est extrême et reconnue par tous. Elle concerne tout particulièrement les collectivités militaires, notamment pour la Marine le V^e dépôt des équipages, les bâtiments écoles, les équipages et les régiments de la garnison. En milieu civil, la grippe frappe les familles nombreuses « vivant en d'étroits logements mal aérés¹² ».

Les statistiques de mortalité spécifiques à la grippe espagnole sont plus délicates à étudier. Les états des hôpitaux maritimes nous offrent une voie d'approche. À l'hôpital annexe B, établi en renfort des hôpitaux maritimes permanents, de septembre 1914 à novembre 1918, 328 décès surviennent dont 140 pour affections respiratoires. Dans ce bilan, 34 décès pour grippe nommément désignée sont notés. Ils se produisent tous en septembre, octobre, novembre 1918, c'est-à-dire lors du premier pic. Pour l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, dans la période d'août 1918 à décembre 1919, on peut noter 651 décès dont 459 avec mention de grippe, soit 70% de la mortalité observée chez ces jeunes gens hospitalisés. Le pic de la seconde vague hivernale sera atteint dans la première décade de février 1919 où 180 marins sont hospitalisés dont 65 du V^e dépôt. 36 décès sont à déplorer à cette occasion¹³.

L'Armée d'Orient n'est pas épargnée par la grippe. On en a le témoignage par les statistiques du corps expéditionnaire mais aussi par les journaux de bord des navires hôpitaux dont le *Sphinx* et l'*Asie*. Ce dernier bâtiment¹⁴ stationne sur rade en septembre 1918 au bénéfice du port de Toulon, mais ramènera sur Bizerte,

¹⁰ Elles étaient à l'époque attribuées toutes à une surinfection bactérienne mais on sait désormais qu'il existe des pneumopathies virales graves d'emblée.

¹¹ *Le Petit Var*, 8 septembre 1918.

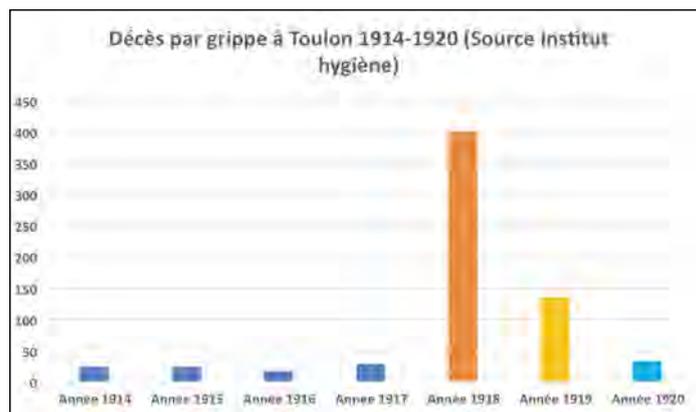
¹² *Le Petit Var*, 11 septembre 1918.

¹³ Ce mois de février 1919 verra 671 admissions de marins et soldats à Saint-Mandrier et 114 décès.

¹⁴ Paquebot de la compagnie des chargeurs réunis. Réquisitionné en 1916. Navire hôpital 770 lits. Commandant Paul Blazy, médecin en chef, Lallemand, médecin chef.

Alger et Toulon à partir d'octobre 1918 jusque janvier 1919 un nombre important de grippés¹⁵. L'arrivée de grippés en provenance du front d'Orient diminue ensuite. Notons qu'en septembre 1918, le docteur Tribondeau, médecin principal de la Marine, bien connu à Toulon, était décédé à Corfou des suites d'une grippe compliquée.

Dans la ville, la situation est sérieuse. Des sources non confirmées, se fondant sur des données d'état-civil de la ville, présentent un bilan de 800 morts (surmortalité brute). On peut discuter ces chiffres car le bulletin épidémiologique de Toulon n'indique que 400 décès par grippe en 1918, et 136 pour les trois premiers mois de l'année 1919. Différentes explications peuvent être données (prise en compte des décès de l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, extension du diagnostic de grippe à des affections respiratoires non grippales...). Mais pour l'année 1919, où la grippe a sévi les trois premiers mois et les deux derniers, il y a eu dans la ville de Toulon 182 morts répertoriés par le bureau d'hygiène sur 1 829 déclarations de grippe¹⁶ soit un décès sur 9,9 malades. Rapporté au nombre total de décès dans la ville (2 198), la grippe est responsable cette année-là de 8,28% des décès¹⁷.



Mortalité due à la grippe dans la ville de Toulon (Source bureau d'hygiène de la ville).

Comment cette épidémie est vécue par la population toulonnaise et relatée par les journaux ?

En cette fin de guerre et surtout après le « jour de deuil ¹⁸ » de l'armée allemande qui annonce la fin du conflit, la population vit dans l'espérance du retour à la normale, se préoccupe du quotidien, notamment de la cherté de la vie, des approvisionnements, craint des licenciements et attend avec anxiété de revoir les proches sous les drapeaux. Elle ne prend pas immédiatement conscience du drame sanitaire qui se joue, d'autant que la presse locale n'en parle que peu, en minimise ou nie l'importance, à l'exemple des grands journaux nationaux. Cette presse, encore sous les ciseaux d'Anastasia¹⁹ et la vigilance de l'amiral préfet maritime, reste globalement discrète et plutôt rassurante. Gwynplaine²⁰ dans un éditorial parle de 2 000 cas dans la ville au mois d'août 1918 et de 66 morts mais qualifie cette épidémie de « bénigne »²¹. À Hyères, lors de l'épidémie de grippe survenue à la caserne Vassoignes en août 1918, les risques pour la population civile sont démentis par voie de presse par le docteur Vidal, médecin sanitaire. « La population s'est rarement aussi bien portée cet été et le nombre des décès civils pendant les mois de juin, juillet et août a été en-dessous de la moyenne ». Il ne faut pas oublier que Hyères comme Toulon et La Seyne sont des villes du camp retranché. L'état de siège n'est pas levé et les autorités ne tiennent pas à inquiéter la population en cette fin de conflit et de perspective de victoire par des « canards²² » (peste pulmonaire ou contamination par un vaccin²³ ou des conserves empoisonnées). On craint ces rumeurs, leur propagation, l'agitation qu'elles provoqueraient. Par la suite, la presse locale regrettera le défaut de communication des autorités propice à cette diffusion de fausses nouvelles²⁴. Ce manque d'information sera en partie corrigé lors d'une visite de l'inspecteur du Service de santé de la Marine, le

¹⁵ 653 malades en moyenne à chaque rotation. Débarquement préférentiel en AFN Bizerte et Alger. Nombre de grippés : 54 en octobre, 95 en novembre, 139 en décembre, 153 en janvier 1919, 25 en février (Ces derniers débarqués à Toulon).

¹⁶ La grippe n'est pas une maladie à déclaration obligatoire.

¹⁷ Darmon l'estime à 7 %. « Une tragédie dans la tragédie : la grippe espagnole en France (avril 1918-avril 1919) »

¹⁸ 8 août 1918. Ludendorff comprit que la guerre ne pouvait plus être gagnée par l'Allemagne.

¹⁹ La censure !

²⁰ Journaliste du *Petit Var*, très connu et estimé à Toulon à l'époque.

²¹ Ces informations figurent dans un entrefilet du journal *La Croix* du même jour.

²² Argot de tranchées pour qualifier les fausses nouvelles.

²³ Courrier d'un Poilu toulonnais saisi par la censure postale.

²⁴ Éditorial de Gwynplaine. Journal *Le Petit Var* du 4 septembre 1918.

médecin général Chevalier, car le journal *Le Petit Var* publie²⁵ une interview rassurante de ce médecin. Ce dernier reconnaît que la grippe sévit à Toulon depuis plusieurs semaines, ainsi que dans toute l'Europe. Il rappelle que la maladie est souvent bénigne mais concède qu'elle peut devenir grave par rencontre avec des streptocoques ou pneumocoques. La mortalité à Toulon est 8,5%, mais l'épidémie serait plus sérieuse dans les autres ports. Puis il se veut porteur d'espoir, en disant que les entrées sur le *Vinh Long* et l'*Asie* (navires hôpitaux accueillant les grippés) ont baissé de 50%. Pour conclure son propos, il insiste sur la nécessité des mesures prophylactiques, rend hommage aux morts du personnel de santé militaire²⁶ et déclare que la population civile est moins touchée, sauf celle qui vit dans des locaux étroits et mal aérés. Il souhaite, lui aussi, que les rumeurs d'épidémie ne se propagent pas.

Mesures prises à Toulon pour lutter contre la grippe espagnole

Prévention et prophylaxie

Le développement rapide de l'épidémie a amené les autorités civiles et militaires à de nombreuses actions. Le préfet du Var fait diffuser une affiche de conseils prophylactiques à la population. Par contre, si en septembre 1918, le conseil municipal discute des mesures pour améliorer l'hygiène de la ville, notamment l'enlèvement des immondices, le nettoyage des latrines, la propreté des rues, il n'aborde à aucun moment l'aspect spécifique de la grippe et ne prend pas de décision. Pourtant quelques jours auparavant, *Le Petit Var* avait dénoncé la saleté des rues et « protesté contre ce dangereux état de choses au moment où la grippe espagnole fait tant de ravages ». Pour les armées, le sous-secrétariat d'État à la Santé fait parvenir des notes d'information²⁷ concernant les mesures à prendre dès suspicion d'un cas de grippe. Pour la Marine à Toulon, le directeur du Service de santé est très attentif à la situation épidémiologique et communique fréquemment avec le préfet maritime. Des mesures d'isolement des malades sont prises et, dès septembre 1918, le navire hôpital *Asie* devient hôpital de grippés pour soulager les hôpitaux du port²⁸. Les préoccupations du Service de santé de la Marine relèvent de la recherche d'une information en temps réel²⁹, de sa communication à la hiérarchie militaire et de la prise de mesures prophylactiques. Ainsi la direction locale recommande la désinfection des locaux, la suppression des opérations de recrutement surchargeant le V^e dépôt, la fin de l'entassement des apprentis marins dans les navires écoles, l'amélioration de l'habitabilité des baraques et de l'hygiène des cuisines³⁰. Les médecins sont invités à pratiquer pour leurs patients une désinfection oto-rhino laryngologique. À plusieurs reprises, le directeur insiste auprès de l'amiral sur les difficultés du service dues à la démobilisation des médecins et à la réaffectation des locaux hospitaliers à d'autres usages. Ces difficultés sont accrues par le déficit d'infirmiers (197 prévus au tableau d'armement, 132 présents soit un manque de 65 infirmiers).

Moyens thérapeutiques

Les moyens thérapeutiques médicaux sont aussi nombreux que peu efficaces, notamment pour le traitement des complications en l'absence d'antibiotiques³¹. La presse nationale, la presse locale, le Service de santé de la Marine et de la Guerre publient plusieurs recommandations thérapeutiques selon les stades de la maladie. Elles sont logiques, argumentées et en rapport avec les connaissances et les moyens de l'époque. Il s'agit de médicaments symptomatiques pour les cas simples (antipyrétiques), désinfection des cavités buccale et nasale voire d'oxygénation, de tonicardiaques (huile camphrée, saignées, ponctions pleurales) dans les formes compliquées³². Le docteur Cohendy, médecin de la garnison de Toulon, administre à ses patients un sérum de patients grippés chauffé deux fois à 56° et additionné de 2,5% d'acide phénique. Ce type de traitement ne fait pas l'unanimité et la Faculté désapprouve ces sérums que l'on avait tenté de mettre au point rapidement. Notons également que les essais de vaccins n'avaient pas été couronnés de succès. Aussi, le traitement le plus usité et aussi le plus populaire sera le rhum dont il se fait une ample consommation fin 1918 et que la Marine adopte de manière édulcorée en instituant le thé punché³³.

25 Le 13 septembre 1918

26 Reportés fidèlement dans la rubrique « Nos hôpitaux » du *Petit Var*. Plusieurs infirmiers et une infirmière de la CRF décédés de la grippe.

27 Note 7N170 SHD.

28 Ordre DSS n° 367.

29 D'où la demande aux unités de renseigner des états de situation journaliers.

30 Lettre du directeur du Service de santé de la Marine (III^{ème} RM) au préfet maritime (24 octobre 1918). Le 11 février 1919, le DDSS rend compte au VAE d'une épidémie de grippe au V^e dépôt. Note du directeur MC Girard au préfet maritime le 30 septembre 1919 (Synthèse de la grippe dans la Marine à Toulon).

31 On sait désormais qu'il existe des atteintes pulmonaires virales dans les formes graves, sans surinfection bactérienne.

32 *L'Illustration* du 19 octobre 1918 sous la plume du docteur Heckel, médecin des hôpitaux de Paris, du médecin de 1^{re} classe Candiotti, médecin de la Marine, affecté sur les convois de l'Atlantique.

33 Le quinquina est aussi recommandé par le professeur Debrove (*Le Petit Var* du 15 octobre 1918).

La période est propice à la présentation de médicaments « miracles » qui relèvent le plus souvent du charlatanisme comme la *Farine tutélaire*, la *Fluatine*, le *Rhéastar*, les *pilules Dupuis*, les *gouttes livoniennes*, l'*élixir Bleu Herra*. Curieusement la presse locale toulonnaise et varoise n'en fait pas publicité se contentant des baumes tue nerfs dentaires, des médicaments pour la peau, la syphilis, les maladies de la femme et les énergisants globaux³⁴.

Après l'épidémie

La grippe n'a pas disparu après cet assaut pandémique. Les statistiques en témoignent. Ainsi, à l'hôpital de Saint-Mandrier, du 1^{er} janvier 1920 au 1^{er} mars 1926, la grippe cause 65 morts sur un total de 594 morts, soit 11% des décès, et 63 cas du 1^{er} mars 1926 à juin 1935 sur 761 morts, soit 8,3%, nombres qui restent considérables. Par contre, pour la population civile, le bureau d'hygiène de la ville de Toulon ne relèvera que 44 cas de grippe en 1920 pour 1 830 décès, soit 2,4%, et au-delà, notamment en 1928 et 1929, la grippe, dans le groupe très dominant des affections respiratoires et infectieuses, ne représente plus que à 2,33% à 2,58% des décès. D'autre part, la surmortalité de l'épidémie de grippe de 1918 a eu pour résultat une baisse de natalité à Toulon en juin, juillet, août et septembre 1919, très vite suivie d'une reprise.

Il est difficile d'apprécier à Toulon l'importance pour la mémoire collective de cette pandémie hors norme ensevelie dans le souvenir du conflit. La Grande Guerre fait l'objet très rapidement de commémorations officielles ; les monuments aux morts sont érigés dans toutes les communes sans qu'aucune victime de la pandémie n'y figure en tant que tel. Cependant les soldats ou marins décédés dans les hôpitaux maritimes ou militaires par suite de grippe ou autre maladie contractée en service auront le droit à la mention « Mort pour la France ». Mais il y aura de nombreux oublis ! Ceux qui ont contribué à lutter contre la pandémie sont honorés. Gwynplaine le demande instamment dans un éditorial du *Petit Var* en date du 15 mars 1920. Il y voit une juste récompense pour les infirmiers, infirmières et médecins des hôpitaux civils et militaires de Toulon. Mais avant cette date, le ministre de la Marine avait accordé des médailles d'honneur des épidémies à plus de seize infirmiers et cinq médecins et dix témoignages de satisfaction³⁵. En novembre 1919, les infirmières seront encore à l'honneur, dont madame Berier-Fontaine et madame Godin. D'autres promotions suivront concernant des médecins et des infirmières de la Croix-Rouge dont madame de Marolles, épouse d'un ancien préfet maritime³⁶.

GRIPPE ESPAGNOLE ET COVID 19. PEUT-ON COMPARER ?

La Grande Grippe, ainsi qu'elle est parfois appelée, a suscité de nombreux travaux historiques et scientifiques. La crainte qu'elle inspire toujours, ravivée par des épidémies hivernales et des épisodes spécifiques³⁷ l'a fait prendre comme modèle épidémiologique à la base de scénarios « catastrophe » présentés périodiquement aux autorités sanitaires. Mais dans la vaste panoplie virale susceptible de déclencher une pandémie ce ne sera pas un virus H1N1 qui reviendra sur la scène, mais un nouveau virion de la famille des coronavirus, le SARS-CoV2. Le tableau en annexe établit un parallèle entre les deux épidémies, en sachant que l'épidémie de Covid est toujours en cours, révèle bien des surprises et que « rien n'est jamais acquis en matière de lutte anti infectieuse³⁸ »

34 Médicament appelé *Globéol* !

35 1^{er} mars 1919.

36 Elle a perdu 2 fils et un gendre à la Grande Guerre et servi comme infirmière bénévole pendant 3 ans.

37 Grippe asiatique (1957-1958), grippe de Hong-Kong (1968-1969), grippe A (2009)

38 Vinet F. La Grande Grippe. 1918. La pire épidémie du siècle.

	Grippe espagnole	Covid-19	Remarques
Statut	Pandémie	Pandémie	Point de départ inconnu pour la grippe espagnole Chine pour la Covid
Agent pathogène	Virus H1N1 (inconnu en 1918)	Virus SARS- CoV-2	Virus de la pandémie grippale non connu en 1918
Population atteinte préférentiellement	Jeunes gens	Population âgée	Soldats et marins en 1918 Population civile en 2021
Contagiosité	Extrême	Extrême	Contagiosité augmentée pour les virus Cov2 variants
Symptomatologie	Incubation courte, début brutal, fièvre, courbatures, asthénie résiduelle Formes graves possibles	Incubation 5 à 11 jours, formes bénignes prédominantes, possibilité de formes graves voire critiques Troubles du goût et de l'odorat	Nombreuses formes asymptomatiques pour la Covid (14 à 30%)
Évolution	3 vagues de mai 1918 à février 1919 1 reprise en fin d'année 1919 à Toulon	En évolution 2 phases connues en fin d'année 2020 On parle d'une 3 ^e phase qui serait due à des variants	Évolution spontanée de la pandémie grippale en 1918-19 Maîtrise difficile de la Covid-19 malgré des progrès scientifiques indéniables et des mesures d'isolement et gestes barrières
Prophylaxie	Recommandations (isolement, désinfection). Pas de contrainte sanitaire mais couvre-feu à Toulon	Confinement total puis partiel, couvre-feu précoce, port du masque, gestes barrières, tests, vaccins	Les recommandations sont les mêmes à un siècle de distance mais elles sont plus complètes et mieux observées en 2021 La vaccination contre la Covid-19 fait espérer un contrôle de la pandémie qui se fait attendre
Traitement	Purement symptomatique	Traitement symptomatique, réanimation pour les formes critiques	Pas de traitement décisif dans les deux cas La prise en charge des cas critiques de Covid par les services de réanimation a amélioré les résultats en termes de survie
Bilan (En France)	280 000 à 300 000 morts civils en France 30 000 dans les armées Entre 536 et 800 morts à Toulon	2 890 347 cas signalés 70 142 décès sur 10 mois 515 morts au 17 janvier 2021 dans le Var	Bilan provisoire pour la Covid

Tableau comparatif grippe espagnole et Covid-19.

CONCLUSION

La pandémie grippale de 1918 fut un drame sanitaire occulté, à Toulon comme dans l'ensemble du pays. Survenue à la fin du conflit où population et soldats ramassaient leurs forces pour repousser le dernier effort allemand, elle a été sinon niée du moins dissimulée lors de sa manifestation et, par la suite, n'a pas laissé de grande trace dans la mémoire collective. Les monuments aux morts ne distinguent pas les morts pour la France selon la cause de leur décès et les anciens combattants n'en n'ont pas fait un thème de revendication. La grippe espagnole a frappé prioritairement à Toulon et dans le camp retranché la population maritime et militaire jeune par une forte vague épidémique en fin d'été et à l'automne 1918, suivies de deux répliques en 1919, dont celle de la fin d'année fut de faible importance. La question relative à l'épidémie de printemps, observée dans le pays mais qui n'apparaît pas à Toulon, ne reçoit pas de réponse. Par contre, la faible réplique de la fin de 1919 est vraisemblablement en lien avec le maintien d'effectifs militaires importants à Toulon et la poursuite de la guerre en Orient. L'impression résultant de l'analyse des archives locales est celle d'une mise à l'arrière-plan de cet intrus épidémiologique par les autorités municipales préoccupées de multiples autres questions matérielles et d'une relative maîtrise de la prise en charge des malades par la Marine grâce à des moyens médicaux et hospitaliers importants. Le bilan reste dans les normes nationales, en dépit des facteurs de risques locaux et des mouvements de la population militaire.

Remerciements : services d'archives de la municipalité de Toulon, du Service historique de la Défense à Toulon, du Vieux Toulon, des archives départementales du Var.

Bibliographie

Archives :

- Annuaire de la Marine nationale. 1909, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1936, 1942. Imprimerie nationale*
Archives municipales de Toulon. Conséquences à Toulon de la grippe espagnole de 1918. 1DOC34.
Archives municipales de Toulon, cartons 2Q, 3QII 1f, 3QII 4, 4QIV 1
Bulletin du bureau et de l'Institut d'hygiène à Toulon. Années 1912, 1913, 1914, 1919, 1920, 1921. Bibliothèque municipale de Toulon. Fonds ancien.
Indicateur du Var, 1913, 1918, 1919, 1920, 1924, 1928.
Service historique de la Défense. Carton 2F²-23. Statistiques de mortalité de l'hôpital principal de la Marine 1900-1902.
Service historique de la Défense. Carton 2F²-24. Statistiques de mortalité de l'hôpital maritime annexe B. 21 septembre 1914 au 28 janvier 1918.
Service historique de la Défense. Carton 2F²-25. Statistiques de mortalité de l'hôpital de Saint-Mandrier du 1^{er} octobre 1915 au 31 octobre 1915.
Service historique de la Défense. Carton 2F²-26. Statistiques de mortalité de l'hôpital de Saint-Mandrier. 18 mars 1917 au 8 septembre 1918.
Service historique de la Défense. Statistiques de mortalité de l'hôpital de Saint-Mandrier. 2F²-28. Janvier 1920 au premier mars 1926.
Service historique de la Défense. Carton 2F²-29. Statistiques de mortalité de l'hôpital de Saint-Mandrier. Mars 1926-juin 1935.
Service historique de la Défense. Carton 1F²-9, 1F²-10. Correspondances Santé.
Service historique de la Défense. Carton 1F¹-128. Dépêches ministérielles.
Service historique de la Défense à Toulon. Navire hôpital Asie et Duguay-Trouin. Cartons 3F010-011-012-013-014-015. Carton 3F 153 Duguay-Trouin.
Service historique de la Défense à Toulon. Ordre du Préfet maritime n° 1176 du 20 octobre 1916. Spécialisation des deux hôpitaux maritimes.
Statistiques médicales. Données relatives à la guerre 1914-1918. Bibliothèque nationale. Édition de 1922. Accessible sur le site de la BnF.
Société des amis du vieux Toulon et de sa région. Carton T7-b. Hygiène.

Bibliographie :

- AUDOIN-ROUZEAU S, BECKER J.J. *Encyclopédie de la Grande Guerre. Tempus. 2012.*
BARBERET P. *Historique des hôpitaux maritimes et du service de santé des armées. Service historique de la Défense Toulon. TO-4-4201R*
BÉRATO J. *Les maladies infectieuses à Toulon jusqu'au milieu du XX^e siècle. Revue de la Société des amis du vieux Toulon et de sa région. 2018.*
BOURON F. *La grippe espagnole (1818-1819) dans les journaux français. Guerre mondiale et conflits contemporains. 2009-1 N° 233, 83-91*
BRISOU B, SARDET M. *Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la Marine. Service historique de la défense. Paris. 2010. 860 pages.*
BRISOU B. *Évolution de l'endémie typho-paratyphoïdique à Toulon de 1874 à 1972. Médecine et maladies infectieuses, 2 ?, tome 3, 11, 421-427.*
BROUARDEL P. *Dispositions à adopter pour l'assainissement de la ville de Toulon. Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1885, 14, 209-226.*
CABANES B. *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français. 1918-1920. Points Histoire-Le Seuil 2004.*
CANDIOTTI A. (Médecin principal). *La grippe atlantique. Archives de médecine navale. 1919, N° 108, 43-48.*
CARTIER A. *L'hygiène à Toulon. Statistiques hygiéniques (1874-1894). 1894. Isnard Toulon (Consultable au Vieux Toulon)*

CRISTAU P., WEY R (dir.). *L'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne in les hôpitaux militaires au XX^e siècle*. Service de santé des armées. Paris : Le Cherche-midi 2006

CROSBY A. W. *JR. Epidemic and Peace 1918*, London, ed. Westport, 1976.

DARMON P. *La grippe espagnole submerge la France*. L'Histoire, 2003, n° 281, 80.

DINGUIRARD B. *L'assainissement de Toulon*. Imprimerie du *Petit Var*, Toulon, 1898.

GACHOT B, VACHON F. *La grippe maligne vue à la lumière du passé*. Médecine et maladies infectieuses, 2009, n°2, 55-59.

GIRAUD A. *Assainissement de la ville de Toulon*. Documents officiels de la ville de Toulon. 1911.

HECKEL F. *La grippe*. L'illustration. 19/10 et 9/11/1918.

LAHAIE O. *L'épidémie de grippe dite espagnole et sa perception par l'armée française (1918-1919)*. Revue historique des armées. 2011, 212, 102-109.

MARÇON, MONDON. *Formes cliniques de la grippe. Épidémie de 1935*. Archives de médecine navale. 1935, 125,

MEYER J, DUCASSE A., PERREUX G. *Vie et mort des Français 1914-1918*, Paris, Hachette, 1960.

MIQUEL P. *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1978.

MURARD L., ZYLBERMAN P. *Mi-ignoré, mi-méprisé : le ministère de la santé publique. 1920-1945*. Les tribunes de la santé. 2003 n° 1, 19-33.

PEYREGNE A. *Automne 1918. La grippe espagnole ravage notre région*. Var Matin. # Nous. Supplément du journal *Var-Matin* 21 octobre 2018.

QUETEL CL. *Grippe espagnole. Le tueur que l'on n'attendait pas*. L'Histoire n° 449. Juillet-Août 2018. 34.

Toulon et sa région. 1918-1922. Sortir de la Grande Guerre. Ouvrage collectif de l'académie du Var. 2019. Éditions Fred, Sophia Antipolis.

VINET F. *La grande grippe. 1918. La pire épidémie du siècle*. Vendémiaire. 2018

VIOLINO J.P. *De la Coloniale aux troupes de marine. L'armée à Fréjus et Saint Raphaël. 100 ans de présence*. 2^e partie : la guerre européenne de 14-18 et l'implantation des camps.

Presse :

La Croix, 4 septembre 1918.

Éclaireur de Nice, 1^{er} novembre 1918.

Je dis tout. Hebdomadaire mondain de Toulon. 1918-1919-1920

Journal *Le Petit Var*. 1918-1919-1920. (Consultable au fonds ancien des archives de Toulon et sur le site @ des archives départementales du Var. Voir notamment *Le Petit Var*, 4 septembre, 15 octobre, 26 octobre, 1^{er} novembre 1918).

La Presse médicale. Pandémie de grippe. 1918, 57, 525-526.

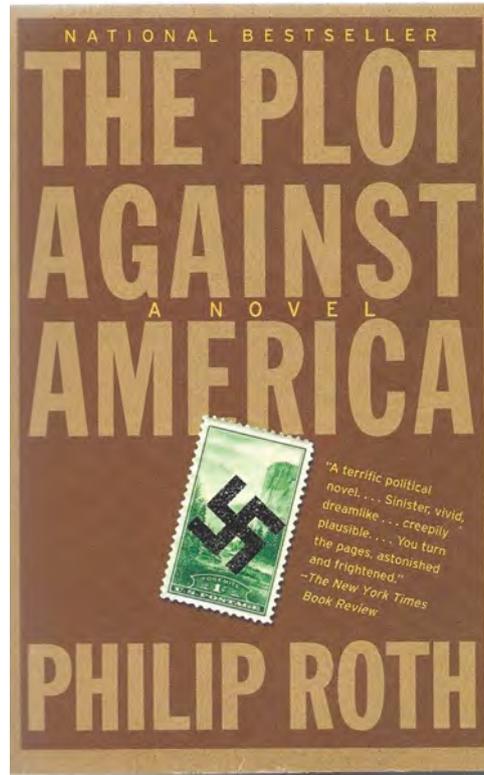
Le Petit niçois, 8 septembre, 24 octobre 1918.

République du Var, 22 octobre et 26 octobre 1918.

Var-Matin supplément #*Nous*, octobre 2018.

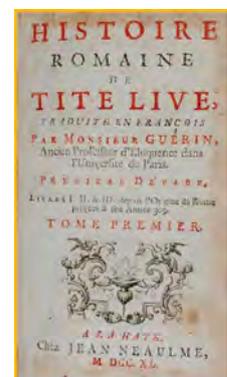
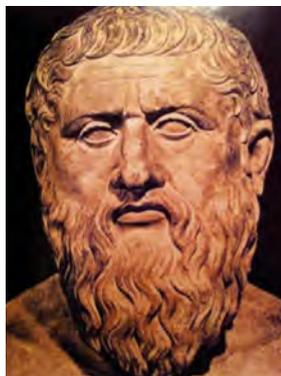
LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE

Gérard GARCIA



Introduction

La démocratie est fragile et loin d'être parfaite, si l'on en croit la définition que l'on a attribuée à Winston Churchill, à tort semble-t-il, à savoir : « La démocratie est la pire forme de gouvernement à l'exception de toutes les autres formes que l'on a testées dans le temps ». En somme, un moindre mal, dont les faiblesses et manquements en font une utopie au sens moderne du terme, donc un concept impossible, irréalisable.



Nous sommes loin de l'utopie originelle de la République de Platon, qui présentait une société idéale, parfaite, un État idéal « où tous les maux et les torts de la société présente sont guéris et redressés », selon la formule de Régis Messac à propos de l'*Utopia* de Thomas More. Au contraire, le roman de Philip Roth *Le Complot contre l'Amérique* a parfois été qualifié de « dystopie », une « mauvaise utopie » comme Aldous Huxley aimait dire de son roman *Brave New World*, « Le Meilleur des Mondes ». Huxley qui, comme vous le savez, a écrit cette

dystopie, à Sanary, en 1932, en quatre mois à peine. Mais ceci est une autre histoire. Le roman de Philip Roth se distingue des dystopies classiques par une caractéristique supplémentaire : c'est également une « uchronie ». Mais qu'est-ce qu'une « uchronie » allez-vous me demander... Eh bien, derrière ce mot barbare se cache un procédé littéraire intéressant qui peut se résumer en deux mots : « Et si... ». Et si Grouchy avait pu rejoindre Napoléon I^{er} sur le champ de bataille de Waterloo ? Et si l'Angleterre était restée une république après Oliver Cromwell ? Et si le nez de Cléopâtre avait été plus court ? Et si Charles Lindberg avait été élu à la présidence des États-Unis en 1940 ? Le principe en est donc la réécriture de l'histoire en modifiant des événements passés. Pour la petite histoire, sachez que l'on fait remonter l'uchronie à Tite-Live qui, dans son *Histoire de Rome depuis sa fondation* imagine ce qu'il serait advenu de Rome si Alexandre le Grand s'était dirigé vers l'ouest plutôt que vers l'est et aurait ainsi conquis Rome. Ce genre littéraire s'est surtout développé aux XIX^e et XX^e siècles, peut-être plutôt chez les Anglo-Saxons, ce qui m'amène à citer une œuvre majeure, *If it had happened otherwise*, « Si ça s'était passé autrement », recueil de récits uchroniques d'auteurs renommés, d'Hilaire Belloc à Churchill en passant par G.K. Chesterton et André Maurois. Quelques titres pour exemples. Hilaire Belloc : *Et si la charrette de Drouet s'était embourbée ?* lors de la fuite à Varennes, Milton Waldman : *Et si Booth avait raté Lincoln ?* ou encore André Maurois : *Et si Louis XVI avait eu un tant soit peu de force de caractère ?* L'histoire ainsi reconstruite sera selon le cas plus positive ou plus négative que l'histoire vraie. Optimisme et pessimisme du récit nous ramènent aux concepts d'utopie et de dystopie.

L'intrigue

Mais revenons à Philip Roth et *Le Complot contre l'Amérique*. Dans toute uchronie, il y a ce que l'on appelle un « point de divergence », c'est-à-dire un moment crucial, un tournant où l'histoire réelle et l'histoire uchronique divergent.

Ici, il s'agit de la convention du parti républicain à Philadelphie en juin 1940 qui a nommé Wendell Willkie comme candidat républicain à l'élection présidentielle. Philip Roth lui substitue le héros du moment,

Charles Lindberg, le pilote du *Spirit of St Louis* qui a traversé l'Atlantique en solitaire en 1927, qui a subi la dure épreuve de l'enlèvement et du meurtre de son fils en 1932, et qui est devenu une sorte d'icône pour le public américain. À partir de là, tout s'enchaîne dans le roman, avec un subtil mélange de réalité et de pure fiction. Le Lindberg de Philip Roth, calqué sur le personnage historique dans ses options politiques, base sa campagne présidentielle sur la non-intervention américaine dans le conflit européen, ce qui le rend encore plus populaire auprès des Américains moyens opposés à l'entrée en guerre des États-Unis. En revanche, il n'est pas en odeur de sainteté, si je puis m'exprimer ainsi, chez les Juifs, majoritairement favorables aux démocrates, devenus Américains et patriotes depuis souvent plusieurs générations, et bien au fait du sort que les nazis ont réservé à leurs coreligionnaires en Allemagne. C'est le milieu dans lequel le roman est situé. On rappelle au lecteur des extraits de discours du vrai Lindberg et des événements réels et avérés, tels que ses multiples visites en Allemagne nazie, sa présence aux jeux olympiques de Berlin aux côtés de Hitler en 1936, la médaille de la croix de l'Aigle allemand que Goering a épinglée sur sa poitrine sur ordre du Führer en 1938, ses déclarations lénifiantes à propos des nazis et de Hitler, son antisémitisme ouvertement exprimé et son rôle à la tête du mouvement isolationniste et pro-nazi militant contre l'intervention, le « *America First Committee* ». Isolationnisme qui va de pair avec la dénonciation de la menace intérieure, à savoir la communauté juive américaine, qui selon lui « pousse le pays à la guerre » et constitue un danger, je le cite encore « en raison de leurs capitaux et de leur influence dans l'industrie du cinéma, de la presse, la radio et au gouvernement ». Lorsqu'il affirme que le sang européen, héritage des Américains, est en péril à cause du risque de « dilution par des races étrangères » et « d'infiltration par un sang inférieur », opinion largement partagée par la plupart des membres de *America First*, jusqu'à 800 000, semble-t-il, aucun doute n'est permis, Lindberg est un xénophobe, un raciste convaincu, une réelle menace pour la démocratie américaine.



En face de lui, Franklin Delano Roosevelt se présente pour un troisième mandat. Il est facilement investi par la convention démocrate à Chicago et prend clairement position pour l'intervention américaine dans le conflit et la levée de l'embargo sur les armes vers l'Angleterre. Réaction immédiate de Lindberg qui met ses idées antisémites un peu en sourdine au profit d'une formule simpliste et manichéenne, donc à la portée du grand public. Il affirme : « C'est simple, vous n'avez pas le choix entre Charles A. Lindberg et Franklin Delano Roosevelt, mais entre Lindberg et la guerre ». L'argument de la neutralité emporte l'adhésion d'une majorité d'Américains qui pensent que ce conflit ne les concerne pas et ne veulent pas envoyer leurs enfants, maris ou frères se faire tuer de l'autre côté de l'Atlantique.

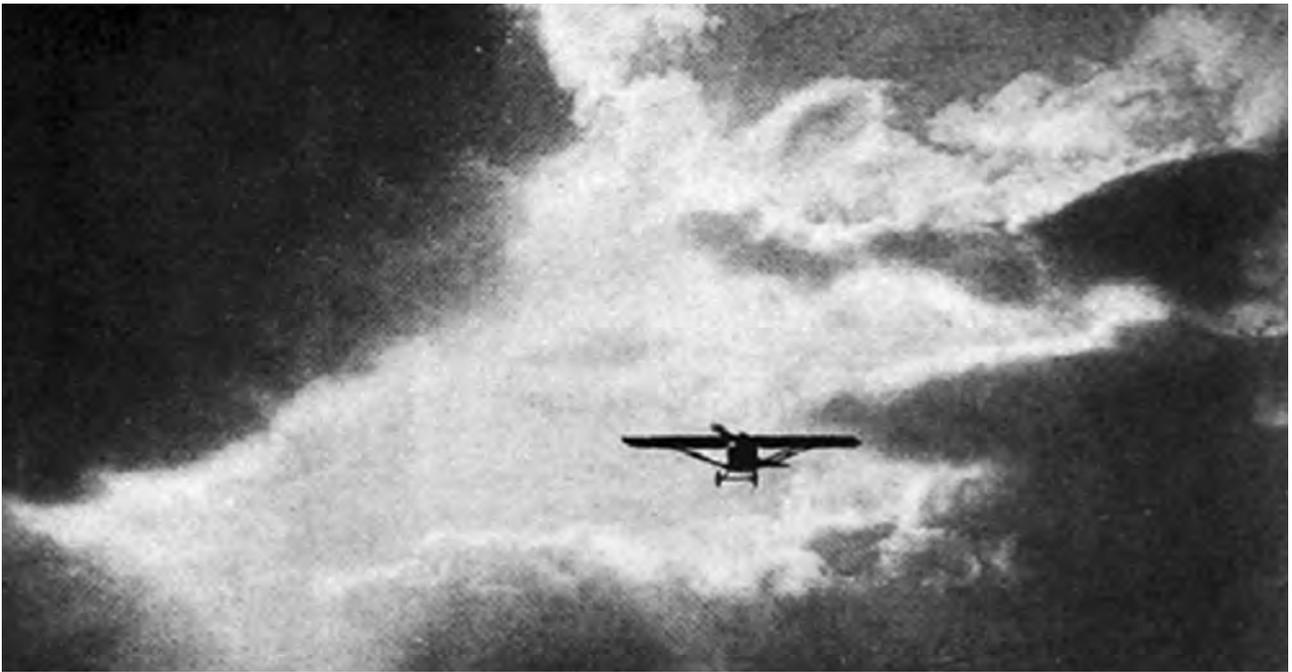


D'autant que le candidat républicain profite de son aura de pilote héroïque pour moderniser la notion de campagne électorale par le porte-à-porte en se déplaçant de ville en ville dans 48 États avec son mythique *Spirit of St Louis*. Il est accueilli partout triomphalement aux cris de « Lindy ! Lindy ! » et réussit même le tour de force de s'allier le soutien du rabbin conservateur Lionel Bengelsdorf, personnage fictif cette fois, chef de la communauté juive du New Jersey qui déclare : « Cette guerre n'est pas la guerre de l'Amérique, c'est la guerre de l'Europe ». Américain avant tout, il demande pourquoi les fils des familles juives devraient partir se battre en Europe et mourir par dizaines de milliers ? Face à lui, Walter Winchell, journaliste et chroniqueur radio juif, personnage authentique, plutôt populiste et racoleur, qui a attaqué publiquement Hitler et les nazis américains dès 1933, n'hésite pas à s'en prendre à Lindbergh dans la presse et sur les ondes.



En novembre, Lindbergh est élu président avec une majorité dans 46 États. Il signe aussitôt un pacte de non-agression avec Hitler, et un traité avec le Japon impérial, s'engageant à ne pas s'opposer à l'expansion japonaise en Asie [sic...]. Et en juin 1941, quand Hitler s'attaque à la Russie de Staline, Lindbergh salue en Hitler un rempart contre le communisme. La politique intérieure de Lindbergh vis-à-vis des juifs se précise. Par une série de mesures, il s'en prend progressivement à la communauté juive américaine. Entre autres, il crée un organe gouvernemental appelé *Office of American Absorption*, le bureau d'Assimilation (dans l'excellente traduction de Josée Kamoun), dont un projet, nommé *Just Folks, Des Gens parmi d'autres*, envoie des adolescents juifs vivre et travailler quelques mois dans des familles du Sud et du Midwest et dont le but est de les américaniser et donc les éloigner de leurs racines. En 1942, le bureau d'Assimilation et le ministère de l'Intérieur instituent un autre programme, le *Homestead 42*, loi de peuplement, inspirée du *Homestead Act* de 1862 qui avait permis à des familles d'obtenir gratuitement ou à bas prix des terrains, contribuant ainsi au peuplement de l'ouest américain, et à la création du mythe de la frontière. Mais ici, il s'agit de relocaliser les familles juives dans des zones de l'ouest et du sud afin de les disperser et briser la communauté juive, au grand dam de Walter Winchell qui finit par

décider de se présenter à l'élection présidentielle de 1944 pour avoir la possibilité de critiquer Lindbergh, son gouvernement et sa politique devant une plus grande audience. Hélas, lors d'un rassemblement politique en 1942, il venait à peine de lancer sa campagne, il est abattu par des extrémistes antisémites.



Deux jours après, Lindberg et son avion disparaissent mystérieusement et ne seront jamais retrouvés. Le vice-président, Burton K. Wheeler, personnage authentique, assume la responsabilité du pouvoir. La radio d'État allemande révèle des soi-disant preuves que la disparition de Lindberg ainsi que la mort de son fils sont l'œuvre de conspirateurs juifs qui veulent s'emparer du pouvoir. S'ensuivent des émeutes antisémites, l'arrestation de citoyens juifs de premier plan. Véritable *deus ex machina*, Anne Morrow Lindberg, l'épouse du président disparu, s'adresse au pays à la radio, fait un appel au patriotisme et demande la fin des troubles. Franklin Roosevelt, dernier recours pour le retour au calme, se présente aux élections et est élu président juste avant l'attaque de Pearl Harbor – repoussée d'un an par rapport à la réalité historique, et l'entrée en guerre des États-Unis. Tout est bien qui finit bien, dirait Shakespeare... C'est peut-être là une démonstration *in extremis* de la résilience de la démocratie américaine devant cette tentative de déstabilisation de la démocratie.



Finalement, un des personnages propose une théorie rocambolesque pour expliquer la disparition de Lindberg. Le fils des Lindberg, kidnappé et emporté en Allemagne aurait été élevé en bon nazi, sa vie en échange de la coopération de Lindberg dans une campagne présidentielle organisée par les nazis, campagne qui devait se terminer par l'importation de la solution finale aux États-Unis. Et Lindberg aurait rejoint son fils en Allemagne...

Cet épisode totalement tiré par les cheveux, vu par certains critiques comme une tentative maladroite de dédouaner Lindberg pour ses sympathies nazies, clôt ce survol de la pseudo-Histoire avec un « H » majuscule.



Le lecteur moyen risque fort d'être dérouteré par ce mélange d'histoire réelle et d'imagination. C'est la raison pour laquelle l'auteur a rajouté un *post-scriptum* dans lequel il donne ses sources, la chronologie et la biographie véritable des personnages historiques et un document authentique, le discours du vrai Lindberg prononcé en 1941 lors d'un meeting d'*America First*.

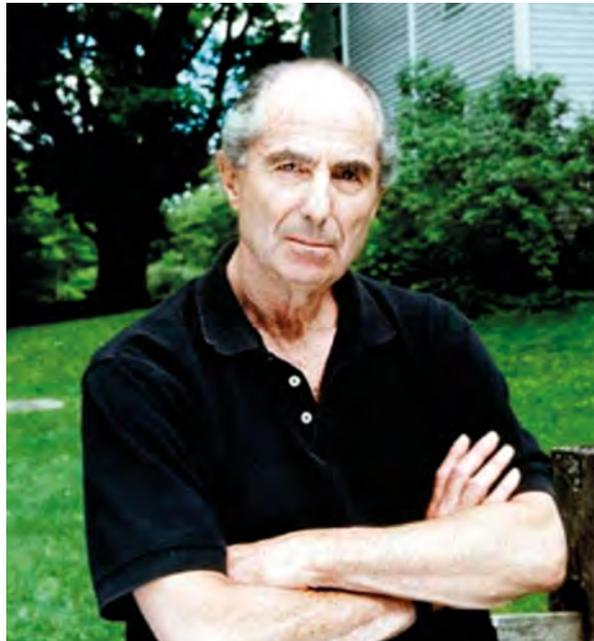
Et j'en viens maintenant à la petite histoire avec un « h » minuscule, ou l'histoire des petites gens. Il est intéressant de suivre l'évolution des principaux personnages et de la communauté juive en fonction des événements.

Les personnages

« C'est la peur qui préside à ces mémoires, une peur perpétuelle... » ce sont les premiers mots du roman. Ils comportent deux mots-clés, « mémoires » et « peur ». En effet, le narrateur s'appelle Philip Roth, c'est donc l'auteur lui-même, et il nous raconte les événements et leur impact sur sa famille, ses amis et la communauté juive de Newark alors qu'il avait entre 7 et 9 ans. Roth a effectivement passé sa jeunesse dans le quartier juif de Weequahic à Newark à l'époque décrite ici. La plupart des personnages sont réels, l'auteur se met en scène ainsi que sa propre famille, et il utilise le même procédé qu'avec les grands événements, mélangeant habilement biographie authentique et invention.



À travers les yeux de cet autre lui-même, ce jeune Philip Roth, il nous décrit l'impact de l'élection de Lindberg et de la montée subtile du fascisme et de l'antisémitisme, l'attitude et les réactions des différents protagonistes, entre autres cette peur qui étreint ces Juifs américains si bien intégrés depuis plusieurs générations. Peur que le nouveau président ne leur réserve le même sort que celui que les nazis font subir aux Juifs allemands, peur d'être dispersés dans tout le pays, peur de perdre leur identité. Ce à quoi il faut ajouter les peurs et angoisses d'un petit garçon un peu perdu au milieu de ce contexte déroutant.



Car l'histoire, racontée à la première personne, alterne entre le récit de Philip Roth enfant naïf et timoré, et des commentaires et réflexions de Philip Roth adulte doué d'expérience, de maturité et de recul. Il a été dit à ce propos que *Le Complot contre l'Amérique* était en fait un *Bildungsroman*, un roman d'apprentissage où l'on voit le jeune héros découvrir les grandes constantes de la vie : l'amour, la haine, la trahison, la bêtise, l'ignorance, la mort... Dans le même temps, le lecteur découvre, chapitre après chapitre, l'évolution des différents personnages au fil des événements.



Herman - Philip - Bess - Sandy.

Il est vrai qu'au début la famille Roth vit paisiblement et modestement dans ce quartier majoritairement juif. Le père, Herman, travaille pour l'agence locale d'une compagnie d'assurances. On ne roule pas sur l'or, certes, mais la communauté environnante est comme un cocon rassurant pour ces Juifs américains globalement bien intégrés, on l'a dit, chez qui la judéité est discrète, c'est une affaire privée. Roth raconte : « Dans notre quartier, aucun homme ne portait la barbe ou le costume désuet du Vieux Monde ; on ne portait pas davantage la kippa, ni à l'extérieur ni dans les maisons. Les adultes ne pratiquaient plus la religion par des signes extérieurs reconnaissables, si tant est qu'ils aient continué de la pratiquer de façon sérieuse. Et autour de nous, presque personne n'avait d'accent ». Herman se voit proposer une promotion avec à la clef un déménagement dans une ville proche, mais où ils seraient les seuls juifs, donc en insécurité, et il refuse ce poste, d'autant plus que l'immobilier y est plus cher qu'à Weequahic et que, lors d'une visite rapide sur les lieux, il aperçoit une terrasse de café avec des individus buvant de la bière et pique-niquant au son de l'accordéon, je cite Roth : « joué par un petit bonhomme corpulent en short, chaussettes hautes et chapeau tyrolien orné d'une longue plume ». « Ah, les salauds de fascistes ! » s'exclame Herman. De toutes façons, la mère, Bess, n'aurait jamais pu retrouver là-bas ses activités auprès de l'association des parents d'élèves des écoles juives de Newark et se serait ainsi marginalisée. Herman est un démocrate convaincu, c'est un résistant, un antifasciste viscéral mais imprudent, presque provocateur. Ainsi, lors d'une escapade familiale à Washington, il ne cesse de faire à haute voix des remarques cinglantes contre Lindberg et les pronazis et de chanter les louanges de Roosevelt.

La famille Roth se trouve ainsi en butte aux insultes antisémites d'autres touristes au pied même de la statue de Lincoln, et le propriétaire de leur hôtel se débrouille pour leur reprendre la chambre qu'ils avaient retenue, malgré les appels désespérés de Herman à la constitution et à la démocratie, tandis que Bess essaye vainement de le calmer, de le raisonner.

Philip, lui, s'est surtout inquiété pour sa précieuse collection de timbres qu'il a emportée à Washington de peur qu'on la lui vole s'il la laissait chez lui. Précieuse car c'est en fait à travers ses timbres qu'il apprend l'histoire de l'Amérique. Lorsque la situation devient critique pour la communauté juive américaine, beaucoup émigrent au Canada, mais Herman refuse même d'envisager la chose, il refuse de s'enfuir, dit-il. Il incarne le patriotisme démocratique, une notion qu'il partage avec la majorité de la communauté juive américaine. Il tente d'écrire au chroniqueur Walter Winchell pour qu'il s'en prenne publiquement à la loi de peuplement de 42, mais Bess une fois encore le raisonne et Herman comprend que malgré son dévouement, son énergie, sa révolte, il est incapable de protéger sa famille. Amer constat d'impuissance. Autre échec : Alvin, le fils de son frère décédé prématurément, se met à fréquenter la pègre locale et Herman essaye à tout prix de le remettre sur le droit chemin. Il n'a pas compris qu'Alvin est incorrigible et la discussion se termine par un pugilat sanglant. Nous reviendrons vers Alvin un peu plus tard.



Mère et épouse exemplaire, Bess vit en retrait, constamment dans la crainte. Crainte pour ses enfants, bien sûr, mais aussi pour son mari qui exprime trop haut et fort sa sympathie pour Roosevelt et sa haine du fasciste Lindberg. Crainte également pour les amis, parents, voisins et membres de la communauté juive de Weequahic. Les épreuves traversées pendant cette période trouble lui serviront de révélateur et elle en sortira plus forte, plus affirmée. Lorsque Seldon, le fils de madame Wishnow, leur voisine de Newark, se retrouve tout seul dans le Kentucky où sa mère et lui ont été relocalisés dans le cadre du Homestead 42, paniqué par l'absence anormale de sa mère, Bess se révèle pleine de ressource. Elle prend les choses en main, passe un temps fou au téléphone à calmer Seldon, lui donner des instructions précises, organise sa récupération par des voisins puis par Herman et Sandy qui vont aller le chercher en voiture. On ne reconnaît plus la femme craintive, timorée, du début de l'histoire.

Sa sœur, Evelyn, est plutôt du style arriviste, n'hésitant pas à devenir la maîtresse puis l'épouse du rabbin Bengelsdorf, instrument de son ascension sociale. Le couple se range sans hésiter dans le camp de Lindberg, sous le prétexte qu'en étant proches du pouvoir ils vont réussir à limiter les dégâts pour la communauté juive et surtout pour eux-mêmes. Leur ascension est fulgurante et culmine avec une invitation du président en personne à un grand dîner à la Maison Blanche offert à l'occasion de la visite officielle du ministre allemand des Affaires étrangères von Ribbentrop, tout comme un certain nombre de Juifs riches et influents, collabos sans scrupules, qui pensent ainsi tirer leur épingle du jeu.



Evelyn s'implique en travaillant pour le fameux *Office of American Absorption*, le bureau d'Assimilation, et se sert de ses relations pour inscrire le frère aîné de Philip, Sandy, 13 ans, au mouvement *Just Folks, Des Gens parmi d'autres*, malgré les fortes réticences de son père. Placé chez des agriculteurs chrétiens du Kentucky, il en revient plein d'admiration pour sa famille d'accueil anglo-saxonne et riche, et plein de mépris pour son père, membre de la classe moyenne inférieure et juif. Le programme d'assimilation a trop bien marché avec lui. Il a pris des muscles, l'accent du Kentucky, a découvert les ouvriers agricoles noirs, a beaucoup appris sur le monde de l'agriculture et des *goys*, au point de manger du cochon sous toutes ses formes.

Il va même devenir sergent-recruteur pour le bureau d'Assimilation et sympathisant du pouvoir en place. Pour lui, Lindberg a été élu démocratiquement et n'est pas antisémite. Il prend ses distances vis-à-vis de sa propre communauté, « des Juifs du ghetto, apeurés, paranoïaques », dit-il. Lorsqu'invité par sa tante Evelyn au fameux dîner à la Maison Blanche Sandy se heurte à un refus catégorique de son père, le jeune révolté le traite de dictateur, pire qu'Hitler. Ce qui lui vaut une belle paire de gifles de Bess. Par la suite, assagi, il redeviendra le garçon tranquille et consciencieux qu'il était au début, doué pour le dessin et la caricature, et se découvre un intérêt soudain pour les filles. C'est lui aussi qui aidera son père à secourir l'ami de Philip, Seldon, quand ce dernier se retrouvera orphelin à 1 000 km de Newark. Sandy est un personnage protéique, changeant plusieurs fois de personnalité, comme tout bon adolescent.

Pour en revenir à tante Evelyn, lors du retournement de situation consécutif à la disparition de Charles Lindberg et à la prise en main du pouvoir par sa veuve, le rabbin Bengelsdorf est arrêté et Evelyn, paniquée, s'enfuit pour aller se réfugier chez sa sœur, Bess, qui la met à la porte. Elle se glisse en cachette dans la cave et c'est Philip qui la découvre et la nourrit. Au retour de Bess, Evelyn raconte la version surprenante des événements qui tente de justifier l'attitude du couple Lindberg.

Le neveu de Herman, donc cousin de Philip, Alvin, a un parcours assez chaotique. Orphelin, il a été recueilli pendant quatre ans chez les Roth puis a été engagé comme chauffeur par un riche entrepreneur aux méthodes douteuses. Anticapitaliste et patriote, Alvin s'entend mal avec son patron et décide de s'engager dans l'armée canadienne, puisque Lindberg veut rester en dehors du conflit en Europe.

Blessé par une grenade en France, il est amputé d'une jambe, passe sa convalescence en Angleterre, est rapatrié et recueilli par la famille Roth. C'est maintenant un garçon révolté, amer, aigri, qui en outre a mauvaise haleine à cause de dents gâtées, ce qui n'est pas du goût de Philip qui doit partager sa chambre avec lui et subir la vue du moignon d'Alvin quand il refait son pansement et doit l'aider à mettre sa prothèse. L'oncle Monty qui a fait fortune dans le commerce des fruits et légumes, lui propose un emploi sur le marché. Très vite Alvin se remet à fréquenter ses copains délinquants d'autrefois, puis dans se lance dans les machines à sous illégales, mais finira par devenir restaurateur à Atlantic City grâce à son beau-père, William Schapp, homme riche et arrogant au passé plutôt trouble. C'est lors d'une visite d'Alvin chez les Roth qu'Herman et Alvin se disputent violemment et manquent de s'entretuer.

Collaborateur obséquieux et arriviste, le rabbin Bengelsdorf surfe sur la vague Lindberg dès le début et se rallie à lui dans sa politique non-interventionniste : cette guerre n'est pas le problème des Juifs américains, clame-t-il. Directeur du bureau d'Assimilation, il n'est certainement pas pour rien dans le renvoi de Walter Winchell par la station de radio qui diffusait ses chroniques anti-Lindberg, et dont le président était Randolph Hearst. À ses yeux, Winchell est un provocateur dont l'attitude pénalise les Juifs. Après la disparition mystérieuse de Lindberg, Bengelsdorf devient en quelque sorte le porte-parole de M^{rs} Lindberg dans les media, mais cela ne le sauvera pas. Il sera mis en garde à vue et arrêté quelques jours plus tard. Winchell, personnage historique, est le principal opposant juif à Lindberg. Il s'exprime sur la station radio et dans la presse de Randolph Hearst avec véhémence, dénonçant l'antisémitisme de Lindberg et du mouvement *America First*, ainsi que le Bund. Fondé en 1933 sous l'appellation *Friends of New Germany*, les amis de l'Allemagne nouvelle, puis rebaptisé *German American Bund* en 1936, ce mouvement s'est peu à peu confondu avec la majorité d'Américains hostiles à l'entrée en guerre des USA. Apparemment inoffensif donc, ses membres organisaient des camps d'été pour enfants, des *beer gardens*, sortes de guinguettes pour les adultes. On les entendait crier « Heil Hitler ! » lors de rassemblements au Madison Square Garden, par exemple, brandissant des pancartes ornées de swastikas et entonnant des hymnes patriotiques tout en défilant. Winchell dénonce le Bund et le qualifie de « cinquième colonne ». Pour aller jusqu'au bout de ses convictions, il se présente aux élections présidentielles et est abattu à Louisville dans le Kentucky. Le vrai Winchell ne mourra de mort naturelle qu'en 1972, après avoir viré à l'extrême droite et adhéré au McCarthysme.



Lindberg, Winchell, Roosevelt.

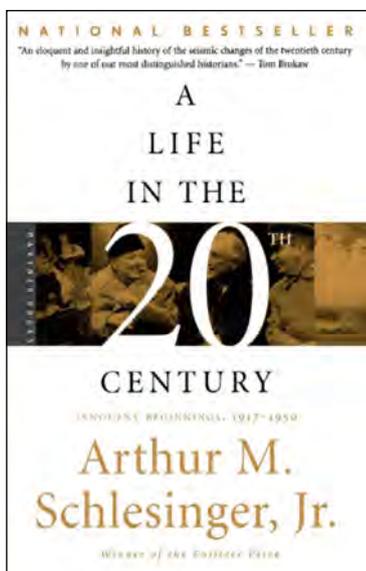


Ce sont là les personnages principaux du roman. Mais il ne faut pas oublier le narrateur, Philip Roth en personne. Il est plutôt difficile à saisir, étant comme nous l'avons mentionné, à la fois ou tour à tour un garçonnet de 7 à 9 ans et l'adulte qui se souvient de sa jeunesse et commente les événements avec 60 ans de recul. C'est un récit à la première personne qui a été qualifié de « fausse-vraie biographie » de l'auteur. Philip enfant se sentait en sécurité en Amérique. Il se sentait américain et vivait en Américain dans une famille américaine depuis trois générations. « Notre patrie, c'était l'Amérique » dit-il. Mais progressivement il va perdre ce sentiment de sécurité que, dit-il « il avait considéré

comme allant de soi pour un enfant américain de parents américains allant dans une école américaine dans une ville américaine dans une Amérique en paix avec le monde ». Il va vivre dans l'inquiétude et la peur, à cause de la pression des événements, de l'atmosphère délétère dans sa famille et la communauté juive, au point qu'il fait une tentative de fugue. C'est un petit garçon dépassé par les événements qui aurait voulu n'être, je le cite « qu'un garçon aussi minuscule que possible. Je voulais être orphelin ». Et c'est d'ailleurs à l'orphelinat qu'il compte se réfugier lors d'une tentative de fugue, en emportant son plus grand trésor, sa collection de timbres.

Timbres que dans ses cauchemars il voit marqués d'une croix gammée noire. Hélas, un coup de sabot de cheval lui fait perdre connaissance et lorsqu'on le retrouve, les timbres ont disparu, peut-être un symbole de son passage à l'âge mûr. C'est d'ailleurs peu après qu'il affrontera avec une certaine maturité l'interrogatoire mené par un agent du FBI sur sa famille et ses amis. Il va s'informer sur l'actualité dans le cinéma Newsreel, mais en même temps réagit de façon puérile quand il est « bloqué » par accident dans les toilettes ou quand il descend, apeuré, dans la cave obscure qui, selon lui, abrite les fantômes de la famille, et où il découvrira sa tante Evelyn qui s'y est réfugiée incognito après l'arrestation du rabbin Bengelsdorf. Bien avant cet épisode, quand Herman reçoit un courrier l'avisant que la famille Roth a été choisie pour être relocalisée dans le Kentucky, le petit Philip, bouleversé d'être obligé de quitter son quartier et ses habitudes, va voir sa tante Evelyn pour lui demander d'envoyer à leur place la famille Wishnow, donc son voisin et ami un peu envahissant, Seldon. Ce dernier et sa mère seront effectivement relocalisés, certainement à la suite de sa visite chez Evelyn, et Philip sera désormais rongé par le remords. Il aura l'occasion de se racheter à la fin quand Seldon, ramené du Kentucky par Herman et Alvin après l'assassinat de sa mère par le Ku Klux Klan, sera accueilli par la famille Roth et partagera la chambre de Philip pendant dix mois. « C'est moi qui fus la prothèse » commente-t-il, comparant Seldon au moignon d'Alvin dont il s'était occupé. Ce sont d'ailleurs là les derniers mots du roman. En essayant de venir en aide à sa famille, il cause la perte de Seldon et sa mère, découvrant ainsi, je le cite « qu'on ne pouvait prendre aucune bonne décision sans en prendre en même temps une mauvaise ». Sous la pression des événements qui le privent d'une enfance normale, Philip fait son éducation. C'est ce passage de l'enfance à l'adolescence, de l'insouciance à la responsabilité, en somme l'apprentissage de la vie, qui est le fil conducteur pour le personnage de Philip.

Plausibilité du récit



Dans un essai intitulé *The Story Behind "The Plot Against America"* (en somme, la genèse du « Complot contre l'Amérique »), Philip Roth raconte qu'en décembre 2000 il lisait l'autobiographie d'Arthur Schlesinger Jr. qui, entre autres, décrivait les événements des années 30 et 40 et la façon dont ils avaient marqué le jeune homme qu'il était alors. Roth était plus jeune à cette époque, mais avait été aussi profondément marqué par ces événements. Au cours de sa lecture il tomba sur une phrase mentionnant que certains isolationnistes républicains avaient alors souhaité que Lindberg se présente aux élections présidentielles, et il écrivit dans la marge « Et s'il l'avait fait ? ». Pourquoi pas, effectivement ? Il n'est que de lire les documents contenus dans le *post-scriptum* mentionné plus haut pour être tenté de s'en convaincre. Les historiens, eux, sont partagés.

Par exemple, Gavriel Rosenfeld, qui a écrit sur le spectre du nazisme et l'histoire alternative, reconnaît l'existence d'un certain fascisme latent aux États-Unis dans les années 30-40, une tendance qui aurait pu s'aggraver si Roosevelt n'avait pas eu son troisième mandat en 1940, car c'est lui qui, avec

la coopération d'Edgar Hoover, l'a contrôlé et largement endigué. Mais pour lui, l'Amérique étant déjà sur le pied de guerre en 1940, le scénario d'une victoire de Lindberg est fort peu plausible. Qui plus est, il estime que l'épilogue, trop habile, optimiste et rédempteur ne tient pas la route, si je puis m'exprimer ainsi, car après une telle crise il est peu probable que la démocratie américaine, atrophiée, pourrait se relever indemne de ce traumatisme et reprendre son cours comme si de rien n'était.

De son côté, Éric Rauchway, spécialiste de Roosevelt, ne croit pas à la possibilité de la victoire de Lindberg qui, bien que populaire au sein du mouvement *America First*, n'en était pas le leader le plus influent et n'avait pas le talent nécessaire ni l'aura pour accéder à la présidence. À ses yeux, Lindberg n'était pas vraiment un héros américain... D'autre part, l'opposition à l'intervention américaine dans le conflit européen était assez générale, soutenue par des voix fortes telles entre autres la presse de Randolph Hearst, les actualités Newsreel, le *Chicago Tribune*, la radio WGN, le *Daily News*. Des media puissants et influents qui n'ont pas empêché Roosevelt de remporter une victoire écrasante en 1940. En revanche, Éric Rauchway pense que les mesures prises par l'administration Lindberg imaginées par Philip Roth pour délocaliser les Juifs auraient pu être acceptées par la majorité des Américains. À l'appui de cette affirmation, il cite les sondages de la fin des années 30 qui montrent bien que bon nombre d'Américains étaient en faveur de la déportation des Juifs alors que Roosevelt, au contraire faisait pression pour que l'Amérique accueille les réfugiés juifs. N'oublions pas quel fut le sort réservé aux Nippo-Américains internés dans des camps après la défaite de Pearl Harbor...

Auteur d'un ouvrage sur les sympathisants américains d'Hitler, l'historien Bradley Hart penche plutôt pour la plausibilité de l'élection de Lindberg dans la mesure où le pays était profondément divisé en 1940, peut-être comme il ne l'avait jamais été depuis la guerre de Sécession, entre les interventionnistes et les isolationnistes. Ces derniers étaient majoritaires dans le Midwest, traditionnellement stéréotypé comme bastion conservateur, mais il s'agissait aussi d'un mouvement national. En fait, c'est le bombardement de Pearl Harbor qui a unifié la nation derrière Roosevelt pour mener la « bonne guerre » contre le Japon, puis contre le nazisme. Quant à Lindberg, Bradley Hart rappelle qu'il a toujours nié avoir des relations avec l'extrême-droite et pense que ce sont plutôt les groupes tels que la *Silver Legion* ou le *German American Bund* qui le considéraient comme un allié éventuel alors que lui, bien heureusement, ne s'intéressait pas vraiment à la politique conventionnelle et se voyait plutôt comme un sage, un diseur de vérités. Le *German American Bund* ne comptait peut-être pas plus de cent mille membres et avait surtout une audience régionale, donc aurait eu peu de chances de gagner seul une élection, mais les sondages laissaient entendre qu'un bon tiers d'Américains nourrissait une forme d'opinion qu'aujourd'hui on qualifierait d'antisémite.

Un autre historien, Steven J. Ross, qui travaille en ce moment sur les complots nazis contre Hollywood et l'Amérique, est encore plus pessimiste. Il souligne le fait que Lindberg, loin d'être un sympathisant nazi fanatique, était plutôt à ranger dans la catégorie des antisémites peut-être les plus dangereux qu'il qualifie en anglais de *genteel anti-semites* que l'on pourrait traduire par « antisémites distingués, bien comme il faut ». Pour préciser sa pensée, il les compare à la tradition britannique qui consiste à ne pas dénigrer les gens ouvertement, mais... Méthode plus insidieuse que l'affrontement direct qui a trouvé un écho dans la population américaine dont l'historien affirme qu'elle a toujours connu des groupes de propagande haineuse (*hate groups*) et, entre autres, antisémite. Il conclut en disant, je le cite, « que Roth a mis le doigt sur un aspect du caractère américain, un aspect que nous avons toujours voulu ignorer, mais qui ne cesse de refaire surface ». N'oublions pas qu'entre 1920 et 1922 Henry Ford, le père de la Ford Model-T et de la chaîne de montage, avait publié une série de brochures sous le titre de *The International Jew (Le Juif International)*, dans lesquelles il développait des théories eugénistes et antisémites qui ont par la suite inspiré les nazis et Hitler. Ce dernier lui fera d'ailleurs attribuer en 1938 la grande croix de l'ordre suprême de l'Aigle allemand... comme Lindberg la même année.

Dans son essai sur la genèse de son roman, Philip Roth se considère chanceux d'être Américain, car, dit-il, les germes d'un virage vers l'autoritarisme et le fascisme étaient bien là dans les années 30, mais, grâce au ciel, il n'a pas eu lieu. Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, je le cite : « Ça n'est pas arrivé ici malgré l'institutionnalisation de la discrimination antisémite de la hiérarchie protestante à cette époque, malgré la haine virulente des juifs chez les membres du Bund germano-américain et du Front chrétien, malgré la suprématie chrétienne répugnante prêchée par Henry Ford, le père Coughlin et le révérend Gerald L. K. Smith, malgré la répugnance désinvolte envers les Juifs exprimée par des journalistes comme Westbrook Pegler et Fulton Lewis, malgré l'antisémitisme aryen narcissique de Lindberg lui-même ». Ode à la solidité, à la résilience de la démocratie américaine, mais nous comprenons bien que pour Philip Roth, il s'en est fallu de peu ! D'autant que, apparemment, Roosevelt lui-même a fait des déclarations peu flatteuses au sujet des juifs, et que son administration a systématiquement « torpillé » les plans de sauvetage des Juifs européens, d'après Rafael Medoff cité par notre confrère Bernard Sasso. [*The Jews should keep quiet. Franklin D. Roosevelt, Rabbi Stephen S. Wise and the holocaust. Rafael Medoff*]. Tu quoque...

Parallèle avec le présent

En définitive, semble-t-il, il suffirait que des circonstances favorables soient réunies pour que l'Amérique bascule dans une certaine forme de fascisme qui resurgirait des profondeurs de l'âme américaine. Dans le roman de Philip Roth, l'élément déclencheur est l'arrivée d'un personnage charismatique, coqueluche et héros des foules à la suite de ses exploits aéronautiques. Bien qu'il s'en soit défendu, Roth a très certainement été inspiré par les événements contemporains, en particulier la présidence de George W. Bush. Dans l'essai déjà cité, il déclare notamment que Bush menace la liberté des citoyens américains piégés par un État « armé jusqu'aux dents », dans un retournement imprévu de l'histoire et cite son propre roman : « Retourné comme un gant, l'imprévu était ce que nous, écoliers, étudions sous le nom d'«histoire», cette histoire bénigne, où tout ce qui était inattendu en son temps devenait inévitable dans la chronologie de la page. La terreur de l'imprévu, voilà ce qu'occulte la science de l'histoire, qui fait d'un désastre une épopée ». On ne peut que faire un parallèle entre les vols propagandistes de Charles Lindberg et par exemple le vol de Bush, ancien pilote de chasse, sur le Lockheed S-3 *Navy one* pour annoncer le succès de l'invasion de l'Irak en mai 2003. Des journalistes, certainement mal intentionnés, n'est-ce pas, ont également fait part de leur incompréhension devant l'élection de Donald Trump et ont comparé les relations entre le vrai Lindberg et Hitler d'une part, et celles entre Donald Trump et Vladimir Poutine de l'autre. Sans oublier le slogan *America first* maintes fois utilisé et mis en application par Trump. Quoiqu'il en soit, le Lindberg de Roth sait utiliser une propagande simpliste fondée sur deux idées également simplistes à la portée de la grande masse du peuple, des arguments qui font appel à des sentiments profondément ancrés dans la mentalité américaine.



Tout d'abord, l'isolationnisme, une attitude bien américaine qui a souvent marqué la politique du pays. Les principes de base en furent énoncés par George Washington : « La grande règle vis-à-vis des nations étrangères est, en étendant nos relations commerciales, de n'avoir avec elles qu'aussi peu de liens politiques qu'il est possible... L'Europe a toute une série d'intérêts de premier plan qui ne nous concernent pas ou qui ne nous touchent que de très loin... Notre véritable politique doit être d'éviter des alliances permanentes avec quelque partie que ce soit du monde étranger. »

Le démocrate Woodrow Wilson sera réélu en 1916 avec le slogan : « Il nous a gardés hors de la guerre », argument repris par Philip Roth pour l'élection de son Lindberg imaginaire. Les années 20 et 30 verront l'isolationnisme américain se renforcer en particulier à cause de la crise de 1929, une politique mise en pièces par l'attaque de Pearl Harbor. Par la suite, l'extrême-droite et le centre-droit y reviendront et entreront en conflit avec l'ONU en refusant de continuer à payer leur contribution. En 2000, George W. Bush est élu en demandant entre autres à l'Europe d'assurer sa propre sécurité et de compter moins sur les États-Unis, et il ne pratiquera une politique interventionniste que lorsque l'Amérique sera attaquée en son sein le 11 septembre 2001. N'oublions pas non plus qu'en 2016 Donald Trump a lui aussi basé sa campagne sur le non interventionnisme.

Le deuxième volet est la xénophobie, l'intolérance, la haine de l'autre. Un sentiment assez paradoxal dans un pays où les premiers colons sont venus précisément se réfugier pour fuir la persécution religieuse ou l'injustice économique et sociale de l'Europe. En outre ce sont bien les colons anglais et autres qui sont les étrangers, qui ont dépossédé les premiers habitants de leurs terres, les ont décimés puis parqués dans des réserves. Par la suite, ils ont importé des millions d'esclaves africains comme main d'œuvre bon marché, chassé les rivaux français et espagnols et annexé leurs territoires, au nom de cette sacro-sainte « destinée manifeste », justification de leur expansion territoriale. Ils ont plus tard exploité toute l'Amérique latine au profit de grosses entreprises américaines. Et chaque fois, leurs victimes sont présentées comme des agresseurs ou des inférieurs primitifs et dangereux. Rien de bien original en définitive si l'on se penche un tant soit peu sur l'histoire des puissances coloniales européennes et autres.

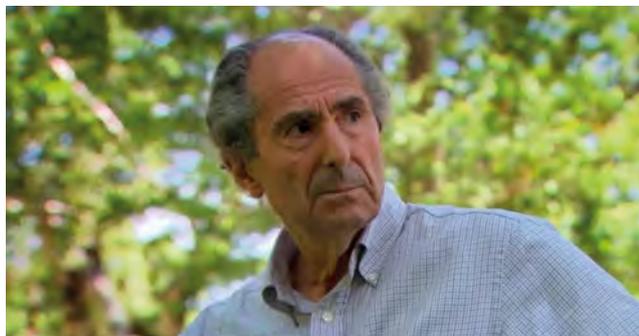
Le Lindberg historique était fondamentalement un raciste et suprémaciste blanc ainsi qu'il l'a exprimé clairement lui-même dans ses lettres, son journal intime et ses discours, en particulier celui du 11 septembre 1941 à Des Moines lors d'un rassemblement du mouvement *America First*. Roth a écrit que Lindberg ne considérait pas les Juifs, en tant que groupe, comme les égaux génétiques, moraux ou culturels des Blancs nordiques comme lui. Lindberg accuse les Juifs de pousser l'Amérique à entrer en guerre, tout comme George W. Bush a inventé les armes de destruction massives de Saddam Hussein pour justifier sa guerre préventive en Afghanistan, puis en Iraq, en représailles après les attentats du 11 septembre 2001. Les régimes autoritaires ont besoin de bonnes excuses, de boucs émissaires pour justifier leurs manquements à la démocratie, aux droits de l'homme, à la morale. Un outil bien utile pour mener à bien ces vilénies est la propagande, et son corollaire obligé, le mensonge, on vient de le voir.

Mais n'oublions pas le patriotisme, un argument largement utilisé par le Lindberg de Roth comme par le personnage historique. Pensez au *Patriot Act* de Bush, au slogan *America First* de Trump. Cette forme de patriotisme a été qualifiée par l'écrivaine Ruth Westheimer de « patriotisme autoritaire » et consiste à, je la cite : « se démettre de sa propre volonté, de son droit au choix, et de son besoin de comprendre l'autorité ; sa base émotionnelle est la gratitude d'avoir été libéré du fardeau de la responsabilité démocratique ».

Déjà en 1935, l'écrivain Sinclair Lewis avait publié un roman satirique prémonitoire, *It Can't Happen Here* « Ça ne peut pas arriver ici », dans lequel un démagogue, Buzz Windrip, sème la peur et promet des réformes économiques et sociales radicales et un retour au patriotisme et aux valeurs traditionnelles. Élu président, il impose un gouvernement totalitaire avec une force paramilitaire calquée sur les états fascistes de Hitler et Mussolini. Les ventes du livre ont augmenté de façon significative quand Donald Trump s'est présenté aux élections et a été élu, et de nombreux commentateurs ont souligné les similarités entre Buzz Windrip et Trump.

L'actualité récente illustre bien le danger de ce patriotisme autoritaire. Lors de la pandémie du coronavirus, la peur de la contagion a entraîné la fermeture des frontières et toute une série de mesures contraignantes comme le confinement et la limitation des déplacements qui ont été utilisées par certains gouvernements plus ou moins autocratiques et d'autres... pour serrer un peu plus la vis sur l'opposition et réduire les libertés civiques et la démocratie au nom de la sécurité nationale.

L'art de l'écrivain



Pour en revenir à Philip Roth, il est indéniable qu'il a réussi de façon remarquable à mêler histoire personnelle, donc autobiographie, histoire authentique, et histoire alternative, donc revisitée. En réalité, il considère certainement que ces trois éléments sont indissociables puisqu'il fait dire à Herman, le père, « L'histoire, c'est tout ce qui arrive partout. Même ici à Newark. Même ici dans Summit Avenue. Même ce qui arrive dans cette maison à un homme ordinaire – ça aussi ça sera de l'histoire un jour ». Pour lui, être au courant de l'actualité nationale

et internationale était le devoir le plus important d'un citoyen dans une démocratie. C'est pour cela qu'il allait au cinéma Newsreels pour y regarder les actualités une fois par semaine et qu'il y amenait souvent Philip et Sandy, car d'après lui il n'est jamais trop tôt pour commencer à se tenir informé de la politique. L'histoire de la famille Roth est intimement liée aux événements et leurs tribulations en sont les conséquences directes. Ils se définissent eux-mêmes comme étant des juifs américains depuis plusieurs générations, et se considèrent comme des Américains à part entière. À très peu de choses près, ils vivent la vie de tous les Américains moyens et l'auteur décrit leur vie quotidienne avec force détails, ce qui ne fait que renforcer la crédibilité du récit. La description détaillée des choses de la vie de tous les jours, l'évocation de l'atmosphère politique et sociale de l'époque, les dialogues vivants, les portraits des personnages sont autant d'éléments qui contribuent à l'illusion d'authenticité du récit.

Tout en réitérant mes réserves à propos de la chute *Deus ex machina* du roman, peu convaincante à mon avis, je pense que *The Plot against America* résonne comme un avertissement solennel pour nous rappeler que la démocratie est fragile, en butte à de multiples attaques de la part de despotes autocratiques établis ou en puissance partout dans le monde et jusque dans les vieilles démocraties que l'on croyait à l'abri. Se référant à Aristophane, avec sans doute en tête *L'Assemblée des Femmes* et *Les Cavaliers*, Philip Roth affirme que

toutes les assurances ne sont que provisoires, même dans une démocratie de 200 ans comme les États-Unis. La protéger est un combat de tous les jours qui nécessite vigilance et intransigeance de la part de tous les citoyens. Prenons exemple sur Herman et Bess, héros ordinaires qui ont su réagir devant la crise et en même temps préserver l'unité de leur famille. Un personnage de *Democracy* de Henry Adams précise à propos de la corruption : « Nul gouvernement représentatif ne peut être longtemps bien mieux ou bien pire que la société qu'il représente. Purifiez la société et vous purifiez le gouvernement », ce qui peut être généralisé et complété par une citation du président Harry Truman : « Le pays doit prendre conscience de temps à autre que les gens sont responsables du gouvernement qu'ils ont. Et quand ils élisent à la présidence un homme qui ne s'acquitte pas bien de sa tâche, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes ». Enfin, pour paraphraser Cassius dans le *Jules César* de Shakespeare, « ce ne sont pas les étoiles qu'il faut blâmer, c'est nous-mêmes ».



RÉFLEXION SUR L'HÉROÏSME : LE CAS DE L'AMIRAL GUÉPRATTE

Rémi MONAQUE

J'ai mis à profit les deux confinements de l'an dernier pour dépouiller l'immense correspondance échangée entre mes grands-parents paternels pendant la Grande Guerre et retrouvée fortuitement par une cousine à l'occasion d'un déménagement. Mon grand-père Léon Monaque, capitaine de frégate au début de la guerre, navigue sans interruption en Méditerranée de juillet 1914 à juin 1918, alternant les postes de second et de commandant sur quatre unités différentes. Il écrit pratiquement tous les jours à ma grand-mère et j'ai la très agréable surprise de constater que, malgré la censure et les consignes de discrétion du temps de guerre, il s'exprime sans beaucoup de contraintes, se permettant même souvent d'entrer dans le détail des opérations de guerre qu'il a vécues. À l'été 1914, Léon Monaque est commandant en second du *Jauréguiberry*, vieux cuirassé de 12 000 tonnes lancé en 1893. Après avoir participé à des missions d'escorte et de patrouille en Méditerranée occidentale puis sur les côtes syriennes, le *Jauré*, comme on l'appelle affectueusement dans toute la marine, est désigné à la fin du mois de mars pour renforcer l'escadre des Dardanelles qui vient de subir de lourdes pertes lors de la tentative de forçement des détroits du 18 mars. Un cuirassé, le *Bouvet*, a été coulé, entraînant dans la mort la quasi totalité de son équipage, deux autres, le *Suffren* et le *Gaulois*, ont été durement touchés et mis hors de combat. Le 1^{er} avril, en rade de Moudros, dans l'île de Ténédos, l'amiral Guépratte monte à bord pour la première fois sur un bâtiment qui portera sa marque pendant près de deux mois. À compter de cette date, les lettres de mon aïeul décrivent avec force détails le comportement du grand chef. Cette lecture a provoqué chez moi des sentiments divers :

- un franc amusement devant la cocasserie des scènes rapportées,
- la gêne de voir mise en cause la gloire d'un des très rares amiraux de la Grande Guerre présent encore dans la mémoire collective et dont une de nos fières frégates porte aujourd'hui le nom,
- une interrogation sur ce qui justifie la gloire militaire dont on honore certains personnages.

Je vous propose de partager avec moi ces trois séries d'impressions et de réflexions.

L'amiral Guépratte à bord du *Jauréguiberry*

Voici la transcription complète des passages où Léon Monaque évoque pour sa femme la présence de l'amiral.

1^{er} avril 1915

« La prise de contact a été bonne. Le *Charlemagne* est parti à 9 heures pour Malte quand l'amiral (Guépratte) l'a quitté.

En arrivant à bord, il a fait quantité de saluts, est passé partout, interrogeant, redemandant les noms, resaluant, resaluant et faisant la joie de tous les hommes. Le factionnaire, avec la hallebarde, l'a plongé dans le ravissement, pour un peu il aurait acheté un bâton de chocolat à la coopérative.

Les appartements l'ont enchanté, il ne s'attendait pas à les trouver aussi bien.

Les hommes l'examinent avec intérêt et le saluent pour se faire saluer eux-mêmes de ce geste large que tu connais. »

2 avril

« L'amiral m'a invité à déjeuner avec lui pour dimanche, si nous sommes encore ici. Cet homme est vraiment extravagant. Il va partout dans le bâtiment et ne peut se tenir à sa place.

Je vous amuserais si je pouvais vous conter ma conversation de ce soir avec lui, au sujet de l'arrivée dans son somptueux salon par le magnifique escalier qui donne sur le bureau qu'on peut isoler au moyen de la splendide portière en damas de soie, tandis que l'entrée par la batterie est mesquine et étriquée [...] Je me serais administré des coups de botte dans le derrière, tellement je me trouvais grotesque d'employer de pareils termes. Et j'étais encore bien au-dessous de son diapason. Enfin, c'est par trop ridicule.

Aujourd'hui, vendredi saint, il est allé dîner en grand tralala sur l'*Askold* (croiseur russe) et c'est lui qui avait fixé le jour, oubliant sûrement quel jour c'était, car il a paru surpris quand je lui ai dit que nous étions au vendredi saint. »

Ténédos, 4 avril au soir

« L'amiral continue à faire la joie de l'équipage qui vient l'admirer à chaque instant. Il est d'ailleurs tout à fait extravagant. »

6 avril

« Tout le monde est bien calme. L'amiral est venu hier faire le tour du bâtiment, et s'est fort intéressé à tout ce qu'on lui a montré.

Pendant le déjeuner d'hier, notre chef a été très aimable, cherchant manifestement à nous plaire. [...] Nous appareillerons jeudi, mais nous reviendrons jeudi soir ou vendredi matin afin que l'amiral puisse voir les généraux qui seront alors ici. »

7 avril

« La situation se tasse à bord. L'amiral est assez supportable, à la condition de flatter sa manie d'orgueil et de protocole. »

8 avril

« Temps splendide, mer calme. L'amiral et ses aides de camp sont enchantés du *Jauréguiberry* qu'ils comparent à un yacht. »

13 avril

« L'amiral est toujours aussi extraordinaire, très bavard, toujours dehors et saluant sans cesse. C'est une vraie comédie qui dure de 10 heures du matin à minuit. »

16 avril

« Le général d'Amade est arrivé cet après-midi et il est venu nous voir à bord. Il a longuement conféré avec l'amiral, puis est allé voir le général anglais. Il a vraiment une belle tête de soldat. »

17 avril

« Ce matin, décoration de notre premier maître électricien. L'amiral en fait une affaire extraordinaire ! Pompe inouïe, protocole minutieux, "me faire voir par le plus grand nombre de gens possible, défilé indispensable", voilà le résumé de sa conversation d'hier soir. Tu sais combien il est difficile de circuler sur le *Jauré* en raison des différences de niveau de la plage et du pont, comme aussi des étranglements causés par les tourelles. Mais ça ne fait rien.

Après moult palabres dans lesquels le commandant intervenait plutôt [...] pas adroitement, il a été décidé qu'on décorerait sur la plage arrière devant les deux compagnies de canonnières, l'amiral étant tout à l'arrière pour que les gens qui se masseraient sur le salon de l'amiral en a b c puissent voir le grand chef.

6 h 30 du soir, je reprends mon récit, ayant été interrompu. Les décorations ont été remises. Je ne croyais pas qu'on pouvait arriver à une dose d'orgueil semblable à celle de notre amiral.

Il est passé sur le front des compagnies et a procédé à la remise des décorations. D'une voix tonitruante il a commandé : Ouvrrrrrez... le... bannnnnnn (ban) Premier... maître... François... Camy etc.

Fermez Le ... bannnnnn (ban).

Juste à ce moment une musique de bâtiment anglais s'est mise à jouer *La Marseillaise*.

"Attendez, s'est-il écrié. Regardez tous le bâtiment allié et saluez." Lui-même était au port du sabre, se présentant de son mieux, s'enflant, le regard illuminé.

À *La Marseillaise* a succédé, et sans interruption, un air à faire danser les ours... Et nous restions toujours au port du sabre...

Enfin les Anglais se sont tus. L'amiral a alors salué largement du sabre [...] des gens qui ne le regardaient pas, [...] et est revenu à son récipiendaire qu'il avait abandonné.

Puis a eu lieu le défilé au pied du balcon situé dans le mât arrière. Et là encore il a plastronné de son mieux.

Les hommes viennent le voir passer et il les trouve admirables. Quel type !! »

Dans ses lettres des 27, 28 et 29 avril, Léon Monaque raconte avec force détails les événements survenus du 24 au 26 avril. Les troupes françaises ont débarqué à Koum Kalé, sur la rive asiatique du détroit. Le *Jauréguiberry*, épaulé par le cuirassé garde-côte *Henri IV*, a muselé les défenses turques et organisé le soutien des troupes à terre. Le corps de débarquement et des équipes médicales ont été mis à terre, des prisonniers turcs ont été évacués puis le rembarquement prévu des troupes s'est effectué dans de bonnes conditions. L'opération n'était, en effet, qu'une simple diversion exécutée alors que le débarquement des troupes britanniques se faisait dans

la presqu'île de Gallipoli. Pendant ces journées décisives, la présence et l'action de l'amiral Guépratte ne font l'objet d'aucune remarque.

30 avril

« L'amiral est rentré à neuf heures ½ du soir. Il a encore fait son apparition à terre sous le salut des marmites. Il nous a rapporté de bonnes nouvelles. Les généraux sont satisfaits des résultats acquis. »

Dardanelles, 2 mai

« Si on savait utiliser toutes les bonnes volontés et toutes les énergies, que de bonne besogne on ferait. Malheureusement notre chef [l'amiral Guépratte] manque [...] de tête. Il parade sans cesse, ne pense qu'à cela et le reste va comme on peut le faire aller. Mais je compte avant tout sur le Bon Dieu. »

Dans une très longue lettre datée du 5 mai, Léon raconte les événements survenus durant les deux derniers jours. À la demande du général d'Amade, le corps de débarquement du *Jauréguiberry* a été mis à terre pour soutenir le moral des troupes alors en grande difficulté. Puis le *Jauré* s'est approché à faible distance de la ligne de front (3 000 mètres) pour fournir l'appui de son artillerie légère aux troupes alliées. Au cours de cette action, le cuirassé a subi le tir plongeant d'une batterie turque dont un projectile a pénétré et éclaté dans les appartements de l'amiral. Laissons la parole à Léon accouru sur les lieux du sinistre : « De la fumée, l'odeur de la poudre, mais pas de flammes. Je vais vite, de l'avant à l'arrière dans la batterie des hommes et arrive à tribord derrière, j'aperçois une brèche dans le salon de l'amiral. Pas d'incendie et Dieu soit loué, aucun blessé, pas même l'amiral qui était encore dans sa chambre à coucher et qui a vu des éclats venir jusqu'à un mètre de lui lacérer la redingote qu'il allait mettre. [...] L'amiral a été un peu ahuri et il ne veut plus nous faire venir si près. »

Notons que, alors que le bâtiment était aux postes de combat, Guépratte se trouvait dans sa chambre et faillit connaître une mort peu glorieuse. Il ne l'aurait pas supporté !

Moudros, 10 mai 1915

« Nous allons quitter Ténédos à 1 heure du soir pour aller aux Dardanelles reprendre notre poste. Nous avons repris ici des munitions arrivées par la *Seine* (transport lancé en 1913). L'équipage a pu enfin dormir une nuit complète. Il aurait pu en avoir deux autres semblables si notre amiral n'était pas aussi f... fantaisiste. En vérité on aimerait mieux avoir un chef plus pondéré. Il cherche la popularité, mais ne réfléchit pas assez et ne ménage pas ses hommes. [...]

Tout le monde est en l'air, de par l'amiral, pour se faire cinématographier par le représentant de Gaumont. Avoue que cela ne manque pas de... ridicule. »

Imbros, Cap Kephale, 13 mai 1915

« Aujourd'hui nous sommes au repos. Et nous respirons doublement de ne plus avoir l'amiral parmi nous. Il est parti hier soir à 6 heures après être allé faire visite dans les carrés. Il a harangué l'équipage et a terminé son discours par le cri de "Vive la France" (ce qui était très bien) suivi de celui de "Vive la République" qui n'avait rien à faire dans la circonstance. »

La République, perçue alors comme violemment anticléricale, n'était pas en odeur de sainteté chez ce grand-père très croyant.

Dardanelles, le 17 mai 1915

« Nous attendons le vice-amiral Nicol le 21 et nous bénissons le ciel de cette désignation car notre chef actuel manquait vraiment de pondération. Il ne se rendait vraiment pas compte de ce qu'il demandait et nous aurait mené, sans s'en douter peut-être, aux pires catastrophes, suivant son collègue anglais qui est aussi peu pondéré que lui. »

19 mai

« Nous sommes encore restés ici ce matin. Comme le temps n'était pas très dégagé nous avons hissé nos embarcations. Dans ces conditions, la vie est un peu monotone et on se prend presque à s'étonner de ne plus entendre l'amiral circuler dans le bateau. On ne s'en plaint pas d'ailleurs, pas même les hommes qu'amusaient ses bavardages, car au moins ils peuvent jouir d'un repos auquel ils n'étaient plus habitués. »

L'amiral Guépratte et l'histoire officielle

Guépratte est pourtant resté dans l'histoire comme le héros des Dardanelles et a mérité des Britanniques le surnom flatteur de *fire eater*, « le mangeur de feu ». Sa journée de gloire est sans conteste le 18 mars 1915. Ce jour là, après de longues tergiversations, le commandement allié ordonne à l'escadre franco-britannique de forcer le passage du détroit alors que les forts turcs des deux rives n'ont pu être réduits au silence et que les tentatives de dragage faites pour éliminer les mines à orin qui infestent notamment les approches du passage resserré de Tchanak ont été des échecs.

Le plan britannique, élaboré par l'amiral de Robeck qui commande en chef la force alliée, consiste à utiliser ses quatre unités les plus puissantes et les plus modernes (cuirassés ou croiseurs de bataille) pour bombarder à grande distance les positions turques tandis que deux divisions de vieux cuirassés, une française et une anglaise, s'approcheront successivement des forts, stopperont et les accableront à plus courte distance de tous leurs canons. Robeck avait-il conscience du danger mortel qu'il faisait ainsi courir à des navires immobilisés à courte distance d'une puissante artillerie dont les positions n'étaient pas toutes connues ? Dans sa collection « Marins à la bataille », Paul Chack raconte¹ dans les détails, après avoir fait manifestement une enquête approfondie auprès des combattants, comment s'est déroulée la tragédie qui envoie par le fond trois cuirassés et en avarie gravement quatre autres.

Guépratte a demandé et obtenu de Robeck l'honneur pour les Français d'être les premiers à pénétrer profondément dans le détroit. Il a divisé sa division de quatre cuirassés en deux sections chargée l'une de la rive asiatique (*Suffren, Bouvet*), l'autre de la rive européenne (*Gaulois, Charlemagne*). Les dispositions prises par l'amiral semblent assez étranges. Il a prévu que le navire de tête de chaque section se rendrait seul au point de tir choisi, stopperait puis ouvrirait le feu tout en se laissant dériver vers la sortie. Pendant ce temps son sectionnaire, resté plus au large, engagerait des objectifs secondaires avant de relever son coéquipier. Une sorte de double noria était ainsi organisée au cours de laquelle les quatre cuirassés se retrouvaient en permanence stoppés ou à faible vitesse sous le feu de l'ennemi alors que deux seulement étaient en position d'agir efficacement sur les principales batteries turques. Une contrainte particulière pesait en outre sur les vieux cuirassés français. Leur dotation en munitions comprenait deux catégories d'obus : les uns en acier, dits de semi-rupture, sont efficaces contre des objectifs très protégés, les autres en fonte, possèdent une forte charge explosive mais sont incapables de démanteler des fortifications². Guépratte a pris la décision de rassembler tous les obus d'une même catégorie dans les soutes du même bord. Cette mesure permet de disposer de l'ensemble de la dotation en obus d'acier sans avoir à interrompre le tir mais condamne les bâtiments à ne pouvoir efficacement ouvrir le feu que d'un seul bord. Nous en verrons bientôt les conséquences.

Voici comment peut se résumer l'action de la division française. À midi parvient sur le *Suffren* l'ordre d'engager le combat et donc de s'en prendre aux formidables ouvrages qui défendent l'étranglement de Tchanak. Guépratte, conformément au plan prévu, fait alors avancer ses deux sections de cuirassés qui exécutent leur mouvement de noria sous un feu violent et encaissent des multiples coups. À 13 h 37, la division française, très malmenée, reçoit l'ordre de se retirer pour laisser la place à la division des vieux cuirassés britanniques. Au cours de ce retrait, le *Bouvet* heurte une mine et coule en 55 secondes entraînant dans la mort le commandant, 26 officiers et 619 membres de l'équipage. De son côté, le *Gaulois* qui, à l'extrême fin de son engagement, a été touché une nouvelle fois (par deux obus), se rend compte qu'il a une gravissime voie d'eau à l'avant. Son commandant, le capitaine de vaisseau Biard, parvient presque miraculeusement à le faire sortir du détroit et à l'échouer à une vingtaine de kilomètres dans le sud-ouest de la sortie, près de Trepano dans l'île aux Lapins. Sans entrer davantage dans les détails, examinons maintenant quel fut le comportement de Guépratte tout au long de ce combat célèbre où la tonalité générale de la conduite des acteurs fut profondément chevaleresque. Il est difficile de ne pas évoquer à ce propos les sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr et montant à l'assaut à la tête de leur section en casor et gants blancs. Le même esprit sembla avoir régné dans la marine en cette occasion où pour la première fois une escadre française affrontait l'ennemi.

Pendant la phase d'approche du détroit, les 18 musiciens de l'amiral et 32 chanteurs volontaires ont été rassemblés sur la plage arrière du *Suffren*. Comme pour défier les canons turcs de la rive asiatique qui ont

1 CHACK (Paul), *Des Dardanelles aux brumes du Nord*, Éditions de France, Paris 1937.

2 Paul Chack les qualifie d'obus porcelaine, estimant qu'ils sont surtout dangereux pour ceux qui les envoient car ils éclatent souvent prématurément au sortir ou même dans l'âme de la pièce. Cette assertion est confirmée par un livre de Sauvaire Jourdan, *La Marine de guerre*, paru aux éditions Vuibert en 1910. Je remercie vivement ici notre confrère Benoit Perthuisot d'avoir éclairé ma lanterne sur les différents type de munitions utilisés pendant la Grande Guerre.

déjà ouvert le feu, ils interprètent *La Marseillaise* suivie d'autres chants patriotiques. Ce n'est qu'au moment où l'équipage est rappelé aux postes de combat que le concert s'achève.

Alors que les norias des deux sections françaises ont déjà commencé, le cuirassé anglais *Agamemnon* passe entre le *Suffren* et le *Bouvet* tout deux stoppés. Il s'excuse aussitôt très courtoisement d'avoir coupé la ligne française, pratique jugée injurieuse en temps de paix dans toutes les marines du monde mais bien excusable dans un pareil combat.

Lors de sa dernière passe de tir, le *Suffren*, très gravement touché par plusieurs obus, se trouve incapable d'utiliser son artillerie bâbord. Nous avons vu que les canons de tribord sont approvisionnés en obus de fonte impropres à détruire des fortifications et dangereux pour leurs utilisateurs. Voici les mots que Paul Chack met dans la bouche de Guépratte apprenant la nouvelle : « Très bien messieurs, je vous remercie de vos précieux renseignements. Mais lorsque des bateaux français sont, comme aujourd'hui les miens, au poste d'honneur, ils y restent et sombrent sur place s'il le faut, sans lâcher pied. Nous nous battons par tribord avec les projectiles que nous avons, même s'ils ne doivent faire aucun mal à l'ennemi. » L'amiral est donc prêt à sacrifier quelques centaines d'homme et un cuirassé seulement pour l'honneur de ne pas abandonner le combat.

Lorsque le *Bouvet* reçoit, comme les trois autres cuirassés français, l'ordre de se retirer du champ de bataille, son commandant, l'héroïque capitaine de vaisseau Rageot de La Touche, feint, tel Nelson à Copenhague, de ne pas avoir vu le signal et poursuit son tir. Il n'obtempère que lorsque son amiral, à bord du *Suffren*, fait demi-tour et vient le chercher, passant, dit Paul Chack, à moins de trente mètres du cuirassé rétif qui n'a plus que quelques minutes à vivre avant de sauter sur une mine. Le commandant du *Bouvet* aurait pu figurer au nombre des rares survivants mais préféra s'engloutir avec la très grande majorité de son équipage.

Enfin, pour couronner ce florilège d'actions chevaleresques, voici, dans ses détails, le comportement de Guépratte lorsqu'il apprend que le *Gaulois* a été durement touché. L'amiral estime que sa place est à bord du navire en perdition. Toutes les embarcations du *Suffren* ayant été détruites dans le combat, il prend place dans une vedette anglaise qui cingle vers le *Gaulois* dont l'avant s'enfonce profondément alors que ses hélices commencent à émerger. Sur le navire agonisant les timoniers font toujours bonne veille et signalent au commandant l'approche de l'amiral. Mais laissons la parole à Paul Chack :

« Garde à vous à tribord !

Le clairon rappelle l'équipage du côté où l'amiral va accoster. Comme en temps de paix, comme lors d'une visite officielle en pleine rade, tous les hommes se sont alignés immobiles, sur le bateau qui sombre. À l'instant que Guépratte paraît en haut de l'échelle, la garde, baïonnette au canon, présente les armes, tandis que résonnent les notes de la sonnerie des contre-amiraux et qu'à la coupée le capitaine de vaisseau Biard reçoit son chef.

Ce luxe de politesse en un tel moment a, paraît-il, fait l'admiration des Anglais ... »

Admiration ? Je pense plutôt stupéfaction et pour ma part c'est l'indignation qui domine. Comment un officier général peut-il être assez imbu de lui-même pour venir imposer sa présence et tout le cérémonial qu'elle entraîne, à un commandant qui lutte pour sauver son bateau ?

Après cette journée terrible et l'abandon du projet de forçement des Dardanelles sans le concours de forces terrestres, le gouvernement et le haut commandement naval ne pouvaient qu'exalter le sacrifice des marins français et l'héroïsme de leur chef. Guépratte fut maintenu à son poste. Ce n'est qu'après le débarquement des troupes alliées à Gallipoli, le 25 avril 1915, et sans doute en raison du plan de forçement des détroits présenté par l'amiral dans les premiers jours du mois de mai que fut prise la décision de coiffer Guépratte par un vice-amiral et de le rendre ainsi inoffensif. Guépratte, de concert avec Roger Keyes, le chef d'état-major de l'amiral de Robeck, avait conçu la folle entreprise de « forcer les passes dans des conditions mystérieuses et voilées à l'ennemi, c'est à dire à l'improviste et par une nuit sombre et sans lune ». Ce sont là les termes utilisés par Guépratte dans ses écrits ultérieurs³. Robeck avait transmis cette proposition aux deux gouvernements avec beaucoup de réticence et en montrant qu'il ne croyait pas à sa réussite et le plan avait bien sûr été rejeté. Le gouvernement français décida alors, sous prétexte d'un renforcement des forces navales françaises aux Dardanelles, de nommer à leur tête un vice-amiral. L'amiral Nicol prit ses fonctions le 21 mai, ôtant tout initiative à Guépratte qui resta quelques temps en sous-ordre avant d'être débarqué au mois de juin. Mise à

3 MERLE (Fernand), *L'amiral Guépratte*, Éditions de la Cité, 1988, page 84.

piéd opérée en douceur et avec les plus grands égards : Guépratte fut élevé au grade de commandeur dans la Légion d'honneur le 28 avril puis promu vice-amiral et nommé préfet maritime à Bizerte le 10 octobre.

Dans la marine, personne ne fut dupe et l'on comprit, qu'en dépit de son statut de héros, Guépratte ne recevrait jamais plus de commandement à la mer. Dans son dictionnaire des marins français, le très sage et très prudent Étienne Taillemite reconnaît que l'amiral était considéré « comme un casse-cou et un illuminé dangereux ».

Guépratte, un héros à la gloire usurpée ?

Il ne suffit pas de faire preuve d'un courage physique et intellectuel hors de pair et d'accomplir avec intrépidité des actions spectaculaires pour mériter le titre de héros. Encore faut-il que les motifs qui animent le « candidat » à l'héroïsme soient altruistes et de nature à faire triompher une noble cause. Altruistes car certains personnages en mal de renommée peuvent être mus davantage par le souci de leur gloire personnelle que par la recherche d'un bien commun. Suffren ne confesse-t-il pas à sa bonne amie madame d'Alès dans une lettre⁴ écrite de Brest avant son départ pour les Indes : « La moindre circonstance heureuse [en l'occurrence la mort de son chef direct !] peut me mettre à la tête d'une belle escadre et y acquérir de la gloire, cette fumée pour laquelle on fait tant de choses ». Justifiée par le triomphe des armes de la France dans des circonstances particulièrement difficiles, la gloire acquise par Suffren au cours de sa célèbre campagne ne s'envola pas en fumée. Comme le dit avec force l'amiral Castex, « au lieu d'être l'arriviste vulgaire, il [Suffren] sera l'homme le plus avide d'immortelle grandeur et d'impérissable gloire ».

Peut-on en dire autant de Guépratte ? Je pense que non. Ni son comportement héroïque, ni son intrépidité, pas même son panache ne parviennent à en faire un héros, car toutes ses actions semblent guidées par la recherche d'une gloire personnelle qui lui fait oublier tout bon sens dans la conception des opérations et tout souci de préserver les vies humaines.

Faut-il pour autant déboulonner la statue du grand homme ? Pourquoi le devrait-on ? Malgré ses faiblesses et ses ridicules, Guépratte incarnera toujours l'enthousiasme et le courage exemplaire d'un homme prêt à sacrifier sa vie au service de la patrie.



⁴ Voir ma biographie de Suffren, page 182.

L'HYMNE EUROPÉEN... EN LATIN !

Dominique AMANN

Le Conseil de l'Europe, institué le 5 mai 1949 par un traité signé à Londres, réunit aujourd'hui quarante-sept États-membres partageant des valeurs communes en matière de démocratie et de protection des droits de l'homme.

Pour mieux se faire reconnaître sur la scène internationale, le Conseil décida de se doter des emblèmes traditionnels affirmant la personnalité des États : un drapeau et un hymne.

Il adopta le drapeau dès le 13 décembre 1955 : une bannière d'azur portant une couronne de douze étoiles d'or. Ce chiffre douze ne désigne pas ici un nombre d'États mais a été retenu comme symbole de perfection et de plénitude, déjà présent dans de nombreux systèmes de pensée — mathématiques, philosophies et religions.

En ce qui concerne l'hymne, les propositions ne manquèrent pas, mais aucune n'emporta l'adhésion. Ce n'est que progressivement que l'union se fit, et seulement pour ce qui concerne la musique, autour de la célèbre mélodie de l'Ode à la Joie du quatrième mouvement de la *Neuvième Symphonie* (1823) de Ludwig van Beethoven, choix finalement ratifié par le Conseil de l'Europe en juillet 1971¹. Il faut convenir que cette composition avait tout pour faire un hymne : une mélodie simple, qui pourrait avoir été prise à une chanson populaire, universellement connue et facile à chanter ; un rythme très égal de nature à s'adapter à des paroles écrites dans toutes les langues ; un tempo proche de la marche, mais sans connotations martiales ou belliqueuses.

Mis en forme par Herbert von Karajan² d'après la partition de Beethoven — mesures 140-187, durée d'environ deux minutes, — l'*Hymne européen* fut présenté officiellement lors de la Journée de l'Europe en 1972³. L'Union européenne (UE) prit, par la suite, pour emblèmes, ce drapeau et cet hymne européens.

Caractéristique singulière : en raison du multilinguisme régnant dans les États formant le Conseil de l'Europe — qui ne permet pas d'établir un texte traduisible avec toutes ses nuances dans toutes les langues, — l'hymne européen n'a pas de paroles et, dans les cérémonies officielles, il n'est donc interprété que par l'orchestre. Pour obvier à toute querelle linguistique, il avait, en effet, été admis que la musique était une langue universelle, suffisante pour exalter de manière explicite les idéaux européens de liberté, de paix et de solidarité. Mais l'on ne saurait nier que, pour les hymnes nationaux, le titre et les paroles apportent des signifiants forts et qui peuvent être facilement mémorisés.

Le poème de Friedrich von Schiller, *An die Freude* (1785), dont Beethoven s'est inspiré pour les paroles de son *Ode à la Joie*, a été jugé par le Conseil de l'Europe trop universaliste et pas assez européen... De nombreux projets de paroles ont été proposés dans différentes langues et différents pays, mais aucun n'a été retenu, ni par des États, ni par les institutions européennes.

1 Cette adoption rencontra quelques difficultés compte tenu de ce que le compositeur était allemand et l'arrangeur autrichien avec, de plus, un passé nazi.

2 Né à Salzbourg le 5 avril 1908 dans une famille d'origine grecque, les Karajannis, et décédé à Anif (Autriche) le 16 juillet 1989, Herbert von Karajan fit une grande carrière de chef d'orchestre, spécialiste du répertoire germano-autrichien et de l'Europe centrale. Il dirigea principalement, à la suite de Wilhelm Furtwängler, le *Berliner Philharmoniker* (Orchestre philharmonique de Berlin) de 1955 jusqu'à sa mort.

3 Karajan en a proposé trois versions : 1° pour piano, à l'usage des réunions privées ou associatives ; 2° pour instruments à vent, destinées aux harmonies militaires ou locales ; 3° pour orchestre symphonique, dans les cérémonies solennelles. La version officielle du Conseil de l'Europe a été enregistrée par l'Orchestre philharmonique de Berlin sous la direction d'Herbert von Karajan en février-mars 1972. La version officielle actuelle est celle de Claude Langevin (1989).

Rien qu'en France, plusieurs versions circulent. La plus usitée est formée de trois couplets, le premier écrit par Jean Ruault ⁴, le deuxième et le troisième par Maurice Bouchor ⁵ dans son *Hymne à l'universelle humanité* (1901) :

Que la joie qui nous appelle
Nous accueille en sa clarté !
Que s'éveille sous son aile
L'allégresse et la beauté !
Plus de haine sur la terre,
Que renaisse le bonheur ;
Tous les hommes sont des frères
Quand la joie unit les cœurs.

Peuples des cités lointaines
Qui rayonnent chaque soir,
Sentez-vous vos âmes pleines
D'un ardent et noble espoir ?
Luttez-vous pour la justice,
Êtes-vous déjà vainqueurs ?
Ah ! Qu'un hymne retentisse
À vos cœurs mêlant nos cœurs.

Si l'Esprit vous illumine
Parlez-nous à votre tour ;
Dites-nous que tout chemine
Vers la paix et vers l'amour.
Dites-nous que la Nature
Ne sera que joie et fleurs,
Et que la Cité future
Oubliera le temps des pleurs.

Dans cette confusion, d'aucuns ont continué à poursuivre le rêve d'un texte unique commun à tous les États-membres et la tentative la plus originale proposa un hymne... en latin : le compositeur autrichien et latiniste Peter Roland écrivit une strophe et l'offrit en février 2004 à Romano Prodi, alors président de la Commission européenne.

L'Europe actuelle étant une véritable tour de Babel, l'*Hymne européen* ne saurait être composé dans l'une des langues parlées dans l'aire géographique concernée sans immédiatement privilégier cette langue à l'exclusion de toute autre : le recours à une langue authentiquement européenne mais aujourd'hui inusitée s'impose donc à l'évidence ; et une telle langue ne peut être que le latin. La langue de Virgile et de Cicéron reste, encore aujourd'hui en Europe, la langue véhiculaire au plus fort dénominateur commun : toute l'Europe parla latin durant toute l'Antiquité tardive, l'Université en fit usage jusqu'au XIX^e siècle, l'Église l'utilisa jusqu'au XX^e siècle et il est encore enseigné de nos jours dans un grand nombre de pays. Par ailleurs, la langue latine, élaborée par un peuple pragmatique et actif, sait être claire et précise en peu de mots... L'idée d'un recours au latin est donc très intéressante... même si son statut de langue morte — sauf dans le minuscule État du Vatican — peut lui porter quelque ombrage quand il s'agit de célébrer une communauté bien vivante.

La structure de la mélodie à laquelle les paroles doivent s'adapter n'a pas permis une versification selon les règles de la métrique classique. L'hymne alterne simplement des octosyllabes et des heptasyllabes :

4 Jean Ruault est né à Menneval (Eure) le 8 octobre 1914. Sorti de l'école normale d'instituteurs, il changea d'orientation et se dirigea vers une carrière musicale. Il fut admis en 1934 dans la classe d'harmonie de Marcel Samuel-Rousseau au Conservatoire de Paris : il avait déjà composé une vingtaine de mélodies pour chant avec accompagnement de divers instruments, deux esquisses pour orchestre, un quintette pour instruments à vent ; il avait également mis en musique le poème d'Alfred de Vigny *Le Déluge* et écrit la musique d'un oratorio et d'une grande scène lyrique. Il composa ensuite principalement des chœurs. Il eut enfin souci de l'enseignement de la musique à l'école pour lequel il publia des *Livrets de solfège* et des *Commentaires d'œuvres musicales*. Il est décédé le 7 octobre 1997.

5 Né à Paris le 18 novembre 1855, où il est décédé le 18 janvier 1829, Maurice Bouchor a laissé une importante œuvre poétique et dramatique, aujourd'hui oubliée. Il eut aussi à cœur de participer à la sauvegarde des contes et des chants populaires de la France.

Hymnus latinus Unionis Europaeae

*Est Europa nunc unita
Et unita maneat.
Una in diversitate,
Pacem mundi augeat.
Semper regnant in Europa
Fides et justitia
Et libertas populorum
In majore patria.
Cives, floreat Europa,
Opus magnum vocat vos.
Stellae signa sunt in caelo
Aureae, quae jungant nos.*

L'Europe est maintenant unie,
Et qu'elle demeure unie !
Une dans la diversité,
Qu'elle accroisse la paix dans le monde !
Que règnent toujours en Europe
La Foi et la Justice
Et la liberté de ses peuples
Dans une patrie élargie !
Citoyens, que prospère l'Europe !
Une grande œuvre vous appelle.
Des étoiles d'or dans le ciel
Sont les emblèmes qui nous unissent ⁶.

L'impossibilité dans laquelle s'est trouvée jusqu'à ce jour l'Europe à adopter des paroles pour son hymne révèle l'ambivalence qu'elle suscite chez les peuples qui la composent : si le principe d'une union faisant pièce aux autres grandes puissances mondiales est généralement admis, toutes les susceptibilités nationales et régionales s'exacerbent dès qu'il s'agit de légiférer pour régler la vie quotidienne. Or, un hymne national est reconnu, dans tous les pays, comme un élément majeur d'adhésion aux institutions politiques : à cet égard, un *Hymne européen* unique favoriserait l'appropriation de l'idée d'Europe par les habitants de ses États.

Le choix d'une version latine de l'*Hymne européen* aurait également pour avantage de rappeler les origines des différentes langues de l'Europe et, souhaitons-le, inciterait peut-être les pays à revenir à l'étude de cette langue et de la civilisation dont ils sont issus.

La strophe proposée par Peter Roland a pour avantage de délaissier le thème initial de la Joie, — qui n'est pas ici le plus pertinent, — pour mieux exalter les valeurs fondamentales portées par l'Europe : unité dans la diversité, ferment de paix dans le monde, démocratie établie autour des concepts de Justice et de Liberté.

Hymnus latinus Unionis Europaeae

Est Eu - ro - pa nunc u - ni - ta Et u - ni - ta ma - ne - at.
U - na in di - ver - si - ta - te, Pa - cem mun - di au - ge - at.
Sem - per re - gant in E - u - ro - pa Fi - des et jus - ti - ti - a Et -
- li - ber - tas po - pu - lo - rum In ma - jo - re pa - tri - a.
Ci - ves, flo - re - at E - u - ro - pa, O - pus ma - gum vo - cat vos. Stel -
- lae si - gna sunt in cae - lo Au - re - ae quae jun - gant nos.

⁶ Traduction française par Dominique Amann.

FEMMES DE MER

Gérard GACHOT

Il y a un an en mars 2020, peu avant le premier confinement, on célébrait la Journée internationale de la femme. Cette même année marquait également le 25^e anniversaire de la déclaration de Pékin, adoptée en 1995 à l'occasion de la 4^e conférence mondiale sur les femmes. Ce devait être enfin le 20^e anniversaire de la résolution 1325 du Conseil de sécurité des Nations unies sur les femmes, la paix et la sécurité, et, pour ne rien oublier, le 10^e anniversaire de la création d'ONU Femmes.

L'enchaînement des épisodes sanitaires depuis le printemps 2020 n'a pas permis de donner à ces célébrations l'ampleur souhaitable, c'est donc l'occasion de rappeler que si ces dames occupent progressivement aujourd'hui dans le monde maritime une place à la hauteur de leurs compétences, elles ont aussi su, par le passé, faire parler d'elles dans un monde alors exclusivement masculin.

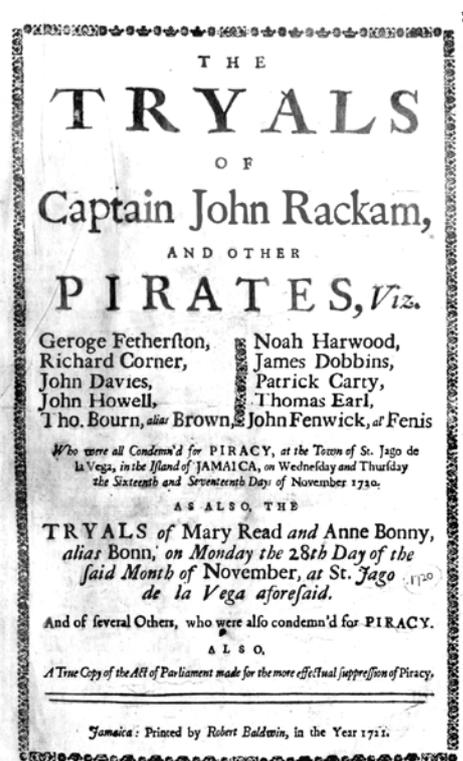
Nous avons fait le choix de conter les exploits de quelques-unes de ces femmes marins et pirates qui se sont illustrées sur les mers et les océans au même titre que les célèbres Edward Teach dit « Barbe Noire », Olivier Levasseur dit « La Buse » ou encore François l'Olonnais. Comme elles sont plus nombreuses qu'on ne pourrait le supposer, nous limiterons notre propos à deux des plus connues d'entre elles, Anne Bonny et Jeanne de Belleville. Mais nous pourrions tout aussi bien nous intéresser à l'Anglaise Mary Read, à la redoutable Chinoise Ching Shih, à la princesse berbère Sayyida Al-Hurra ou encore à la Bretonne Anne Dieu-le-Veut. Mais nous pourrions revenir plus tard sur le destin de ces femmes d'exception. Nous terminerons en faisant une place de choix à Jeanne Barret qui, à défaut d'être une pirate, fut la première femme à effectuer une circumnavigation, avec l'expédition de Louis-Antoine de Bougainville entre 1766 et 1769.

Anne Bonny

Née en Irlande à la toute fin du XVII^e siècle, probablement en 1697, elle est la fille illégitime que le procureur du comté de Cork, William Cormac, a eu de sa domestique Mary. L'homme de loi, pour éviter le scandale, doit s'expatrier en Amérique, à Charleston en Caroline du Sud, où il acquiert une vaste plantation et élève sa fille « à la dure ». D'un caractère sauvage, c'est une excellente escrimeuse qui, dès sa majorité, fréquente les tavernes et multiplie les duels. C'est ainsi qu'en 1718 elle va rencontrer le pirate James Bonny qu'elle épouse aux Bahamas, à New Providence. Mais l'homme se révèle un individu sans envergure, qui de plus trahit ses pairs en dénonçant les trafics de contrebande au gouverneur britannique de l'île, Woodes Rogers.

Elle quitte son époux et fréquente successivement le richissime Chidley Bayard puis le pirate Pierre Bousquet, avec lequel elle affrète un navire volé et arraisonne le trafic marchand français. Sommée par le gouverneur de cesser ses activités, elle fuit les Bahamas en compagnie de Pierre Bousquet et d'un autre pirate, « Calico » Jack Rackham, dont elle devient également la maîtresse. Elle se déguise en homme et se fait appeler Adam Bonney.

Elle réussit à divorcer de James Bonny pour épouser Rackham et le couple va écumer la mer des Caraïbes à bord de leur *Revenge*. Elle va rencontrer une autre femme pirate, Mary Read qui, elle aussi déguisée en homme, embarque sur le *Revenge* sous le nom de Willy Read. Les deux femmes deviennent amies et entament une liaison amoureuse, à la fureur de Rackham.



Le gouverneur de la Jamaïque, Lord Archibald Hamilton, excédé par les actes de piraterie qui se multiplient, demande l'aide de la Royal Navy et le 21 octobre 1720 le *Revenge* est capturé par le corsaire britannique Jonathan Barnet après deux heures d'un combat intense auquel les deux femmes participent activement. Rackham est exécuté, tandis qu'Anne et Mary, prétextant une grossesse de circonstance, sont épargnées et emprisonnées. Mary va décéder en prison de la fièvre jaune en avril 1721 et Anne sera finalement graciée par le gouverneur la veille de Noël de cette même année.

On perd ensuite sa trace. Mais on suppose qu'elle aurait repris ses activités de piraterie, toujours déguisée en homme et sous un autre nom, et qu'elle serait décédée aux environs de 1782.

Jeanne de Belleville

Nous sommes au début d'une guerre avec les Anglais, dite guerre de Cent Ans (1337-1453), tandis que le duché de Bretagne est secoué par une guerre de succession qui voit s'affronter les clans de Charles de Blois, neveu du roi de France Philippe VI de Valois, et de Jean de Montfort, héritier légitime du duché, mais féal du roi d'Angleterre Édouard III. Montfort, vaincu et fait prisonnier à Nantes, est contraint de signer la trêve de Malestroit, en janvier 1343. Un des connétables bretons, Olivier, seigneur de Clisson, favorable au clan des Montfort, est soupçonné de collusion avec l'Anglais auquel il aurait voulu livrer Nantes. Le roi Philippe va profiter d'un tournoi organisé à Paris à l'occasion du mariage de son fils à l'été 1343 pour faire arrêter et exécuter quinze seigneurs bretons rebelles, dont le sieur de Clisson qui sera décapité le 2 août, son corps pendu au tristement célèbre gibet de Montfaucon et sa tête expédiée à Nantes, où elle est exhibée sur le mur d'enceinte de la ville, au dessus de la porte Sauve-Tout. Son épouse depuis 1330, Jeanne de Belleville, assiste horrifiée à la scène, entourée de leurs deux fils Olivier et Guillaume, âgés de sept et cinq ans.

La jeune femme est folle de vengeance et avec une troupe de fidèles, forte de 400 hommes, elle va envahir successivement une dizaine de châteaux du pays nantais et en exécuter ceux qui ont fait allégeance au royaume de France. Elle commencera par Château-Thébaud, propriété d'un fidèle de Charles de Blois, Galois de la Heuse, dont elle fait massacrer tous les occupants.



Elle y gagne le surnom de « Lionne de Bretagne ». Fuyant la vindicte du roi Philippe, elle vend alors tous ses biens et achète un bateau, qu'elle baptise *Ma Vengeance*, puis, toujours accompagnée de ses deux garçons, elle gagne l'Angleterre où elle se place sous la protection du roi Édouard III. Par arrêt du Parlement de Paris en date du 1^{er} décembre 1343, elle est bannie du royaume, ce dont elle n'a cure.

À la tête de sa « Flotte noire », forte de trois navires de combat dont les coques peintes en noir arborent des voiles rouges, elle va écumer la Manche et l'Atlantique nord, attaquer, piller et massacrer les nobles de tout navire qui arbore un pavillon à fleurs de lys. Elle ira jusqu'à aborder parfois la terre normande pour vandaliser un château. Elle est désormais la « Lionne sanglante ».

En 1345, excédé par les forfaits répétés de la belle Jeanne, Philippe VI décide d'en finir et lance les vaisseaux de sa marine royale à la poursuite de la rebelle. Son navire amiral *Ma Vengeance* est pris d'assaut par un vaisseau français, mais, profitant du combat qui fait rage sur le pont, elle réussit à s'enfuir avec ses deux fils à bord d'une chaloupe. Elle espère atteindre les côtes anglaises, mais, détournée de son but par le mauvais temps, c'est en Bretagne qu'elle atterrit au bout d'une semaine. Le petit Guillaume n'a pas résisté au froid et au manque de nourriture. Elle va finalement accoster dans le port de Morlaix, qui, heureusement pour les deux rescapés, est resté fidèle au clan Montfort. Elle sera accueillie avec son fils Olivier par Jeanne La Flamme, épouse de Jean de Montfort, en son château de Hennebont.

Remariée vers 1349 avec Gauthier (Walter) de Bentley, fidèle lieutenant du souverain anglais, installé en Bretagne, elle aura une vie paisible jusqu'à son décès en 1359. Quant à son fils Olivier de Clisson, il se brouillera avec les Montfort et servira les rois de France comme connétable, aux côtés de son frère d'armes Bertrand du Guesclin.

Jeanne Barret

Jeanne est née le 27 juillet 1740 en Saône-et-Loire à La Comelle et, fille d'un couple de métayers bourguignons, rien ne la prédisposait à naviguer un jour. On sait peu de choses de son adolescence, sauf qu'elle a probablement bénéficié d'une éducation donnée par le curé de sa paroisse, éducation que ses parents, analphabètes, auraient bien été incapables de lui donner.

En 1764, à 24 ans, elle va entrer au service du médecin et botaniste Philibert Commerson, qui s'est installé à Toulon-sur-Arroux, proche de La Comelle, où, veuf depuis peu, il élève seul son jeune fils. Elle prend en charge son ménage mais l'aide aussi au classement de ses travaux de botaniste et devient très vite, grâce à la formation qu'il lui dispense, une collaboratrice compétente, ordonnée et méthodique.

Ils forment désormais un couple qui s'installe à Paris à la fin de 1764, Jeanne, qui conserve ses fonctions de gouvernante, se fait alors appeler Jeanne de Bonnefoy. Commerson est alors nommé « médecin et botaniste du roi », et à ce titre il est choisi pour accompagner Bougainville dans son voyage autour du monde. Mais il n'envisage pas une seconde de se séparer de sa maîtresse et collaboratrice, et c'est ainsi qu'il se présente à Rochefort le 1^{er} février 1767 pour embarquer sur l'*Étoile*, accompagné de son valet Jean Barret dit Bonnefoy, pour rejoindre *La Boudeuse* appareillée depuis déjà deux mois. La réunion des deux navires se fera à Rio de Janeiro le 20 juin.

À cette époque, une ordonnance royale datée du 15 avril 1689 interdisait la présence de femmes à bord des vaisseaux de Sa Majesté. Jeanne va déployer des trésors d'imagination pour passer pour un homme, poitrine bandée et vêtements amples, elle adopte le langage des matelots et travaille d'arrache-pied. Elle accompagne Commerson dans toutes ses herborisations et son zèle lui vaut le surnom de « bête de somme ».

La ruse est finalement éventée par le chirurgien du bord, un certain François Vivès, et Jeanne doit prétendre qu'elle est un eunuque. Les choses vont se calmer jusqu'à l'escale à Tahiti en avril 1768, où les îliens ont, à leur tour, tôt fait de découvrir et de confirmer la supercherie.

Bougainville est prévenu et consigne Jeanne à bord, mais fait preuve de clémence à son égard, en raison notamment de sa sympathie pour le naturaliste, qui, sur ses recommandations, doit prétendre qu'il a été abusé par son domestique. Toutefois, pour éviter une possible procédure judiciaire, Bougainville choisit de débarquer le couple à Port Louis de l'Île de France (Maurice) le 8 novembre 1768, décision d'autant mieux accueillie par Commerson que l'intendant de l'île, Pierre Poivre, est un de ses bons amis.

Les deux amants s'installent au Jardin de Pamplemousse et Commerson est officiellement chargé de développer les plantations d'épices dans les Îles Mascareignes. Ils auront ainsi l'occasion de se déplacer à Madagascar et à l'Île Bourbon (La Réunion).

En 1773, Poivre est rappelé en France et Commerson, en détresse financière, décède le 13 mars. Jeanne va tenter, sans succès, de survivre en ouvrant un cabaret à Port Louis. Elle trouvera finalement le salut en épousant le 17 mai 1774 un officier français, Jean Dubernat, avec lequel elle regagne la France en 1775, bouclant ainsi le premier tour du monde effectuée par une femme. Elle rapporte avec elle trente caisses d'échantillons botaniques récoltés par Commerson, destinés au Jardin du roi. Ce ne sont pas moins de 5 000 espèces, dont 3 000 sont décrites comme nouvelles.

Elle reçoit en avril 1776 sa part de l'héritage de Commerson et le roi Louis XVI, reconnaissant ses mérites d'aide-botaniste, lui octroie une pension. Le couple s'installe définitivement en Dordogne, à Saint-Aulaye, le village natal de son époux. Elle y décède le 5 août 1807. Son nom sera commémoré quelques années plus tard par le baptême d'une espèce nouvelle découverte en Amérique du sud, la *Solanum baretiae*.

En guise de conclusion

Si dans les siècles passés la seule présence féminine tolérée à bord des vaisseaux était celle de la figure de proue, à l'exception d'aventurières – travesties en hommes – de la trempe de celles que nous venons d'évoquer brièvement, on ne peut que se féliciter de voir aujourd'hui les femmes accéder de plus en plus à tous les métiers de la mer et du maritime. Mais ce fut – et cela perdure encore trop souvent – une rude conquête, tant il leur a fallu, non seulement démontrer leur compétence et leur capacité de résistance, mais aussi surmonter, au-delà du scepticisme, la discrimination et le harcèlement sexuel.

Et comme petit clin d'œil final, saviez-vous qu'une jeune Française, prénommée Jeannette, était présente à bord du vaisseau français de 74 l'*Achille* lors de la bataille de Trafalgar ? Elle avait refusé de quitter son époux de marin lors de la dernière escale espagnole et s'était, bien sûr, déguisée en homme. L'*Achille* va prendre feu et exploser, son mari sera tué et elle sera sauvée de la noyade par une chaloupe du HMS *Revenge*, puis débarquée à Gibraltar quelques jours plus tard.

ALEXANDRA DAVID-NEEL...

CHANTEUSE LÉGÈRE

Dominique AMANN

La jeune chanteuse légère qui, sous le nom de scène *Myrial*, interpréta à Toulon le rôle de Laure de Noves dans le célèbre opéra *Pétrarque* d'Hippolyte Duprat en janvier et février 1899, n'avait pas encore atteint la renommée qui sera la sienne sous son nom légal : Alexandra David-Neel.

Fille unique ¹ de Pierre-Louis David (1815-1904), — instituteur puis journaliste, huguenot et franc-maçon, militant républicain en 1848, ami du géographe anarchiste Élisée Reclus et exilé en Belgique après le coup d'État de 1852, — Louise-Eugénie-Alexandrine-Marie, dite Alexandra, naquit à Saint-Mandé (Val-de-Marne) le 24 octobre 1868. En 1873, ses parents s'installèrent près de Bruxelles. Ayant bénéficié dans sa jeunesse d'une bonne éducation musicale, Alexandra entra au conservatoire royal de Bruxelles où elle travailla le piano et le chant ² : après trois années d'études, elle y remporta, le 17 novembre 1889, un premier prix de chant théâtral français.

Féministe et franc-maçonne durant son adolescence, elle se convertit au bouddhisme à sa majorité : elle étudia alors l'anglais à Londres (1889-1890), puis le sanskrit et le tibétain au Collège de France et à l'École pratique des hautes études à Paris.

Alexandra David-Neel est si connue comme exploratrice et orientaliste que l'on a généralement oublié aujourd'hui qu'elle débuta dans la vie comme... chanteuse légère d'opéra : pour soulager ses parents impécunieux, elle décida en effet, forte de son diplôme de conservatoire, de se lancer dans la carrière lyrique sous le nom de *M^{lle} Myrial* ³.

Son parcours musical a été retracé dans ses grandes lignes par M. Samuel Thévoz ⁴. La consultation de la presse nationale et surtout régionale m'a permis d'apporter les premiers compléments.

Après quelques années d'errance artistique à base de petits engagements ponctuels, Myrial débuta véritablement au Théâtre royal d'Anvers, pour la saison 1894-1895, dans l'emploi de première dugazon, c'est-à-dire de soprano d'opéra-comique tenant des rôles d'amoureuses et de soubrettes. Mais Arthur de Gers signale qu'elle fut refusée à l'issue des débuts ou qu'elle préféra résilier son engagement ⁵... : tentative avortée !

Malgré un défaut certain de références, elle parvint à se faire engager, l'année suivante, comme première chanteuse à l'opéra de Hanoï (Indochine) ⁶ pour la saison 1895-1896. Il est vrai que les artistes ne se bousculaient guère pour s'embarquer vers cette région réputée très néfaste aux Européens en raison d'un climat fort humide ; pour Myrial, en revanche, ce choix — quoique modeste sur le plan artistique et en termes de « carrière » — lui permit de se transporter dans cet Orient fascinant qu'elle étudiait avec passion depuis plusieurs années.

La troupe réunie par M^{me} Jeanne Debry devait desservir, en alternance, mois après mois, les théâtres de Hanoï et de Haiphong, d'octobre 1895 à avril 1896, en y donnant un répertoire d'opéra-comique, opérette, comédie et vaudeville. Au passage dans chaque ville, la troupe devait donner quinze représentations, soit : douze représentations ordinaires, deux à prix réduit et une de gala.

1 Un frère puîné, Jules-Louis, né à Saint-Mandé le 31 décembre 1872 et décédé en cette ville le 25 janvier 1873, ne vécut que vingt-six jours.

2 Elle y eut notamment pour professeur Henri Warnots (1832-1893), ténor et compositeur belge.

3 Pseudonyme inspiré de Bienvenu Myriel, personnage des *Misérables* de Victor Hugo, évêque de Digne qui hébergea Jean Valjean à sa sortie du bagne de Toulon.

4 Thévoz (Samuel), « En voix de libération », pages 342-345.

5 De Gers (Arthur), *L'Histoire complète du théâtre royal d'Anvers*, voir « Premières Dugazons », année 1894-1895, page 25, colonne 2.

6 Pour l'étude de cette campagne théâtrale, j'ai effectué le dépouillement de *L'Avenir du Tonkin*, bihebdomadaire paraissant le mercredi et le samedi, qui, pour la période considérée, offre une rubrique artistique fournie et régulière.

À Hanoï, les acteurs occupaient le Théâtre-Chinois : ce bâtiment, possédé par cinq copropriétaires, décrit comme fort vermoulu et tombant en décrépitude, était également éloigné du centre-ville. La municipalité, qui avait déjà rafraîchi les décorations en octobre 1894, fit un nouvel effort et, avant l'ouverture de la saison, restaura tant bien que mal la bâtisse : changement du plancher pourri de la scène, exhaussement du sol de l'orchestre et des fauteuils, charpente neuve pour le mur de scène, plafonnage en nattes de tout le comble, création et aménagement de dix-sept loges, peinture générale à l'intérieur et à l'extérieur, remise en état des bancs, fournitures de fauteuils et chaises, réfection du matériel de scène et des accessoires, rénovation de l'éclairage et adjonction d'une buvette ⁷. Cette salle pouvait recevoir huit cents spectateurs.

À Haïphong, la salle sise dans l'immeuble Samuel et utilisée depuis quelques années, qui avait également été rafraîchie l'année précédente, ne suscitait que des critiques en raison d'une disposition peu favorable et d'une capacité d'accueil limitée à deux cent quarante spectateurs. Le Conseil municipal décida son remplacement : « Une construction provisoire en planches, torchis et tôles sera élevée sur les terrains vagues situés près de la banque et de la maison Baud et Cie. ⁸ » Les travaux furent rondement menés et la nouvelle salle ouvrit à la mi-novembre : « La salle a trente mètres de long sur onze de large. Elle est éclairée à l'électricité par deux suspensions de cinq becs au milieu, et une douzaine de tulipes, sans compter les lampes de la scène, judicieusement placées tout autour, de distance en distance. Elle peut contenir 105 fauteuils, 75 premières et 100 secondes. Il y a huit loges de face et quatre d'avant-scènes. Des tentures bleues, rouges et jaunes courent autour de la salle et sont du plus heureux effet. Les loges de face sont particulièrement confortables et bien situées. ⁹ » Son acoustique laissait toutefois fort à désirer : « [...] cette salle, affreuse au point de vue de l'acoustique. Les nombreuses petites ouvertures qui ont été pratiquées dans la muraille à droite de l'acteur ; les nattes, le treillage en bois qui ferment le côté gauche, et surtout la disposition du fond et des loges de face, sont absolument contraires à toutes les théories admises en physique quant à la construction d'une salle de chant ou de déclamation. Les ondes sonores viennent s'écraser contre la grande porte d'entrée des loges de face et les loges elles-mêmes, vont s'éteindre à l'extérieur par les ouvertures des côtés, et ne parviennent à l'auditeur que d'une façon très imparfaite et toujours atténuée. De l'extérieur, la voix paraît plus belle que de l'intérieur de la salle. ¹⁰ »

Dans ces deux établissements, les décors et décorations murales étaient entretenus par des comédiens artistes-décorateurs amateurs, MM. Réquillard commis à la Résidence supérieure, Moreau et le soldat Hauser.

Ces deux bâtisses étant couvertes de tôles, de nombreux désagréments en résultaient : « Le rideau s'est levé dans de mauvaises conditions, car la voix des artistes a été couverte par le bruit de la pluie tombant avec rage sur la toiture légère et sonore de la salle ¹¹. »

Dans un premier projet, la troupe devait se composer de vingt-cinq personnes avec les principaux emplois en double, de manière à ce que l'indisponibilité d'un artiste n'entravât pas la marche de tout l'ensemble. La directrice devait se rendre à Paris pour y recruter ses artistes et se pourvoir en tout ce qui pourrait manquer : instruments de musique, costumes, décorations ¹².

La réalité fut plus modeste : c'est une agence dramatique parisienne qui pourvut au recrutement des acteurs ; la directrice n'avait pas d'adjoint et le travail du régisseur était confié à un acteur. La troupe était à peu près complète mais chaque emploi n'était rempli que par un seul acteur, les principaux artistes intervenant à la fois dans le répertoire lyrique et la comédie.

Directrice : Jeanne Debry, comédienne (premier rôle de comédie, fort jeune premier rôle), précédemment engagée au Théâtre royal de Liège, au Théâtre Molière de Bruxelles, au Casino municipal de Nice et au Grand-Théâtre de Reims ; déjà directrice de la troupe de Hanoi pour la saison précédente 1894-1895.

Orchestre : premier violon solo, M. Poméro ; premier violon, M. Meunier ; violoncelle, M. Lasserre ; contrebasse, J. Myrial ; sous la direction de M. Ohl, chef d'orchestre et pianiste-accompagnateur ¹³.

7 *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 766, samedi 5 octobre 1895, « Chronique locale », page 2, colonne 2.

8 *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 742, samedi 13 juillet 1895, « Nouvelles. Haiphong », page 2, colonne 4.

9 *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 779, mercredi 20 novembre 1895, « Nouvelles et renseignements », page 2, colonne 4.

10 *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 780, samedi 23 novembre 1895, « Chronique théâtrale d'Haiphong », page 3, colonne 1.

11 *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 771, mercredi 23 octobre 1895, « Chronique théâtrale », page 2, colonne 5.

12 *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 708, samedi 16 mars 1895, « Saison théâtrale », page 1, colonnes 1-2.

13 La composition de l'orchestre est donnée dans *L'Avenir du Tonkin*, 12^e année, n° 763, mercredi 25 septembre 1895, « Théâtres », page 2, colonne 5. — La contrebasse est confiée à un très inattendu « J. Myrial » par ailleurs totalement inconnu... Ne n'agirait-il pas de Jean Hautstont, contrebassiste belge ami de Myrial, qui écrivit la musique de son livret *Lidia* ?

Chœurs : quelques amateurs de la localité, conduits par des acteurs secondaires de la troupe faisant office de chefs d'attaque à chaque pupitre.

Rôles féminins ¹⁴ :

- Alexandra Myrial, 1^{re} chanteuse légère (Anvers, Bruxelles) ;
- Rosine d'Albret, 1^{re} dugazon, 1^{re} chanteuse d'opérette (Genève, Liège) ; de son vrai nom Joséphine-Rose Gros, née à Îlet-la-Mère (Cayenne, Guyane) le 6 février 1868 d'un père employé à l'établissement pénitentiaire, mariée à Hanoï (Vietnam) le 3 février 1897 avec Henri-Alfred-Georges Guex (né à Strasbourg le 17 janvier 1865 ; chirurgien-dentiste) ;
- Jeanne Lorig, 2^e chanteuse en tous genres (Nîmes) ; soubrette en tous genres dans la comédie ; ancienne élève du Conservatoire et qui avait déjà joué sur plusieurs scènes parisiennes ;
- Camille Messida, 2^e chanteuse, des 3^e, chœurs (Bruxelles) ; 2^e soubrette, coquette dans la comédie ;
- Renée Pradier, 2^e dugazon, chœurs (Nice) ; jeune première et jeunes premiers rôles dans la comédie ;
- Berthe Delaunay, 2^e chanteuse, chœurs (Nouveautés Paris) ; 1^{re} ingénuité dans la comédie ;
- J. Ohl, 3^e chanteuse, chœurs (Boulogne-sur-Mer) ; 2^e soubrette, rôles de genre dans la comédie ;
- Bella Morgan, petit rôle, chœurs (Vichy) ; 2^e ingénuité, jeune coquette, soubrette dans la comédie ;

Rôles masculins :

- E. Bussy, 1^{er} ténor léger (Lyon) ;
- D'Elbé [ou Delbé], 1^{er} ténor d'opérette, 2^e d'opéra-comique (Nîmes) ; jeune premier comique ;
- Verteuil, baryton en tous genres (Paris, Constantinople) ; rôles de genre dans la comédie ;
- Blondel, basse chantante (Rouen, Québec) ; jeune premier rôle de comédie ;
- Eugène Bisson, 1^{er} comique, trial (Le Havre, Montréal) ; 1^{er} comique en tous genres ;
- Ch. Delaunay, comique marqué, larquette, chœurs (Saigon) ; comique marqué, père noble dans la comédie ;
- Desfassiaux, 2^e basse, chœurs (Rouen) ; 2^e comique, 3^{es} rôles dans la comédie ;
- Valentin, 3^e ténor, chœurs (Montpellier) ; petits rôles, utilités dans la comédie.
- Devens et Blomard, petits rôles dans la comédie.

La plupart de ces acteurs n'ont pas accédé à la notoriété et ont poursuivi des carrières si modestes qu'il est difficile d'en retrouver trace aujourd'hui.

Quant au répertoire produit, la chronique n'est pas toujours bien exhaustive mais donne une bonne idée de l'activité de la troupe et de la contribution de Myrial, qui, en sa qualité de *prima donna*, interpréta tous les premiers rôles d'opéra et d'opéra-comique.

Premières représentations à Hanoï, mi-octobre à mi-novembre :

- mardi 15 octobre : *Le Jour et la Nuit*, opérette en trois actes, livret d'Albert Vanloo et Eugène Leterrier, musique de Charles Lecocq ;
- jeudi 17 octobre : *La Traviata*, opéra en trois actes, livret de Francesco-Maria Piave d'après le roman d'Alexandre Dumas *La Dame aux camélias*, musique de Giuseppe Verdi, avec Myrial dans le rôle de Violetta ;
- samedi 19 octobre : *Les Domestiques*, comédie en trois actes mêlés de chant d'Eugène Grangé et Raymond Deslandes ; *Les Noces de Jeannette*, opéra-comique en un acte, livret de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Victor Massé, avec Myrial dans le rôle de Jeannette ;
- jeudi 24 octobre : *Mireille*, opéra en cinq actes, livret de Michel Carré d'après le poème *Mirèio* de Frédéric Mistral, musique de Charles Gounod, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- samedi 26 octobre : *Faust*, opéra en cinq actes, livret de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod, avec Myrial dans le rôle de Marguerite ;
- mercredi 30 octobre : *Le Chalet*, opéra-comique en un acte, livret d'Eugène Scribe et Mélesville, musique d'Adolphe Adam, avec Myrial dans le rôle de Bettly ; *Les Amours de Cléopâtre*, comédie mêlée de couplets, en trois actes, de Marc Michel et Alfred Delacour ;
- vendredi 1^{er} novembre : *Les 28 Jours de Clairette*, opérette en quatre actes, livret de Hippolyte Raymond et Antony Mars, musique de Victor Roger ; *Coquin de Printemps*, vaudeville en quatre actes, livret d'Adolphe Jaime et Georges Duval ;

¹⁴ Les voix des chanteurs sont divisées, selon leur hauteur, pour les femmes en soprano, mezzo-soprano et alto ; pour les hommes en contreténor, ténor, baryton et basse. Par ailleurs, chaque voix est dite aujourd'hui *légère*, *lyrique* ou *dramatique*, selon qu'elle est plus ou moins élevée et agile ou plus grave et déclamatoire. À l'époque qui nous intéresse ici, on distinguait seulement les voix *légères* et les voix *fortes*.

- mercredi 6 novembre : *Lakmé*, opéra en trois actes, livret d'Edmond Gondinet et Philippe Gille d'après le roman de Pierre Loti *Rarahu ou le Mariage de Loti*, musique de Léo Delibes, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- mercredi 13 novembre : *Si j'étais roi !*, opéra-comique en trois actes, livret d'Adolphe Ennery et Jules-Henri Brésil, musique d'Adolphe Adam, avec Myrial dans le rôle de Néméa.

Premières représentations à Haïphong, mi-novembre à mi-décembre. En se transportant à Haïphong, la troupe fut victime d'un échouage de la chaloupe des *Messageries fluviales* qui la transportait. Arrivée dans cette ville, les acteurs y redonnèrent à peu près le même programme :

- lundi 18 novembre : *Le Jour et la Nuit* ;
- mardi 19 novembre : *Mireille*, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- jeudi 21 novembre : *Les Domestiques* ; *Les Noces de Jeannette*, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- dimanche 24 : *La Traviata*, avec Myrial dans le rôle de Violetta ;
- mardi 3 décembre : *Si j'étais roi !*, avec Myrial dans le rôle de Néméa ;
- jeudi 5 décembre : *La Fille de madame Angot*, opéra-comique en trois actes, livret de Clairville, Paul Siraudin et Victor Koning, musique de Charles Lecocq ;
- dimanche 8 décembre : *Lakmé*, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- mercredi 11 décembre : *Le Voyage en Chine*, opéra-comique en trois actes, livret d'Eugène Labiche, musique de François Bazin, avec Myrial dans le rôle de Marie ;
- jeudi 12 décembre : *Faust*, avec Myrial dans le rôle de Marguerite.
- samedi 14 décembre : *Boccace*, opérette en trois actes, livret de Friedrich Zell et Franz-Richard Genée, musique de Franz von Suppé ;
- dimanche 15 décembre : *Les 28 Jours de Clairette*.

Deuxième série de représentations à Hanoï, mi-décembre à mi-janvier :

- mercredi 18 décembre : *Le Voyage en Chine*, avec Myrial dans le rôle de Marie.
- *Boccace* ; *Les Dominos roses*, comédie en trois actes d'Alfred Delacour et Alfred Hennequin ;
- *Rigoletto*, opéra en trois actes et quatre tableaux, livret de Francesco-Maria Piave, musique de Giuseppe Verdi, avec Myrial dans le rôle de Gilda ;
- *Mireille*, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- jeudi 9 janvier : *Les Ménages parisiens*, comédie en trois actes d'Albin Valabrègue ;
- samedi 11 janvier : *Le Voyage en Chine*, avec Myrial dans le rôle de Marie.

Deuxième série de représentations à Haïphong, mi-janvier à mi-février :

- samedi 18 janvier : *Divorçons !*, comédie en trois actes de Victorien Sardou et Émile de Najac ;
- mardi 21 janvier : *La Femme à Narcisse*, opérette en trois actes, livret de Fabrice Carré, musique de Louis Varney ;
- jeudi 23 janvier : *Les Dominos roses* ;
- dimanche 26 janvier : *Rigoletto*, avec Myrial dans le rôle de Gilda ;
- mardi 28 janvier : *Le Voyage en Chine*, avec Myrial dans le rôle de Marie ;
- mardi 4 février : *Roméo et Juliette*, opéra en cinq actes, livret de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod, avec Myrial dans le rôle de Juliette ;
- jeudi 6 février : *L'Amour mouillé*, comédie-vaudeville en un acte de Michel Carré, Jules Barbier et Arthur de Beauplan ;
- dimanche 9 février : *Feu Toupinel*, comédie en trois actes d'Alexandre Bisson ;
- mardi 11 février : *Lakmé*, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- jeudi 13 février : *La Mascotte*, opéra-comique en trois actes, livret d'Henri Chivot et d'Alfred Duru, musique d'Edmond Audran ;
- samedi 15 février : *La Traviata*, avec Myrial dans le rôle de Violetta ;
- dimanche 16 février : *L'Oncle Célestin*, opérette bouffe en trois actes, livret de Maurice Ordonneau et Henri Kéroul, musique d'Edmond Audran.

Troisième série de représentations à Hanoï, mi-février à mi-mars :

- samedi 22 février : *Feu Toupinel* ;
- lundi 24 février : *Roméo et Juliette*, avec Myrial dans le rôle de Juliette ;
- mercredi 26 février : *La Mascotte* ;
- dimanche 29 février : *Serment d'amour*, opéra-comique en trois actes, livret de Maurice Ordonneau, musique d'Edmond Audran ;
- samedi 14 mars : *Les Cloches de Corneville*, opéra-comique en trois actes, livret de Clairville et Charles Gabet, musique de Robert Planquette ;

- mardi 17 mars : *Manon*, opéra-comique en cinq actes, livret d'Henri Meilhac et Philippe Gille d'après le roman *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, musique de Jules Massenet, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- jeudi 19 mars : *Mignon*, tragédie lyrique en trois actes et cinq tableaux, livret de Jules Barbier et Michel Carré, musique d'Ambroise Thomas, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- vendredi 20 mars : *La Mascotte*.

Troisième série de représentations à Haïphong :

- lundi 23 mars : *Un Mari dans du coton*, comédie-vaudeville à deux personnages de Théodore Barrière et Lambert-Thiboust ; *La Fille du régiment*, opéra-comique en deux actes, livret de Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges et Jean-François Bayard, musique de Gaetano Donizetti, avec Myrial dans le rôle de Marie ;
- mercredi 25 mars : *Divorçons !* ;
- vendredi 27 mars : *Les Cloches de Corneville* ;
- dimanche 29 mars : *Manon*, avec Myrial dans le rôle-titre ;
- lundi 31 mars : *Faust*, avec Myrial dans le rôle de Marguerite.

La troupe aurait dû donner une douzaine de représentations à Haïphong puis encore cinq ou six à Hanoi... mais elle se disloqua dans le désordre à Haïphong dans la première quinzaine d'avril.

Au cours de cette campagne théâtrale, Myrial interpréta donc les premiers rôles féminins dans six opéras : *La Traviata*, *Mireille*, *Faust*, *Lakmé*, *Rigoletto*, *Roméo et Juliette* ; et dans sept opéras-comiques : *Les Noces de Jeannette*, *Le Chalet*, *Si j'étais roi !*, *Le Voyage en Chine*, *Manon*, *Mignon* et *La Fille du régiment*.

Le public indochinois était réputé peu exigeant et avait pris l'habitude de prestations modestes. Myrial, incontestablement douée d'une jolie voix, obtint toujours, dans toutes ses interprétations, le plus grand succès et le critique de *l'Avenir du Tonkin* la gratifia constamment des plus grands éloges :

- « Pendant les trois heures qu'a duré la représentation, M^{me} Myrial a tenu l'assistance sous le charme de sa voix admirablement timbrée, bien posée, et de son jeu dénué de toute espèce de prétention et d'apprêt. » (n° 770, samedi 19 octobre 1895, page 2, colonne 4, *La Traviata*) ;
- « Le rôle de Mireille doit être certainement un des meilleurs de M^{me} Myrial, car elle a tout ce qu'il faut pour l'interpréter. Elle porte à ravir le gracieux costume d'Arlésienne ; elle a été, tour à tour, enjouée, touchante et pathétique. » (n° 772, samedi 26 octobre 1895, page 2, colonne 5, *Mireille*) ;
- « *Marguerite*, une des plus suaves figures qu'ait jamais créées la poésie, modèle de tendresse, de timidité, de douceur et en même temps de fragilité, ne pouvait trouver une incarnation meilleure que M^{me} Myrial ; car elle a tout ce qu'il faut pour nous donner l'illusion de l'héroïne de Goethe. » (n° 773, mercredi 30 octobre 1895, page 2, colonne 4, *Faust*) ;
- « M. Myrial était une *Lakmé* parfaite ; son physique, ses traits purs, sa démarche, se prêtaient tout à fait au personnage. Admirablement costumée elle a joué son rôle en comédienne consommée ; elle a dû beaucoup l'étudier puisque nous savons que l'intelligente artiste est éprise des choses de l'Orient. » (n° 776, samedi 9 novembre 1895, page 3, colonne 1, *Lakmé*) ;
- « M^{me} Myrial nous a tenu sous le charme de sa voix de fée, pendant tout le temps qu'elle elle a été en scène et une fois qu'elle l'avait quittée on se délectait encore au souvenir de cette charmante apparition. » (n° 778, samedi 16 novembre 1895, page 2, colonne 4, *Si j'étais roi !*) ;
- « La réputation de M^{me} Myrial est pleinement justifiée, et les nombreux dilettanti venus pour l'entendre, s'accordent tous pour reconnaître que notre *prima donna* est excellente, supérieure aux autres artistes de la troupe, bien supérieure surtout à ce que nous avons vu jusqu'à ce jour au Tonkin. L'émouvant rôle de Mireille a été interprété avec une conscience, une sobriété de gestes, un art qui ont valu à M^{me} Myrial, à de nombreuses reprises, les chaleureux applaudissements du public. » (n° 780, samedi 23 novembre 1895, page 3, colonne 1, *Mireille*) ;
- « M^{me} Myrial, comme à l'ordinaire, a tenu son rôle avec art, et s'est montrée bonne comédienne en même temps qu'excellente chanteuse. » (n° 786, samedi 14 décembre 1895, page 2, colonne 3, *Le Voyage en Chine*) ;
- « M^{me} Myrial est toujours l'excellente *Marguerite* constamment applaudie. » (n° 787, mercredi 18 décembre 1895, page 2, colonne 4, *Faust*) ;
- « Nous n'avons plus à faire l'éloge de M^{me} Myrial, surtout lorsqu'il s'agit d'une musique comme celle du *Voyage du Chine* qu'une artiste de sa valeur enlève haut la main ; elle a admirablement exécuté les roulades et les fioritures qui émaillent ses morceaux et cela malgré la fatigue du voyage qui était bien apparente chez elle. » (n° 788, samedi 21 décembre 1895, page 2, colonne 3, *Le Voyage en Chine*) ;

- « M^{me} Myrial a, comme toujours, été magnifique ; c'est une véritable jouissance dont on ne se lasse pas que d'entendre notre excellente *prima donna*. » (n° 794, mercredi 15 janvier 1896, page 2, colonne 4, *Le Voyage en Chine*) ;
- « M^{me} Myrial (*Juliette*) a été applaudie à tous les actes. Son jeu sobre, mais compris et délicat, a été très remarqué. Elle est toujours écoutée avec plaisir. » (n° 801, samedi 8 février 1896, page 2, colonne 4, *Roméo et Juliette*) ;
- « Aussi depuis le lever du rideau jusqu'à la fin du dernier acte ce n'a été pour notre *prima donna* qu'une suite de triomphes. Il faut du reste reconnaître que tous ses camarades, soli et chœurs, l'ont parfaitement secondée, tenant à honneur, eux aussi, de rendre hommage à son incontestable talent de cantatrice et de musicienne consommée » (n° 813, mercredi 25 mars 1896, page 2, colonne 3, *Manon*).

Toutefois, le 17 mars 1896, à l'occasion de la représentation au bénéfice de Myrial donnée avant la clôture de la campagne théâtrale à Hanoï, le public, tout en acclamant la *prima donna* pour la perfection de son jeu et de son chant, modéra quelque peu son enthousiasme en n'ajoutant pas, aux applaudissements et aux bouquets, les cadeaux plus substantiels de tradition — bijoux, montre en or, etc. Le chroniqueur a analysé avec subtilité cette retenue :

« La seule critique que nous avons à faire c'est que M^{me} Myrial n'ait pas cru devoir mettre un brin de passion une flamèche d'âme dans le caractère de l'héroïne qu'elle représentait et qui en comporte tant. Mais c'est là un reproche que nous pourrions faire à la correcte chanteuse au sujet de toutes ses productions, il est donc superflu.

« Aussi couronnes et bouquets n'ont point manqué à M^{me} Myrial ; mais c'est à cela qu'a dû se borner la générosité du public de Hanoï, généralement prodigue de souvenirs plus substantiels. Si nous en parlons, c'est uniquement parce que M^{me} Myrial a eu le tort de s'en étonner et de vouloir même nous faire sentir son ressentiment dans la représentation suivante. Disons-lui en donc bien franchement la raison : le public ne la connaît pas. Cela peut, au premier abord, sembler étonnant, mais c'est exact. Certes, nous connaissons l'excellente cantatrice et il ne viendra à l'idée de personne de contester son talent musical, la fraîcheur et la pureté de sa voix toujours souple et bien timbrée ; mais hélas ! c'est tout ce que nous savons d'elle et ce n'est pas suffisant. Dans aucun de ses rôles nous n'avons vu se manifester un élan de son cœur, un souffle de son âme, rien de ce qui aurait pu réunir les atomes crochus, pas un fulgurant éclair, pas même une fugitive étincelle. Jamais la moindre sensation magnétique, pas l'ombre d'un fluide hypnotisant, rien du *bsing* ! comme nous le disait l'autre soir le monologueur de la Philharmonie. Rien ainsi ne dépassait la rampe si ce n'était l'étrange regard mystique de l'artiste semblant chercher dans l'immensité son astral, là-bas, du côté des lointaines lamaserias de l'Himalaya. ¹⁵ »

Cette sorte de froideur dans son jeu artistique est une critique qui réapparaîtra de temps à autre dans différents journaux au cours de la carrière de Myrial. On notera que l'article du critique, en évoquant un « étrange regard mystique » dirigé vers « les lamaserias de l'Himalaya » renvoie un son presque prophétique.

Après un très court passage au théâtre municipal de Besançon à la fin de l'année 1896, interrompu par « une mésentente avec le directeur », Myrial rejoignit le Théâtre royal de Liège ¹⁶ à la fin décembre 1896. Elle y fit ses débuts dans les rôles de Marie de *La Fille du régiment* (25 décembre), de Marguerite dans *Faust* (29 décembre) et de Jeannette dans *Les Noces de Jeannette* (1^{er} janvier). Elle chanta ensuite Néméa de *Si j'étais roi* ! (14 janvier), Rose Friquet dans *Les Dragons de Villars* (18 janvier), Micaëla dans *Carmen* (19 janvier), Manon dans *Manon* (26 janvier). En février, elle parut de nouveau dans *Les Noces de Jeannette*, *Manon*, *Faust*... tous rôles de son répertoire indochinois. Durant cette saison, la presse lui adressa constamment des critiques très favorables soulignant la beauté de sa voix, sa pureté, son brio et sa virtuosité. Mais, à la mi-février, elle demanda et obtint la résiliation de son contrat « pour raison de santé ». Période difficile, donc, que ce retour d'Indochine, probablement marqué par la nostalgie de l'Orient perdu et les manifestations d'un tempérament neurasthénique.

La presse est ensuite bien muette à son égard. Refusée à Paris, en juin 1897, au théâtre de l'Opéra-Comique, malgré le puissant soutien des compositeurs Jules Massenet et Vincent d'Indy, elle paraît avoir accepté tout ce qui se présentait d'engagements éphémères.

¹⁵ *L'Avenir du Tonkin*, 13^e année, n° 813, mercredi 25 mars 1896, « Représentation théâtrale », page 2, colonnes 3-4.

¹⁶ Pour la chronique du passage à Liège, j'ai dépouillé les périodiques locaux : principalement *La Meuse*, mais aussi *Le Petit Bleu du matin*, *L'Indépendance belge*, *Le Peuple*, *Journal de Bruxelles*.

Dans le premier semestre de 1897, elle écrivit le livret en prose de *Lidia*, drame lyrique en un acte (huit scènes), musique de Jean Hautstont ¹⁷.

Myrial réapparut ensuite au Grand-Théâtre de Toulon. Pour la campagne 1898-1899, elle contracta d'abord un engagement au théâtre de Nîmes mais, à la suite d'un changement de direction, s'en vint à Toulon ¹⁸. Le Grand-Théâtre de la capitale varoise inaugura sa nouvelle saison le 7 octobre 1898 sous la direction de Marius Malzac, ancienne basse d'opéra, qui avait réuni une troupe d'une qualité bien moyenne, au sein de laquelle quelques rares bons sujets voisinaient avec des débutants ¹⁹. La troupe d'opéra, notamment, connut des débuts bien laborieux avec le baryton et les quatre premières actrices refusés d'emblée par le public ! L'ensemble, finalement constitué à la fin du mois de novembre, marcha à peu près jusqu'à la fin de l'année, regroupant, dans les principaux emplois lyriques :

a) pour la troupe d'opéra :

- Dominique Dutrey, fort ténor (1862-1929 - théâtres de Bordeaux 1886-1889, Toulouse 1889-1890, Bordeaux 1890-1891, Le Caire 1891-1892, Rouen 1892-1894, Toulouse 1894-1895, Rouen 1895-1896, Le Caire 1896-1897, Béziers 1897-1898).
- Paul Illy, baryton (1861-1920 - ancien comptable militaire ; théâtres de Nantes 1886-1887, Lorient 1887-1888, Le Mans 1890-1891, Rouen 1893-1895, Lyon 1895-1896, Dijon 1897-1898).
- Bordeneuve, basse noble (décédé en octobre 1907 - théâtres de La Haye 1876-1877, Paris Opéra janvier à mai 1878, Toulon 1878-1879, Toulouse 1881-1884, La Haye 1884-1885, Toulouse 1885-1886, Marseille 1886-1889, Toulouse 1889-1890, Barcelone 1890-1891, Nice 1892-1893, Montpellier 1893-1894).
- Tylda Raphaël, falcon (Eugénie Marie Malvina Pouillet, dite ; 1866-1935 - Paris, Renaissance 1890-1892, Opéra 1892-1893, Gaité 1893-1894, Variétés 1893-1895 ; théâtre de Nantes 1895-1896).
- Myrial, chanteuse légère de grand opéra et d'opéra-comique au besoin.
- Mathilde Flavigny-Thomas, dugazon, galli-marié (1854-1907 - Grand-Théâtre de Nantes 1882-1883, Théâtre-Royal d'Anvers 1883-1884 et 1890-1891).

b) pour la troupe d'opéra-comique et d'opérette : Gérard, 1^{er} ténor léger ; Lacan, baryton ; Garrigues, 2^e ténor ; Azéma, trial ; Berthier, laruette ; Lejeune, 2^e basse ; Marthe de Brolls, chanteuse légère (théâtres de La Haye 1895-1896, Nantes 1896-1897) ; Sibens, 1^{re} dugazon, 1^{re} chanteuse d'opérette ; Canaguier, 2^e dugazon.

En 1899, le directeur ne put réaliser une programmation bien complète qu'en faisant appel à tout ce qui défila à Toulon comme troupes en tournées ou artistes de passage...

Myrial, engagée comme « chanteuse légère ²⁰ de grand opéra et opéra-comique au besoin », fit ses trois débuts le mardi 22 novembre dans le rôle d'Inès de *L'Africaine*, puis le mardi 29 novembre dans le rôle d'Hilda de *Sigurd* et enfin le 1^{er} décembre dans le rôle d'Ophélie de *l'Hamlet* d'Ambroise Thomas ; lors du vote pour l'admission définitive, les abonnés lui accordèrent cent cinquante-six *oui* et soixante et un *non*, reconnaissant ses qualités mais aussi ses insuffisances :

« M^{lle} Myrial a de réelles qualités. La voix est fraîche, d'un joli timbre ; l'artiste a de la distinction, de la grâce, tout, par conséquent, pour réussir, à la condition que notre charmante chanteuse légère travaille pour perfectionner ses qualités. ²¹ »

« M^{lle} Myrial nous a agréablement surpris sous les traits d'*Ophélie*. Malgré quelques petits accidents vocaux, elle a eu de beaux moments, notamment à la scène de la folie qu'elle a jouée avec un sentiment très profond et une émotion pénétrante. L'organe de notre chanteuse légère est frais, solide et juste ; le médium est voilé, mais le registre élevé est d'une ampleur fort séduisante. M^{lle} Myrial tiendra dans la troupe de notre Grand-Théâtre une place des plus honorables. Elle est jeune, elle a de la grâce, du

¹⁷ Jean Hautstont, né à Bruxelles le 13 décembre 1867 ; marié à Bruxelles le 26 mars 1890 avec Lucienne-Hubertine Masset, institutrice ; décédé en Chine vers 1940. Premier prix de solfège puis de contrebasse (1885) au conservatoire de Bruxelles ; contrebassiste et compositeur lyrique ; auteur d'une nouvelle méthode de notation musicale établie sur une classification des sons d'après le nombre de leurs vibrations ; espérantiste, anarchiste. Il partagea un temps la vie d'Alexandra.

¹⁸ J'ai consulté, pour la période concernée, *Le Petit Var*, *La République du Var* et *Le Petit Provençal*.

¹⁹ Notamment la demoiselle Marie Foulgüe, née à Toulon le 14 juillet 1875. Élève pour le chant d'Henri Verd'hurt (1843-1912) et de Cécile Mézeray, elle tenta de débiter une carrière de contralto d'opéra et fut engagée au Grand-Théâtre de Toulon en octobre 1898. Elle n'y fit que deux saisons, en demi-teinte, et obtint un poste de professeur de chant à l'école municipale de musique par arrêté du maire de Toulon en date du 21 mars 1900. Elle enseigna également le piano et poursuivit sa courte carrière de contralto par des auditions et des concerts. Elle mourut à Toulon le 7 novembre 1911 à l'âge de trente-six ans.

²⁰ *Le Petit Var*, 19^e année, n° 6625, dimanche 20 novembre 1898, « Théâtres et concerts », page 2, colonne 2 ; et n° 6626, lundi 21 novembre 1898, « Théâtres et concerts », page 2, colonne 3.

²¹ *Le Petit Provençal*, 23^e année, n° 7994, samedi 3 décembre 1898, « Grand-Théâtre de Toulon », page 2, colonne 2.

charme : c'est plus qu'il n'en faut pour récolter des bravos. Que cette intelligente artiste ne s'endorme donc pas sur ses premiers lauriers, qu'elle continue à travailler sans relâche, c'est à ce prix seulement qu'elle arrivera au brillant avenir auquel elle est en droit de prétendre.²² »

Elle trouva, en arrivant en cours de saison au théâtre de Toulon, d'autres chanteuses déjà installées et ayant conquis les faveurs du public : Tylda Raphaël, soprano dramatique dite « falcon » de grand opéra ; Mathilde Flavigny-Thomas, mezzo-soprano légère voire dramatique, dite « dugazon » ou « galli-marié » ; Marthe de Brolls, chanteuse légère d'opéra-comique et M^{lle} Sibens, première mezzo-soprano d'opéra-comique et d'opérette. En l'absence d'une première chanteuse légère d'opéra en octobre et novembre, M^{me} Flavigny-Thomas et M^{lle} de Brolls avaient tenu avec succès des rôles dans les quelques opéras produits sur scène ; et le directeur — peut-être peu convaincu par sa nouvelle pensionnaire — continua de leur attribuer la plupart des principaux rôles : Myrial dut donc se contenter de picorer quelques miettes...

Myrial chanta le rôle d'Isabeau de Bavière dans l'opéra *Charles VI* d'Halévy (jeudi 8 décembre). En raison d'une indisposition elle fut remplacée dans *Mireille* le 10 décembre, *L'Africaine* le 11 décembre en matinée puis dans la reprise de *Charles VI* le 13 décembre. Elle réapparut dans *La Traviata* le 17 décembre — le rôle principal de Violetta étant confié à Marthe de Brolls, — *Charles VI* le 25 décembre et de nouveau *La Traviata* le 27 décembre. Elle n'obtint un rôle de son emploi — la princesse Eudoxie dans *La Juive* d'Halévy — que le 31 décembre.

Dans ces petites prestations, elle ne put recueillir que des appréciations bien laconiques :

- « M^{lle} Myrial a fait montre d'une grande distinction et d'une charmante coquetterie. » (*Le Petit Provençal*, 23^e année, n° 8001, samedi 10 décembre 1898, page 2, colonne 3, *Charles VI*) ;
- « M^{lle} Myrial, incomplètement remise d'une indisposition assez sérieuse, n'a pas donné tout ce que l'on était en droit d'attendre d'elle. Mais en raison de son indisposition le public lui a accordé le bénéfice de circonstances atténuantes. Mais remise de son indisposition nous ne croyons pas que M^{lle} Myrial retrouvera l'organe qui lui manque. » (*La République du Var*, 5^e année, n° 1443, lundi 19 décembre 1898, page 3, colonne 1, *La Traviata*) ;
- « M^{lle} Myrial nous a présenté une correcte princesse Eudoxie. » (*La République du Var*, 6^e année, n° 1456, lundi 2 janvier 1899, page 2, colonne 3, *La Juive*).

En janvier, dans l'opéra de Lalo *Le Roi d'Ys*, le rôle de soprano fut donné à Marthe de Brolls et dans *Faust* le rôle de Marguerite à Tylda Raphaël. Myrial ne chanta que le petit rôle d'Inès de *L'Africaine* le 5 janvier, la reine Marguerite des *Huguenots* les 12 et 15 janvier, ainsi que Micaëla de *Carmen* le 26 janvier. Il est vrai qu'elle avait à travailler le rôle de Laure, de l'opéra *Pétrarque* d'Hippolyte Duprat, pour lequel Marthe de Brolls avait été d'abord pressentie mais qu'elle ne put ajouter à ses nombreuses apparitions en scène dans le répertoire d'opéra-comique. Ce compositeur toulonnais, décédé le 20 mai 1889, était toujours très apprécié de ses concitoyens et la représentation de son opéra était toujours un événement artistique dans sa ville natale. Sept représentations furent données, les dimanche 22, lundi 30 janvier 1899 ; mercredi 1^{er}, vendredi 3, lundi 6, mercredi 15 et vendredi 24 février 1899. Myrial y tint le principal rôle féminin avec une grande distinction et la critique lui décerna de fervents éloges : « Myrial, une Laure suave » (*La République du Var*, 6^e année, n° 1477, lundi 23 janvier 1899, page 2, colonne 1) ; « M^{me} Myrial qui nous a montré une Laure gracieuse et troublante » (*La République du Var*, 6^e année, n° 1485, mardi 31 janvier 1899, page 3, colonne 2). Ce fut là son plus beau rôle dans sa campagne toulonnaise.

Elle chanta le 14 mars, avec plus de difficulté, le rôle de Juliette dans *Roméo et Juliette* : « M^{lle} Myrial a fait une bien jolie Juliette. Mais cela ne suffit pas. La chanteuse n'est pas à la hauteur de sa tâche. Elle manque de souffle. La respiration est courte et les sons, surtout dans le médium, paraissent être émis avec une énorme difficulté. C'est vraiment dommage, car M^{lle} Myrial, dont on apprécie fort le talent et l'expérience, possède les qualités nécessaires pour se faire apprécier des dilettanti. Lorsque le ramage ressemblera au plumage, ce sera parfait. »²³ »

Ses dernières apparitions dans *Sigurd*, *Guillaume-Tell* ou *La Juive* ne furent guère remarquées et, lors de la clôture de la saison, en avril, *La République du Var* félicita tous les principaux acteurs... sauf Myrial qui n'est

²² *Le Petit Var*, 19^e année, n° 6637, samedi 3 décembre 1898, « Théâtres et concerts », page 2, colonne 2.

²³ *Le Petit Var*, 20^e année, n° 6736, jeudi 16 mars 1899, « Théâtres et concerts », page 2, colonne 5.

pas citée une seule fois dans l'article ; quant au *Petit Var*, il la gratifia seulement d'un « M^{me} Myrial, de plus en plus aphone, a été accueillie froidement »²⁴ !

Saison en demi-teinte, donc, sur la grande scène toulonnaise, face à un public juste mais exigeant, et principalement dans des rôles secondaires ne permettant pas de se faire valoir.

Après un passage éclair au théâtre municipal d'Athènes, — où elle résilia son contrat après seulement quelques représentations, — Myrial fit de petites apparitions au Grand-Théâtre de Saint-Quentin dans les rôles de Marguerite de *Faust* (28 décembre 1899), Micaëla de *Carmen* (11 et 14 janvier 1900) et Marie de *La Fille du Régiment* (18 janvier)²⁵.

Elle rejoignit ensuite le théâtre municipal de Bayonne où, les représentations dramatiques étant achevées, débutait une courte saison lyrique dirigée par Gustave Crémieux (Nîmes, 1856-1940). Myrial y retrouva son emploi de première chanteuse légère²⁶.

Elle y interpréta, en février, Marguerite dans *Faust*, puis Philine dans *Mignon*, Juliette dans *Roméo et Juliette*, Gilda dans *Rigoletto*, Micaëla dans *Carmen*. En mars : le rôle-titre de *Lakmé*, Rosine dans *Le Barbier de Séville*, de nouveau la Micaëla de *Carmen*, le rôle-titre de *Manon*, Mimi de *La Bohème*, pièce avec laquelle s'acheva la saison à la fin du mois de mars.

Toutes ses apparitions lui méritèrent les appréciations les plus flatteuses :

- « M^{me} Myrial David chantait Marguerite. Elle a une voix caressante et très juste, et se distingue par sa diction parfaite ; c'est une qualité rare et précieuse dont nous ne saurons trop la louer et qui ajoute à la saveur de son organe bien timbré. » (*La Gazette illustrée de Biarritz*, 8^e année, n^o 5, 2 au 8 février 1900, page 2, colonne 2, *Faust*) ;
- « M^{lle} Myrial a déployé, dans le rôle de Philine toute sa virtuosité et les ressources d'une voix délicieuse. Toujours même perfection dans la diction ; toujours même charme dans la voix. Une longue ovation l'a acclamée après le grand air de Titania. » (*La Gazette illustrée de Biarritz*, 8^e année, n^o 6, 9 au 15 février 1900, page 2, colonne 5, *Mignon*) ;
- « M^{me} Myrial, exquise sous la jupe bleue et le bonnet bleu de Micaëla, a chanté délicieusement son rôle. Elle est vraiment l'impeccable artiste qui toujours plaît et toujours séduit. » (*La Gazette illustrée de Biarritz*, 8^e année, n^o 8, 23 février au 1^{er} mars 1900, page 3, colonne 1, *Carmen*) ;
- « Les honneurs de la soirée appartiennent, sans conteste à M^{lle} Myrial dont le chant a été délicieux d'un bout à l'autre de la pièce. Cette artiste se joue vraiment de toutes les difficultés ; trilles et vocalises, tonalités et rythmes ; acclamée dès l'invocation du début, elle a été applaudie à tout instant et surtout après la légende du Paria qu'elle a dû bisser en présence de l'enthousiasme indiscret du public. D'ailleurs tout en elle semblait se confondre avec la Lakmé rêvée par le musicien. » (*La Gazette illustrée de Biarritz*, 8^e année, n^o 9, 2 au 8 mars 1900, page 2, colonne 2, *Lakmé*) ;
- « Mimi, c'était l'exquise chanteuse que nous connaissons, la Lakmé et la Juliette que nous avons tant applaudie, M^{lle} Myrial, qui a joué son personnage avec une autorité incontestable. » (*La Gazette illustrée de Biarritz*, 8^e année, n^o 11, 16 au 22 mars 1900, page 2, colonne 4, *La Vie de Bohème*).

Hormis quelques interventions très ponctuelles, Myrial acheva là une carrière lyrique de courte durée (1894-1900) et discontinuée.

Excellente musicienne, Myrial recueillit toujours les plus élogieuses appréciations pour la perfection de son chant et sa virtuosité lui permettant d'interpréter les partitions les plus difficiles ; les quelques critiques concernèrent le volume de sa voix, insuffisante pour de grandes salles, comme par exemple celle de Toulon. En revanche, son jeu scénique fut constamment jugé distant, froid, impersonnel et ne parvenant pas à communiquer à l'auditoire les sensations qu'il attendait. Si l'artiste parvint à de meilleurs résultats devant des publics restreints, les grandes salles l'éloignèrent encore de ses auditeurs.

²⁴ *La République du Var*, 6^e année, n^o 1555, mardi 11 avril 1899, « Tablettes théâtrales », page 2, colonne 2. — *Le Petit Var*, 20^e année, n^o 6762, mardi 11 avril 1899, « Théâtres et concerts », page 2, colonnes 4-5.

²⁵ J'ai consulté : *Le Guetteur de Saint-Quentin et de l'Aisne*, le *Journal de Saint-Quentin et de l'Aisne*, le *Journal de la ville de Saint-Quentin et de l'arrondissement*.

²⁶ J'ai consulté : *La Gazette illustrée de Biarritz* qui offre une belle rubrique théâtrale.

Expérience difficile, succès en demi-teinte... on comprend qu'Alexandra David-Neel n'ait guère évoqué par la suite cette période de sa vie, d'autant plus que son changement complet d'orientation lui apporta de meilleures satisfactions et une belle célébrité.

En juillet 1900, Alexandra partit pour Tunis et s'y consacra à l'écriture de son roman *Le Grand Art*... qui ne séduisit aucun éditeur parisien. À Tunis elle fit la connaissance de Philippe Neel ²⁷, ingénieur en chef des chemins de fer tunisiens, et l'épousa le 4 août 1904.

Après une longue vie bien remplie, Alexandra mourut à Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence) le 8 septembre 1969, âgée de plus de cent ans.

BIBLIOGRAPHIE

De Gers (Arthur), *L'Historique complet du théâtre royal d'Anvers 1834-1913*, Anvers, De Vos et van der Groen imprimeurs-éditeurs, 120 pages + portraits d'acteurs et publicités.

Thévoz (Samuel), « En voix de libération », postface pour : David-Neel (Alexandra), *Le Grand Art*, Le Tripode, été 2018, in-8°, 382-xvi pages, roman inédit publié pour la première fois avec avertissement et postface de Samuel Thévoz, et introduction de Jacqueline Ursch.



Myrial à Hanoï
(Source : Internet - DR)



Myrial à Toulon
(Source : Internet - DR)

²⁷ Philippe-François Neel, né à Alès (Gard) le 18 février 1861 et décédé à Saint-Laurent-d'Aigouze (Gard) le 10 février 1941. Ingénieur de l'École centrale de Paris, promotion 1884, il fut envoyé à Tunis par le gouvernement français comme ingénieur des chemins de fer sur la ligne Bône-Guelma. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 4 août 1936 rendu sur le rapport du Grand Chancelier.

MISSION D'ASSISTANCE AUX PÊCHES

Gabriel JAUFFRET

Il y a trente ans, nous rallions Saint-Pierre-et-Miquelon pour une des dernières missions d'assistance à la grande pêche assurée par la marine nationale. À l'origine, cette mission devait revenir à un aviso basé à Toulon, mais du fait de problèmes techniques connus par ce bâtiment, c'est l'avisos *Détroyat*, basé à Brest, qui fut appelé à le remplacer. En cette fin du mois de février 1979, les Saint-Pierrais sont venus en nombre assister aux manœuvres d'accostage de l'avisos, véritable vaisseau fantôme. Dans les dernières heures de sa traversée, il a dû faire face à une mer déchaînée. Les embruns, les paquets de mer se sont transformés en une épaisse couche de glace qui recouvre la quasi-totalité du bâtiment jusqu'à ses superstructures. À grands coups de masse, les marins du bord libèrent le bateau de sa gangue, car le poids de la glace est tel qu'il est de nature à compromettre sa stabilité. La glace, ennemie permanent des terre-neuvas à l'origine de tant de naufrages, dont le capitaine Jean Recher disait : « Ou on déglace, ou on se fait un capet avec la jeune », c'est-à-dire on chavire... Jean Recher qui estimait que sur le pont de travail d'un chalutier, soit sur 285 mètres carrés, le poids de la glace pouvait attendre 85 tonnes...

Quelques minutes plus tard, nous partageons la chaleureuse hospitalité du carré et bien entendu la conversation portait sur les missions d'assistance aux pêches de la marine nationale. Depuis le XV^e siècle, sans doute bien avant que l'Amérique ne soit découverte, des milliers de marins français firent voile vers les bancs de Terre-Neuve, d'Islande, du Groenland pour y pêcher la morue. Une véritable épopée qui se prolongea jusqu'au début du XIX^e siècle, époque à laquelle la pêche à la morue connaissait son apogée, avec cinq cents trois-mâts jaugeant de 350 à 400 tonneaux et goélettes sous pavillon français armés par plus de 10 000 hommes. En mars 1900, Fécamp armait soixante-treize trois-mâts terre-neuvas qui, après une traversée d'une trentaine de jours, mouillaient sur le grand banc pour une campagne de pêche qui se prolongeait durant six mois. Quand la pêche était bonne, ils rapportaient dans leurs cales de 160 000 à 200 000 morues selon leur taille, de 800 à 1 000 kilos de roque (œufs de morue), des barils d'huile de foie de morue, et quelques tonnes d'aiglefin. Entre 1850 et 1870, Dunkerque armait soixante-dix goélettes d'une trentaine de mètres qui appareillaient pour des campagnes de six mois dans les eaux islandaises connues pour leurs déferlantes. En Islande, les marins ne quittaient pas leur bord pour pêcher la morue, contrairement aux terre-neuvas qui embarquaient à bord de doris pour déployer leurs lignes. Et puis, comment oublier l'activité morutière de Saint-Malo, de Paimpol, de Bordeaux, de Nantes, de Saint-Servan, de Granville et de tant d'autres ports plus modestes. C'est à partir de 1919 que les chalutiers à vapeur montrèrent leur supériorité sur les trois-mâts qui, en 1934, n'étaient plus qu'une trentaine. Le dernier voilier a désarmé en 1951. La vie à bord de ces bateaux était particulièrement rude. C'est le volume de la pêche qui dictait les heures de travail, parfois seize heures par jour et jusqu'à vingt heures quand le poisson abondait. Le travail ne s'arrêtait qu'à moins dix-sept degrés, température à laquelle la morue gelée sur le pont ne pouvait être travaillée. Les départs pour les bancs avaient lieu à la fin de l'hiver, les retours en août- septembre. Les équipages ne comptaient pas que des marins, mais aussi de nombreux laboureurs et valets de fermes soucieux d'échapper à une condition encore plus dure que celle des marins pêcheurs. Philippe Masson devait donner une description saisissante des conditions de vie à bord : « Les hommes sont entassés dans le poste avant aéré par une seule écoutille, chauffé par un poêle où l'on est accueilli par une odeur infecte, indéfinissable, mélange d'émanation de bétail humain et de poisson en décomposition. Les heures de repos, les hommes les trouvent sur des couchettes humides à demi-pourries qu'ils partagent avec un camarade ». Nourriture insuffisante à base de conserves, de salaisons, gelures, rhumatismes, affections digestives, blessures, pétéchies sur tout le corps, rudesse et même parfois violence des capitaines, naufrages furent le lot des terre-neuvas. Quant à l'alcoolisme, il était la règle. La situation des mousses, souvent à peine âgés de dix ans, était pitoyable. Lionel Martin, président de Mémoire et patrimoine des terre-neuvas, embarqué comme mousse en 1952 à l'âge de quinze ans, a livré un émouvant témoignage sur cette période de sa vie. Branle-bas à cinq heures, coucher à vingt-et- une heures. Pour le petit-déjeuner à six heures de la morue, à midi un ragoût de viande, à dix-huit heures nouveau repas de morue. Quand le service le permettait, il s'offrait avec ses camarades un plat de mouettes capturées dans la journée. Bien vite, le malheureux attrapait le mal des bancs, les « choux », de petits boutons qui se développaient sur les poignets au point de raclage avec le ciré et se transformaient bien vite en furoncles. Alcool et mercurochrome s'avérant inefficaces, les anciens lui livrèrent un remède souverain : uriner sur ses poignets devenus de véritables plaies. Lionel Martin a souffert en silence avec pour seule consolation une antienne qui courait les bancs : « Si tu embarques fainéant, tu débarqueras courageux ».

Il a fallu attendre la grande ordonnance de la marine publiée en 1681 pour que la loi prescrive l'embarquement d'un chirurgien sur tout bateau allant à Terre-Neuve, quelque fût l'importance de son équipage. Avant d'embarquer, ces chirurgiens devaient comparaître devant deux maîtres chirurgiens désignés par l'Amirauté qui devaient juger de leur aptitude. Le chirurgien reconnu apte devait posséder les instruments nécessaires à son art, l'armateur fournissant les drogues contenues dans un coffre. Des règlements ultérieurs devaient prescrire l'embarquement de deux chirurgiens sur les bateaux armés par plus de cinquante hommes. En fait, ces prescriptions furent souvent transgressées car les chirurgiens candidats à l'embarquement étaient peu nombreux du fait de la vie rude et des dangers qui les attendaient, ainsi que de la médiocrité de leur solde. L'Amirauté refusa souvent l'appareillage des bateaux qui n'avaient pas embarqué de chirurgien. La Révolution devait assouplir ces dispositions, puis leur mettre un terme en supprimant définitivement l'embarquement d'un chirurgien. Il fut remplacé par un coffre de médicaments accompagné d'instructions, le fameux « médecin de papier ».

La pêche à la morue était donc un métier de forçat qui, si elle s'est accompagnée d'une littérature de compassion (notamment avec la parution du célèbre *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti), ne devait pas émouvoir l'opinion publique. Voici quelques années, alors que la pêche à la morue se mourait, le capitaine Martin, ancien terre-neuvas, évaluait à 350 000 le nombre de marins-pêcheurs français morts sur les bancs. À Paimpol, estimait Philippe Masson, le taux de disparition sur les bancs était en moyenne de 1,25% par an. En moins d'un siècle, précisait-il, ce ne sont pas moins d'une centaine de goélettes qui avaient disparu corps et bien avec 20 000 hommes, soit la population totale de la ville. En 1934, année la plus noire de la période 1924-1940, quatre voiliers faisaient naufrage dont le trois-mâts *Eider* qui disparaissait avec ses vingt-deux hommes d'équipage.

Dès 1750, l'assistance aux pêches fut assumée sous différentes formes par des sociétés religieuses. La plus célèbre fut la Société des œuvres de la mer créée en 1894 sur l'initiative du lieutenant de vaisseau Bailly, aidé de ses frères assumptionnistes, d'officiers de marine pour porter une aide médicale, matérielle et religieuse aux équipages. Jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État, sept médecins de marine furent affectés sur ces navires hôpitaux. La Société des œuvres de la mer, dont l'aumônier le plus représentatif fut le père Yvon – célèbre sur les bancs pour son charisme – arma de 1896 à 1937 sept navires hôpitaux, alors que sur les bancs croisaient cinq cents goélettes ou trois-mâts sous pavillon français, armés par 15 000 hommes. Le bilan de la Société des œuvres de la mer fut remarquable. Au cours de trente-neuf campagnes, ses navires assurèrent 12 000 consultations médicales, 32 000 journées d'hospitalisation et vinrent au secours de quatre-cent-vingt-six naufragés. En 1918, la marine nationale dépêchait sur les bancs un vapeur, la *Ville d'Ys*, puis au lendemain de la seconde guerre mondiale, un aviso et un ancien dragueur de mines allemand qui portèrent tous deux le nom d'*Ailette*. L'*Ailette*, que commanda notre éminent collègue le contre-amiral Raymond Dalle qui voulut bien m'honorer de son amitié et dont je conserve un lumineux souvenir. Vinrent ensuite le *Lobelia*, l'*Aventure*, le *Commandant Bourdais*, la *Loire*, le *Rhône*, les remorqueurs de haute mer *Malabar*, *Tenace*, *Centaure* et l'avisos *Détroyat*. En 1980, les chalutiers français étant évincés des zones de pêche, l'assistance aux pêches de la marine nationale prenait fin.

SUR LES BANCS

À la tombée de la nuit, le *Détroyat* appareille après avoir embarqué une contrôleuse des pêches canadienne, venue vérifier si les chalutiers français respectaient bien les quotas de morue qui leur avaient été attribués et la taille des poissons pêchés. C'est une jeune femme taillée à la serpe, à la stature de bûcheron et à l'accent à couper au couteau. C'est Margot, bien connue sur les bancs. Pour l'heure, elle emplit le carré de ses éclats de voix, donne une solide bourrade à l'officier des pêches, un lieutenant de vaisseau, solide Breton embarqué pour la durée de sa mission et qu'elle connaît bien. Margot est connue pour son agilité sur les échelles de pilote, son franc parler et son intransigeance. Sitôt franchi l'abri des îles, le *Détroyat* connaît à nouveau le mauvais temps, alors qu'il fait route vers les chalutiers avec lesquels il a pris contact par radio. La mer est très forte, les plages avant et arrière sont consignées, tout ce qui pouvait être fixé à bord à bord l'a été. Ce sont des heures éprouvantes pour l'équipage qui, déjà lors de sa traversée vers Saint-Pierre-et-Miquelon, avait essuyé une véritable tempête. Quand le jour se lève, la mer s'est miraculeusement calmée. Sur ses flots noirs dérivent des glaçons. À travers la brume légère se dessinent les silhouettes des chalutiers qui, tous feux de position allumés, se sont portés au-devant du *Détroyat* qui court sur son erre. Depuis la passerelle de l'avisos, l'officier des pêches prend contact par phonie avec les chalutiers dont il connaît tous les capitaines car il n'en n'est pas à sa première mission. Des flancs des chalutiers se détachent déjà les dinghies qui se portent vers le *Détroyat*. À leur bord, des pêcheurs venus pour une consultation médicale, du courrier à expédier en France, du menu matériel à réparer. Quand un dinghy se range à hauteur de l'échelle de pilote du *Détroyat*, ce sont dix mains secourables qui se portent vers les marins-pêcheurs engoncés dans leur gilet de sauvetage. L'infirmerie s'est peuplée de pêcheurs venus consulter le médecin, l'infirmier panse quelques plaies. Dans la coursive, les

pêcheurs ont abandonné leurs lourds cabans et dans leurs yeux s'est exprimée toute la gratitude qu'ils n'osent manifester de vive voix au médecin qui soigne, écoute et conseille. Le médecin prescrira une seule évacuation sanitaire, celle du chef frigoriste qui a eu une syncope prolongée. De retour à leur bord respectif, les dinghies rapportent le courrier, des pièces de rechange, des composants électroniques venu de France.



Le Détoyat rallie le Zélande III.

À BORD DU ZÉLANDE III

Soulevés par la houle noire de l'Atlantique nord, nous venons d'accoster un chalutier qui court sur son erre, le *Zélande III*, de la Société nouvelle des pêches de Bordeaux. À la passerelle deux hommes nous attendent : le capitaine, robuste Breton de Douarnenez et le chef mécanicien originaire de Cancale. Le temps d'une poignée de main et le capitaine entre dans le vif du sujet. Long de 87 mètres et large de 16 mètres, le *Zélande III*, armé par cinquante-cinq hommes d'équipage, déplace 2 500 tonnes. Le bateau, qui a une autonomie de quatre-vingts jours, peut conserver dans ses soutes huit cents tonnes de filets de poissons congelés à moins trente-cinq degrés. Le *Zélande III* a appareillé au début du mois de janvier et ne ralliera Boulogne qu'au mois de mai. Au mois de janvier, il opérait dans le golfe du Saint-Laurent d'où il a été chassé par les glaces. Pour l'heure, il chalute à une centaine de milles au sud de Saint-Pierre. Premier étonnement de notre part, la passerelle climatisée est aussi vaste que celle d'un pétrolier. Elle abrite écrans radar, instruments de navigation et une batterie de sondeurs de dernière génération qui permettent de détecter les bancs de morues, d'apprécier leur profondeur, leur densité et jusqu'à la taille du poisson. Le chalutier fait route tous ses feux allumés y compris la rampe qui éclaire la plage arrière. Nous nous étonnons de cette bizarrerie et le capitaine de nous répondre avec un sourire amusé : « C'est une nécessité, la température oscille entre moins dix et moins quinze degrés. Éteindre lampes et projecteurs, c'est s'exposer à les voir éclater en raison du froid lors de leur remise en service. » Il suffit de se pencher et de porter son regard sur la plage avant du bateau couverte par une bonne épaisseur de glace pour mettre un terme à notre étonnement. Une rapide visite du bord nous fait découvrir le chalutier qui offre à son équipage le confort des bateaux de la marine marchande les plus récents. L'eau douce n'est plus rationnée, la nourriture est abondante et variée. Plus personne ne travaille sur le pont, à l'exception des treuillistes lors de la mise à l'eau du chalut et des ramendeurs, mais leur présence sur la plage arrière du chalutier reste limitée.

LE GRAND MÉTIER SE MEURT

Retour à la passerelle où le capitaine médite. La grande pêche hauturière, le grand métier se meurt. Le temps n'est plus où la mer appartenait à tout le monde, les autorités canadiennes ont porté leur zone économique à 200 milles. Du fait de la surpêche, les stocks de morue se sont effondrés. Des quotas ont été instaurés, la taille des poissons est contrôlée. En cette année 1979, le quota français a été fixé à 31 530 tonnes. Depuis le naufrage du *Victoria* le 19 janvier de la même année, il ne reste plus que deux chalutiers-usines français sur les bancs et

un seul saleur, le *Shamrock III* qui connaît peut-être sa dernière campagne. Un bateau ancien où les hommes opèrent encore sur le pont sous les embruns et les paquets de mer et ne cessent de travailler que lorsque la morue gèle dans les parcs à poissons. Le capitaine du *Zélande III*, qui affiche la fierté de commander une des plus belles unités de la Compagnie des pêches lointaines et qui est reconnu pour ses qualités de marin et de pêcheur, est inquiet et ne le cache pas. Il sait que les heures du grand métier sont comptées. Il a pris la pleine mesure de l'effondrement des stocks de morues et de leur reconstitution aléatoire. Et même s'il les pressent, il ignore encore les mesures diplomatiques et scientifiques qui vont sonner le glas de la présence des chalutiers français sur les bancs de Terre-Neuve. Une épopée dont il redoute de fermer la dernière page. Dès 1906, il était apparu que le stock de morues s'amoindrissait. La Grande Guerre, qui ne vit sur les bancs que les chalutiers relevant de pays neutres, lui apporta un répit. Il en fut de même pour la seconde guerre mondiale, mais dès la fin des hostilités, alors que la France se contentait de remplacer ses vieux chalutiers, l'Union soviétique, la Pologne, l'Allemagne de l'est, l'Allemagne de l'ouest déployèrent sur les bancs des centaines de navires-usines. L'Espagne et le Portugal firent de même. Alors que la flotte morutière internationale connaissait une augmentation exponentielle, des moyens nouveaux renforçaient la capacité de capture des chalutiers : sondeurs de plus en plus performants, nouveaux systèmes d'aide à la navigation, apparition des filets en textiles synthétiques plus légers permettant le chalutage entre deux eaux, les coques renforcées permettant aux bateaux de s'affranchir de la banquise et d'opérer dans des zones réputées jusqu'alors non chalutables. Durant le XIX^e siècle et jusque dans les années 1950, les prises moyennes annuelles de morues ne dépassaient pas 250 000 tonnes. En 1968, elles étaient de 800 000 tonnes pour se stabiliser à moins de 300 000 tonnes en 1977, puis connaissaient dans les années suivantes un effondrement sans précédent. En 1973, les eaux islandaises étaient définitivement fermées aux armements morutiers français. 1979, voyait la création de l'Organisation régionale des pêches de l'Atlantique nord-ouest, afin de préserver les réserves halieutiques en haute mer. En 1989, l'instauration de zones exclusives économiques portées à 200 milles marins prenait effet, et les chalutiers français, sauf ceux de Saint-Pierre-et-Miquelon étaient interdits de pêche dans les eaux canadiennes. En 1992, la zone économique exclusive de Saint-Pierre-et-Miquelon était réduite à un simple corridor, sur décision du tribunal de New York. En 1993, le Canada interdisait la pêche à la morue à Terre-Neuve pour tous les armements, y compris canadiens. Les bateaux français se voyaient chassés des eaux où ils opéraient depuis cinq siècles. Douze mois sur douze, les fonds ont été raclés par les chalutiers, le coup de grâce a été apporté par la pêche pélagique. En 1972, le tonnage de morues capturées était de 60% inférieur à celui de 1968. L'instauration de quotas, les interdictions de pêche sont venues trop tardivement et seize ans après l'interdiction totale de pêcher la morue, les stocks ne se sont pas reconstitués. Le soir tombe, le *Zélande III* se met à couple du *Détroyat* et, par un des sabords de l'avis, livre au bâtiment une superbe palanquée de morues. Geste d'amitié et de reconnaissance d'un des derniers chalutiers-usines français envers la marine nationale qui, durant des décennies, a apporté un soutien sans faille aux terre-Neuvas. Assistance technique, assistance médicale résumée dans une phrase mémorable par le médecin général inspecteur Jean Bladé : « Pour qui a eu le privilège d'être médecin des bancs dans les lointains parages de Terre-Neuve, du Groenland ou du Labrador, demeure la certitude d'avoir été utile en vivant en marin ».



Le Détroyat à son arrivée à Saint-Pierre-et-Miquelon.

Les chalutiers français, chassés de zones de pêche où ils opéraient depuis des siècles, se sont déployés dans d'autres régions du monde dans lesquelles ils traquent désormais ce que les terre-neuvas appelaient avec quelque mépris le « faux poisson » : colin noir, encornet, sébaste et autres espèces exotiques comme le thon albacore. Mais qu'en est-il de la pêche artisanale de Saint-Pierre-et-Miquelon rarement hauturière ? Elle s'est maintenue à flot, tant bien que mal, mais aujourd'hui elle connaît une nouvelle ressource avec la pêche aux holothuries, désignées familièrement sous le nom de « concombres de mer ». En 2018, le prix du kilo d'holothuries était de 1,13 euros, prix en hausse de 40% par rapport aux années précédentes, supérieur à celui de la morue. En 2018, ce sont 1 400 tonnes d'holothuries qui ont été pêchées et partiellement travaillées à Saint-Pierre-et-Miquelon. Dans un proche avenir, c'est une chaîne complète de conditionnement des holothuries qui y sera mise en place : éviscération, cuisson, séchage, exportation vers les pays du sud-est asiatique, grands consommateurs d'holothuries réputées pour leur valeur gastronomique et utilisées en médecine traditionnelle. En Chine, le prix des holothuries peut atteindre des niveaux très élevés de l'ordre de 1 000 à 2 000 euros le kg, une fois conditionnés. Actuellement, le marché mondial de l'holothurie serait de 40 000 tonnes par an. Les leçons tirées de l'effondrement du stock de morues ont conduit le gouvernement à prendre des mesures spécifiques pour éviter la surpêche des holothuries, en fixant des quotas de capture et en faisant rechercher dans les eaux de Saint-Pierre-et-Miquelon de nouveaux sites d'exploitation de cette manne venue des profondeurs. Singulière aventure qui ne s'inscrira jamais dans l'épopée du grand métier, mais dont les perspectives laissent entendre qu'elle maintiendra à flot à Saint-Pierre-et-Miquelon une flottille de pêche, sans doute de façon durable.



GUY DE MAUPASSANT : L'ENFANT ET LA FAMILLE

Christian PHILIPPON

Il aura fallu seulement une douzaine d'années environ (1878-1890) à M. de Maupassant pour concevoir une œuvre majeure qui lui valut, et lui vaut, le rare privilège d'être lu et étudié dans le monde entier. Variée dans sa composition, cette œuvre surprend par son volume, étonne et séduit par son immense qualité. Parmi les thèmes qui la composent, certains dominent comme la guerre, les gens de lettres, la Normandie, les femmes, l'amour et le fantastique. Moins apparents, semblables à un bruit de fond, d'autres sujets soutiennent l'ensemble ; il s'agit de l'enfant et de la famille. Maupassant nous les dépeint dans une quarantaine de textes courts, deux romans et chroniques, grâce à de nombreux tableaux qui, montrant tous les milieux sociaux, exposent les difficultés que grandir impose. Il nous donne à voir et oriente notre jugement par le choix du sujet. La conclusion nous appartient. Il se dégage rarement de l'ensemble une impression de tendresse, mais le plus souvent d'âpre cruauté, le tout baignant dans un climat globalement pessimiste. Parcourir ces récits peut éveiller chez le lecteur, habité d'un minimum de compassion, un sentiment d'injustice, de révolte, l'amenant à vouloir défendre les pauvres enfants qu'ils présentent.

Mais avant de montrer quelques textes exemplaires illustrant les difficultés que les enfants rencontraient pour grandir et exister, avant ensuite d'exposer le triangle familial puis de finir en reliant ces histoires à notre temps, il nous faut faire les présentations.

L'époque de Maupassant

Tout d'abord, celle de l'époque. Il s'agit d'une fin de siècle qui vit, dans un contexte de crise économique mondiale, la deuxième révolution industrielle transformer profondément les structures sociales, avec pour conséquences majeures des inégalités croissantes et une explosion de la pauvreté. Les plus faibles, et les enfants en particulier, pâtirent profondément de ce capitalisme sauvage, aggravé encore sur le plan familial par le poids de la toute-puissance paternelle. À l'opposé, plusieurs phénomènes tendirent à adoucir leur sort : au premier chef, la troisième République, qui légiféra en leur sens (loi Ferry sur l'école de 1881-1882, loi sur l'enfance maltraitée de 1889), d'autant plus que la défaite de 1870 avait montré la nécessité d'avoir des classes d'âge instruites et nombreuses, comme autant de futurs soldats prêts pour la revanche. De la sorte, protéger les enfants s'apparenta à une cause nationale et permit à la condition infantile de montrer un début d'amélioration.

L'ensemble de ces avancées s'inscrit en parallèle d'un mouvement plus large, initié au siècle des Lumières et montré par Philippe Ariès, qui contribua à donner une valeur nouvelle à la personne de l'enfant, désormais au centre de toutes les attentions, au moins chez ceux disposant d'une certaine aisance. Il apparut de plus en plus précieux et une expression de cette profonde tendance se retrouve dans la littérature du XIX^e siècle qui vit fleurir nombre de souvenirs d'enfance, d'autobiographies diverses et de romans ayant pour héros des enfants.

Maupassant, l'homme

Guy de Maupassant, lui, eut la chance de naître et de grandir dans un milieu protégé en dépit de la séparation de ses parents, milieu aisé, cultivé, lui permettant d'avoir pour mentor Gustave Flaubert. N'ayant jamais rédigé de souvenirs d'enfance et ne voulant laisser à la postérité que son œuvre, ses années de jeunesse sont mal connues et suscitèrent chez ses biographes nombre de questionnements sans réponse, dès lors qu'ils furent contraints de chercher l'homme derrière les écrits. Et ces interrogations se posèrent, et se posent encore, d'autant plus que Guy de Maupassant déclenche des passions, car il est un de ces écrivains de génie, si humain qu'il éveille notre émotion, parle à l'intime et touche au cœur, aussi bien celui des petites gens rassurés par son écriture simple, que celui des lettrés, sensibles à la justesse de ses analyses sociales et à la profondeur de ses connaissances psychologiques qui donnent à son œuvre un aspect universel et une signature contemporaine.

À la fois, écrivain, poète, journaliste, à l'image de beaucoup d'hommes de lettres de ce temps, Maupassant a endossé alternativement nombre de différents costumes et usé de bien différentes plumes. Rattaché au réalisme, voire au naturalisme, il reste difficilement classable. Pessimiste mais non désespéré, il portait sur ses contemporains un regard acéré, pénétrant et sans concession, quasiment clinique, et dépeignait l'Homme dans sa banalité, le montrant très souvent cruel, rarement généreux, toujours égoïste, faible, à la merci de sa nature et mû par son seul intérêt. Il nous a ouvert les profondeurs de son âme, la même qui habite le paysan normand, la soubrette naïve ou l'affairiste cynique et brutal. Un médecin n'énonce-t-il pas, en guise de conclusion de la nouvelle *La Chevelure* : « L'esprit de l'homme est capable de tout ». Personne indépendante et d'une grande sensibilité, il participa peu aux empoignades et jamais ne se sentit investi d'une mission, étant évidemment plus artiste que militant. Écrivain, si habile, Maupassant ressentait de la tendresse pour les enfants et leur donna une belle place traitant de près ou de loin de leurs difficultés, comme celles de leurs parents, soulevant les questions relatives à leur identité, à leur légitimité et leur reconnaissance. Les récits sont portés par un style nerveux, vif, simple, à la prose limpide mais très élaborée et les sujets sont traités sous tous les angles, dans des genres variés (nouvelles, contes, faits divers) et sous des formes multiples.

L'enfant, la femme, l'homme dans l'œuvre de Maupassant

Publiée en 1877, la nouvelle *Le Donneur d'eau bénite* ouvre un cycle. Elle traite de la disparition et nous montre la quête désespérée que mène un couple d'artisans aisés, Pierre et Jeanne, partis à la recherche de leur fils unique, Jean, âgé de cinq ans. Les retrouvailles se font longtemps après, dans une église parisienne que fréquentent les deux aimants devenus vieux et miséreux, église dont Pierre est le porteur de goupillon. Elles sont possibles grâce à la ressemblance physique de Jean avec son père et grâce au seul souvenir qu'il lui restait de papa Pierre et maman Jeanne. Ce premier texte, à la fin heureuse, montre une influence chrétienne marquée. C'est bien un conte baigné par le merveilleux et porté par un amour quasiment biblique où l'enfant devenu homme s'inscrit dans le mythe primordial de l'enfant sauveur. Enfin, dernier point, même si l'hérédité par la ressemblance permet la reconnaissance, un enfant oublie vite ses parents biologiques et il peut être élevé par celui qui l'aime, le poids du sang étant négligeable comparé au miracle de l'amour et à l'habituel mimétisme qui s'installe entre parent et enfant.

Quasiment contemporain, *Le Papa de Simon* nous montre une facette de la construction de l'identité. Simon, enfant naturel, élevé par sa seule mère lors de son entrée à l'école du village vers ses sept ans essuie les quolibets des autres enfants :

- Comment t'appelles-tu, toi ? Il répondit : - Simon.
- Simon quoi ? Reprit l'autre. L'enfant répéta tout confus : - Simon.

Le gars lui cria :

- On s'appelle Simon quelque chose... ce n'est pas un nom ça... Simon. Puis, il conclut :
- Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa.

Dès lors, Simon subit la cruauté des autres et il devient victime de ce que nous appelons un harcèlement. Petit bonhomme courageux, il essaie la violence mais le mal est fait et il pense à se supprimer. Il sera sauvé par Philippe le forgeron qui, de plus, épousera sa maman et lui donnera un papa en même temps qu'une légitimité. Il devient alors, fait capital, trait majeur de la psychologie infantile, comme les autres, il est « enfant de », comme dans la *Genèse* et il possède un modèle pour s'identifier. Il faut savoir que la reconnaissance est réciproque et toujours acquise chez l'enfant, elle dépend avant tout du parent. Le processus réalisé, le petit, rassuré par un fort sentiment d'appartenance, une fois l'attachement établi, peut construire son identité et grandir en sécurité dans l'amour de sa famille nucléaire. L'acceptation du groupe familial élargi ne fait que renforcer plus encore ces liens primordiaux. Malheureusement, dans cette société rigide, la place de l'enfant naturel ou adultérin ou du bâtard est peu enviable. Non seulement exclu, ostracisé, il cristallise la haine et le rejet de la majorité. Rien n'existe en-dehors du mariage et savoir d'où l'on vient, qui on est, relever d'une tradition, porter un nom, endosser une histoire, recevoir un patrimoine est préférable. À défaut, secret et maltraitance guettent le pauvre petit, vu comme un fardeau ou une marchandise.

La nouvelle *Un Fils*, de 1882, nous montre le dialogue d'un académicien et d'un sénateur. Le premier a forcé une servante d'auberge et l'a engrossée. Morte en couches, son enfant a été élevé par les patrons. Simple d'esprit, il est valet d'écurie. Son notable de père le retrouve longtemps après et, travaillé par le remords, tente de l'aider en lui donnant de l'argent, mais il est contraint bien vite de s'arrêter car tout finit dans des beuveries monumentales. Le mal est fait et l'argent n'y peut rien. Citons les dernières phrases du sénateur :

« Oui, vraiment nous devrions bien nous occuper un peu plus des enfants qui n'ont pas de père. » Puis après un souffle qui pénètre sensuellement l'arbre en fleur qui les domine : « C'est bon vraiment d'avoir vingt-cinq ans et même de faire des enfants comme ça. » Propos typiques d'hommes semeurs, au vent de leurs désirs et au mépris de toute responsabilité.

L'enfant à la filiation différente peut être ainsi un abandonné et l'abandon est fréquent, banal. Il consiste le plus souvent en l'exposition de nouveau-nés. Habituellement, il est l'œuvre de femmes seules abusées ou violées, plus rarement de familles classiques contraintes par la misère de confier leur progéniture au destin. Les structures d'accueil sont embryonnaires, reposant sur des initiatives privées et l'État commence seulement à s'impliquer dans la prise en charge de ces malheureux enfants, qui sont en majorité des nouveau-nés. La mortalité est effroyable chez les petits et beaucoup de survivants s'intègrent mal dans la société. Il y a bien l'adoption, mais le code civil ne permet l'adoption que d'adultes de plus de vingt-cinq ans et seulement sous forme simple. Ce que Maupassant appelle adoption correspond en fait à des enfants mis en nourrice ou élevés dans des familles d'accueil ou de recueil, à l'image du texte *Aux champs*, ou de la nouvelle *Mademoiselle Perle* qui en est une poignante illustration. L'amour pourtant peut transcender la médiocrité du quotidien, comme dans le *Roman d'une fille de ferme* où l'enfant du péché est caché des années durant avant d'être pris en charge par le maître, nouvel époux et stérile. *L'Enfant*, de 1882, met en scène un vieux coureur qui décide de se ranger en épousant une jeune fille de bonne famille. Le soir des noces, il touche du doigt que le passé nous rattrape toujours et pour Jacques Bordelière, il prend la forme de sa vieille maîtresse qui meurt en mettant au monde leur enfant qu'elle lui confie. Le père ramène le nouveau-né au domicile de ses beaux-parents, lieu de la fête. Berthe la jeune épouse le reçoit et « sans dire un mot, saisit l'enfant, l'embrassa, l'étreignant contre elle ». Puis après les explications de son époux, conclut dans un murmure : « Eh bien, nous l'éleverons ce petit ». Que l'amour d'une femme peut être grandiose !

Portant sur la famille un regard subtil et toujours actuel, la réduisant à sa dimension nucléaire, Maupassant met en scène ses trois membres, l'enfant-objet, le père, la mère comme autant de côtés d'un triangle. Le premier de ces côtés appartient à celle qu'il consumma avec excès et loua de géniale façon, la femme. Il la représente dans ces multiples textes soit comme une jeune fille naïve à l'image de Jeanne, l'héroïne du roman *Une Vie*, soit comme des servantes, des filles de ferme soumises au pouvoir de leurs maîtres, véritables esclaves sexuelles, soit encore comme des filles de peu qui « ont obéi sans résistance à la loi impérieuse de la vie ». Dans tous les cas, elles subissent celle de leur nature ou celle des hommes. De plus, elles endurent, à l'exemple de Jeanne ou de Christiane dans *Mont-Oriol*, la grossesse qui déforme, immobilise et enlaidit. Pour notre célibataire endurci, l'idéal féminin ne peut composer avec cet état pourtant naturel. Certaines autres font commerce de leur progéniture à l'image de la *Mère aux monstres* qui les fabrique pendant la grossesse avec son corset avant de les louer aux cirques itinérants ; d'autres enfin comme dans *l'Héritage* couchent avec un étalon seul capable de pallier la stérilité du mari. Quand bébé Désirée naît, l'argent est touché et le mâle vite oublié. Guy de Maupassant met en scène le divorce une seule fois et il passe sous silence la contraception et l'avortement, alors qualifié de criminel. Il nous montre deux infanticides : celui de *L'Enfant* (1883) où la fille abusée par le jardinier se césarie et en meurt, texte qui nous dit que l'amour maternel n'est pas inné, et celui de *Rosalie Prudent* (1886) qui expose le procès d'une mère isolée. Certaine d'être chassée par ses patrons, elle cache sa grossesse et efface ses jumeaux en les étouffant. Un est enterré sous les fraisiers, l'autre sous les artichauts. Elle est finalement acquittée.

Comme sa mère, l'enfant est maltraité le plus souvent. Il est l'objet de calculs financiers, il sert de prétexte, voire d'arme et subit la violence des hommes en tant que nouveau-né mais aussi à tous les âges. Le meurtre est possible même : Ainsi, *Moiron*, instituteur, assassine ses élèves avec des sucreries pleines de verre pilé. Dans une veine identique, le jeune bourgeois de *La Confession* expose son jeune fils au froid de la nuit et ainsi le tue à distance d'une pneumonie. Bien que honteux, il se sent délivré de la chaîne qui le liait contre son gré à la mère du gosse, personne à ses yeux de trop basse extraction. Chez Maupassant, l'enfant est présenté de façon classique : on ne bêtifie pas devant cet être en préparation et grandement incomplet. Peu décrit, quand il apparaît dans l'histoire, à la naissance, il est traité de larve et, plus grand, il gêne à l'image du garçonnet de *l'Armoire*. Les nouvelles *Le Petit* et *Une Vie*, mettent en scène deux enfants rois, très contemporains. Maupassant montre sans chercher à attendrir. Ainsi, il narre la vie de *Berthe*, handicapée mentale, mariée à un gredin. Maltraitée, elle perd le peu de raison qu'elle avait. On ne profite pas du handicap, qui est définitif le plus souvent. De même, *Garçon*, dans *Un Bock*, présente le traumatisme définitif subi par un homme qui dans son enfance a vu son père battre sa mère et qui, depuis, noie sa vie dans la boisson. D'aucuns voient dans ce texte une origine autobiographique. La représentation ultime de cette violence faite aux enfants est le récit *La Petite Roque* qui décrit le viol d'une adolescente pauvre par le maire du village. Celui-ci, veuf, travaillé par sa nature et sa puissance la viole, puis la tue par peur du scandale. La folie le rattrape et il met fin à son calvaire en se jetant de la tour de son manoir. Le choix de ce sujet étonne et Maupassant a fait œuvre de précurseur, car il a fallu attendre les années 1970 pour que le viol soit vraiment considéré et puni comme un crime. Avant,

on accusait la fille d'avoir excité l'homme et tout se réglait souvent avec quelque argent. La femme était dite forcée, doux euphémisme qui ramenait tout au niveau d'une serrure... et d'une clé.

À cet instant, nous avons vu deux des côtés de ce triangle du malheur, la femme qui subit, souvent esclave moderne, et l'enfant, quasiment jamais désiré, qui peut se voir réduit à l'état de *Petit Chose*. Il reste à décrire le troisième larron, l'homme, qui détient l'argent et le pouvoir, celui accordé par la loi et celui accordé par la nature, quand il s'agit de contrôler la vie. Ce pouvoir, il peut en abuser et fuir dès que l'enfant paraît comme nous l'avons vu. Il devient alors un père inconnu. À l'opposé, il peut enfiler le costume du père trompé, comme dans le récit *Le Petit* ou du père ignorant de *Pierre et Jean* ou du père ignoré comme mis en scène dans *Le Père* ; parti à la naissance de son enfant, celui-ci le retrouve dix ans plus tard. Ayant sollicité une entrevue, il ne sait qu'embrasser comme un fou le pauvre petit qui, du coup, s'affole et il ne lui reste plus qu'à fuir sans espoir de retour. L'état de parent se mérite et se crée jour après jour. *M. Jocaste*, autre cas de figure, en épousant la fille de sa défunte maîtresse, reconstruit sa vie sur un inceste. Sans remord aucun ! Se posent en fait au père ces éternelles questions : cet enfant est-il de moi ? Me ressemble-t-il ? Si oui, va-t-on comprendre que j'en suis le père ? Ai-je des enfants ignorés ? Maupassant donne ainsi à l'homme le plus mauvais rôle et une de ses dernières nouvelles sonne donc comme une tentative de rachat. *Le Champ d'oliviers*, de 1890, raconte la terrible histoire d'un homme de bien. Jeune, il a partagé sa maîtresse avec un autre. Quand elle tomba enceinte, elle le chassa et lui, effondré, entra dans les ordres. On le retrouve curé sous nos cieux. Son fils, devenu le pire des voyous, cherche à le faire chanter. Alors, héroïquement, le père-prêtre l'enivre puis s'égorge. De la sorte, il paye son erreur et met hors service un criminel, qui se verra accusé de sa mort.

La modernité de Maupassant

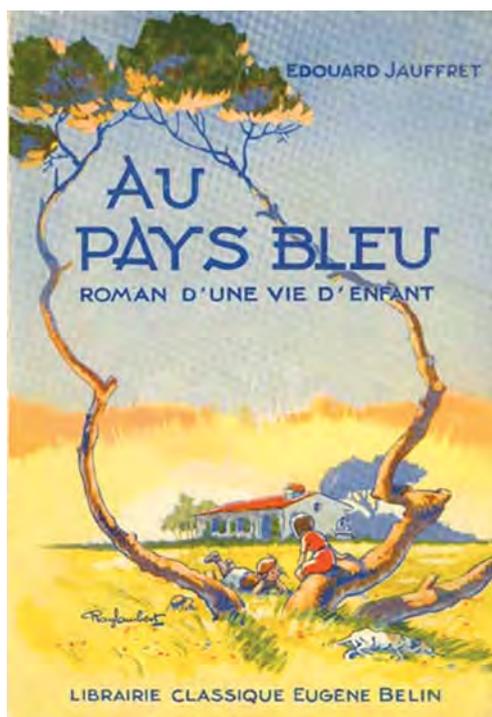
Au terme de ce bref exposé, une question se pose à nous : Que reste-t-il après plus d'un siècle de la pertinence de ces descriptions, de la vérité de ces tableaux de mœurs ? Peu, si l'on regarde les progrès techniques et sociaux réalisés dans une société devenue plus riche et plus juste. De nos jours, la femme se libère de l'emprise masculine et le pouvoir est maintenant partagé ou en voie de l'être. L'enfant est une personne, il a des droits et l'État veille à le protéger. Beaucoup parlent en son nom et l'eugénisme guette parfois. Malgré tout, ces nouvelles, contes, chroniques restent toujours d'actualité et la construction de l'identité reste pour certains très difficile. Car dans d'autres parties du monde, l'enfant travaille toujours ou plus près de nous, dans certaines banlieues, le système patriarcal est encore en fonction. Il est toujours aussi malaisé d'élever un enfant seul ou de grandir de foyer en famille d'accueil. De même, les actes de maltraitance, les agressions sexuelles, les incestes continuent jour après jour, trop nombreux. Et plus globalement, on peut avancer la formidable pertinence de ces analyses qui touchent au noyau central de la nature humaine. Monsieur Guy de Maupassant, sauf de rares cas, est resté en-dehors des luttes de son temps ; néanmoins, ses écrits, son choix d'aider les faibles, son mépris de l'argent et de l'égoïsme, ses descriptions des tares de la société ont fait avancer la cause des enfants plus que mille discours. Et pour couronner le tout, la qualité artistique de ses récits, sur le fond et la forme, les ont fait entrer dans le cadre restreint des textes qui marquent, transforment et jalonnent, comme autant de lumières intemporelles, l'épanouissement d'une culture.

Toute ma gratitude au docteur Boublil, éminent pédopsychiatre grassois, pour nous avoir révélé ce beau sujet.

ÉDOUARD JAUFFRET, VAROIS ILLUSTRE, AUTEUR DE CÉLÈBRES ROMANS D'APPRENTISSAGE DE LA LECTURE (AU PAYS BLEU), AUJOURD'HUI OUBLIÉ

Jean-Claude AUTRAN

Édouard Jauffret, auteur de célèbres romans d'apprentissage de la lecture, notamment de l'ouvrage mythique *Au Pays bleu*, mais aussi du *Petit Gilbert* et de quelques autres, fut très connu des enseignants des écoles primaires et de leurs élèves dans les années cinquante et soixante. Un demi-siècle plus tard, il était pratiquement oublié. Si quelques-uns des anciens écoliers de l'époque conservaient un souvenir ému de ses manuels scolaires, tous illustrés avec goût et passion par le célèbre dessinateur Raymond Lambert (« Ray-Lambert »), plus personne ne semblait savoir qui avait été Édouard Jauffret. Si certains croyaient se souvenir qu'il avait été instituteur et peut-être même inspecteur, on ne savait plus quel avait été exactement son parcours. Où et quand était-il né ? Était-il mort depuis longtemps ? Avait-il des descendants ? Qui avait le souvenir de son visage ? etc.



Page de couverture de l'ouvrage *Au Pays bleu*.

La démarche suivie

Au début des années 2000, il s'est créé un petit noyau¹ d'anciens écoliers, admirateurs nostalgiques des textes illustrés d'Édouard Jauffret. Leur but - leur rêve - était de reconstituer avec un maximum de précision la vie et le parcours de leur cher Édouard, afin que les futures générations sachent qui il était exactement. Chacun,

¹ Gilles Fronteau (coordinateur), Denis Guillaume (†), Maurice Pélissier (†), Bruno Lizé, Monique Broussais, Jean-Claude Autran, Michel Parpère, Roland Le Corff, Minou Chahbazi, Jean-Pierre, Jean-Luc... Si trois de ces membres résidaient dans le Var, les autres habitaient diverses régions de France, une autre le Canada, une autre la Pologne,...

reconverti en historien amateur, s'est alors pris au jeu en fonction de sa formation, de sa culture, de ses réseaux de connaissances, de ses intuitions aussi.

Chaque découverte par l'un des membres du groupe fut immédiatement partagée avec les autres, ouvrant ainsi de possibles pistes et amenant à de nouvelles découvertes. L'efficacité de ce travail d'équipe peut être illustrée par l'exemple suivant qu'il nous a paru intéressant de détailler. À partir d'un simple registre de recensement, la ville de naissance de l'épouse d'Édouard fut identifiée (Prunelli di Casacconi, Corse), d'où en mention marginale de son acte de naissance furent retrouvés la date (1976) et le lieu de son décès (une maison de retraite de Pierrefeu, Var). Sur l'acte de décès figurait une adresse précédente à Draguignan. Mais c'était l'adresse d'une maison qui semblait ne plus exister. Les *fans* varois d'Édouard Jauffret jugèrent même inutile d'aller y voir. C'était sans compter sur l'intuition de Maurice, venu spécialement de Pologne (!) pour s'en assurer. Accompagné de Denis, quelle ne fut pas leur surprise de découvrir qu'une maison existait bien à cette adresse et de « tomber » sur le personnage discret qui l'habitait, un certain Gilbert Jauffret, qui n'était autre que le fils unique d'Édouard et héros du roman de son père *Le Petit Gilbert*. Un *Petit Gilbert* toujours vivant et habitant reclus, depuis des décennies, dans l'ancienne maison de ses parents. Naturellement, les interviews enregistrés qu'accorda par la suite Gilbert Jauffret, notamment à Gilles, permirent de faire plus rapidement avancer nos recherches. Mais ce ne fut pas si simple, comme on le verra ci-dessous, car de longues années furent encore nécessaires pour décrypter le véritable personnage d'Édouard Jauffret.

Aujourd'hui, après plus de quinze ans de recherches dans les archives (locales, départementales, Éducation nationale), d'appels à témoins, d'interviews, de collectes de témoignages et de souvenirs divers, notre but est pratiquement atteint. Nous sommes en mesure de reconstituer l'essentiel de la vie, et du parcours professionnel d'Édouard Jauffret, de ses joies et de ses peines. Ayant découvert que notre personnage fut un Varois illustre, il nous est apparu naturel, au nom du groupe de chercheurs amateurs ci-dessus mentionné, de présenter le résultat de nos recherches en premier lieu à l'académie du Var.

Une première piste

Replaçons-nous donc au début des années 2000, où nous partions pratiquement de zéro au sujet de la vie personnelle d'Édouard Jauffret. Une première piste nous fut fournie par Joël, ancien instituteur seynois, qui avait naturellement utilisé le manuel *Au Pays bleu* durant sa carrière. Coïncidence : Il habitait le quartier Gai Versant, où se trouvait, tout près de chez lui, un « chemin du Pays bleu », ainsi qu'une grande maison portant sur sa façade sud la dénomination : « Le Pays bleu ». Comme par ailleurs l'ouvrage *Au Pays bleu* comportait un certain nombre d'illustrations et de phrases semblant avoir un rapport avec la ville de La Seyne (le port, la sirène des chantiers...), notre ami avait acquis la conviction que la maison « Le Pays bleu » avait pu être celle d'Édouard Jauffret et que ce dernier avait pu s'inspirer de son nom pour choisir le titre de son ouvrage. Grâce aux archives de l'état-civil et des recensements, il nous fut par la suite facile de (re)découvrir qu'Édouard Jauffret était effectivement né à La Seyne-sur-Mer et y avait vécu avec ses parents, jusque vers 1916. Mais aucun lien avec la maison « Le Pays bleu » ne fut jamais découvert, une maison qui, d'ailleurs, existait déjà avant 1900.

Enfance à La Seyne (1900-1916)

Édouard Marius Antoine Jauffret est né à La Seyne-sur-Mer, le 4 octobre 1900, exactement au quartier Saint-Lambert (route de Tamaris, aujourd'hui avenue du Général Carmille). Son père, Joseph Marius Jauffret, a alors trente-six ans et est originaire de Trans-en-Provence. Après avoir été chef de gare de la Compagnie des chemins de fer du Sud-France à Bargemon jusqu'en octobre 1896, il était devenu ouvrier menuisier aux Chantiers de La Seyne. Sa mère, Élisabeth Philip, originaire du village du Muy (Var), a vingt-neuf ans et elle est blanchisseuse.

Les ancêtres de cette famille se situent tous, aussi loin qu'on ait pu remonter (début XVIII^e siècle), dans le secteur des Arcs, de Trans-en-Provence et du Muy. Cette famille n'a donc aucune proche parenté avec les autres illustres familles Jauffret de La Seyne.

Fils unique (ses parents avaient perdu un premier fils en 1899 à l'âge de quatre ans), Édouard semble avoir reçu une éducation rigoureuse. Il reconnaîtra que ses parents « l'avaient conduit dans une bonne voie, alors que tant de [s]es camarades en choisissaient une mauvaise... ».

Son enfance nous est connue, jusque vers l'âge de huit ans environ, avec de nombreux détails, mais sous forme romancée, dans *Au Pays bleu*, dont le sous-titre est d'ailleurs *Roman d'une vie d'enfant*. Mais nous ne savons pas exactement où s'arrête l'autobiographie réelle d'Édouard Jauffret, et où commence le roman. Les prénoms de ses petits et petites camarades de jeux, ainsi que les noms des voisins et voisines de ses parents, y figurent, parfois sous des noms d'emprunt, ce qui n'a pas permis de localiser avec certitude - si elle existe toujours - leur modeste maison et ce ruisseau qui descend de la colline du fort Napoléon et qui chuchotait alors dans les prés...

Le jeune Édouard fréquente alors une école maternelle. Il ne peut s'agir que de l'école créée en 1901, boulevard des Hommes-sans-Peur, à proximité de son domicile - qui était alors l'unique école maternelle de La Seyne - école qui porte actuellement le nom de maternelle Jean-Jaurès. C'est vers cette époque que l'enfant aurait eu des premiers soucis de santé, sur lesquels nous reviendrons. Après un bref passage au quartier Pont-de-Fabre (recensement de 1906), on retrouve la famille Jauffret au 3^e étage de l'immeuble situé au n° 37 place Noël-Verlaque (ancienne place de La Lune et actuelle place Benoît-Frachon), immeuble situé très exactement en face de la porte principale des Forges et Chantiers, où le père Joseph Jauffret travaille toujours comme menuisier (recensement de 1911). On a pu noter que, dans cet immeuble, la famille Jauffret côtoie notamment, jusqu'en 1937, les familles Carle et Graglia, dont certains descendants encore vivants ont pu nous fournir, en 2016, de précieux témoignages sur les Jauffret. Cet immeuble, endommagé par les bombardements de 1944, a aujourd'hui fait place à des immeubles modernes. Dans les années 1906-1916, Édouard fréquente l'école primaire, puis l'école primaire supérieure. Il s'agit naturellement de l'école publique Martini, qui était alors la seule *École des Messieurs* de la ville de La Seyne.

Dans le courant de la Grande Guerre, pendant ses vacances d'été 1915, Édouard Jauffret prête son concours gracieux « avec intelligence et zèle » au secrétariat de la mairie de La Seyne [pour pallier l'absence de certains personnels municipaux se trouvant au Front] et obtient une indemnité à titre d'encouragement de 10 francs (délibération du conseil municipal en date du 1^{er} février 1916).

En juin 1916, il obtient son brevet élémentaire. Le mois suivant (11 juillet), il réussit au concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs de Draguignan.



La promotion d'Édouard Jauffret à l'école normale d'instituteurs de Draguignan (1916-1918).

L'école normale d'instituteurs de Draguignan, puis la guerre (1916-1919)

Édouard suit sans difficulté son cursus d'élève-instituteur à l'école normale de Draguignan. Il obtient son brevet supérieur en 1918. Mais cette période commence à voir Édouard se détacher de ses parents. Sa mère - qu'il dépeint dans *Au Pays bleu* comme une personne très gentille, avec un cœur en or - se révèle finalement avoir un fort caractère, une personnalité difficile et rigide. Son garçon semblait l'avoir supporté jusque-là, mais les succès qu'il obtient à dix-huit ans affermissent son propre caractère, qui était aussi bien déterminé, et tendent à l'affranchir d'une tutelle maternelle.

La situation va encore se compliquer du jour où Édouard rencontre à La Seyne une jeune fille, qui sera elle aussi enseignante, Marie-Rose Agostini, née le 30 juillet 1899 à Prunelli di Casacconi (Corse) et fille d'un cordonnier. C'est, paraît-il, le coup de foudre. Ayant naturellement souhaité la présenter à ses parents - dans un contexte déjà tendu - il se heurte au refus de ces derniers. Pour des raisons mal élucidées (origine sociale de la jeune fille ? union jugée trop précoce ?), une scène violente se produit où certaines limites auraient été dépassées. Sur le moment, Édouard juge cela impardonnable et irréparable. Édouard et sa promise vont devoir mener un véritable combat pour se marier, car ils devront attendre leur majorité pour se passer de l'autorisation parentale nécessaire, qui est de vingt-et-un ans à cette époque...

À l'issue de ses deux années d'école normale, Édouard a le titre d'instituteur public et peut théoriquement enseigner dès la rentrée d'octobre 1918. Mais, la Grande Guerre n'est alors pas terminée et il signe (mairie de Toulon, 2 août 1918) un engagement volontaire et va participer à la campagne d'Allemagne, jusqu'au 11 décembre 1918. Est-ce « une situation familiale intenable » qui incite le jeune Édouard à s'engager ainsi pour échapper à la tutelle de ses parents ? Ou, au contraire, est-ce sa décision de s'engager qui rajoute encore un degré à la fureur de ses parents ? Incorporé ensuite au 5^e dépôt des Équipages de la Flotte, il sert en mer Adriatique, sur le littoral yougoslave (Dubrovnik), notamment sur le *Duguay-Trouin*, croiseur-école d'application, du 27 mai au 28 novembre 1919. Dans un courrier où il fait une tentative de réconciliation avec ses parents, il annonce (25 octobre 1919), qu'il repart le lendemain pour Beyrouth. Après l'appel de la classe 1920, il effectue encore une période qui compte pour son service militaire, du 17 janvier au 31 mai 1921.

Instituteur public (1919-1929)

Édouard Jauffret commence véritablement sa carrière d'instituteur en tant que stagiaire à Tourtour (Var) à partir de décembre 1919. Après son congé de service militaire, il reprend son poste à Tourtour en juin 1921, puis à Gonfaron (Var) à partir d'octobre 1921.

Ayant atteint ses vingt-et-un ans le 4 octobre 1921, son mariage avec Marie-Rose Agostini devient possible. Le mariage a lieu à La Seyne le 24 du même mois. On note que les parents Jauffret sont absents de la cérémonie (alors qu'ils ne résident qu'à quelques minutes de marche de l'hôtel-de-ville). L'acte porte la mention « acte respectueux », car, à l'époque, même majeurs, les futurs époux pouvaient se marier sans avoir obtenu l'autorisation parentale, mais à la condition de leur notifier leur projet de mariage par un acte notarié appelé « acte respectueux ». Titularisé en janvier 1922, Édouard est muté à Bezons (Seine-et-Oise) en décembre 1923, où il va exercer jusqu'en décembre 1929. Cela lui permet de reprendre des études universitaires à Paris et d'obtenir à la Sorbonne un certificat d'études supérieures de sciences de l'éducation (1927), puis un autre certificat de morale et de sociologie (1928).



Édouard Jauffret à Bezons en 1926.

Pendant toutes ces années, il revient quelquefois à La Seyne-sur-Mer où il retrouve avec nostalgie le quartier et la maison de son enfance. Il rend visite à ses parents, mais ses rapports avec eux demeurent distants. Il conserve aussi de bonnes relations avec la famille corse (Agostini) de son épouse dont plusieurs membres sont installés à La Seyne où ils occupent des emplois d'ouvriers (menuisiers, charpentier, mécaniciens) aux Forges et Chantiers ou à l'arsenal de la marine.

Nommé inspecteur primaire de l'Éducation nationale à 29 ans !

Le 1^{er} janvier 1930, alors qu'il n'a pas encore trente ans, il est nommé inspecteur primaire de l'Éducation nationale dès sa première candidature. On réalise ici qu'on a affaire à un homme particulièrement brillant, d'une très grande envergure. Deuxième copie de philosophie, au niveau national, où treize candidats seulement ont été reçus inspecteurs, il s'est aussi fait remarquer à la Sorbonne avec des notes qui oscillaient entre 14 et 16 sur 20. À la préparation des dissertations de philosophie pour l'inspection, il fut éblouissant.

En 1930, pour son premier poste d'inspecteur, il est affecté en Corse, à Corte. C'est une région qu'il connaît bien, où il est très bien reçu et très aimé, son épouse et les ancêtres de celle-ci (les familles Agostini, Vincenti, Valliccioni, Montegattini...) étant tous originaires de villages de la région de la « Castagniccia » situés entre Corte et Bastia. Un rapport de l'Inspection générale du 24 avril 1931 à Corte souligne sa « bonne et égale humeur, une véritable puissance de conviction et d'entraînement ».

L'année suivante, il est affecté à Autun (Saône-et-Loire), avec son épouse, qui va y enseigner également. C'est à Autun, le 8 juin 1934, que naît leur fils unique, Gilbert André Lucien Jauffret. Un rapport de l'Inspection générale du 5 juin 1932 à Autun est rédigé en ces termes : « A fait 270 inspections. C'est un rythme qu'il ne pourra pas soutenir », puis : « intelligent et plein d'autorité, a le goût de l'étude et continue à se cultiver puisqu'il prépare une licence d'enseignement », puis : « Je crois que c'est un inspecteur d'avenir ». Paradoxalement, cette promotion au grade d'inspecteur ne va faire qu'aggraver les tensions entre Édouard et ses parents, surtout avec sa mère. Il est surprenant et choquant de voir une mère critiquer la brillante réussite de son fils, amoindrir les remarquables résultats de celui-ci - devenu inspecteur par la grande porte - et aller jusqu'à le traiter de « sous-inspecteur »...

À partir de 1934 : la maladie et des années dramatiques

Hélas ! À partir de 1934, la brillante carrière d'Édouard Jauffret va être compromise, puis interrompue, en raison d'une grave maladie qu'il aurait peut-être contractée à la suite d'une imprudence, en se baignant dans l'eau glacée du Golo, un tumultueux fleuve de Haute-Corse. Cette maladie est une forme rare de tuberculose articulaire qui atteint essentiellement la colonne vertébrale et les membres inférieurs, la hanche étant la première localisation, suivie du genou. En raison de son caractère inflammatoire, cette maladie provoque des douleurs intenses et est très invalidante. Toutefois, il n'y a pas de certitude absolue quant au lien de cause à effet entre sa baignade en Corse et sa maladie. Le jeune Édouard, vers l'âge de six ans, avait déjà été atteint d'une maladie infectieuse infantile ayant pu mettre sa vie en danger. D'autre part, bien que considéré comme sportif chevronné, il avait fait l'objet d'une réforme définitive à l'issue de son service militaire (31 mai 1921), pour une raison qui n'est pas clairement spécifiée. Enfin, dans les années 30, la tuberculose était encore fréquente en France et il était facile d'être contaminé. Édouard aurait peut-être ainsi développé la redoutable forme ostéo-articulaire qu'on ne savait alors pas encore soigner. Quoi qu'il en soit, sa maladie va entraîner pour Édouard Jauffret de terribles souffrances et d'extrêmes difficultés de mobilité, et ce jusqu'à la fin de sa vie.

Le 28 février 1934, à Autun, l'inspecteur d'académie signale qu'Édouard Jauffret est souffrant, « il ne fait plus que la partie administrative de son service ». Le 11 février 1935, un nouveau rapport constate « qu'il est gêné dans son service par un état de santé fort déficient. Il doit obtenir une circonscription au climat plus favorable ». Déjà, en avril 1934, il est placé en congé de maladie pour deux mois. Après une tentative de reprise, il doit de nouveau s'arrêter (juin-juillet 1935) et il est alors placé en congé de longue durée d'octobre 1935 au 30 septembre 1940, soit huit congés de six mois.

Pendant la même période, d'autres drames vont se dérouler à La Seyne. Marius Jauffret, le père d'Édouard, meurt à l'hôpital le 5 février 1936, à l'âge de soixante-et-onze ans. Sa veuve ne semble pas avoir retrouvé des rapports détendus avec son fils et surtout sa belle-fille. Extrêmement autoritaire et directive, elle a toujours des idées rigides, mais elle se montre aussi très inquiète pour l'avenir de son petit-fils Gilbert, dont le père est désormais un grand malade. L'année suivante, le 3 janvier 1937, la mère d'Édouard, vivant désormais seule et dépressive, met fin à ses jours par pendaison dans son appartement du n° 37 de la place Noël-Verlaque, à l'âge de soixante-cinq ans. Le drame est rapporté dans le quotidien *Le Petit Var* du 5 janvier 1937.

De retour à Draguignan, Édouard Jauffret devient écrivain : une célébrité posthume

Au début de l'année 1936, tout en conservant des contacts épistolaires avec d'ancien(ne)s collègues de Bezons et d'Autun, il se replie avec sa famille sur Draguignan. Il est admis à la retraite pour invalidité, à compter du 1^{er} octobre 1940. Son dossier spécifie « tuberculose articulaire à localisations multiples en évolution ». Sa fiche matricule militaire spécifie : « Maintenu réformé (non récupérable) pour rétrécissement aortique et polyarthrite rhumatoïdale déformante ». Par la suite, le secrétaire d'État à l'Éducation nationale acceptera sa demande (22 août 1942) d'une allocation de salaire unique, « ce grand malade n'ayant d'autres ressources qu'une très modeste pension d'invalidité ». Avec sa famille, Édouard Jauffret regagne alors le Sud.

Le 3 juillet 1936, avec sa famille, ils se replient sur Draguignan, dans une première maison « Marie-Madeleine », près de la route de Montferrat, au pied du Malmont. En 1939, ils iront résider dans une nouvelle maison, « La Morvandelle », chemin Saint-Jaume, une maison dont Édouard, lui-même, avait dessiné les plans à l'encre de Chine, malgré ses problèmes de santé qui commençaient à le gêner. Il avait, en quelque sorte, joué les architectes, à tel point que les constructeurs de l'époque ayant trouvé le plan tellement bien dessiné et la réalisation tellement originale, qu'ils lui ont demandé de refaire un autre plan pour une maison voisine.

1939-1945 : Édouard Jauffret, écrivain

C'est dans cette maison de Draguignan qu'Édouard Jauffret devient écrivain, auteur des romans scolaires d'apprentissage de la lecture qui lui assureront une célébrité posthume pendant plusieurs décennies. Malgré d'indicibles souffrances, il va déployer une intense activité puisqu'il compose quatre ouvrages (il ne parviendra pas à terminer le cinquième). Ces ouvrages sont tous richement illustrés par le talentueux Raylambert² et édités par la maison Belin.



Raymond Lambert (1889-1967), dit Raylambert.

² Raymond Gabriel Albert Lambert est né le 14 janvier 1889 à Elbeuf, fils d'un peintre en bâtiment. Sa famille s'installe ensuite à Rouen où le jeune Raymond réalise des vitraux. Il entre au bureau de dessin industriel des Forges et Chantiers de la Méditerranée au Havre et s'inscrit aux Beaux-Arts, puis entre à l'école des Arts Décoratifs. Il signe ses premiers dessins Raymond Lambert, puis Ray-Lambert, puis Raylambert. Il se spécialise dans l'illustration des livres scolaires en 1929 quand Delagrave lui demande d'illustrer *Le Livre des quatre saisons* d'Ernest Pérochon. En 1937, *Taptap et Bilili* et en 1938 *Nicolas et Nicolette* sont les premiers livres illustrés en couleurs (tous deux de Pérochon). Il travaillait au pinceau, au crayon à mine de plomb, à la gouache et au lavis. Il fut baptisé par l'éditeur Belin *Le Prince des illustrateurs*.

Mais, en raison de son état de santé, Édouard Jauffret ne voudra plus jamais, hormis sa famille, rencontrer qui que ce soit. Il n'y aura jamais de rencontre physique avec Raylambert, pas plus qu'avec des représentants des Éditions Belin. Il ne sortait plus. Il ne voulait pas que l'on voie ses difficultés motrices. Les innombrables échanges que nécessitent la mise en page et la publication des ouvrages ne se feront que par la poste. Cela explique que nous n'ayons pu retrouver personne possédant une photographie d'Édouard Jauffret des années 30 ou 40, ou qui, à l'exception de son fils Gilbert, ait conservé de souvenir visuel de lui.

Édouard Jauffret travaillait pratiquement jour et nuit, et il avait de prodigieuses capacités intellectuelles et une grande faculté de création, pouvant rédiger une foule de textes en peu de temps. Il composait aussi des poèmes remarquables et il dessinait, alors même qu'il ne pouvait plus écrire très facilement. Il était obligé de mettre son crayon entre deux doigts, car il avait le pouce paralysé. Il faut encore ajouter que, simultanément à la rédaction de ses ouvrages, il préparait une thèse d'État sur l'Éducation ! Le 19 janvier 1945, après avoir si courageusement lutté contre la maladie, Édouard Jauffret s'éteint dans sa maison de Draguignan, à l'âge de quarante-quatre ans. Il est inhumé dans une tombe du cimetière de Draguignan, où son épouse viendra le rejoindre en 1976.

On doit s'incliner devant l'admirable courage de cet homme qui a lutté plus de dix ans contre la maladie et qui, malgré les affreuses souffrances qu'il subissait, a pu assurer une production littéraire d'une exceptionnelle richesse et qui ait été autant en phase avec l'attente des maîtres et des écoliers.

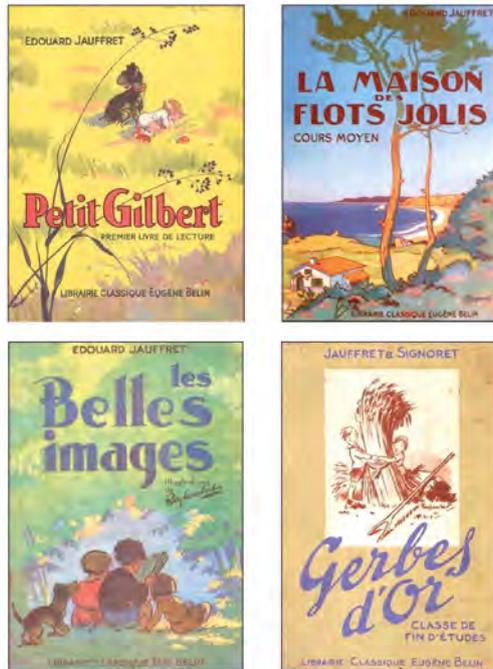
Les ouvrages d'Édouard Jauffret

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces ouvrages, car leur étude détaillée a déjà fait l'objet d'un chapitre écrit par notre consœur Monique Broussais en 2013.

Nous rappellerons simplement la philosophie générale de ces ouvrages, telle qu'elle est exprimée par leur auteur dans la préface de *Au Pays bleu*. Considérant que « les manuels de lecture composés uniquement d'extraits de grands écrivains renferment d'ordinaire trop de termes, trop de passages difficiles pour convenir parfaitement aux élèves du cours élémentaire », Édouard Jauffret a jugé préférable « de présenter aux enfants de cet âge des textes spécialement écrits pour eux ». On peut affirmer que ces ouvrages avaient pleinement réussi à « se faire aimer des enfants, leur inspirer le goût de la lecture, les rendre rapidement capables de s'exprimer en une langue correcte et agréable ». L'immense succès de ces ouvrages tient aussi à l'association Jauffret-Raylambert. Pour *Au Pays bleu*, Raylambert proposa une impression des dessins en deux couleurs (bleu et orange) et une troisième couleur pour le texte. Ce livre, qui commence en pleine Occupation, est plein de charme et de sensibilité. Quant au livre suivant, *Petit Gilbert*, il offre encore plus de désinvolture et d'audace dans la composition, la technique de l'offset ayant permis des prix de revient moins élevés.

Paraîtront ainsi :

- 1941 : *Au Pays bleu, roman d'une vie d'enfant* (cours élémentaire), un livre de lecture mythique, essentiellement autobiographique, qui propose, en soixante chapitres, de nombreux textes savoureux accompagnés de tout l'appareil pédagogique nécessaire à l'étude du français (mots expliqués, questions sur la lecture, exercices écrits, étude de la phrase). Ce livre a connu de nombreuses rééditions puisqu'il a servi dans les écoles au moins jusqu'à la fin des années 1970.
- 1942 : *Petit Gilbert*, premier livre de lecture (cours préparatoire), dans lequel il raconte les premières années de la vie de son petit garçon *Gilbert*.
- 1945 : *La Maison des Flots jolis*, pour le cours moyen, dont une grande partie se passe du côté de Nanterre et de Bezons (où l'auteur avait enseigné en début de carrière).
- Puis, à titre posthume : *Les Belles images*, syllabaire et méthode d'études pour la classe enfantine (1948) et *Gerbes d'or*, choix de textes expliqués et commentés, pour le cours supérieur (1950), commencé par Édouard Jauffret et terminé par l'inspecteur d'académie André Signoret.

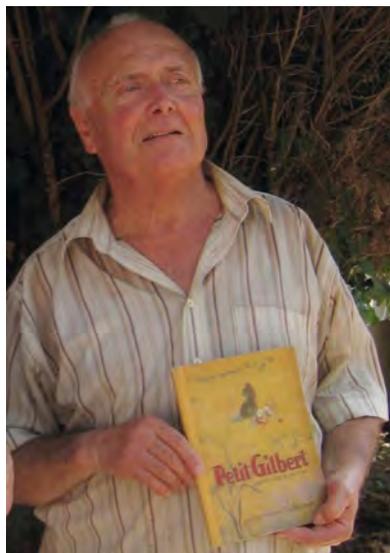


Ouvrages d'Édouard Jauffret.

L'immense succès de ces ouvrages va générer des droits d'auteurs conséquents qui, pendant plusieurs décennies vont significativement améliorer les revenus de madame Jauffret, héritière des droits de son mari après la mort de celui-ci. Aujourd'hui, ces ouvrages demeurent encore très recherchés, tant ceux qui les retrouvent ont encore la gorge serrée d'émotions. Leur cote, en livres d'occasion, a même atteint des sommets. Devant la demande, la maison Belin a décidé, en novembre 2008, de rééditer en fac-similé trois d'entre eux : *Au Pays Bleu*, *Petit Gilbert* et *Les Belles Images*.

Épilogue

À la mort d'Édouard Jauffret, son fils Gilbert est en classe de 6^e à Draguignan. Il n'a que onze ans. Son enfance est racontée dans le roman éponyme *Petit Gilbert* écrit par son père. Un père qui s'est beaucoup occupé de lui tant qu'il a pu. Né de parents qui avaient la passion de la lecture et le goût de la culture, Gilbert va poursuivre de brillantes études, d'abord au lycée général Férié, puis dans les facultés d'Aix-en-Provence et de Marseille pour devenir professeur certifié en géographie et histoire.



Gilbert Jauffret à Draguignan en 2008.

D'abord nommé à Mazamet où il se trouvait très bien, il obtient de revenir à Draguignan où malheureusement, « il doit faire face à des élèves rebelles » et c'est pour lui « le début de la fin ». Déçu par l'enseignement, il se définit alors plutôt comme chercheur. Son souhait sera d'écrire des ouvrages et ne pas se cantonner « aux répétitions ». Il travaille beaucoup aux Archives départementales et présente notamment plusieurs communications sur le Var en 1815 à la Société des Études. Il étudie la presse varoise du Second Empire et *La Sentinelle Toulonnaise*. Il est considéré, avec d'autres collègues, comme « chercheur dracénois ». Homme de grande culture, s'intéressant à tout, il possède une extraordinaire collection d'ouvrages. Autrefois marié avec une enseignante originaire de Brive-la-Gaillarde, elle-même professeure certifiée hors classe de Mathématiques, Gilbert n'a pas eu d'enfant. Il habite aujourd'hui, seul, avec toutefois l'aide précieuse de son proche voisin Michel, dans la maison « La Morvandelle », construite par ses parents, chemin Saint Jaume, à Draguignan.

Gilbert Jauffret a en quelque sorte sanctuarisé la partie de la maison où il a vu son père décliner et mourir. Le reste de la maison est « un fouillis invraisemblable », complètement envahi de cartons, de livres, de revues pédagogiques, de documents divers, à tel point qu'il est devenu impossible d'y pénétrer « sans encourir un grave danger d'éboulement ». Ses archives familiales sont ainsi devenues inaccessibles. Paradoxalement, le groupe d'admirateurs d'Édouard Jauffret a dû travailler des années pour reconstituer pas à pas la vie et le parcours de leur idole, tout en se doutant que tout ou partie des réponses devaient se trouver quelque part dans cette maison... Mais Gilbert n'était sans doute pas psychologiquement prêt de permettre à quiconque de venir y fouiller, ce qui était naturellement son droit. Tout en souhaitant vivement que des découvertes soient faites sur son père, il déclarait « ne pas être en mesure d'aider le groupe », reculant sans doute toujours devant le déménagement et le tri, voire les « fouilles archéologiques » qui auraient été nécessaires pour pénétrer dans son « capharnaüm ».

Ce n'est que depuis le début de l'année 2021 que Michel a eu la permission de tenter d'accéder à une partie des archives de la famille Jauffret et de retrouver, enfin, entre autres courriers et documents divers - le Graal - la photo d'Édouard qui a pu être présentée ici, avec l'accord de son fils, *Le Petit Gilbert*.

Bibliographie

Archives municipales de La Seyne et Archives départementales du Var et de la Corse.

Archives de l'Éducation nationale, consultées par le prof. Jacques GIRAULT.

BROUSSAIS M. 2013. Brève histoire des ouvrages d'Édouard Jauffret. In : *Contribution à l'histoire de La Seyne-sur-Mer. Aspects de la vie économique, sociale, culturelle et sportive, aux XIX^e et XX^e siècles*. Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne (ouvrage collectif). Les Presses du Midi, pp. 415-429.

LE CORFF R. *Mes années 50*. Site internet : Biographie d'Édouard Jauffret : http://www.mes-annees-50.fr/edouard_jauffret.htm et biographie de Raylambert : <http://www.mes-annees-50.fr/raylambert.htm>

MARCELLESI D. 2008. Le chemin du pays bleu, *Le Filet du Pêcheur*, juin 2008, n° 107, pp. 12-13.

Interviews diverses, spécialement celle de Gilbert Jauffret réalisée par Gilles en mars 2008.

Presse locale, notamment *Le Petit Var*, années 1916, 1918, 1937.

À LA CROISÉE DES CHEMINS : JEAN AICARD, LE PROVENÇAL THÉODORE BOTREL, LE BRETON

Monique BROUSSAIS

Il y a 100 ans, le 13 mai 1921, Jean Aicard décédait à Paris. Afin de rendre hommage à l'écrivain, qui fut le plus jeune membre élu à l'académie du Var, à l'âge de 21 ans, en 1869, nous évoquerons les similitudes qui jalonnent les destins croisés de Jean Aicard, le Provençal, et de Théodore Botrel, le Breton.



*Jean Aicard,
le Provençal.*



*Théodore Botrel,
le Breton.*

Rien ne laissait présager que Jean Aicard et Théodore Botrel, nés dans des régions si éloignées et si différentes, puissent un jour se rencontrer. Cependant, leurs parcours respectifs présente de très nombreuses similitudes. En les étudiant, on comprend mieux comment le destin fit souvent croiser leurs routes bien qu'il ait été écrit que leurs relations « furent cordiales mais ne restèrent qu'épisodiques ».

Nés dans une famille bourgeoise pour l'un, à Toulon, en 1848, et pour l'autre, enfant du peuple de Dinan, vingt ans plus tard, en 1868, ils furent élevés tous deux par leurs grands-parents qui leur transmettront l'amour du sol natal.

Tante Fanette et Tante Lalie prirent en charge le petit Théodore lorsque ses parents partirent à Paris, croyant y faire fortune. Elles avaient une vie simple. Théodore fréquentait les gardiens de troupeaux qui menaient leurs bêtes près de la forêt de Brocéliande, dont il découvre la poésie et le mystère. Voilà de quoi éveiller bien des réflexions à ce petit garçon de sept ans qui composera ses premiers vers naïfs et enfantins.

De son côté, très tôt, le jeune Jean sera pris en charge par ses grands-parents Aicard et sa tante Magdeleine, mais aussi ses grands-parents Isnard qui, dans leur maison située en campagne toulonnaise, lui firent découvrir la nature ensoleillée. Il avouera avoir « les goûts et les rêveries de petit berger », en regardant des sauterelles et des colonies de fourmis... Ses premiers vers, il les écrira au collège, à Mâcon, où il aura pour correspondant Alphonse de Lamartine, ami de son beau-père, Amédée André.

Jean aura la chance de poursuivre des études après le baccalauréat. Théodore, muni du certificat d'études, sera mis en apprentissage. Ils ont tous les deux la même passion : le travail manuel. Jean, sur les conseils de son grand-père, passe ses loisirs à travailler le métal et à sculpter la pierre. Théodore sera apprenti chez un serrurier d'art et un bijoutier.

C'est à Paris que Jean Aicard fréquentera les salons artistiques et littéraires. C'est aussi à Paris que Théodore, alors saute-ruisseau chez un notaire amoureux des arts et des lettres, disposera de « billets de faveur » pour fréquenter le poulailler de la Comédie-Française.

Il assistera à la représentation des pièces de Victor Hugo et sera subjugué par le grand poète, mais aussi par Mounet-Sully et Sarah Bernhardt qui seront les interprètes de pièces de Jean Aicard. En 1865, Jean Aicard, âgé de dix-sept ans, avait envoyé une lettre et un long poème à Victor Hugo, alors exilé à Guernesey. Une longue correspondance et une fidèle amitié s'ensuivirent jusqu'au décès de Victor Hugo, en 1885.

Jean fit partie de la garde d'honneur qui entoura le cercueil du poète.

De son côté, Théodore raconte dans ses souvenirs : « Je ne le revis plus que sur son lit de mort devant lequel, peu de temps après, je défilai en qualité de président d'une petite société artistique : la Famille littéraire ».

Tandis que son aîné écrit des pièces qui seront jouées par de grands acteurs, Théodore anime une troupe de comédiens amateurs qui interprètent ses premières œuvres juvéniles.

Tous deux, nostalgiques de leur région natale, trouvaient un refuge bienfaisant lorsqu'ils retournaient auprès de leurs paysages familiers. Jean parcourait les Maures aux forêts profondes qui plongent dans la mer ensoleillée. Théodore écoutait les muses de la forêt de Brocéliande et regardait, solitaire du haut des rochers, une mer grise et le ciel bas qui souvent se confondent.

À La Garde, dans la bastide de sa sœur, Jean glorifiait les lauriers. À Pont-Aven, sous son toit d'ardoise, Théodore sanctifiait les fleurs d'ajonc !

Aicard composait des vers, Botrel des chansons, et tous deux possédaient le même charme : une voix exceptionnelle, une diction claire, une articulation précise et surtout une conviction franche et sûre que décrivaient souvent leurs amis.

Le premier recevait les éloges du public élégant et bourgeois des salons, le second était applaudi par le public chaleureux et vibrant des cabarets.

C'est à Félix Mayol, son compatriote toulonnais que Jean Aicard confia des poèmes mis en musique et lui fit déclamer certains de ses écrits. C'est aussi Mayol qui interpréta *La Paimpolaise* de Botrel et en fit un succès international.

Cette chanson, composée à l'âge de vingt-sept ans, a été inspirée par le roman de Pierre Loti *Pêcheur d'Islande* paru dix ans plus tôt. Loti raconte la rude vie à bord des morutiers et l'histoire d'amour d'un jeune marin et de sa Paimpolaise. Théodore aura l'occasion de rendre visite à Loti en sa maison de Rochefort. Et encore une coïncidence, on connaît l'amitié qui a uni Jean Aicard et Pierre Loti.

Après avoir conquis Paris et la province, Aicard et Botrel partirent à la découverte des terres étrangères. L'un donna des conférences et rapporta de véritables cahiers de voyage d'Italie, de Hollande, d'Afrique du Nord... L'autre chanta sa Bretagne jusqu'en Belgique, en Suisse et en Amérique.

Tous deux furent très critiqués de n'avoir pas écrit des textes en provençal ou des chants celtiques. La meilleure des réponses à leurs détracteurs fut certainement le succès remporté par leurs œuvres, qui ont demandé de nombreuses rééditions. Et aujourd'hui, qui ne sourit pas à l'évocation d'un certain Maurin et qui ne fredonne pas lorsqu'on cite *La Paimpolaise* ?

Des maisons d'éditions axées sur la carte postale ont trouvé un marché intéressant grâce à ces deux auteurs. Elles reproduisent quelques vers signés et illustrés ce qui fera la joie des correspondants de l'époque et des collectionneurs d'aujourd'hui.

L'Académie-Française accueillera Jean Aicard en 1909 mais l'aura couronné auparavant pour quatre de ses œuvres : *Poèmes de Provence*, en 1874 (prix Montyon), *La Chanson de l'enfant*, en 1876 (prix Montyon), *Miette et Noré*, en 1881 (prix Vitet) et *Éloge à Lamartine*, en 1883 (prix de poésie).

Théodore Botrel a reçu lui aussi trois fois un prix de l'Académie-Française. En 1894, pour ses chansons, en 1906 pour son théâtre et en 1912, pour sa poésie.

Il est évident que des destins si riches de diversité et pourtant si semblables ont permis au barde et au troubadour de se rencontrer et d'entretenir une relation éphémère mais cordiale.

Théodore Botrel fut invité par Jean Aicard à l'un des traditionnels repas de Maurin des Maures qui se déroula le 30 mars 1913, à Cogolin.

Grâce à Marius Bar, photographe et ami de Jean Aicard et à Louis Henseling, chroniqueur au journal *Je dis tout*, un compte rendu en images et en prose colorée et précise relate cette journée qui débuta par un voyage en petit train depuis la gare du Port Marchand de Toulon et se termina à l'hôtel de Maurin des Maures à Cogolin. Le professeur de lettres Jacques Papin donne un compte rendu détaillé de cette journée dans une communication concernant les banquets des Amis de Maurin des Maures dans l'ouvrage *Sur les pas de Maurin des Maures*, édité par l'association des Amis de Jean Aicard, en novembre 2008.

La Grande Guerre déclarée l'année suivante ne laisse pas les deux hommes indifférents. Bien que réformé pour pleurésie à dix-huit ans, Théodore se porte volontaire, en 1914, pour être présent sur tous les théâtres d'opérations. Il reconforte les soldats par des chansons aux titres évocateurs, *La Kaiseriole*, *Au front*, *Tant pis pour eux* et la plus connue, *Rosalie*, nom donné à la baïonnette des soldats français. Jean Aicard et Mayol parcourent les maisons de convalescence, distrayant les blessés avec quelques chants tout aussi engagés parmi lesquels *Allemagne au-dessous de tout*, mais aussi *Les Cols bleus*, en hommage aux marins.



Puis, fatigué et malade, Jean Aicard décèdera en 1921, Théodore Botrel le suivra quatre ans plus tard. En Provence et en Bretagne leurs amis ouvrirent des souscriptions publiques pour élever des monuments. Elles furent couvertes très rapidement.

Au Sud-Est, dans l'angle du jardin Alexandre I^{er} à Toulon, s'élève une stèle contre laquelle repose le buste de Jean Aicard.

À Paimpol, un monument fut inauguré en 1928.



Théodore Botrel à Paimpol. Jean Aicard à Toulon.

Des rues et des écoles portent le nom des deux écrivains. À Toulon, la rue Théodore Botrel est située dans le quartier du Pont-de-Suve.

Nous ignorons si Jean Aicard s'est rendu en Bretagne, alors que nous savons que Théodore Botrel aimait séjourner à Sainte-Maxime d'où il écrira :

« Je vins renaître à ton soleil
Sainte-Maxime ! »

Ajoutons que l'association des Amis de Jean Aicard s'attache à conserver la mémoire de l'écrivain provençal, alors que l'association des Amis de Théodore Botrel crée des animations autour de l'école du même nom, à Loyat, dans le Morbihan.

La Provence et la Bretagne doivent à ces deux hommes de les avoir popularisées et glorifiées, afin qu'elles soient connues bien au-delà de leurs frontières provinciales, à une époque où les voyages n'étaient réservés qu'à des privilégiés.

Osons une conclusion originale et peut-être audacieuse en mêlant les vers du troubadour provençal et ceux du barde breton qui prouvent encore combien Jean et Théodore se retrouvaient sur les mêmes chemins de la poésie inspirés par des thèmes semblables.

« Les frêles bercelettes
Qui remplissent nos maisons
Sont roses pour nos fillettes
Et d'azur pour nos garçons.
On les garnit de dentelles avec des soins infinis.
La maman et l'hirondelle savent construire les nids ».
T.B.

« Vous êtes suspendus pour que l'enfant se croie
Une âme libre encore et planant dans la joie,
Berceaux ! Vous êtes balancés
Par une douce main qui s'abaisse et s'élève
Pour que les beaux enfants se croient toujours, en rêve,
Sur deux ailes d'ange bercés ».
J.A.

« Devant eux la jeune mère,
En se mettant à genoux,
Fait le soir une prière
Dont Dieu n'est pas jaloux.
Tandis qu'ils sont dans leurs langes
Priez vos petits Noëls
Car vos mignons sont des anges
Et leurs berceaux des Autels ».
T.B.

« Une heure, un jour de plus, ô berceaux blancs et frêles,
Vous tenez loin du sol l'ange qui n'a plus d'aile
Et vous êtes harmonieux ;
Autour de vous vibre une chanson tendre
Pour que l'enfant sourie et s' imagine entendre
Le rythme accoutumé des cieux ».
J.A.

Sources

BOTREL Th. *Les Souvenirs d'un barde errant*. Éd. Cosmopolites. 1926.
VARENNE P. *Une Heure de musique avec Théodore Botrel*. Éd. Cosmopolites. 1930.
Sur les Pas de Maurin. Éd. les Amis de Jean Aicard. 2008.

DEUX SOUS-MARINS DANS LA TOURMENTE : NOVEMBRE 1936, COMLOT DÉCOUVERT SUR LE SOUS-MARIN *LE TONNANT* À TOULON SEPTEMBRE 1937, L'AFFAIRE DU SOUS-MARIN ESPAGNOL EN RADE DE BREST

Gabriel JAUFFRET

Les incidents d'une extrême gravité qui se déroulèrent sur le sous-marin *Le Tonnant* à Toulon en novembre 1936 et à Brest en 1937 sur le sous-marin espagnol *C-2* sont liés à la guerre d'Espagne. Mais avant d'en venir à leur évocation, il convient de souligner qu'ils ont laissé peu de trace dans la mémoire collective des Français et que tous deux se sont déroulés dans le climat délétère des années 1930. La France connaît alors une situation politique particulièrement instable. Le 16 mars 1936, Hitler dénonçait le traité de Versailles. Le 9 mai, Mussolini annexait l'Éthiopie. En mai 1936 toujours, les élections législatives portaient le Front populaire au pouvoir. L'opinion publique est déchirée. Pacifistes, socialistes et communistes se heurtent à l'opposition déterminée des Croix de Feu, des Jeunesses patriotiques, de l'Action française. Le 18 juillet 1936, la guerre d'Espagne débute, elle ne s'achèvera que le 1^{er} avril 1939, après trois ans d'un conflit sanglant qui opposa républicains et nationalistes. Au lendemain du coup d'état nationaliste, le général Franco sollicitait une assistance matérielle auprès des capitales européennes. Cette initiative devait annoncer l'internationalisation du conflit et conduire la France, le 1^{er} août 1936, à proposer à la communauté internationale l'adoption d'une convention de non-intervention dans le conflit. L'Union soviétique et le III^e Reich en acceptaient le principe, mais ne le respecteront jamais. Seuls les États-Unis et la Grande-Bretagne s'y conformeront. La France, sous la pression des socialistes, optait pour une attitude singulière en fournissant clandestinement du matériel militaire aux républicains espagnols. Dès le début du conflit, l'Italie et l'Allemagne répondaient aux sollicitations du général Franco. L'Italie engageait aux côtés de l'armée franquiste un corps expéditionnaire fort de 80 000 hommes et un matériel considérable, dont des avions et plus d'une centaine de canons. L'Allemagne engageait aux côtés des nationalistes la légion Condor, forte de 6 000 hommes qui s'illustra sinistrement lors du bombardement de Guernica – 1 600 morts – ainsi que soixante-douze chars de combat et cent vingt-deux pièces d'artillerie. Dans cette véritable course aux armements, le gouvernement républicain espagnol fit essentiellement appel à l'URSS pour se pourvoir en matériels militaires. C'est ainsi que par voie maritime, entre février et mars 1937, elle lui fournira du carburant, des centaines d'avions de chasse, près de deux cents chars et contribuera à mettre sur pied les Brigades internationales. La tension internationale est vive, la paix est menacée. La passivité des démocraties européennes, les neutralismes américain et britannique laissent le champ libre à l'Allemagne et à l'Italie. La guerre d'Espagne et la guerre d'Éthiopie font peser sur le monde la perspective d'une guerre générale. L'Europe tanguait sur un volcan.

Dès le début des hostilités la France, l'Allemagne, l'Italie, la Grande-Bretagne dépêchaient sur le littoral espagnol des navires pour évacuer leurs ressortissants et défendre leurs intérêts, lutter contre la contrebande et la piraterie sous-marine. L'aspect naval de la guerre d'Espagne et l'importante participation de la marine nationale à cette intervention est aujourd'hui largement oubliée par les Français. Cette intervention a fait l'objet d'un ouvrage remarquable du vice-amiral d'escadre René Sabatier de Lachadenède, qui fut un des membres éminents de notre compagnie *La Marine française et la guerre civile d'Espagne*. Cet ouvrage, véritable somme, n'a pas eu toute l'audience qu'il méritait du fait de la disparition de son auteur avant sa publication. Il est d'autant plus remarquable que le vice-amiral d'escadre Sabatier de Lachadenède, historien scrupuleux, fut aussi témoin de cette intervention. En effet, jeune officier, il fut embarqué en 1938 sur le contre-torpilleur *Valmy* affecté à la surveillance du littoral espagnol. Nous lui devons de nombreux emprunts. Le 22 juillet 1936, le vice-amiral Mouquet, commandant la première escadre à Toulon, et le vice-amiral de Laborde recevaient l'ordre d'envoyer dans les délais les plus brefs des bâtiments de guerre et de les mettre à la disposition des consuls de France avec pour mission d'évacuer les ressortissants français et d'assurer les liaisons de nos représentants diplomatiques. Il n'est pas dans notre propos d'évoquer cette mission qui se prolongera jusqu'à la fin de la guerre d'Espagne sous des formes différentes. Nous ne retiendrons de cette époque que ses incidences, liées au conflit, révélatrices du climat délétère qui régnait alors en France : mouvements d'humeur sur des bâtiments de l'escadre de la Méditerranée, complot du *Tonnant* et affaire du sous-marin espagnol *C2* en rade de Brest.



Le complot du sous - marin *Le Tonnant*

Le 24 juillet, le croiseur *Duquesne* qui porte la marque de l'amiral Gensoul assure la direction des évacuations des ressortissants français contraints de quitter l'Espagne, où la situation est devenue explosive. Le contre-torpilleur *Albatros* a rallié Valence, le *Maillé-Brézé* Tanger en renfort de la *Tempête*, l'*Adroit* Séville, deux paquebots réquisitionnés rallient Barcelone. Le 6 août, alors que le *Duquesne* se trouve à quai à Barcelone, l'équipage refuse de se rendre à la distribution des repas, prétextant la mauvaise qualité de la nourriture. Ce mouvement d'humeur est jugé suffisamment grave pour que l'amiral Gensoul renvoie le *Duquesne* à Toulon et transfère sa marque sur *L'Albatros*. De nouvelles manifestations collectives auront lieu sur d'autres bâtiments, et même sur des bases à terre comme sur la base d'aéronautique navale de Berre. Ces manifestations sont moins liées à la qualité de la nourriture qu'au report des permissions, aux exigences de la mission et à la présence de quelques meneurs. Une commission d'enquête fut instituée et des sanctions disciplinaires modérées prises à l'encontre des perturbateurs. Le vice-amiral Mouget soulignera que les équipages étaient très dévoués au service mais qu'ils étaient à l'image de la population française qui comptait des partisans du Front populaire. L'ordre sera bien vite de retour, mais à aucun moment la mission de la marine ne fut compromise. Plus grave sera l'affaire du sous-marin *Le Tonnant*.

Le Tonnant appartenait à une série de trente-et-un sous-marins dits de 1 500 tonnes. Lancé en 1934, il fut admis au service actif en juin 1937. En novembre 1936, il se trouvait provisoirement au bassin dans l'arsenal de Toulon. C'est alors que fut découvert un complot visant, lors de prochains essais à la mer, à neutraliser les officiers du *Tonnant* et conduire le sous-marin en Espagne pour l'intégrer dans la flotte républicaine. À l'image des marins espagnols républicains qui, après l'appareillage de Carthagène, massacrèrent la presque totalité des officiers, écrira le vice-amiral d'escadre Sabatier de Lachadenède. Mais comment en était-on arrivé à pareille situation ?

Depuis plusieurs mois, *Le Tonnant* poursuivait son armement aux chantiers de La Seyne, où son équipage était logé. Durant des mois, il fut en contact quotidien avec les ouvriers des chantiers, parmi lesquels on comptait nombre de communistes et d'anarchistes acquis à la cause des républicains espagnols. À l'heure de la pause, ils parlaient métier avec les marins, leur faisaient part de leurs difficultés, des conflits avec leur direction, des grèves souvent violentes, de leurs rapports tendus avec l'autorité militaire, de la candidature aux élections d'André Marty, dont ils savaient qu'il était inéligible, mais qui à leurs yeux était un véritable symbole. Antifascistes, ils disaient toute leur admiration pour ceux qui rejoignaient les Brigades internationales et rappelaient qu'un véritable bureau de recrutement était ouvert à Toulon, à la Bourse du travail. Les marins écoutaient, mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que leurs interlocuteurs, souvent étrangers à notre région et issus du milieu métallurgique parisien, avaient un long passé syndicaliste derrière eux et qu'ils étaient de redoutables agitateurs. La Seyne, Toulon abritent alors des cellules de propagandistes rompus aux manipulations et à l'organisation de manifestations. Ces propagandistes sont en général ouvriers de l'arsenal ou des Forges et chantiers de la Méditerranée. Ce sont eux qui ont transformé en émeute à Toulon la manifestation du 8 septembre 1935, prévue à l'origine pour dénoncer les décrets-lois de Laval portant réduction de 10% des salaires des ouvriers des arsenaux. Des meneurs qui la piloteront jusque dans la basse ville pour contrarier la progression des forces de l'ordre. Une émeute qui ne prendra fin que dans la nuit, quand le préfet maritime, requis par le sous-préfet, fit disposer un projecteur et une mitrailleuse qui prenaient en enfilade la rue du Canon. Cette émeute fit deux morts, deux cents blessés et des dégâts considérables.

À l'heure du déjeuner, deux ouvriers acquis aux thèses communistes proposent à leurs camarades de poser pour une photo de groupe et ils leur suggèrent à titre de plaisanterie de lever le poing. Ils s'exécutent, sans doute moins par adhésion au discours des meneurs que par bravade, sachant bien que le poing levé est le geste symbolisant la lutte et le combat véhiculé par le parti communiste, et qu'il est interdit dans les armées françaises. En se regroupant sur le pont du sous-marin, les marins n'ont pas vu qu'au premier plan le journal *L'Humanité* a été déployé complaisamment. C'est alors que le commandant prend connaissance de propos tenus au poste d'équipage, où il est question de l'organisation d'une mutinerie lors de l'appareillage du sous-marin pour les essais de recette de ses diesels. En fait, il s'agissait d'un véritable complot visant à se débarrasser des officiers, à l'image des marins espagnols républicains qui, après l'appareillage de Carthagène, massacrèrent la quasi-totalité de leurs officiers, et ensuite conduire *Le Tonnant* en Espagne pour en faire don à la marine espagnole républicaine. Les deux meneurs présumés, deux tourneurs de la région parisienne, seront incarcérés à la prison maritime. Dans le sac de l'un d'entre eux, on découvre la photo de vingt-trois marins posant le poing levé. Ils sont immédiatement incarcérés. Bien entendu, des sanctions disciplinaires suivirent ces événements. Cinq quartiers-maîtres furent réduits au grade de matelots sans spécialité et leurs engagements résiliés, trois matelots considérés comme meneurs furent envoyés aux sections spéciales, trois quartiers-maîtres écoperent de trente à soixante jours de prison et tous les marins figurant sur la photographie furent punis de prison et débarqués.

Un sous-marin espagnol à Brest

Dans la nuit du 28 août 1937, deux marins-pêcheurs qui relèvent leurs casiers en rade de Brest s'étonnent de l'arrivée d'un sous-marin battant pavillon de la République espagnole. Leur étonnement est tel qu'ils en avisent la police. L'arrivée du sous-marin est d'autant plus insolite que la règle exige que les bâtiments de guerre fassent par voie diplomatique une demande d'escale dans un port étranger. Fait singulier, seul un pilote du port est au courant de cette arrivée surprenante. Il propose au commandant du sous-marin, qui est mis sous la surveillance de la police, un mouillage provisoire. Ce n'est que le lendemain que les autorités civiles et militaires sont avisées de l'arrivée inopinée du sous-marin qui est alors déplacé vers un quai réservé aux navires de commerce. La manœuvre n'a pas échappé aux dockers, qui saluent le poing levé l'équipage du sous-marin qui, le poing levé aussi, lui rend leur salut. Les autorités françaises demandent à être immédiatement reçues à bord du sous-marin. Son commandant explique qu'il avait quitté Santander pour échapper aux troupes nationalistes, sans avoir eu le temps de faire une demande officielle d'escale à Brest pour y faire réparer les avaries qui s'étaient déclarées sur son bâtiment lors de son transit. Ces explications données, le commandant du sous-marin, le capitaine Ferrando, sous l'étroit contrôle du commissaire politique Luis Fernandez-Amador, délégué du gouvernement espagnol, quittait Brest pour Paris afin d'y recevoir des ordres et les fonds nécessaires pour la réparation de son bâtiment. Le préfet maritime de Brest attend l'autorisation du gouvernement et du chef d'état-major de la marine pour faire entreprendre les réparations sollicitées. À titre de précaution, l'équipage du sous-marin est consignés à bord. Le commissaire spécial de Brest établissait que le *C2* avait subi un violent bombardement de l'aviation allemande, le 25 août. Assez vite, il apparaît que la situation du sous-marin relève de la situation bien connue par l'ensemble des forces navales espagnoles. Lors du soulèvement franquiste, les hommes d'équipages étaient restés fidèles à la république alors que la plupart des officiers s'étaient rangés aux côtés de général Franco, du moins ceux qui n'avaient pas été massacrés. Rapidement, il apparaît que l'équipage est fortement divisé. Depuis le début de la guerre, les services de renseignement franquistes se sont déployés en France, notamment à Brest, où ils bénéficient du concours logistique de l'extrême-droite française : Action française, parti populaire français, parti social français, Cagoule, ainsi que de l'OVRA, service secret de la police politique mussolinienne, déjà présente à Toulon à cette date, et des services de renseignements allemands. À Irún, une antenne des services de renseignements franquistes est fort active. Elle est dirigée par un officier de cavalerie haut en couleur, Julián Troncoso, qui s'est illustré durant la guerre du Rif, et est un proche du général Franco. Le service action qu'il anime est à l'origine d'opérations spectaculaires, comme la destruction à Bordeaux de moteurs d'avions destinés aux républicains, où le détournement à Nantes d'un pétrolier chargé de pétrole russe destiné à la marine républicaine espagnole. Il aura un rôle considérable, et par certains côtés, rocambolesque, dans l'affaire du sous-marin *C2*. La flotte de la république espagnole dispose de six sous-marins, alors que les nationalistes n'en ont aucun. Julián Troncoso va donc s'efforcer d'en doter la flotte franquiste. Ses cibles sont le *C4*, réfugié aux chantiers navals de la Gironde, et le *C2*. Les lourdes avaries du *C4* le dissuaderont de toute tentative. Reste le *C2*. Les agents franquistes parviennent sans mal à approcher son équipage qui n'est plus consignés, et une belle entraîneuse, acquise à la cause franquiste, use de son charme pour sonder son commandant. Des primes substantielles de deux millions de pesetas sont promises aux marins encore indécis pour les inciter à rejoindre la marine nationaliste. Jugant le moment favorable, Troncoso décide de passer à l'action. Le 17 septembre, c'est un véritable commando qui franchit la frontière. Parmi ses membres, un vrai *condottiere*, ancien capitaine de l'armée espagnole, qui a déjà mené des actions armées en France. Mais Troncoso ignore que ses services ont été infiltrés par des anarchistes espagnols qui, au courant de ses intentions, veillent sur le *C2* en liaison avec

les communistes brestois qui ont mis en place un piquet de vigilance armé. Un dispositif si peu discret que certains officiers de marine français en prendront ombrage. On apprendra plus tard que, dès l'arrivée du C2, la section brestoise du parti communiste avait pris contact avec son équipage et avait remis deux armes de poing à un marin espagnol syndicaliste connu pour son attachement à la république.

Le 28 septembre, à 21 heures, une embarcation s'approche du sous-marin qui est amarré au port de commerce sur la bouée du navire hydrographique *Théodore Tessier*. À son bord, Troncoso et ses comparses, avant d'accoster le sous-marin, ont pris la précaution de saboter la voiture du commandant en second du bâtiment hydrographique pour interdire toute tentative de poursuite des assaillants. Troncoso hèle le commandant du sous-marin et lui dit être porteur d'ordres de première importance. Le commando est autorisé à monter à bord. Le chef mécanicien qui s'étonne de son comportement se trouve sous la menace d'un pistolet tenu par Troncoso. Tout va alors très vite. Les onze marins qui se trouvent à bord sont neutralisés et le commando tente, en vain, de lancer les moteurs du sous-marin pour appareiller. Il n'y parvient pas, car les moteurs avaient été sabotés par l'équipage, avisé des menaces franquistes par les anarchistes espagnols. Durant ce même temps, le commando découvre un marin militant syndicaliste armé d'un pistolet, retranché dans le kiosque. C'est en vain qu'on tentera de le déloger. Un des membres du commando engage avec lui un corps à corps. Il est abattu par le marin républicain. Il est minuit, l'alerte est donnée, l'opération franquiste a échoué. La police découvre le corps de l'assaillant. Il s'agit d'un agent franquiste. Les membres du commando tentent de rejoindre l'Espagne nationaliste au plus vite. Plusieurs fuyards y réussissent. Mais le 19 décembre, sans doute renseignés par les anarchistes espagnols, les gendarmes stoppent un véhicule à une trentaine de kilomètres de Bordeaux. À son bord se trouvent trois membres du commando et le commandant du C2 ainsi que son chef mécanicien. Les suspects sont transférés à Brest et incarcérés. Le commandant du C2 et son chef mécanicien ne sont pas inquiétés, car sans doute considérés comme otages du commando. À bord du véhicule des fuyards, les gendarmes avaient découvert une lettre de Troncoso proposant deux millions de pesetas au commandant du C2 s'il livrait le sous-marin aux nationalistes. À bord du sous-marin règne la confusion la plus totale. Le 20 septembre, Troncoso, qui espère bénéficier d'une protection politique et diplomatique, téléphone au commissaire de police de Hendaye pour lui annoncer sa visite et lui déclarer qu'il assumait toute la responsabilité dans l'affaire du sous-marin C2. Arrivé à Hendaye, il donne sa parole d'officier au commissaire de police qu'il ne quitterait pas la ville. Mais le ministre de l'Intérieur, en dépit des pressions et des chantages exercés sur lui, lance un mandat d'amener contre Troncoso, la police ayant établi de façon formelle sa participation au commando qui avait tenté de s'emparer du sous-marin. Le 22 septembre, le jeune phalangiste qui avait trouvé la mort lors de l'assaut raté du C2 était inhumé à Brest. Sa famille réclamant son corps, il sera exhumé et inhumé à San Sebastián, le 17 octobre. La presse nationaliste saluera en lui un héros tombé au service de Dieu et de l'Espagne. De nouvelles menaces pesant sur le sous-marin, les autorités françaises se décident de l'autoriser à mouiller dans l'arsenal. La presse se déchaîne. Le 27 septembre, les groupes antifascistes et la section brestoise du parti communiste dénoncent l'attitude du gouvernement et publient la liste des actions armées conduites en France par les groupes d'extrême-droite et les noms de certains de leurs adhérents, considérés comme armés. Le 29 septembre, les membres du commando sont incarcérés. Au cours de l'instruction, le commandant du C2 reconnaîtra avoir bien fait partie du commando. Le sous-marin C2 étant reconnu comme territoire espagnol, les suspects échapperont aux assises et seront traduits devant le tribunal correctionnel de Brest pour port d'armes illégal et usage de faux passeports. Le procès, émaillé de multiples incidents, se déroulera les 15 et 16 mars 1938 et le verdict tombait le 22 mars 1938. Troncoso était acquitté et ses comparses se voyaient infliger des peines très légères, ce qui faisait dire au journal socialiste *Le Breton* : « *è finita la comedia* ». Mais durant cette passe d'armes, qu'est-il advenu du sous-marin C2 ? Le 6 novembre 1937, sous la protection d'un contre-torpilleur et de deux hydravions, il avait été remorqué jusqu'à Saint-Nazaire pour y être réparé. Les réparations ayant pris du retard en raison de difficultés de financement et d'un nouveau sabotage, ce n'est que le 17 juin 1938 que le sous-marin ralliait Carthagène, sous le commandement de deux officiers russes. Après la victoire franquiste, il fut intégré dans la flotte nationale et désarmé en 1948.

La singulière aventure des sous-marins *Le Tonnant* et C2 espagnol s'est inscrite dans une période particulièrement difficile pour la France. L'affaire du *Tonnant* passera quasiment inaperçue et la mémoire toulonnaise n'en conservera aucun souvenir. J'avais fait part de mon étonnement à notre ancien président le vice-amiral Guillou, enseigne de vaisseau affecté alors à Toulon au moment des faits. Il m'avait dit avoir totalement ignoré ces faits. Du *Tonnant*, il ne conservait que le souvenir d'un sous-marin remarquablement armé par un équipage soudé, connu pour sa croisière de huit mois en Extrême-Orient, atteint lors de l'attaque anglo-américaine de Dakar le 28 novembre 1942, meurtri par le décès de son commandant, le lieutenant de vaisseau Paumier, et par son sabordage au large de Cadix après avoir évacué son équipage, car il ne put rallier Toulon. Le silence fait autour du sous-marin *Le Tonnant* n'a rien d'étonnant, la marine ayant estimé que le meilleur moyen de maîtriser la situation était de la considérer comme un épiphénomène et les sanctions relativement légères prises envers les mutins traduisent manifestement une volonté d'apaisement.

Le vice-amiral Mouget ne pouvait que constater que les équipages dévoués au service étaient à l'image de la population française, laquelle comportait des partisans du Front populaire. Il notait la difficulté de faire entendre aux équipages que l'évolution sociale et politique du pays n'était pas susceptible d'être transposée dans le cadre militaire. C'est aussi ce qu'estimait le vice-amiral d'escadre Sabatier de Lachadenède. L'affaire du sous-marin espagnol eut un retentissement national. Rares sont les journaux qui observèrent la réserve et l'objectivité qui auraient dû prévaloir en pareille circonstance. Le très sérieux *Temps* n'échappera pas à la polémique. *L'Action française*, *Gringoire*, *Je Suis Partout*, *L'Humanité* s'affrontèrent dans leurs éditions quotidiennes. L'affaire du sous-marin espagnol C2 s'inscrivait dans le contexte d'une France déchirée, marquée par l'impuissance des gouvernements successifs à maîtriser la crise économique autant que la division de l'opinion publique.

Bibliographie

SABATIER DE LACHADENÈDE R. *La Marine française et la guerre civile d'Espagne, 1936-1939*. Service Historique de la Marine, 1993.

GOURLAY P. *Nuit franquiste sur Brest, l'attaque du sous-marin républicain C2, 1937*. Coop Breiz. (Collection Enquête), 2013.

BERNADAC Ch. *Dossier secret de la Cagoule*. Éditeur France Empire, 1977.

Rôle de l'équipage du sous-marin *Le Tonnant*. Service historique de la Défense, Toulon.

Ouest-Éclair.

Le Petit Var.

L'HABILLAGE DE NOTRE-DAME-DU-GLAIVE (CABASSE)

Philippe HAMEAU

Une icône de mode

Depuis une quinzaine d'années la Vierge le dispute aux stars du show-business en matière d'habillement. Plusieurs congrégations religieuses ont décidé de renouveler le vestiaire de Notre-Dame et font appel aux grands noms de la mode : Christian Lacroix, Paco Rabanne, Sonia Rykiel, Jean-Charles de Castelbajac, Jean-Paul Gaultier, Yves-Saint-Laurent, Pétrusse, Valentino, Gucci, etc. C'est que Notre-Dame change fréquemment de tenue, en fonction du temps liturgique (violet pour l'Avent, blanc à Noël, rouge la Semaine sainte, etc.) sans compter ses robes « de tous les jours ». Notre-Dame-La-Daurade à Toulouse est une Vierge noire, protectrice des femmes enceintes et des accouchées. En mars 2010, des couturiers lui offrent huit robes où dominent le bleu et le blanc mais Jean-Charles de Castelbajac imagine une robe *battle-dress*, aux couleurs d'une tenue de camouflage des soldats de la Paix dont la Vierge est la protectrice. Toutes ces robes sont bénies devant de nombreux fidèles avant d'être placées dans les penderies de la sacristie. En août 2016, la Vierge de la chapelle Notre-Dame-de-Grâce à Honfleur est habillée par la maison de couture honfleuraise « On aura tout vu » qui travaille pour Dior, Givenchy et Yves-Saint-Laurent. La presse locale écrit que « On aura tout vu » se caractérise par ses délires et ses audaces esthétiques. Le manteau de Notre-Dame est fait de fils de lin et de chanvre avec des broderies et un décor de coquillages trouvés sur place. Les nouveaux atours de la Vierge sont exposés lors de la procession du jour de l'Assomption.

En 2021, pour la Semaine pascale, l'hebdomadaire *La Semaine du Roussillon* annonce que Notre-Dame-des-sept-douleurs de la cathédrale de Perpignan arborera une nouvelle robe, une robe de deuil, offerte par l'association « Le Temps du costume roussillonnais ». C'est une Vierge « douloureuse ». Son habillement est déjà attesté en 1707, date à laquelle un prêtre écrit qu'elle est « habillée à la Catalane », c'est-à-dire en noir (Colomer 1996). Cette statue est rangée dans une armoire de la sacristie dans la décennie 1960, à la suite du Concile Vatican II qui préconise un retour à la simplicité et une méfiance de tout ce qui apparaît excessif. L'habillement des statues fait alors partie de ces outrances. La statue est retrouvée et réhabilitée en 2003. C'est une Vierge mannequin faite d'un buste en bois de pin qui descend jusqu'à la taille avec des bras articulés et deux longues tiges amovibles de métal pour les jambes qui se terminent par des pieds chaussés de sandales. Elle mesure 1,58 m de haut. Notre-Dame-des-sept-douleurs possède des robes de diverses couleurs, des capes, une ceinture, des boucles d'oreille, une couronne et un pectoral en argent en forme de cœur transpercé de sept glaives. La garde-robe étant défraîchie, l'association diocésaine fait appel à des couturiers locaux.

Ces exemples montrent l'importance que revêt le costume au regard de la statue qui en constitue le support. Pour le croyant, cette dernière n'est pas neutre, loin de là, mais « quand on habille une statue, on lui donne une présence extrêmement forte et on introduit une distance, car les étoffes utilisées sont toujours extrêmement précieuses. » L'analyse est de Maximilien Durand, commissaire de l'exposition « Icône de Mode » qui se tient, en mars 2012, au musée des Tissus à Lyon. L'exposition présente des tenues dédiées à la Vierge dont certaines remontent au XII^e siècle jusqu'aux récentes confections pour Notre-Dame-La-Daurade. Y est notamment présente une robe donnée par Marie-Antoinette pour la Vierge du village de Monflières en Picardie, robe faite à partir de l'un de ses habits.

De l'habillement à l'habillement

Les premiers habillements de la Vierge remontent vraisemblablement au XII^e siècle. D'autres saintes et saints peuvent aussi être habillés mais Notre-Dame reste tout de même celle à qui l'on porte le plus d'attentions vestimentaires. Rapidement, tous les grands sanctuaires de la chrétienté ont une statue habillée. À la cape initiale s'ajoute une garde-robe de plus en plus fournie, entretenue par les souverains et les grandes familles nobles. Les premières statues ne sont d'ailleurs pas imaginées pour être vêtues et quand apparaît cette mode, certaines sont résolument rabotées ou amputées de façon que l'on puisse les parer. Il faut un peu de temps pour que l'on conçoive des mannequins dont seules les extrémités (tête, mains et pieds) sont sculptées, le reste du corps étant réduit à quelques tasseaux ou tiges métalliques. Le vêtement tend à imposer un allongement de la

silhouette et à gommer les détails du corps. La préciosité des atours et les pratiques dévotionnelles autour de ceux-ci finissent par être si ostensibles que les Églises tentent à plusieurs reprises de s'y opposer (concile de Trente, réactions luthériennes et calvinistes aux Pays-Bas, concile Vatican II) : en vain, les vestiaires subsistent et des expressions apparaissent même, comme l'habillement « à l'espagnole » pour signifier la magnificence de la garde-robe de Notre-Dame-Consolatrice-des-Affligés, à Luxembourg, en 1640 (Delfosse 2004).

Tant que la Vierge n'est pas habillée, elle n'est qu'une simple sculpture qui peut être touchée même par un homme. En revanche, son habillage ne peut être réalisé que par des femmes, même pas par un prêtre. Dans le catholicisme, les femmes sont écartées de la prêtrise et par conséquent éloignées du sacré. Si les vêtements ne sont pas sacrés, elles peuvent donc les toucher quoique dans le même temps, elles touchent au corps même de la Vierge. Cette obligation engendre la mise en place plus ou moins formelle de groupes de caméristes ou chambrières affectées à l'habillement de la Vierge de leur paroisse (Llorca 1995). Traditionnellement, il s'agit plutôt de jeunes filles, non encore mariées, ou de veuves censément ménopausées. Parfois, ces caméristes le sont de mère en fille surtout si elles appartiennent à des familles riches, en mesure d'entretenir financièrement le vestiaire de la Vierge. Ordinairement, toutes les femmes doivent avoir le droit de l'habiller et veulent connaître cette expérience : « Toutes celles qui l'ont été disent que c'est très émouvant » (Llorca 1995 : 214). Leur trouble vient de qu'elles entrent dans le saint des saints, la chambre de la Vierge qui peut d'ailleurs n'être qu'une simple niche, et qu'elles touchent la Vierge, donc son corps, même si celui-ci n'est qu'un mannequin articulé. Elles découvrent les secrets de ce corps, parfois disloqué, souvent chauve et qu'elles doivent coiffer d'une perruque ou à qui elles donnent leurs cheveux « pour accentuer son humanité » (Delfosse 2004 : 205). Elles lui ajoutent des bijoux et parfois la maquillent et la parfument. La garde-robe de la Vierge peut être composée de pièces spécifiquement confectionnées à son intention ou bien retaillées dans les robes de ces mêmes caméristes et offertes à celle-ci l'année de leur mariage. Dans certains cas, on prête momentanément sa robe à la Vierge pour que le vêtement acquiert un peu de sacralité.

L'habillement des statues mariales induit un triple processus, d'humanisation, de féminisation et d'identification (Delfosse 2004). La statue passe du statut d'objet à celui de personne, sacrée qui plus est. La Vierge est vêtue d'atours expressément féminins et ses caméristes veillent à sa chevelure conçue comme le signe même de la féminité. Enfin, l'habillement de la Vierge confère à celles qui le pratiquent une place particulière au sein de la communauté. Les fidèles eux-mêmes intériorisent ces transformations et ces statues habillées « apparaissent comme de vraies personnes à leurs yeux, véritables représentantes de leur prototype céleste. Loin de les rendre moins humaines, ces articulations artificielles [dans le cas de mannequins articulés] contribuent précisément à rendre ces statues vivantes, théâtrales et spectaculaires. » (Hocquet 2019 : 76) parce qu'habillées. Dans le même temps, chaque Vierge possède sa garde-robe, indice de la communauté qu'elle protège. Dans les processions, chacun sait reconnaître le vestiaire marial de sa paroisse même s'il n'a pas participé à l'habillement. Si la Vierge appartient à tous les chrétiens, le processus identitaire veut qu'on la vête de telle sorte qu'elle soit singulière.

Le romérage à Notre-Dame-du-Glaive

Sur le thème de l'habillement de la Vierge et des saints, les terrains étudiés dans leur dimension ethnologique sont essentiellement espagnols, catalans et roussillonnais (Albert-Llorca 1995), et italiens (Pagnozzo 1993, Genovese 2011, Albert-Llorca 2013) auxquels on peut ajouter l'exemple de la Vierge de Velankanni en Inde (Sébastien 2002). Ailleurs (Belgique, Pays-Bas), le thème est plutôt abordé à partir de la culture matérielle (présence de statues et/ou d'un vestiaire) et la pratique dévotionnelle est rapportée aux exemples des régions sus-mentionnées comme s'il ne pouvait exister d'autres modes opératoires. Le paragraphe qui précède emprunte lui-même aux enquêtes de Marlène Albert-Llorca. On imagine qu'une étude plus poussée permettrait certainement de découvrir l'existence de cet usage dans d'autres régions du monde catholique. La Provence en est presque totalement exempte. Aussi, la séance d'habillement de Notre-Dame-du-Glaive à Cabasse, à laquelle nous avons assisté en mars 2016, est-elle un élément nouveau à ajouter au dossier relatif à cette thématique. Cette séance offre un nouveau contexte ce qui ne signifie pas nécessairement, ni qu'elle soit très différente de la pratique observée ailleurs, ni qu'elle soit strictement identique.

L'habillement de Notre-Dame-du-Glaive intervient quelques semaines avant le romérage organisé en son honneur le lundi de Pâques en remerciement de ses diverses interventions en faveur des Cabassois : victoire contre les Sarrasins, arrêt des exactions des troupes du duc de Savoie, protection contre la peste. Un romérage (*roumavagi*, *roumeirage*) est un pèlerinage interne au territoire, souvent jusqu'aux limites de celui-ci où est implantée une chapelle consacrée au protecteur ou à la protectrice de la communauté mais qui n'en est pas le ou la sainte-patronne. La chapelle à Notre-Dame-du-Glaive occupe les hauteurs qui cernent les zones cultivées

et représente un haut lieu dans la dualité de ce terme : un lieu en surplomb sur le territoire et un lieu qui se caractérise par sa vocation identitaire (Bédard 2002).

Le déroulement de cette fête est classique : messe suivie d'une procession jusqu'à la croix en bord de falaise et bénédiction du territoire, puis repas collectif et amusements profanes (jeux divers et bal). Ce programme se perpétue depuis au moins la fin du XIX^e siècle et aucun processus de patrimonialisation n'a encore investi le romérage. Les changements perceptibles sont essentiellement liés aux mutations sociales, économiques et démographiques qu'a connu Cabasse pendant tout ce temps : exode rural, monoculture, essor du mouvement coopératif agricole, importance de l'extraction de la bauxite, mouvement ouvrier et syndicalisme, migration italienne, etc. Certes, la pratique religieuse s'est affaiblie, les réjouissances laïques ne sont plus portées par la jeunesse locale et plus aucun orchestre villageois ne vient animer le bal en après-midi. Pourtant, la fête de Notre-Dame-du-Glaive rassemble jusqu'à 2 000 personnes dont la plupart n'habitent pas, ou plus, le village mais y ont des attaches familiales plus ou moins étroites. Les personnes présentes constituent donc la « diaspora » cabassoise venue se ressourcer au niveau du sanctuaire et éprouver le temps de l'« entre-soi » (Acovitsioti-Hameau et Hameau 2017). La solidarité spatiale de la communauté a été remplacée par un regroupement temporaire d'intérêts sur fond de parenté, de parentèle et de lignage.

Dès les années soixante, le clergé local avait bien estimé l'importance des changements sociaux et sociétaux en proposant un ambitieux réaménagement des lieux avec édification d'oratoires, implantation d'un « Jardin de la Vierge » agrémenté de cyprès et de pilastres surmontés de jarres en céramique de Biot, mise en place d'un autel, d'une chaire et de sièges, le tout en pierre, pour la messe en plein-air, et construction d'une estrade permanente pour accueillir l'orphéon local. L'organisation des lieux avait été réalisée par les paroissiens assistés des mineurs et de la direction des mines. L'aménagement paysager autour de la chapelle relayait aussi le long chemin de croix qui part du village et débouche sur le plateau au terme d'une ascension malaisée puisque les fidèles pouvaient désormais emprunter un autre chemin, carrossable, mis en place par la direction des mines.

L'autre spécificité des lieux et de la pratique est épulaire. Les repas sont traditionnellement constitués de grillades (côtelettes d'agneau puisqu'on est à Pâques) et d'omelettes aux asperges sauvages, fromages et gâteaux. Les foyers, les tables et les sièges sont en pierre sèche même si, aujourd'hui, beaucoup de personnes préfèrent s'asseoir sur des chaises en plastique. La matinée est donc consacrée à réédifier les foyers avec des pierres ramassées sur place et à consolider les estrades basses qui constituent les tables et les bancs. Des nappes blanches et des coussins rajoutent un peu de confort à ces « salles à manger » en plein-air. Les hommes consacrent la matinée à ces travaux de construction et à la préparation des braises tandis que le reste de la famille participe à l'office ou ne monte jusqu'au site qu'un peu avant midi en apportant les éléments du repas. Toutefois, chacun à son tour, dans la journée, sera passé par la chapelle, pour y allumer un cierge et surtout pour apprécier les nouveaux habits de Notre-Dame-du-Glaive.

La séance d'habillage

En fait, la chapelle abrite deux Vierges, assez semblables, mesurant un mètre de haut environ, l'une en cire, brunie (une Vierge noire), l'autre en cellulöid. Dans d'autres sanctuaires, on distinguerait une Vierge de douleur et une Vierge apaisée ou bien on ne parerait qu'une seule des deux comme on le faisait à Tourrettes, au début du XVIII^e siècle (Froeschlé-Chopard 1974). Ici, la seconde statue remplace celle en cire qui supporte mal les chaleurs du mois d'août lors de sa descente au village. Toutefois, qu'il y ait une distinction fonctionnelle ou simplement pratique comme à Cabasse, la Vierge est évoquée au singulier. Ses chambrières cabassoises l'identifient sous l'unicité de son vocable. Les statues habitent les deux tabernacles en bois, fermés par une porte, qui encadrent l'autel. Elles sont habillées à l'identique à l'exception de la couleur du vêtement sans pour autant respecter le code chromatique liturgique. Cependant, la préséance veut que l'habillage débute par la statue la plus ancienne.

Habiller la Vierge est conçu comme un privilège. C'était autrefois celui des jeunes filles avant qu'elles ne se marient. Aujourd'hui, ce rituel n'est plus accompli que par six ou sept femmes de la paroisse, trois lors de nos observations en 2016, des dames d'âge mûr : la même équipe depuis plusieurs années. Un certain consensus existe donc dans la paroisse concernant les personnes assignées à l'habillage de la Vierge. Une hiérarchie est même implicite dans ce petit groupe : l'avis de la plus âgée des femmes est souvent sollicité et c'est elle qui parachève l'habillage en plaçant la couronne sur la tête de la Vierge.

La statue est donc dévêtue mais son premier jupon lui est gardé. Une des dames explique que si l'on relevait celui-ci, on découvrirait des photos : des portraits de jeunes appelés lors de la guerre d'Algérie placés au plus près du corps de la Vierge pour demander sa protection. Ensuite, les cheveux longs de la Vierge sont attachés

sur le sommet du crâne afin d'enfiler plus aisément les habits. Ces cheveux sont des dons, de vrais cheveux que leurs propriétaires ont offert à la Vierge au moment de leur mariage ou peu après. Tresse, jupon, robe et bijoux qui parent Notre Dame sont des dons, en reconnaissance à celle-ci. Ils participent des vœux et des remerciements de la part des paroissiennes et ils s'inscrivent dans la logique des invocations et des ex-voto qui couvrent les murs à l'intérieur et à l'extérieur de la chapelle.

En 2016, l'habillement consistait en une robe droite, vert d'eau pour l'une des statues, parme pour l'autre. Une seconde robe de dentelles pourvue de cordelettes nouées sur les épaules complétait la tenue. Cette robe, en coton ou en tulle, est assez simple. De l'avis des personnes présentes, le vestiaire ancien était plus finement brodé et assorti de dentelles mais avec le temps, les pièces de vêtement ne sont plus, ni lavables, ni repassables. Les épingles les ont aussi beaucoup endommagées. Les manches sont amovibles et fixées avant de passer les robes. Une collerette en dentelle achève l'habillement. Ces habits sont sortis d'un grand sac en plastique épais, de couleur blanc cassé, estampillé, qui, sans que ce soit volontaire, donne un certain lustre au vestiaire. Les cheveux sont alors dénoués et placés sur les épaules. On fixe un voile en dentelle brodée sur le haut de la tête. Il est retenu par une couronne qui ceint le front de la Vierge. Il tombe sur ses épaules et ses bras et descend jusqu'aux chevilles. La Vierge doit être couverte mais son visage ne doit pas être dissimulé. Le voile doit aussi souligner le mouvement de ses mains, paumes entrouvertes, avancées vers les fidèles. L'harmonie des plis est constamment jaugée. L'ensemble doit être symétrique sans ostentation, souple, et la Vierge ne doit pas paraître engoncée dans ses vêtements. Les habilleuses la manipulent avec précaution, leur crainte étant de lui faire mal avec les épingles. En 2016, la discussion s'arrête sur le port ou non d'une ceinture. Finalement, cette dernière est jugée superflue ; l'année précédente, cette même ceinture était indispensable. Depuis quelques années, on évite d'ajouter colliers et bracelets, de crainte des vols, mais aussi par retenue, pour ne pas trop parer Notre-Dame. Les deux statues sont replacées dans leur niche après quelques derniers ajustements du voile. Les habilleuses récitent l'Ave Maria et disent par trois fois : « Notre-Dame-du-Glaive, priez pour nous ». La cérémonie se déroule de façon informelle. Le choix des habits est tacitement accepté et aucun mode d'habillement ne prévaut. L'effervescence va crescendo, culmine et s'apaise tout à la fois lorsque la couronne est posée et les derniers plis soigneusement ordonnés. Les chambrières reculent et s'exclament : « Comme elle est belle ! ».

Conclusion

La séance telle que présentée ici reste discrète, loin des habillages publics des Vierges des grandes cathédrales. Les exemples littéraires, varois et contemporains, d'une telle pratique sont rares. À Grimaud, Notre-Dame-de-la-Queste, fêtée le 16 août, est aussi une Vierge habillée (Vieux 2008-2009). C'est une statue en bois, de 0,85 m de haut, dont les bras sont articulés et qui porte une perruque en cheveux naturels. Son vestiaire est simple, composé de deux robes, l'une pour le quotidien, l'autre pour la procession, toutes deux jugées somptueuses. Son habillage a toujours été confié à des paroissiennes issues de la même famille villageoise. Une seconde femme peut les assister à l'exclusion de tout homme, serait-il prêtre. Cependant, à Grimaud comme à Cabasse, les pratiques et leurs codes sont dévoyés. Les cheveux et les épingles qui sont classiquement les attributs de la jeune fille, qui sont traditionnellement du côté de la magie et du langage amoureux, sont désormais manipulés par des femmes plus âgées : celles qui sont passées depuis longtemps du côté des aiguilles. Notre-Dame n'est plus habillée que par des femmes ménopausées, c'est-à-dire pour la religion, des personnes jugées non polluantes.

Paradoxalement, les codes ont été conservés dans la dimension profane du romérage. À Cabasse, devant la chapelle, le lundi de Pâques, est installé un stand avec de petits paquets que peuvent pêcher les enfants. Les garçons découvrent un glaive dans les paquets bleus et les fillettes trouvent un diadème dans les paquets roses : un diadème, comme celui qu'elles pourraient un jour fixer sur la tête de Notre-Dame-du-Glaive.

Bibliographie

- ACOVITSIOTI-HAMEAU A. et HAMEAU Ph. « Le temps de l'«entre-soi» » : le pèlerinage à Notre Dame du Glaive (Cabasse) », *Cahier de l'ASER* n°20, 2017, pp.1-35
- ALBERT-LORCA M. « La Vierge mise à nu par ses chambrières », *Clio. Histoire, femmes et Sociétés*, 2, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995, pp.201-228
- ALBERT-LORCA M. « Les statues habillées dans le catholicisme. Entre histoire de l'art, histoire religieuse et anthropologie », *Archives de sciences sociales des religions*, n°164, 2013, pp.1-12
- BEDARD M. « Une typologie du haut-lieu ou la quadrature d'un géosymbole », *Cahiers de Géographie du Québec*, Vol. 46, n° 127, avril 2002, pp. 49-74

- COLOMER H. *Le clergé régulier sous l'Ancien Régime*, vol.104 de la SASL, 1996
- DELFOSSÉ A. « Vêtir la Vierge : une grammaire identitaire » 2004 - <http://hdl.handle.net/2268/2471>
- GENOVESE V. *Statue vestite e snodate. Un percorso*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 2011, 527p.
- DURAND M. (dir.) *Icône de mode*, catalogue d'exposition, EMCC, Lyon, 2011, 224 p.
- FROESCHLE-CHOPARD M.-H. « Les dévotions populaires d'après les visites pastorales : le diocèse de Vence au début du XVIII^e siècle. *Revue d'histoire de l'Église de France* », tome 60, n°164, 1974 pp. 85-100
- HOSQUET C. *L'habillage des statues en région liégeoise : XVIII^e-XX^e siècles : le cas des anciens quartiers du Condroz et de Moha*, Mémoire de la Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, sous la direction de R. Dekoninck, 2019
- PAGNOZZATO (dir.) *Madonne della laguna. Simulacri "da vestire" dei secoli XIV-XIX*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, 1993 381 p.
- SEBASTIA B. *Pratiques catholiques et représentation de la Vierge à Velankanni (Tamil Nadu)*, 2002 pp.1-39 - <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00278291>
- VIEUX E. « *La statue de Notre-Dame-de-la-Queste et la procession* », *Freinet, pays des Maures*, Conservatoire du patrimoine du Freinet, n°8, 2008-2009, pp.45-54



Chapelle Notre-Dame-du-Glaive.

ESPACE CRÉATIVITÉ PRÉSENTÉ DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE Covid-19

L'INCROYABLE ET BRÈVE HISTOIRE DU VAPEUR *WARRIMOO*

Gérard GACHOT

Le navire à passagers SS *Warrimoo* taille tranquillement sa route au milieu de l'océan Pacifique, en transit depuis le port canadien de Vancouver vers l'Australie. Le navigateur, après avoir fait un point crépusculaire, présente le résultat de son observation à son commandant, John Phillips. La position du *Warrimoo* est alors 0° 31' de latitude nord, 179° 30' de longitude ouest. Nous sommes le 31 décembre 1899. À la question de son commandant : « Savez-vous ce que cela signifie ? », le second capitaine Payton intervient : « Nous sommes à quelques nautiques seulement de l'intersection entre l'équateur et la ligne de changement de date ».

Le commandant, qui a le sens de l'humour, voit aussitôt l'occasion de réaliser le plus beau coup de navigation de sa carrière de marin. Il convoque son navigateur à la passerelle pour lui demander de vérifier à deux fois le résultat de son observation. Puis, la position étant confirmée, il modifie légèrement sa route et sa vitesse pour atteindre le point qu'il s'était fixé, aidé en cela par une mer calme et une nuit claire. Et à minuit, le *Warrimoo* franchit l'équateur très exactement au point où il coupe la ligne de changement de date. Il résulte de cette position pour le moins bizarre qu'à cet instant précis l'avant du navire se trouve dans l'hémisphère sud en plein milieu de l'été et son arrière dans l'hémisphère nord au milieu de l'hiver. Et qu'à la proue du bateau on est le 1^{er} janvier 1900, tandis qu'à la poupe on est encore le 31 décembre 1899. Le navire s'est donc trouvé au même moment dans deux jours différents, deux mois différents, deux années différentes et deux siècles différents, sans oublier deux saisons différentes !



SS Warrimoo.
NDLR : SS = steamer ship

Remarque : Les puristes ayant quelques connaissances en la matière feront, à juste titre, remarquer que la navigation astronomique, la seule disponible à l'époque offrant une certaine précision, était loin de garantir une position à moins de quelques nautiques près et que, si l'histoire du *Warrimoo* n'en demeure pas moins fort sympathique, il est plus qu'improbable que le navire ait pu se trouver à l'heure dite au point précis évoqué plus haut.

LA MACHINE D'ANTICYTHÈRE

Gérard GACHOT

LA DÉCOUVERTE

À l'aube du XX^e siècle, au printemps de l'année 1900, des marins grecs de l'île de Simi, pêcheurs d'éponges en route vers les côtes d'Afrique du Nord font relâche sur l'île d'Anticythère (au nord de la Crète) en raison du mauvais temps. Équipés de scaphandres (pieds lourds), ils effectuent une plongée sur place et découvrent par soixante mètres de fond une épave antique, probablement celle d'une grande galère romaine. Ils repèrent plusieurs objets parmi lesquels des statues et remontent une main en bronze.

Ce n'est qu'au retour de leur campagne de pêche, à l'automne, qu'ils préviennent les autorités grecques de leur découverte. La Marine grecque dépêche alors des unités sur place et entreprend une opération de récupération sur l'épave qui va durer jusqu'en septembre 1901. De nombreuses statues en marbre et en bronze seront remontées, dont celles de l'éphèbe d'Anticythère et du philosophe, propriétaire de la main. Parmi les objets plus petits également récupérés, l'archéologue Valerios Stais repère un agglomérat avec des inscriptions et des engrenages incrustés, l'ensemble comporte trois morceaux d'une certaine importance et plusieurs dizaines de fragments plus petits.

PREMIÈRES ÉTUDES

Les historiens et archéologues qui examinent le fameux agglomérat sont stupéfaits de découvrir un ensemble utilisant des roues dentées, alors que des mécanismes comparables ne feront leur apparition qu'un millénaire plus tard. C'est un Allemand, spécialiste des écrits anciens, Albert Rehm, qui en 1905 est le premier à émettre l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un calculateur astronomique. Les Grecs anciens, grâce aux observations faites durant plusieurs siècles par les Babyloniens, savaient en effet calculer le retour régulier des éclipses lunaires.

Il faut attendre les années 1950 pour que les études progressent sur le mécanisme très corrodé, impossible à démonter sans risquer de le détruire. Le physicien américain Derek Price, de l'université de Yale, confirme l'hypothèse de Rehm. Il a recours à la radiographie et à la technique de désoxydation électrolytique qui lui permettent, outre la vingtaine de roues dentées déjà répertoriées, de faire apparaître un dispositif très complexe avec des axes, des tambours, des aiguilles mobiles et des cadrans gravés. Il estime que la machine fonctionnait à l'aide d'une manivelle.

LES ÉTUDES RÉCENTES

En 2005, les techniques ayant progressé, l'astronome Mike Edmonds, de l'université de Cardiff, et le mathématicien Tony Freeth ont l'idée d'utiliser un scanner à rayons X. L'appareil, réalisé par X-Tech Systems, est un tomographe à très haute résolution et forte puissance (450 KV) dont le faisceau est capable de traverser l'objet dans toute sa longueur. Il a en outre la capacité de produire des images tridimensionnelles avec une précision de 50 μ .

Le mécanisme, de dimensions modestes (21 x 16 x 5 cm), comporte trente roues dentées en bronze identifiées. Les inscriptions comprennent plus de deux mille deux cents lettres grecques ; déchiffrées à 95 %, elles sont de deux types : un texte astronomique plutôt ésotérique sur l'avant et un « mode d'emploi » sur l'arrière. Son fonctionnement, fondé sur une modélisation mathématique de la course des astres, permet de visualiser leur position à un moment donné.

La face avant possède un cadran circulaire à 365 positions (les 365 jours du calendrier égyptien) et deux autres cadrans indiquant les positions de la Lune et du Soleil par rapport au zodiaque¹. Sur la face arrière, on trouve deux cadrans en spirale qui sont deux calendriers astronomiques utilisés pour prédire les éclipses de Lune et de Soleil : un cadran à 235 positions (les 235 lunaisons du cycle de Méton² de 19 ans) et un cadran à 223 positions (les 223 lunaisons du cycle de Saros³ de 6 585 jours 1/3).

La machine contient en outre un cadran permettant de trouver les dates de célébration des grands événements sportifs de l'Antiquité : Jeux olympiques, pythiques, isthmiques, de Némée ou de Naïa.

L'ENQUÊTE CONTINUE

Dans les années 2010, deux historiens spécialistes de la machine d'Anticythère, l'Argentin Christian Carman, de l'université de Quilmes, et l'Américain James Evans, de l'université de Puget Sound, après avoir conduit une analyse au radiocarbone et examiné les lettres grecques du « mode d'emploi », ont fait reculer l'âge du mécanisme à une période située entre 100 et 150 ans avant J.-C. Tout récemment, leur dernière étude sur le calendrier prédictif (qui aurait été programmé pour débiter à cette date) conclut à une date origine de 205 avant J.-C, soit plus d'un siècle plus tôt que la première estimation. Cela voudrait dire que la machine ne serait pas due au génie mathématique des Grecs, mais bien à celui des Babyloniens, dont les Grecs se sont largement inspirés.

Pour certains historiens archéologues la machine n'aurait été qu'un « gadget » à l'aide duquel, en plaçant un curseur sur une date, les Anciens pouvaient positionner les corps célestes connus visibles (la Lune, Mercure, Mars, Vénus, Saturne, Jupiter, le Soleil) et prédire notamment les éclipses de Soleil et de Lune. Toutes opérations que les savants de l'époque - deux siècles avant Jésus-Christ - savaient faire par le calcul. Il reste que la machine rassemble sans doute toutes les théories astronomiques de l'époque, dont un certain nombre avait été ramené d'Orient à Babylone par Alexandre le Grand.

EN CONCLUSION

De cette invention révolutionnaire, à son époque et pour les siècles qui suivirent, on ne sait ni qui l'a créée, ni véritablement d'où elle provient, même si la ville de Syracuse est le plus souvent citée, la nature des inscriptions suggérant une origine sicilienne. On évoque également un atelier de l'île de Rhodes. Quoi qu'il en soit, il s'agit très probablement du premier calculateur mécanique jamais réalisé.

Cicéron mentionne dans son œuvre *De la Nature des dieux* deux machines similaires, un planétarium mécanique probablement construit par Archimède (mort au siège de Syracuse en 212 avant J.-C.) et une « sphère céleste automatique » qui pourrait avoir été conçue par Posidonios d'Apamée, philosophe, mathématicien et astronome, ami de Cicéron, qui vivait à Rhodes. Ces deux objets se trouvaient déjà à Rome près d'un siècle avant le naufrage de la galère d'Anticythère. Parmi les savants astronomes qui vivaient à l'époque, capables d'avoir imaginé et conçu la machine d'Anticythère, une fois écarté Archimède, on peut raisonnablement retenir Ératosthène, mort à Alexandrie en 194 avant J.-C. Cela étant, il n'est pas impossible qu'Archimède ait été l'inspirateur de la machine.

On ne saurait terminer ce petit exposé sans citer la montre réalisée en 2011 par la manufacture horlogère Hublot de Nyon, avec l'aide de l'historien Yanis Bitsakis et de l'ingénieur Mathias Buttet, sur le principe du mécanisme d'Anticythère. Il en existe quatre exemplaires, à Nyon, Athènes, Bâle et Paris.

1 Zone de la sphère céleste sur laquelle, vus depuis la Terre, le Soleil, la Lune et les planètes du système solaire se déplacent par rapport aux étoiles fixes.

2 Le cycle de Méton (de l'astronome Méton qui en fit la découverte vers 432 av. J.-C.) des phases lunaires qui tous les 19 (nombre d'or) ans reviennent (à très peu près) aux mêmes dates des mêmes mois. Ce cycle fut successivement amélioré par l'astronome Callippe en 320 av. J.-C. puis par le mathématicien Hipparque en 130 av. J.-C. pour parvenir à une erreur de 6 min 30 sec sur une année et de 3/10° sec sur une lunaison.

3 Le cycle de périodicité des éclipses - dit de Saros - en contient 84 (42 de Soleil et 42 de Lune) et s'étend sur un peu plus de 18 ans (exactement 6585,32 jours).

LA GUERRE DE LA PISTACHE

Gabriel JAUFFRET

L'agriculture serait-elle parfois fille de l'histoire et de ses incidences politiques et économiques ? La guerre de la pistache engagée entre les États-Unis et l'Iran, que nous nous proposons de développer, nous semble de nature à répondre à cette interrogation. Mais y a-t-il eu des précédents ? Sans aucun doute, et en voici quelques exemples significatifs. La viticulture s'est développée en Afrique du Sud avec l'arrivée en 1545 des Vaudois rescapés du massacre de Mérindol et des huguenots après la révocation de l'édit de Nantes. Lorsque Napoléon I^{er} eut instauré le blocus continental, la France, réduite à ses propres ressources, fut contrainte de demander à son sol les produits jusque-là importés des pays exotiques. Si les tentatives de culture du coton et du pastel se soldèrent par des échecs, il n'en fut pas de même pour celle de la betterave sucrière. Pour faire face à la pénurie de sucre, l'empereur Napoléon I^{er} stimula les travaux scientifiques pour que le sucre de betterave remplace le sucre de canne. Dans notre département, la culture de la canne à sucre dans la plaine de Hyères, timidement entreprise sous l'Ancien Régime, n'avait donné aucun résultat. Quant à celle de la betterave sucrière, en dépit des primes allouées par l'État aux agriculteurs, elle ne connut aucun succès. Pourtant, en dépit de l'hostilité de l'Académie des sciences qui déclarait le sucre de betterave médiocre, entre 1815 et 1830 la betterave gagnait suffisamment de terrain pour permettre à la France de couvrir ses besoins en sucre. La riziculture, introduite en Camargue par Henri IV, fit l'objet de tentatives d'introduction dans notre département à Hyères et Fréjus, mais ne devait connaître son véritable décollage économique qu'en 1942, alors que la France connaissait une pénurie alimentaire sans précédent. Depuis la révolution islamique en 1979, les États-Unis ont pris une série de sanctions économiques envers l'Iran, qui se sont aggravées en 2021 et dont on ne sait aujourd'hui si elles seront allégées avec l'arrivée au pouvoir de Joe Biden, nouveau président des États-Unis. Ces sanctions se traduisent par un certain nombre d'embargos dont il est vain de donner une liste exhaustive, tant ils sont nombreux, mais aussi de taxes prohibitives à l'importation comme celle de 300% qui frappe la pistache. En la grignotant à l'heure de l'apéritif, la plupart d'entre nous ignorent sans doute quelle part elle occupe dans l'économie de l'Iran où les pistachiers sont cultivés sur 130 000 hectares, soit onze fois la superficie de Paris. Une culture séculaire dont vivent 600 000 personnes, agriculteurs et négociants. Non contents de frapper la pistache de taxes exorbitantes, les États-Unis, qui comptent parmi les plus gros consommateurs de pistaches, décidaient pour satisfaire leur marché intérieur et mieux ruiner l'économie agricole iranienne de se lancer dans la plantation massive de pistachiers en Californie. Opération réussie, au point que la production de pistaches américaines est sur le point de dépasser la production iranienne.

L'affrontement irano-américain

Dans les années 1930, un botaniste américain, William Whitehouse, s'était rendu en Perse d'où il avait rapporté grâce au concours d'un contrebandier neuf kilos de pistaches qui, plantées, prospérèrent et lui permirent de procéder à des croisements et à l'obtention de pistachiers hybrides jugés plus performants. Ce capital végétal demeura en sommeil jusqu'au moment où les États-Unis décidèrent de développer la culture des pistachiers avec l'intention de satisfaire aux exigences de leur marché intérieur et de ruiner un pan de l'économie agricole iranienne. Cela devait les conduire au développement d'une véritable aventure technique et commerciale : forages de puits à plus de cinq cents mètres de profondeur, mise au point de techniques culturales quasiment industrielles, de systèmes d'irrigation nouveaux et surtout mécanisation de la récolte. La récolte manuelle a été remplacée par des secoueurs d'arbres qui, en quatre secondes, font tomber les amandes sur des tapis collecteurs les dirigeant vers des camions qui les transportent jusqu'aux gigantesques usines de transformation et de conditionnement. En trente ans, ce sont plus d'un milliard de dollars que les États-Unis auraient consacré au développement de la culture du pistachier. Parallèlement à cette gigantesque opération, ils entreprenaient un formidable effort de publicité, plus de dix millions de dollars, affectés à l'exportation de leurs pistaches vers les pays européens, et plus particulièrement vers notre pays où les pistaches sont le fruit sec préféré des Français, en reconnaissant toutefois la notoriété des pistaches iraniennes vendues 87 500 euros la tonne au marché de Rungis.

Un arbre mythique

Le pistachier est un arbuste de 3 à 10 mètres de haut. Originaire des zones arides du Moyen-Orient, il est cultivé en Iran depuis trois ou quatre mille ans et aurait été introduit dans les pays de la Méditerranée par les Romains. Hypothèse contestée, puisque certains auteurs assurent que le pistachier a été introduit en Sicile par les Arabes. On doit la première description botanique du pistachier à Tournefort (1656-1708) qui l'avait découvert lors d'un voyage au Levant. Le pistachier est capable de résister à des températures très basses jusqu'à moins 25 degrés mais il redoute les gelées de printemps. Il supporte la sécheresse, mais les plantations de pistachiers sont régulièrement irriguées. Pour donner des fruits de qualité, le pistachier a besoin d'un froid hivernal et d'une grande chaleur estivale et commence à donner une récolte appréciable de fruits six à huit ans après sa plantation. Il est multiplié par semis, greffage ou le plus souvent par bouturage de tiges herbacées au printemps. Son fruit se présente sous la forme d'une coque souvent fendue contenant une amande très recherchée, délicatement parfumée de couleur verte. La production mondiale de pistaches serait actuellement supérieure à 650 000 tonnes. Les pays les plus grands producteurs de pistaches sont l'Iran, 210 000 tonnes, talonné par les États-Unis, 196 000 tonnes, la Turquie, 88 600 tonnes, la Syrie, 54 000 tonnes, la Grèce, 11 000 tonnes. La production de pistaches en Sicile est difficilement quantifiable, moins de 1% de la production mondiale, mais il s'agit de fruits de première qualité vendus au plus haut prix aux fabricants de glaces et de sorbets. Le pistachier a été introduit au Maroc, dans les années 1950, par l'Institut national de recherches agronomiques. Plus d'une centaine d'hectares de pistachiers y ont été plantés, mais leur culture s'est heurtée à de nombreuses difficultés souvent liées à la mauvaise assimilation des techniques culturales par les arboriculteurs marocains. L'Algérie s'est engagée pour la première fois dans la production de pistaches après une longue série d'expérimentation. Actuellement, les pistachiers y sont cultivés sur une centaine d'hectares mais le programme tracé par le ministre de l'agriculture laisse entendre qu'à terme cette surface serait portée à 5 000 hectares pour une production espérée de 100 000 quintaux.

Le pistachier en Provence

Les pistaches ont été connues et appréciées en France dès le XVII^e siècle sous le nom d'amandes de Perse. Le pistachier semble avoir été introduit dans notre département à partir du XVIII^e siècle mais ne semble pas avoir fait l'objet d'une culture véritable, comme le fut l'oranger à Ollioules ou dans la plaine d'Hyères. Rapporté par des marins, des diplomates ou des voyageurs, il semble être resté une curiosité. Au XIX^e siècle, il suscita l'intérêt de botanistes ou de propriétaires fonciers qui envisagèrent faire du pistachier une culture rentable. Les archives des Amis du Vieux Toulon conservent une intéressante publication qui lui est consacrée. Elle a pour auteur un pharmacien de première classe de la Marine en retraite, B. Décugis, propriétaire foncier et bibliothécaire de la Société d'agriculture et d'acclimatation du Var. Dans cette étude, publiée en 1882, l'auteur relate ses tentatives de multiplication du pistachier : marcottage, semis, greffage sur le térébinthe commun, si fréquent dans nos collines. Le greffage à l'écusson sur le térébinthe fut loin de lui donner satisfaction puisque en 1859 il ne connut que quatre à cinq succès pour deux cent cinquante greffes. Notre pharmacien botaniste devait obtenir de meilleurs résultats à partir de semis et de greffes réalisées sur des jeunes pousses de térébinthe. Il signalait la fragilité du système racinaires des jeunes plants de pistachier dont le transfert en pépinières exigeait la protection totale de son pivot. Ces dernières années, certains pépiniéristes éclairés ont mis sur le marché des plants de pistachiers et un conservatoire national du pistachier a vu le jour à La Ciotat. Peut-être une reconnaissance avisée des anciens jardins d'agrément permettrait-elle de retrouver dans la région toulonnaise de très vieux pistachiers, ces arbres pouvant atteindre cent ans. Sa culture pourrait connaître un véritable renouveau dans notre département où la chambre d'agriculture et l'État se proposent de remettre en culture, d'ici 2030, 10 000 hectares gagnés sur les friches et les espaces boisés devenus incultes du fait de la déprise agricole. Une reconquête des terres agricoles où le pistachier pourrait trouver sa place et dont les premiers plants ont été mis en terre par un arboriculteur des Arcs-sur-Argens.

Bruits d'eau

Midi grandissait,
Et le ciel, touffu de désirs,
Vibrant de sons vrais et de mots embaumés.
Les fonds, oublieux de leur ombre,
Viraient au bleu. D'autres couleurs
Et des raies de soleil s'y trouvaient.
Vint le silence ;
Pourtant, sur les eaux, rien ne cessait,
Rien ou presque rien :
L'air véhiculait une couleur d'été,
Les rouges falaises dansaient
Sur les horizons rapprochés
Et des hérons aux ailes dépliées
Frôlaient les pins, courant vers des mondes
Où toujours repasse un soleil.

Une immobile moiteur montait maintenant.
Des atomes, rares et légers, scintillaient,
Les chaleurs ouvraient la fleur de l'iridaceae
Et, sur le limon, la truite, chercheuse d'ombre,
Jouait, sur les fonds ondulants, d'inconcevables
rondes.
Sous le bruit murmurant de l'eau,
Il n'était plus d'attente et coulaient des trésors :
Au centre des soleils, on voyait des éveils légers,
Le délice inconnu des fleurs,
Le moulin où s'éteint le silence,
L'extase des mondes, le vieil effleurement
Des paroles antiques,
Le flottement bleuté des apothéoses :
L'éther, alors, se mit à chanter !

Daniel GISSEROT

Tout l'horizon du monde

À l'heure où les oiseaux libres,
Que tu aimais attendre,
Dessinent sur le ciel nu
L'aile bleue du renouveau,
Tu ne parles plus.

Tu ne parles plus non plus
De ces boutons d'orangers
Tournés,
Frissonnant un peu,
Vers les rayons d'été.

Peut-être parce que le silence
Allume le bruit du poème
Et, qu'en ce jour neuf,
Le soleil est, pour toi,
Intérieur.

Peut-être aussi parce que
Tu sais que, seule,
L'île ouverte de ta vitre,
Laisse parler
Tout l'horizon du monde.

Daniel GISSEROT

LOCUTIONS

MES MOTS EN POÉSIE

Les confinements successifs ont donné lieu à des pratiques inédites. Elles ont notamment contribué à la redécouverte d'un temps « long », propice à certains approfondissements.

Cela se traduit pour moi par une *bousculade de mots*, affluant dans mon esprit. Les ayant organisés dans une scénographie de quatre plans successifs, ayant chacun une unité de sens, le qualificatif de **locutions** m'a semblé adapté à leur désignation.

Le faisceau des mots en

CONFINEMENT

CANTONNEMENT

EMPRISONNEMENT

CLAUSTRATION

ENFERMEMENT

ISOLEMENT

RÉCLUSION

RELÉGATION

MISE À L'ÉCART

ESPACEMENT

SÉQUESTRATION

INTERNEMENT

Jean DUFER

L'introduction

les évocations
 les interrogations
 les accusations
 les négations
 les réflexions
les prédictions
 les affirmations
 les digressions
 les contradictions
 les rétractations
 les fabulations
 les exclamations
 les réprobations
 les récusations
 les interprétations
 les réfutations
 les assertions
 les imprécations
 les argumentations
 les renonciations
 les suggestions
 les négociations
 les propositions
 les appropriations
 les déclarations
 les promulgations
 les exhortations

La conclusion

Jean DUFER



LES MOTS EN COULEUR

Je voulais peindre.
Mais le soleil s'était caché
Et les couleurs avaient fané...
J'ai quand même sorti mon pinceau
Et j'ai écrit des mots.

Des mots rubiconds, vermillons,
Céladons, cyans, sépias.
Des vocables narquois – amande ou citron –
D'autres patibulaires :
Des mots vert-folie
Des mots pourpre-orgueil
Des mots brun-de-haine
Des mots noir-envie.

Des mots calmes
Des mots familiers
Des mots solaires, des mots d'amour
Des mots aux couleurs tendres
Turquoise et lilas.

Des formes ébauchées :
Des mots couleur du temps
Des mots couleur du vent
Des mots couleur de pluie
Des mots couleur de lune.

Et pour dépeindre le bonheur
Tout à la fin de mon tableau
J'ai dessiné dans la lumière
Un grand point d'exclamation bleu



Jean DUFER



LES MOTS EN MAJESTÉ

Au commencement était le Verbe

Les mots vénérés : *Liberté, j'écris ton nom*

Les mots du sacré : *Ego te baptizo*

Les mots du secret : *Que cela reste entre nous*

Les mots du cœur : *Parlez-moi d'amour...*

La logorrhée des mots
avoir des mots
avoir son mot à dire
avoir le mot pour rire
avoir le dernier mot.

Pas un mot !
En un mot
Dire deux mots.

Les mots plurivalents
les jeux de mots
les mots croisés
les mots à degrés
comme une pyramide
un peu / beaucoup / passionnément

Les mots polysémiques
les mots à double sens
les métaphores, les allégories, les analogies
les calembours, les homographes, les homophones.

Les mots composés
les lemmes et lexèmes
les déterminés et déterminants.

Les mots équivoques : masculin / féminin
artiste, automne, hymne, œuvre...
amour(s), délice(s) et orgue(s)

Les mots propres
le mot juste
le juste mot.

Les bons mots
les mots fins
les mots d'esprit.

Les petits mots
les mots doux
les mots durs
les piques.

Les mots couverts
les demi-mots
les traîtres mots.

Les mots ouverts
les mots crus
les gros mots.

Les mots clés
les sésames
les mots d'ordre
les mots de passe.

Les mots justes
les mot-à-mots
les « *Je te prends au mot* ».

Les mots biaisés
comprendre de travers
parler à tort et à travers.

Les mots tricheurs
les anagrammes : *cornée – écorne – coréen*
les anacycliques : *mon et nom / les et sel*
les palindromes à RESSASSER
les faux-sens, les contre-sens, les non-sens.

Les mots de trop
les redites
les pléonasmes.

Les mots pour ne pas tout dire : *Le tout est de tout dire*
Et les mots me manquent
(Paul Éluard)

Les mots pour ne rien dire
bredouiller - jargonner - marmonner

Le mot de la fin

L'amen

Le mot **FIN**.

Jean DUFER

Maquette, composition typographique
et mise en page ont été réalisées par

Caractere & SIRA
IMPRIMEURS



Achevé d'imprimer sur les presses de :

Caractere & SIRA
IMPRIMEURS
960, route de Bandol
83110 SANARY-SUR-MER

pour le compte de :

ACADÉMIE DU VAR
Passage de la Corderie
83000 Toulon – France

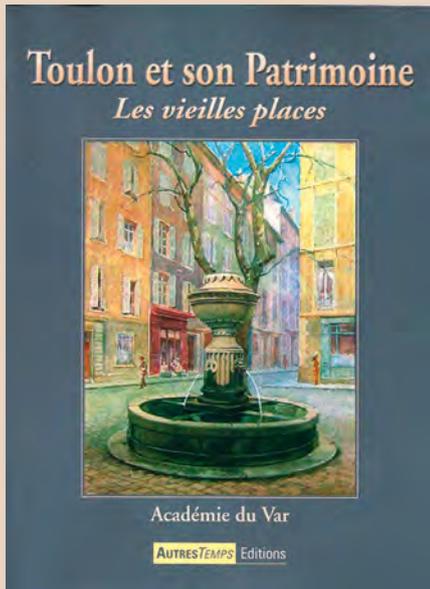
en avril 2022



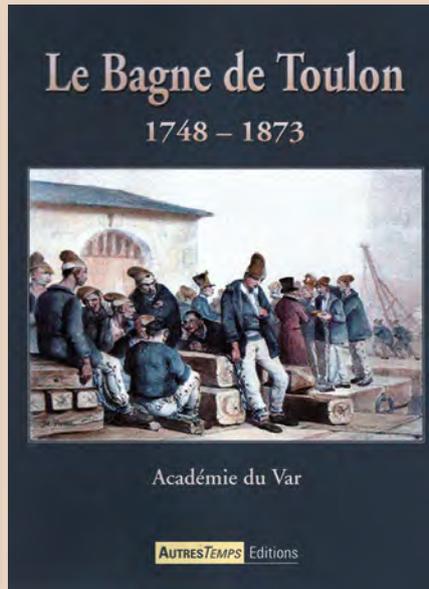
Directeur de la publication : Gilbert BUTI
ISSN : 1148-7852

Dépôt légal avril 2022

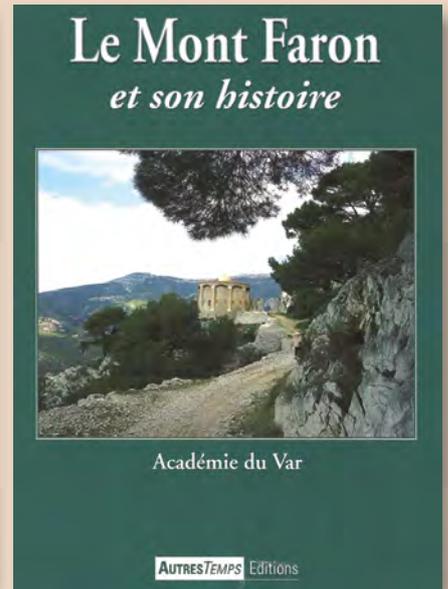
Publications de l'académie du Var



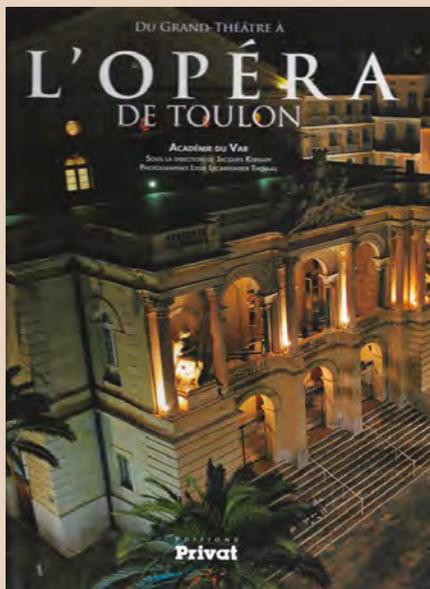
2009



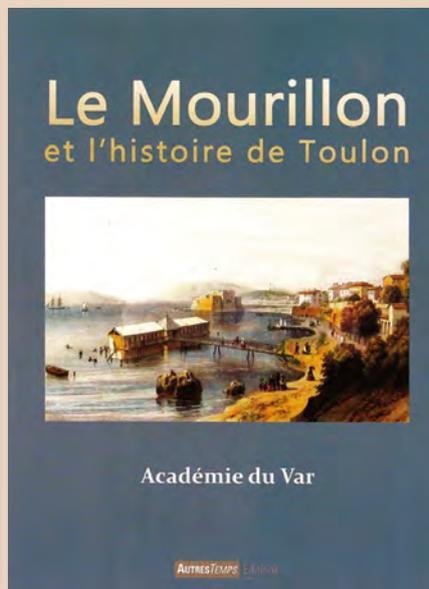
2010



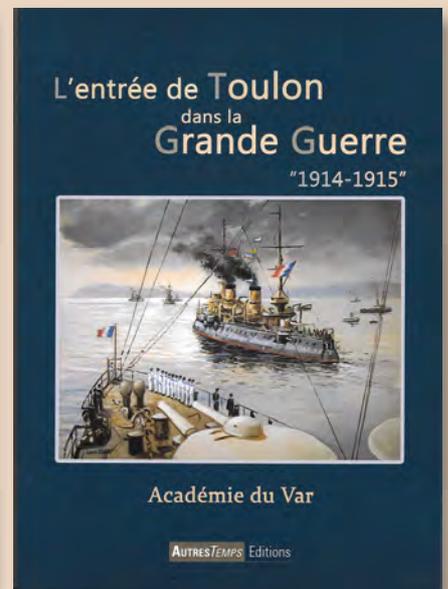
2011



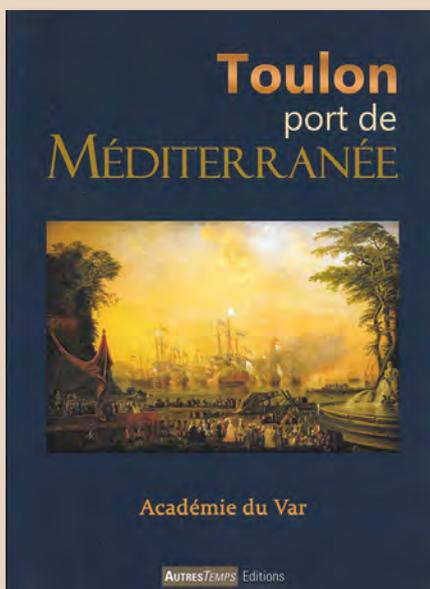
2012



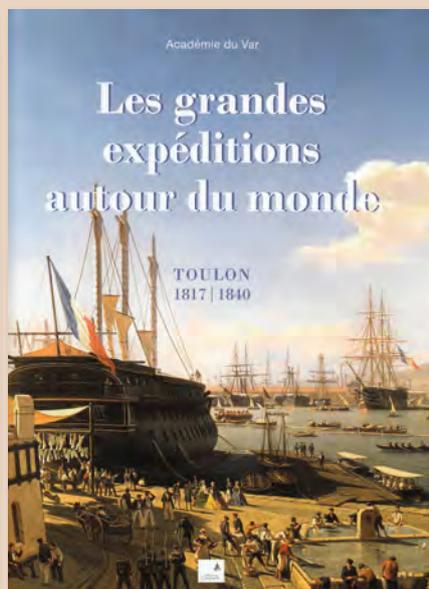
2013



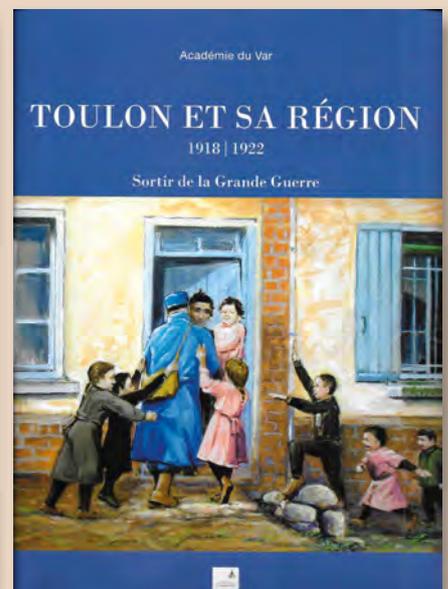
2014



2015



2018



2019

15€

ISSN 1148-7852

